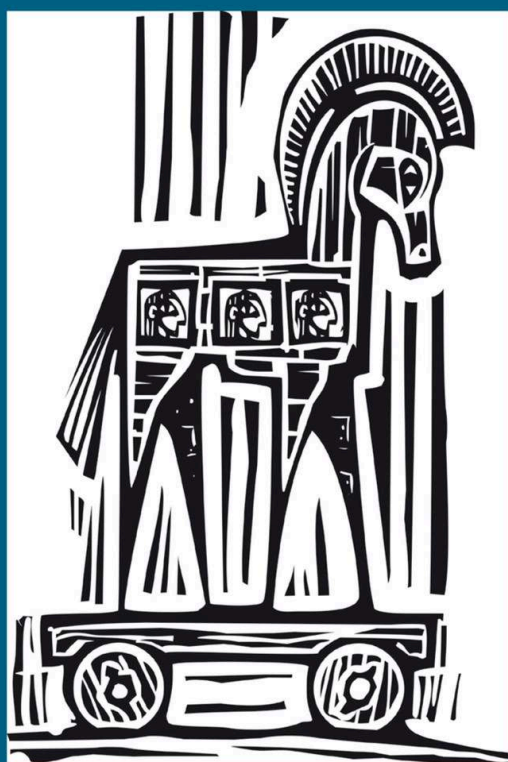


Sous la direction de
Michel Espagne et Sandrine Maufroy

L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens



Demopolis

εφα

ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES
ΓΑΛΛΙΚΗ ΣΧΟΛΗ ΑΘΗΝΩΝ

L'hellénisme de Wilhelm Von Humboldt et ses prolongements européens

Sandrine Maufroy et Michel Espagne (dir.)

DOI : 10.4000/books.demopolis.638
Éditeur : Demopolis, École française d'Athènes
Année d'édition : 2016
Date de mise en ligne : 18 janvier 2019
Collection : Quaero
EAN électronique : 9782354571559



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782354571092
Nombre de pages : 462

Référence électronique

MAUFROY, Sandrine (dir.) ; ESPAGNE, Michel (dir.). *L'hellénisme de Wilhelm Von Humboldt et ses prolongements européens*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Demopolis, 2016 (généré le 24 juin 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/638>>. ISBN : 9782354571559. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.638>.

© Demopolis, 2016
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

Cet ouvrage, coédité par les éditions Demopolis et
les presses de l'École française d'Athènes,
a été publié avec le soutien du laboratoire d'excellence TransferS
(programme Investissements d'avenir ANR-10-IDEX-0001-02 PSL*
et ANR-10-LABX- 0099).



L'HELLÉNISME DE
WILHELM VON HUMBOLDT
ET SES PROLONGEMENTS EUROPÉENS

« QUAERO »

Collection dirigée par Jean-Christophe Tamisier

« D'Allemagne », série dirigée par Michel Espagne

Lessing, *Adam Neuser*

(traduit et introduit par Philippe Büttgen)

Richter, *Vie de Maria Wutz, le joyeux petit maître d'école d'Auenthal*

(traduit et introduit par Geneviève Espagne)



S'agissant des publications de l'École française d'Athènes, l'ouvrage est répertorié comme le n°8 de la collection « Mondes méditerranéens et balkaniques »

Illustration de couverture :

Cheval de Troie, gravure sur bois de style expressionniste

© Jeffrey Thompson

© Éditions Demopolis, 2016

4, rue Scipion

75005 Paris

www.demopolis.fr

ISBN : 978-2-35457-109-2

© École française d'Athènes, 2016

6, rue Didotou

10680 Athènes, Grèce

www.efa.gr

sous la direction de
MICHEL ESPAGNE et SANDRINE MAUFROY

L'HELLÉNISME DE WILHELM VON HUMBOLDT

ET SES PROLONGEMENTS EUROPÉENS



Les auteurs

Sophie BASCH, professeur à l'université Paris-Sorbonne, a consacré de nombreux travaux à l'histoire littéraire de la Méditerranée orientale. Sa thèse, *Le Mirage grec* (Kauffmann-Hatier, 1995) a été consacrée aux désillusions du philhellénisme. Elle a dirigé, avec Alexandre Farnoux, un volume sur la revue *Le Voyage en Grèce* (EFA, 2006) et avec Michel Espagne un volume consacré aux trois *Frères Reinach* (AIBL, 2008). Elle a édité *Le Voyage en Orient* de Lamartine (Gallimard, 2011). *Les Portraits* de Victor Bérard, actes du colloque qu'elle a organisé à l'École française d'Athènes (EFA) en 2013, sont sortis en 2015.

Barbara CASSIN, directrice de recherche émérite au CNRS (Centre Léon-Robin, labex TransferS) est philologue et philosophe, spécialiste de philosophie grecque, et travaille sur ce que peuvent les mots. Elle préside le conseil du Collège international de philosophie, et elle a fondé à la demande de l'Unesco la *Revue des femmes philosophes*. Ses recherches portent en particulier sur la sophistique et les présocratiques (*L'Effet sophistique*, Gallimard, 1995; un recueil de textes de Parménide, *Sur la nature ou sur l'étant. Le grec, langue de l'être ?*, Seuil, 1998; *Sophistical Practise. Toward a consistent relativism*, Fordham University Press, 2014), et sur la traduction: elle a dirigé le *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles* (Seuil/Le Robert, 2004), en cours de traduction dans une douzaine de langues.

Elle a reçu le grand prix de philosophie de l'Académie française en 2012 pour l'ensemble de son œuvre, et le *French Voices Grand Prize* en 2015 pour la traduction américaine de *La Nostalgie*.

Michel ESPAGNE, germaniste, est directeur de recherche au CNRS. Il est responsable d'une équipe de recherche sur les transferts

culturels à l'ENS. Il a obtenu le prix Humboldt-Gay-Lussac en 2011. Il a notamment publié : *Les Transferts culturels franco-allemands* (Paris, PUF, 1999); *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle* (Paris, Cerf, 2004); *Les Frères Reinach* (éd. avec Sophie Basch et Jean Leclant, Paris, AIBL-De Boccard, 2008); *L'histoire de l'art comme transfert culturel. L'itinéraire d'Anton Springer* (Paris, Belin, 2009); *Hermann Usener und die Metamorphosen der Philologie* (éd. avec Pascale Rabault-Feuerhahn, Wiesbaden, Harrassowitz, 2011).

Sotera FORNARO enseigne la littérature grecque à l'université de Sassari; elle a travaillé pendant plusieurs années en Suisse et en Allemagne (dernièrement comme professeur invité à l'université de Fribourg-en-Brisgau). Ses recherches portent sur l'histoire des études classiques, en particulier dans l'Allemagne du XVIII^e siècle (Heyne, Creuzer, Wilhelm von Humboldt, Schlegel) et sur la réception de l'Antiquité classique à l'époque moderne. Parmi ses publications récentes, on peut citer *L'ora di Antigone dal nazismo agli anni di piombo* (Tübingen, 2012) et *Che cos'è un classico? Il classico in J.M. Coetzee* (Bari, 2013).

Ève GRAN-AYMERICH consacre ses recherches à l'histoire de l'archéologie méditerranéenne française dans son contexte international. Elle s'est attachée à rendre compte de l'élaboration et de l'organisation des sciences de l'Antiquité au cours des XIX^e et XX^e siècles, tout en mettant l'accent sur l'étude des transferts à l'œuvre entre les milieux scientifiques européens. Ses travaux ont particulièrement porté sur les fonds de correspondances entre savants français et allemands et sur les archives institutionnelles. La correspondance de K.B. Hase et de D. Raoul-Rochette avec leurs collègues d'outre-Rhin a fait l'objet d'une édition commentée, réalisée en collaboration avec Jürgen von Ungern-Sternberg, professeur à l'université de Bâle, qui complète la présente analyse des lettres échangées avec L. Ross. Elle a publié notamment *Les Chercheurs de passé 1798/1945. Aux sources de l'archéologie* (Paris, CNRS Éditions); « Theodor Mommsen et ses correspondants français: la "fabrique" internationale de la science », *Journal des savants*, 1. 2008, p. 176-229; « Épigraphie française et allemande au Maghreb. Entre collaboration et rivalité (1830-1914) », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Römische Abteilung*, Band 117 (2011), p. 567-600.

Rémi LABRUSSE est professeur d'histoire de l'art à l'université de Paris-Ouest-Nanterre-La Défense Il a notamment travaillé sur la réception des arts non-européens, et en particulier des arts de l'Islam, au XIX^e et au XX^e siècle. Il va faire paraître en 2016 un ouvrage portant sur les théories de l'ornement en Europe au XIX^e siècle (*Face au chaos. Théories de l'ornement à l'âge de l'industrie*).

Sandrine MAUFROY est maître de conférences à l'UFR d'études germaniques et nordiques de l'université Paris-Sorbonne (EA 3556 REIGENN). Ses recherches portent principalement sur la réception de l'Antiquité et l'histoire de la philologie entre la France, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Grèce. Elle a notamment publié *Le Philhellénisme franco-allemand* (Paris, Belin, 2011) et dirigé avec Michel Espagne le volume de la *Revue germanique internationale* (14/2011) ayant pour objet *La Philologie allemande. Figures de pensée*.

Sophia MATTHAIU est historienne, chargée de recherche à l'Institut de recherches historiques (département d'histoire néo-hellénique) de la Fondation nationale hellénique de recherches scientifiques. Ses travaux portent principalement sur l'activité des intellectuels grecs du XIX^e siècle et leur rapport à la formation et à l'idéologie de l'État grec nouvellement fondé. Ses recherches en cours sont consacrées plus spécialement aux philologues classiques du département de philologie de l'université othonienne à Athènes et à l'établissement de la philologie classique comme discipline organisée en Grèce au cours du XIX^e siècle. Depuis 2005, elle enseigne l'histoire grecque à l'Université ouverte, en Grèce.

Jürgen TRABANT est romaniste. Professeur de linguistique française et italienne à la Freie Universität de Berlin de 1980 à 2008, il a occupé de 2008 à 2013 la chaire de plurilinguisme européen à la Jacobs University de Brême. Il est actuellement membre d'un groupe de recherche sur l'articulation symbolique constitué à la Humboldt Universität de Berlin. Parmi ses publications récentes, on peut citer: *Europäisches Sprachdenken. Von Platon bis Wittgenstein* (2006); *Cenni e voci. Saggi di sematologia vichiana* (2007); *Was ist Sprache?* (2008); *Die Sprache* (2009); *Weltansichten. Wilhelm von Humboldts Sprachprojekt* (2012); *Globalesisch oder was?* (2014). Il a fait paraître en français *Humboldt ou le sens du langage* (Liège, Mardaga, 1992) et *Traditions de Humboldt* (préface par Henri Meschonnic, traduction par Marianne

Rocher-Jacquin, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1999).

Céline TRAUTMANN-WALLER est professeur en études germaniques à l'université Sorbonne-Nouvelle-Paris III. Ses recherches portent sur l'histoire des sciences humaines dans l'espace germanique de la fin du XVIII^e au début du XX^e siècle. Ses publications les plus récentes concernent la genèse transnationale du structuralisme (*Pëtr Bogatyrev et les débuts du Cercle de Prague. Recherches ethnographiques et théâtrales*, codirigé avec Sergueï Tchougounnikov, 2012) et l'étude des traditions populaires juives (*Rabbins et savants au village. L'étude des traditions populaires juives XIX^e-XX^e siècles*, volume codirigé avec Jean Baumgarten, 2014).

Maria TSOUTSOURA est écrivain et universitaire, docteur en littérature générale et comparée (Sorbonne-Nouvelle-Paris III, 1991), habilitée à diriger des recherches en études grecques (Paris-Sorbonne, 2006). Auteur des livres *Η ευρωπαϊκή συνείδηση του Γιώργου Σεφέρη* [*La Conscience européenne de Georges Seféris*, 1993] et *Μετάφραση και ερμηνευτική* [*Traduction et Interprétation*, 1997], elle a récemment codirigé avec Stéphane Sawas le dossier Constantin Cavafy de la revue *Europe* (n° 1010-1011, juin 2013), édité et traduit les sonnets de Lorenzo Mavilis (Epsilon, 2010) et publié en son nom propre *Jeux de reflets entre les voyageurs romantiques français et la littérature néo-grecque* (Epsilon, 2010).

Eleonora VRATSKIDOU est boursière de la fondation Alexander von Humboldt, accueillie à la Technische Universität, Berlin (2014-2016). Docteur en histoire de l'art (EHESS, 2011), elle a occupé des postes de chercheur post-doctorant à la Freie Universität, Berlin (2012) et à Princeton University (2012-2013) et a enseigné l'histoire et l'histoire de l'art à l'EHESS (2011-2012) et à l'université François-Rabelais de Tours (2014). Elle travaille et publie sur la question du statut social et de l'imaginaire de l'artiste, sur l'histoire transnationale de l'enseignement artistique au XIX^e siècle et l'histoire de l'histoire de l'art.

Introduction

Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY

La question des relations de Wilhem von Humboldt à la Grèce est complexe. Humboldt n'est lui-même jamais allé en Grèce et pourtant, il est le principal inventeur d'une Grèce reconstruite à l'usage de l'Allemagne du XIX^e siècle, le principal fondateur du mythe grec des Allemands¹.

Lorsqu'éclata la Révolution française, les deux frères Wilhelm et Alexander suivaient à Göttingen l'enseignement de l'helléniste Christian Gottlob Heyne qui, au semestre d'été 1789, dispensait un cours sur Homère. Au près de cet helléniste trop longtemps négligé, Wilhelm apprit à considérer la Grèce moins comme un modèle éternel que comme une source d'inspiration politique, la *polis* étant un objet de constantes réflexions dans une Allemagne fragmentée. Le moins helléniste des deux frères, Alexander, rédigea un travail sur les métiers à tisser des Anciens qui fut transmis à Friedrich August Wolf. Wilhelm, lui, devint l'élève de celui qui fut le principal helléniste du tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles : ses *Prolégomènes à Homère* avaient ébranlé les milieux intellectuels de Weimar et Berlin ; la nation allemande en construction, affirmait-il, pouvait s'inspirer de la Grèce, y trouver son fondement culturel. Sans doute la fidélité au maître explique-t-elle que Humboldt ait appelé Wolf à une chaire de la toute nouvelle université de Berlin (1810) : cela donna, en tout cas, un écho maximum au programme d'étude de ce dernier — sa *Darstellung der Altertumswissenschaft*.

Tout traducteur de Pindare et d'Eschyle qu'il ait été, Humboldt comprit au contact de Wolf qu'il ne serait pas un véritable

1. ANDURAND Anthony 2013.

philologue. Il ne cessa pas, pour autant, d'être un constructeur de la Grèce allemande. À travers l'université de Berlin, dont il fut le véritable fondateur et dont il définît les objectifs scientifiques et politiques, il participa de façon éminente à l'élaboration de ce moule des fonctionnaires prussiens que furent la référence à la Grèce et l'étude de l'antiquité grecque dans les lycées et les universités.

L'intérêt pour la Grèce se combine chez Wilhelm avec une lecture attentive des œuvres philosophiques de Kant (qu'il a essayé vainement d'expliquer aux Français). Peut-être même les deux références se combinent-elles dans la représentation d'un caractère grec fondé sur la reconnaissance de l'individualité². Mais à la différence de Kant qui n'en fit pas sa préoccupation majeure, Humboldt s'intéresse à la langue, médiation indispensable entre l'individu et l'ensemble politique dans lequel il s'inscrit. On peut considérer qu'il est ainsi le premier maillon de cette chaîne du néo-humanisme qui, dans l'histoire culturelle allemande, devait finalement aboutir à la *Paideia* de Werner Jäger. Rappelons également que Friedrich Gottlieb Welcker, qui des années 1820 aux années 1860 fut à l'université de Bonn l'incarnation la plus pure de sciences de l'Antiquité associant la philologie et l'archéologie dans un jeu des formes et des traditions textuelles, fut le précepteur des enfants de Humboldt et un des principaux réalisateurs de son programme au sein de l'Université allemande.

On peut se demander dans quelle mesure le miroir tendu à la Grèce moderne par Humboldt a eu une incidence sur la vie intellectuelle néo-hellénique. Sa pensée néo-humaniste est aussi une pensée politique, comme on le voit dans le projet d'ouvrage sur le déclin de la cité-État grecque qui l'occupa durant son ambassade à Rome et donna lieu à la rédaction d'un certain nombre de fragments affirmant la supériorité culturelle grecque. Si la compréhension du rayonnement de la Grèce ne peut-être obtenue qu'à travers l'analyse de la langue grecque, celle-ci ne peut à son tour être démontrée qu'à travers une description critique de l'ensemble des langues humaines, du chinois, vis-à-vis duquel il se montra très injuste, au vieux javanais en passant par le basque. Humboldt a été l'un des premiers explorateurs du phénomène linguistique dans sa diversité³. On peut également se demander quelle a été la part de Humboldt

2. Voir QUILLIEN Jean, 1983.

3. Voir PHILONENKO Alexis 2006.

dans la mise en place d'une Grèce centrée sur l'Attique, négligeant au profit du classicisme les strates archaïques ou orientales de son histoire. Enfin, il convient de s'interroger sur l'influence exercée par le modèle humboldtien de la Grèce sur d'autres pays européens, et en particulier la France. Il ne faut pas non plus perdre de vue les points de convergence entre la réinvention de la Grèce par Wilhelm et l'exploration du monde selon Alexandre, les Humboldt devant être perçus dans leur complémentarité.

C'est, enfin, à travers l'exemple grec que Humboldt aborde la question de l'histoire universelle. Au-delà de cette contribution à la représentation d'une science allemande constitutive de l'identité nationale, plaçant la référence à la Grèce au centre, Humboldt ne s'est pas désintéressé de la lutte du peuple grec contre l'Empire ottoman; il a écrit des vers qui y font référence (par exemple la ballade de 1822 sur *L'esclave grecque*). En Humboldt se conjuguent et se complètent ces deux dimensions de la relation à la Grèce que sont la philologie comme mode de formation des élites et le militantisme comme combat éclairé pour la renaissance de la Grèce.

De nombreux monuments de l'érudition allemande tels que la Pauly-Wissowa, point de départ de tout travail sur la Grèce antique, sont directement liés à l'œuvre de Humboldt. Celle-ci conjugue une profession de foi en faveur d'un modèle grec dont l'éclatement politique même garantit qu'il puisse s'appliquer à l'Allemagne et un militantisme kantien qui intègre ce modèle grec dans le cadre des Lumières allemandes.

Humboldt est contemporain des débuts de l'État grec sous contrôle bavarois et si l'histoire intellectuelle allemande à partir de 1800 est indissociable d'une réflexion sur la Grèce, l'histoire grecque, de son côté, ne s'est jamais totalement émancipée des attentes et projections de l'histoire allemande.

Dans cet ouvrage, il sera donc question d'une présence grecque en Allemagne, allemande en Grèce, d'une présence de la Grèce allemande en Europe, de l'opposition entre le modèle grec et la pluralité des langues et des cultures. Et nous n'aborderons ce vaste champ de recherche, qui dans toute son extension concerne de nombreux chapitres de l'histoire intellectuelle allemande ou grecque, qu'à travers quelques cas paradigmatiques.

Au départ, il y a la question du lien entre Heyne et Humboldt dans la formation de ce dernier, une question qui relève de l'histoire de la philologie (Sotera Fornaro). Humboldt a vécu dans un milieu de philologues et ses liens tant avec August Boeckh qu'avec son propre disciple Heymann Steinthal méritent d'être particulièrement analysés (Céline Trautmann-Waller). Les philologues grecs à l'université d'Athènes se sont faits l'écho de la philologie allemande de leur temps (Sophia Matthaïou). La philologie est certes un intérêt fondamental de Humboldt, mais la perception humboldtienne de la Grèce n'est pas sans conséquences sur l'histoire de l'art elle-même. Ludwig Ross, qui fut le premier professeur d'archéologie dans le royaume de Grèce, avait été formé en Allemagne et servit d'intermédiaire entre la Grèce othonienne et l'Allemagne savante (Ève Gran-Aymerich). Parmi les philosophes humboldtiens qui contribuèrent à la mise en place d'une philologie spécifiquement grecque, une attention particulière revient à Otfried Müller (Eleonora Vratskidou). La référence néo-humaniste à la Grèce vue par Humboldt continue à marquer jusqu'aux arts appliqués berlinois du XIX^e siècle (Rémi Labrusse). Alexandre de Humboldt, contrairement à Wilhelm, suscite l'antipathie de certains écrivains du XIX^e siècle, des écrivains qui comme Lamartine et Renan ont contribué à la perception française de la Grèce, et son œuvre devient une sorte de miroir négatif (Sophie Basch).

Wilhelm von Humboldt reste dans l'histoire intellectuelle allemande comme un linguiste. L'étude de son rôle dans la fondation de cette discipline implique à tout le moins de comprendre le passage de l'unicité grecque à la pluralité des langues naturelles (Jürgen Trabant). La construction par Humboldt d'une Allemagne intellectuelle fondée sur la Grèce, la construction grecque de l'Allemagne, varie selon les régions, comme le montrent les exemples de Berlin, de Munich ou de l'université de Bonn (Michel Espagne). Le néo-humanisme de Humboldt implique une activité traductrice. Il s'est lui-même longuement employé à traduire Pindare ou Sophocle (Barbara Cassin). La Grèce de Humboldt est certes la Grèce antique, mais elle inclut aussi une attention aux périodes postérieures à la période classique, jusqu'à la Grèce moderne (Sandrine Maufroy). La référence à Humboldt contribue à la définition des lettres néogrecques, au sein du romantisme ionien (Maria Tsoutsoura).

Le nombre de textes que Humboldt a expressément consacrés à l'histoire de la culture grecque n'est pas quantitativement

considérable, mais ces textes n'avaient jamais été réunis en français. Aussi le présent volume, consacré à Humboldt et la Grèce, a-t-il fourni l'occasion de traduire et de rassembler ces textes fondamentaux. Ils sont à lire comme un contrepoint indispensable à toute réflexion historique ou philosophique sur le néo-humanisme allemand comme sur le rôle joué par l'histoire culturelle allemande dans le devenir de la Grèce à l'intérieur de ses frontières et en Europe. Les tensions gréco-allemandes des dernières années rendent ces aperçus souvent fulgurants et toujours fragmentaires, parfois complexes dans leur formulation, particulièrement actuels.

Le point de départ de ce volume est un colloque qui s'est tenu les 24 et 25 octobre 2013 à l'École française d'Athènes. Nous remercions ici l'École française d'Athènes et son directeur Alexandre Farnoux de nous avoir fourni l'occasion de cette rencontre.

Références des ouvrages cités

ANDURAND Anthony 2013

ANDURAND Anthony, *Le Mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

PHILONENKO Alexis 2006

PHILONENKO Alexis, *Humboldt à l'aube de la linguistique*, Paris, Les Belles lettres, 2006.

QUILLIEN Jean 1983

QUILLIEN Jean, *G. de Humboldt et la Grèce. Modèle et histoire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983 (nouvelle édition 2015).

PREMIÈRE PARTIE

D'ALLEMAGNE EN GRÈCE:
CHEMINEMENTS
HUMBOLDTIENS

Christian Gottlob Heyne et Wilhelm von Humboldt

Sotera FORNARO

Christian Gottlob Heyne à Göttingen

L'université de Göttingen, fondée en 1737 par le baron Gerlach Adolph de Münchhausen, avait de grandes ambitions : elle devait être un établissement d'élite, aux enseignements éclairés, et les « maîtres de l'Allemagne¹ » y enseignèrent dans toutes les matières, de l'histoire à la médecine et de la physique aux mathématiques. Parmi eux, Christian Gottlob Heyne². Né en 1729 à Chemnitz, il était le fils d'un tisserand. Il avait pu faire des études grâce à l'aide d'un oncle qui voulait se faire lire les Évangiles en latin. Après ses études de droit, il avait été précepteur, traducteur, bibliothécaire. En 1763, alors qu'il s'abîmait la vue à travailler comme copiste dans une bibliothèque privée de Dresde, il fut appelé de manière inattendue à Göttingen pour y enseigner la rhétorique (*professor eloquentiae*). Avant que l'*Altertumswissenschaft* ne devînt une matière d'enseignement universitaire, ce titre correspondait d'une manière générale à l'enseignement des *humanae litterae*, et tout particulièrement du latin et du grec. Heyne avait publié les premières éditions modernes de Tibulle (1755) et d'Épictète (1756) et s'était ainsi fait connaître dans le monde savant : c'est sur la recommandation de l'autorité philologique la plus importante de cette période, David

1. MARINO Luigi 1995.

2. FORNARO Sotera 2011 ; BÄBLER Balbina et NESSELRATH Heinz Günther (éds) 2014, avec bibliographie.

Ruhnken (1723-1798), qu'il obtint à l'âge de trente-quatre ans cette chaire à l'université de Göttingen. Ce nouvel emploi changea radicalement sa vie. Cet homme d'extraction et de condition très modeste se retrouva intégré à l'une des plus savantes sociétés d'Europe et eut à frayer avec aristocrates, princes et ministres. Il s'en acquitta assez bien pour être chargé de tous les discours de circonstance de l'université et de l'académie des sciences.

Son unique prédécesseur à la chaire d'*eloquentia* avait été Johann Matthias Gesner (1691-1761), qui, dans ses cours, ne s'en tenait pas à une lecture purement grammaticale des classiques latins, mais insistait sur la valeur formatrice des auteurs anciens, en matière de « goût » notamment. Heyne marcha sur les traces de son prédécesseur, répondant ainsi aux exigences des jeunes intellectuels allemands qui se représentaient l'Antiquité comme un modèle de référence pour les arts, la politique, la littérature et plus généralement pour la *Bildung* de l'homme; ils devaient ce préjugé positif, entre autres, aux *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques dans la peinture et la sculpture (Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst, 1755)* de Johann Joachim Winckelmann, l'un des initiateurs majeurs du néoclassicisme.

L'enseignement de Heyne

Ainsi, dans son premier cours public, Heyne disserta sur la valeur morale du beau (*De morum vi ad sensum pulchritudinis quam artes sectantur, 1766*). Il y soutient la thèse que les hommes formés à évaluer et à apprécier la beauté ne peuvent qu'être bons et de ce fait utiles à la société. Les Anciens offrent dans leurs œuvres d'art, mais aussi dans leur mode de vie, des modèles de beauté et de formation morale: l'étude des Anciens, loin de servir uniquement aux philologues professionnels, acquiert donc une valeur générale. L'éducation esthétique ne doit cependant jamais être séparée de la compréhension de l'histoire. Dans les œuvres des Anciens, poursuit Heyne, il faut tout d'abord rechercher la signification qu'elles ont eue au moment de leur production et trouver dans les vestiges du monde antique ce qui reflète la vie réelle des hommes aux différentes époques de leur histoire. Dans son *Éloge de Winckelmann (Lobschrift auf Winckelmann, 1778)*, Heyne affirme que les réflexions de Winckelmann trouvent leur limite dans le fait que

l'importance des sources historiques pour la compréhension des œuvres d'art y est sous-évaluée : au contraire, toutes les sources, écrites et matérielles, doivent concourir à produire une vision totale, globale de l'Antiquité. L'étude (« Studium ») des Anciens, cette expression que Heyne introduit dans le langage académique en lui donnant un nouveau sens³, doit s'intéresser à tout phénomène de la culture ancienne, sans pour autant l'idéaliser. De plus, il ne faut pas se contenter de recueillir le matériau archéologique, comme l'ont fait les antiquaires des siècles précédents, mais le soumettre à l'interprétation. Il s'agissait là d'une conception manifestement nouvelle, surtout parce qu'elle était exposée *ex cathedra* et non pas émise par un intellectuel se situant hors du monde universitaire⁴.

Un public varié accourut à Göttingen pour écouter Heyne : les jeunes gens de bonne famille qui se préparaient à faire leur « grand tour » en Italie et sur le pourtour méditerranéen, parcours obligé dans la formation de l'aristocratie, sentirent le grand avantage qu'ils pouvaient tirer de ses cours sur les monnaies, les pierres précieuses, les vases, les statues des Grecs et des Romains. Pour ces cours d'*archaeologia*, Heyne fit l'acquisition auprès des meilleurs ateliers italiens de l'époque d'une magnifique collection de plâtres reproduisant les plus célèbres statues grecques et romaines, objets d'observation et d'interprétation historique. Dans ses cours réservés aux étudiants hellénistes, il proposait des commentaires d'Homère, de Pindare, d'Eschyle. S'agissant des auteurs de l'Antiquité tardive, il s'intéressa prioritairement à l'encyclopédie de la mythologie d'Apollodore (II^e siècle), dont il tirait parti pour aider ses étudiants à saisir l'imaginaire des Grecs et dont il publia la première édition moderne en 1782. Heyne affirmait que pour comprendre l'origine des mythes grecs, il était bon de prendre connaissance, par comparaison, des témoignages rapportés par les explorateurs du Nouveau Monde : même les Grecs avaient été des primitifs, et leur culture n'était pas le fruit d'un miracle, mais d'un ensemble de causes physiques et historiques⁵. Heyne fut parmi les premiers à comprendre qu'il fallait étudier le monde des Grecs anthropologiquement, c'est-à-dire rechercher non seulement ce qu'ils avaient fait et écrit, mais aussi quel type d'hommes ils avaient été, comment ils avaient

3. HEYNE Christian Gottlob 1772.

4. GRAEPLER Daniel et MIGL Joachim (éds) 2007.

5. FORNARO Sotera 2004, p. 52-69.

construit leurs pensées, quelles avaient été leurs croyances. Lire les Grecs avec les yeux des Grecs fut son principe de base.

Humboldt et Heyne, des relations difficiles d'estime réciproque

Parmi les élèves de Heyne, on compte Friedrich Leopold von Stolberg, les frères Schlegel et les frères Humboldt. Goethe brûla d'envie d'étudier avec Heyne, mais son père à l'esprit pragmatique l'en empêcha et l'obligea à terminer ses études de droit à Francfort. C'est d'ailleurs en droit que Wilhelm von Humboldt s'inscrit à Göttingen, en avril 1788; mais cela ne l'empêcha pas de suivre d'autres cours, en particulier, comme il le rappelle lui-même, ceux de l'historien August Ludwig Schlözer, bon connaisseur des pays slaves et théoricien de l'État, et ceux de Lichtenberg. Et, pour ce qui nous concerne ici, il fit partie des élèves de Heyne⁶ en 1788 et 1789.

Les *Vorlesungsverzeichnisse* indiquent qu'au semestre d'hiver de 1788, Heyne propose une interprétation de l'*Agamemnon* d'Eschyle et que l'un de ses élèves, Christoph Wilhelm Mitscherlich, se livre à une lecture de Pindare. Pendant le semestre d'été de 1789, Heyne expose *privatissime* son commentaire de l'*Iliade* et poursuit, trois fois par semaine, la lecture de l'*Agamemnon* et des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle.

Il paraît plus que probable que la préférence de Wilhelm von Humboldt pour l'hellénisme le plus archaïque, l'âge de la fantaisie et de la « mythopoïesis », le choix même des auteurs qu'il étudia pendant toute sa vie, à commencer par Pindare et Eschyle, et la centralité d'Homère dans ses réflexions esthétiques découlent de sa formation philologique auprès de Heyne durant ces deux semestres. Il subsiste quelques fragments des notes prises par Humboldt pendant les leçons de Heyne⁷: ce sont des notes scolaires, qui comprennent des remarques sur la vie d'Homère, la langue et la grammaire homériques, la manière dont le texte a été transmis, la géographie homérique. Mais dans ses cours sur Homère, Heyne parlait aussi des « mythes » comme langage figuré, de l'épopée

6. MENZE Clemens 1966; HOWALD Ernst 1944, p. 73-76; STADLER Peter Bruno 1959, p. 17-25. Avant Wilhelm von Humboldt, son frère Alexander avait commencé à fréquenter le séminaire de Heyne avec enthousiasme. Les sources sont réunies dans POLKE Irene 1999, p. 197-198.

7. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 333-352.

grecque archaïque comme document d'une époque primitive (à la manière de la Bible) où dominait « l'imagination » et dont l'esprit était totalement différent de celui de la poésie plus tardive et de celui de la poésie moderne. Alexander von Humboldt relève lui aussi ces aspects et écrit à ce propos :

Quand on entend ce que Heyne dit d'Homère, la manière dont il interprète les mythes les plus anciens, sa façon de raisonner sur l'enfance de l'espèce humaine et ses comparaisons incessantes entre Homère et Moïse — on voit la juste explication de l'Ancien Testament naître pour ainsi dire d'elle-même⁸.

Heyne semble s'être pris d'affection pour Wilhelm⁹, qui devint un habitué de sa maison et se lia d'amitié avec sa charmante et inquiète enfant Thérèse (1764-1829), l'une des femmes les plus émancipées de cette période¹⁰, et surtout avec le premier mari de celle-ci, Georg Forster (1754-1794), le voyageur et naturaliste génial qui avait fait dans sa jeunesse le tour du monde avec le capitaine Cook. Une lettre de Humboldt à Forster, datée du 8 février 1790, est restée célèbre : Humboldt commente le mot de Heyne selon lequel « tout homme devrait vivre dans la grandeur, dans la totalité¹¹ », dont Forster lui avait fait part, et exprime ce faisant l'une de ses convictions capitales, à savoir que l'on peut et que l'on doit agir sur l'humanité, et travailler pour sa grandeur, mais en procédant d'abord sur soi-même. Il voit dans la formation de l'individu la condition nécessaire de l'action politique. Forster embrassa les idéaux révolutionnaires et contribua en 1793 à la fondation de la république de Mayence. Lorsque l'armée impériale reconquit la

8. HUMBOLDT Alexander von 1973, p. 68 (lettre à Wegener) : « Wenn man Heynens Homer hört, die Art wie er die ältesten Mythen interpretiert, seine Art über die Kindheit des Menschengeschlechts zu raisonniren und seine immerwährenden Vergleichungen des Homer und Moses — so sieht man die richtige Erklärung des Alten Testaments gleichsam von selbst entstehen. »

9. Mais il faut considérer avec prudence l'affirmation d'Alexander von Humboldt selon laquelle « Heyne a dit de lui [c'est-à-dire de Wilhelm von Humboldt] qu'il y avait longtemps qu'un si bon philologue n'était sorti de son école » (lettre à Wegener dans HUMBOLDT Alexander von 1973, p. 68 : « Heyne hat von ihm gesagt, er habe lange keinem so treflichen Philologen aus seiner Schule entlassen »). Heyne écrivit toutefois à Forster au sujet de Wilhelm von Humboldt : « Ce charmant jeune homme m'est très cher. » (« Der liebe junge Mann ist mir ungemein Werth » (lettre du 22.12.1790, in FORSTER Johann Georg 1829, Vol. 2, p. 51).

10. Cf. <http://www.briefausgabe-huber.uni-osnabrueck.de/therese.huber.html>.

11. HUMBOLDT Wilhelm von 1841, p. 289-290.

ville, Heyne, qui redoutait l'issue du procès et la saisie des biens de son gendre, demanda l'intervention de Humboldt. Dans sa lettre du 8 juillet 1793, celui-ci lui exprima sa sympathie, mais se déclara incapable d'intervenir, prenant ainsi ses distances vis-à-vis des positions radicales de Forster et de sa femme¹².

Heyne (qui meurt en 1812) est une sorte d'ombre qui accompagne Wilhelm von Humboldt toute sa vie. Ce dernier cherche ainsi la reconnaissance et l'encouragement de son ancien maître lorsqu'il travaille à son étude sur Pindare et à sa traduction des *Euménides* d'Eschyle¹³. Dans les rares lettres de Humboldt à Heyne qui nous soient parvenues¹⁴, Humboldt exprime toujours son respect pour son ancien maître. Après la publication de sa traduction de la quatrième ode de Pindare, où, dans une note, il émet un jugement ironique et négatif sur l'édition de Heyne, Humboldt regrette beaucoup d'avoir porté cette attaque. Il considère qu'il s'agit là d'un péché (« eine Sünde ») et voudrait ne l'avoir jamais imprimée, « pour tout l'or du monde¹⁵ ». Dans ses lettres à Friedrich August Wolf, Humboldt s'abandonne parfois à l'ironie lorsqu'il évoque Heyne, mais c'est plutôt, semble-t-il, pour ne pas contredire son susceptible correspondant. Il ne formule aucun commentaire sur les *Mythologische Briefe* (1794) de Johann Heinrich Voß (1751-1826), deux volumes prolixes et illisibles dans lesquels Voß diffame Heyne et révèle ce faisant sa totale incompréhension des idées de ce dernier concernant le mythe¹⁶. À ce propos, Humboldt affirme de manière ambiguë qu'il « n'aime pas assister à des exécutions publiques » et que la polémique de Voß contre Heyne lui rappelle « la puante Göttingen », où autrefois, il s'était cru « au paradis », alors que maintenant, ce souvenir, bien qu'il soit constant, ne lui procure que de l'ennui¹⁷.

12. HUMBOLDT Wilhelm von 2015, p. 162-167.

13. Cf. MENZE Clemens 1966, p. 19-22.

14. Deux des lettres de Humboldt à Heyne (8.VII.1793 et 14.I.1804) sont reproduites dans MENZE Clemens 1966, p. 19-42 ; la lettre du 8.VII.1793 est éditée dans HUMBOLDT Wilhelm von 2015, p. 162-167.

15. Lettre à Friedrich August Wolf du 23 septembre 1795, in HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 136.

16. Voß 1794.

17. Lettre à Friedrich August Wolf du 25 juillet 1794 (HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 105).

Wolf, conseiller scientifique de Humboldt

Wilhelm von Humboldt fut impliqué malgré lui dans la polémique de Wolf contre Heyne, dont il convient peut-être de rappeler les étapes principales. En 1795, Wolf fit imprimer ses *Prolegomena ad Homerum*, un petit livre en latin qu'il pensait présenter comme une introduction à une édition critique de l'œuvre d'Homère. En réunissant les données connues et les idées qui, depuis la *Scienza nuova* de Gianbattista Vico, circulaient sur la question, Wolf y réexaminait la tradition concernant le texte homérique et parvenait à la conclusion qu'il s'agissait d'un recueil de chants épars, issus d'une production orale. Il soutenait en outre qu'Homère n'avait jamais existé en tant que personne historiquement identifiable : les poèmes homériques ne devaient pas être considérés comme des unités poétiques compactes répondant à un plan poétique, mais s'étaient accrus progressivement et avaient été réunis à la suite d'une tardive *diaskeuè*, d'une « réélaboration ».

Heyne travaillait depuis vingt ans à une édition commentée des œuvres d'Homère ; étant l'autorité la plus influente en ce domaine, il ne manqua pas d'émettre un jugement circonstancié sur le travail de Wolf. Dans un compte rendu des *Prolegomena*¹⁸, Heyne, sans être avare de louanges, signala toutefois que le travail de son collègue était moins original qu'il n'y paraissait, déplora son manque de clarté dans l'exposition et rappela avec politesse que Wolf avait utilisé des recherches faites par d'autres, notamment l'édition des scolies établie par Villoison et les cours de Heyne lui-même, que Wolf avait suivis lorsqu'il était étudiant à Göttingen.

Ce compte rendu suscita l'indignation de Wolf. Il adressa à Heyne des lettres dans lesquelles il revendiquait l'originalité et la nouveauté de son entreprise, et manifestait son aversion pour le monde académique et intellectuel, qu'il considérait comme excessivement traditionaliste. Il défendit ses apports novateurs majeurs : Homère n'aurait jamais existé, l'*Illiade* et l'*Odyssée* n'auraient pas une origine commune, il n'y aurait aucun projet poétique à la base des deux poèmes. Heyne jugea bon de ne pas répondre : d'ailleurs, toute personne connaissant les écrits de Heyne voyait à l'évidence que Wolf lui était redevable, à lui comme à d'autres. Wolf décida toutefois de publier l'échange épistolaire qu'il avait eu avec Heyne,

18. HEYNE Christian Gottlob 1795.

dans un petit volume dont les épreuves furent corrigées par Wilhelm von Humboldt¹⁹. Celui-ci, sachant combien Wolf prenait cette question à cœur, lui manifesta son soutien à plusieurs reprises, attaqua Heyne, mais chercha aussi à apaiser la colère de Wolf, en lui conseillant de ne pas perdre trop de temps dans une vaine polémique qui l'éloignait de ses autres études. En somme, Humboldt refusa de se prononcer au sujet de cette querelle : « [je suis] si étranger à cela que votre lettre [à Heyne] contient beaucoup de choses que je ne comprends pas²⁰ », écrivit-il à Wolf.

Humboldt travaillait alors à ses *Aesthetische Versuche. Über Göthes Herrmann und Dorothea*, condensé de sa théorie sur la production épique et la poésie²¹. Bon nombre des concepts de ce traité se retrouvent dans une lettre écrite à Wolf en janvier 1796²². S'interrogeant sur la différence entre poésie et prose, Humboldt identifie l'essence de la poésie avec la libre imagination du poète, libre même si elle est soumise à des lois, et capable de libérer l'imagination des auditeurs : les *Prolegomena* de Wolf ne jouent aucun rôle dans la réflexion esthétique de Humboldt sur le genre épique. Nous pensons donc qu'il faut démystifier une fois pour toutes l'idée selon laquelle Friedrich August Wolf aurait eu, pour Humboldt, une importance décisive dans le domaine des études antiques. Ce qui est vrai, c'est le contraire, puisque Wolf a pillé l'ébauche humboldtienne datée de 1807 *Über das Studium des Alterthums, und des griechischen insbesondere* pour sa *Darstellung der Alterthumswissenschaft*²³. Wolf était pour Humboldt un conseiller de premier ordre concernant les questions textuelles et linguistiques : mais en ce qui concerne la théorie de l'Antiquité et de sa valeur pour l'époque moderne, il joua un rôle tout à fait secondaire²⁴. Friedrich August Wolf resta pour Wilhelm von Humboldt un conseiller scientifique, un expert dans le domaine de la langue et de la métrique grecques, en somme un spécialiste, mais rien d'autre. D'un autre côté, la philologie classique, qui comme « science », n'en était certes qu'à ses débuts, s'était déjà

19. WOLF Friedrich August 1797. Cf. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 148-153.

20. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 151-152 : « [ich bin] so sehr ein Fremdling darin, daß ich vieles in Ihrem Briefe nicht verstanden habe. »

21. HUMBOLDT Wilhelm von 1969.

22. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 138-147.

23. FORNARO Sotera 1996. Voir aussi dans ce volume l'article de Jürgen Trabant.

24. FORNARO Sotera 2006.

éloignée, en se spécialisant, des grandes réflexions esthétiques et philosophiques sur l'Antiquité, sa valeur et sa littérature.

Heyne, un maître à penser

Au contraire, certaines réflexions éparses de Heyne, qui n'était ni un théoricien ni un esprit systématique, apparaissent discrètement dans les écrits sur l'Antiquité rédigés par Humboldt dans les années 1780-90, parmi lesquels se distingue l'ébauche datée de 1793 *Über das Studium des Alterthums, und des griechischen insbesondere*²⁵. Ainsi, Humboldt s'inspire de Heyne pour corroborer ses convictions concernant la valeur formatrice de l'étude de l'Antiquité, la préférence accordée à la culture grecque par rapport à sa copie fanée, la culture romaine, l'adoption d'un point de vue d'anthropologie historique pour l'étudier, le thème de l'esclavage traité comme un macro-phénomène de l'histoire de l'Antiquité, le lien entre la langue et le caractère national, la différenciation des époques successives, c'est-à-dire des stades culturels, l'attrait pour les temps les plus reculés et les plus archaïques de la civilisation grecque, où la capacité de l'imagination (« *Einbildungskraft* ») trouve sa réalisation dans la création poétique, la préférence constante pour l'œuvre d'Homère, considérée comme le miroir de l'humanité « primitive » dans toutes ses manifestations, physiques et psychiques, la valeur éducative d'Homère, égale à celle transmise par la Bible. Bien sûr, dans l'œuvre de Humboldt, ces contenus s'enrichissent d'autres influences philosophiques, qui les compliquent. Mais sans Heyne, Wilhelm von Humboldt n'aurait pas posé la question de l'« étude » de l'Antiquité et de sa valeur²⁶. Plus tard, son projet politique majeur, la création du lycée humaniste²⁷, trouva ses motivations idéales dans un processus dont Heyne, précisément, avait été l'initiateur. En effet, c'est la pratique didactique du séminaire introduite par Heyne qui avait contribué de manière décisive à la transformation de l'étude de l'Antiquité, jusqu'alors considérée comme une activité d'amateurs, en une véritable science occupant une position centrale dans une université qu'il considérait comme le lieu de la *Bildung* des élites allemandes.

25. FORNARO Sotera 1996.

26. Cf. HEYNE Christian Gottlob 1772 et VÖHLER 2002.

27. UGOLINI Gherardo 2013.

La pensée de Heyne a indéniablement inspiré les réflexions de Humboldt sur les Grecs, qu'il s'agisse du choix de ses premiers objets d'étude ou, surtout, de sa conception novatrice de l'étude de l'Antiquité. L'absence de témoignages directs comparables à la correspondance entretenue par Humboldt avec Wolf n'empêche pas de rechercher dans les écrits de Heyne les fondements de la conception anthropologique de l'antiquité grecque qui caractérise les ébauches théoriques du jeune Humboldt. En outre, il ne faut pas surévaluer le rôle de Friedrich August Wolf: si Humboldt le consulta en raison de ses compétences techniques, il ne paraît pas lui avoir fourni de bases théoriques pour sa conception de l'antiquité grecque (ce serait plutôt l'inverse). Toutefois, Humboldt vit immédiatement en Heyne un maître d'une autre génération, âgé de près de quarante ans de plus que lui, avec lequel un rapport d'égal à égal était d'emblée impossible. Il ne s'agissait pas seulement d'une distance psychologique, attestée par les marques de déférence qui émaillent les lettres de Humboldt à Heyne, mais aussi et surtout d'une distance politique, due au cours pris par les événements contemporains. Humboldt, qui, en 1807, interprétait le présent allemand à la lumière de la décadence du monde grec, ne pouvait pas trouver chez Heyne, qui avait vécu une tout autre situation historique, les sources permettant d'étayer son parallélisme entre les Grecs et les Allemands²⁸. Il reste que l'historicisme de Heyne, son effort pour comprendre les Grecs dans leur époque avant de les utiliser comme paradigme pour envisager le présent, a laissé des traces concrètes chez Humboldt. D'autre part, Heyne, comme Wolf, appartient à la catégorie des « philologues de profession » auxquels Humboldt n'a jamais voulu se comparer, de même qu'il n'a jamais fait partie du monde universitaire dont la structure lui fut toujours, malgré son activité réformatrice, profondément étrangère. Humboldt s'adonnait à l'étude de l'Antiquité par amour pour elle, sans y être poussé par le besoin ou l'ambition professionnelle. Cette distance vis-à-vis du monde universitaire s'exprime dans sa confrontation avec Heyne, qui en fut longtemps une des personnalités les plus respectées: il est significatif que, au moment même où il réfléchit sur la nature et les caractéristiques de la poésie épique, Humboldt refuse de prendre position dans la

28. ANDURAND Anthony 2013, p. 50-62.

polémique qui oppose Heyne et Wolf. Peut-être Humboldt eut-il aussi conscience de la dérive autoritaire prise par l'université qu'il avait fondée, et qui, manifeste dans le séminaire de Karl Lachmann, contribua à la parcellisation du savoir antique et aux polémiques entre différentes « écoles », comme celles de Gottfried Hermann et d'August Boeckh. Noble de naissance, Humboldt n'avait pas besoin de « s'anoblir » métaphoriquement grâce à un titre académique, ni de polémiquer contre des collègues rivaux. Bien que la place de Humboldt dans l'histoire de la philologie classique mérite des recherches plus approfondies, les quelques notes présentées ici permettent une conclusion partielle : il est certain que Humboldt a nourri sa pensée des idées les plus novatrices de Heyne (celles qui concernent la valeur formatrice de l'Antiquité, l'importance du mythe, l'épopée comme langage de l'imagination), qui furent reconnues à leur juste valeur au cours du xx^e siècle. Son frère Alexander a donné une vision synthétique plus nette de l'importance de Heyne pour leur génération :

Heyne est très certainement l'homme à qui notre siècle doit le plus : le progrès des Lumières dans le domaine religieux, atteint grâce à son propre enseignement et à la formation de jeunes instituteurs du peuple, la libéralité dans la pensée, les débuts d'une archéologie savante et la création sans précédent d'un lien entre l'esthétique et la philologie²⁹.

Mais Wilhelm, contrairement à son frère, voulait étudier la philologie grecque aussi en spécialiste : c'est pourquoi, dans le domaine spécifique de la critique textuelle, de la grammaire et de la métrique, il s'est tourné vers Friedrich August Wolf, le grand prêtre de la science philologique. Le jugement tardif que Humboldt porte sur Heyne en 1822 exprime bien le rapport contradictoire de l'élève au maître : dix ans après la mort de Heyne, il le qualifie de « véritable parangon de philistin », c'est-à-dire de petit-bourgeois :

[...] je le connais depuis le début. Il a sans aucun doute été très utile. Mais — sans que je voie là rien de mal — c'est un véritable parangon

29. HUMBOLDT Alexander von 1973, p. 68 (lettre à Wegener) : « Heyne ist der Mann, dem unser Jahrhundert gewiss am meisten verdankt, religiöse Aufklärung durch eigene Lehre und Bildung junger Volkslehrer, Liberalität im Denken, Anfang einer gelehrten Archeologie und erste Verbindung des Aesthetischen mit dem Philologischen ». Sur Alexander von Humboldt, voir HEYL Bettina 2007.

de philistin et il brille aussi tout à fait convenablement dans toutes les vertus du philistin. Mais sur Alexander et moi, il a eu une grande influence, et toujours bonne. [...] ses paradoxes m'ont toujours donné matière à réflexion. J'en ai encore beaucoup en mémoire aujourd'hui³⁰.

Références des ouvrages cités

ANDURAND Anthony 2013

ANDURAND Anthony, *Le Mythe Grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

BÄBLER Balbina et NESSELRATH Heinz Günther (éds) 2014.

BÄBLER Balbina et NESSELRATH Heinz Günther (éds), *Christian Gottlob Heyne. Werk und Leistung nach zweihundert Jahren*, Berlin, de Gruyter, 2014.

BÖKER Wolfgang 2002

BÖKER Wolfgang, « Christian Gottlob Heyne und das Haus Papendiek 16 — ein Professor wird Göttinger », *Göttinger Jahrbuch* 50 (2002), p. 93-110.

FORNARO Sotera 1996

FORNARO Sotera, « Lo "studio degli antichi". 1793-1807 », *Quaderni di storia* 43 (janvier-juin 1996), p. 109-155.

FORNARO Sotera 2006

FORNARO Sotera, « Wilhelm von Humboldt und die Altertumswissenschaft an Schule und Universität », in SEIDENSTICKER Bernd et MUNDT Felix (éds), *Altertumswissenschaften in Berlin um 1800 an Akademie, Schule und Universität*, Berlin, Wehrhahn Verlag, 2006, p. 85-105.

FORNARO Sotera 2007

FORNARO Sotera, *I Greci senza Lumi. L'antropologia storica in Christian Gottlob Heyne (1729-1812) e nel suo tempo*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2007.

30. HUMBOLDT Wilhelm et Caroline von 1916, p. 111 : « [...] ich kenne ihn von Anbeginn. Er ist gewiß sehr nützlich gewesen. Aber — ohne daß ich damit etwas Schlimmes meine — er ist das wahre Vorbild aller Philisterei und glänzt auch ordentlich in allen Philistertugenden. Auf Alexander und mich hat er aber viel Einfluß und immer guten gehabt. [...] seine Paradoxen machten mich immer nachdenkend. Vieles weiß ich noch heute davon. »

FORNARO Sotera 2011

FORNARO Sotera, « Christian Gottlob Heyne dans l'histoire des études classiques », in Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (éds), *Revue germanique internationale* 14, *La philologie allemande, figures de pensée* (2011), p. 15-26.

FORNARO Sotera 2013

FORNARO Sotera, « Christian Gottlob Heyne und Friedrich Schlegel », in BREUER Ulrich, BUNIA Remigius, ERLINGHAGEN Armin (éds), *Friedrich Schlegel und die Philologie*, Padeborn, Munich, Vienne, Zurich, Ferdinand Schöningh, 2013, p. 45-58.

FORSTER Johann Georg 1829

Johann Georg Forster's Briefwechsel, nebst einigen Nachrichten von seinem Leben, éd. par Therese Huber, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1829.

GRAEPLER Daniel et MIGL Joachim (éds) 2007

GRAEPLER Daniel et MIGL Joachim (éds), *Das Studium des schönen Altertums. Christian Gottlob Heyne und die Entstehung der Klassischen Archäologie*, Göttingen, Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen, 2007.

HEEREN Arnold Hermann Ludwig 1813

HEEREN Arnold Hermann Ludwig, *Christian Gottlob Heyne. Biographisch dargestellt*, Göttingen, Röwer, 1813.

HEY'L Bettina 2007

HEY'L Bettina, *Das Ganze der Natur und die Differenzierung des Wissens*, Berlin, De Gruyter, 2007.

HEYNE Christian Gottlob 1772

HEYNE Christian Gottlob, *Einleitung in das Studium der Antike, oder Grundriß einer Anführung zur Kenntniß der alten Kunstwerke, zum Gebrauche bey seinen Vorlesungen entworfen von Chr. Gottl. Heyne*, Göttingen, Gotha, Johann Christian Dieterich, 1772.

HEYNE Christian Gottlob 1795

HEYNE Christian Gottlob, [compte rendu de : Homeri Opera omnia ex recensione Friderici Augusti Wolfii. Bd. 1: Prolegomena ad Homerum ; sive de operum Homericorum prisca et geuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi: scripsit Fridericus Augustus Wolfius. Halle 1795], *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* 186 (21 novembre 1795), p. 1857-1864.

HOWALD Ernst 1944

HOWALD Ernst, *Wilhelm von Humboldt*, Erlenbach, Zurich, R. Rentsch, 1944.

HUMBOLDT Alexander von 1973

HUMBOLDT Alexander von, *Die Jugendbriefe Alexander von Humboldts 1787-1799*, éd. par I. Jahn et F. G. Lange, Berlin, Akademie Verlag, 1973.

HUMBOLDT Wilhelm von 1841

HUMBOLDT Wilhelm von, *Gesammelte Werke. Erster Band. Briefe von Wilhelm v. Humbolt an Georg Forster*, Berlin, Riemer, 1841.

HUMBOLDT Wilhelm von 1969

HUMBOLDT Wilhelm von, « Über Göthes Herrmann und Dorothea » [1798], in *id.*, *Werke in fünf Bänden*, éd. par Andreas Flitner et Klaus Giel, Vol. 2: *Schriften zur Altertumskunde und Ästhetik. Die Vasken*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969, p. 125-356.

HUMBOLDT Wilhelm von 1990

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Friedrich August Wolf*, éd. par Philipp Mattson, Berlin, De Gruyter, 1990.

HUMBOLDT Wilhelm von 2015

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe*, éd. par Philipp Mattson, t. I.2, Berlin, Boston, De Gruyter, 2015.

HUMBOLDT Wilhelm et Caroline von 1916

Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen, éd. par Anna von Sydow, t. 7, Berlin, Mittler, 1916.

MARINO Luigi 1995

MARINO Luigi, *Praeceptores Germaniae: Göttingen 1770-1820*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995 [= version revue et traduite en allemand de: Marino Luigi, *I maestri della Germania*, Turin, Einaudi, 1975].

MENZE Clemens 1966

MENZE Clemens, *Wilhelm von Humboldt und Christian Gottlob Heyne*, Ratingen bei Düsseldorf, Henn, 1966.

POLKE Irene 1999

POLKE Irene, *Selbstreflexion im Spiegel des Anderen: eine wirkungsgeschichtliche Studie zum Hellenismusbild Heynes und Herders*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1999.

STADLER Peter Bruno 1959

STADLER Peter Bruno, *Wilhelm von Humboldts Bild der Antike*, Zurich, Stuttgart, Artemis-Verlag, 1959.

UGOLINI Gherardo 2013

UGOLINI Gherardo, « Alle origini del ginnasio umanistico prussiano », *Quaderni di Storia* 78 (juillet-décembre 2013), p. 5-53.

VÖHLER Martin 2002

VÖHLER Martin, « Christian Gottlob Heyne und das Studium des Altertums in Deutschland », in MOST Glenn W. (éd.), *Disciplining classics — Altertumswissenschaft als Beruf*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, p. 39-54.

Voß Johann Heinrich 1794

Voß Johann Heinrich, *Mythologische Briefen*, 2 vol., Königsberg, Nicolovius, 1794.

WOLF Friedrich August 1797

WOLF Friedrich August, *Briefe an Herrn Hofrath Heyne von Professor Wolf*, Berlin, Nauk, 1797.

Du grec aux langues du monde

Über das Studium des Alterthums *comme base du projet anthropologique et linguistique de Humboldt*

Jürgen TRABANT

Alexander von Humboldt (1769-1859) écrit, dans sa préface à l'œuvre principale de son frère, que ce dernier a pénétré plus profondément que tout autre esprit humain avant lui la structure d'un plus grand nombre de langues¹. De fait, Wilhelm von Humboldt fit la collection², tout au long de sa vie, de centaines de grammaires et lexiques des langues du monde entier. Il s'occupa scientifiquement — de manière plus ou moins approfondie — de soixante-quinze langues. Sa visée, son « *vergleichendes Sprachstudium* », c'était l'étude comparative de toutes les langues du monde, à travers des descriptions et comparaisons structurales. Le but de ce projet gigantesque était de démontrer la richesse de l'esprit humain, ou, pour le dire dans les termes de Leibniz, « la merveilleuse variété des opérations de notre esprit³ », telle qu'elle se déploie dans les langues de l'univers; un but totalement différent de celui de la

1. « [Wilhelm war es vergönnt,] tiefer in den Bau einer größeren Menge von Sprachen einzudringen, als wohl noch je von einem Geiste umfaßt worden sind. » (« Alexander von Humboldts Vorwort zum Kawiwerk », 1836, in HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 7, p. 347) (« [mon frère Wilhelm eut la chance] de pénétrer plus profondément dans la structure du plus grand nombre de langues jamais embrassées par un seul esprit humain »).

2. Cf. SCHWARZ Christa (éd.) 1993.

3. LEIBNIZ Gottfried Wilhelm 1765/1966, p. 293.

linguistique dite comparative, fondée à la même époque par Franz Bopp (1791-1867) et Jacob Grimm (1785-1863). Cette dernière est une linguistique *historique* comparée. Le projet de Humboldt est celui d'une comparaison synchronique, d'une linguistique *anthropologique* comparée⁴. C'est ce projet, d'esprit plus moderne, qui sera celui de la linguistique du xx^e siècle.

Mais Humboldt n'a pas commencé comme linguiste ou comme philosophe du langage : il n'en vient aux langues qu'après avoir exploré d'autres chemins. Il s'est d'abord consacré à la pensée politique, et son premier livre rédigé (écrit en 1792, publié seulement soixante ans plus tard) porte sur les limites de l'efficacité de l'État, sous le titre d'*Ideen zu einem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staates zu bestimmen*. Et sa passion culturelle, ce sont les Grecs. Il a étudié auprès de Christian Gottlob Heyne (1729-1812) à Göttingen⁵, et il est devenu l'ami de Friedrich August Wolf (1759-1824) rencontré probablement dès 1790, de manière certaine en 1792 à Halle, et avec qui il entretiendra jusqu'en 1821 une longue et intéressante correspondance sur l'antiquité grecque⁶. Il traduit Pindare. Son premier grand projet est celui d'un livre sur la Grèce, une grande œuvre collective intitulée *Hellas*. En 1793, après des conversations avec Wolf, il écrit *Über das Studium des Alterthums, und des griechischen insbesondere*, esquisse systématique d'une nouvelle manière d'étudier l'Antiquité. Son projet reste profondément politique : ce qui l'intrigue, c'est de savoir comment ce corps politique, cette « nation » — les Grecs — en est venu à créer cette culture qu'il considère comme la plus parfaite de l'humanité. Mais comme les Grecs font partie de la culture de l'Humanité, de ce que Vico appelle *il mondo civile*, le monde civil, le monde fait par les humains, il sera plus approprié, selon nous, de qualifier le projet de Humboldt de projet anthropologique.

On s'est habitué à critiquer *Über das Studium des Alterthums*, à n'y voir qu'une esquisse juvénile de moindre intérêt. Cette critique traditionnelle se retrouve encore chez Lothar Gall, qui, dans sa belle biographie, qualifie le texte de Humboldt de « très largement abstrait et scolaire » (« über weite Strecken abstrakt-lehrbuchhaft⁷ »).

4. TRABANT Jürgen 2012.

5. Voir dans ce volume l'article de Sotera Fornaro.

6. Cf. HUMBOLDT Wilhelm von 1990.

7. GALL Lothar 2011, p. 74.

Mais cette observation ne rend justice ni à la grande qualité de ce texte, ni à son importance pour l'*Altertumswissenschaft* et pour l'œuvre de Humboldt dans son ensemble. Cette première esquisse contient déjà, en effet, des traits caractéristiques de son grand projet linguistique. Nous tâcherons de montrer comment l'étude de l'Antiquité se transforme en étude comparative des langues.

1793: *Über das Studium des Alterthums*

On considère toujours Heyne et surtout Wolf comme les fondateurs de l'*Altertumswissenschaft* moderne. Conrad Bursian exprime le consensus de la discipline quand il écrit en 1883 :

[Wolf] hat zuerst die möglichst vollständige Erkenntniss des gesammten Lebens der classischen Völker als das letzte und höchste Ziel der Alterthumsstudien hingestellt⁸.

Wolf est le premier à avoir posé comme finalité ultime et suprême des études de l'Antiquité la connaissance aussi complète que possible de l'ensemble de la vie des peuples classiques.

Indiscutablement, ce fut Wolf qui, avec son séminaire philologique à l'université de Halle, renouvela les études classiques. Et l'on considère à bon droit son livre de 1807, *Darstellung der Altertumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, comme le livre programmatique de cette nouvelle science, qui deviendra une discipline universitaire pilote au cours du XIX^e siècle. Mais à y regarder de plus près, il faut ajouter Humboldt à ces pères fondateurs, ou du moins considérer *Über das Studium des Alterthums* comme une contribution importante à cette fondation. Ce petit texte de 1793 sur l'étude de l'Antiquité est à redécouvrir comme un texte fondamental, comme — de pair avec la *Darstellung* — un programme de base de la nouvelle *Altertumswissenschaft*.

Über das Studium des Alterthums paraît d'abord sous la forme de deux longues notes en bas de page de la *Darstellung* de Wolf, le livre fondateur. La première note s'étend de la page 126 à 129, la seconde de la page 133 à 137. Les pages 127-128 et 134-136 sont presque entièrement occupées par les notes, les autres pages à moitié. Or, depuis Derrida, on sait que ces grandes notes en bas de pages contiennent l'information la plus importante.

8. BURSIAN Conrad 1883, p. 548.

Wolf introduit ces longues notes par la remarque suivante :

Das allgemeine Interesse der obigen Tendenz wird vielleicht manchem Leser näher gerückt, wenn ich hier einige in einem Briefwechsel verstreute Gedanken eines Gelehrten mittheile, symphilologountos tinos poth'hemin kaloukagathou, wie man deren in unsern Zeiten höchst selten unter Männern seines Standes findet. Die durch einen angenehmen Zufall mir vorliegenden Bruchstücke sind zwar vom Jahre 1788, doch geht ihnen dadurch nichts von der Neuheit ab, die alles das haben wird, was der in Geschichte und Philosophie mit dem hellsten Blick und dem tiefsten Sinn forschende Verfasser dem Publicum allzu lange vorenthält⁹.

L'intérêt général de cette tendance se révélera peut-être plus facilement au lecteur si je communique ici quelques pensées qui, dispersées dans une correspondance, sont dues à un savant, *symphilologountos tinos poth'hemin kaloukagathou*, comme, à notre époque, on n'en trouve que très rarement parmi les hommes de son état. Les fragments dont je dispose par un agréable hasard sont de l'année 1788, mais cela ne leur enlève rien de cette nouveauté qu'aura tout ce que l'auteur, qui fait des recherches en histoire et en philosophie avec le regard le plus lumineux et le sens le plus profond, retient encore au public.

Il n'y a presque rien de correct dans ce préambule : ces pensées ne sont pas du tout des pensées *éparses*, elles proviennent d'un texte cohérent et systématique. Elles ne sont pas dispersées *dans la correspondance*, c'est un texte complet que Humboldt a joint à une lettre écrite le 23 janvier 1793. Ce n'est donc pas *en 1788* que Wolf a reçu ces pensées, mais cinq ans plus tard. En 1788, Wolf ne connaissait pas encore son *symphilologos kalokagathos*, il le rencontre pour la première fois en 1790 ou en 1792. Wolf cèle le nom de l'auteur. La raison n'en est pas claire. En 1807, Humboldt n'est pas encore un haut fonctionnaire prussien dont il faudrait protéger l'identité dans un contexte érudite ou universitaire. Il est ambassadeur à Rome, ce qui à l'époque n'est pas un poste très important, et se trouve donc bien loin du monde universitaire. Ce n'est qu'à la fin de 1808 qu'il prendra ses fonctions de chef de section chargé de l'éducation, qui le rendront célèbre comme fondateur de l'université de Berlin et réformateur du système de l'éducation nationale de la Prusse. Donc pourquoi l'anonymat ? En revanche, Wolf situe l'auteur anonyme très distinctement sur l'échelle sociale, comme un seigneur : « Männer

9. WOLF Friedrich August 1807/1986, p. 126 sq.

seines Standes » (« des hommes de son état »), « kalokagathos ». Ces « pensées éparses » viennent donc d'en haut !

Wolf efface les traces. Peut-être pour commettre avec plus d'insouciance le crime philologique qui suit ? Car Wolf ne cite Humboldt que très génériquement, pas très fidèlement, et surtout, il ne reproduit que des fragments du texte : pris ensemble, ces fragments n'en représentent à peu près qu'un cinquième (cinq pages sur vingt-quatre). C'est donc Wolf qui disperse la pensée humboldtienne. Mais il a certainement le texte de Humboldt devant lui, car les fragments cités suivent l'ordre du petit traité.

Wolf déplace le texte, il l'anonymise, il le brise en fragments, et il en cite une partie seulement — un cas classique de « différance ». Mais, malgré tout cela, il lui donne une position importante : il le place à la base de ses propres fondements théoriques. À partir de la page 123 de la *Darstellung*, Wolf traite des finalités ultimes — « letzte Ziele » — de l'étude de l'Antiquité, donc de la justification philosophique de sa discipline, de ce qu'il appelle son « epopsie », la plus profonde vision des mystères. Et c'est justement pour ces dernières justifications qu'il a besoin de Humboldt, qu'il appelle « l'auteur qui fait des recherches [...] avec le regard le plus lumineux et le sens le plus profond¹⁰ ». Le texte de Humboldt est donc la base de la plus importante partie de la *Darstellung* de Wolf. Base en forme de réponse à la question schillérienne : « was ist und zu welchem Behufe studiert man... ? », « qu'est-ce que et dans quel but étudie-t-on... » *Altertumswissenschaft* ?

Wolf relève trois points chez Humboldt :

1. L'étude de l'Antiquité contribue à la connaissance de l'homme, et la vocation pédagogique de cette étude, le *Bildungsauftrag*, est donc la formation de l'être humain. Elle n'importe pas seulement aux érudits et aux philosophes, mais aussi aux hommes actifs et à ceux qui cherchent la « jouissance » — le célèbre « Genuss » humboldtien — si importante pour la formation de l'homme.
2. Pourquoi les Grecs ? Parce qu'ils représentent la forme la plus excellente de l'Humanité, et sont donc un modèle à suivre dans tous les domaines de la vie.

10. WOLF Friedrich August 1807/1986, p. 127.

3. Quels Grecs faut-il étudier? La période archaïque et Athènes, donc la formation et la perfection de cette grande forme de l'histoire des Hommes.

Puisque, malgré son apparence fragmentaire, le texte humboldtien forme la base de sa pensée, Wolf remercie cordialement l'auteur anonyme :

Indem diese zum Theil ausführlicher entwickelten Gedanken gleichsam ein Stück unseres Textes commentieren, mögen sie zugleich beweisen, wie viel der Verfasser aus den mündlichen und schriftlichen Unterredungen eines solchen Freundes gelernt hat¹¹.

Comme ces pensées, développées parfois plus *in extenso*, sont pour ainsi dire un commentaire à une partie de notre texte, elles prouvent en même temps combien l'auteur a profité des entretiens oraux et écrits d'un tel ami.

Nous ignorons si, en 1807, les initiés savaient qui était cet ami mystérieux de Wolf. De toute façon, Bursian, en 1883, révèle son nom. Mais la source entière ne sera publiée qu'en 1896, presque cent ans après la *Darstellung* de Wolf¹². Et cette publication dévoile un scandale et est une révélation en même temps.

Premièrement, la source démontre cette espèce de dérive, cette manière de différer qui est caractéristique de la manière dont les universitaires professionnels traitent Humboldt: de manière subalterne et sans grand respect. On loue toujours le seigneur, le *kalokagathos*, Monsieur le Ministre, mais on traite ce qu'il dit ou écrit avec une certaine condescendance, qui va jusqu'à la destruction de sa pensée. Hegel est le maître de cette dérive subalterne. Wolf disperse la pensée humboldtienne, Schelling ignore Humboldt, et Nietzsche le méprise sans le connaître. Deuxièmement, la publication du texte entier révèle un document important, important pour la philologie ainsi que pour l'œuvre de Humboldt dans son ensemble.

Présentons le texte pour donner un aperçu de cette importance double.

Über das Studium des Altertums est un texte d'une vingtaine de pages imprimées¹³. Il est divisé en 43 paragraphes qui rappellent un

11. WOLF Friedrich August 1807/1986, p. 137.

12. Cf. HUMBOLDT Wilhelm von 1896.

13. Cf. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 1, p. 255-281.

peu la systématique du *Tractatus* de Wittgenstein. Il est clairement structuré en quatre parties :

§ 1-5 : *objet de l'étude*

L'étude des vestiges de l'Antiquité, des « Überreste », met en pleine lumière les « Urheber », les créateurs de ces monuments. Ces créateurs sont les nations, la recherche vise une « biographie » de la nation, c'est-à-dire une description de son *caractère* (un terme-clé de l'œuvre de Humboldt).

§ 6-17 : *utilité de l'étude*

Ces paragraphes ne concernent pas encore l'étude de l'Antiquité ou des Grecs, mais esquissent les principes et la justification d'une science empirique de l'homme, d'une anthropologie historique. Il s'agit de « l'étude de l'Homme en général [des Menschen überhaupt] dans le caractère d'une nation individuelle, en partant des monuments qu'elle a laissés¹⁴ » (§ 14), suivant la formule ultra-précise du jeune Humboldt. Comme le but de la recherche est de saisir le caractère des nations pour comprendre le caractère de l'Homme « überhaupt », il serait donc souhaitable de pouvoir « étudier et comparer toutes les nations de tous les pays et de tous les temps¹⁵ » (§ 17).

Humboldt constate l'utilité d'une telle recherche pour trois types d'hommes : (1) pour les actifs, (2) pour les contemplatifs (*mit Ideen Beschäftigte*), entendons les historiens, philosophes et artistes et (3) pour les « jouisseurs » (« Genießende »). Il pose donc la question de la pertinence sociale d'une telle science. L'utilité de cette anthropologie est exprimée par une formule célèbre : « höchste, proportionirlichste Ausbildung des Menschen » (§ 12), « la plus haute et plus harmonieuse formation de l'homme¹⁶ ». C'est la *Bildung* humboldtienne, le but de l'être humain sur la terre.

L'étude d'une nation est particulièrement pertinente si quatre conditions sont remplies :

14. Humboldt Wilhelm von 1903-1936, Vol. 1, p. 263 : « Studium des Menschen überhaupt an dem Charakter jeder einzelnen Nation, aus den von ihr hinterlassenen Denkmälern ».

15. *Ibidem*, p. 264 : « Studium und Vergleichung aller Nationen aller Länder und Zeiten ».

16. Humboldt avait utilisé cette même formule, la même année, en 1792, dans son grand livre politique sur les limites de l'efficacité de l'État, cf. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 1, p. 106.

(1) les monuments étudiés doivent « parler »; (2) la nation doit être une et variée; (3) elle doit présenter des manifestations culturelles diversifiées; (4) elle doit s'approcher du « caractère de l'Homme "überhaupt" ».

§ 18-35 : Pourquoi les Grecs ?

C'est seulement à partir du § 18 que Humboldt s'occupe des Grecs. C'est chez eux que les quatre présupposés de l'étude des nations se retrouvent réalisés idéalement :

1. Chez les Grecs, nous avons des monuments qui « parlent », surtout les monuments littéraires et la langue ;
2. Chez les Grecs, nous trouvons la synthèse entre unité (« Einheit ») et diversité (« Vielseitigkeit ») qui est la condition de la beauté ;
3. Les Grecs sont ouverts aux influences extérieures et possèdent une mobilité intérieure qui garantit la variété (« Mannigfaltigkeit ») ;
4. Le caractère des Grecs correspond au caractère originel de l'Homme « überhaupt », l'imagination et la beauté sont les traits saillants de ce caractère, de l'idéal de l'humain.

C'est dans cette troisième partie de *Über das Studium des Alterthums* que nous retrouvons les éléments du discours allemand, apollinien, sur les Grecs. En cela, elle n'est pas très intéressante. Ce qui est plus important pour nous aujourd'hui, ce sont les conseils méthodologiques pour une description anthropologique. On peut traduire le contenu méthodologique des quatre présupposés en trois moments : (1) Nous devons avoir des documents qui « parlent » pour saisir le phénomène à décrire ; (2) Le corpus à décrire doit être à la fois suffisamment varié et susceptible d'une réduction structurale ; (3) La description a besoin d'un paramètre de comparaison (ce paramètre peut être idéal, ici : l'Homme « überhaupt »).

Cette troisième partie du texte répond à la question de savoir pourquoi une anthropologie historique doit s'occuper des Grecs. Mais malgré l'enthousiasme helléniste, elle finit par le constat que — en principe — il est possible de trouver toute cette excellence aussi chez d'autres peuples, peut-être chez les Chinois ou les Indiens :

Ob sich nun in irgendeinem noch unentdeckten Erdstrich eine solche Nation zeigen wird, welche mit dieser Eigenthümlichkeit die übrigen, oder ähnliche, oder höhere Vorzüge, als die Griechische, verbände,

*oder ob genauere Bekanntschaft mit den Chinesern oder Indianern diese als solche Nationen zeigen wird? ist im Voraus zu entscheiden nicht möglich*¹⁷.

Il n'est pas possible de décider au préalable si, dans une contrée encore inconnue de la terre, se montrera une nation telle qu'elle combine cette particularité de la nation grecque avec d'autres avantages semblables ou même supérieurs, ou si des connaissances plus approfondies des Chinois ou des Indiens les montreront comme de telles nations.

Cette remarque du § 36 réaffirme encore une fois l'horizon élargi — anthropologique — de cette étude de l'Antiquité.

§ 37-43: *fin*

Le texte se termine par des préceptes et l'indication de trois activités auxiliaires (§37-42), suivis par une remarque finale (§ 43) sur l'utilité de ces recherches pour la société.

Ces brèves remarques suffisent à montrer que *Über das Studium des Alterthums* est un texte extrêmement bien structuré, d'une logique impeccable. C'est peut-être même, de tous les écrits de Humboldt, celui qui est le plus strictement composé tout en étant complet et fini. Nous n'en connaissons pas d'autre qui soit si parfaitement construit : précise désignation de l'objet de la recherche, position systématique de celui-ci dans un ensemble supérieur de recherches et légitimation de l'étude de cet objet, principes méthodiques, conseils pratiques et auxiliaires. Ce ne sont pas des pensées éparses mais des pensées systématiques qui justement, par leur rigueur, se distinguent de la *Darstellung* de Wolf. Humboldt lui-même écrit beaucoup plus tard, dans une lettre à sa femme datant du 21 avril 1818¹⁸, que son petit texte de 1793 est « das Beste und Gedachteste, was ich je gemacht habe », « la chose la meilleure et la plus réfléchie que j'ai jamais faite ». Il a raison.

Ainsi, donc, pour en revenir à ce que nous avons qualifié de scandale : *Über das Studium des Alterthums* est vraiment un texte fondateur de l'*Altertumswissenschaft* que celle-ci, ou plutôt son maître a refoulé consciemment ou inconsciemment dans la cave de la discipline, dans une note en bas de page. Mais comme toute chose

17. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 1, p. 277.

18. HUMBOLDT Wilhelm et Caroline von 1913, p. 181.

refoulée, après une bonne analyse, elle en ressort bien vivante — et comme une nouvelle splendeur de la discipline.

Et le deuxième sujet d'étonnement, c'est que depuis sa publication en 1896, on n'a pas encore apprécié *Sur l'étude de l'Antiquité* comme un texte clé pour comprendre Humboldt. Il s'agit pourtant d'une sorte de discours de la méthode de Humboldt, dont voici encore une fois les moments essentiels : l'objet de la recherche, ce sont les manifestations culturelles dont on veut comprendre les auteurs, les « Urheber », c'est-à-dire, en l'espèce, les nations. On veut saisir leur *caractère*. Le projet est un projet anthropologique, la connaissance de l'homme (« Menschenkenntniss ») en est la finalité. Cette recherche a une utilité pour les différents types d'hommes — actifs, contemplatifs, jouisseurs —, elle contribue à leur « proportionirlichste Ausbildung ». Il faut, certes, étudier toutes les manifestations de toutes les nations, de tous les hommes. Mais l'objet préférentiel est cet « Urheber », cet auteur — cette nation — qui correspond le plus à l'idéal : les Grecs sont la nation qui remplit cette condition.

En cela, on reconnaît facilement plusieurs traits caractéristiques des autres projets humboldtiens, de son *Plan d'une anthropologie comparée* (1795) certainement, mais aussi du projet linguistique. Comme esquisse d'une anthropologie comparée, *Über das Studium des Alterthums* transcende radicalement l'étude de l'Antiquité. Mais ce sont deux démarches précises qui transforment le projet sur les Grecs en projet d'étude comparative des langues, « das vergleichende Sprachstudium » : un rétrécissement radical de l'objet — à la langue —, et un élargissement radical au-delà des Grecs — à toutes les langues du monde.

1806 : *Latium und Hellas* et les langues du monde

De l'Hellade à la langue

Dix ans après *Über das Studium des Alterthums* et après un long séjour à Paris et en Espagne, Humboldt reprend, en 1802/03 à Rome, l'étude de l'Antiquité. Rome, pour lui, ce n'est pas une ville moderne comme Paris, la capitale du XVIII^e siècle ; Rome, c'est, il le dit plusieurs fois, l'Antiquité. Ce n'est d'ailleurs pas non plus l'antiquité latine, mais l'antiquité grecque. Il y commence plusieurs études sur des

réalités grecques. Dans le plus célèbre fragment, *Latium und Hellas*, de 1806, il n'y a, malgré le titre, rien sur le Latium. L'Hellade en est le sujet principal. C'est un texte sur l'esprit grec. Humboldt commence par établir cinq traits caractéristiques de l'esprit grec, dont les formes préférentielles sont la sculpture, la poésie et la religion. Le caractère de l'esprit grec peut être mis à jour (1) dans l'art, (2) dans la poésie, (3) dans la religion, (4) dans les us et coutumes et (5) dans l'histoire. Mais avant de se lancer dans la caractérisation définitive de la grécité — la « Griechheit » (mot curieux en allemand) — Humboldt reprend haleine pour dire qu'il doit d'abord parler d'une autre chose importante : la langue ! Et il explique pourquoi il doit parler de la langue grecque (dont en fin de compte il ne parlera pas). Et il écrit cinq pages qui contiennent toute sa philosophie du langage¹⁹.

Voici le passage qui témoigne de la différence entre 1793 et 1806. En 1793, la langue était mentionnée, au § 18 de *Über das Studium*, comme une manifestation culturelle de la nation parmi les autres — l'histoire, la philosophie et la littérature. En 1806, la perspective a changé radicalement :

Die meisten das Leben einer Nation begleitenden Umstände, der Wohnort, das Klima, die Religion, die Staatsverfassung, die Sitten und Gebräuche, lassen sich gewissermaßen von ihr trennen [...]. Allein einer ist von durchaus verschiedener Natur, ist der Odem, die Seele der Nation selbst, erscheint überall in gleichen Schritten mit ihr [...] — die Sprache²⁰.

La plupart des circonstances qui accompagnent la vie d'une nation — l'habitat, le climat, la religion, la constitution de l'état, les us et coutumes — se laissent quasiment séparer d'elle. [...] Mais il y en a une qui est de nature complètement différente, elle est le souffle, l'âme même de la nation, elle apparaît partout au même pas avec elle [...] — la langue.

La langue, souffle et âme de la nation, est devenue le centre de celle-ci. Le projet sur l'esprit grec devient donc un projet sur la langue grecque. Plus tard, Humboldt écrira explicitement que l'esprit d'une nation est sa langue et que sa langue est son esprit²¹.

19. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 3, p. 166-170.

20. *Ibidem*, p. 166.

21. « Die Sprache ist gleichsam die äusserliche Erscheinung des Geistes der Völker ; ihre Sprache ist ihr Geist und ihr Geist ist ihre Sprache, man kann sich beide nie identisch genug denken » (HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 7, p. 42). « La langue est pour ainsi dire

Dans les pages qui suivent de *Latium und Hellas*, les dernières de ce fragment, Humboldt donne les raisons philosophiques de cette position absolument centrale de la langue :

- D'abord, il aborde son ennemi philosophique : la conception sémiotique du langage. Les mots ne sont pas des signes, leur fonction primaire n'est pas celle de la communication. Humboldt appelle cette conception de l'aristotélisme millénaire une « conception bornée » (« beschränkte Vorstellung ») qui « tue tout esprit » (« tödtet allen Geist »)²².
- Il pose son alternative : le langage est pensée, ou en employant le terme moderne, cognition. « Die Sprache ist nichts anders als das Complement des Denkens », « le langage n'est rien d'autre que le complément de la pensée²³ ». Dans son œuvre principale, il l'appellera « l'organe formateur de la pensée », « das bildende Organ des Gedanken²⁴ ».
- La structure du mot se distingue profondément de la structure du signe :

Das Wort [...] nach der Art seiner Bildung und seiner Wirkung ist es ein eignes und selbstständiges Individuum, die Summe aller Wörter, die Sprache, ist eine Welt, die zwischen der erscheinenden ausser, und der wirkenden in uns in der Mitte liegt²⁵.

Le mot [...] est, d'après la manière de sa formation et de son effet, un individu propre et indépendant ; la somme de tous les mots, la langue, est un monde qui se trouve au milieu, entre le monde des apparences en dehors de nous et le monde qui agit en nous.

- La langue est l'univers cognitif dans lequel vit l'être humain. Rien n'égale donc la langue comme entrée dans l'esprit d'une nation.
- Et ce monde cognitif situé entre le monde extérieur et le monde intérieur diffère de nation en nation : les langues sont

l'apparition extérieure de l'esprit des peuples ; leur langue est leur esprit et leur esprit est leur langue, on doit penser les deux comme parfaitement identiques. »

22. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 3, p. 167.

23. *Ibidem*, p. 168.

24. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 7, p. 53.

25. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 3, p. 167.

des « Ansichten²⁶ », des « visions » du monde dont Humboldt célèbre la pluralité. Le mot « Ansichten » se trouve déjà ici, dans ce texte de 1806²⁷. Plus tard, il appellera les langues explicitement « Weltansichten²⁸ ». Dans l'œuvre de Humboldt, c'est *Latium und Hellas* qui contient le passage le plus enthousiaste et le plus radical sur la diversité cognitive du langage :

[...] und da der in der Welt sich offenbarende Geist durch keine gegebene Menge von Ansichten erschöpfend erkannt werden kann, sondern jede neue [Sprache] immer etwas Neues entdeckt, so wäre es vielmehr gut die verschiedenen Sprachen so sehr zu vervielfältigen, als es immer die Zahl der den Erdboden bewohnenden Menschen erlaubt²⁹.

[...] et puisque l'esprit, qui se manifeste dans le monde, ne peut pas être reconnu exhaustivement par une quantité donnée de visions, mais que chaque nouvelle langue découvre toujours quelque chose de nouveau, il serait bon, au contraire, de multiplier les langues différentes autant que le permet le nombre des hommes qui habitent la Terre.

Latium und Hellas finit sans que Humboldt ne décrive la caractéristique de l'esprit grec, qui d'après ce qu'il a dit sur la langue en général, aurait dû être une caractéristique de la langue grecque. Mais lu à la lumière de *Über das Studium, Latium und Hellas* s'ouvre sur le nouveau projet qui se dessine déjà : celui d'une étude comparée de toutes les langues du monde.

Comment Humboldt en est-il arrivé à cette réflexion philosophique sur la langue ? Entre *Über das Studium* de 1793 et 1806, il a rencontré la langue basque, à Paris d'abord, puis au Pays basque même. C'est comme une révélation : Humboldt commence à penser les langues. Il pénètre dans la langue basque, il reconnaît la profonde différence — structurale et sémantique — qui la sépare des autres langues, et il comprend que les langues ne sont pas seulement des sons différents — des ensembles de signes — mais des univers sémantiques divers : « un monde qui se trouve au milieu,

26. *Ibidem*, p. 168.

27. En 1808, Alexander intitula son livre le plus célèbre *Ansichten der Natur*.

28. « Ihre Verschiedenheit ist nicht eine von Schällen und Zeichen, sondern eine Verschiedenheit der Weltansichten selbst » (HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 4, p. 27). « Leur diversité n'est pas une diversité de sons et de signes, mais une diversité des visions du monde mêmes. »

29. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 3, p. 167 sq.

entre le monde des apparences en dehors de nous et le monde qui agit en nous », des « compléments de la pensée ». Ainsi, il trouve le centre de son projet anthropologique : comprendre l'Homme, c'est avant tout comprendre ses langues qui sont sa pensée.

Du grec aux langues du monde

Or, la deuxième transformation du projet *Über das Studium des Alterthums*, l'élargissement des Grecs à toutes les nations du monde, est la conséquence logique de cette découverte de la centralité anthropologique de la langue. À Rome, Humboldt veut entamer un travail sur le grec, mais il veut aussi finir son travail sur le basque. De plus, son frère lui apporte des grammaires amérindiennes. Wilhelm doit écrire la partie linguistique du *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* d'Alexander. Le projet de sa vie se dessine : un grand livre sur les langues américaines. Il ne le finira jamais³⁰. Humboldt continue à s'occuper du grec. Malgré ses obligations politiques, il publie sa traduction de *l'Agamemnon* d'Eschyle en 1816. Au lendemain même de la bataille des Nations, en octobre 1813 à Leipzig, il discute de sa traduction avec le philologue Gottfried Hermann ! Après sa démission de ministre, Humboldt se retire à Tegel où il va étudier le sanscrit, les hiéroglyphes et le chinois, finalement les langues austronésiennes auxquelles il dédie son œuvre majeure, publiée après sa mort³¹.

À première vue, l'étude comparative des langues du monde n'a plus rien à voir avec le projet sur la Grèce. Mais à y regarder de plus près, ce vaste programme de recherche linguistique reste toujours lié à celui de l'étude de l'Antiquité, dont il conserve des traits caractéristiques :

- Le projet linguistique est un projet anthropologique, il s'agit de comprendre l'Homme « überhaupt ».
- Il s'agit toujours d'une étude du caractère des nations. Comme les langues sont les âmes et les souffles des nations, le projet se concentre sur les langues. Saisir le « caractère » des langues reste le but final de la recherche, « la clé de voûte » de l'étude comparative des langues : « der Schlussstein der Sprachkunde³² ».

30. Mais nous l'avons maintenant reconstruit dans les volumes III, 1-6 de notre édition des œuvres linguistiques de HUMBOLDT, cf. HUMBOLDT Wilhelm von 1994 sq.

31. HUMBOLDT Wilhelm von 1836-39.

32. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 4, p. 13.

- L'élargissement à toutes les nations était prévu dès *Über das Studium des Alterthums*, le premier projet anthropologique.
- Et, comme dans le premier projet, le grec y occupe une position de choix : comme la nation grecque dans le premier projet, cette langue reste l'idéal, elle est pour Humboldt la langue la plus parfaite de l'humanité. Nous savons que linguistiquement cela ne veut rien dire. Mais c'est tout de même une belle pensée, surtout si on l'exprime à Athènes...

Références des ouvrages cités

BURSIAN Conrad 1883

BURSIAN Conrad, *Geschichte der classischen Philologie in Deutschland von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Munich, Leipzig, Oldenbourg, 1883.

GALL Lothar 2011

GALL Lothar, *Wilhelm von Humboldt. Ein Preuße von Welt*, Berlin, Propyläen, 2011.

HUMBOLDT Alexander von 1808

HUMBOLDT Alexander von, *Ansichten der Natur mit wissenschaftlichen Erläuterungen*, Tübingen, Cotta, t.1, 1808.

HUMBOLDT Wilhelm von 1836-39

HUMBOLDT Wilhelm von, *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java*, 3 vol., Berlin, Druckerei der Königlichen Akademie, 1836-39.

HUMBOLDT Wilhelm von 1896

HUMBOLDT Wilhelm von, *Sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Alterthum*, éd. par Albert Leitzmann, Leipzig, Göschen, 1896.

HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936

HUMBOLDT Wilhelm von, *Gesammelte Schriften*, éd. par Albert Leitzmann *et al.*, 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936.

HUMBOLDT Wilhelm von 1990

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Friedrich August Wolf*, éd. par Philipp Mattson, Berlin, De Gruyter, 1990.

HUMBOLDT Wilhelm von 1994 sq

HUMBOLDT Wilhelm von, *Schriften zur Sprachwissenschaft*, éd. par Kurt Müller-Vollmer *et al.*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1994 sq.

HUMBOLDT Wilhelm et Caroline von 1913

Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen, éd. par Anna von Sydow, t. 6, Berlin, Mittler, 1913.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm 1765/1966

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, éd. par Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

QUILLIEN Jean 1983

QUILLIEN Jean, *Guillaume de Humboldt et la Grèce*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983.

SCHWARZ Christa (éd.) 1993

SCHWARZ Christa (éd.), *Ex Libris a Guilelmo L.B. de Humboldt legatis. Das Legat Wilhelm von Humboldts an die Königliche Bibliothek in Berlin*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1993.

TRABANT Jürgen 2012

TRABANT Jürgen, *Weltansichten. Wilhelm von Humboldts Sprachprojekt*, Munich, Beck, 2012.

WOLF Friedrich August 1807/1986

WOLF Friedrich August, *Darstellung der Altertumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, Réimpression, Weinheim, VCH, 1986.

La philologie au-delà de la Grèce

*Exemplarité grecque et totalité
de l'humanité chez Wilhelm von
Humboldt, August Boeckh et
Heymann Steinthal*

Céline TRAUTMANN-WALLER

Dans un essai intitulé « Du sansculottisme littéraire » (1795) écrit en réplique aux attaques de Daniel Jenisch contre la production littéraire allemande de son époque, et déplorant l'absence d'un « auteur national classique » (« classischer Nationalautor ») en Allemagne, Goethe comparait implicitement cette dernière à la France révolutionnaire et tentait d'expliquer et d'excuser certaines défaillances de la littérature allemande par ses conditions de production particulières et surtout par l'absence d'un « centre » (« Mittelpunkt »):

Nulle part en Allemagne il n'y a de centre de formation de la vie sociale, où les écrivains se retrouveraient et pourraient se former, chacun dans son domaine, selon *une* manière et dans *un* esprit¹.

À bien des égards, la vie intellectuelle allemande paraît marquée autour de 1800 par cette idée de l'absence d'un « centre » (« Mittelpunkt »). On voit revenir ce terme chez le jeune Friedrich Schlegel dans les années 1790, alors que ses préoccupations concernent à la fois la philosophie politique, l'absence d'une opinion publique allemande, la théorie de la critique et, *last but not least*, la philologie

1. GOETHE Johann Wolfgang von 1795/1988. Voir PORNSCHLEGEL Clemens 2004.

et l'histoire antiques. Tout comme Schlegel, Friedrich Schiller, dans ses *Lettres sur l'éducation esthétique de l'humanité*, lit la Grèce sur fond de Révolution française. Wilhelm von Humboldt, quant à lui, utilise ce terme de « centre » (« Mittelpunkt ») pour évoquer Rome, pour qualifier une période jugée cruciale pour l'histoire de la Grèce, ou encore, de manière plus générale, pour désigner un point central à partir duquel il serait possible de considérer l'histoire d'une civilisation dans son ensemble. Malgré les nuances et les différences, tous ces auteurs considèrent que, par comparaison avec la France, l'Allemagne manque à la fois d'institutions politiques nationales et d'un centre tel que Paris, et ils cherchent donc à trouver des alternatives. C'est d'abord la Grèce qui est censée constituer un centre idéal, mais elle entre assez rapidement en tension avec un autre modèle: le « tout », qu'il s'agisse de la « littérature universelle » (« Weltliteratur ») de Goethe, de la « poésie universelle » (« Universalpoesie ») des premiers romantiques, ou encore de l'idéal d'humanité humboldtien. Ce dernier apparaît effectivement marqué par une tension entre l'idée d'une exemplarité grecque, modèle pour tous les modernes, centre idéal pour l'Allemagne, et l'idée d'une Allemagne s'identifiant à et se définissant par un « tout » culturel, supranational et métropolitique, caractérisé par une pluralité constitutive, qui n'est pas sans lien avec cette variabilité interne que Humboldt diagnostique chez les Grecs comme chez les Allemands.

C'est cette tension entre exemplarité, comme centralité, et humanité, comme totalité, qui explique que l'on passe de la Grèce comme objet privilégié de la philologie — selon le principe d'un classicisme normatif, qui n'a cependant peut-être jamais existé sous une forme tout à fait déshistoricisée et radicalement exclusive — à une Grèce historicisée. Ceci inclut une réflexion sur la Grèce comme lieu de naissance de la philologie et une historicisation de la philologie elle-même. C'est d'abord avec Humboldt que s'opère ce passage, mais c'est en partie aussi *contre* lui qu'il se poursuit. Après avoir examiné, essentiellement à partir de l'œuvre de Humboldt, la tension entre exemplarité grecque et humanité comme totalité et le hiatus qu'elle introduit dans la philologie, nous verrons se dégager plus nettement chez le philologue August Boeck l'exigence d'une « vision concrète de l'Antiquité » comme *cognitio totius antiquitatis*, cette dernière rejaillissant en dernier ressort sur le statut des

Anciens : la science de l'Antiquité que Boeckh développe à partir de l'exemple grec devient un modèle applicable à toutes les cultures.

La Grèce demeure alors, certes, un objet privilégié de la philologie, mais elle se voit relativisée, et la philologie avec elle : on interroge le rapport de la philologie à l'histoire de la Grèce antique et à son déclin, à une certaine « mentalité » grecque, on révèle les limites de la philologie antique pour laisser s'exprimer, tour à tour, l'espoir d'une philologie moderne, plus universaliste, moins empreinte de nostalgie, plus « énergique », et le désespoir devant l'incapacité des philologues modernes à incarner l'humanité classique comme devant la dégradation en idéologie nationaliste de l'idéal d'une Allemagne comme Grèce vivante.

De l'exemplarité grecque à la critique du caractère unilatéral de la philologie grecque

Les développements que Humboldt a consacrés au caractère exemplaire des Grecs, notamment dans *De l'étude de l'Antiquité, et en particulier de l'Antiquité grecque* (*Über das Studium des Alterthums, und des griechischen insbesondere*) et dans *Du caractère des Grecs, la vision idéale et historique de ce dernier* (*Über den Charakter der Griechen, die idealische und historische Ansicht desselben*), sont célèbres. Cette exemplarité signifiait pour lui, en premier lieu, que l'étude des Grecs permettait l'étude de l'Homme, de l'humanité. Mais la chose est néanmoins plus complexe, dès ce stade, qu'on ne pourrait le croire. Tout d'abord, Humboldt souligne le hiatus insurmontable qui sépare Anciens et Modernes et le caractère fortuit de l'unicité du modèle grec :

Selon moi, les Grecs resteront donc toujours uniques de ce point de vue ; simplement, ceci n'est pas, à vrai dire, un privilège qui leur est propre, mais plutôt un aléa lié à leur situation relative et à la nôtre².

D'autre part, les Grecs ne font jamais l'objet d'une « contemplation passive » (« Anschauen ») ou d'une simple « description »

2. « Meines Erachtens werden also die Griechen immer in dieser Rücksicht einzig bleiben ; nur dass diess nicht gerade ein ihnen eigener Vorzug, sondern mehr eine Zufälligkeit ihrer und unsrer relativen Lage ist. » (HUMBOLDT Wilhelm von 1793/2002, p. 21).

(« *Schilderung*³ »). Le travail philologique relève bien plutôt d'une quête active, au sens de l'expression « *Aufsuchen [des Charakters der Griechen]*⁴ », d'une « mise en mouvement⁵ » dans laquelle l'érudit se voit progressivement « mis au diapason⁶ » de l'humanité classique.

Penser les Grecs, c'est donc pour Humboldt à la fois penser l'idéal et penser l'histoire. Voilà le ressort du classicisme des Allemands tel qu'il tente de l'élaborer, un classicisme spécifique, différent de celui des Français par exemple. Comme pour Goethe, Schiller ou Friedrich Schlegel, la Grèce est pour Humboldt un miroir ; mais s'arrêter là serait trop simple, car il s'agit d'un miroir qui n'est jamais simplement réfléchissant. De la même manière, l'imitation de l'art grec prônée par Winckelmann n'était pas copie servile, mais trouvait son ressort dans l'énergie particulière résidant dans ce qu'on peut appeler, de manière quelque peu paradoxale, l'imitation de l'inimitable. L'espace qui s'ouvre entre l'Allemagne et la Grèce est donc un espace philologique autant qu'esthétique, puisqu'il oblige à penser en même temps la différence entre les langues, la possibilité de la traduction et l'historicité. C'est le contraire de l'identité, si l'on entend cette dernière au sens d'une identité à soi. C'est une tension, quasiment au sens physique du terme, qui produit une énergie particulière, la *Bildung*. Celle-ci a un caractère processuel, dynamique, infini, mais aussi très pratique, car elle implique la création d'institutions qui garantissent ce processus (universités, *Gymnasien*,...).

Une certaine tension apparaît néanmoins chez Humboldt lorsque, à la suite de ses recherches sur la langue chinoise, sur la langue basque et les Basques eux-mêmes, sur les langues d'Amérique, et du début de son travail sur les langues indonésiennes, il en vient à faire plus nettement ressortir une dimension de la pensée linguistique et du concept d'humanité qui manquait selon lui aux Grecs. Ainsi, dans un discours prononcé en 1828 à l'Académie des sciences de Berlin et dans lequel Humboldt esquisse le projet de son ouvrage sur le kavi (le texte du discours sera repris partiellement sous une forme modifiée dans l'ouvrage, au troisième livre, § 18), il écrit :

3. HUMBOLDT Wilhelm von 1793/2002, p. 21.

4. *Ibid.*, p. 21.

5. *Ibid.*, p. 7 : « [...] muss man auch sich selbst mit seinen vereinten Kräften in Bewegung setzen ».

6. *Ibid.*, p. 21 : « Denn durch dieses wird der Aufsuchende selbst auf eine ähnliche Weise gestimmt [...] ».

Il fallut un certain temps et diverses étapes préparatoires avant que la notion de cette science [la linguistique générale] ne puisse être totalement conçue : les Anciens n'en avaient pas encore l'intuition⁷.

Il poursuit en indiquant que nous devons certes aux Grecs la grammaire générale, mais que :

[...] malgré toute la force, la profondeur et la vivacité de leur sens de la langue, les Grecs n'atteignirent jamais ce point où le besoin d'un apprentissage de langues étrangères, au nom de la langue elle-même, se fait sentir. Ils s'élevèrent jusqu'au concept pur de cette dernière; mais qu'il puisse y avoir une étude historique des langues qui apporte des vues générales impossibles à atteindre en suivant ce chemin unilatéral, c'est une idée qui leur resta étrangère. [...] Il ne manquait pas seulement un nombre important d'impulsions pour la communication entre les nations, il y avait visiblement des causes qui y faisaient obstacle. Je vois celles-ci surtout dans l'isolement dans lequel les nations s'emmurèrent dans l'Antiquité et jusque tard dans le Moyen Âge, et dans une conception erronée du langage dans sa diversité possible⁸.

L'idée que les Grecs n'avaient pas compris que le langage n'est pas un signe arbitraire s'associe alors chez Humboldt à la conviction que le véritable idéal d'humanité comme unité fondée sur l'amour, et non pas obtenue par la violence, manquait aux conquêtes tempétueuses d'Alexandre le Grand, à celles des Romains, quoiqu'elles fussent marquées par leur intelligence politique, tout comme il faisait défaut aux Mexicains et aux Incas⁹.

On retrouve cette idée d'une indifférence des Grecs aux langues étrangères dans leur diversité et d'une insuffisance de leur linguistique, sur un plan plus pratique et scientifique, chez un proche des frères Humboldt, le philologue berlinois August Boeckh (1785-1867):

Les grammairiens s'efforcèrent surtout de conserver dans les formes de la langue ce qui était ancien et authentique et de fixer l'ancienne prononciation par des signes d'accentuation et d'aspiration [*Nota bene*: les esprits]. La prise en compte de langues étrangères était inconnue de cette orientation pratique, bien qu'il eût été possible

7. HUMBOLDT Wilhelm von 1827-1835/1907, ici p. 37.

8. *Ibid.*, p. 38.

9. *Ibid.*, p. 39.

d'utiliser l'égyptien, le persan et le sémitique de manière plus complète qu'aujourd'hui. L'ancienne science du langage ne pouvait donc parvenir à aucun résultat suffisant, elle manquait d'extension et d'universalité¹⁰ [...]

C'est ce qui conduit Boeckh à souligner en fin de compte une limitation nationale et un manque d'universalité de la recherche philologique antique :

En raison de l'extension limitée de la science du langage, toutes ces recherches étaient bornées à la nation ; on cherchait surtout à étudier la vie de l'antiquité grecque écoulée. L'histoire de peuples étrangers était conçue de façon insuffisante et les amorces pour une histoire universelle étaient encore plus insuffisantes¹¹.

Cette idée d'une indifférence aux langues étrangères et de la prédominance d'un esprit « national » trouve également une correspondance morale et politique chez Boeckh lorsque l'étude de l'histoire économique de la Grèce montre que les Athéniens ont vécu aux dépens de leurs alliés. Dans son *Économie politique des Athéniens*, premier ouvrage consacré à l'histoire économique de la Grèce, Boeckh note à la fin du premier volume qu'il ne se repent pas d'avoir écrit ce livre, même si cette découverte nuit au respect accordé aux Anciens :

Le but que je me suis fixé est la vérité et je n'ai pas de regret s'il faut modérer la vénération inconditionnelle qu'on a pour les Anciens parce qu'il apparaît que là où ils mettent les mains, celles-ci se couvrent aussi de saleté¹².

Quelques années plus tard, le linguiste humboldtien et ancien étudiant de Boeckh Heymann Steinthal (1823-1899) poursuit cette réflexion sur une certaine étroitesse d'esprit supposée des Grecs dans son *Histoire de la science du langage chez les Grecs et les Romains, en tenant compte plus particulièrement de la logique (Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern, mit besonderer Rücksicht auf die Logik)* :

10. BOECKH August 1877, p. 605.

11. *Ibid.*, p. 606.

12. BOECKH August 1817, p. 2 ; cité par Poiss Thomas 2009, p. 59.

La grammaire [ici au sens de philologie] ne pouvait même pas entamer cette étroitesse d'esprit avec laquelle l'Hellène s'opposait comme véritable humain au barbare. La langue hellénique paraissait être la seule langue véritable. [...] Que les Barbares aussi pussent avoir une langue et une littérature, dignes d'une étude grammaticale, était une idée à laquelle la grammaire grecque ne s'éleva pas¹³.

Dès sa thèse sur la science du langage humboldtienne et la philosophie hégélienne, Steinthal avait insisté sur la nécessité de dépasser la/les philologie/s nationale/s : si l'extension de la matière philologique exigeait la spécialisation et si l'on pouvait donc à la rigueur définir, avec Grimm, une philologie germanique et, avec Diez, une philologie romane, ce qui l'intéressait dans ses propres recherches, c'était « la philologie *une* », qui contenait en elle toutes les parties et exprimait leur lien intime¹⁴. Steinthal voyait à l'époque en Humboldt un modèle en matière de prise en compte des données empiriques dans la pensée linguistique et philologique, par contraste avec Hegel, mais il soulignait déjà que Humboldt lui-même n'avait accompli cet idéal d'une véritable universalité, qui ne fût pas abstraite, superficielle et artificielle, que de manière imparfaite. Il critiquait chez Humboldt l'exclusivité accordée aux langues flexionnelles, par exemple lorsqu'il s'agissait de réfléchir à la nature de la langue chinoise dans le cadre d'une classification des langues¹⁵ ou à l'invention de l'écriture¹⁶. L'ami de Steinthal Moritz Lazarus (1824-1903) tira les conclusions de cette critique et exprima de manière plus « populaire » la vision de l'humanité qu'ils cherchaient à défendre tous deux dans leur *Revue de psychologie des peuples et de science du langage (Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft)* :

Pour l'exprimer de manière populaire : en raison des limites dues à sa particularisation, il n'existe pas de peuple qui soit un modèle absolu¹⁷.

13. STEINTHAL Heymann 1863, p. 385-386.

14. STEINTHAL Heymann 1848, p. 34.

15. STEINTHAL Heymann 1850.

16. STEINTHAL Heymann 1852.

17. LAZARUS Moritz 1865, p. 85 : « Populär ausgedrückt gibt es, wegen der Schranken seiner Besonderung, kein absolutes Mustervolk. »

Si les recherches empiriques de Humboldt lui ont fait entrevoir, selon Steinthal, l'existence de systèmes linguistiques autonomes, sa théorie ne parvient pas d'après lui à intégrer totalement cette autonomie. Pour cette raison, il transforme des différences de principe en différences de stade (« Stufenunterschiede »). Ce qui conduit à une contradiction, entre « individualité » et « stade¹⁸ ». L'universel est ainsi condamné chez Humboldt à rester une sorte d'idéal directeur. En élaborant une classification non hiérarchique des langues, Steinthal entendait au contraire révéler la participation de *toutes* les langues à un organisme linguistique global, qui ne serait pas l'idée abstraite de la langue, mais une véritable incarnation réelle du concept d'humanité. Un lien s'établit dès lors chez Steinthal entre le rapport que les différentes sciences entretiennent entre elles dans les modèles encyclopédiques, le rapport entre le général (abstrait) et le particulier (empirique), et le rapport des peuples à l'humanité conçue comme leur totalité. Tout comme il cherche un général abstrait (concept) qui ne « dévore » pas les données empiriques et ne les nie pas en dernier ressort, Steinthal cherche une idée d'humanité qui ne soit pas un devoir-être, une idée où la totalité ne se contracte pas en un au-delà en laissant les individualités retomber éparées sans lien entre elles¹⁹.

La relativisation de l'exemplarité grecque modifie dès lors la conception de la philologie elle-même, puisqu'on y voit les exigences d'un pluralisme méthodologique s'associer à l'esquisse d'un pluralisme culturel.

Philologie des textes grecs ou philologie des « choses bachkires » ?

C'est sans doute Friedrich August Wolf qui, avec ses *Prolegomena ad Homerum* (*Prolégomènes à Homère*, 1795) fut le premier à rendre caduque la conception de la philologie (classique) comme seule étude d'un canon d'« auteurs » grecs et latins. En défendant l'idée que *l'Iliade* et *l'Odyssée* ne pouvaient pas avoir été l'œuvre d'un seul homme, mais étaient constituées d'une compilation de textes écrits à différentes époques par différents auteurs, et formaient donc une œuvre reflétant la vie grecque dans toute son amplitude, il incita

18. STEINTHAL Heymann 1850, p. 37.

19. STEINTHAL Heymann 1848, p. 37.

à redéfinir la philologie comme une étude plus large des mondes grec et latin ou comme une « science de l'Antiquité » (« Altertumswissenschaft »), selon une notion développée par lui-même dans son *Museum der Alterthums-Wissenschaften*²⁰. Si Wolf fut un des maîtres de Humboldt, c'est August Boeckh qui contribua le plus à implanter cette nouvelle conception de la philologie comme *Altertumswissenschaft* à l'université de Berlin, nouvellement créée en 1810 dans un contexte de crise des universités prussiennes suite à l'occupation napoléonienne. L'exigence d'universalité, dont aussi bien Boeckh que Humboldt déplorent l'absence chez les Grecs, était déjà présente en germe chez Humboldt, mais c'est Boeckh qui la traduit en véritable méthode philologique.

Après des études dans les domaines de la théologie, de la musique et des mathématiques, des travaux sur les dialogues platoniciens, inspirés par Schleiermacher, sur Pindare et sur les tragiques grecs, en partie inspirés par Gottfried Hermann, Boeckh voulut, une fois nommé à Berlin en 1811, s'atteler à un tableau d'ensemble de la culture grecque qui devait traiter de toutes les formes de la vie grecque et des principes de son art et de sa science. Ce projet, intitulé *Hellènes (Hellenen)*, se révélant beaucoup trop vaste, il commença par aborder certains aspects spécifiques de cet ensemble, étudiant tout d'abord le système financier attique. En 1817 parurent les deux volumes de son *Économie politique des Athéniens (Die Staatshaushaltung der Athener*²¹), premier ouvrage consacré à l'histoire économique de la Grèce, avec lequel il voulait indiquer la voie d'une science compréhensive de l'Antiquité qui, incluant les manifestations de son esprit dans la théorie comme dans la pratique, dépasserait les dimensions littéraire, mythologique et philosophique. Il y critiquait déjà une certaine philologie exclusivement centrée sur les textes jusque dans leurs plus petits détails et se complaisant dans l'étude non pas même des mots, mais des syllabes et des lettres. Par la suite, ses propres recherches concernèrent les poids et les mesures grecs²², la vie maritime des

20. WOLF Friedrich August et BUTTMANN Philipp (éds) 1807-1810. Le premier volume contient le texte de F. A. Wolf « Darstellung der Alterthums-Wissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Werth ».

21. БОЕЦКН August 1817.

22. БОЕЦКН August 1838.

Grecs²³, leur chronologie²⁴. Les conférences sur l'encyclopédie et la méthodologie des sciences philologiques que Boeckh tint durant de nombreuses années à l'université de Berlin, et qui furent éditées dix ans après sa mort par son ancien élève Ernst Bratuschek²⁵, traçaient le programme d'une philologie interdisciplinaire et synthétique, intégrant les *realia* et visant une science historique du monde antique pris dans son ensemble et non pas réduit à ses textes, même si ceux-ci servaient évidemment de témoignages.

Les recherches de Boeckh sur la vie grecque s'appuyaient en grande partie sur les inscriptions et, pour développer la collecte et l'étude des sources épigraphiques, il fonda dans le cadre de l'académie de Berlin le *Corpus des inscriptions grecques (Corpus Inscriptionum Graecarum)*, dont le premier cahier parut en 1825. Le compte-rendu sévère que le philologue Gottfried Hermann livra de ce premier cahier en octobre 1825 marqua le début d'une controverse²⁶ qui devait entrer dans les annales de l'histoire de la philologie. Hermann y tançait les erreurs qui naissaient selon lui d'une connaissance insuffisante des textes antiques. Boeckh répondit aux critiques de Hermann dans une « Anticritique » parue dans la *Hallische Allgemeine Literaturzeitung*, en mettant en doute la compétence de son collègue dans le domaine des inscriptions, puisqu'il s'était peu occupé de la vie politique antique. Hermann publia sous forme de livre son propre compte-rendu, les réponses de Boeckh et de son disciple Meier, en y ajoutant un nouveau commentaire ainsi que différentes études destinées à attester de sa connaissance des inscriptions et de la vie politique et économique des Anciens²⁷. Il y conteste la validité de l'opposition entre « philologie des choses » et « philologie des mots », en affirmant qu'on ne connaît les « choses » qu'à travers les textes des Anciens. Le plus important est donc de bien comprendre ceux-ci. Ce n'est qu'à travers le langage « qu'on peut saisir et comprendre tout le reste de

23. BOECKH August 1840 (repris in : *Staatshaushaltung der Athener*, 2^e éd. 1851 – 1852).

24. BOECKH August 1855 ; BOECKH August 1856 (d'abord paru in *Jahrbücher für classische Philologie*, Supplement 2 (1856 – 1857), p. 1 – 176) ; BOECKH August 1863.

25. BOECKH August 1877.

26. Voir VOGT Ernst 1979 ; JUDET DE LA COMBE Pierre 2007 ; et le chapitre « Wortphilologie" oder "Sachphilologie" : Der Streit mit Gottfried Hermann », in HORSTMANN Axel 1992, p. 101-115.

27. HERMANN Gottfried 1826.

ce qui est propre à un peuple²⁸ », et la langue est le témoignage le plus important de ces peuples modèles. Les soi-disant « philologues des choses » prétendent, de l'avis d'Hermann, s'occuper des choses pour masquer leur manque d'application dans l'étude du langage. Il lui paraît évident que la connaissance des choses est nécessaire, mais elle n'est possible qu'à travers les textes et, de plus, ce ne sont que les textes qui donnent leur valeur aux choses. Si les choses en elles-mêmes avaient une telle valeur, on ne pourrait comprendre pourquoi les Bachkires, par exemple, n'auraient pas le droit d'exiger pour eux-mêmes des philologues spécialisés dans les choses bachkires (« *baschkirische Sachphilologen*²⁹ »). Cette dernière citation montre bien combien, pour Hermann, intégrer les choses (« *Sachen* ») à la recherche philologique revient à remettre en cause autant que la prééminence du langage, celle des Grecs eux-mêmes et combien il s'agit, dans ce débat entre philologie des choses et philologie des mots, également de la valeur respective des cultures.

Axel Horstmann a bien montré que si Hermann voit dans l'interprétation un processus unilinéaire commandé par le langage, qui donne accès de manière quasi immédiate à l'esprit des Anciens, Boeckh insiste au contraire sur la structure circulaire de la compréhension. Chez Hermann, on a une raison anhistorique dont la langue est pour ainsi dire le reflet, et il n'est nul besoin de la reconstruction du contexte historique comme condition de la compréhension de la langue elle-même³⁰. Boeckh insiste, au contraire, sur la manière dont la langue est à la fois formée et formante et dont, par là même, les mots et les choses s'éclairent mutuellement³¹.

Comme le signalait déjà Steinthal dans son compte rendu, l'encyclopédie de la philologie ne pouvait être pour Boeckh autre chose qu'une « théorie générale de l'Antiquité » (« *allgemeine Altertumslehre* »). Cette dernière devait trouver un facteur commun (« *ein Gemeinsames* ») qui contînt en lui toutes les particularités (« *alles Besondere* »). Et ce facteur commun ne pouvait être, dans le cas de la philologie antique, que « l'idée antique », qui n'était pas un concept abstrait mais dans laquelle le particulier devait être inclus

28. *Ibid.*, p. 4.

29. *Ibid.*, p. 4-9.

30. HORSTMANN Axel 1992, p. 108-109.

31. BOECKH August, « Ueber die Logisten und Euthynen der Athener », repris dans BOECKH August 1874, p. 265.

de manière vivante comme dans une « vision concrète » (« concrete Anschauung³² »). De nouveau, comme dans l'opposition entre Humboldt et Hegel, Steinthal pose ici le problème de la médiation entre le particulier et le général abstrait³³. S'il prône une méthode dite génétique, celle-ci renvoie à la philologie boeckhienne, dont l'objet n'est jamais une construction abstraite mais toujours une reconstruction historique.

La théorie boeckhienne de la philologie comme « connaissance du connu » (« Erkenntnis des Erkannten »), théorie selon laquelle la tâche de la philologie est de « connaître ce qui est produit par l'esprit humain³⁴ », constitue un des aspects les plus célèbres de son projet philologique et de son *Encyclopédie*. Cette formule centrale, souvent mal comprise, fut raillée notamment par Wilamowitz qui, comme le rappelle Poiss, faisait semblant d'y voir le simple fait de reconnaître quelque chose (« ein blosses Wiedererkennen³⁵ »). Frithjof Rodi et Axel Horstmann ont bien insisté, au contraire, sur la modernité de cette notion, puisque ce qui est connu, au sens de la connaissance du connu, est à comprendre comme un produit culturel : ce qui englobe, au-delà des textes, les artefacts, les actions, les institutions, tous envisagés comme des productions. La langue fait partie, comme nous l'avons vu, de ces « productions » :

Ainsi est réglée en même temps la querelle qui a trait à la question de savoir si le philologue doit s'occuper plus des *realia* ou de la langue. La langue appartient elle-même aux choses que la philologie doit observer, et elle doit, en tant que chose, être connue par le philologue dans la reconstruction³⁶ [...]

32. STEINTHAL Heymann 1878 ; STEINTHAL Heymann 1880.

33. Voir aussi STEINTHAL Heymann 1864.

34. BOECKH August 2013, p. 58. (Cette traduction ne concerne que la première partie de l'*Encyclopédie* de Boeckh.) Voir aussi RODI Frithjof 1979 (reproduit dans RODI Frithjof 1990, p. 70-88).

35. Poiss Thomas 2009, p. 65.

36. BOECKH August 1877, p. 54 : « Hiermit ist zugleich der Streit geschlichtet, ob der Philologe sich mehr mit den Realien oder der Sprache befassen solle. Die Sprache gehört selbst mit zur Sache, welche die Philologie zu betrachten hat, und muss als Sache von dem Philologen nachconstruierend erkannt werden [...] ». Marie-Dominique Richard traduit : « Par là est en même temps tranchée la question controversée de savoir si le philologue doit s'occuper des *Realien* plutôt que de la langue. La langue co-ressortit elle-même à l'objet dont la philologie doit s'occuper, et le philologue, dans son activité de reconstruction, doit l'identifier comme telle. » (BOECKH August 2013, p. 106). Nous ne reprenons pas cette traduction ici car elle gomme le fait que Boeckh définit explicitement dans ce passage la langue comme une « chose », au

Steinthal soulignait déjà que cette formule de la « connaissance du connu » renvoyait chez Boeckh plus à Friedrich Ast (1778-1841) qu'à Friedrich Schleiermacher³⁷ (1768-1834). Chez Ast, la formule de la « connaissance du connu » se situe dans le sillage de l'esthétique classiciste et de Winckelmann: « [...] la compréhension et l'explication d'une œuvre sont un véritable acte de reproduction ou de recréation de ce qui a déjà été créé³⁸. » L'effort pour reproduire la genèse des formes antiques dans l'herméneutique classique est analogue à l'effort pour reproduire ces formes dans l'art du classicisme, comme le montre bien Jörg Judersleben³⁹. L'« esprit du tout » à partir duquel il faut envisager les parties qui le constituent, selon la première définition du cercle herméneutique formulée par Ast, reste lié à la conviction première que sa nature est idéale, une idéalité à laquelle celui qui comprend participe au moyen de sa capacité à se transformer en s'appropriant ce qu'il comprend.

Il n'est donc guère étonnant que lorsque Boeckh essaie de définir une théorie de la connaissance qui puisse fonder la philologie, les aptitudes artistiques y jouent un rôle important. Le critique accompli ne peut selon lui se passer du sentiment (« Gefühl ») dans la connaissance d'une individualité étrangère. On est loin d'une reproduction mécanique de ce qui a été produit dans le passé. Boeckh cherche bien plutôt à définir le rapport du philologue à son objet de la manière suivante : il doit saisir (« erfassen ») dans la distance l'œuvre de tout auteur en ce qu'elle est conditionnée (« in ihrer Bedingtheit »); il doit donc saisir aussi, à travers ce qui est contenu de manière non intentionnelle dans l'œuvre, tout l'horizon de cette dernière. Boeckh formule ainsi l'idéal d'un interprète qui comprend « l'auteur non seulement aussi bien que ce dernier, mais même encore mieux que ne se comprend ce dernier lui-même » :

L'écrivain compose selon les lois de la grammaire et de la stylistique, mais la plupart du temps seulement de manière inconsciente. L'interprète, en revanche, ne peut pas interpréter pleinement sans avoir conscience de ces mêmes règles : l'interprète réfléchit en effet;

sens de la « Sachphilologie », remettant en cause sa prééminence sur les autres « choses » et poursuivant, comme il l'indique en note, la polémique avec Hermann.

37. STEINTHAL Heymann 1878, p. 242.

38. AST Friedrich 1808, p. 187.

39. Voir JUDERSLEBEN Jörg, p. 82-83.

l'auteur produit, il ne réfléchit à son œuvre que lorsqu'il se trouve vis-à-vis de celle-ci dans la position de l'interprète pour ainsi dire⁴⁰.

Selon Thomas Poiss, Boeckh a lancé, avec sa conception très large de la science de l'Antiquité, une discussion autour de la connaissance de l'Antiquité dans sa totalité (*cognitio totius antiquitatis*) qui allait se poursuivre durant les décennies qui suivirent. La conception boeckhienne de la philologie comme « histoire culturelle de l'Antiquité dans sa globalité » (« umfassende Culturgeschichte des Alterthums⁴¹ »), quasiment au sens des sciences de la culture actuelles, n'est toutefois pas parvenue, selon lui, à s'imposer durant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Steinthal est revenu sur ce débat et sur ses conséquences pour la vision que nous nous faisons des Grecs, et par suite de l'humanité, dans ses comptes rendus de l'*Encyclopédie* de Boeckh. Parce que la philologie boeckhienne se mesure au tout, elle sait selon lui que tout savoir est fragment et invite à une vision décentrée de l'histoire et de l'humanité :

Si tu demandes où se trouve le centre, Boeckh répond : à l'endroit, quel qu'il soit, où tu te situes, ou bien où tu veux te situer. À partir de chaque point tu peux atteindre chaque autre point : car chaque chose est liée à chaque autre. Il faut simplement que tu reconnais les liens. Ton œil crée le centre et la périphérie ; à partir du détail tu peux parvenir au tout, avec le détail tu te situes même dans le tout. [...] Rien n'est petit, si notre esprit n'est pas petit⁴².

Même si, pour Boeckh, la place éminente des Grecs et des Romains n'était pas vraiment à remettre en cause et si sa conception de la connaissance ne s'émancipait pas d'une certaine normativité⁴³, il est clair que le modèle boeckhien se caractérise toutefois très nettement par son universalité, au sens d'une extension possible à toute culture. Nombreux furent ses élèves à réaliser cette extension : Leopold Zunz (1794-1886) trouva dans l'enseignement de Boeckh les éléments d'une science du judaïsme ; Heinrich Barth (1821-1865), l'inspiration pour fonder les études africanistes

40. BOECKH August 2013, p. 121.

41. BOECKH August 1877, p. 57. Ce passage n'a pas été traduit par Marie-Dominique Richard.

42. STEINTHAL Heymann 1978, p. 236.

43. Voir POISS Thomas 2009, p. 68.

allemandes. Et comment ne pas songer également au secours que certains anthropologues allemands trouvèrent dans l'idée d'une « philologie des choses » lorsqu'ils furent confrontés à des peuples sans écriture ?

Une Grèce vivante : nostalgie, philologie, éducation

Au moment où, à travers l'art et la philologie, l'Allemagne paraît rejoindre la Grèce, se révèle donc finalement la grande distance qui les sépare. Chez Humboldt déjà, l'idée que la philologie ne saurait être une simple description (« *Schilderung* ») du monde antique était centrale, comme nous l'avons vu. Elle impliquait une conception nécessairement non statique, dynamique de l'activité philologique. Chez Boeckh, c'est parce que la véritable philologie saisit la totalité du monde antique qu'elle le saisit comme quelque chose de vivant. Dans *Des logistes et des euthynes chez les Athéniens*, il trace comme en négatif, en réponse aux critiques de Gottfried Hermann, l'image d'un philologue centré sur la lettre et vouant par conséquent le monde antique à la mort. Plus la philologie se perd dans des détails et torture les mots jusqu'à les faire mentir, par méconnaissance des idées et des choses, plus la « prétention insupportable » (« *unerträglicher Dünkel* ») et la « vanité folle » (« *thörichte Aufgeblasenheit* ») augmentent⁴⁴. Ces critiques renvoient à l'analyse par Boeckh d'une certaine « mesquinerie » (« *Kleinkrämerei* ») qui marqua, selon lui, un déclin de la philologie grecque parallèle au déclin de la Grèce elle-même :

À partir du II^e siècle après J.-C., elle se dégrada de plus en plus en une pratique grammaticale et antiquaire de petits maîtres ou bien se limita aux besoins des écoles de grammairiens⁴⁵.

Inversement, on le comprend, l'accomplissement de la philologie (qui dans l'Antiquité n'avait pas su selon Boeckh s'élever au niveau d'un système, comme les mathématiques) pouvait être envisagé comme la garantie d'un essor de l'Allemagne moderne.

44. BOECKH August, « Ueber die Logisten und Euthynen der Athener », repris dans BOECKH August 1874, p. 44 : « Die Übertreibung kleinlicher grammatischer Studien bringt die Philologie um ihren guten Ruf, führt in leere Spitzfindigkeiten und endlose in sich selbst zerrinnende Hirngespinnste, und nährt einen unerträglichen Dünkel und eine thörichte Augeblasenheit [...] ».

45. BOECKH August 1877, p. 607.

Dans les textes repris dans le deuxième volume de ses *Kleine Schriften*, Boeckh réfléchit aux rapports entre théorie et pratique, aux conditions favorables à la vie scientifique, à l'université, au rôle de Frédéric II, et plus généralement du monarque en qui il voit un protecteur des sciences, assurant en même temps le lien entre ces dernières et le peuple⁴⁶.

Dans ses propres réflexions sur les origines de la philologie, Steinthal reprend en partie ces idées, mais il opère un déplacement. La philologie n'a pas seulement décliné parallèlement à la Grèce, elle est née véritablement du déclin de la Grèce :

La grammaire [ici au sens de philologie], à son tour, n'est pas du tout un phénomène qui dérivait de l'esprit grec en tant que tel; mais, d'après ce qui vient d'être indiqué, elle est seulement, comme le néo-platonisme, un phénomène qui appartient au déclin de l'esprit grec⁴⁷.

La philologie est donc chez lui étroitement associée à cet hellénisme qui échoua dans sa tentative de rassembler les tribus grecques entre elles, et celles-ci avec les Barbares, à une époque où se creusait aussi le gouffre entre « élites cultivées » (« Gebildete ») et « plèbe » (« Pöbel⁴⁸ »). On peut voir en miroir, dans ce tableau de la naissance de la philologie comme produit d'une « nationalité mourante⁴⁹ », autant l'espoir de la renaissance d'une nouvelle philologie dans une nationalité naissante que le reflet d'une crise de la philologie qui ne fera que s'accroître encore les années suivantes. Dans cette sorte de généalogie de la philologie que constitue son *Histoire de la science du langage chez les Grecs et les Romains*, Steinthal insiste sur le fait que la nostalgie fut un des ressorts principaux de la philologie grecque :

On comprend bien comment, dans de telles conditions, ne pouvait fleurir qu'une érudition en vérité improductive, une contemplation du passé dépourvue de toute forme de vie, une œuvre de mémoire, non pas une création⁵⁰.

46. BOECKH August 1859.

47. STEINTHAL Heymann 1863, p. 375.

48. *Ibid.*, p. 371-372.

49. *Ibid.*, p. 383.

50. *Ibid.*, p. 384.

Il incombait donc à la philologie allemande moderne de dépasser la philologie grecque : selon lui, les philologues modernes, dont la *Bildung* était énergique et pleine de force, ne regardaient en arrière que pour mieux aller de l'avant, ils voulaient réaliser de nouveau l'idéal antique⁵¹.

Tous ces développements posent également à nouveaux frais la question de l'utilité (pratique) de la philologie et celle du rapport des philologues avec le peuple, un problème que Humboldt avait bien vu mais qu'il n'avait pas vraiment résolu de manière satisfaisante. À la fin de *De l'étude de l'Antiquité, et en particulier de l'Antiquité grecque*, il posait la question de l'« utilité » (« Nutzen ») de l'étude de l'Antiquité et indiquait en même temps que, pour remplir la tâche qu'il assignait à cette étude, il fallait des qualités qu'on ne trouvait que chez très peu de personnes. Il lui semblait malgré tout que cette utilité existait, même là où l'étude de l'Antiquité était pratiquée de manière imparfaite, et que les connaissances accumulées par les philologues se transmettaient même à ceux à qui elles restaient totalement étrangères : « Car dans l'association d'une société hautement cultivée, toute connaissance d'un seul peut au sens propre être appelée une propriété de tous⁵². »

Autour de 1870, cette déclaration pouvait apparaître de plus en plus comme un vœu pieux. Comme le diagnostique rétrospectivement Stefan Rebenich, la modernisation des sciences de l'Antiquité rendit nécessaire, notamment suite à l'accroissement considérable des sources, un esprit centré sur la rigueur dans l'examen des documents et une recherche hautement spécialisée concernant les *realia*⁵³. Le contraste avec l'idéal d'une unité des sciences de l'Antiquité et d'une saisie de l'Antiquité dans son unité vivante s'accroissait alors de plus en plus et l'objectivisme des pratiques finit par apparaître à nombre de philologues eux-mêmes stérile et hostile à la vie. Selon Johann Gustav Droysen, on formait des spécialistes et la pratique scientifique manquait de « tonicité intérieure, d'élévation d'esprit, de pensée créatrice⁵⁴. »

À bien des philologues, il semblait qu'une sorte de « malédiction » (« Fluch ») pesait sur leur discipline. Steintal déplorait, par

51. *Ibid.*, p. 384.

52. HUMBOLDT Wilhelm von 1793/2002, p. 24.

53. REBENICH Stefan 2009, p. 411-412.

54. DROYSEN Johann Gustav 1929, p. 941 ; cité par REBENICH Stefan 2009, p. 412.

exemple, que dans l'activité philologique le *logos* que l'on cherche et qui doit être transmis à autrui implique des travaux de détail (« Arbeiten im Kleinen ») qui épuisent l'esprit ou lui donnent une tournure mesquine (« kleinlichen Zuschnitt⁵⁵ »). Il insiste également sur le fait que chez le grammairien antique comme chez le philologue moderne, la *Bildung* (culture) et son enseignement apparaissent comme une profession : le philologue se retrouve face aux mêmes contradictions que le prêtre, puisque « l'humain en général comme cause spécifique d'une profession est quelque chose d'incompatible avec soi-même⁵⁶. » De plus, s'il est paradoxalement plus difficile à un prêtre qu'à un laïc d'être un saint, il sera, par analogie, plus difficile à un philologue qu'à un non-philologue d'incarner l'idéal d'humanité.

On peut être frappé par les accents pré-nietzschéens de ce constat de crise du modèle du « philologue-éducateur » et de cette réflexion sur les possibilités de la philologie, ses limites et son rapport à la modernité allemande⁵⁷. Nietzsche prolongera ces doléances à l'encontre d'une philologie sans signification pour la vie pratique, notamment dans la critique de la science « antique » à laquelle il s'adonne dans sa deuxième *Considération inactuelle, De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie*⁵⁸ (1874). Il n'est pas question pour lui de trouver une forme de validité pratique dans ce qu'il analyse comme un potentiel idéologique de la philologie. Pour lui, tout comme pour Humboldt et Boeckh, la vitalité exigée ne saurait se résumer à une efficacité nationaliste. Dans les fragments de 1874-1875 regroupés sous le titre « Nous autres philologues », un portrait à charge de la jeune génération de philologues, Nietzsche reprend les doutes esquissés plus haut et les associe à une critique désabusée de l'unification allemande. Il s'en prend au principe de l'imitation du modèle grec, car, selon lui, le jeune philologue *in spe* imite certes, mais ce n'est pas l'idéal antique qu'il imite, seulement son maître. Il est convaincu de la grandeur de l'idéal antique, mais cette conviction lui sert surtout à acquérir le sentiment de sa propre grandeur. Au lieu d'élever son époque à la hauteur de l'Antiquité, il cherche à retrouver dans celle-ci ce qu'il apprécie dans sa propre

55. STEINTHAL Heymann 1863, p. 379.

56. *Ibid.*, p. 379.

57. Voir JUDERSLEBEN Jörg 2000, p. 75-80.

58. NIETZSCHE Friedrich 1990.

époque. Il n'a pas compris « que le philologue lui-même n'est pas le but de la philologie⁵⁹ ». Si Wolf, Humboldt et Boeckh ont conçu le philologue comme un médiateur entre le monde antique et le monde moderne et ont voulu faire de lui l'éducateur de la jeunesse et même « l'éducateur des éducateurs », de manière à réaliser l'idéal d'humanité, Nietzsche tend à montrer que cette institutionnalisation a surtout donné naissance à une « profession », sachant que le terme allemand « Stand » n'est pas loin ici du terme français plus péjoratif de « corporation ».

Le parcours esquissé, depuis la Grèce de Humboldt jusqu'à celle de Boeckh et de Steinthal, met en évidence un pan de la recherche philologique du XIX^e siècle qui, au nom du concret, rejette l'idéalisme hégélien, sa dialectique et sa philosophie de l'histoire, bien qu'il partage avec lui une volonté de totalisation. Cette dernière est liée, chez ces théoriciens de la philologie que sont à bien des égards Humboldt et surtout Boeckh et Steinthal, à un pluralisme qui est autant un pluralisme des objets (extension aux « choses », extension à l'ensemble des cultures) qu'un pluralisme des méthodes (interdisciplinarité), remettant en cause nombre de hiérarchies. La philologie, construite à l'origine autour de l'exemplarité des Anciens, tout particulièrement des Grecs, se retourne alors contre ceux-ci au nom de la totalité de la science (moderne), pour leur reprocher le caractère unilatéral de leur pratique philologique et de leur conception de l'humanité. Peut-être les philologues allemands ont-ils exagéré ce qu'Arnaldo Momigliano analysera également comme un « monolinguisme » des Grecs⁶⁰, de manière à mieux mettre en valeur leur propre projet et sa revendication d'universalisme. C'est en tout cas cet ensemble de réflexions autour de la Grèce qui permet de comprendre que la philologie, parce qu'elle sert de « moteur » à l'idéal de la *Bildung*, n'a pas seulement une dimension épistémologique, mais aussi une dimension sociale et politique. Humboldt se tourne vers la Grèce alors que la Prusse est occupée et que le monde germanique paraît en déclin, pour esquisser un classicisme (spécifiquement) allemand comme issue à

59. Voir NIETZSCHE Friedrich 1992, p. 42-45.

60. Voir MOMIGLIANO Arnaldo 1979.

la crise. Steinthal esquisse, bien des décennies plus tard, dans son analyse du déclin de la Grèce, un programme pour une Allemagne à venir qui saurait unir la « plèbe » et les « élites cultivées », les « tribus » entre elles et celles-ci avec les « Barbares ». Il s'agissait là d'un projet profondément *philologique*, dans lequel restait présent en creux, en dépit de toutes les relativisations, la mémoire de la Grèce.

Références des ouvrages cités

AST Friedrich 1808

AST Friedrich, *Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik*, Landshut, Joseph Thoman, 1808.

BOECKH August 1817

BOECKH August, *Die Staatshaushaltung der Athener*, 3 vol., Berlin, Realschulbuchhandlung, 1817.

BOECKH August 1838

BOECKH August, *Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfüsse und Masse des Althertums in ihrem Zusammenhange*, Berlin, Veit, 1838.

BOECKH August 1840

BOECKH August, *Urkunden über das Seewesen des attischen Staats*, Berlin, Reimer, 1840.

BOECKH August 1855

BOECKH August, *Zur Geschichte der Mondcyclen der Hellenen*, Leipzig, Teubner, 1855.

BOECKH August 1856

BOECKH August, *Epigraphisch-chronologische Studien. Zweiter Beitrag zur Geschichte der Mondcyclen der Hellenen*, Leipzig, Teubner, 1856.

BOECKH August 1859

[BOECKH August], « August Boeckh's Reden gehalten auf der Universität und in der Akademie der Wissenschaften in Berlin », in *August Boeckh's Gesammelte Kleine Schriften, Zweiter Band: Reden*, éd. par Ferdinand Ascherson, Leipzig, Teubner, 1859.

BOECKH August 1863

BOECKH August, *Über die vierjährigen Sonnenkreise der Alten, vorzüglich den Eudoxischen. Ein Beitrag zur Geschichte der Zeitrechnung und des Kalenderwesens der Aegypter, Griechen und Römer*, Berlin, Reimer, 1863.

BOECKH August 1874

BOECKH August, *Gesammelte Kleine Schriften*, éd. par Ferdinand Ascherson, Ernst Bratuscheck et Paul Eichholtz, Vol. 7, Leipzig, Teubner, 1874.

BOECKH August 1877

BOECKH August, *Encyclopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*, éd. par Ernst Bratuschek, Leipzig, Teubner, 1877.

BOECKH August 2013

BOECKH August, *Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques*, Première partie principale, édité, présenté et traduit par Marie-Dominique Richard, Sankt Augustin, Academia, 2013.

DROYSEN Johann Gustav 1929

DROYSEN Johann Gustav, *Briefwechsel*, éd. par Rudolf Hübner, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1929.

GOETHE Johann Wolfgang von 1795/1988

GOETHE Johann Wolfgang von, « Literarischer Sansculottismus » [1795], in *id.*, *Werke. Hamburger Ausgabe*, Munich, Beck, 1988, Vol. 12, p. 240-241.

HERMANN Gottfried 1826

HERMANN Gottfried, *Ueber Herrn Professor Böckhs Behandlung der griechischen Inschriften*, Leipzig, Fleischer, 1826.

HORSTMANN Axel 1992

HORSTMANN Axel, *Antike Theorie und moderne Wissenschaft: August Boeckhs Konzeption der Philologie*, Francfort-sur-le-Main, New York, Lang, 1992.

HUMBOLDT Wilhelm von 1793/2002

HUMBOLDT Wilhelm von, « Über das Studium des Alterthums » [1793], in *id.*, *Werke in fünf Bänden*, éd. par Andreas Flitner et Klaus Giel, Vol. 2: *Schriften zur Altertumskunde und Ästhetik. Die Vasen*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002, p. 1-24.

HUMBOLDT Wilhelm von 1827-1835/1907

HUMBOLDT Wilhelm von, « Über die Sprachen der Südseeinseln », *in id., Gesammelte Schriften*, éd. par Albert Leitzmann et al, Bd. 6, Hälfte 1 [2] 1827-1835, Berlin, Behr, 1907, p. 37-51.

JUDERSLEBEN Jörg 2000

JUDERSLEBEN Jörg, *Philologie als Nationalpädagogik. Gustav Roethe zwischen Wissenschaft und Politik*, Francfort-sur-le-Main, Berlin, Bruxelles, New York, Oxford, Vienne, Peter Lang, 2000.

JUDET DE LA COMBE Pierre 2007

JUDET DE LA COMBE Pierre, « Hermann (Gottfried) et Boeckh (August): leur querelle », *in* DÉCULTOT Élisabeth, ESPAGNE Michel et LE RIDER Jacques (éds), *Dictionnaire du monde germanique*, Paris, Bayard, 2007, p. 477-478.

LAZARUS Moritz 1865

LAZARUS Moritz, « Einige synthetische Gedanken zur Völkerpsychologie », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 3 (1865), p. 85.

MOMIGLIANO Arnaldo 1979

MOMIGLIANO Arnaldo, *Sagesses barbares: les limites de l'hellénisation*, Paris, F. Maspero, 1979.

NIETZSCHE Friedrich 1990

NIETZSCHE Friedrich, « De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie », *in id., Considérations inactuelles I et II*, traduit de l'allemand par Pierre Rusch, Paris, Gallimard Folio Essais, 1990.

NIETZSCHE Friedrich 1992

NIETZSCHE Friedrich, « Nous autres philologues », *in id., Sur la personnalité d'Homère, suivi de « Nous autres philologues »*, traduit de l'allemand par Guy Fillion, Nantes, Le Passeur, 1992.

POISS Thomas 2009

POISS Thomas, « Die unendliche Aufgabe. August Boeckh als Begründer des Philologischen Seminars », *in* BAERTSCHI Annette M. et KING Colin G. (éds), *Die modernen Väter der Antike. Die Entwicklung der Altertumswissenschaften an Akademie und Universität im Berlin des 19. Jahrhunderts*, Berlin, New York, de Gruyter, 2009, p. 45-72.

PORNSCHLEGEL Clemens 2004

PORNSCHLEGEL Clemens, « Unsichtbare Nationalliteratur: zu Goethes Polemik "Literarischer Sansculottismus" », [en ligne], mis en ligne le 12 janvier 2004. URL : http://www.goethezeitportal.de/db/wiss/goethe/pornschlegel_nationalliteratur.pdf <http://publikationen.ub.uni-frankfurt.de/frontdoor/index/index/docId/10278>. Dernière consultation le 1^{er} juillet 2015.

REBENICH Stefan 2009

REBENICH Stefan, « Vom Nutzen und Nachteil der Grosswissenschaft. Altertumswissenschaftliche Unternehmungen an der Berliner Akademie und Universität im 19. Jahrhundert », in BAERTSCHI Annette M. et KING Colin G. (éds), *Die modernen Väter der Antike. Die Entwicklung der Altertumswissenschaften an Akademie und Universität im Berlin des 19. Jahrhunderts*, Berlin, New York, de Gruyter, 2009, p. 397-422.

RODI Frithjof 1979

RODI Frithjof, « "Erkenntnis des Erkannten" — August Boeckhs Grundformel der hermeneutischen Wissenschaften », in FLASHAR Hellmut, GRÜNDER Karlfried et HORSTMANN Axel (éds), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert. Zur Geschichte und Methodologie der Geisteswissenschaften*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1979, p. 68-83.

RODI Frithjof 1990

RODI Frithjof, *Erkenntnis des Erkannten: zur Hermeneutik des 19. und 20. Jahrhunderts*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1990.

STEINTHAL Heymann 1848

STEINTHAL Heymann, *Die Sprachwissenschaft Wilhelm von Humboldt's und die Hegel'sche Philosophie*, Berlin, Dümmler, 1848.

STEINTHAL Heymann 1850

STEINTHAL Heymann, *Die Classification der Sprachen, dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee*, Berlin, Dümmler, 1850.

STEINTHAL Heymann 1852

STEINTHAL Heymann, *Die Entwicklung der Schrift, nebst einem offenen Sendschreiben an Herrn Pott*, Berlin, Dümmler, 1852.

STEINTHAL Heymann 1863

STEINTHAL Heymann, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern, mit besonderer Rücksicht auf die Logik*, Berlin, Dümmler, 1863.

STEINTHAL Heymann 1864

STEINTHAL Heymann, *Philologie, Geschichte und Psychologie in ihren gegenseitigen Beziehungen*, Ein Vortrag gehalten in der Versammlung der Philologen zu Meißen 1863 in erweiternder Überarbeitung, Berlin, Dümmler, 1864.

STEINTHAL Heymann 1878

STEINTHAL Heymann, « Rezension Aug. Boeckh, Encyclopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften, hrsg. von E. Bratuscheck », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 10 (1878), p. 235-255.

STEINTHAL Heymann 1880

STEINTHAL Heymann, « Darstellung und Kritik der Böckhschen Encyclopädie und Methodologie der Philologie », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 11 (1880), p. 80-96 et p. 302-326.

VOGT Ernst 1979

VOGT Ernst, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Böckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », in FLASHAR Hellmut, GRÜNDER Karlfried et HORSTMANN Axel (éds), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert. Zur Geschichte und Methodologie der Geisteswissenschaften*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1979, p. 103-121.

WOLF Friedrich August et BUTTMANN Philipp (éds) 1807-1810

WOLF Friedrich August et BUTTMANN Philipp (éds), *Museum der Alterthums-Wissenschaften*, Berlin, Realschulbuchhandlung, 1807 et 1810.

Wilhelm von Humboldt et les Grecs de son temps

Réflexions sur l'histoire d'une langue, l'avenir d'une nation et les rapports de domination

Sandrine MAUFROY

Wilhelm von Humboldt est reconnu comme l'un des acteurs majeurs du néo-humanisme allemand, comme le théoricien d'un idéal de la Grèce antique susceptible d'aider les hommes, et en particulier les Allemands, à s'orienter et à façonner leurs vies dans un monde insatisfaisant, en proie à des bouleversements politiques, sociaux et culturels majeurs¹. Cette Grèce qu'il contribue à forger est, certes, ancrée dans l'histoire, mais elle présente les caractères d'un modèle intemporel insurpassable, elle est marquée du sceau d'une idéalité qui fait que les Grecs « sont pour nous ce que leurs dieux étaient pour eux² ». Au centre et au point de départ de cette construction se trouvent les œuvres littéraires et artistiques de l'Athènes du siècle de Périclès, telles qu'elles ont été transmises de siècle en siècle et telles que les reconstituent philologues,

1. Pour une biographie de Wilhelm von Humboldt, on peut se reporter à : BORSCHÉ Tilman 1990 ; GALL Lothar 2011 ; GEIER Manfred 2009 ; SWEET Paul R. 1978-1980. Sur son rôle dans le mouvement néo-humaniste, la définition d'un idéal de formation de l'être humain et les réformes prussiennes de l'enseignement, on peut consulter : BORSCHÉ Tilman 2007 ; FORNARO Sotera 2006 ; MENZE Clemens 1975. Sur sa conception de la Grèce et sa contribution ce qu'on a pu appeler le « mythe grec allemand », voir ANDURAND Anthony 2013 ; LANDFESTER Manfred 1996 ; QUILLIEN Jean 1983 ; STADLER Peter Bruno 1959.

2. HUMBOLDT Wilhelm von, *Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci*, § 1 (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 65, et ci-dessous, p. 387).

archéologues et historiens³. Considérées comme des chefs d'œuvre particulièrement proches de l'idéal d'une culture, elles servent de fondement à une recherche des caractéristiques essentielles du peuple, de la culture et de l'esprit grecs qui tend à aboutir à une définition relativement étroite de celles-ci⁴.

Mais parallèlement à cette affirmation d'un idéal esthétique, moral, culturel et politique, et en relation avec elle, les études antiques se développent en Allemagne et accèdent au statut de sciences de l'Antiquité sur la base de la méthode historique et critique dont Christian Gottlob Heyne et Friedrich August Wolf définissent les principes. Élève de Heyne à Göttingen, dialoguant de vive voix et par lettres avec Wolf durant de nombreuses années, Wilhelm von Humboldt n'est pas étranger à cette évolution des études antiques qui conduit finalement à une mise en perspective historique différenciée et à une remise en question de l'idéal⁵. Conçu en 1807, lors de son séjour à Rome, le projet d'*Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* montre que Humboldt envisageait de proposer une interprétation de l'histoire grecque qui prit en compte de manière différenciée les périodes ultérieures à l'époque classique⁶. Si Humboldt avait choisi d'étudier la période qui s'étend de l'avènement de Philippe II de Macédoine (359 av. J.-C.) à la prise d'Athènes par Sylla lors de la bataille de Chéronée (86 av. J.-C.), c'est qu'il la considérait comme un moment

3. Wilhelm von Humboldt déclare explicitement que lorsqu'il parle des Grecs, il pense en réalité principalement aux Athéniens des IV^e et V^e s. av. J.-C. : voir par exemple son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* : « quand je parlais des Grecs, c'est aux Athéniens en particulier que je pensais. Car la Grèce s'est élevée et a sombré avec Athènes » (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 84, et ci-dessous, p. 408). Mais il faut aussi noter son intérêt tout particulier pour la période archaïque de l'histoire grecque (voir *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier*, § 39 : HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 22, et ci-dessous, p. 340-341).

4. C'est ainsi que Wilhelm von Humboldt exprime de la réticence à considérer Aristote comme véritablement grec (HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 118, lettre à Wolf du 15 juin 1795, n°38).

5. La contradiction entre perspective historique et perspective normative est déjà présente dans la *Darstellung der Alterthumswissenschaft* de Friedrich August Wolf. Voir à ce sujet FUHRMANN Manfred 1959. Le fait que Humboldt ne soit pas parvenu à mener à bien ses œuvres sur l'histoire de l'Antiquité s'explique selon Ernst Osterkamp par la prédominance de sa vision idéale de la Grèce et par sa volonté de réaliser un programme culturel (OSTERKAMP Ernst 2014). Sur la part prise par Humboldt à la rédaction de la *Darstellung der Alterthumswissenschaft* de Wolf, voir la contribution de Jürgen Trabant dans le présent volume, ainsi que FORNARO Sotera 1996.

6. Humboldt a rédigé une partie de l'introduction de cet ouvrage, traduite dans le présent volume. Sur la genèse de ce projet, voir dans ce volume, la présentation des œuvres de Humboldt sur l'Antiquité.

tout particulier d'une époque de l'histoire humaine, comme un point central (« Mittelpunkt ») à partir duquel il était possible de considérer l'histoire d'une civilisation dans son ensemble⁷.

Humboldt n'avait pas l'intention de consacrer de chapitres de cet ouvrage aux époques suivantes de l'histoire grecque, Empire byzantin et période de la domination ottomane. Ce qui l'intéressait, c'était ce que les Grecs avaient apporté et pouvaient apporter aux Européens occidentaux, et plus particulièrement aux Allemands. Byzance et la Grèce ottomane semblaient sans doute trop loin d'eux, et ne mériter que quelques allusions au rôle des savants grecs dans la Renaissance italienne et européenne. Il est probable que, sa conception de l'histoire étant fortement marquée par celles de Gibbon et d'August Ludwig Schlözer, Humboldt n'ait vu dans l'Empire byzantin et *a fortiori* dans la période suivante qu'une époque de décadence encore plus prononcée, qui ne concernait pas réellement les héritiers de l'Empire romain d'Occident⁸. Mais en allait-il de même de la période contemporaine ?

Wilhelm von Humboldt vivait à une époque où les Grecs, alors sujets de l'Empire ottoman ou établis dans divers pays d'Europe, firent irruption sur la scène politique et culturelle européenne. La guerre d'indépendance qui éclata en 1821 s'accompagna d'un mouvement d'opinion européen réunissant sous la bannière du combat pour la régénération de la Grèce des philhellènes aux motivations diverses, principalement politiques (lutte pour la liberté des peuples et des individus), religieuses (charité et solidarité envers des chrétiens aux prises avec l'« Infidèle oriental »), humanitaires (soutien aux victimes d'un terrible massacre) et culturelles (devoir de reconnaissance envers les descendants des pères de la civilisation — européenne). Mais dès le tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, les observateurs attentifs avaient pu constater le dynamisme accru de diplomates, commerçants, hommes de lettres et savants grecs qui s'efforçaient de tisser des liens avec leurs homologues européens et de les intéresser au sort de leur peuple. Wilhelm von Humboldt, actif dans le domaine de la diplomatie et de la politique comme dans celui des études littéraires et savantes, ne pouvait

7. Le terme « Mittelpunkt » apparaît dans sa lettre à Johann Gottfried Schweighäuser du 4 novembre 1807 (HUMBOLDT Wilhelm von 1934, lettre n° 23, p. 40-43, ici p. 41). Sur ce projet d'*Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*, voir, dans le présent volume la présentation des textes de Humboldt sur l'Antiquité, p. 289-313.

8. IRMSCHER Johannes 1968, p. 363.

ignorer totalement ni ce qu'on appelle aujourd'hui les « Lumières grecques », ni la révolution grecque et le mouvement philhellène⁹. La question se pose donc de savoir si Wilhelm von Humboldt, qui était si préoccupé par la question des relations entre l'Antiquité et sa propre époque, et qui trouvait chez les Grecs anciens les ressources permettant de former l'individu moderne, fut conduit à réfléchir à la situation linguistique, littéraire et culturelle des Grecs de son temps, aux relations entre Grecs anciens et Grecs modernes et aux espoirs d'une « régénération » du peuple grec nourris par nombre de ses contemporains.

Les réflexions d'un linguiste

Dans le cadre de ses études linguistiques, qui visaient l'universalité, Humboldt ne pouvait pas négliger de réfléchir sur le devenir du grec ancien et la formation du grec moderne. Sans consacrer d'étude indépendante à la langue grecque moderne, il l'a évoquée dans certains de ses écrits linguistiques, d'une part dans une perspective de comparaison et de mise en relation avec d'autres langues modernes, d'autre part dans le contexte d'une réflexion sur le développement diachronique de la langue grecque depuis l'Antiquité. Certains de ses outils de travail témoignent de cet intérêt. Son « Catalogue des livres afférant aux études linguistiques » (*Verzeichnis der zum Sprachstudium gehörenden Bücher*) répertorie trente titres relatifs à la « langue grecque », dont les éditions de 1815 et 1818 de la *Griechische Grammatik* de Thiersch et *l'Examen perfectionné* de Burnouf¹⁰. Concernant les dialectes et

9. Sur le mouvement philhellène, en particulier en Allemagne, voir DROULIA Loukia 2003 (avec bibliographie); ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds) 2005; HESS Gilbert, AGAZZI Elena, DÉCULTOT Élisabeth (éds.) 2009; KLEIN Natalie 2000; LÖBKER Friedgar 2000; MAUFROY Sandrine 2011 (et la bibliographie); MEYER Anne-Rose (éd.) 2013. Pour une chronologie de la guerre d'indépendance grecque, on peut se référer à CLOGG Richard 1992, p. 42-46; DAKIN Douglas 1972; DRIAULT Édouard et LHÉRITIER Michel 1925; SVORONOS Nicolas G. 1953, p. 42-46. Sur les Lumières grecques, voir DIMARAS Constantin Th. 1969; DIMARAS Constantin Th. 2002; KITROMILIDIS Paschalis M. 1978; TABAKI Anna 2003.

10. MUELLER-VOLLMER Kurt 1993, p. 407-444. Le *Verzeichnis der zum Sprachstudium gehörenden Bücher* a été composé vers 1821 sur la base de listes précédentes, et complété par Humboldt jusqu'en 1827 au fur et à mesure de ses acquisitions. Il répertorie des ouvrages imprimés, mais aussi des sources inédites ainsi que des extraits et des résumés rédigés par Humboldt lui-même. Comme le note Kurt Mueller-Vollmer (*Ibid.*, p. 408), ce catalogue ordonné donne de nombreuses informations sur les outils de travail de Humboldt, mais il est loin d'être complet : les œuvres consacrées à des questions philosophiques et théoriques (comme celles de Herder,

l'évolution de la langue grecque après l'âge classique, on remarque, en particulier, l'édition londonienne du *Thesaurus Linguae Graecae* d'Henri Estienne (Valpy, 1816-1825) et le *De dialecto Macedonica et Alexandrina* (Leipzig, Weigel, 1808) de Friedrich Wilhelm Sturz. Pour la « langue néogrecque » (« Neugriechisch »), six titres sont mentionnés. Cet ensemble, assez restreint et insuffisant pour un spécialiste, permettait toutefois de se familiariser avec les particularités du grec moderne et d'aborder les questions de sa relation au grec ancien, du rapport entre langue parlée et langue écrite et des choix possibles pour développer cette dernière¹¹. D'autre part, Humboldt a pu tirer des connaissances d'ouvrages plus généraux, répertoriés notamment dans la section « linguistique générale » (« Allgemeine Sprachkunde ») de ce catalogue. Ainsi, Humboldt a lui-même contribué au *Mithridates* d'Adelung, qu'il possédait (n° 13 de cette section) et dont le deuxième volume comprend le *Notre-Père* en grec moderne. De plus, un dossier provenant des archives du château de Tegel et conservé aujourd'hui à la Staatsbibliothek

Kant, Schelling et Hegel) sont répertoriées ailleurs, et Humboldt empruntait régulièrement des ouvrages à la Bibliothèque royale de Berlin et dans d'autres institutions allemandes et étrangères (ouvrages de linguistique, mais aussi d'autres domaines, notamment l'archéologie, l'ethnologie, la littérature de voyage). Toutefois, elle permet de se faire une première idée des outils de travail utilisés par Humboldt dans ses études linguistiques.

11. Les titres répertoriés sont les suivants : « 262. Proben von den Leakeschen fünf Classen des Schrift-Neugriechischen. Göttingen. Herbst. 1816. 8. Broschüre./263. Weigel, Karl. Neugriechisches-teutsch-Italiänisches Wörterbuch. Leipzig. 1796. 8./264. Mercado. [Pedro de.] Institutiones Linguae Graecae; Vulgaris. Rom [Typis Salviani.] 1732. 4./265. Chateaubriand [René François] Atala. Venedig. 1805. 8. (übers. von Stamati)./265.1. David, Jules. Méthode pour étudier la langue Grecque Moderne. 1. Band [1. Aufl.] Paris. Lequien. 1821. 8./265.2. [David, Jules.] Synoptikos parallelismos tes ellenikes kai Graikikes Glosses synthetis [sic] hypo J. David. Paris. 1820. 8. » (MUELLER-VOLLMER Kurt 1993, p. 432). La brochure portant le numéro 262, rédigée par le bénédictin Hermann Neidlinger (1786-1806 ; voir le dictionnaire biographique *Scriptores ordinis S. Benedicti qui 1750-1880 fuerunt in imperio austriaco-hungarico*, Vienne, Leon. Woerl, 1881, p. 315) donne des échantillons de différentes formes de langue grecque écrite répertoriées par William Martin Leake, auteur de l'ouvrage très lu *Researches in Greece* (Londres, Valpy, 1814) ; son épigraphe en français, citée dans les *Jahrbücher der Literatur* 6 (Vienne, avril-juin 1819), p. 123, prend position sur la question de la relation entre le grec ancien et le grec moderne : « Alors il n'est qu'un dialect [sic] de l'ancien Grec. » Le dictionnaire néogrec-allemand-italien de Karl Weigel (n° 263) était très répandu, mais relativement succinct, comme l'indique Werner von Haxthausen dans sa lettre à Goethe du 23 juillet 1823 (HAXTHAUSEN Werner von 1935, p. 25-26). L'ouvrage de Pedro de Mercado (n° 264) est une grammaire trilingue (espagnol, latin, italien) du grec moderne destinée à l'enseignement de la mission apostolique à Chypre. Les trois derniers livres mentionnés avaient, dans les années 1820, une dimension philhellène : la traduction néogrecque d'Atala, par le retentissement de l'*Appel en faveur de la cause sacrée des Grecs* de Chateaubriand, et les manuels de Jules David, par la teneur même de la préface et des exemples de conversation contenus dans sa *Méthode*.

de Berlin contient des documents sur la langue grecque et une liste de 108 titres d'ouvrages de linguistique, dont certains concernent le grec moderne¹².

Le « néogrec » a pu servir à Humboldt de point de comparaison pour l'étude d'autres langues. L'absence d'infinitif proprement dit et l'emploi, pour l'exprimer, d'un mot signifiant originellement « vouloir » joint à une forme verbale existant par ailleurs lui semblaient ainsi constituer un point commun entre le nahuatl et le grec moderne — de manière inexacte, comme l'a montré Manfred Ringmacher¹³. Ses observations comparatives sur l'évolution des langues et des cultures ont amené Humboldt à préciser sa conception de l'histoire de la langue grecque, à partir d'un principe général formulé dans le sixième paragraphe de sa grande introduction à l'œuvre sur le kavi. Humboldt y expose l'idée que le « véritable principe créatif à l'œuvre dans l'évolution cachée et comme mystérieuse de l'humanité », principe qui se distingue de celui qui est « patent, visiblement caractérisé par une chaîne de causes et d'effets », est « la force de l'esprit qui, de sa profondeur et de sa richesse intérieure, intervient dans le cours des événements universels », « l'originalité supérieure de l'esprit qui étend le concept de l'intellectualité humaine, qui surgit inopinément et de manière inexplicable du plus profond d'elle-même¹⁴ ». C'est cette puissance spirituelle qui a donné naissance à la sculpture égyptienne, c'est elle qui a fondé la différence de caractère entre la poésie et la philosophie indiennes et celles de l'Antiquité classique, c'est elle qui a produit la distinction entre la manière de penser et de représenter des Grecs et des Romains, c'est elle enfin qui a fait naître, sur les ruines de la langue romaine, « la partie principale de la culture

12. La référence de ce dossier est : Archivmappe Nr. 75, Mappe 1, Bl. 52-56 (MUELLER-VOLLMER Kurt 1993, p. 370-371).

13. Voir la *Kurze Schilderung der Mexicanischen Sprache nach ihren Eigenthümlichkeiten zur Bestimmung ihres Platzes in der Verwandtschaftstafel der Sprachen*, in HUMBOLDT Wilhelm von 1994, p. 201-214, et l'introduction de Manfred Ringmacher, en particulier p. 38-40 et p. 43. Il est à noter que Humboldt commence à étudier le nahuatl pendant son séjour à Rome, à l'été 1805, quand Lorenzo Hervás lui remet une « grammaire manuscrite » du nahuatl parmi des grammaires de diverses langues amérindiennes. Ce séjour à Rome est justement le moment où il conçoit le projet d'une *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*, et ce sont finalement les études antiques qui retiennent son attention principale, jusqu'à ce qu'il reprenne le sujet des langues américaines à la fin de l'année 1811, à Vienne, probablement sous l'impulsion de son frère Alexander (*Ibid.*, p. 36).

14. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 3, p. 392.

moderne ». Elle se trouve donc à la jonction entre l'Antiquité et l'époque moderne, et a permis la formation d'une véritable culture (européenne, occidentale) après la décadence du monde antique. Et selon Humboldt, là où une telle force, un tel génie ne se manifeste pas, alors on assiste à une véritable décadence linguistique et culturelle, et c'est ce qui est arrivé en Grèce. La Grèce moderne est donc radicalement distincte et séparée de l'Europe occidentale :

Là où de tels phénomènes ne sont pas apparus, ou ont été étouffés par des circonstances contraires, même ce qu'il y avait de plus noble, une fois entravé dans sa marche naturelle, a été incapable de redonner forme à quelque chose de grand et de noble, comme nous le montrent la langue grecque et tant de vestiges de l'art grec dans cette Grèce qui a été maintenue pendant des siècles, sans en être coupable, dans la barbarie. La forme ancienne de la langue se morcelle alors et se mêle d'éléments étrangers, son organisme véritable se désagrège, et les forces qui l'assaillent ne sont pas capables de le transformer pour lui faire entamer une nouvelle carrière ni de lui insuffler un principe de vie suscitant de nouveau l'enthousiasme¹⁵.

Ce point de vue s'accorde avec celui d'une grande partie des hellénistes de son temps, pour qui le grec moderne était une forme abâtardie du grec ancien, toute la culture grecque ayant été affectée de dégénérescence sous l'effet de la domination asservissante de puissances étrangères successives¹⁶. Si les philhellènes des années 1820 et les hommes de lettres de l'État grec nouvellement formé se montraient généralement confiants dans la possibilité d'une « régénération » linguistique et culturelle et s'efforçaient d'y contribuer, Humboldt envisageait la question avec plus de circonspection.

La lettre qu'il adresse le 18 août 1828 au philologue, éminent représentant du néo-humanisme en Bavière et ardent philhellène Friedrich Thiersch précise sa conception de la langue, de la littérature et de la culture néogrecques et de leurs rapports avec la civilisation grecque ancienne. En réponse à l'envoi que Thiersch lui avait fait de son étude *Sur la poésie néogrecque, en particulier sur les relations qu'elle entretient avec la poésie ancienne du point de vue du*

15. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 3, p. 393.

16. Cette conception est développée notamment par le premier professeur de grec « vulgaire » à l'École nationale des langues orientales vivantes, Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison, par son successeur Karl Benedikt Hase et par le néohelléniste allemand Karl Theodor Kind (voir à ce sujet TOLIAS Georges 1997, p. 131-153 et MAUFROY Sandrine 2011, p. 79-81 et p. 180-188).

*rythme et de la composition poétique*¹⁷, exposé qu'il avait présenté à l'Académie des sciences de Munich à l'occasion du soixante-neuvième anniversaire de sa fondation, Humboldt développe quelques réflexions concernant différents points traités par Thiersch.

Contrairement à l'introduction de l'œuvre sur le kavi, à caractère général, cette lettre est spécifiquement consacrée à la langue et à la littérature néogrecques dans leur rapport avec la langue et la littérature grecques anciennes. Mais Humboldt ne perd pas de vue la perspective générale qui caractérise sa démarche de linguiste et précise que les réflexions dont il fait part à Thiersch ont pour but de « déterminer à quelle classe de langues le néogrec appartient¹⁸ ». Selon Humboldt, la langue grecque moderne est « restée beaucoup trop proche de l'ancienne, et possède cependant, on ne peut le nier, moins de pureté et de cohérence et moins de perfection dans son organisme¹⁹ ». Il emploie les termes de « catastrophe » (« *Katas-trophe* ») et de « ruines » (« *Trümmer* ») pour désigner le passage du grec ancien au grec moderne, et déclare que « la destruction des constitutions politiques », « l'anéantissement de la société cultivée et d'une véritable littérature vivante », « le retour à un état plus sauvage » et « l'immixtion de nations étrangères » ont conduit à la destruction de « l'organisme plus raffiné de la grammaire » : dans la langue grecque moderne, « les déclinaisons et conjugaisons sont comme les ruines d'un bel organisme qui a existé par le passé²⁰ ». Cette évolution est comparable selon lui à ce qui s'est passé dans les pays latins, en particulier en Italie, mais elle se différencie du passage du gothique à l'ancien allemand, qui s'est effectué de manière progressive. Si l'on suit ces développements, le grec moderne serait donc à classer dans la même catégorie que les langues romanes, celle des langues provenant de la désagrégation d'une langue ancienne, par différence avec d'autres langues comme l'allemand, dont la formation résulte au contraire d'un développement progressif. Et cette évolution ne se comprend que dans le contexte plus général de la vie de la nation, marqué par des bouleversements politiques, économiques et culturels destructeurs — allusion claire, d'une part, à la période que Humboldt avait songé à traiter dans une

17. THIERSCH Friedrich 1828.

18. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 269-273, ici p. 271.

19. *Ibid.*, p. 269.

20. *Ibid.*, p. 270.

Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques, celle de la soumission des cités grecques à l'Empire romain, et, d'autre part, à la période de la domination ottomane.

Regard sur les affaires de Grèce et le mouvement philhellène

Mais Humboldt poursuit sa lettre à Thiersch en s'excusant de la « digression presque politique » à laquelle sa question linguistique l'a conduite, et qui lui apparaît partielle. C'est là une réponse directe au début de l'exposé de Thiersch, qui se défend dans la première phrase d'avoir voulu « susciter des discussions qui, relevant du domaine de la politique, sortent du cercle de l'activité académique » par le choix d'un « objet très étroitement lié à l'esprit et à la vie intérieure du peuple qui, combattant depuis sept ans pour son existence au-dessus des tombeaux de glorieux ancêtres, a plus qu'aucun autre attiré sur lui l'attention du monde chrétien et trouvé sa sympathie²¹ ».

C'est qu'en 1828, au moment de cet échange de lettres entre Thiersch et Humboldt, l'évocation des Grecs contemporains était de nature à échauffer les esprits et à susciter de virulents débats. Depuis 1821, le soulèvement des Grecs contre la domination ottomane relevait de l'actualité brûlante. Cette révolte avait suscité un mouvement de solidarité d'ampleur européenne qui s'était traduit par un flot de brochures et de poèmes philhellènes, par la création de comités de soutien qui, progressivement organisés en un réseau européen, lançaient des appels à contribution financière, organisaient l'aide aux « réfugiés » grecs et s'occupaient de l'envoi de vivres, de matériel militaire et de volontaires, par la création d'œuvres littéraires et artistiques et par la production d'objets de la vie courante évoquant les combats des Grecs et la solidarité des philhellènes. Perplexes, soucieuses de ne pas déstabiliser l'équilibre européen établi au congrès de Vienne et maintenu par la poigne de Metternich, les grandes puissances étaient restées longtemps dans l'expectative, suscitant ainsi les virulentes critiques de ceux qui estimaient que la dette de reconnaissance envers la Grèce, mère de la civilisation européenne, la charité et la solidarité chrétiennes et l'obligation morale et politique de soutenir un peuple victime d'une

21. THIERSCH Friedrich 1828, p. 3.

oppression barbare imposaient aux nations européennes d'intervenir. En 1827, l'Angleterre, la France et la Russie s'étaient finalement alliées pour intervenir dans la guerre d'indépendance grecque. Après la bataille de Navarin au cours de laquelle cette triple alliance avait anéanti la flotte turque, la question de la mise en place, de l'indépendance et des frontières de l'État grec était à l'ordre du jour. Ioannis Kapodistrias (1771-1831), élu gouverneur de la Grèce par le congrès de Trézène de 1827, avait débarqué à Nauplie et commencé à organiser l'État grec sur la base d'un système centralisé; les grandes puissances et les anciens belligérants se réunissaient pour parvenir à une situation stable, reconnue internationalement, pour le jeune État grec.

Friedrich Thiersch (1784-1860), philologue classique formé à Leipzig, Halle et Göttingen, professeur à l'université de Munich et membre de l'académie des sciences de cette ville, avait embrassé assez tôt la cause philhellène. Son intérêt pour la Grèce moderne remontait sans doute à sa lecture de chants « populaires » grecs à Göttingen en 1808, en compagnie de Werner von Haxthausen, et il avait commencé à entretenir des relations avec des Grecs, à développer les liens entre l'académie des sciences de Munich et des savants grecs, et à s'engager plus généralement dans la promotion d'une renaissance culturelle et politique grecque inspirée par l'étude des Anciens. La publication chez Cotta de l'étude *Sur la poésie néogrecque*, qu'il envoya à Humboldt, se situe dans la continuité d'une activité philhellène qu'il déployait dans diverses directions liées les unes aux autres: études philologiques, réflexion et pratique pédagogiques en faveur des jeunes Grecs de Munich, publication d'articles dans les périodiques de Cotta (*Morgenblatt für gebildete Stände* et *Augsburger Allgemeine Zeitung*), prise en charge de la direction du comité philhellène de Munich, projet de « légion philhellène » destinée à soutenir militairement les Grecs révoltés et à leur porter secours²².

Au début de sa lettre de 1828 à Thiersch, Humboldt fait clairement allusion à l'importance prise par les Grecs dans l'actualité récente, à l'engagement de Louis I^{er} de Bavière et au rôle de Thiersch dans le mouvement philhellène. Il note que l'actualité a une grande

22. Pour une première approche de la biographie et de l'œuvre de Friedrich Wilhelm Thiersch, on peut se reporter notamment à KIRCHNER Hans Martin 1996; THIERSCH Heinrich W. J. 1866; *Thiersch-Symposium* 1991.

part dans l'intérêt que l'on peut trouver au sujet de l'étude de Thiersch, remarque qui s'accorde bien avec la réserve manifestée par Humboldt à l'égard du mouvement philhellène. En effet, le soulèvement grec n'avait pas provoqué chez lui la réaction exaltée qu'il avait suscitée chez d'autres admirateurs de la Grèce classique. Les quelques lettres échangées avec sa femme Caroline dans le contexte du siège de Missolonghi et de la vague de solidarité qui s'ensuivit le montrent assez distant. À Caroline qui exprime son émotion face aux événements, qui lui parle de la collecte organisée par Hufeland en faveur des Grecs et mentionne les dons faits par elle-même et par des personnes de son entourage, dont leur gendre Heinrich von Bülow, alors conseiller au ministère prussien des Affaires étrangères, Wilhelm von Humboldt répond sur le ton de la plaisanterie²³.

Le regard que Humboldt portait sur les affaires de la Grèce n'était pas celui d'un philhellène enthousiaste et indigné, mais d'un diplomate occupé à résoudre des problèmes d'ampleur internationale. C'est dans le contexte des négociations relatives au traité de Paris de 1815 qu'il avait rencontré le futur président de la Grèce, Ioannis Kapodistrias, alors au service de la Russie. Dans une autre lettre à Friedrich Thiersch, datée du 18 février 1834²⁴, Humboldt tient à rendre justice à Kapodistrias, qui avait été assassiné en 1831. Sa manière de gouverner l'État grec avait, certes, fait l'objet de l'approbation appuyée de philhellènes de renom comme Jean-Gabriel Eynard qui le soutenait depuis longtemps et avait contribué à son avènement à la charge suprême. Mais elle avait aussi rapidement suscité de graves critiques, notamment de la part de Thiersch lui-même, incriminant en particulier l'impuissance du président à résoudre la question agraire et sa tendance à l'autoritarisme. Dans sa lettre à Thiersch de 1834, Humboldt affirme avoir toujours pensé que Kapodistrias ne serait pas à la hauteur de sa tâche, mais se dit aussi persuadé, pour avoir travaillé avec lui à des questions difficiles de diplomatie, que le président de la Grèce était foncièrement attaché à la justice et prêt à donner de sa personne : les accusations portées contre lui ne pouvaient pas être fondées. Comme le note Johannes Irmscher et comme semble le corroborer cette lettre, la manière dont Humboldt, par l'intermédiaire de Kapodistrias, put aborder

23. Sur l'attitude de Wilhelm von Humboldt face au philhellénisme, voir IRMSCHER Johannes 1968, en particulier p. 364-365.

24. THIERSCH Heinrich W. J. 1866, Vol. 2, p. 417-418.

la question grecque en 1815 le portait à considérer celle-ci comme un facteur parmi d'autres de la politique russe et de l'équilibre des forces en jeu dans le système des relations internationales, et il ne semble pas s'être départi de cette manière de voir²⁵.

Considérations sur l'avenir incertain de la littérature néogrecque

Quelles que soient leur différence d'attitude vis-à-vis de la révolution grecque et du mouvement philhellène, les centres d'intérêt communs de Thiersch et de Humboldt expliquent aisément la décision du premier d'envoyer à Humboldt son étude *Sur la poésie néogrecque*, dont une partie traite de questions de rythme et de métrique. Humboldt consacrait beaucoup de temps à ces questions dans le but de comprendre la métrique de Pindare et de traduire cet auteur, auquel Thiersch avait consacré un ouvrage²⁶, et la traduction métrique de *l'Agamemnon* d'Eschyle l'occupa durant de longues années²⁷. Une partie de la réponse de Humboldt à Thiersch est d'ailleurs consacrée à ces questions : Humboldt se montre intéressé par l'idée de Thiersch selon laquelle la métrique des Grecs anciens reposait à l'origine, comme celle des modernes, non sur la différence de longueur des syllabes, mais sur leur accentuation différente, et il formule des objections contre cette théorie²⁸.

Dans la partie de sa lettre consacrée proprement aux Grecs modernes et à leur poésie, Humboldt reprend à son compte certains lieux communs philhellènes qui jouèrent aussi un grand rôle dans la formation de l'idéologie nationale grecque. Il parle de « renaissance » (« Wiedergeburt ») politique grecque, un terme clé qui contribuait à fédérer les esprits autour du philhellénisme ; en affirmant partager l'opinion de Thiersch concernant « les aptitudes et forces spirituelles de la nation, qui a sans doute beaucoup hérité de ses ancêtres », il ne remet pas en question la représentation

25. IRMSCHER Johannes 1968, p. 363.

26. THIERSCH Friedrich 1820.

27. Sur la traduction métrique de *l'Agamemnon* et les réflexions théoriques qui l'ont accompagnée, voir COUTURIER-HEINRICH Clémence 2012 ; sur le travail de Humboldt concernant Pindare, voir HUMMEL Pascale 1995.

28. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 269-273, ici p. 271.

selon laquelle les habitants du nouvel État grec sont les descendants directs des héros de l'Antiquité²⁹.

Posant implicitement la question des caractères nationaux qui constitue l'un des axes majeurs de sa pensée, Humboldt accorde même aux Grecs de son temps le privilège d'avoir « par leur malheur et leurs combats, peut-être gagné plus de caractère et de virilité » que « les plus tardifs des Grecs anciens³⁰ ». Quelques années plus tard, dans sa lettre à Thiersch de 1834, Humboldt repose la question du caractère national des Grecs modernes dans leur relation avec les Anciens. Thiersch lui ayant envoyé son livre *De l'État actuel de la Grèce et des moyens de parvenir à sa restauration*, Humboldt lui écrit que maintenant qu'il a fait connaître les résultats de son voyage en Grèce concernant les aspects politiques, il serait à souhaiter qu'il fasse de même « dans le domaine des antiquités et de l'art », qu'il décrive le caractère de la nation et qu'il montre ce qui la relie réellement aux Anciens. Il souligne la nécessité d'établir des vérités, car on considère (à tort, faut-il comprendre) les Grecs modernes généralement comme des « Orientaux³¹ ».

Concernant la littérature grecque moderne, Humboldt exprime en 1828 une crainte similaire à celle qui lui était venue plus de vingt ans plus tôt au sujet de la littérature allemande. Dans une lettre à son ami de jeunesse Karl Gustav von Brinkmann de février 1804, Humboldt s'était montré préoccupé du risque de stagnation (« Stillstand ») qui guettait la littérature allemande, conséquence du poids de modèles insurpassables et inimitables comme Goethe et Schiller, et de la manière trop exclusive et unilatérale dont certains auteurs, comme Voß, prenaient les Anciens comme modèles. La volonté de conjurer ce risque de stagnation lui avait même fait louer les mérites des romantiques, qui avaient remis en cause le caractère exclusif des modèles antiques et montré des voies encore inexplorées pour la littérature allemande³². Cette préoccupation était devenue très actuelle à l'époque du *Biedermeier* et du *Vormärz*, si l'on en croit le désarroi de certains auteurs allemands qui avaient le sentiment d'être des « épigones » (le philhellénisme pouvant apparaître

29. *Ibid.*, p. 269.

30. *Ibid.*, p. 269.

31. THIERSCH Heinrich W. J. 1866, Vol. 2, p. 417-418, ici p. 418.

32. Lettre à Karl Gustav von Brinkmann du 4 février 1804, in HUMBOLDT Wilhelm von 1939, p. 160-163, en particulier p. 161-162.

comme un symptôme de cette situation³³). Or, pour Humboldt, si une littérature court le risque de ne pas trouver sa propre voie, c'est bien la littérature néogrecque : selon lui, ce qui pourrait arriver aux Grecs modernes, c'est que le modèle insurpassable des Anciens soit trop présent et trop lourd à porter pour qu'ils puissent parvenir à une véritable grandeur et développer leur originalité propre. À cela s'ajoute l'état de la langue grecque moderne, sorte de champ de ruines qui rappelle encore trop le grec ancien. D'où sa conclusion :

Ce que je veux dire, c'est seulement ceci: s'il y a un conseil à ne pas donner aux Grecs, c'est de retourner par leurs pensées et leurs études au grec ancien et aux temps de la Grèce ancienne. Si l'on pouvait leur retirer tous les livres de cette époque, anéantir complètement en eux la conscience qu'ils en ont et les faire s'épanouir à partir d'eux-mêmes et de leur propre époque, ce serait, suis-je pour ma part porté à penser, ce qu'il y aurait de mieux³⁴.

Et selon Humboldt, c'est le développement de la vie de la nation, en particulier dans les domaines politique et économique, qui pourrait rendre le meilleur service à la littérature grecque moderne.

Une telle conclusion était une véritable provocation. Elle remettait radicalement en question les efforts de nombre d'écrivains et de philologues grecs et européens philhellènes, et ceux de Thiersch lui-même — mais s'accordait toutefois avec les vœux formulés par ce dernier dans son étude: que les Grecs soient eux-mêmes et qu'ils le deviennent à partir de leurs chants populaires. Soulignant le fossé irréversible qui séparait les Grecs modernes des Grecs de l'Antiquité et qui rendait toute comparaison impossible, Humboldt poursuivait une réflexion de longue haleine sur le caractère de l'époque moderne, à la fois héritière et radicalement différente de l'époque antique, sur l'impossibilité de reproduire une littérature semblable à celle des Anciens et sur la juste manière de s'inspirer de ces grands maîtres. Ce faisant, il s'opposait non seulement à Thiersch, qui s'efforçait de tirer de la littérature néogrecque des conclusions concernant la poésie de l'époque archaïque, mais aussi aux écrivains philhellènes qui voyaient dans les Grecs de leur temps de nouveaux Homères et estimaient que la poésie populaire néogrecque contenait

33. C'est la situation évoquée par Karl Immermann dans son roman *Les épigones* (*Die Epigonen*, 1836), qui met en scène un philhellène.

34. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 269-273, ici p. 271.

le germe de grandes œuvres capables d'égaliser celles des Anciens, voire la promesse d'un renouveau de la littérature européenne³⁵.

Variations poétiques sur le thème de la domination

Si Humboldt considéra le mouvement philhellène avec une certaine distance, il ne resta pas tout à fait étranger à la vague de création poétique suscitée par les événements de Grèce : la prise de Galaxidi (Galaxeidion) par Youssouf, pacha d'Eubée, le 2 octobre 1821, lui inspira les dix chants du poème épique *L'esclave grecque* (*Die Griechensklavin*³⁶). Composé en 1822 et non destiné à la publication, ce texte long de 1744 vers s'éloigne rapidement de la réalité pour se consacrer à l'histoire imaginaire d'une esclave grecque de Youssouf, Theodota, qui sert fidèlement son maître malgré toutes les humiliations et tous les supplices qu'il lui fait subir. Ceux-ci sont décrits avec une telle minutie que l'on a pu interpréter ce texte comme un exemple particulièrement marquant de masochisme littéraire³⁷. Ce poème qui détaille la soumission d'une femme aux hommes qui la violentent peut se lire en relation directe avec les textes de Humboldt sur les rapports entre hommes et femmes. On a aussi pu le rapprocher de ses réflexions sur le processus de genèse de la parole et de l'articulation³⁸. Mais l'on peut aussi porter son attention sur l'élément « grec » de ce poème, et partir de l'hypothèse qu'en choisissant de décrire le destin d'une esclave *grecque* et les relations qu'elle entretient avec un Turc et avec des Grecs très différents les uns des autres, Humboldt n'a pas seulement entouré d'un décor à la mode les produits de son imagination intime, mais cherché à dire quelque chose des Grecs.

L'esclave grecque, dont la trame narrative, basée sur la séparation de deux amants suivie d'aventures et de retrouvailles, rappelle les romans grecs des époques hellénistique et romaine, a le même sujet initial que nombre de poèmes philhellènes ; mais son développement surprend et effraie. On pourrait même presque le

35. MAUFROY Sandrine 2011, p. 157-165.

36. HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 9, p. 93-151.

37. MÜLLER-SIEVERS Helmut 1994 et MÜLLER-SIEVERS Helmut 1993, en particulier « Nachsatz : Liebe und Gewalt in Humboldts Dichtung », p. 161-169.

38. MÜLLER-SIEVERS Helmut 1993, p. 166-167.

taxer de mishellénisme, à voir comment Theodota et la plupart des Grecs se comportent : Theodota est plus fidèle à Youssouf qu'à ses compatriotes, elle préfère l'esclavage à la liberté, et les Grecs, à deux exceptions près, la maltraitent tout autant que le Turc. Ils l'humilient même davantage : comparée à une « chienne » par elle-même et par Youssouf, elle devient littéralement une bête de somme, jugée indigne d'être mise à mort, chez les Grecs. Faut-il donc voir là une illustration de la thèse, évoquée et contrée par Friedrich Thiersch en 1828, selon laquelle « les Grecs seraient condamnés par eux-mêmes à vivre dans les fers ou à sombrer une fois libérés de leurs chaînes³⁹ » ? Et Humboldt aurait-il radicalement changé d'avis entre 1822, date de rédaction de *L'esclave grecque*, mais aussi des massacres de Tripolitza qui firent abandonner le philhellénisme à nombre d'observateurs européens, et 1828, date de la lettre à Thiersch où il affirme partager l'opinion de ce dernier concernant le caractère et les potentialités des Grecs de son temps ? Certaines paroles de Theodota à Alorus, jeune homme qui la prend en pitié, pourraient appuyer une telle interprétation :

Mais laisse-moi l'avouer librement, tu le regretteras ;
Je te le balbutie, les joues trempées de larmes :
Tu ne fais pas bien de me libérer avec clémence.
Fais de nouveau sur moi jeter le fardeau,
Et plutôt aiguïser mes âpres tourments.

Ce n'est que là où je dois porter avec peine une charge amère
[...]

Ce n'est que là, crois-moi, qu'est ma place.

Accède à ma supplication, je ne te supplie pas de me donner de
douces heures,

Mais au contraire — Dieu ! — charge de travail et tourment, et âpres
blessures⁴⁰.

Pour comprendre un tel passage, il faut étudier les motivations de Theodota telles qu'elles apparaissent dans le reste du texte et soumettre l'ensemble du poème à une lecture précise. En effet, ce qui peut apparaître aux hommes qui la dominent comme une soumission volontaire et servile répond en fait à une motivation

39. THIERSCH Friedrich 1828, p. 4.

40. *Die Griechensklavin*, « Sechster Gesang. Alorus », strophes 5 et 6 (HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 9, p. 122).

profonde, que Theodota ne peut pas exprimer par la parole, qui ne rencontre donc qu'incompréhension brutale et violente de la part de Youssouf et ne suscite chez Alorus que le désarroi devant un mystère qu'il cherche à percer sans y parvenir : c'est pour rester fidèle à son amour de jeunesse que Theodota ne peut et ne veut qu'être esclave. Habitée par l'espoir de revoir son Niketas, elle a choisi de vivre et doit donc se soumettre aux hommes qui la dominent, par la force ou par les liens de la reconnaissance. Il lui faut donc être réellement esclave, n'éprouver aucun plaisir, aucune joie, et accumuler les stigmates qu'elle pourra montrer à son amour, en témoignage de sa fidélité. Son attitude en apparence indigne a donc sa source dans une délicatesse de sentiment et une élévation morale que les hommes qui la côtoient ne comprennent pas, non pas tant parce qu'elle est muette que parce qu'eux-mêmes sont sourds au double sens du terme « fidélité » employé par Theodota. Celle-ci s'avère ainsi non pas incapable de parler, mais contrainte à avancer masquée, et en possession d'une maîtrise du langage plus raffinée que celle des hommes qui ne l'entendent pas.

Un processus inhérent à toute situation de domination tyrannique est ainsi mis au jour, et Humboldt semble bien donner ici une forme sensible à l'idée qu'il avait exprimée en 1807 dans son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* :

Les peuples barbares ont presque toujours vaincu ceux qui étaient d'une culture plus élevée; les nations partiales, froidement calculatrices, agitées, leurs voisines plus humaines qui se consacraient plus fidèlement et plus intimement aux activités pacifiques; l'homme plus rude domine, et souvent de manière à l'asservir, la femme plus délicate; la mer roule ses flots, les volcans leur lave sur des champs cultivés florissants; la force de la nature, dans le domaine moral comme dans le domaine physique, va son chemin, la force de l'esprit se dresse contre elle, souvent avec succès, mais plus souvent en vain, et cherche alors, quand elle ne sombre pas dans le désespoir, à retrouver à l'intérieur d'elle-même la liberté qu'elle perd à l'extérieur⁴¹.

L'Esclave grecque développe donc, par et pour l'imagination sensible, une analyse de mécanismes de domination très généraux, décelables « dans la nature animée et inanimée ».

41. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 75, et ci-dessous, p. 399.

Le destin de Theodota paraît à la fois caractéristique du destin des Grecs et de celui des femmes dans la pensée de Humboldt. La représentation de la Grèce sous les traits d'une femme était très courante à l'époque⁴². Mais, chez Humboldt, elle revêt une signification plus précise : les Grecs anciens, comme les femmes, sont marqués du sceau de l'idéalité et de la nostalgie, dont ils sont à la fois l'objet et le sujet⁴³. Leur raffinement les condamne, en vertu d'une loi dont l'histoire humaine paraît bien prouver l'universalité, à tomber sous la domination, voire à succomber à l'oppression de plus grossiers qu'eux-mêmes. Theodota est à la fois grecque et femme, elle se trouve condamnée à se soumettre, à accepter la dure loi de la réalité, donc à subir les supplices que lui impose son oppresseur et à se montrer fidèle à celui-ci, à garder enfermé en elle-même ce qui constitue son univers propre et à ne trouver une forme de libération que dans la solitude et le ressassement de ses peines.

Peut-être faut-il aller plus loin et comprendre toute l'histoire de Theodota comme le pendant imaginaire des réflexions raisonnées de *l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* : la soumission servile de Theodota à son oppresseur, son comportement qui relègue au second plan l'amour de sa patrie et éteint en elle l'habileté intellectuelle qui lui permettrait de recouvrer sa liberté, alors qu'elle fait preuve d'un raffinement de pensées et de sentiments bien supérieur à celui de son maître barbare, paraissent bien correspondre au mélange d'« avilissement », de « corruption » et d'un reste de grandes vertus intellectuelles et morales qui, selon Humboldt, caractérisait la Grèce au moment des premières attaques extérieures et fit qu'elle perdit sa liberté extérieure, mais tenta de la retrouver à l'intérieur et domina ainsi finalement son oppresseur romain⁴⁴.

42. Voir par exemple, ATHANASSOGLOU-KALLMYER Nina M. 1989, en particulier p. 87-107.

43. Dans *L'Esclave grecque*, Alorus et les hommes chargés de la juger remarquent chez Theodota quelque chose de mystérieux et d'enfoui qu'ils respectent : c'est la *Sehnsucht* (désir ardent et nostalgique) qu'elle nourrit au fond d'elle-même et qui est intimement liée à son amour pour Niketas, à son attachement pour sa patrie et à sa foi chrétienne. Elle finira sa vie dans la mélancolie profonde (*Wehmuth*) [voir HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 9, p. 123, p. 147 ; p. 121, p. 130, p. 133, p. 139 ; p. 147, p. 149].

44. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 3, p. 75-76, et ci-dessous, p. 400 : « La Grèce était déjà avilie et corrompue à de nombreux égards lorsque survint la première attaque contre sa liberté, et de fait, une fois celle-ci détruite, elle fut incapable de s'élever d'une manière qui lui fût propre, ni, tant s'en fallait, plus belle qu'auparavant. Mais elle conserva un reste de ses anciennes vertus, sa culture scientifique et artistique venait alors d'atteindre son apogée, et elle se mit à dominer par là d'abord ses dominateurs, puis les dominateurs de ceux-ci, et enfin toutes les générations suivantes jusqu'à nous-mêmes. »

Ainsi, loin de ne s'intéresser qu'à la Grèce classique qui constituait son idéal et son objet d'étude de prédilection, Wilhelm von Humboldt porta son attention sur des périodes plus tardives de l'histoire grecque. Ses recherches linguistiques et les événements politiques contemporains le conduisirent à réfléchir à l'histoire, à la situation actuelle et à l'avenir des Grecs de son temps. Sa conception de la langue néogrecque comme résultat d'un morcellement et d'une dégradation du grec ancien reprenait l'analyse de nombre d'hellénistes de la première moitié du XIX^e siècle, mais s'intégrait dans un essai de classification des langues du globe et dans une réflexion sur les principes de leur évolution différenciée. Humboldt soulignait l'interdépendance entre les aspects culturels, linguistiques, politiques et sociaux, sans toutefois partager tous les espoirs de ses contemporains philhellènes. La littérature grecque moderne lui semblait ainsi courir le risque de se voir entravée dans son évolution par la présence trop massive de l'héritage antique. Si le mouvement philhellène des années 1820 suscita chez lui une réaction assez distante, le poème intitulé *L'esclave grecque*, composé en 1822, montre que les événements de Grèce ne le laissaient pas indifférent. La réflexion amorcée dans son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* s'y poursuit sur le mode de la création poétique, mettant à jour des processus propres aux relations de domination.

Références des ouvrages cités

ANDURAND Anthony 2013

ANDURAND Anthony, *Le Mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

ATHANASSOGLOU-KALLMYER Nina M. 1989

ATHANASSOGLOU-KALLMYER Nina M., *French Images from the Greek War of Independence, 1821-1830*, New Haven, Londres, Yale University Press, 1989.

BORSCHÉ Tilman 1990

BORSCHÉ Tilman, *Wilhelm von Humboldt*, Munich, Beck, 1990.

BORSCHÉ Tilman 2007

BORSCHÉ Tilman, « Zum Begriff der Bildung bei Wilhelm von Humboldt », in GÖLITZER Susanne et ROTH Jürgen (éds), *Wirklichkeitssinn und Allegorese. Festschrift für Hubert Ivo zum achtzigsten Geburtstag*, Münster, MV Wissenschaft, 2007, p. 9-20.

CLOGG Richard 1992

CLOGG Richard, *A Concise History of Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

COUTURIER-HEINRICH Clémence 2012

COUTURIER-HEINRICH Clémence, « La traduction “métrique” selon Wilhelm von Humboldt », in HUMBERT-MOUGIN Sylvie et LECHEVALIER Claire (dir.), *Le Théâtre antique entre France et Allemagne (XIX^e-XX^e siècles). De la traduction à la mise en scène*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2012, p. 45-62.

DAKIN Douglas 1972

DAKIN Douglas, *The Unification of Greece, 1770-1923*, Londres, Ernest Benn, 1972.

DIMARAS Constantin Th. 1969

DIMARAS Constantin Th., *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969.

DIMARAS Constantin Th. 2002

DIMARAS Constantin Th., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, huitième édition, Athènes, Ermis, 2002.

DRIAULT Édouard et LHÉRITIER Michel 1925

DRIAULT Édouard et LHÉRITIER Michel, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, Vol. 1, Paris, PUF, 1925.

DROULIA Loukia 2003

DROULIA Loukia, « Ο φιλελληνισμός. Φιλελεύθερο και ριζοσπαστικό κίνημα », in PANAGIOTOPOULOS Vassilis (éd.), *Ιστορία του Νέου Ελληνισμού 1770-2000*, Athènes, 2003, Ellinika Grammata, Vol. II, p. 267-286.

ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds) 2005

ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds), *Revue germanique internationale 1-2, Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle* (2005).

FORNARO Sotera 1996

FORNARO Sotera, « Lo "studio degli antichi". 1793-1807 », *Quaderni di storia* 43 (janvier-juin 1996), p. 109-155.

FORNARO Sotera 2006

FORNARO Sotera, « Wilhelm von Humboldt und die Altertumswissenschaft an Schule und Universität », in SEIDENSTICKER Bernd et MUNDT Felix (éds), *Altertumswissenschaften in Berlin um 1800 an Akademie, Schule und Universität*, Hanovre, Wehrhahn, 2006, p. 85-105.

FUHRMANN Manfred 1959

FUHRMANN Manfred, « Friedrich August Wolf. Zur 200. Wiederkehr seines Geburtstages am 15. Februar 1959 », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte* 33 (1959), p. 187-236.

GALL Lothar 2011

GALL Lothar, *Wilhelm von Humboldt. Ein Preuße von Welt*, Berlin, Propyläen, 2011.

GEIER Manfred 2009

GEIER Manfred, *Die Brüder Humboldt. Eine Biographie*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2009.

HAXTHAUSEN Werner von 1935

HAXTHAUSEN Werner von, *Neugriechische Volkslieder gesammelt von Werner von Haxthausen. Urtext und Übersetzung*, éd. par Karl Schulte Kemminghausen et Gustav Soyter, Münster i.W., Aschendorffscher Verlagsbuchhandlung, 1935.

HESS Gilbert, AGAZZI Elena, DÉCULTOT Élisabeth (éds) 2009

HESS Gilbert, AGAZZI Elena, DÉCULTOT Élisabeth (éds), *Graecomania. Der europäische Philhellenismus*, Berlin, New York, Walter de Gruyter, 2009.

HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936

HUMBOLDT Wilhelm von, *Gesammelte Schriften*, éd. par Albert Leitzmann *et al.*, 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936.

HUMBOLDT Wilhelm von 1934

Wilhelm von Humboldts Briefe an Johann Gottfried Schweighäuser, éd. par Albert Leitzmann, Jena, Verlag der Frommannschen Buchhandlung (Walter Biedermann), 1934.

HUMBOLDT Wilhelm von 1939

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Karl Gustav von Brinkmann*, éd. par Albert Leitzmann, Leipzig, Verlag Karl W. Hiersemann, 1939.

HUMBOLDT Wilhelm von 1990

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Friedrich August Wolf*, éd. par Philipp Mattson, Berlin, De Gruyter, 1990.

HUMBOLDT Wilhelm von 1994

HUMBOLDT Wilhelm von, *Mexicanische Grammatik*, introduit, commenté et édité par Manfred Ringmacher, Paderborn, Munich, Vienne, Zurich, Ferdinand Schöningh, 1994.

HUMBOLDT Wilhelm von 2002

HUMBOLDT Wilhelm von, *Werke in fünf Bänden*, éd. par Andreas Flitner et Klaus Giel, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002.

HUMMEL Pascale 1995

HUMMEL Pascale, « Pindare dans l'œuvre et la pensée de Humboldt », *Studies on Voltaire and the eighteenth century* 329 (1995), p. 249-270.

IRMSCHER Johannes 1968

IRMSCHER Johannes, « Wilhelm von Humboldt und der deutsche Philhellenismus », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Humboldt-Universität zu Berlin. Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe* 17 (1968), p. 362-366.

KIRCHNER Hans Martin 1996

KIRCHNER Hans Martin, *Friedrich Thiersch. Ein liberaler Kulturpolitiker und Philhellene in Bayern*, Munich, Hieronymus, 1996.

KITROMILIDIS Paschalis M. 1978

KITROMILIDIS Paschalis M., *Tradition, Enlightenment and Revolution*, thèse de doctorat, Harvard, 1978.

KLEIN Natalie 2000

KLEIN Natalie, « L'humanité, le christianisme, et la liberté ». *Die internationale philhellenische Vereinsbewegung der 1820er Jahre*, Mayence, Verlag Philipp Von Zabern, 2000.

LANDFESTER Manfred 1996

LANDFESTER Manfred, « Griechen und Deutsche: Der Mythos einer "Wahlverwandtschaft" », in BERDING Helmut (éd.), *Studien zur Entwicklung des kollektiven Bewußtseins in der Neuzeit. 3. Mythos und Nation*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Taschenbuch Verlag, 1996, p. 198-219.

LÖBKER Friedgar 2000

LÖBKER Friedgar, *Antike Topoi in der deutschen Philhellenenliteratur. Untersuchungen zur Antikerezeption in der Zeit des griechischen Unabhängigkeitskrieges (1821-1829)*, Munich, R. Oldenbourg, 2000.

MAUFROY Sandrine 2011

MAUFROY Sandrine, *Le philhellénisme franco-allemand de 1815 à 1848*, Paris, Belin, 2011.

MENZE Clemens 1975

MENZE Clemens, *Die Bildungsreform Wilhelm von Humboldts*, Hanovre, Dortmund, Darmstadt, H. Schroedel, 1975.

MEYER Anne-Rose (éd.) 2013

MEYER Anne-Rose (éd.), *Forum Vormärz-Forschung. Jahrbuch 2012. 18. Jahrgang, Vormärz und Philhellenismus*, Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2013.

MUELLER-VOLLMER Kurt 1993

MUELLER-VOLLMER Kurt, *Wilhelm von Humboldts Sprachwissenschaft. Ein kommentiertes Verzeichnis des sprachwissenschaftlichen Nachlasses. Mit einer Einleitung und zwei Anhängen*, Paderborn, Munich, Vienne, Zurich, Ferdinand Schöningh, 1993.

MÜLLER-SIEVERS Helmut 1993

MÜLLER-SIEVERS Helmut, *Epigenesis. Naturphilosophie im Sprachdenken Wilhelm von Humboldts*, Paderborn, Munich, Vienne, Zurich, Ferdinand Schöningh, 1993.

MÜLLER-SIEVERS Helmut 1994

MÜLLER-SIEVERS Helmut, « Verstümmelung: Schiller, Fichte, Humboldt und die Genealogie des Masochismus », in SCHINGS Hans-Jürgen (éd.), *Der ganze Mensch. Anthropologie und Literatur im 18. Jahrhundert. DFG-Symposium 1992*, Stuttgart, Weimar, Metzler, 1994, p. 284-297.

OSTERKAMP Ernst 2014

OSTERKAMP Ernst, « "Latium und Hellas". Wilhelm von Humboldt et l'Antiquité classique », in SAVOY Bénédicte et BLANKENSTEIN David (dir.), *Les frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, PSL-Jean Pierre de Monza, 2014, p. 57-67.

QUILLIEN Jean 1983

QUILLIEN Jean, *G. de Humboldt et la Grèce. Modèle et histoire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983.

STADLER Peter Bruno 1959

STADLER Peter Bruno, *Wilhelm von Humboldts Bild der Antike*, Zurich, Stuttgart, Artemis-Verlag, 1959.

SVORONOS Nicolas G. 1953

SVORONOS Nicolas G., *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, PUF, 1953.

SWEET Paul R. 1978-1980

SWEET Paul R., *Wilhelm von Humboldt. A Biography*, 2 vol., Columbus, Ohio State University Press, 1978-1980.

TABAKI Anna 2003

TABAKI Anna, « Les Lumières néo-helléniques. Un essai de définition et de périodisation », in SCHNEIDERS Werner (éd.), *The Enlightenment in Europe, Les Lumières en Europe, Aufklärung in Europa. Unity and Diversity, Unité et Diversité, Einheit und Vielfalt*, avec l'introduction générale de Roland Mortier, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003, p. 45-56.

THIERSCH Friedrich 1820

THIERSCH Friedrich, *Pindarus Werke, Urschrift, Uebersetzung in den pindarischen Versmaassen und Erläuterungen*, 2 vol., Leipzig, Gerhard Fleischer, 1820.

THIERSCH Friedrich 1828

THIERSCH Friedrich, *Über die neugriechische Poesie, besonders über ihr rhythmisches und dichterisches Verhältniß zur altgriechischen. Von Friedrich Thiersch. Vorgelesen in einer öffentlichen Sitzung der k. Akademie der Wissenschaften zu München am 28. März 1828 zur Feyer ihres 69. Stiftungs-Tages*, Munich, Cotta, 1828.

THIERSCH Heinrich W. J. 1866

THIERSCH Heinrich W. J., *Friedrich Thiersch's Leben*, 2 vol., Leipzig, Heidelberg, C. F. Winter, 1866.

Thiersch-Symposium 1991

Thiersch-Symposium im Goethe-Institut. Friedrich Thiersch und die Entstehung des griechischen Staates aus der Sicht des 20. Jahrhunderts. Athen vom 15.-17. Oktober 1990, Athènes, Goethe Institut, 1991.

TOLIAS Georges 1997

TOLIAS Georges, *La médaille et la rouille. L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Athènes, Paris, Hatier-Kauffmann (« Confluences »), 1997.

Berlin-Athènes, Munich-Athènes, Bonn-Athènes

Une géographie humboldtienne de l'Allemagne ?

Michel ESPAGNE

Wilhelm von Humboldt aurait pu être un philologue, à l'exemple de Friedrich August Wolf, son maître et ami rencontré en 1791 : il serait resté un traducteur et interprète de Pindare et d'Eschyle. Ses fonctions politiques, ses voyages, ses liens avec Goethe, un glissement progressif de son intérêt pour les sciences de l'Antiquité vers les sciences du langage l'ont progressivement détourné d'une vocation qui se nourrit de l'enseignement de Christian Gottlob Heyne à Göttingen et qui s'esquisse en 1793 quand il écrit *Über das Studium des Altertums*¹ (*Sur l'étude de l'Antiquité*). À son époque, la science de l'Antiquité ne distingue pas encore clairement entre philologie, histoire de l'art, archéologie, architecture. Ou plutôt, ces divers domaines sont encore étroitement connectés et contribuent conjointement à l'édification d'un système de références grecques dans les villes, les universités allemandes. Ce sont des disciples de Humboldt qui vont participer à la construction réelle ou imaginaire d'une Athènes conforme aux attentes du néo-humanisme allemand et, en même temps, d'une Allemagne rappelant la Grèce. Construire une Athènes germanique et une Allemagne grecque relève d'un même mouvement dans lequel le rôle de Humboldt, poursuivant Winckelmann, tient surtout aux impulsions premières.

1. Voir QUILLIEN Jean 1983.

L'Athènes des bords de la Spree

L'Athènes des bords de la Spree est une métaphore ancienne pour désigner Berlin. On en attribue l'invention à un poète oublié du début du XVIII^e siècle, Erdmann Wircker, qui célébrait en 1706 l'action du premier roi de Prusse et ancien margrave de Brandebourg Frédéric I^{er} en faveur des arts et des sciences. Ce dernier avait notamment fondé l'académie des sciences, dont le premier président fut Leibniz. Il est vrai qu'on trouve aussi Pleiß-Athen pour désigner Leipzig, et Saal-Athen appliqué à l'université de Iéna. Il faut observer que ces dernières désignations concernent moins la perception visuelle d'un lieu que le rôle qui lui est attribué comme capitale des arts et des sciences. S'il est ainsi préparé par des aspirations anciennes, le terme de Spree-Athen ne prend sa pleine valeur qu'au début du XIX^e siècle, lorsque Wilhelm von Humboldt fonde l'université de Berlin et fait immédiatement appel à l'helléniste homérisant Friedrich August Wolf (1759-1824) pour qu'il l'aide à développer l'étude de l'antiquité grecque à l'université, et, au-delà, à redresser la Prusse écrasée par les armées napoléoniennes. Alors que la philologie grecque était plutôt localisée dans les universités de Halle, où Wolf enseignait auparavant, et de Göttingen, où enseignait Christian Gottlob Heyne (1729-1812), Humboldt fait désormais de Berlin le point de départ d'une hellénisation de l'Allemagne. Lui et Wolf partageant avec Schiller et Goethe une même passion de la Grèce, c'est une sorte d'idéologie nationale qui s'élabore au moment de la fondation de l'université de Berlin. En même temps qu'il devenait professeur de philologie classique à Berlin, après la fermeture par Napoléon de l'université de Halle, Wolf dirigeait au sein du ministère la section scientifique de l'enseignement public. Il incarnait les débuts d'une nouvelle discipline, puisqu'il avait été le premier à s'inscrire à Göttingen comme étudiant en philologie². Ses *Prolégomènes à Homère* de 1795 avaient fait d'Homère l'expression collective et le ciment d'un peuple, élevant implicitement la philologie au rang de propédeutique à l'identité collective. Sa présentation des sciences de l'Antiquité (*Darstellung der Altertumswissenschaft*) de 1807 définissait le cadre d'un enseignement de la philologie dans les universités prussiennes et plus généralement allemandes, un cadre que ses disciples August Boeckh (1785-1867) ou Karl Otfried

2. MAUFROY Sandrine 2011b.

Müller (1797-1840), parmi bien d'autres, s'efforceront de remplir. La Grèce de Wolf comme la Grèce de Humboldt, la Grèce du traducteur d'Homère Johann Heinrich Voß (1751-1828) et celle de Karl Friedrich Schinkel (1781-1841) se voudra une Grèce laïque, dépourvue de cette dimension mystique et orientale que leur contemporain et adversaire Georg Friedrich Creuzer (1771-1858), l'auteur de la *Symbolique*, s'efforcera de promouvoir. L'Athènes des bords de la Spree n'a rien à voir avec un lieu de Mystères ; la Grèce prussienne est localisée en Attique et ignore l'Ionie et ses contacts suspects avec des peuples orientaux. L'ample correspondance de Humboldt³ et de Wolf, quand elle ne porte pas sur les traductions de Pindare, sur la découverte linguistique du basque ou sur le sentiment d'étrangeté de la vie à Paris, permet d'observer que si la culture grecque est considérée comme indépassable par Wolf comme par Humboldt, ce dernier a le sentiment de ne pas être lui-même un vrai philologue. Wolf sera donc son représentant.

Mais une grande différence apparaît entre la Spree-Athen du XVIII^e siècle et celle du premier XIX^e siècle, qui va se construire comme un lieu de résistance à l'Empire et à la France des Lumières. C'est que l'Athènes prussienne ne doit pas être seulement un lieu de formation compatible avec l'Athènes antique, mais doit qui plus est, par ses monuments, ressembler à Athènes. L'Athènes des bords de la Spree sera une Athènes à colonnades néoclassiques, grâce à l'intervention de Friedrich Schinkel (1781-1841). Ce dernier avait fréquenté de 1794 à 1798 le lycée « zum Grauen Kloster », dont la personnalité dominante était le néo-humaniste, traducteur de classiques grecs, de Pindare notamment, Friedrich Gedicke⁴ (1753-1803). Humboldt lui-même avait eu affaire à des enseignants du lycée « zum Grauen Kloster » et d'autres gymnases berlinois, mais ceux-ci lui avaient dispensé un enseignement privé, organisé par le principal précepteur des enfants Humboldt, Gottlob Johann Christian Kunth⁵ (1757-1829). Davantage que pour Gedicke, le retour à la perfection grecque était pour Schinkel un objectif absolu. Durant sa formation, il avait été le condisciple du philosophe esthéticien Solger, lui aussi traducteur de théâtre grec (Sophocle) et futur professeur à Berlin. Il faut ajouter que ces dernières années du

3. HUMBOLDT Wilhelm von 1990.

4. ZADOW Mario Alexander 2001.

5. Sur la formation des frères Humboldt, voir GEIER Manfred 2009.

xviii^e siècle sont une période de réception politique et esthétique de Winckelmann particulièrement intense : après avoir participé à la publication de l'ouvrage dirigé par Goethe *Winckelmann und sein Jahrhundert* (*Winckelmann et son siècle*), Karl Ludwig von Fernow (1763-1808) s'engage dans la première édition en plusieurs volumes de Winckelmann. Schinkel participe à cet engouement exacerbé pour le néoclassicisme esthétique, qui accompagne la conviction néo-humaniste que l'éducation passe par l'héritage grec. Cela étant, Schinkel était avant tout un architecte, et ses maîtres en matière architecturale furent, entre autres, Friedrich Gilly (1772-1800), à qui l'on doit un modèle de monument à Frédéric II en forme de temple grec, ou Gotthard Langhans (1732-1808), qui édifia la porte de Brandebourg en s'inspirant des Propylées de l'Acropole. Schinkel n'alla jamais en Grèce, mais accomplit en 1803-1805 un long voyage en Italie qui lui donna l'occasion d'observer les temples d'Agrigente et de Sélinonte ainsi que ceux de Paestum, dont il est question dans son journal de voyage⁶. Au cours de ce voyage, Schinkel rencontra Humboldt, alors ambassadeur de Prusse à Rome, et se lia d'amitié avec lui. Et c'est grâce au soutien de Humboldt que Schinkel devint fonctionnaire prussien et s'engagea dans une carrière d'architecte qui le conduisit au poste de directeur des bâtiments (« Leiter der Oberbaudeputation »). Il est donc permis d'estimer que si Friedrich August Wolf eut à réaliser le philhellénisme humboldtien dans le domaine philologique et pédagogique, il revint à Schinkel de réaliser cette idée néo-humaniste dans le domaine architectural.

On ne compte plus les monuments de Berlin qui portent la trace de l'activité de Schinkel. Le plus connu et le plus caractéristique est l'Altes Museum, avec sa façade de dix-huit colonnes ioniques cannelées qui domine l'île aux Musées au sommet d'un escalier monumental. Il faut évoquer aussi la neue Wache, « nouveau bâtiment de la garde » en forme de petit temple, qui fut la première commande royale à Schinkel, en 1816, et qui est devenue, comme on sait, un monument à la mémoire des victimes du militarisme et de la dictature. Schinkel est aussi l'architecte du théâtre de Berlin, qui occupe sur le Gendarmenmarkt la place située entre l'église allemande et l'église française et donne au lieu toute sa dimension néoclassique. Les monuments qu'il a édifiés constituent le cadre

6. WOLZOGEN Alfred Freiherr von (éd.) Bd. 1, 1862.

naturel de la sociabilité berlinoise. Mais Schinkel n'a pas travaillé qu'à Berlin; on lui doit aussi la altstädtische Wache de Dresde.

On aurait tort d'identifier Schinkel exclusivement à des transpositions de formes grecques dans les rues de Berlin. Il a été aussi un adepte du gothique, dont il a fait revivre les formes, par exemple dans la Friedrichswerderkirche, elle aussi au centre de Berlin. Schinkel est à la fois un architecte néoclassique et un architecte romantique, prêt à faire revivre le Moyen Âge. Ses tableaux relèvent souvent de cette veine romantique, comme celui intitulé *Église gothique sur un rocher au bord de la mer* (1815). Mais c'est le Schinkel néoclassique qui, naturellement, marqua le plus: une longue série d'élèves et d'imitateurs poursuivirent son action dans les rues de Berlin.

Mais le néo-humanisme architectural de Schinkel ne s'arrêta pas à construire un Berlin grec. Il y eut aussi une tentative de construction d'une Athènes prussienne. Après l'arrivée sur le trône grec du roi bavarois Othon, le prince héritier de Prusse, futur Frédéric-Guillaume IV, suggéra à Schinkel de produire un plan de réaménagement de l'Acropole. Il s'agissait principalement de concevoir sur l'Acropole un palais pour Othon I^{er}. Le palais en question devait occuper l'espace de l'Acropole et constituer également une structure de défense, mais aucune de ses parties ne devait dépasser la hauteur des ruines du Parthénon. La grande salle du château serait décorée de colonnes corinthiennes en marbre noir. Schinkel s'est exécuté, bien qu'il n'ait jamais vu l'Acropole, et a produit une œuvre irréalisable, une pure fantasmagorie qui respectait néanmoins les constructions antiques. Une longue galerie à colonnade était prévue sur le flanc sud. La chapelle du château devait, elle aussi, être précédée d'une colonnade, et une cour d'honneur devait être décorée de statues. Une colossale statue d'Athéna Promachos, réédification de l'œuvre perdue de Phidias, devait garder l'entrée du palais.

Ce projet pour l'Acropole rappelle fort un autre projet de Schinkel, celui du château d'Orianda en Crimée. Sur un éperon dominant la mer, c'est un enchevêtrement de structures néogrecques que proposait Schinkel. Le philhellénisme architectural allemand a été un objet d'exportation.

On mesure l'étroitesse des liens entre Humboldt et Schinkel au fait que le premier confia au second le réaménagement du château de la famille Humboldt, à Tegel. Schinkel le transforma entre 1820

et 1824 dans un style néoclassique. Les reliefs des quatre tours d'angle, conçus par le sculpteur néoclassique Christian Daniel Rauch (1777-1857), sont inspirés des sculptures de la Tour des vents à Athènes. La symbolique néoclassique des intérieurs est également due à Schinkel; et, de même, le monument funéraire de la famille Humboldt, érigé dans le parc du château.

Grâce à cette complémentarité de Humboldt et de Schinkel, elle-même en relais de celle de Humboldt et de Wolf, l'Athènes des bords de la Spree put se poser en modèle idéal d'une « Grèce » des temps modernes où la culture des textes et celle des formes architecturales allaient de pair.

L'Athènes des bords de l'Isar

La notion d'Isar-Athen ou d'Athènes munichoise est un peu plus tardive que celle de Spree-Athen. Elle apparaît au moment où le roi philhellène Louis I^{er} monte sur le trône, en 1825; elle est liée, notamment, aux travaux de son architecte Leo von Klenze⁷ (1784-1864). Un parallèle s'impose immédiatement entre Schinkel et Klenze. Tous deux sont des fonctionnaires d'État occupant, chacun pour son royaume respectif, des positions importantes dans l'administration des bâtiments. Les différences tiennent au fait que la Bavière est plus proche de la Grèce, puisque c'est un fils de Louis I^{er}, Othon, qui va monter sur le trône grec en 1832 et entraîner avec lui les cadres bavarois du nouvel État. Comme plusieurs fonctionnaires bavarois de haut rang, Leo von Klenze n'était pas catholique mais protestant. Né dans le Harz, il avait étudié à Brunswick avant de s'installer vers 1800 à Berlin, où il avait noué des relations d'amitié avec Schinkel. Tous deux partageaient le même engouement pour un néoclassicisme impliquant, tout particulièrement, un retour au modèle des temples grecs. Mais von Klenze a fait étape à Paris, où il a été l'élève de Nicolas Durand (1760-1834). Ce dernier, qui enseignait à l'École polytechnique, a rédigé plusieurs manuels d'architecture offrant des modèles de construction qui ont marqué non seulement von Klenze, mais aussi Schinkel lui-même. Klenze a travaillé au projet d'un monument à Luther. Il a été actif à Cassel durant la période napoléonienne, avant de s'installer à Munich. Plus que Schinkel, Klenze se concevait aussi comme un théoricien de l'art, et il a rédigé

7. NERDINGER Winfried 2000.

un texte inédit de philosophie de l'art d'inspiration platonicienne et schellingienne. La trace la plus visible de son activité à Munich est évidemment la Königsplatz avec ses propylées, sa glyptothèque et sa collection d'antiquités, le tout imité des édifices de l'Acropole d'Athènes et voulu par Louis I^{er} dans le cadre des mouvements philhellènes qui marquent le début des années 1830; Leo von Klenze partage la paternité de cette place et de cette architecture totalement démarquée de modèles grecs avec un autre architecte, Karl von Fischer (1782-1820). Si les propylées de Klenze ont pour thème le combat des Grecs pour leur liberté, l'ajout à l'époque nazie d'un monument néogrec à la gloire des nazis morts lors du putsch de 1923 donna corps aux virtualités d'une certaine grécophilie...

Klenze est aussi l'auteur du Walhalla près de Ratisbonne, c'est-à-dire d'un temple grec commémorant, sur le modèle du Panthéon parisien, les grandeurs du monde germanique. Cent soixante personnes étaient célébrées à l'origine, en 1842, dans ce temple qui accueille maintenant cent quatre-vingt-quinze héros de la culture allemande; la plupart sont représentés par un buste, d'autres doivent se contenter de plaques. Le plan général du bâtiment est tout simplement celui du Parthénon.

On ne s'étonnera pas de constater que Klenze, qui, contrairement à Schinkel, a fait le voyage de Grèce, se soit senti appelé à construire ou reconstruire une Grèce vraiment grecque. Il est l'auteur de la cathédrale catholique d'Athènes, un édifice à colonnade, et il a aussi participé aux réflexions concernant l'établissement sur l'Acropole d'un palais pour le monarque de la Grèce nouvelle. Son projet est, en fait, une version corrigée de celui de Schinkel. Il a, en outre, contribué au plan de la nouvelle Athènes dessiné par Eduard von Schaubert (1804-1860), élève de Schinkel à l'académie d'architecture de Berlin et collaborateur à Athènes de Stamatios Kleanthis (1802-1862), qui lui aussi avait bénéficié de l'enseignement de Schinkel à Berlin⁸. Leo von Klenze a peint en 1847 un tableau représentant l'Acropole antique et l'Aréopage avec la statue d'Athéna Promachos. Pour en finir avec le palais royal, après que l'on eut définitivement renoncé à utiliser l'Acropole, c'est encore un architecte bavarois, Friedrich von Gärtner (1791-1847), qui construisit à Athènes le bâtiment occupé de nos jours par l'Assemblée nationale grecque: on n'allait pas laisser un pays si important pour la construction

8. PAPAGEORGIOU-VENETAS Alexander 2001.

de l'Allemagne organiser lui-même sa propre vie scientifique et sa mémoire, il convenait de projeter sur lui les modèles berlinois ou munichois. Dans les deux cas, il s'agissait d'élargir au peuple grec la formation voulue par Humboldt pour les Allemands.

Schinkel n'avait pas de relais direct en Grèce, Leo von Klenze en eut un en la personne de Ludwig Ross (1806-1859). Ce dernier venait aussi d'Allemagne du Nord, plus précisément de Kiel. Un colloque récent à Athènes (2002) a rappelé le rôle de ce spécialiste d'Aristophane, qui resta au service de la Grèce et séjourna dans le pays de 1834 à 1843 ; il fut le responsable des antiquités pendant la période de mise en place du nouvel État et devint le premier professeur d'archéologie de l'université d'Athènes⁹. C'est lui qui guida Klenze durant le séjour de plusieurs mois que celui-ci fit en Grèce. Après son retour en Allemagne, il obtint, grâce au soutien de la famille Humboldt, mais cette fois en la personne d'Alexander, un poste de professeur d'archéologie à l'université de Halle. Récemment éditée, la correspondance de Ross et de Klenze atteste de l'emprise du philhellénisme bavarois sur la configuration de la ville d'Athènes et la gestion des antiquités¹⁰. Le second soutenait mais guidait aussi pas à pas le premier dans ses initiatives. Il y eut d'abord la tentative de vider l'Acropole, qui servait de garnison à une soixantaine de soldats bavarois, de ses soldats et d'abolir sa fonction de caserne, mais aussi de faire place nette de toutes les constructions turques ou autres qui encombraient, aux yeux des philhellènes allemands, cet espace sacré. Ross s'efforça aussi de détruire et de faire disparaître une importante batterie située devant les Propylées. Grâce à Klenze, Ludwig Ross fut invité à présenter ses travaux concernant l'Acropole ou d'autres sites grecs dans la *Gazette universelle* [*Allgemeine Zeitung*] du baron Cotta à Stuttgart, c'est-à-dire dans le plus important quotidien de langue allemande de l'époque. Ross pria Klenze de lui procurer des instruments propres à redresser les colonnes du Parthénon. Pour Ludwig Ross, l'Acropole était un monde en soi qui devait non seulement être coupé de toutes les influences orientales, selon le modèle imposé par Humboldt et Wolf, mais aussi du reste de la Grèce :

9. Ludwig Ross a lui-même laissé un volume autobiographique rassemblant les souvenirs de son séjour en Grèce : ROSS Ludwig 1863. Le choix de son sujet de thèse (Aristophane) serait dû à Friedrich Christoph Dahlmann (1785-1860) qui fut élève de F. A. Wolf et poursuivit sa carrière à Bonn.

10. PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander (éd.) 2006.

Mon idée a toujours été, alors que l'Acropole était dans le monde artistique des Anciens un petit monde en soi, de continuer à la traiter comme une totalité fermée et c'est peut-être une faiblesse de ma part de ne pas pouvoir facilement abandonner cette idée¹¹.

Une des conséquences de cette idée fut le projet que soutinrent Klenze et Ross, mais qu'ils ne réussirent pas à imposer immédiatement, de créer sur l'Acropole un musée où seraient déposées les pièces antiques trouvées sur le site même. Le mélange d'objets grecs découverts sur l'Acropole et d'objets issus d'autres sites de l'Athènes antique apparaissait presque à Ross comme une forme de sacrilège. La destruction de la mosquée installée dans la cella du Parthénon ne lui posait donc aucun problème.

Il faut toutefois préciser que si Ross transporta en Grèce le mythe humboldtien d'une Grèce rédemptrice, son long séjour dans le pays lui permit d'apporter des correctifs, et il fut le premier à s'indigner des tensions qui régnaient entre les divers membres de l'administration bavaroise et surtout de l'absence de Grecs parmi les ministres et hauts fonctionnaires. Il sut prévoir un rejet des Bavaois par les Grecs. Il fut d'ailleurs remplacé à la tête des antiquités par Kyriakos Pittakis (1798-1863), qui tenait sa légitimité de la guerre de libération.

De même qu'à Berlin la définition humboldtienne de la Grèce trouve des prolongements essentiels dans l'architecture de Schinkel et la philologie de Wolf, de même, l'esprit de Humboldt trouve son prolongement en Bavière dans les travaux respectifs de Klenze et de Friedrich Thiersch. Friedrich Thiersch (1784-1860) a étudié à Göttingen et à Leipzig la philologie grecque, mais il vit en Bavière depuis 1809 et a fortement contribué à en défendre les intérêts en Grèce¹². Et il l'a fait dans un sens que l'on peut définir comme humboldtien. Il avait d'ailleurs rencontré Wilhelm von Humboldt à Paris, puis échangé avec lui une correspondance. Il faut dire que sa spécialité en matière de philologie grecque était l'œuvre de Pindare, ce qui offrait au moins un centre d'intérêt commun avec Humboldt. Thiersch se rendit en Grèce dès 1831. Militant du néo-humanisme, il en prônera les mérites dans un ouvrage de 1838 qui présente les institutions d'enseignement en Europe et accorde

11. Lettre de Ross à Klenze du 23-3-1836.

12. MAUFROY Sandrine 2011.

à l'Allemagne hellénisée une place de choix¹³. Thiersch publia en 1833 un ouvrage en deux volumes sur la régénération de la Grèce¹⁴. Dans le premier volume, il évoque l'histoire récente du pays, et tout particulièrement la guerre de libération. Puis, dans un second volume, il se penche sur les voies d'une régénération. Il ne néglige pas l'agriculture et les métiers, mais son attention s'arrête, bien évidemment, sur l'enseignement. Il préconise naturellement l'étude et l'imitation des auteurs anciens; et il est frappant de voir, dans la partie consacrée à l'université, combien le modèle allemand est clairement mis en avant. Les privat-docents sont un complément indispensable aux rares titulaires de chaires, et il faut faire largement appel à des étrangers: il sera donc opportun d'appeler aux places vacantes des savants de l'Europe, surtout de jeunes professeurs allemands qui auront déjà fait la preuve de leur capacité dans la carrière de l'enseignement¹⁵. Les cours devront être payants, puisque cet usage a été reconnu comme efficace en Allemagne¹⁶. L'université doit rester indépendante du pouvoir politique, mais un curateur doit mesurer les mérites de chaque professeur: « *Honos et praemium*, telle fut la devise du grand fondateur de l'université de Göttingen [Münchhausen]; il n'y en a pas d'autre pour faire fleurir des institutions semblables, soit en Grèce, soit ailleurs¹⁷. » Tout se passe comme si le représentant du pouvoir bavarois se chargeait de présenter au monde — d'où la publication en français — un projet d'imitation pour la Grèce de l'université humboldtienne.

Bonn-Athènes

Si un modèle athénien a pu être édifié sur les bords de la Spree et sur ceux de l'Isar, il est un troisième lieu, plus inattendu, où cette présence doit être mise en avant: c'est Bonn. L'université de Bonn fut fondée en 1818 pour implanter le modèle humboldtien en Prusse rhénane. Une de ses principales caractéristiques fut d'emblée l'esprit d'innovation, lié à cette fondation un peu périphérique par rapport au centre berlinois. C'est à Bonn qu'a par exemple été

13. THIERSCH Friedrich 1838.

14. THIERSCH Friedrich 1833.

15. THIERSCH Friedrich 1833, II, p. 171.

16. *Ibid.*, p. 172.

17. *Ibid.* p. 172.

créée la première chaire d'histoire de l'art. Et c'est à Bonn que s'est développée une école de philologie et de sciences de l'Antiquité correspondant en tous points au modèle de Humboldt et de Wolf. Parmi ses plus glorieux représentants on trouve, par exemple, Otto Jahn (1813-1869), latiniste et musicologue, Friedrich Ritschl (1806-1876), maître de Nietzsche et partisan d'une critique textuelle des plus rigoureuses, Jakob Bernays (1824-1881), spécialiste juif d'Aristote et Héraclite qui, ayant refusé la conversion, mena une carrière modeste de bibliothécaire, ou encore Hermann Usener¹⁸ (1834-1905), dont le travail sur le nom des dieux a été une source d'inspiration pour de nombreuses disciplines. Il faudrait aussi nommer Hermann Diels (1848-1922), qui a été formé à Bonn par Usener.

Mais la figure la plus importante, parce qu'elle représente une continuité entre le moment fondateur — Humboldt et Wolf — et le virage de la fin du XIX^e siècle, est sans doute celle de Friedrich Gottlieb Welcker¹⁹ (1784-1868). Après un passage par Gießen, où il occupa l'une des toute premières chaires d'archéologie, et par Göttingen, il obtint à Bonn, en 1819, la chaire d'archéologie et de philologie qu'il occupa jusqu'en 1861; remarquable longévité académique! Un de ses premiers travaux fut une biographie de Jørgen Zoega (1755-1809), archéologue danois qui fut l'un des premiers archéologues à travailler à Rome. Welcker est l'auteur d'une œuvre considérable, qui va du principe de la trilogie dans le théâtre d'Eschyle à des travaux lourds de conséquences philologiques sur les cycles épiques, en passant par des ouvrages sur les lyriques (Theognis et Sappho), des publications de caractère archéologique — de nombreux volumes de présentation et d'explication de monuments — et surtout une *Griechische Götterlehre* en trois volumes (1857-1862) qui est l'un des grands textes du XIX^e siècle sur l'histoire de la religion grecque.

Welcker est remarquable par sa conception des sciences de l'Antiquité comme orientation disciplinaire globale, où l'archéologie et la philologie ne se distinguent guère. Mais surtout — il fut le précepteur à Rome des enfants de Wilhelm von Humboldt lorsque celui-ci y était ambassadeur — il est sans nul doute l'héritier le plus direct de ce dernier en matière d'études grecques. L'historien de la

18. ESPAGNE Michel et RABAUULT-FEUERHAHN Pascale 2011.

19. ESPAGNE Michel 2011, p. 41-54.

sculpture grecque Reinhard Kekulé von Stradonitz (1839-1911), qui enseigna aussi à Bonn, écrit à son propos :

Il savait manifester vis-à-vis de chaque orientation que prenait la pensée de Humboldt une compréhension vivante; et pendant ces années à Rome il a étudié de façon autonome tous les phénomènes à partir desquels Humboldt, dans son célèbre article sur le second séjour de Goethe à Rome, a reconstruit l'image globale de l'influence exercée par Rome, ajoutant encore quelques aspects qui n'étaient dus qu'aux goûts personnels de Humboldt. [...] En l'honneur de Humboldt ses lectures connaissent des digressions du côté de la littérature espagnole et des divers dialectes espagnols, il s'occupe comme lui des chants guerriers ou des proverbes basques²⁰.

Welcker, qui correspondit ensuite pendant des années avec Humboldt, avait pu également rencontrer en 1805 à Iéna le fameux traducteur d'Homère Johann Heinrich Voß, ainsi que Friedrich August Wolf. On peut donc voir en lui le véritable agent de transmission à la seconde partie du XIX^e siècle du philhellénisme allemand. Une seule personnalité aurait pu lui ravir ce rôle, celle de Karl Otfried Müller qui, lui aussi, situait son propos entre archéologie et philologie, avait étudié à Berlin auprès de Wolf, et s'intéressait à l'histoire religieuse. Mais outre sa mort brutale en 1840 à Athènes, Müller présentait l'inconvénient de moins bien s'entendre avec Humboldt que Welcker, et de moins partager son approche globale de la vie du peuple. Une perception différente des Étrusques et des Doriens explique cette distance, tout autant que la situation de concurrence créée par Müller lorsqu'il publia une traduction d'Eschyle²¹.

À l'instar de la correspondance entre Wolf et Humboldt, les lettres échangées entre Welcker et Humboldt montrent bien l'attention que ce dernier porte au développement intellectuel de celui qui sera son représentant à Bonn pendant plus de quarante ans. Humboldt fait part à Welcker de ses enthousiasmes scientifiques. Il lui explique son intérêt pour la toponymie ibérique, qui permet de reconstruire une histoire primitive des peuples, antérieure au moment où le principe d'individuation les sépare de la nature²². Un débat s'instaure aussi sur la grammaire des langues amérindiennes,

20. KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1880, p. 84.

21. CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds) 1998.

22. HAYM Rudolf (éd.) 1859, lettre du 7 mai 1821.

dont les jésuites ont rassemblé de nombreux témoignages, et sur cette vaste collection de langues diverses que représente le *Mithridate* d'Adelung, dont la juxtaposition des langues paraît trop simple à Humboldt. Dans sa lettre du 6 novembre 1821, celui-ci fait part à Welcker de son apprentissage du sanscrit, qui lui semble indispensable à tout travail sur l'histoire des langues. Mais c'est pour marteler le fond de sa pensée :

Dans toutes ces études linguistiques, j'en reviens toujours au fait que j'espère avoir un jour l'occasion d'exprimer clairement, que la langue grecque et l'antiquité grecque restent ce qu'il y a de plus remarquable que l'esprit humain ait jamais produit. Quoi que l'on puisse vanter dans le sanscrit, cela n'atteint pas la langue grecque²³.

C'est dans ce sens que vont aller les mises en garde permanentes de Humboldt vis-à-vis de Welcker. Il n'admet pas que l'on puisse vouloir expliquer Homère par des comparaisons avec l'Inde ou l'Orient :

Quoi qu'on puisse dire, en dehors du petit cercle hellénique, tout est barbarie. Même si tout ce qui est grec ne trouve ses racines qu'en Orient, ce n'est toujours qu'en Grèce qu'est apparue la forme humaine²⁴.

Humboldt soupçonne toujours un peu Welcker de se servir de la méthode symboliste et orientalisante de Creuzer pour appréhender la mythologie grecque, et il lui en fait le reproche en décembre 1822. Ce reproche est lié à l'utilisation du terme de Pélages :

Quand je lis donc chez Schelling que le peuple grec originel, les Pélages, aurait reçu les concepts fondamentaux de la religion dans un état d'innocence et de fraîcheur naturelle, je n'ai aucune idée de la manière dont je peux construire à partir de là un fait historique²⁵.

Dans une très longue lettre de janvier 1823, Welcker se défend et en profite pour résumer le projet de la *Götterlehre*, un livre qui ne paraîtra que quatre décennies plus tard, et pour remettre en cause le polythéisme grec :

23. Lettre du 10 février 1826.

24. Lettre du 6 mai 1819.

25. Lettre du 15 décembre 1822.

Sur le sol de la Grèce, je trouve des raisons de supposer que beaucoup d'éléments permettent de conclure à une connaissance originellement supérieure de la religion, à un certain monothéisme reconnaissable en arrière-plan de toutes ces manifestations bigarrées²⁶.

Plus tard, Humboldt consacre à son tour une longue lettre à analyser le principe de la trilogie tragique chez Welcker. Rappelons que Welcker, qui a consacré trois livres²⁷ à la tragédie grecque, et principalement à Eschyle, considère que la tragédie grecque constitue un système ternaire où l'élément intermédiaire revêt une importance particulière. Il reconstruit cette dynamique, notamment pour le *Prométhée* et s'aide des cycles épiques pour combler les lacunes, croisant ainsi la matière tragique et la matière épique²⁸. Humboldt approuve la théorie de la trilogie construite par Welcker, dont l'origine lemnienne qu'il prête au mythe de Prométhée, mais propose simplement de réduire son champ d'application à l'œuvre d'Eschyle et de ne pas chercher à la transposer aux autres tragiques. La correspondance de Humboldt et de Welcker donne à conclure que l'œuvre de Welcker est dans une large mesure une œuvre croisée, et que Bonn participe comme Berlin et Munich d'une même construction humboldtienne de la Grèce sur le sol allemand.

Welcker part pour la Grèce en janvier 1842; il en rapportera un journal de voyage en deux volumes. Il se promène à travers les rues d'Athènes sous la conduite de Ludwig Ross. Il est accompagné aussi d'un autre philologue, Heinrich Ulrichs (1807-1843), qui a suivi Othon en Grèce en 1833 et est devenu professeur de littérature latine à l'université d'Athènes, après avoir étudié auprès de Welcker à Bonn. Welcker s'efforce d'apprendre le grec moderne et prend des cours particuliers, lit des chants des klephtes, s'entraîne à traduire en grec moderne les fables de Lessing. Une partie de la journée est consacrée à la visite de quartiers d'Athènes, et l'on voit que pour Welcker, l'Antiquité c'est aussi des colonnes, des inscriptions, des temples, bref que l'archéologie se situe sur le même plan que la philologie. À partir du mois de mars, Welcker quitte Athènes pour visiter Marathon et le cap Sounion, s'appuyant notamment sur les

26. Lettre du 13 janvier 1823.

27. *Die aeschylische Tragödie Prometheus und die Kabirenweihe zu Lemnos* (1824) — *Nachtrag zu der Schrift über die aeschylische Tragödie* (1826) — *Die griechischen Tragödien mit Rücksicht auf den epischen Zyklus* (1841).

28. Lettre du 16 mai 1825.

textes de Pausanias. Il s'engage ensuite dans la visite du Péloponnèse. Le 2 avril 1842, il est à Mycènes :

C'était l'Acropole de Mycènes, comme il apparut quand, presque contre leur volonté, j'entraînai mes compagnons pour rendre encore une visite aux ruines qui s'avançaient et à Agamemnon ; le soleil commençait déjà à baisser. Et il valut vraiment la peine de gravir encore le sentier escarpé, car il est rare que j'aie été aussi étonné et frappé dès le premier instant d'aussi importantes révélations qu'en cet instant. Ce que la poésie et l'interprétation des mythes ne précisent pas, qui relève du rêve, se révèle ici avec une extraordinaire positivité — le caractère des Pélopidès à l'immense volonté, l'esprit guerrier, à la gigantesque armure, le caractère d'une époque et d'un peuple. J'étais étonné que personne — à moins que cela ne m'ait échappé — n'ait décrit ce lieu en rapport avec son histoire et son caractère naturel qui saute aux yeux du monde²⁹.

Olympie et Tirynthe, Égine et Argos : c'est à une découverte très complète de la Grèce que se livre Welcker. Le second volume est consacré à une description de la côte turque, de la mer Égée jusqu'à Constantinople. Même s'il ne propose pas de reconstruction d'Athènes, Welcker, qui a parcouru le pays, appris le grec moderne, retrouvé sur place un de ses élèves, considéré que les objets étaient aussi importants que les textes et que la Grèce moderne expliquait la Grèce antique, fait partie des constructeurs allemands de la Grèce.

Il n'est pas question, à Bonn comme à Berlin ou Munich, de donner une traduction architecturale au néo-humanisme humboldtien. Pourtant, il en existe bien une traduction, en termes de formes et de présentations d'objets. En prenant la direction de la bibliothèque de Bonn à côté de sa chaire de philologie, Welcker marchait sur les traces de Christian Gottlob Heyne, homérisant qui fit de la bibliothèque de Göttingen, dont il était le directeur, la première bibliothèque scientifique allemande au moment où Humboldt y faisait encore ses études. Mais en créant à Bonn un premier musée universitaire dont il fut également le directeur, Welcker innovait. Il s'agissait de créer, principalement pour les étudiants, un environnement de statues grecques, essentiellement des moulages, qui n'était pas différent dans son principe de ce que devaient apporter

29. WELCKER Friedrich Gottlieb 1865, p. 178.

l'île aux Musées de Berlin ou la glyptothèque de Munich. L'idée du musée date de 1818; elle bénéficia du patronage du ministre prussien des cultes Altenstein³⁰. La réalisation date de 1823. Au XIX^e siècle, ses trois directeurs furent Welcker et Otto Jahn, deux philologues, puis Kekulé von Stradonitz, historien d'art. Il s'agissait principalement de faire venir des moulages de différents musées, et notamment du Louvre. Une liste de premières commandes fut exécutée par Welcker et August Wilhelm Schlegel. Elle comprenait le groupe du Laocoon, un combat d'amazones, la frise du Parthénon et l'Apollon du Belvédère. Welcker considérait que les philologues ne pouvaient rien comprendre aux textes, s'ils ne se pénétraient pas des représentations de l'Antiquité à travers la sculpture, dont la forme dominante était l'art athénien de l'époque de Phidias et de Périclès; l'étude de la sculpture nécessitait d'ailleurs tout autant, en retour, la connaissance des textes. Le visiteur du musée devait se sentir transporté dans une Antiquité idéale. Lorsqu'il en abandonna la direction en 1854, Welcker avait déjà sérieusement contribué à construire son Athènes des bords du Rhin, dont les étudiants essaïèrent dans l'ensemble de l'Allemagne. Mais il avait contribué aussi à figer cette Grèce allemande, aussi bien du point de vue géographique (l'Attique contre l'Ionie ou la grande Grèce) que du point de vue chronologique (le siècle de Périclès). Welcker a publié un premier catalogue du musée où il définit son projet dans le cadre général d'une histoire intellectuelle allemande :

Heyne, Wolf et d'autres ont su rendre hommage aux écrits de Winkelmann et de Lessing et fait en sorte que l'extension de la philologie aux œuvres d'art outre sa parenté avec la poésie ne se reconnaisse pas seulement dans la matière et la thématique mais surtout à l'esprit artistique [...] La lacune que dans sa vue d'ensemble sur la philologie, F.A. Wolf considérait encore comme un obstacle majeur à une étude sérieuse de l'art antique est ainsi comblée plus tôt peut-être qu'il ne le supposait³¹ [...]

Ce singulier catalogue explicite pour chaque pièce le parti que l'on peut en tirer dans une approche néo-humaniste. Prenons l'exemple de la Juno Ludovisi dont il est déjà question dans les lettres de Schiller sur *l'Éducation esthétique de l'humanité*. Welcker

30. EHRHARDT Wolfgang 1982.

31. WELCKER Friedrich Gottlieb 1841, p. 3.

commence par un montage de citations de Goethe pour dire que personne n'est apte à soutenir la contemplation qui s'offre à lui. Puis il cite Winckelmann, pour affirmer que ni la bouche ni le regard dominateur ne suffisent à déterminer le caractère de cette statue. Welcker prend ensuite lui-même la parole pour prêter à la statue une valeur ambiguë entre la dimension divine et humaine. Elle n'est pas seulement reine du ciel, mais aussi déesse du mariage et de la maternité. Enfin viennent des comparaisons : « Cette Héra est dans le même rapport à celle de Polyclète que le Jupiter d'Otricoli à celui de Phidias³². » L'évocation d'autres têtes de Junon des musées européens et des descriptions auxquelles elles ont donné lieu de la part d'écrivains ou d'archéologues complète cette présentation du moule. Il en est de même pour les autres pièces, et le style de ces présentations correspond exactement aux très nombreuses descriptions d'objets antiques réunies en volumes par Welcker. Il construit à Bonn un espace antique où la Grèce, éventuellement à travers des œuvres romaines, est centrale.

À partir de 1870, le musée de Bonn eut pour directeur, on l'a rappelé, Reinhard Kekulé von Stradonitz, une personnalité qui mérite qu'on s'y arrête un moment. Il avait étudié à Berlin auprès d'August Boeckh, élève de Wolf et partisan d'une philologie des choses. À Bonn, il écrivit une biographie de son prédécesseur Welcker en insistant sur les liens de ce dernier avec Humboldt, une manière de s'inscrire lui-même dans une filiation³³. On compte parmi ses étudiants Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf (1848-1931), incarnation la plus reconnue de la philologie vers 1900. Mais Aby Warburg suivit aussi avec un intérêt affirmé ses cours à Bonn. En 1889, Kekulé fut rappelé personnellement par Guillaume II à Berlin pour diriger ses collections. C'est là qu'il écrivit un ouvrage classique sur la sculpture grecque où, après avoir examiné les caractéristiques de chacune des époques, il essayait d'évaluer la place occupée par les représentants de chaque période dans les collections berlinoises, collections qu'il contribua à compléter. Dans un discours sur l'émergence de l'idéal des dieux chez les Grecs comme création d'individualité, prononcé à Bonn en 1876, Kekulé se réclame du traitement de la figure d'Héra par Humboldt³⁴. Devenu recteur

32. *Ibid.*, p. 148.

33. KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1880.

34. KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1877.

de l'université de Berlin en 1901, il prononça un discours sur les représentations de l'art grec et leur transformation au XIX^e siècle. À l'origine, il y a bien sûr Winckelmann, dont Kekulé est un fervent disciple, et sa continuation goethéenne :

Dans la représentation de l'art grec, le début du XIX^e siècle est placé sous l'égide de Winckelmann, de la façon la plus nette pour les esprits dominants de notre peuple. Goethe était plus jeune d'une génération au sens d'Hérodote. C'était un enfant quand l'histoire de l'art parut. [...] Jeune homme vivant à Leipzig l'année de la mort de Winckelmann, il avait espéré et désiré faire personnellement sa connaissance. À 56 ans, il lui a édifié le plus incomparable des monuments littéraires tout en mettant en œuvre la nouvelle édition de ses écrits³⁵.

Humboldt est présent dans ce contexte. Dans une lettre du 27 janvier 1803, rappelle Kekulé, Goethe le prie de baiser la main de la Minerva Giustiniani. Car Rome est le lieu où au début des années 1800, on pense encore découvrir la Grèce :

Rome exerçait une magie que personne n'a ressentie de façon aussi forte et aussi profonde ni exprimée avec autant d'enthousiasme que Goethe et Humboldt. À Rome, avec ses monuments, le monde antique était vivant et familier. Dans les forêts de statues des brillants musées romains, l'art grec se présentait dans toute sa richesse³⁶.

Certes, l'art archaïque et l'art hellénistique ont été découverts depuis l'époque de Humboldt :

Nous savons maintenant que les têtes de dieux dans la contemplation desquelles se plongeaient Winckelmann, Goethe et Humboldt étaient des copies de créations du IV^e siècle³⁷.

Même si le Parthénon n'est plus pour Kekulé ce qu'il était pour Welcker, l'étalon d'un art grec sur lequel reposait le néo-humanisme, l'imitation, même libre, reste un horizon. Dans la rotonde du vieux musée de Berlin, Friedrich Schinkel avait juxtaposé des statues grecques et des statues modernes de Schadow et de Tieck pour établir une continuité entre la Grèce et l'époque contemporaine. À

35. KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1901, p. 6.

36. *Ibid.*, p. 10

37. *Ibid.*, p. 25

la glyptothèque de Munich, Leo von Klenze avait pris une option différente, présentant les statues dans un ordre chronologique supposé. Dans les moulages du musée de Bonn que Kekulé va quitter pour Berlin, la chronologie des œuvres n'a pas d'importance décisive, mais la référence à l'Antiquité domine. Bonn, Berlin et Munich sont des lieux que l'on peut parcourir à l'instar des temples grecs reconstitués que l'Athènes othonienne ou postothonienne se doit d'imiter. Le transport à Berlin de l'autel de Pergame, même si l'intérêt dominant est désormais passé de l'Athènes classique vers la côte égéenne à l'époque hellénistique, procède de la même logique.

Si au moins durant une première période, l'Athènes que nous connaissons, avec son plan, son parlement et son Acropole purifiée des résidus des époques médiévale ou turque, a été voulue et dessinée par des philologues, historiens d'art et architectes bavarois, cette construction s'est répercutée en Allemagne même avec la mise en place d'une Athènes des bords de la Spree, des bords de l'Isar et — bien que le phénomène ait moins été perçu — des bords du Rhin. Wilhelm von Humboldt est au cœur de ce processus de l'histoire européenne. Il l'est moins par son œuvre même, car il a finalement peu écrit et nombre de ses travaux ont été publiés après sa mort, que parce qu'il a contribué à transformer l'engouement philhellène qui marque l'Allemagne depuis Winckelmann et atteint son paroxysme vers 1800, quand la référence grecque devient une promesse de régénération nationale face à la France napoléonienne, en une œuvre collective, un objectif universitaire commun, un projet urbanistique. L'acharnement avec lequel Wilhelm von Humboldt défend la supériorité de la langue grecque auréolée par rapport à toute autre langue humaine, fût-elle comme le sanscrit ou le chinois marquée par une aura d'ancienneté, est peut-être révélatrice d'une tendance à l'exclusion dans la dissémination d'Athènes multiples à travers l'Allemagne.

Références des ouvrages cités

- CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds) 1998
CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds), *Zwischen Rationalismus und Romantik. Karl Otfried Müller und die antike Kultur*, Hildesheim, Weidman, 1998.
- EHRHARDT Wolfgang 1982
EHRHARDT Wolfgang, *Das akademische Kunstmuseum der Universität Bonn*, Opladen, Westdeutscher Verlag 1982.
- ESPAGNE Michel 2011
ESPAGNE Michel, « Friedrich Gottlieb Welcker à Bonn. De la Bildung à l'histoire des religions. », in ESPAGNE Michel et MAUFROY Sandrine (éds), *Revue germanique internationale 14, La philologie allemande, figures de pensée* (2011), p. 41-54.
- ESPAGNE Michel et RABAULT-FEUERHAHN Pascale (éds) 2011
ESPAGNE Michel et RABAULT-FEUERHAHN Pascale (éds), *Hermann Usener und die Metamorphosen der Philologie*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2011.
- GEIER Manfred 2009
GEIER Manfred, *Die Brüder Humboldt. Eine Biographie*, Hambourg, Rowohlt, 2009.
- HAYM Rudolf 1859
HAYM Rudolf (éd.), *Wilhelm von Humboldts Briefe an F.G. Welcker*, Berlin, Gaertner, 1859.
- HUMBOLDT Wilhelm von 1990
HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Friedrich August Wolf*, éd. par Philipp Mattson, Berlin, De Gruyter, 1990.
- KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1877
KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard, *Über die Entstehung der Götterideale der griechischen Kunst*, Stuttgart, W. Spemann, 1877.
- KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1880
KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard, *Das Leben Friedrich Gottlieb Welckers*, Leipzig, Teubner, 1880.
- KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard 1901
KEKULÉ VON STRADONITZ Reinhard, *Die Vorstellung von griechischer Kunst und ihre Wandlung im 19. Jahrhundert*, Berlin, Gustav Schade, 1901.

MAUFROY Sandrine 2011a

MAUFROY Sandrine, *Le philhellénisme franco-allemand*, Paris, Belin, 2011.

MAUFROY Sandrine 2011b

MAUFROY Sandrine, « Friedrich August Wolf, un modèle philologique et ses incidences européennes », in Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (éds), *Revue germanique internationale 14, La philologie allemande, figures de pensée* (2011), p. 27-39.

NERDINGER Winfried (éd.) 2000

NERDINGER Winfried (éd.), *Leo von Klenze. Architek zwischen Kunst und Hof (1784-1864)*, Munich, Londres, New York, Prestel, 2000.

PAPAGEORGIOU-VENETAS Alexander 2001

PAPAGEORGIOU-VENETAS Alexander, *Eduard Schaubert 1804-1860. Der Städtebauliche Nachlass zur Planung der Städte Athen und Piräus*, Mannheim, Möhnensee, Bibliopolis, 2001.

PAPAGEORGIOU-VENETAS Alexander 2006

PAPAGEORGIOU-VENETAS Alexander (éd.), *Briefwechsel Klenze-Ross 1834-1854*, Athènes, Archäologische Gesellschaft, 2006.

QUILLIEN Jean 1983

QUILLIEN Jean, *Guillaume de Humboldt et la Grèce*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983.

ROSS Ludwig 1863

ROSS Ludwig, *Erinnerungen und Mittheilungen aus Griechenland*, Berlin, Rudolph Gaertner, 1863.

SCHINKEL-GALERIE

<http://www.schinkel-galerie.de/> (consulté le 16/10/2015)

THIERSCH Friedrich 1833

THIERSCH Friedrich, *De l'État actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration*, 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1833.

THIERSCH Friedrich 1838

THIERSCH Friedrich, *Über den gegenwärtigen Zustand des öffentlichen Unterrichts*, 2 vol., Stuttgart, Tübingen, Cotta, 1838.

WELCKER Friedrich Gottlieb 1841

WELCKER Friedrich Gottlieb, *Das akademische Kunstmuseum zu Bonn*, Bonn, in Commission bei E. Weber, 2^e Ausgabe, 1841.

WELCKER Friedrich Gottlieb 1865

WELCKER Friedrich Gottlieb, *Tagebuch einer griechischen Reise*, Berlin, Wilhelm Hertz, 1865.

WOLZOGEN Alfred Freiherr VON (éd.) 1862

WOLZOGEN Alfred Freiherr VON (éd.), *Aus Schinkels Nachlaß*, Berlin, Verlag der Königlichen Geheimen Ober-Hofbuchdruckerei, t. 1, 1862.

ZADOW Mario Alexander 2001

ZADOW Mario Alexander, *Karl Friedrich Schinkel — ein Sohn der Spätaufklärung. Die Grundlage seiner Erziehung und Bildung*, Stuttgart, Londres, Axel Menges, 2001.

Humboldt, la traduction et le *Dictionnaire des intraduisibles*

Un savoir-faire avec les différences

Barbara CASSIN

*J'ai [...] une réticence de la volonté intellectuelle
à scinder strictement le subjectif et
l'objectif, l'individuel et le général.
Humboldt, « Fragment d'une autobiographie »*

« J'atteins beaucoup trop rarement l'authentique certitude de la vérité et j'oscille très facilement entre deux séries d'idées, en sorte que je trouve toujours l'autre meilleure quand je suis sur le point d'adopter la première », écrit Humboldt dans son « Fragment d'une autobiographie¹ ». On tient là ce que Jürgen Trabant appelle « un des fameux *immer zugleich*² », soit très exactement la mise en question du principe de non-contradiction, du *oukh hama* par lequel Aristote, au livre *Gamma* de la *Métaphysique*, interdit tout « en même temps », non seulement celui de la contradiction logique entre propositions, mais même et d'abord celui de la simultanéité des sens d'un mot, équivoque ou homonymie, et de l'amphibologie, grammaticale ou syntaxique, d'une phrase³.

On mesure aussitôt l'écart par rapport au statut de la vérité « philosophique ». Il est triple. D'abord : il n'y a pas de « certitude de la vérité ». Mais alors, comment définir et reconnaître la vérité ?

1. HUMBOLDT Wilhelm von 2004, p. 53 (traduction légèrement modifiée) [= HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 15, p. 459].

2. TRABANT Jürgen 1995, p. 55.

3. Voir CASSIN Barbara et NARCY Michel 1989, en particulier p. 23-27.

Y-a-t-il encore de la vérité? — « trop rarement »? La raison en est, second motif, que tout est pris dans le mouvement du temps: « j'oscille », « quand je suis sur le point de... ». Du coup, on se tient pour finir sous le signe du comparatif et de la modalisation: « je trouve toujours l'autre meilleure. »

Or, je crois qu'il y va, sous ces trois chefs, de l'expérience même du traducteur, en tant qu'elle relève de ce que j'appellerais volontiers un relativisme bien compris. C'est elle qui fournira le cadre général du présent exposé. Je la caractériserai ainsi: les traductions, comme les langues, sont des *energeiai* plutôt que des *erga*, quelque chose de relatif par rapport au résultat, mais de pragmatiquement absolu.

En ce qui concerne la traduction, *l'Introduction à l'Agamemnon d'Eschyle* le dit expressément: « Les traductions sont des travaux plutôt que des œuvres durables » (« sind doch mehr Arbeiten [...] als dauernde Werke⁴ »). C'est aussi le cas de la langue: « En elle-même, la langue n'est pas un ouvrage fait [*Ergon*], mais une activité en train de se faire [*Energeia*]⁵. » Et, en toute rigueur, cela vaut d'abord pour l'acte singulier de la parole actuellement proférée, puisque la langue n'est, tout bien considéré, que « la projection totalisante de cette parole en acte⁶ ». La performance-*energeia* est ainsi linguistique quant à l'acte de parole, langagière quant à l'acte de langue, et interprétative quant à l'acte de traduction. *L'energeia*, qui permet de comprendre ensemble ces trois niveaux, fonctionne, c'est ce que je retiendrai de plus prometteur, comme l'articulation non dialectique du singulier et du particulier dans le général et l'universel: elle est l'opérateur même du relativisme qui permet de compliquer l'universel. La « réticence » qu'éprouve Humboldt à scinder le subjectif et l'objectif, l'individuel et le général, en fait ainsi à mes yeux, à un tout autre titre que Saint Jérôme, le patron des traducteurs.

Une philologie des ambiguïtés

Je voudrais évoquer sur ce fond, de manière nécessairement elle aussi assez subjective, la façon dont j'ai usé de Humboldt dans

4. HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 47 [= *Einleitung zu Agamemnon, Aeschylus Agamemnon metrisch übersetzt*, in HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 8, p. 129-138].

5. HUMBOLDT Wilhelm von 1974, p. 183.

6. *Ibid.*, p. 184.

le *Dictionnaire des intraduisibles*, pour penser, fabriquer et mettre en acte cet ouvrage. Certaines phrases de Humboldt m'ont en effet servi de sésame.

Benveniste a joué pour moi le rôle de modèle pour travailler une modalité de la comparaison qui ne se confonde pas avec un comparatisme à juste titre suspect, et qui relève, comme le *Vocabulaire des institutions indo-européennes* lui-même, d'un usage non originel et non-originant de l'étymologie. Mais c'est Humboldt qui fournit le meilleur paradigme pour penser la diversité des langues et le passage d'une langue à l'autre — la traduction donc —, quand on ne veut pas, ou plutôt quand on veut ne pas, être heideggérien.

C'est pourquoi il est si troublant, pour moi qui ait eu dans mes études, comme beaucoup de Français philosophes de ma génération, une majorité de nourrices heideggériennes, de voir l'usage que Heidegger fait de Humboldt dans *En chemin vers la langue* — j'y reviendrai. Il est vrai que j'ai eu le bonheur de rencontrer aussitôt des nourrices anti-heideggériennes comme Jean Bollack et Heinz Wisman, qui furent même, à cause du travail philologique proprement dit qui était le leur, des nourrices an-heideggériennes. La distinction entre ces deux modalités de la négation n'est pas sans conséquence : un contre-torpilleur (un anti-heideggérien) est d'abord et avant tout un torpilleur — c'est d'ailleurs là une phrase de Jean Beaufret! —, mais un philologue, à la différence d'un philosophe et surtout d'un grand philosophe, est an-heideggérien dans la mesure où il ne sait pas ce qu'il cherche ni, souvent, ce qu'il trouve ; il poursuit, tout simplement, son travail et son œuvre de déchiffrement, *energeî*.

Les phrases de Humboldt qui ont dessiné à mes yeux le *Dictionnaire* se trouvent dans la partie centrale de l'introduction de 1816 à la traduction de *l'Agamemnon* d'Eschyle. Ce qui suit en sera simplement un libre commentaire.

« Un tel poème — écrit Humboldt — est, d'après sa nature propre et dans un sens bien différent de ce que l'on dit en général de toutes les œuvres de grande originalité, intraduisible⁷. » Humboldt commence donc par qualifier cette tragédie d'« intraduisible », et aussitôt la traduit... Elle est intraduisible, soit, mais on peut tout dire dans toutes les langues ; on peut donc aussi la traduire, simplement elle reste à (re)traduire.

7. HUMBOLDT Wilhelm von 2000, p. 33.

De là cette définition de l'intraduisible que j'ai proposée dans le dictionnaire : non pas ce qu'on ne traduit pas, mais ce que l'on ne cesse pas de (ne pas) traduire. Il faudrait dès lors pouvoir convaincre les professeurs, inspecteurs, ministres et éditeurs, qu'au cœur des humanités se situe la traduction, que la traduction s'expérimente grâce aux bilingues, et qu'il n'y a pas une, mais une pluralité de traductions. Humboldt prend soin de souligner qu'on en apprend plus sur une œuvre avec plusieurs traductions qu'avec une, de même qu'on en apprend plus avec plusieurs langues qu'avec une, plus sur une langue, et plus sur sa propre langue — il faut savoir plusieurs langues pour comprendre que c'est une langue que l'on parle, une langue entre autres, même si elle vous est plus « maternelle », propre ou nationale, que les autres.

Il y va en effet, avec la traduction, de trois niveaux de culture ou de *Bildung* emboîtés. La culture qui apporte des formes d'art qui resteraient inconnues sans cela, *paideia* à l'échelle des individus. Une culture qui élargit les capacités de sa propre langue, *paideia* à l'échelle de la langue. Une culture enfin à l'échelle de quelque chose comme le peuple ou la nation, cela même qui fait ressentir à Humboldt l'« obligation » de traduire l'*Agamemnon* : « la traduction, en particulier celle des poètes, est [...] l'une des tâches les plus nécessaires dans une littérature⁸ ». C'est tout ce réseau qui détermine la tâche du traducteur que revisitera Benjamin.

Il y a, précise encore Humboldt, plusieurs manières d'être « intraduisible » pour une œuvre. Elle peut, comme « toutes les œuvres de grande originalité », qui sont par là constitutives d'une langue et d'une culture, être difficile à transplanter dans une autre : comment conserver et rendre la force d'une œuvre hors de son sol ? Mais elle peut être intraduisible aussi « dans un sens bien différent ». Lequel ? Tout simplement : en tant qu'elle est cette œuvre-ci et pas une autre, l'*Agamemnon* d'Eschyle, une certaine tragédie grecque, singulière.

Humboldt la décrit un peu plus loin :

L'obscurité que l'on trouve parfois dans les écrits des Anciens et qui caractérise particulièrement l'*Agamemnon* provient de la brièveté et de l'audace [« aus der Kürze und der Kühnheit »] avec laquelle, en dédaignant des conjonctions intermédiaires, des pensées, des images,

8. HUMBOLDT Wilhelm von 2000, p. 35.

des souvenirs et des pressentiments, issus d'une âme profondément remuée, sont alignés les uns après les autres⁹.

J'entends là un analogue pour l'Antiquité de ce que Char dit de Rimbaud pour la modernité: « sa date incendiaire, c'est la rapidité¹⁰ ».

Comment fait-on pour traduire cet intraduisible-là? Réponse, que n'a cessé de répéter Henri Meschonnic: on traduit un texte et pas une langue. Plus exactement encore: on traduit un texte en langue et pas une langue. Autrement dit, c'est la philologie qui sauve.

L'article de Pierre Judet de la Combe, « Un dire indirect. Traductions allemandes et françaises d'une phrase d'Eschyle¹¹ », en constitue à mes yeux une sorte de manifeste. On y comprend comment, pour traduire l'*Agamemnon*, l'attention doit se porter sur la syntaxe plus encore que sur la sémantique — on se souvient de la manière dont Bourdieu montrait que les traductions heideggériennes étaient centrées sur la sémantique, devenant parataxe plus que syntaxe. Les constructions en anacoluthes — *nach und nach* — et en choix multiples, voilà les signes de ce « dédain des conjonctions intermédiaires »; elles favorisent des amphibologies et des équivoques, liées à une syntaxe et donc à une sémantique plurielles.

Mais cela ne parle vraiment que par la démonstration de détail, comme celle qui traite du premier *stasimon* de l'*Agamemnon*, en grec et dans la traduction de Humboldt.

Voici le texte, transcrit en *kôla* tels qu'ils devaient figurer, selon le témoignage des manuscrits médiévaux, dans l'édition alexandrine:

κύριός εἰμι θροεῖν ὄδιον κράτος
αἴσιον ἀνδρῶν
ἐκτελέων ἔτι γάρ
θεόθεν καταπνέει
πειθῶ μολπᾶν
ἄλκᾶν σύμφυτος αἰών.
ὄπως...

9. *Ibid.*, p. 41. HUMBOLDT poursuit: « À mesure que l'on se projette en pensée dans l'ambiance du poète, de son époque, des personnages qu'il introduit, elle disparaît peu à peu et une grande clarté la remplace. »

10. CHAR René 1983, p. 733.

11. JUDET DE LA COMBE Pierre 2012.

Voici la traduction standard de Paul Mazon¹² :

Je puis dire du moins quel tout-puissant présage salua le départ de
nos hommes en pleine vigueur — les dieux laissent encore une force
à notre âge, la foi qu'inspirent ses chants
Et comment...

Voici la traduction juxtalinéaire, du genre de celles du XIX^e siècle,
que propose Pierre de la Combe¹³ :

Maître je suis de dire à haute voix le pouvoir sur la route,
de bon augure, des hommes
accomplis; car encore
depuis un dieu elle souffle
la persuasion, (qui est) des chants
la force, la vie qui a poussé avec;
comment...

Et voici la traduction de Humboldt, que cite et commente Pierre
de la Combe¹⁴ :

*Feiernd zu singen vermag ich die heilvoll reisige Heersmacht,
jener Erhabnen; Vertrauen, mir, götterenstammt, noch
haucht dies Lied ein,
Kriegsschaarjugend in Vollkraft,
als einst...*

Soit, littéralement :

Chanter en célébrant, j'en ai la faculté, la puissance armée qui voyage
pour le salut,
de ces suprêmes; la confiance, en moi, issue des dieux, encore
insuffle ce chant,
jeunesse en cortège guerrier dans sa pleine puissance,
comment autrefois...

Les remarques de Pierre de la Combe soulignent les ambiguïtés,
voire les duplicités du rendu de Humboldt, qui permettent de faire
entendre ce chant comme nouveau et singulier : la traduction essaie
de « définir un genre, qui est hybride », jouant dès les premiers

12. ESCHYLE 1972, vers 105-107, p. 14.

13. JUDET DE LA COMBE Pierre, 2012, p. 245.

14. *Ibid.*, p. 249 et note 17.

mots, « chanter en célébrant », pour rendre le seul *throein* (« dire à haute voix ») sur une « alternance » entre langage héroïque (*singen*, « chanter », est du registre épique) et langage religieux (*feiern*, « célébrer », est du registre liturgique). De même, la traduction de la phrase parenthétique est étonnante puisqu'il devient impossible de décider avec certitude de la fonction des mots dans la phrase allemande — même si, tributaire de l'ordre des mots, la traduction en français de la traduction allemande ne permet pas de s'en rendre compte : à la différence du grec où « chant » est à coup sûr objet, lequel, de *dies Lied* ou de *Vertrauen*, est sujet ? D'une manière générale, « le fait que l'hésitation soit possible peut laisser croire que l'ambiguïté était intentionnelle ou, au moins, qu'il y a volonté d'énigme¹⁵ ».

L'important est qu'il s'agisse d'une amphibologie, même si ce n'est pas la même...

On comprend alors de l'intérieur à quel point syntaxe, grammaire et sémantique sont liées : les constructions multiples d'une séquence déterminent la pluralité des sens de chaque mot et réciproquement, ou encore : le sens est un dépôt de grammaire, et inversement¹⁶.

Si j'insiste sur l'ambiguïté, c'est qu'il y va d'un trait *a posteriori* essentiel dans le dictionnaire des intraduisibles : travaillant les symptômes de différences des langues, nous avons traité de termes qui se trouvent, quand on les voit depuis une autre langue, porteurs de plusieurs sens : par exemple, le mot « sens » en français, que l'anglais peut rendre par *meaning*, mais aussi par *sense* ou *sensation*, et par *direction*. On trouve le plus souvent d'ailleurs, dans un dictionnaire du français courant tel le Larousse, deux, et parfois trois, entrées pour « sens », comme s'il s'agissait d'homonymes. Pourtant, dès que l'on tient compte de l'histoire du mot, du flux sémantique qui fait passer, dans la traduction de la Bible, de *nous* (« intuition » en grec, d'où vient le sens de « sensation ») au *sensus* latin (« sens » au sens de « sens commun », mais aussi « sens » au sens de sens d'un mot, et « direction » dans laquelle interpréter), ces différents lemmes n'ont rien d'hétérogène, ils ne se laissent pas comprendre l'un sans l'autre, et même ils doivent

15. *Ibid.*, p. 251.

16. C'est ce qui ressort simultanément avec la plus grande évidence, côté « philosophie », d'une saine analyse du *Poème* de Parménide (voir PARMÉNIDE 1998).

ne faire qu'un. Sans aucun doute, ces « homonymes » n'en sont pas et renvoient à des scansion d'histoire. « Une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister¹⁷ » : ce sont ces homonymies motivées, à ne pas confondre avec des homophonies accidentelles dont Aristote lui-même trouve si difficilement des exemples, que nous nous sommes très régulièrement attachés à explorer dans notre dictionnaire.

Parce qu'il s'agit de traduire un texte et non une langue, le rythme est décisif. Dans *Æschyles Agamemnon metrisch übersetzt*, c'est *metrisch übersetzt* que je soulignerai. « J'ai appliqué autant de soin que possible, écrit Humboldt, à la partie métrique de mon travail, avant tout à la pureté et à la justesse de la prosodie, car c'est là le fondement de toutes les autres beautés, et je crois qu'en cela aucun traducteur ne peut aller trop loin¹⁸. »

C'est très singulièrement vrai de l'*Agamemnon*, mais c'est vrai déjà au plus haut point d'un texte grec quel qu'il soit : « Les Grecs sont le seul peuple que nous connaissons qui possédât un tel rythme et c'est à mon avis ce qui le caractérise et le désigne le mieux. » Il y va d'une vue sur l'organisation générale de la langue, que je caractériserai comme un atomisme bien compris : c'est une véritable physique du discours, analogue à celle que développe Gorgias dans *L'Éloge d'Hélène* lorsque, avec les mots mêmes qui caractérisent l'atome démocritéen, il fait l'éloge du *logos* qui, « avec le plus petit et le plus inapparent des corps, performe les actes les plus divins¹⁹ ». Humboldt trace le lien entre cette discursivité rythmée et la destinée intellectuelle de la Grèce — c'est là très probablement ce qu'un aristotélicien appellerait, mais avec mépris et non avec l'admiration d'un Philostrate, « gorgiasiser » :

Il m'a toujours semblé que c'est principalement la façon dont, dans une langue, les lettres se relient en syllabes et les syllabes en mots, et dont ces mots se rapportent à leur tour les uns aux autres dans le discours suivant la durée et la sonorité, qui détermine ou désigne la destinée intellectuelle, non moins du reste que la destinée morale et politique des nations²⁰.

17. LACAN Jacques 1973, p. 47.

18. HUMBOLDT Wilhelm von 2000, p. 45, ainsi que la citation suivante.

19. Gorgias, *Éloge d'Hélène*, 84 B 11DK, 68, t. II, p. 290 (ma traduction).

20. HUMBOLDT Wilhelm von 2000, p. 45-46.

Attentive aux ambiguïtés et au rythme (ce que, pour faire vite, on pourrait ranger sous la notion de « signifiant »), liée à ce que Jacques Derrida appelle parfois « l'intraduisible corps des langues », la traduction a pour condition l'amour de l'œuvre. « Toute bonne traduction, dit Humboldt, doit provenir d'un amour simple et sans prétention pour l'original²¹. »

La question est alors: jusqu'où et comment être « fidèle » en amour? Ce qui vient ici en réponse est un modèle étonnamment précis du rapport à l'autre :

En vérité il faut attacher à cette conception [l'idée] que la traduction porte en soi une certaine coloration d'étrangeté, mais la limite où ceci devient un indéniable défaut est très facile à tracer. Tant qu'on ne sent pas l'étrangeté mais l'étranger [« nicht die Fremdheit sondern das Fremde »], la traduction a atteint son but suprême²² [...].

Il y a donc un *metron*, une juste mesure d'amour très exacte. L'amour en traduction, et c'est sans doute vrai de tout amour, se situe entre deux défauts: pas assez d'étranger, et trop d'étranger. Pas assez d'étranger, et même pas d'étranger du tout: on demande au traducteur « d'écrire comme l'auteur aurait écrit dans la langue du traducteur ». Mais, note Humboldt, « on détruit alors toute traduction et toute utilité pour la langue et pour la nation²³ » — les traductions standard françaises, la traduction de Paul Mazon par exemple, ont souvent ce défaut. Il s'agit de « communiquer », de « mettre à disposition » une œuvre, mais non une langue ni une œuvre en langue, et l'on peut comprendre pourquoi un Jean Bollack n'a jamais pu-su-voulu faire un Budé.

Car il y a un second défaut: trop d'étranger, et c'est l'« étrangeté »; or, l'étrangeté tue l'étranger. « Là où l'étrangeté apparaît en elle-même et obscurcit peut-être même l'étranger — poursuit Humboldt —, alors le traducteur trahit qu'il n'est pas à la hauteur de l'original. »

Mais qui juge? La réponse de Humboldt est d'un superbe optimisme: « Le sentiment du lecteur sans parti-pris manque

21. *Ibid.*, p. 39.

22. *Ibid.*, p. 39, comme la citation suivante.

23. *Ibid.*, p. 39.

rarement ici la véritable ligne de démarcation²⁴. » L'amour est amour de la langue ; c'est pourquoi le lecteur est, au même titre que l'auteur et le traducteur, un acteur : un acteur de la langue. Jusqu'où aller trop loin en amour ? On peut, et même il faut, violenter la langue, mais il faut le faire dans le sens de la langue. Telle est, passionnément décrite, l'expérience d'un Jacques Derrida :

[...] de même que j'aime la vie, et ma vie, j'aime ce qui m'a constitué, et dont l'élément même est la langue, cette langue française qui est la seule langue qu'on m'a appris à cultiver, la seule aussi dont je puisse me dire plus ou moins responsable. Voilà pourquoi il y a dans mon écriture une façon, je ne dirais pas perverse, mais un peu violente, de traiter cette langue. Par amour. L'amour en général passe par l'amour de la langue, qui n'est ni nationaliste ni conservateur, mais qui exige des preuves. Et des épreuves. On ne fait pas n'importe quoi avec la langue, elle nous préexiste, elle nous survit. Si l'on affecte la langue de quelque chose, il faut le faire de façon raffinée, en respectant dans l'irrespect sa loi secrète. C'est ça, la fidélité infidèle : quand je violente la langue française, je le fais avec le respect raffiné de ce que je crois être une injonction de cette langue, dans sa vie, dans son évolution²⁵.

24. *Ibid.*, p. 39. Humboldt est plus confiant que Schleiermacher, qui développe la même problématique dans sa conférence de 1813, quand il fait contraster les deux seules manières de traduire : ou bien « laisser l'écrivain le plus tranquille possible » ou bien « laisser le lecteur le plus tranquille possible » (SCHLEIERMACHER Friedrich 1999, p. 49). Il faut du courage pour choisir la bonne, la première, car quel traducteur acceptera de bon gré « que les maîtres lui lancent un sourire compatissant et disent qu'ils ne comprendraient pas son allemand laborieux et trop hâtif s'ils ne connaissaient pas leur grec et leur latin » (p. 65) ? Schleiermacher évoque alors « la ligne très mince » – le *metron* –, mais que chacun trace « de manière très différente », que le traducteur doit respecter « dans son effort pour maintenir étranger le ton de sa langue » (p. 65). Il précise, singularité de l'œuvre oblige, que, dans « la difficile tâche de devoir présenter dans la langue maternelle l'élément étranger [*das fremde*] », « le but n'est pas atteint lorsqu'un esprit étranger souffle vaguement sur le lecteur », car encore faut-il que ce dernier ressente « une étrangeté déterminée » (« es muss ihm nach etwas bestimmtem anderm klingen ») (p. 67). Mais il n'est pas sûr que le sentiment du lecteur, même « cultivé », puisse faire pierre de touche ni suffire à faire foi, à la différence de celui du traducteur considéré comme un auteur (l'herméneutique de Schleiermacher a, on le sait, pour pivot le rapport entre un auteur et sa langue : « il est son organe et elle est le sien »). La communauté auteurs-lecteurs revit aujourd'hui de manière effarante avec le web : « vous êtes le web » disent au monde entier des connectés Bryn et Page, les fondateurs de Google.

25. DERRIDA Jacques 2005, p. 37-39.

Le panthéon des langues

Je ne voudrais pas m'arrêter à la seule première phrase de la partie centrale de l'« Introduction » de Humboldt, même si elle contient le mot-clef « intraduisible », car, à vrai dire, c'est la suite immédiate qui m'a bouleversée durablement, déterminant jusqu'à la couverture du *Dictionnaire des intraduisibles*, avec ses « mots-nuages ».

Qu'on me permette de citer un peu plus longuement :

Un tel poème est, d'après sa nature propre et dans un sens bien différent de ce que l'on dit en général de toutes les œuvres de grande originalité, intraduisible. On a déjà souvent remarqué, et la recherche le confirme aussi bien que l'expérience, que, si l'on fait abstraction des expressions qui désignent des objets purement corporels, aucun mot d'une langue n'équivaut parfaitement à aucun mot d'une autre langue. Des langues différentes sont à cet égard comme autant de synonymes ; chacune exprime le concept avec une différence, avec telle ou telle connotation, un degré plus haut ou plus profond sur l'échelle des sentiments. Une telle synonymie des langues principales, et même limitée (ce qui serait précisément remarquablement appréciable) au grec, au latin et à l'allemand, n'a encore jamais été tentée, bien qu'on en trouve des fragments chez beaucoup d'écrivains ; pourtant, traitée avec esprit, elle deviendrait un ouvrage des plus séduisants. Un mot est si peu le signe d'un concept que le concept ne peut même pas naître sans lui, encore moins être fixé ; l'action indéterminée de la force de pensée se condense dans un mot comme de légers nuages apparaissent dans un ciel pur. C'est alors un être individuel, d'un caractère et d'une figure déterminés, d'une force agissant sur l'esprit, et capable de se transplanter²⁶.

Le principe qui fonde tout ce qui suit est un constat empirique qui vaut expérience ontologique : ce qu'on rencontre, ce n'est pas l'unité du langage, mais la multiplicité ou, plus exactement, la diversité des langues, *Verschiedenheit* ; ou encore : « Le langage se manifeste dans la réalité uniquement comme diversité²⁷. ». Le « il y a » n'est pas le « il y a de l'être », *es gibt Sein*, heideggérien, et le point de mire n'est pas quelque chose comme *la* langue de l'Être, mais un « il y a *des* langues ».

26. HUMBOLDT Wilhelm von 2000, p. 33-35.

27. HUMBOLDT Wilhelm von, « Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues », in HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936, Vol. 6, p. 111-303, ici p. 240.

La diversité se définit comme non-superposabilité : « aucun mot d'une langue n'équivaut parfaitement à celui d'une autre langue. » C'est un constat largement partagé à l'époque du « romantisme allemand », qui rejoint celui de Schleiermacher par exemple :

Ici [en philosophie authentique], plus que dans n'importe quel domaine, chaque langue contient, malgré les diverses opinions contemporaines ou successives, *un* système de concepts qui, précisément parce qu'ils se touchent, s'unissent et se complètent dans la même langue, forment *un* tout dont les différentes parties ne correspondent à aucune de celles du système des autres langues, à l'exception, et encore, de Dieu et de l'Être, le premier substantif et le premier verbe. Car même l'absolument universel, bien qu'il se trouve hors du domaine de la particularité, est éclairé et coloré par la langue²⁸.

Ce qui fait exception pour Schleiermacher conforte le lien « humboldtien » sémantique-syntaxe : « à l'exception, et encore, de Dieu et de l'être, premier substantif et premier verbe ». Mais, à la différence de Humboldt au moins dans notre passage, Schleiermacher part d'une conception de la langue comme « système de concepts » : c'est l'absolument universel — quelque chose comme le langage donc — qui est « éclairé et coloré » par la langue.

Ce qui fait exception pour Humboldt en revanche, ce sont les « objets purement corporels », les choses sensibles, qui sont indépendantes des mots pour les dire. Cependant, cette exception résiste tout compte fait assez mal au mouvement général de la diversité. Car les choses, si tangibles et « universelles » soient-elles, sont dites. Humboldt part des « mots » en langues, qui expriment différemment le concept. Les connotations, les sentiments, font que les synonymes n'en sont pas réellement : des mots qui ne sont pas les mêmes disent seulement « presque » la même chose, la synonymie des langues est une fausse synonymie, ou une synonymie incomplète si l'on s'en tient au canon de la synonymie (un mot différent, mais une seule et même définition²⁹).

28. SCHLEIERMACHER Friedrich 1999, p. 84 et suivantes. Cette phrase m'a servi d'exergue pour l'ensemble de la collection bilingue (Seuil, puis Fayard).

29. Je me permets de renvoyer sur ce point à l'article « Homonyme » dans le *Vocabulaire européen des philosophies, dictionnaire des intraduisibles* (CASSIN Barbara [dir.] 2004), s.v., ainsi qu'à ma contribution « Accident/accident de voiture » dans ÉRISMANN Christophe et SCHNIEWIND Alexandrine (éds), *Compléments de substance. Études sur les propriétés accidentelles*

C'est pourquoi, comme Benjamin le fera à propos du « Brot » qui n'est pas du « pain » puisque « la manière de viser » n'est pas la même³⁰, Humboldt précise déjà dans *Latium et Hellas* que « même dans le cas d'objets purement sensibles les termes employés par des langues différentes sont loin d'être de véritables synonymes, et [...] en prononçant *hippos*, *equus* ou *cheval*, on ne dit pas exactement la même chose³¹ ». Autrement dit, les langues sont des visions du monde en interaction déterminante, non seulement avec une culture, mais avec quelque chose comme la « nature ».

L'une des clefs du dictionnaire des intraduisibles en philosophie tient à cette ligne de partage entre mot et concept. Part-on du concept pour parler des mots, ou part-on des mots pour penser les concepts ? C'est une question de Tullio Gregory, lors d'une des toutes premières réunions exploratoires du projet, qui m'a permis de comprendre l'originalité philosophique du dictionnaire. Il m'a demandé si les lemmes d'entrée seraient des mots ou des concepts. Réponse : des mots, des mots en langues. Nous philosophons en langues.

C'est en ce sens que le dictionnaire est un travail sophistique. Il choisit la logologie plutôt que l'ontologie. L'ontologie va de l'être au dire de l'être, en bonne orthodoxie parménido-heideggerienne ; la logologie va du dire à l'être, et produit l'être comme effet de dire, performance langagière. L'universel, qu'on nomme « monde » du côté de l'objet et « raison » du côté du sujet, n'existe pas tant alors comme origine ou comme certitude de vérité, que comme principe régulateur, selon un jugement qu'on nommerait en termes kantien réfléchissant plutôt que déterminant. Et cela ne vaut pas seulement pour le langage, le *logos*, mais pour la diversité des langues elle-même. La pensée, le monde aussi peut-être, ne dépendent pas seulement du langage en général, mais elle et il dépendent, jusqu'à un certain point (lequel ?), de chaque langue singulière. Entre ces langues, il n'y a pas de hiérarchie. Jürgen Trabant évoquait la surprise un peu dédaigneuse d'un Chateaubriand convive à la table de Humboldt, s'étonnant que la fille de son hôte pût quasiment demander le sel en sanscrit, et qu'Humboldt lorsqu'il éprouvait de l'ennui apprît même « les misérables patois ». C'est que le kavi ou le basque, tout

offertes à Alain de Libera, Paris, Vrin, 2008, p. 19-32 (CASSIN Barbara 2008).

30. BENJAMIN Walter 2000, p. 251.

31. HUMBOLDT Wilhelm von, *Latium und Hellas*, 1806, cité par Pierre Caussat, « Introduction du traducteur », in HUMBOLDT Wilhelm von 1974, p. 22.

comme les langues sans littérature, sont des singularités géniales, des *oddities*, et que classer l'exceptionnel est riche d'enseignements, qu'il s'agisse de langues avec Guillaume ou d'orchidées et de papillons avec Alexandre. Les langues sont comme les dieux grecs: elles forment un panthéon, pas une église. Même si le grec et l'allemand sont « autrement » géniaux, ces grandes langues classiques ne sont pas pour Humboldt, comme elles le seront pour Heidegger, supérieures; elles ne sont, pas plus que les autres, des « langues de l'être », au sommet d'une hiérarchie et susceptibles d'un nationalisme ontologique. Resterait, il est vrai, à interroger la singularité de chaque langue, et l'idée même de « génie » des langues, qui pointe toujours, lourde de toutes sortes de rivarolismes.

On tient là une manière forte de compliquer l'universel. Humboldt se plaît à évoquer l'idée qu'il puisse y avoir autant de langues que d'hommes qui habitent la terre, une hyper-Babel radicale, sans Pentecôte. Ou plutôt sans autre Pentecôte que la traduction. Quand on lit de près le texte biblique, il ressort d'ailleurs que la Pentecôte souligne, non seulement que les apôtres parlent en langues, mais que leurs auditeurs n'entendent jamais que leur propre langue, leur langue maternelle, quelle que soit celle dans laquelle les apôtres s'adressent à eux. Comme si les « langues de feu », le Saint Esprit, désignaient précisément le « entre », l'opération même de traduction, en l'occurrence une opération vraiment divine qui transforme une langue inconnue en langue connue³². J'en retiens l'idée qu'il n'y a pas de point de vue de tous les points de vue, pas de Dieu leibnizien qui, si chaque langue est une vision du monde, détient la vision *tota simul* de toutes les visions. Si Dieu il y a, c'est plutôt un Dieu traducteur. Comme le dit Lacan, à l'emporte-pièce: « Qu'est ce que ça veut dire la métalangue, si ce n'est la traduction³³? » Cet infini ouvert et non totalisant, *pan* plutôt que *holon*, voilà, je crois, ce qui interdit la nationalisation, ou la racialisation, de la pensée de Humboldt. Il s'agit toujours de mouvement, de dés-essentialisation, d'*energeia*.

C'est le moment de revenir sur l'interprétation que Heidegger propose de Humboldt. Car Heidegger, dans « Le chemin vers la

32. « Chacun d'eux les entendait parler sa propre langue. Déconcertés, émerveillés, ils disaient : "Ces hommes qui parlent ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ?" » (Actes des Apôtres, 2, 6-8, traduction liturgique de la Bible).

33. LACAN Jacques 1979, p. 20.

parole », pointe aussi l'*energeia* comme clef d'interprétation, et, à vrai dire, il cite toutes les phrases que j'ai citées ou que j'aurais dû citer. Mais il les « repense » « dans l'unique perspective d'ouvrir sur la façon dont elles déterminent pour Humboldt son *chemin vers la parole*³⁴ ». Heidegger tient Humboldt en grande considération et, pour lui, l'essai publié par les soins d'Alexandre en 1836, *De la diversité...*, « détermine, qu'on soit pour ou qu'on soit contre, qu'on le nomme ou qu'on le passe sous silence, toute la linguistique et toute la philosophie du langage jusqu'à aujourd'hui³⁵ ». Mais Humboldt, poursuit Heidegger, « amène à la parole la parole [c'est la traduction choisie pour *die Sprache*] en tant qu'elle est une espèce et une forme de l'aperçu du monde élaboré dans la subjectivité humaine³⁶ ». Autrement dit, selon Heidegger, et quelle que soit l'importance déterminante de Humboldt, sa perspective ne donne pas à voir « le déploiement même de la parole ». Il n'accède pas à la fameuse tautologie revisitée par la pensée de l'Être, devenue mot d'ordre pour l'heideggérianisme, selon laquelle « la parole parle », et c'est pourquoi il est et demeure linguiste, mais non penseur. Humboldt reste pris « dans la langue de la métaphysique de son époque », à savoir celle dans laquelle « la philosophie de Leibniz a un mot décisif à dire ». Or, ce mot décisif, pointé par Heidegger, c'est *energeia*. Mais l'interprétation que donne Heidegger de l'*energeia* humboldtienne est leibnizienne, et non pas grecque, car Heidegger entend déjà de manière évidemment non grecque l'interprétation leibnizienne de l'*energeia*. « La langue de la métaphysique de son époque », poursuit Heidegger, c'est la langue de la subjectivation et non pas celle de l'Être : « Humboldt détermine l'essence de la parole comme *energeia*, mais [...] il comprend cette dernière de façon entièrement étrangère au grec, dans le sens de la *Monadologie* de Leibniz, c'est-à-dire en tant qu'activité du sujet. »

Nous sommes pris ici dans une gigantomachie du même ordre que celle du *Sophiste* de Platon évoquée au seuil de *Être et Temps*, et il faudrait s'armer avec bien plus de soin que je ne peux le

34. HEIDEGGER Martin 1976, p. 233.

35. *Ibid.*, p. 232.

36. *Ibid.*, p. 235, comme toutes les citations qui suivent.

faire à présent pour prendre part à ce combat, en repartant des phrases mêmes de Leibniz et d'Aristote, de ce qu'il nous plaît d'y entendre, et de ce qu'elles nous permettent de comprendre. Il faudrait un très lourd travail d'histoire de la philosophie, éclairé par Heidegger mais distancié par rapport à lui, pour soutenir que l'*energeia* aristotélicienne est précisément ce que Humboldt a en vue lorsqu'il parle — je l'ai évoqué au début de ce propos — de la manière dont l'acte de parole, mais aussi la langue, mais aussi la traduction, sont des *energeiai*. En particulier, il me faudrait au préalable combattre les ressemblances d'appropriation, et poursuivre la réflexion entamée en ce qui concerne Aristote dans *Nos Grecs et leurs modernes*³⁷. Car Heidegger commence par s'approprier le *Monologue* de Novalis et le redoublement de la « logologie », avant de s'en déprendre au profit de l'authentique redoublement de « la parole parle »; et, de même, il commence par s'approprier Humboldt et l'*energeia* de la langue, pour s'en déprendre ensuite en la réduisant à une subjectivation de la pensée de l'être. En récusant l'authenticité heideggérienne, je récusé à la fois la première ressemblance de Novalis et de Humboldt avec ou en Heidegger, et le second mouvement qui les assigne à résidence dans une modernité insuffisante. Je soutiendrais en effet que l'*energeia* dont il s'agit, chez Humboldt comme dans le dictionnaire des intraduisibles, est bel et bien proche de celle que thématise Aristote quand il l'oppose à l'*ergon*, comme le verbe au substantif, comme l'acte au produit, comme la performance au résultat. *Energeia*, dans tous les sens du terme, est le geste humboldtien concrétisé de manière fugace dans le *Dictionnaire des intraduisibles* et, plus encore, dans ses traductions/adaptations³⁸. C'est en tout cas cette *energeia*-là, performance langagière aujourd'hui revisitée par Austin, qui permet au philosophe linguiste anthropologue de se défaire du souci du penseur, et de préférer au dévoilement de l'*alêtheia* ce qu'Arendt appelle la « chancelante équivocité du monde³⁹ ». Le chantier philosophique est ouvert, et j'aime à penser que la traduction peut servir comme modèle de savoir-faire avec les différences.

37. CASSIN Barbara (dir.) 1992.

38. On se reportera, en dernier lieu, à l'ouvrage collectif CASSIN Barbara (dir.) 2014.

39. ARENDT Hannah, *Journal de pensée*, Cahier II, Nov. 1950 [15] (ARENDR Hannah 2005, Vol. 1, p. 57).

Références des ouvrages cités

ARENDETT Hannah 2005

ARENDETT Hannah, *Journal de pensée*, traduit par Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Fayard, 2005.

BENJAMIN Walter 2000

BENJAMIN Walter, « La tâche du traducteur », traduit par Maurice Patronnier de Gandillac et Rainer Rochlitz, in *id.*, *Œuvres*, I, Paris, Gallimard (Folio), 2000, p. 244-262.

CASSIN Barbara (dir.) 1992

CASSIN Barbara (dir.), *Nos Grecs et leurs modernes. Les stratégies contemporaines d'appropriation de l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1992.

CASSIN Barbara (dir.) 2004

CASSIN Barbara (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies, dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil-Le Robert, 2004.

CASSIN Barbara 2008

CASSIN Barbara, « Accident/accident de voiture », in ÉRISMANN Christophe et SCHNIEWIND Alexandrine (éds), *Compléments de substance. Études sur les propriétés accidentelles offertes à Alain de Libera*, Paris, Vrin, 2008, p. 19-32.

CASSIN Barbara (dir.) 2014

CASSIN Barbara (dir.), *Philosopher en langues, Les intraduisibles en traduction*, Paris, Éditions de l'ENS, 2014.

CASSIN Barbara et NARCY Michel 1989

CASSIN Barbara et NARCY Michel, *La Décision du sens*, Paris, Vrin, 1989.

CHAR René 1983

CHAR René, *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1983.

DERRIDA Jacques 2005

DERRIDA Jacques, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Paris, éd. Galilée/Le Monde, 2005.

DK

Die Fragmente der Vorsokratiker, éd. par Hermann Diels, revu par Walter Kranz, Weidmann, Dublin/Zürich, 1966.

ESCHYLE 1972

ESCHYLE, t. II, *Agamemnon*, traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres (CUF), ¹⁰1972.

HEIDEGGER Martin 1976

HEIDEGGER Martin, *Acheminement vers la parole*, traduit par Jean Beaufret, Walter Brockmeier et François Fédier, Paris, Gallimard, 1976.

HUMBOLDT Wilhelm von 1903-1936

HUMBOLDT Wilhelm von, *Gesammelte Schriften*, éd. par Albert Leitzmann *et al.*, 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936.

HUMBOLDT Wilhelm von 1974

HUMBOLDT Wilhelm von, *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, traduit par Pierre Caussat, Paris, Seuil, 1974.

HUMBOLDT Wilhelm von 2000

HUMBOLDT Wilhelm von, « Introduction à l'Agamemnon », traduit par Denis Thouard, in *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000, p. 33-47.

HUMBOLDT Wilhelm von 2004

HUMBOLDT Wilhelm von, « Fragment d'une autobiographie », in *id.*, *De l'esprit de l'humanité et autres essais sur le déploiement de soi*, traduit par Olivier Mannoni, Charenton, Éditions Premières Pierres, 2004.

JUDET DE LA COMBE Pierre 2012

JUDET DE LA COMBE Pierre, « Un dire indirect. Traductions allemandes et françaises d'une phrase d'Eschyle », in HUBERT MOUGIN Sylvie et LECHEVALIER Claire (éds), *Le Théâtre antique entre France et Allemagne (XIX^e et XX^e siècles). De la traduction à la mise en scène*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2012, p. 241-275.

LACAN Jacques 1973

LACAN Jacques, « L'Étourdit », *Scilicet* 4 (1973), p. 5-52.

LACAN Jacques 1979

LACAN Jacques, « Vers un signifiant nouveau », Séminaire de 1977, *Ornicar*, 1979, p. 20.

PARMÉNIDE 1998

PARMÉNIDE, *Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être ?*, traduit par Barbara Cassin, Paris, Seuil (Points bilingues), 1998.

SCHLEIERMACHER Friedrich 1999

SCHLEIERMACHER Friedrich, *Des différentes méthodes du traduire*, traduit par Antoine Berman, Paris, Seuil (Points bilingues), 1999.

TRABANT Jürgen 1995

TRABANT Jürgen, « Le sens du langage », in MESCHONNIC Henri (dir.), *La Pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1995.

7

De l'Allemagne en Grèce

Philologues grecs à l'université d'Athènes (1837-vers 1860)

Sophia MATTHAIOU

L'investissement européen dans les études grecques, combiné au développement de l'humanisme et du classicisme, fut aussi lié à l'« émergence » de la Grèce dans la pensée des Européens¹ et au phénomène du philhellénisme². Quant aux Grecs eux-mêmes, l'un de leurs objectifs essentiels dans la période prérévolutionnaire, liant influence des Lumières et souci de connaissance du soi national, fut leur familiarisation réelle avec les auteurs classiques de l'Antiquité, principalement par le biais de l'éducation³.

Quelques décennies avant la révolution grecque et sous l'impulsion de Wilhelm von Humboldt, s'était façonné en Allemagne un système éducatif centré sur les études classiques, qui servirent à cristalliser le sentiment national allemand⁴.

Au cours de cette période qui vit l'Allemagne tenir le sceptre du savoir sur l'Antiquité, des lettrés grecs vivant ou étudiant dans les universités d'Europe furent en contact avec tout ce qui se passait dans ce domaine. Ce fut indubitablement le cas des intellectuels réunis autour de la revue *Λόγιος Ερμής* (*Logios Hermès*) publiée à Vienne. Par exemple, Konstantinos Asopios (1790-1872), ultérieurement l'un

1. GIAKOVAKI Nasia 2006 ; sur les élaborations intellectuelles correspondantes dans les cercles de l'intelligentsia française, voir TOLIAS Georges 1997.

2. DROULLIA Loukia 2003, t. 2, p. 267-286, où se trouve réunie la bibliographie essentielle sur ce sujet.

3. MATTHAIOU Sophia 2011, p. 120-121.

4. STRAY Christopher 1998, p. 7-113 ; MARCHAND Suzanne L. 2003, p. 3-35.

des premiers professeurs de l'université d'Athènes, étudia à cette époque à Göttingen et à Berlin⁵. De son côté, Konstantinos Koumas (1771-1836), déjà âgé, manifestait son admiration pour les « sages philologues d'Allemagne », pour reprendre la formule utilisée dans l'annonce de la parution de son *Dictionnaire* en 1824; plus tard, dans l'avant-propos de sa *Grammaire*, en 1833, il se dit certain de l'influence positive que les études des Grecs dans les universités allemandes exerceraient à l'avenir sur l'éducation hellénique⁶. Koumas fut par ailleurs l'un des premiers auxquels s'adressèrent, mais sans résultat, les responsables de l'université grecque afin qu'il y occupe une chaire⁷.

Le débat entre les lettrés grecs et les compétences acquises par certains d'entre eux *via* leur expérience des universités européennes contribuèrent à réunir, au cours de la période précédant la révolution, les conditions au moins intellectuelles de l'affirmation dans l'espace grec d'une philologie classique conforme aux exigences de l'époque, de la même façon que s'était formée l'*Altertumswissenschaft* (la science de l'Antiquité) dans le cadre de l'école allemande⁸. C'est ainsi que Friedrich August Wolf (1759-1824) avait introduit la conception, imposée ensuite par August Boeckh (1785-1867), selon laquelle la philologie classique se devait d'examiner l'ensemble des activités des Grecs et des Romains de l'Antiquité: Wolf et Boeckh conféraient ainsi une dimension historique manifeste à leur objet et marquaient un tournant dans les études philologiques; l'orientation donnée fut longtemps prépondérante en Allemagne. Et l'influence exceptionnelle qu'exerça Boeckh élargit l'horizon de la philologie dans l'Europe entière⁹.

Les nouveaux lettrés grecs, imprégnés de leurs études en Allemagne, remettent alors en question les capacités philologiques de leurs anciens maîtres dans le domaine des lettres grecques en multipliant les arguments: tout d'abord, ils leur reprochent leur ignorance bibliographique, leur méconnaissance de la production

5. BETTIS Stefanos 1991, p. 168-176.

6. KOUMAS Konstantinos M. 1833, p. λδ'-λε' [34-35].

7. LAPPAS Kostas 2004, p. 74.

8. MATTHAIU Sophia 2011, p. 120-134.

9. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF Ulrich von 1982, p. X-XI, p. 95-100, p. 105-137 (en particulier p. 108-110 et p. 120-122); SANDYS John Edwin 1964, p. 48-211; PFEIFFER Rudolf 1980, p. 193-209. Sur Boeckh, voir aussi *ADB* 2, p. 770-783 et LULLES Reinhard et SCHIERING Wolfgang (éds) 1988, p. 5-7.

philologique scientifique contemporaine : pour composer une étude philologique digne de nom, le philologue doit, disent-ils, consulter systématiquement les études des philologues européens et surtout des Allemands. Ils incriminent également leur ignorance de la langue latine, dont la connaissance est une condition indispensable, à leur avis, à l'exercice de la philologie classique. Les anciens philologues ne sont aucunement familiarisés, d'ailleurs, avec l'analyse exhaustive et scrupuleuse imposée par les règles de la critique philologique contemporaine, ni avec le mode de pensée dépassionné et rationaliste. Néanmoins, l'argument essentiel qu'ils invoquent est l'« incompétence » du premier lettré venu à exercer la philologie. Le philologue doit être armé de connaissances propres, il ne lui suffit pas de s'être simplement frotté à l'étude des lettres grecques antiques, situation très commune dans les cercles de lettrés, particulièrement chez les enseignants.

Munis de ces arguments, les philologues néophytes et futurs enseignants rejetèrent toute une tradition d'inculcation des lettres grecques antiques qui, avec l'éducation ecclésiastique, constituait à l'époque de la domination ottomane le fondement de l'instruction générale moyenne dans l'espace grec, sous quelque forme que ce fût¹⁰.

L'espérance de « rappeler les Muses dans leur ancien foyer » et le soin incessant accordé à l'organisation de l'éducation, de sorte que les Grecs puissent démontrer qu'ils étaient dignes de leurs ancêtres et du respect des États européens éclairés, domine aussi dans les intentions des gouvernements révolutionnaires¹¹ qui soulignent la nécessité d'une formation « grecque » et « morale » des citoyens, remettant à plus tard la tâche de se soucier des autres sciences¹². En effet, le passé antique des régions désormais libérées n'était pas seulement une preuve de leur droit à être intégrées à la Grèce, il était aussi le garant de la considération dont elles allaient jouir de la part des puissances européennes. L'identification effectuée par les

10. MATTHAIU Sophia 2011, p. 131.

11. « [...] nous administrer de façon sensée afin de nous montrer les dignes descendants de nos ancêtres aux yeux de l'Europe des Lumières! [...] pour nous montrer les dignes descendants de Lycurgue et de Solon, nous avons besoin des Lumières [...] pour rappeler les Muses dans leur ancien foyer [...] », proclame le Sénat du Péloponnèse en 1822. Voir DASKALAKIS Apostolos 1968, p. 32 ; ANTONIOU David (éd.) 2002, t. 1, p. 72-74.

12. Sur l'organisation et la philosophie de l'éducation au cours de cette période, voir MAVROSKOUFIS Dimitris K. 2003, p. 289-298 ; ANTONIOU David (éd.) 2002.

Européens du passé antique au niveau de civilisation le plus élevé jamais atteint dans l'histoire de l'humanité a contribué de façon décisive à la création même de l'État national grec.

L'idée de la dette des Européens envers les descendants des Grecs de l'Antiquité, notion fondamentale dans le philhellénisme allemand¹³, imprègne aussi les vues des Bavarois œuvrant à constituer l'État grec, particulièrement dans le domaine de l'éducation. Georg Ludwig von Maurer (1790-1872) croyait ainsi que, « tout comme au XIV^e et au XV^e siècles ce sont les Grecs qui ont donné leurs lumières au reste de l'Europe, de même aujourd'hui les Européens — et surtout les Allemands — rallumeront-ils dans son berceau le flambeau éteint depuis longtemps¹⁴ ».

L'application des modèles éducatifs allemands à l'organisation de l'éducation dans l'État grec nouvellement constitué ne prête guère à discussion. Les introducteurs des premiers projets de structuration du système éducatif grec furent Friedrich Thiersch et Georg Ludwig von Maurer ; Johannes Franz¹⁵ (1804-1851) contribua quant à lui à l'élaboration d'un autre plan éducatif. Tous les projets concernant l'université fondée en 1837, ainsi que son règlement final, furent ainsi d'inspiration allemande¹⁶.

Ce choix recueillit naturellement la pleine approbation des érudits qui avaient étudié en Allemagne avant ou durant la révolution. Mais il était de toute façon reconnu comme le plus abouti d'Europe ; outre l'accent qu'il mettait sur la formation théorique et surtout sur l'éducation classique, il promouvait le libéralisme politique¹⁷.

Qui disait université disait antiquité grecque : la conjonction paraissait directe et allant de soi¹⁸. Aussi une importance et une signification particulières furent-elles accordées, dès le départ, à la faculté de philosophie : celle-ci, réceptacle, conformément à son modèle allemand, de la quintessence de la vocation de

13. MARCHAND Suzanne L., *op. cit.*, p. 3-35.

14. Voir LAPPAS Kostas 2004, p. 44.

15. *Ibid.*, p. 41-64.

16. *Ibid.*, p. 57-96.

17. *Ibid.*, p. 96.

18. Idée que Kostas Lappas exprime en ces termes : « Si le trait fondamental de l'antiquité grecque était son haut niveau de culture intellectuelle, ce dernier ne pouvait être transféré dans la Grèce moderne que par l'intermédiaire de l'université. Une institution que sa nature destinait à servir, à l'instar des académies de l'Antiquité, les lettres, la philosophie, les sciences. » Voir LAPPAS Kostas 2004, p. 123. Voir aussi KARAMANOLAKIS Vanguélis D., 2006, p. 60-64.

l'établissement d'éducation supérieure du pays, surplombait les autres facultés.

Ce principe de l'unité des sciences sous l'aile de leur mère la philosophie servit de fondement à l'organisation des études, avec l'institution de cours généraux que devaient suivre tous les étudiants. Quant au besoin particulier de création d'un département de philologie, avec concentration de la plupart de ses activités sur l'antiquité gréco-romaine, il ne fut jamais mis en doute durant les phases de discussion sur l'organisation de l'établissement. Bien que cet archéocentrisme ne constituât pas une originalité grecque, puisqu'il correspondait aux directions plus générales prises par les programmes des universités européennes, il ne pouvait que servir des visées idéologiques et nationales¹⁹.

Les cours de philologie classique couvraient environ la moitié de l'ensemble des cours du département de philologie²⁰. Les travaux dirigés (φιλολογικόν φροντιστήριο) de philologie représentaient un quart de ces cours²¹. Si l'on ajoute à cela l'interprétation philologique effectuée dans le cadre du cours de philosophie de l'Antiquité, la domination de la philologie était indiscutable²².

D'autre part, le fait que la majorité des professeurs de toutes les facultés de l'université aient dès le début du XIX^e siècle étudié dans des universités allemandes était dû non seulement à la bonne réputation de ces dernières, mais aussi aux attributions de bourses pratiquées avant et après la fondation de l'État grec. Dans le département de philologie, le pourcentage des professeurs ayant étudié en Allemagne atteignait les 100 %²³. Parmi le personnel enseignant de la première heure se trouvaient aussi deux Allemands, Ludwig Ross (1806-1859), qui enseignait la philologie grecque et l'archéologie, et Heinrich Ulrichs (1807-1843), qui enseignait la philologie latine²⁴.

Au cours du XIX^e siècle, vingt professeurs enseignèrent la philologie grecque. La première génération comprend ceux qui vécurent la révolution, qu'ils y aient ou non participé, et ceux qui naquirent

19. KARAMANOLAKIS Vanguélis D. 2006, p. 63.

20. KARAMANOLAKIS Vanguélis D. 2002, p. 515.

21. *Ibid.*, p. 516.

22. HADZISTEPHANIDOU Sophia 2002, p. 657.

23. LAPPAS Kostas 2004, p. 150-151.

24. *Ibid.*, p. 638.

pendant ou peu d'années auparavant. Trois professeurs appartiennent à la première catégorie : Giorgios Gennadios (1786-1854), Konstantinos Asopios (1790-1872) et Ioannis Venthylas (1804-1854). À la seconde catégorie appartiennent Stefanos Koumanoudis (1818-1899), Efthymios Kastorchis (1817-1889), Athanasios Rousopoulos (1823-1898), Giorgios Papsliotis (1822-1877) et Dimitrios Mavrofydis (1828-1866)²⁵.

S'agissant des contenus scientifiques, tous s'alignent sur l'école allemande contemporaine de la science de l'Antiquité. Asopios met l'accent sur la contribution de Friedrich August Wolf, l'introducteur de cette même conception de « science de l'Antiquité », qu'il considérait comme son maître²⁶, tandis que tous les autres se réfèrent avec une vénération religieuse à Boeckh²⁷. À l'exception de Gennadios qui avait étudié la théologie à Leipzig, tous avaient assisté un temps aux cours de la « Philosophische Fakultät », à l'université de Berlin principalement, mais aussi à celles de Munich et de Bonn. Dans les discours inauguraux de leurs cours à l'université, le contenu de la philologie est analysé suivant les principes de Boeckh²⁸.

Nous savons qu'à l'Académie ionienne de Corfou, où il avait enseigné avant d'être admis au nombre des enseignants de l'université d'Athènes, Asopios appliquait la méthode analytique qu'il avait apprise en Allemagne, où l'avait envoyé Lord Guilford²⁹ (1766-1827), grand admirateur de l'Antiquité et fondateur de ladite académie. Après une longue introduction sur la vie et l'œuvre de l'auteur étudié, où était mise à contribution toute la bibliographie philologique dont on disposait à l'époque, Asopios analysait le texte — une partie de celui-ci, car le temps réservé à cette étude ne suffisait pas — du point de vue de la morphologie, de l'étymologie et de la syntaxe, tout en abordant des questions de métrique et de prosodie. Il attirait l'attention de ses élèves sur les « incertitudes » de la science philologique, à savoir les diverses opinions qu'il

25. *Ibid.*

26. ASOPIOS Konstantinos 1850, avant-propos, p. ζ' - κδ' [7-24].

27. KARAMANOLAKIS Vanguélis D. 2006, p. 59-60.

28. KASTORCHIS Efthymios 1849, p. 3 ; KOUMANOUDIS Stefanos 1849 ; MAVROPHYDIS D. I. 1861, p. 201-236 ; KYPRIANOS Aristidis 1867, page d'introduction ; Grigorios N. BERNARDAKIS 1899, p. 5.

29. BETTIS Stefanos 1991, p. 170.

était recommandé d'exprimer sur les questions philologiques³⁰. Des cours intitulés « encyclopédie de la philologie grecque » ou « méthodologie de la philologie grecque », suivant le modèle des cours allemands, étaient dispensés par les philologues grecs. Il en allait de même des cours dénommés « vie des Grecs » et « vie des Romains ». L'accent mis sur la dimension historique est manifeste dans tous les programmes des cours de philologie³¹.

Le trait essentiel et dénominateur commun était donc la foi en l'école allemande. Quant aux réalités, il faut rappeler que la fréquentation d'une université allemande ne signifiait pas pour un étudiant grec qu'il suivît systématiquement tous les cours : le système libéral de l'éducation allemande, qui présupposait une bonne éducation secondaire, ne l'imposait pas³². Certaines connaissances préalables faisaient défaut à de nombreux étudiants grecs, lacune qui était comblée par des écoles spécialisées, comme par exemple le Lycée grec de Munich. La fréquentation de l'université ne conduisait pas non plus forcément à l'obtention d'un diplôme ou à la rédaction d'une thèse de doctorat³³. Nombreux furent les premiers professeurs du département de philologie de l'université othonienne à être affectés à un poste sans disposer de ces qualifications formelles³⁴. Quoiqu'il en soit, ces études en Allemagne constituaient le passeport pour la nomination dans les écoles et les autres services de l'État nouvellement formé³⁵.

Parallèlement à cette admiration pour l'éducation philologique allemande, s'exprime de nombreux côtés la conviction qu'il est possible de développer en Grèce même l'étude scientifique de la

30. MATTHAIU Sophia 2011, p. 133-134.

31. KARAMANOLAKIS Vanguélis D. 2006, p. 39-43.

32. Si l'on en croit ses notes prises lorsqu'il étudiait à Göttingen, Asopios ne suivait pas de manière systématique les travaux dirigés de philologie (Philologisches Seminar), voir EBE (Bibliothèque nationale de Grèce), section des manuscrits et fac-similés, codex n° 2391, f. 271.

33. LAPPAS Kostas 2004 p. 167-169.

34. Ce fut le cas de Stefanos Koumanoudis, qui commentait avec autodérision le fait que de sa vie, il n'avait obtenu aucune attestation de son niveau d'études, voir MATTHAIU Sophia 1999, p. 29. C'est sans aucune certification d'études que Kastorchis fut également nommé en 1848, voir DIMARAS Konstantinos Th. 1966, p. 65-79. Ce fut aussi le cas de Konstantinos St. Kontos : voir CHRISTODOULOU Giorgios A. 1979, p. 43-44.

35. Aristide Kyprianos a enseigné au deuxième collège d'Athènes, et Panagiotis Efstratiadis a longtemps été fonctionnaire des services archéologiques et un cadre essentiel de la société archéologique, voir MATTHAIU Sophia 1999, p. 71.

philologie classique. Dans son cours inaugural de 1849³⁶, Efthymios Kastorchis se livre à une rétrospective brève mais complète de l'histoire de la science de la philologie classique, débutant par l'Antiquité et aboutissant à l'école allemande, qui à son avis est la plus importante, et dont il est lui-même le produit. La dernière partie³⁷ est consacrée à la nécessité de cultiver cette science dans son lieu d'origine, à savoir la Grèce, particulièrement à l'heure présente où les circonstances sont favorables, afin que les Grecs se montrent les « dignes héritiers » de leur patrimoine et qu'ils se rangent parmi les nations contemporaines éclairées. Tout comme les plus anciens étaient parvenus à élever la nation au rang des « nations libres et autonomes », de même les nouvelles générations, dans lesquelles il s'inclut lui-même, doivent-elles lutter pour une « éducation ordonnée et scientifique ». Kastorchis aspire à la création d'un courant de philologie scientifique purement grecque, à la cristallisation d'une tradition qui ne s'appuierait pas exclusivement sur les travaux des philologues étrangers.

Quelques traits communs distinguent encore cette première génération de philologues, dont l'activité ne peut être saisie que dans le cadre de son époque. En effet, la constitution de la science de la philologie classique en Grèce au XIX^e siècle constitue un processus étroitement lié aux conditions de structuration du nouvel État.

La différence d'esprit scientifique entre les professeurs grecs et allemands de l'université grecque fut manifeste dès le début. Ainsi, dans l'édition du programme des cours de 1837, Ross est le seul à publier une étude archéologique scientifique, comme le prévoyait le règlement calqué sur la tradition universitaire allemande³⁸.

La première génération des professeurs grecs n'avait pas acquis de spécialité philologique bien claire, conséquence avant tout de l'imprécision qui dominait encore dans la science internationale entre la philologie classique et l'archéologie plus récente. Le nom de Koumanoudis, qui enseignait la philologie latine, a surtout été attaché au développement de la science de l'épigraphie et à la fonction de secrétaire de la Société archéologique, qu'il exerça pendant trente-cinq ans : c'est dans l'évolution scientifique de l'archéologie,

36. KASTORCHIS Efthymios 1849.

37. *Ibid.*, p. 23-24.

38. LAPPAS Kostas 2004, p. 202-203.

et non de la philologie, qu'il a joué un rôle³⁹. Efthymios Kastorchis, de son côté, enseignait simultanément la philologie latine et un cours intitulé « archéologies grecques », qui était en fait un cours d'histoire conforme aux modèles allemands⁴⁰. Lui aussi fut un membre distingué de la Société archéologique⁴¹. Quant à Athanasios Rousopoulos, il enseigne conjointement la philologie grecque et l'archéologie⁴².

En outre, le département de philologie fut relié dès le début aux besoins pratiques de l'État concernant la formation des enseignants. En dépit des — rares — discussions sur la « scientificité » du contenu des cours de philologie, personne ne remit en question ce rôle primordial de la faculté. La confusion est évidente dans le fonctionnement du φιλολογικόν φροντιστήριο, institution d'origine allemande, dont l'application à l'université grecque servit principalement le but pratique de produire des enseignants des collèges grecs à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur de l'État grec⁴³.

Jusqu'aux années 1870, l'œuvre écrite produite par les lettrés philologues de l'époque est polymorphe et très peu philologique au sens strict du terme, tandis que les tentatives d'édition des auteurs antiques échouent jusqu'aux années 1860. Manuels didactiques destinés à l'enseignement secondaire, grammaires, chrestomathies (anthologies didactiques de textes anciens) et dictionnaires complétaient, ne l'oublions pas, le revenu de leurs auteurs, tandis que la rédaction de publications exprimant des interrogations sur l'identité néo-hellénique semblait les occuper tout autant, voire même davantage⁴⁴. Asopios lui-même, le « prytane des philologues », ainsi qu'on l'appelait⁴⁵, se limita à l'édition de sa *Syntaxe*⁴⁶, d'une *Histoire de la Littérature*⁴⁷ incomplète et d'une introduction inachevée à l'œuvre de Pindare⁴⁸ publiée à l'attention des étudiants sous forme

39. MATTHAIOU Sophia 1999.

40. MATTHAIOU Sophia 2011, p. 145.

41. MATTHAIOU Sophia 1999, p. 71 ; KASTORCHIS Efthymios 1879.

42. MATTHAIOU Sophia 2011, p. 145.

43. *Ibid.*, p. 141.

44. *Ibid.*, p. 135-136, 146.

45. Voir la notice nécrologique GOGOS Grigorios 1873.

46. ASOPIOS Konstantinos 1841, 1847, 1848a, 1848b. D'autres éditions ont suivi.

47. ASOPIOS Konstantinos 1850.

48. ASOPIOS Konstantinos 1843.

de simple traité. De surcroît, la rédaction d'un dictionnaire de grec moderne était le souhait de beaucoup⁴⁹.

Le sentiment de l'urgence de certaines priorités s'imposant, l'exercice rigoureux de la science de la philologie classique était repoussé au lendemain. Tous ces érudits soutinrent la constitution de l'État, en participant à toutes sortes de commissions et d'activités. Gennadios est un cas à la fois caractéristique et exceptionnel. La production strictement philologique que comprend son œuvre variée (grammaire, éditions commentées de textes anciens pour l'école centrale d'Égine, notes interprétatives et critiques de textes demeurées inédites) suscitait l'estime, dont nous avons des témoignages, des philologues allemands de l'époque⁵⁰. Il est peut-être l'érudit et le philologue le plus actif des premières décennies de l'État grec. Simultanément professeur de collège et d'université durant un temps, responsable de la bibliothèque alors à ses tout premiers commencements, auteur d'une foule de manuels didactiques, c'est l'homme qui a incité les bons élèves à étudier en Allemagne grâce à une bourse d'État, et à étudier même un objet précis, afin de couvrir à leur retour un besoin précis. Dans la notice nécrologique que lui a consacrée en 1854 le *Spectateur d'Orient*, on peut lire :

Dans une société comme la nôtre, qui lutte encore avec les premières nécessités de son existence et de son organisation, où tout est encore à faire et à classer, on est souvent obligé d'appliquer son activité à plusieurs objets à la fois⁵¹.

En liaison avec ce qui précède, on peut voir également combien la conscience de la nécessité de transfuser dans l'espace grec les conquêtes européennes de la philologie était vive. Ainsi, dans les revues et les journaux, les philologues publiaient des informations se rapportant aux évolutions européennes dans ce domaine, activité qui augmentait elle aussi les revenus de leurs auteurs⁵². Nombre d'entre eux d'ailleurs travaillaient simultanément dans

49. MATTHAIIOU Sophia 2011, p. 146.

50. Voir ANASTASIADIS Xénophon 1926, p. 384 (une lettre adressée de Leipzig par Ioannis Venthylas à Gennadios en 1826 mentionne l'excellente réputation dont ce dernier jouissait dans les cercles des philologues allemands). Voir aussi SANDYS John Edwin 1964, p. 368.

51. ANASTASIADIS Xénophon 1926, p. 476.

52. MATTHAIIOU Sophia 2011, p. 145-146.

divers établissements d'éducation, et donner des cours particuliers était une pratique tout à fait habituelle⁵³.

Un autre trait qui, selon nous, met en relief l'osmose de l'élément allemand avec le milieu grec est l'extrême importance attribuée à la question de la liberté dans l'exercice de la science. De nombreuses discussions furent dès le début consacrées à cette question de la liberté des études à l'université grecque, puisque le règlement, qui suivait le modèle allemand, donnait au professeur le droit de choisir ce qu'il allait enseigner et à l'étudiant celui de gouverner le parcours de ses études, la seule obligation imposée étant celle de participer à des examens finaux⁵⁴.

La question de la liberté constitua un sujet d'ardentes discussions entre les défenseurs fanatiques du libéralisme dans le fonctionnement de l'université et ceux qui soutenaient que ce système créait de grandes difficultés et produisait par conséquent des résultats éducatifs insuffisants. Une discussion publique eut lieu entre le professeur de droit Konstantinos Phréaritis (1819-1902), qui avait étudié en Allemagne, et le professeur de philosophie Dimitrios Stroumbos (1806-1890), qui avait étudié en France. La controverse fut lancée par le second, qui affirma qu'il était besoin, au lieu d'une liberté illimitée, d'imposer un règlement qui assurerait une plus grande discipline d'étude, et tout d'abord d'établir des examens annuels, même si cette discipline en venait à égratigner la liberté de l'individu⁵⁵.

Phréaritis répondit par un article publié dans la revue *Πανδώρα*⁵⁶ (Pandora), dans lequel il soulignait, entre autres, le « caractère national » qui devait définir l'éducation générale grecque⁵⁷. En ce qui concernait l'université, il soutenait que la notion de science, qui était le contenu même des études qu'elle proposait, était étroitement liée à celle de liberté⁵⁸. Il saluait la sagesse des universités allemandes qui avaient embrassé cet axiome : « En Allemagne, nul sage n'a jamais considéré cette liberté comme faisant obstacle à

53. Un bon exemple est celui de Stefanos Koumanoudis : voir ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia 1999, p. 27.

54. LAPPAS Kostas 2004, p. 93-94.

55. LAPPAS Kostas 2004, p. 284-285. Stroumbos a formulé ses vues dans la publication en 1855 de Το μέλλον ήτοι περί ανατροφής και παιδείσεως.

56. ΠΗΡΕΑΡΙΤΗΣ Konstantinos 1854-55, p. 525-532.

57. *Ibid.*, p. 528-530.

58. *Ibid.*, p. 530.

la science et corrompant les mœurs des étudiants » ; et il reliait ce modèle libéral d'éducation universitaire à la liberté politique :

À l'université, l'étudiant ne reçoit pas seulement un enseignement, c'est surtout la véritable vie scientifique qui est stimulée en lui, ainsi que le développement complet de l'intellect et de toute aptitude. À l'université, celui qui y vient apprend principalement l'art de l'usage scientifique de l'intelligence. De là naît d'une part l'absolue nécessité de la liberté d'enseignement, que limitent seulement la conscience éclairée et l'honneur scientifique, d'autre part la nécessité de la liberté pratique et scientifique des étudiants, par laquelle se constitue l'individualité de chacun, se développe le véritable esprit moral fondé sur le choix même, se forme le caractère complet et indépendant de l'homme libre et du citoyen⁵⁹ [...]

La notion de liberté est une idée sur laquelle insistent particulièrement les premiers philologues grecs. Asopios consacre une bonne partie de son cours inaugural de 1842 à la notion de critique philologique, dont la longue analyse est un hymne à la liberté de pensée :

Cette Critique, qui tolère tout, professe cet axiome que la liberté la plus libre et absolue de la réflexion, même portée à l'excès, est préférable à tout autre, à l'interdiction violente et tyrannique de penser et de parler [...]. Une telle Critique qui tolère tout trouve qu'il vaut mieux vivre à Berlin, là où l'on réfute l'existence d'un seul Homère, que là où l'on oblige à convenir d'un seul prophète [...] et enfin, bien mieux vaut-il vivre à une époque et en un lieu où l'on pardonne d'accuser ouvertement Aristote de ne pas connaître exactement la nature de la poésie et de l'art et de ne pas être capable d'estimer Eschyle, qu'en des contrées ou en des temps où les Péripatéticiens frappaient les hétérodoxes ou étaient brûlés par eux [...]. L'honneur des victimes d'insultes et d'injustices se réhabilite, mais ceux qui sont brûlés vifs ne revivent plus⁶⁰.

Cette relation étroite entre la politique et la liberté scientifique avec pour épïcéntré la philologie, Koumanoudis l'a aussi développée dans son cours inaugural de 1846, qu'il répéta également plus tard. À son avis, cette liberté n'aurait pu exister à des époques plus anciennes, car elle est liée au progrès politique des États européens, à la tolérance religieuse institutionnalisée dans les pays

59. *Ibid.*, p. 531.

60. ASOPIOS Konstantinos 1842, p. 27-28.

démocratiques, etc. Afin de mettre vigoureusement l'accent sur le degré de liberté atteint à l'université de Berlin, il rapporte le cas de deux professeurs de théologie qui coexistaient dans la même faculté, chacun suivant des opinions diamétralement opposées à celles de l'autre : l'un, Heugstenberg, était fidèle à la philosophie de la foi absolue dans les dogmes admis de la religion catholique (il lui attribue l'épithète d'« ultra-orthodoxe ») ; l'autre, Benary, s'adonnait au doute systématique et, appliquant aux Écritures les méthodes de la critique philologique, posait la question de l'authenticité de leur contenu⁶¹.

La perception et la projection du dogme de la liberté semblent être davantage reliées aux convictions idéologiques et aux espérances d'un État politiquement libéral qu'à la méthodologie de la science elle-même. D'un autre côté, tandis que les guides des études de l'université condamnent l'utilitarisme et font de l'étude la valeur suprême, qui trouve en elle-même sa justification, ce qui domine paradoxalement dans la pratique, ce sont les nécessités de la production d'enseignants.

Ainsi, en dépit de la constante invocation du nom d'August Boeckh et de son enseignement pionnier à l'université de Berlin, la philologie classique ne semble pas avoir acquis de substance scientifique, du moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Elle se limita à l'expression d'intentions et à la formulation d'espérances. Les philologues grecs de la période que nous examinons ont été à la fois les acteurs et les témoins d'une période de transition dont ils ne pouvaient dépasser les limites. Dans ce cadre, et malgré cette permanente sollicitation de la littérature grecque de l'Antiquité, le grand philologue classique Adamantios Koraïs (1748-1833) ne trouva de place dans la pensée des philologues classiques « professionnels » grecs qu'au début du XX^e siècle.

En effet, tout au long du XIX^e siècle, les philologues-mêmes le perçurent encore comme un « Père » de la Nation et de la langue grecque, image beaucoup plus « utile » et par conséquent

61. Ce texte, qu'il mentionnait souvent, ne fut jamais publié ; voir EBE (Bibliothèque nationale de Grèce), section des manuscrits et fac-similés, archives Stefanos A. Koumanoudis, dossier 8 (1122).

extrêmement puissante lors de cette phase de constitution du nouvel État⁶².

Traduction : Danielle Morichon

Références des ouvrages cités

ADB

ADB (Allgemeine Deutsche Biographie), Leipzig, Duncker & Humblot, 1875-1912.

ANASTASIADIS Xénophon 1926

ANASTASIADIS Xénophon [= GENNADIOS IOANNIS G.], *Γεωργίου Γενναδίου βίος, έργα και επιστολαί*, Paris, Les Belles Lettres, 1926.

ANTONIOU David (éd.) 2002

ANTONIOU David (éd.), *Η εκπαίδευση κατά την Ελληνική Επανάσταση 1821-1827. Τεκμηριωτικά κείμενα*, Athènes, Fondation du Parlement grec, Vol. 1, 2002.

ASOPIOS Konstantinos 1841

ASOPIOS Konstantinos, *Εισαγωγή εις την ελληνικήν σύνταξιν*, Corfou, Imprimerie du gouvernement, 1841.

ASOPIOS Konstantinos 1843

ASOPIOS Konstantinos, *Εισαγωγή εις Πίνδαρον*, Athènes, Imprimerie « I Mnimosyni » de X. Nikolaïdou Philadelphos, 1843.

ASOPIOS Konstantinos 1847

ASOPIOS Konstantinos, *Περί Ελληνικής Συντάξεως*, première période, deuxième édition, Athènes, Imprimerie S. K. Vlastos, 1847.

ASOPIOS Konstantinos 1848a

ASOPIOS Konstantinos, *Περί Ελληνικής Συντάξεως*, première période, deuxième édition améliorée, Athènes, s. éd., 1848.

62. MATTHAIOU Sophia, 2012, p. 51-68.

ASOPIOS Konstantinos 1848b

ASOPIOS Konstantinos, *Περί Ελληνικής Συντάξεως*, deuxième période, Athènes, Imprimerie S. K. Vlastos, 1848.

ASOPIOS Konstantinos 1850

ASOPIOS Konstantinos, *Ιστορία των ελλήνων ποιητών και συγγραφέων*, Vol. 1, A-Z, Athènes, Imprimerie S. K. Vlastos, 1850.

BERNARDAKIS Grigorios N. 1899

BERNARDAKIS Grigorios N., *Λόγος Εισιτήριος περί Φιλολογίας*, Trieste, Imprimerie Lloyd autrichien, 1899.

BETTIS Stefanos 1991

BETTIS Stefanos, *Χριστόφορος Φιλητάς και Κωνσταντίνος Ασώπιος. Οι διδάσκαλοι του γένους*, Ioannina, Société des études épirotes, 1991.

CHRISTODOULOU Giorgios A. 1979

CHRISTODOULOU Giorgios A., *Κωνσταντίνος Στ. Κόντος 1834-1909*, Vol. 1, Athènes, édition à compte d'auteur, 1979.

DASKALAKIS Apostolos 1968

DASKALAKIS Apostolos, *Κείμενα-Πηγαί της ιστορίας της ελληνικής επαναστάσεως, σειρά τρίτη, τα περί παιδείας*, Vol. 3, Athènes, s. éd., 1968.

DIMARAS Konstantinos Th. 1966

DIMARAS Konstantinos Th., « Το υπόμνημα του Κ. Παπαρρηγόπουλου (1849) », *Ο Εραμιστής* 21 (1966), p. 65-79.

DROULIA Loukia 2003

DROULIA Loukia, « Ο φιλελληνισμός. Φιλελεύθερο καριζοσπαστικό κίνημα », in PANAGIOTOPOULOS Vassilis (éd.), *Ιστορία του Νέου Ελληνισμού 1770-2000*, Vol. II, Athènes, Ellinika Grammata, 2003, p. 267-286.

EBE (Bibliothèque nationale de Grèce), section des manuscrits et fac-similés, codex n° 2391, f. 271.

EBE (Bibliothèque nationale de Grèce), section des manuscrits et fac-similés, archives Stefanos A. Koumanoudis, dossier 8 (1122).

ΓΙΑΚΟΒΑΚΙ Nasia 2006

ΓΙΑΚΟΒΑΚΙ Nasia, *Ευρώπη μέσω Ελλάδας. Μια καμπή στην ευρωπαϊκή αυτοσυνείδηση, 17ος-18ος αιώνας*, Athènes, Hestia, 2006.

GOGOS Grigorios 1873

Λόγος Επιτάφιος Ασωπίου Κωνσταντίνου του Ασωπίου εκφωνηθείς υπό Γρηγορίου Γώγου Αρχιμανδρίτου, Braïla, Imprimerie Pérıklès M. Pestemaltzoglou, 1873.

HADZISTEPHANIDOU Sophia 2002

HADZISTEPHANIDOU Sophia, « Η φιλοσοφική σχολή Αθηνών 1837-1911 », in BOUZAKIS Sifis (éd.), *Επίκαιρα θέματα ιστορίας εκπαίδευσης*, actes du 1^{er} colloque scientifique en histoire de l'éducation, Patras 28-30 septembre 2000, Athènes, Gutenberg, 2002, p. 651-670.

KARAMANOLAKIS Vanguélis D. 2002

KARAMANOLAKIS Vanguélis D., « Το Πρόγραμμα Σπουδών του Φιλολογικού Τμήματος της Φιλοσοφικής Σχολής Αθηνών 1837-1911 », in BOUZAKIS Sifis (éd.), *Επίκαιρα θέματα ιστορίας εκπαίδευσης*, actes du 1^{er} colloque scientifique en histoire de l'éducation, Patras 28-30 septembre 2000, Athènes, Gutenberg, 2002, p. 513-522.

KARAMANOLAKIS Vanguélis D. 2006

KARAMANOLAKIS Vanguélis D., *Η συγκρότηση της ιστορικής επιστήμης και η διδασκαλία της ιστορίας στο Πανεπιστήμιο Αθηνών 1837-1932*, Athènes, Archives historiques de la Jeunesse grecque-Secrétariat général à la Jeunesse/Institut de recherches néo-helléniques-Fondation nationale de la recherche scientifique, 2006.

KASTORCHIS Efthymios 1849

KASTORCHIS Efthymios, *Πρώτον εισαγωγικόν μάθημα των Ελληνικών Αρχαιολογιών, διδαχθέν τη α' Δεκεμβρίου 1849, Εν τω Οθωνείω Πανεπιστημίω*, Athènes, Imprimerie S. K. Vlastos, 1849.

KASTORCHIS Efthymios 1879

KASTORCHIS Efthymios, *Ιστορική έκθεσις των πράξεων της εν Αθήναις Αρχαιολογικής Εταιρίας*, Athènes, Imprimerie Hermis, 1879.

KOUMANOUDIS Stefanos A. 1849

KOUMANOUDIS Stefanos A., « Περί Φιλολογίας εν γένει και ιδίως της λατινικής », *Φιλολογικός Συνέκδημος* 7-8 (31 mars 1849), p. 230-247.

ΚΟΥΜΑΣ Κ. Μ. 1833

ΚΟΥΜΑΣ Κ. Μ., *Γραμματική δια σχολεία*, Vienne, Imprimerie Antonios Avkoulos, 1833.

ΚΥΡΙΑΝΟΣ Aristidis 1867

ΚΥΡΙΑΝΟΣ Aristidis, *Καρόλου Οδοφρ. Μυλλέρου Ιστορία της Ελληνικής Φιλολογίας*, traduit de l'allemand, Vol. 1, Athènes, Imprimerie Hermis, 1867.

LAPPAS Kostas 2004

LAPPAS Kostas, *Πανεπιστήμιο και φοιτητές στην Ελλάδα τον 19^ο αιώνα*, Athènes, Archives historiques de la Jeunesse grecque-Secrétariat général à la Jeunesse/Institut de recherches néo-helléniques-Fondation nationale de la recherche scientifique, 2004.

LULLES Reinhard et SCHIERING Wolfgang (éds) 1988

LULLES Reinhard et SCHIERING Wolfgang (éds), *Archäologenbildnisse. Porträts und Kurzbiographien von Klassischen Archäologen deutscher Sprache*, Mayence, Philipp von Zabern, 1988.

MARCHAND Suzanne L. 2003

MARCHAND Suzanne L., *Down from Olympus. Archaeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 2003.

ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia 1999

ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia, *Στέφανος Α. Κουμανούδης (1818-1899), Σχεδιάσμα βιογραφίας*, Athènes, Bibliothèque de la Société archéologique d'Athènes, 1999.

ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia 2011

ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia, « Establishing the Discipline of Classical Philology in nineteenth-century Greece », *The Historical Review/ La Revue Historique* 8 (2011), p. 117-148.

ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia 2012

ΜΑΤΘΑΙΟΥ Sophia, « Ο Κοραΐς και οι έλληνες κλασικοί φιλόλογοι τον 19ο αιώνα » in DEDE Katerina et DIMITROPOULOS Dimitris (éds), « *Η ματιά των άλλων* ». *Προσλήψεις προσώπων που σφράγισαν τρεις αιώνες (18ος-20ος)*, Athènes, Institut de recherches néo-helléniques-Fondation nationale de la recherche scientifique, 2012, p. 51-68.

MAVROPHRYDIS D. I. 1861

MAVROPHRYDIS D. I., « Περί της Φιλολογίας και των μερών αυτής », *Φιλίστωρ* 1 (1861), p. 201-236.

MAVROSKOUFIS Dimitris K. 2003

MAVROSKOUFIS Dimitris K., « Η εκπαίδευση 1821-1832. Ανανεωτικές φροντίδες στα χρόνια του αγώνα », in PANAGIOTOPOULOS Vassilis (éd.), *Ιστορία του Νέου Ελληνισμού*, Vol. 3, Athènes, Ellinika Grammata, 2003.

PFEIFFER Rudolf 1980

PFEIFFER Rudolf, *Ιστορία της κλασσικής φιλολογίας. Από το 1300 μέχρι το 1850*, traduit par Panagiotis Xenos, Athènes, Éditions de l'Académie d'Athènes, 1980.

PHRÉARITIS Konstantinos 1854-55

PHRÉARITIS Konstantinos, « Βιβλιοκρισία. Το μέλλον ήτοι περί ανατροφής και παιδείσεως υπό Δ. Σ. Στρούμπου », *Πανδώρα* 5 (1854-55), p. 525-532.

SANDYS John Edwin 1964

SANDYS John Edwin, *A History of Classical Scholarship*, Vol. 3, New-York, Hafner Publishing Co., 1964.

STRAY Christopher 1998

STRAY Christopher, *Classics Transformed: Schools, Universities and Society in England, 1830 — 1960*, Oxford, Clarendon Press, 1998.

STROUMBOS D. S. 1855

STROUMBOS D. S., *Το μέλλον ήτοι περί ανατροφής και παιδείσεως*, Athènes, Imprimerie S. K. Vlastos, 1855, p. 580-586.

TOLIAS Georges 1997

TOLIAS Georges, *La médaille et la rouille. L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Athènes, Paris, Hatier-Kauffmann (« Confluences »), 1997.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF Ulrich von 1982

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF Ulrich von, *History of the Classical Scholarship*, Translated from the German by Alan Harris. Edited with introduction and notes by Hugh Lloyd-Jones, Londres, Duckworth, 1982.

8

Ludwig Ross en Grèce

La dimension européenne des sciences de l'Antiquité

Ève GRAN-AYMERICH

Ludwig Ross (1856-1859) est actif en Grèce¹ (1832-1845) à une époque où le pays est au centre de la politique orientale européenne. Cette période initiale de sa carrière scientifique est décisive, non seulement pour l'orientation de ses propres recherches, mais aussi et surtout pour la détermination des fondements de l'archéologie classique européenne². En effet, il est le premier représentant sur le sol grec d'une « science archéologique » en gestation dont il fait la promotion, soutenu par le pouvoir bavarois représenté par le roi Othon³ (1815-1867), qui accorde à l'archéologie une place éminente dans sa politique intérieure. En la personne de Ross se conjuguent science et politique : l'archéologie contribue à ancrer l'identité grecque dans l'Antiquité et à légitimer le pouvoir mis en place par les puissances protectrices — la France, la Grande-Bretagne et la Russie⁴. Par ailleurs, le rôle de Ross en Grèce ne se limite pas à la sphère du pouvoir bavarois, mais s'inscrit dans un large contexte européen, comme l'atteste sa correspondance⁵. Alors

1. Voir les actes du colloque tenu à Athènes en octobre 2002 : GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga 2005.

2. Voir sur ce thème NIEMEIER Wolf-Dietrich 2005.

3. Voir THOUVENEL Édouard 1890.

4. Sur la place et le rôle de l'archéologie dans la définition et l'organisation de la Grèce indépendante, voir PAGO Géraldine 2004, TSIOMIS Yannis 2005 et YEROLYMPOS Alexandra 2003.

5. Nachlass Ludwig Ross, Schleswig-Holsteinischen Landesbibliothek Kiel. Sur le rôle des correspondances savantes, voir BONNET Corinne et KRINGS Véronique 2008.

que son action est exposée aux conséquences des luttes d'influence entre les puissances européennes et à celles de l'affirmation de l'identité nationale grecque, elle nourrit, d'autre part, les échanges qui s'exercent au sein de la communauté des savants allemands, français et grecs. C'est ce qu'illustrent les relations épistolaires établies par Ross avec Karl Benedikt Hase (1780-1864) et Désiré Raoul-Rochette (1790-1854)⁶, tous deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La dimension européenne des travaux de Ross les fait dépendre de la réalité politique contemporaine, dont le cœur est alors la question d'Orient et la Grèce est l'un des termes majeurs, depuis la mise en place du projet méditerranéen de Bonaparte. En effet, l'expédition d'Égypte et de Syrie⁷ inaugure, d'une part, une longue période de rivalité entre nations européennes et, d'autre part, un « modèle » de mise en œuvre de la « science archéologique » : l'expédition militaro-scientifique⁸ réitérée à plusieurs reprises au cours du XIX^e siècle, et en premier lieu, précisément en Grèce, avec l'expédition scientifique de Morée en 1829⁹. Alors que le philhellénisme européen est à son zénith, et que les nations occidentales s'engagent pour soutenir la cause de l'indépendance, la France décide l'envoi en Morée (le Péloponnèse) d'un corps expéditionnaire pour chasser les troupes de l'Égyptien Ibrahim Pacha ; elle l'accompagne d'une équipe de savants, parmi lesquels les archéologues, chargés « de fonder sur des bases précises la connaissance du passé de grandeur de ces territoires et contribuer ainsi, par delà l'obscurantisme de la domination islamique, à restaurer les origines de la civilisation occidentale¹⁰ ». Les travaux archéologiques français, définis par une commission représentative des académies des sciences, des inscriptions et belles-lettres et des beaux-arts¹¹, se concentrent sur Olympie et réalisent, même très

6. Une partie de leur abondante correspondance allemande a été étudiée et publiée par GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012. Pour chacun des dossiers, voir HASE Karl Benedikt 1839-1850, RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854, ROSS Ludwig 1835-1854.

7. Sur la place de la Grèce comme échelle vers l'Égypte, voir TOLIAS Georges 1997, p. 198-199.

8. Sur les rapports entre archéologie et politique méditerranéenne française voir GRAN-AYMERICH Ève 2000, GRAN-AYMERICH Ève 2009.

9. Sur la création et le programme de l'expédition, voir GRANGE Daniel J. 2000, p. 44 ; sur la relation de la science et de la politique MAUFROY Sandrine 2011, p. 108-112.

10. LEPETIT Bernard 1998, p. 99.

11. K.B. Hase et D. Raoul-Rochette en sont membres et rapporteurs de ses recommandations pour les sciences de l'Antiquité.

partiellement, les projets d'exploration d'un site considéré comme majeur par les savants européens, au premier rang desquels les Allemands qui, de Johann Joachim Winckelmann à Ernst Curtius¹² en passant par Ross lui-même, n'ont cessé d'appeler de leurs vœux l'organisation d'une fouille systématique. De fait, l'expédition scientifique de Morée gardera jusqu'en 1875 valeur de référence dans la mise en place d'une « politique archéologique » en Grèce. Ross lui-même en assume la responsabilité à la direction des services créés par le pouvoir othonien et affirme ainsi la primauté de l'archéologie allemande sur tout le territoire grec : c'est bien ce que manifeste sa correspondance avec Désiré Raoul-Rochette, qui, comme les deux académies auxquelles il appartient¹³, est suspendu aux informations fournies par Ross sur les travaux conduits à Athènes et sur les fruits de ses incessants voyages d'exploration dans la Grèce continentale et insulaire. Cependant, la carrière de Ross pâtit de sa situation de dépendance à l'égard d'un pouvoir dont la politique, y compris archéologique, est mal acceptée par les Grecs eux-mêmes, ce qui provoque le retour de Ross en Allemagne et le transfert aux élites grecques de la responsabilité des institutions archéologiques. En ces circonstances, ses collègues français, Karl Benedikt Hase et Désiré Raoul-Rochette, portent un constant intérêt à ses travaux et l'assurent de leur soutien, tout en travaillant à l'illustration des sciences françaises de l'Antiquité en Grèce.

De fait, le départ de Ross signe la fin de la prééminence allemande sur l'archéologie grecque et sert la politique française, qui se poursuit après 1829 dans la même ligne. En effet, l'expédition scientifique de Morée avait une fonction éminemment politique d'affirmation de puissance et d'influence et avait concouru à garantir à la France une place de premier rang parmi les « puissances protectrices » de la Grèce, ouvertement rivales. Les gouvernements successifs en France veilleront à la valorisation des résultats obtenus par les archéologues dans le Péloponnèse et se montreront attentifs à rappeler la primauté française sur ce terrain. Les relations scientifiques entre Ross et ses amis français s'inscrivent dans ce contexte, l'amitié n'excluant pas le jeu d'une concurrence discrète.

12. Ernst Curtius (1814-1896), professeur à l'université de Berlin, ouvrira en octobre 1875 la première campagne sur le site d'Olympie. Pour les archéologues cités dans ce texte, voir GRANAYMERICH Ève 2007.

13. Celle des inscriptions et belles-lettres et celle des beaux-arts.

Le rôle assigné à l'expédition scientifique de Morée dans la politique méditerranéenne française est confirmé et renforcé par une opération du même type mise en place à l'occasion de la conquête de l'Algérie en 1830 : à la demande du ministère de la Guerre, l'exploration scientifique de l'Algérie est, en effet, organisée en 1839 par une commission issue des trois académies déjà sollicitées pour la Morée. Dans les deux cas, le politique sollicite les académies pour qu'elles déterminent un programme défini par des commissions, au sein desquelles K. B. Hase et D. Raoul-Rochette jouent un rôle de premier plan. Ils seront également partie prenante dans la création de l'École française d'Athènes en 1846¹⁴, au lendemain du départ de Ross pour Halle.

C'est dans ce contexte européen de luttes d'influence et d'affirmation de l'identité nationale grecque que s'inscrivent les échanges au sein de la communauté des savants allemands, français et grecs. La correspondance de Ross avec deux de ses correspondants français, K. B. Hase et D. Raoul-Rochette, n'éclaire pas seulement les transferts scientifiques à l'œuvre dans un milieu où science et politique interfèrent, mais illustre aussi de façon saisissante l'imbrication des travaux archéologiques et des circonstances politiques. Ainsi, on ne peut s'empêcher de relever cette conjonction dans la création des institutions mises en place entre 1829 et 1846 : l'expédition scientifique de Morée, le service grec des antiquités et la promulgation de la loi sur le statut des antiquités et des fouilles de 1833-1834, l'université d'Athènes et la société archéologique d'Athènes en 1837, et enfin l'École française.

La mise en œuvre des sciences de l'Antiquité : l'itinéraire d'un archéologue allemand en Grèce¹⁵

De 1832 à 1845, Ross fait d'Athènes son lieu de résidence permanente et de la Grèce¹⁶ sa « deuxième [...] patrie » (« zweites [...] Vaterland »). Ce n'est que contraint par les circonstances politiques consécutives au coup d'État du 3 septembre 1843 que, la mort dans

14. Voir GRANGE Daniel J. 2000, p. 56, n. 35.

15. Pour une vision d'ensemble approfondie, voir GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds) 2005.

16. Voir le titre de MINNER Ina E. 2005.

l'âme et malade, il rejoindra la chaire de philologie et d'archéologie de l'université de Halle¹⁷.

En mai 1832, Ross, en compagnie de Peter Wilhelm Forchhammer¹⁸ (1803-1894), quitte son Schleswig-Holstein natal et l'université de Kiel pour gagner Nauplie, première capitale de la Grèce libérée. Les deux amis ne sont ni les seuls ni les premiers à fouler le sol grec et à rejoindre la cour du jeune roi Othon (1815-1867), second fils de Louis I^{er} de Bavière, désigné par les « puissances protectrices » pour gouverner le pays. En effet, le philologue et épigraphiste Johannes Franz (1804-1851) est alors interprète auprès du roi¹⁹ mais sur le point de quitter le pays. Par ailleurs, Friedrich Wilhelm Thiersch (1784-1860), professeur de philologie à l'université de Munich et philhellène très actif²⁰, achève un long séjour qui, entre septembre 1830 et octobre 1832, lui a permis de parcourir la Grèce continentale et, accompagné d'une véritable équipe scientifique, d'y conduire une vaste enquête archéologique. Cette initiative s'intègre dans un programme visant à développer en Grèce « des institutions savantes et pédagogiques et [...] organiser l'exploration du pays sur le modèle de l'expédition française de Morée, mais de manière beaucoup plus ambitieuse et systématique et avec des savants allemands plus compétents²¹ ».

En mai 1833, Ross et Forchhammer accompagnent le roi Othon et ses 3500 soldats bavarois de Nauplie à Athènes, choisie comme capitale définitive²². Cet épisode est décisif dans la carrière de Ross qui initie le jeune souverain à la connaissance du patrimoine archéologique grec et en souligne l'importance pour faire admettre aux Grecs la légitimité de la royauté bavaroise. Dès lors, Ross s'affirme dans son rôle de conseiller du souverain en matière d'archéologie et, ainsi que Kyriakos Pittakis²³ (1798-1863), est nommé

17. FURTWÄNGLER Andreas E. 2005.

18. Il deviendra professeur de philologie à l'université de Kiel.

19. MAUFROY Sandrine 2005, p. 117. J. Franz est l'un des correspondants de K. B. Hase.

20. Voir ESPAGNE Michel 2005, p. 68-71 et MAUFROY Sandrine 2011, p. 191-235. F. W. Thiersch est intervenu dès 1829 auprès de Louis I^{er} de Bavière pour le convaincre de présenter la candidature de son fils Othon au trône de Grèce. Son séjour de 1830-1832 revêt un caractère politique affirmé par son soutien au jeune prince bavarois. Sur ces sujets, MAUFROY Sandrine 2011, p. 208-212. F. W. Thiersch est l'un des correspondants allemands de D. Raoul-Rochette.

21. MAUFROY Sandrine 2011, p. 209.

22. TSIOMIS Yannis 2005.

23. KOKKOU Angelikè 2005 et DYSON Stephen L. 2006, p. 74-75.

en juillet 1833 conservateur adjoint (éphore) des antiquités du Péloponnèse, au sein du service des antiquités créé alors. L'année suivante, il devient directeur général des antiquités au détriment de son collègue grec. Cette situation de primauté du jeune savant allemand sur son aîné grec, combattant de la guerre d'indépendance, traduit l'esprit de la politique conduite par la royauté bavaroise et ne manquera pas de déclencher de violents conflits.

La carrière de Ross se déploie désormais dans tous les domaines des sciences de l'Antiquité et particulièrement l'épigraphie et l'archéologie, le milieu savant européen le reconnaissant comme pionnier dans la promotion et l'exercice de l'*Altertumswissenschaft* en Grèce²⁴. Il est, sans conteste, l'initiateur de l'épigraphie grecque conçue comme une pratique de terrain, qu'il exerce à l'occasion de ses nombreux voyages scientifiques en Grèce continentale aussi bien qu'insulaire, en particulier dans les Cyclades²⁵. Il publie rapidement ses premiers résultats²⁶ et contribue ainsi à l'élaboration du *CIG* (*Corpus Inscriptionum Graecarum*), dirigé à Berlin par August Boeckh (1785-1867)²⁷.

Le grand moment de la carrière grecque de Ross est assurément celui où, en 1834, Athènes étant devenue capitale du royaume, lui est confiée la charge de la conservation des monuments de l'Acropole²⁸: en collaboration avec les architectes et urbanistes Hans Christian Hansen (1803-1883) et Eduard Schaubert (1804-1860)²⁹, et avec l'assistance de K. Pittakis, il conduit pendant deux années des travaux scientifiques remarquables, inaugurant l'archéologie scientifique de terrain en Grèce³⁰. Le choix de Ross a été inspiré

24. Ainsi que W.D. Niemeier le déclare dans le titre de son article : « Ludwig Ross — Wegbereiter der Altertumswissenschaft im neuen Griechenland » (NIEMEIER Wolf-Dietrich 2005).

25. Voir HABICHT Christian 2005 et SPORN Katia 1985. Ross Ludwig 1840-1852, Ross Ludwig 1841, Ross Ludwig 1848.

26. Ross Ludwig 1834, dont Carl Otfried Müller, professeur à l'université de Göttingen, assure le compte rendu.

27. Le premier volume était paru en 1824.

28. Sur l'aspect idéologique du choix de l'Acropole, voir TSIOMIS Yannis 2005 et YEROLYMPUS Alexandra 2003.

29. Le premier est danois et, nommé architecte royal, il contribue pendant dix-sept années à la construction de la nouvelle Athènes, en particulier par la réalisation du bâtiment de l'université. Eduard Schaubert, quant à lui, est arrivé en Grèce en 1831. Sur l'Acropole, tous deux procèdent à l'anastylose du temple d'Athéna Nikè. Voir HAUGSTED Ida 1985, p. 74-81.

30. ROSS Ludwig 1835, ROSS Ludwig, SCHAUBERT Eduard, HANSEN Christian 1839. Voir PETRAKOS Vasileios 2007 et MALLOUCHOU-TUFANO Fani 2007.

au roi Othon par l'architecte Leo von Klenze³¹ (1784-1864), envoyé à Athènes en août-septembre 1834 par Ludwig I^{er} de Bavière pour évaluer le plan de la ville conçu par les architectes royaux, Stamatis Kleanthis (1802-1862) et E. Schaubert, l'un grec et l'autre allemand et tous deux formés à l'école de Karl Friedrich Schinkel³² (1781-1841). Après avoir convaincu le roi d'accorder à l'Acropole le statut de site archéologique protégé, Klenze, chargé de la fouille et de la restauration du Parthénon, s'en remet à Ross qui est nommé conservateur des monuments de l'Acropole. Dans la même perspective du respect et de la valorisation du patrimoine archéologique d'Athènes, Klenze, dans un rapport remis au roi³³, suggère trois mesures à prendre par le gouvernement othonien : la constitution d'un inventaire des monuments antiques, la protection des sites antiques grecs par la création d'un service des antiquités, et la conservation-restauration du Parthénon. Klenze soumet également au roi Othon le projet de création d'une université à Athènes. C'est ainsi que Ross est chargé de la direction du service grec des antiquités et des travaux à conduire sur l'Acropole, et qu'il deviendra, en 1837, le premier professeur d'archéologie à l'université.

Le lancement des travaux de conservation et de restauration sur l'Acropole connaît un grand retentissement dans toute l'Europe et suscite immédiatement l'enthousiasme et la curiosité des hellénistes et des philhellènes, particulièrement en France, où K. B. Hase et D. Raoul-Rochette nouent des liens épistolaires avec Ross dès le début de son activité archéologique. En effet, la première lettre de Ross à Hase est du 13 avril 1835 et évoque les fouilles de l'Acropole, la reconstruction d'Athènes et du Pirée et les découvertes d'inscriptions³⁴. Quant à D. Raoul-Rochette, dans l'une de ses lettres à Karl Otfried Müller, il fait état d'une lettre de Leo von Klenze, qui, dès avant son retour en Allemagne, lui écrit de Nauplie le 26 septembre 1834 et l'informe de « découvertes bien intéressantes faites sur l'Acropole³⁵ ». L'archéologue français transmet régulièrement

31. Voir la correspondance de Klenze et de Ross : PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander 2005 et 2006. Voir également la contribution de M. Espagne dans ce volume : « Berlin-Athènes, Munich-Athènes, Bonn-Athènes ».

32. HUFNAGL Florian 1985, p. 59, TSIOMIS Yannis 2005, YEROLYMPPOS Alexandra 2003.

33. PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander 2005, p. 47-48.

34. ROSS Ludwig 1835-1854.

35. Voir GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012, p. 183 et note 233 (lettre du 30 octobre 1834).

à son collègue de Göttingen les informations communiquées par Klenze sur les travaux de Ross à Athènes; dans l'une de ses lettres à Ross³⁶, il souligne l'importance que revêt sa présence à Athènes: « vous êtes sur les lieux, vous connaissez les monuments, vous pouvez vérifier les faits. » Cette position et son zèle à tenir les savants français au courant des découvertes des antiquités justifieront son élection en 1841 comme membre correspondant étranger de l'Académie des beaux-arts, dont D. Raoul-Rochette est le secrétaire perpétuel depuis 1838³⁷. Dans ces transferts scientifiques, le Français, qui entretient aussi une correspondance avec F. Thiersch, se fait le médiateur entre Paris, Munich, Göttingen et Athènes.

La carrière de Ross à Athènes prend donc un essor fulgurant et traduit l'importance que le pouvoir politique, en la personne du régent Maurer, accorde aux « antiquités grecques [qui], à part le fait qu'elles provoquent un grand intérêt des historiens et archéologues, ont avant tout, pour le Royaume de Grèce, une signification politique énorme. Car c'était l'idée de la Grèce antique qui inspirait à toute l'Europe le grand intérêt pour la lutte des héros de la nouvelle Grèce³⁸. »

Cependant, en 1836, survient une première catastrophe annonciatrice de l'éviction définitive de Ross des institutions grecques. Alors même qu'il assure l'exercice des transferts scientifiques entre les communautés savantes européennes par la circulation et la diffusion des informations, il se voit reprocher par le ministre grec de la culture de disposer à sa guise des résultats de ses travaux, en les publiant sans autorisation³⁹. Il lui est alors interdit de publier les fouilles qu'il dirige sur l'Acropole. Ross est, de plus, exposé à une violente campagne de presse, dont l'un des acteurs est K. Pittakis, inspiré par le prix qu'il accorde aux antiquités grecques dans la construction de

36. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854, lettre n°2 du 24 avril 1840.

37. Voir la lettre n° 3 du 22 février 1841 par laquelle D. Raoul-Rochette annonce à L. Ross son élection: « Vous croirez sans peine et je ne chercherai point à dissimuler que le choix que l'Académie vient de faire en vous de son correspondant à Athènes, est dû à l'estime que je lui ai inspirée pour vos travaux, à l'assurance que je lui ai donnée du zèle que vous mettiez à nous tenir au courant des découvertes d'antiquités qui ne cessent de se produire sur ce sol si éminemment classique ».

38. MAURER Georg Ludwig 1835, p. 544, cité par TSIOMIS Yannis 2005, p. 175.

39. À l'occasion de la découverte au Pirée de documents épigraphiques d'une importance majeure concernant l'organisation maritime de l'État athénien au temps de la fondation de la deuxième alliance navale attique, Ross, sans demander l'autorisation aux autorités grecques, en exécute les relevés et les communique à A. Boeckh pour qu'il les publie. БОЕЧКН August 1840. Voir HABICHT Christian 2005, p. 111.

l'identité nationale de son pays. Profondément blessé par ces événements, Ross donne sa démission de la direction du service, à laquelle accède Pittakis qui le remplace aussi dans la direction des travaux de l'Acropole⁴⁰. Il est clair que Ross n'a pas su mesurer le ressentiment de son collègue et que, trop sûr de sa position dominante, il a négligé de prendre en compte les susceptibilités nationales grecques. De plus, cette crise de 1836 marque la prise de contrôle de l'archéologie et de la conservation des antiquités par les Grecs eux-mêmes⁴¹. En effet, la volonté affirmée des archéologues grecs de veiller eux-mêmes à la connaissance et à la sauvegarde de leur patrimoine archéologique pousse K. Pittakis et Alexandre Rizo Rangabé⁴² (1809-1892) à créer en 1837 la Société archéologique d'Athènes⁴³.

Quant à Ross, il est nommé à l'université créée en 1837, à la chaire d'archéologie et de philologie ; en 1841, il publiera le premier manuel d'archéologie et d'histoire de l'art en langue grecque⁴⁴. Il incarne alors l'idéal conçu par F. Thiersch pour l'organisation de l'enseignement supérieur en Grèce : celui-ci préconisait en effet de faire appel à de « jeunes professeurs allemands » qui s'établiraient dans le pays et se feraient les agents de sa « régénération », tout en étendant l'influence allemande⁴⁵. Ross, qui se définit lui-même comme passeur entre l'Orient et l'Occident⁴⁶, répond aussi à la mission fixée à l'université

40. Voir Kokkou Angelikè 2005.

41. Sur ces sujets, voir DYSON Stephen L. 2006, p. 73-75, qui présente K. Pittakis comme « an archaeological nationalist ».

42. Il succède à L. Ross en 1845 à l'université d'Athènes où il enseigne l'archéologie jusqu'en 1862, et exerce aussi les fonctions de ministre des Affaires étrangères entre 1856 et 1859. A partir de 1867, il poursuit une carrière de diplomate, chargé des ambassades de Washington, Paris, Constantinople et Berlin. En 1850, il est élu correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Voir BERTRAND Alexandre 1892.

43. A. Rizo Rangabé en sera le premier secrétaire de 1837 à 1851, et K. Pittakis lui succèdera de 1852 à 1859. Voir PETRAKOS Vasileios 1987. D. Raoul-Rochette est membre de la société, aux côtés de nombreux archéologues et philologues allemands. Quant à K. B. Hase, il est sollicité par Rangabé pour la promotion et le soutien de la société : voir sa lettre du 4 juillet 1837 traduite et publiée par MAUFROY Sandrine 2005, p. 228.

44. Il donne une version traduite du *Handbuch der Archäologie der Kunst* de K.O. Müller. Voir dans ce volume la contribution de VRATSKIDOU Eleonora, « Inventer une archéologie « pratique » : Karl Otfried Müller aux mains des Grecs modernes ».

45. ESPAGNE Michel 2005, p. 71.

46. Il écrit à son frère Charles : « je crois que je suis destiné à cette vocation de former l'un des éléments de jonction entre [...] l'Europe et le Levant nouvellement éveillé » (« ich glaube, dass ich zu diesem Berufe bestimmt bin, eines der Verbindungsglieder zwischen [...] Europa und dem neuerwachten Morgenlande zu bilden »). Cité par MINNER Ina E. 2005, p. 33-34.

et définie aussi bien par le régent Maurer⁴⁷ que par Konstantinos D. Schinas, son premier recteur : « placée entre l'Occident et le Levant, elle est destinée à recevoir de l'un les ferments du savoir, et, après leur avoir donné en son sein une culture propre et féconde, à les transmettre, ravivés et prometteurs, à l'Orient tout proche⁴⁸ ».

Privé de la possibilité de poursuivre ses travaux archéologiques de terrain, Ross reprend ses missions d'exploration de la Grèce continentale et des Cyclades⁴⁹. Les observations qu'il recueille dans les îles le persuadent que cette voie de communication entre Orient et Occident a dû permettre les contacts entre la Grèce antique et le Proche-Orient. Il ouvre ainsi le dossier des origines de la civilisation grecque et des influences orientales qu'elle aurait reçues; s'il bénéficie du soutien de D. Raoul-Rochette, ses thèses sont rejetées par l'« école de Berlin » et par K. O. Müller qui défendent la complète autonomie de la civilisation grecque et repoussent le comparatisme. La correspondance de Ross et de Raoul-Rochette attestent de leur communauté de vues sur cette question qu'ils sont les premiers à soulever⁵⁰.

Le coup d'État du 3 septembre 1843, qui arrache au roi Othon une constitution⁵¹, met fin à la carrière grecque de Ross. Comme les autres fonctionnaires bavares, il est contraint à la démission et remplacé dans sa chaire à l'université par A. Rizo Rangabé, qui sera élu en 1850 correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il décide alors de rentrer en Allemagne et, soutenu par ses illustres collègues de l'académie de Berlin, dont il est correspondant depuis 1836⁵², il est nommé dans la chaire d'archéologie de Halle. Désiré Raoul-Rochette, dans sa lettre du 8 novembre 1845⁵³, l'en félicite et se réjouit de le voir se trouver ainsi « au centre des lumières de l'Allemagne et de l'Europe », ajoutant : « vous êtes pour moi l'espoir et l'appui des études archéologiques en Allemagne; vous remplacez M. Müller », disparu en 1840, lors de sa mission en Grèce⁵⁴.

47. Voir la note 38.

48. Cité par MOULLAS Panayotis 1985, p. 119.

49. Ross Ludwig 1840-1852, Ross Ludwig 1841. Voir SPORN Katia 1985.

50. Ross Ludwig 1846a, RAOUL-ROCHETTE Désiré 1848. Voir FITTSCHEN Klaus 2005.

51. SVORONOS Nicolas 1980.

52. Ses partisans sont August Boeckh, Christian August Brandis, Eduard Gerhard, Alexander von Humboldt, Karl Ritter. Voir HALLOF Klaus 2005 et FURTWÄNGLER Andreas E. 2005.

53. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854.

54. Sur la relation entre D. Raoul Rochette et K. O. Müller et leurs échanges scientifiques, voir

Dans la suite de leur relation, les deux savants continueront d'être associés dans la promotion d'une science archéologique autonome et dans l'illustration des liens entre Orient et Occident dans l'Antiquité.

Avant de quitter la Grèce pour entrer en fonction à Halle à l'automne 1845, Ross accomplit une dernière mission d'exploration des îles de la mer Égée, financée par une bourse de l'État prussien : il se rend alors à Chypre⁵⁵, où la présence de nombreux Européens manifeste l'enjeu que représente l'île dans la question d'Orient ; Ross qui, dès son arrivée en Grèce, avait plaidé pour que les Allemands s'emploient à contrer la présence dominante des Anglais et des Français en Grèce, séjourne à Smyrne pendant l'hiver 1844-1845, et appelle à l'implantation d'établissements commerciaux allemands en Asie Mineure⁵⁶.

Il passe deux mois sur l'île de Chypre, à la recherche des témoignages de l'occupation phénicienne de l'île et rencontre Louis de Mas-Latrie (1815-1897) médiéviste historien de l'époque des Lusignan⁵⁷, qui effectue la première mission française sur l'île. Les deux hommes acquièrent pour le musée de Berlin et le cabinet des médailles de Paris de petites statuettes de terre cuite que Ross identifie comme phéniciennes⁵⁸. La célèbre stèle de Sargon II⁵⁹, découverte à Larnaca en l'absence de Ross, est dessinée par L. de Mas Latrie et présentée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, avant de faire l'objet d'une demande d'achat auprès du ministère de l'Instruction publique qui refuse. Acquise par l'ambassadeur de Prusse, la statue rejoint le musée de Berlin qui est le premier d'Europe à « posséder une suite de monuments dont la provenance fût bien établie⁶⁰ ». Georges Perrot qui, à la fin du siècle, dans le sillage de L. Ross et de D. Raoul-Rochette, affirme le rôle décisif de

GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012.

55. MASSON Olivier, HERMARY Antoine 1988, MEHL Andreas 1995 et MEHL Andreas 2009.

56. MEHL Andreas 2009, p. 158 note 19. Voir, parmi plusieurs publications sur ce thème, Ross Ludwig 1845.

57. Voir PERROT Georges 1879, HÉRON DE VILLEFOSSE Antoine 1897, HERMARY Antoine 2009.

58. Ross Ludwig 1850a.

59. Ross Ludwig 1846b. Voir LIPINSKI Edward 2004, YON Marguerite, 1995.

60. PERROT Georges 1879, p. 575. L'auteur de la monumentale *Histoire de l'Art dans l'Antiquité* (10 vol., 1882-1914) émet ce jugement sur L. Ross : « C'était un savant distingué, dont les travaux sont encore aujourd'hui consultés avec fruit. [...] Instruit, curieux et actif, il fit tourner au profit de la science cette haute situation officielle. Ce furent surtout les îles, jusqu'alors si mal étudiées, qui attirèrent son attention », p. 573.

L'Orient dans la formation des civilisations européennes, souligne la part que l'archéologue allemand a prise à la découverte de « toute une nouvelle province archéologique à conquérir, toute une page de l'histoire de la civilisation à rétablir lettre par lettre et ligne par ligne, à l'aide des monuments figurés⁶¹ ». Dans cette mission, Ross est accompagné par D. Raoul-Rochette, comme en témoigne leur correspondance après le retour de Ross en Allemagne.

À l'automne 1845, Ross prend son poste à l'université de Halle⁶² où il prévoit des cours sur l'histoire de l'art, la paléographie et l'épigraphie, ainsi que sur la topographie de l'Attique. Il présente par ailleurs un projet pour le musée d'antiques et de moulages envisagé par l'administration universitaire; il jouit auprès de ses collègues d'un très grand prestige et réunit autour de lui un solide groupe d'étudiants. Cependant, la terrible maladie qui le conduira au suicide ne tarde pas à se manifester, comme l'atteste la lettre que Raoul-Rochette adresse à son ami le 11 janvier 1847 pour obtenir de lui des nouvelles de sa santé⁶³. La correspondance témoigne des progrès irrémédiables du mal qui réduit Ross à la suspension de ses cours et de ses travaux, mais elle illustre magnifiquement non seulement le courage de l'homme mais aussi l'énergie qu'il investit dans les échanges scientifiques avec ses collègues étrangers, au premier rang desquels K. B. Hase et D. Raoul-Rochette.

L'apport de la correspondance de L. Ross avec K. B. Hase et D. Raoul-Rochette

Dans sa correspondance française, L. Ross privilégie manifestement Hase et Raoul-Rochette⁶⁴, tous deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres⁶⁵. Cette correspondance éclaire

61. PERROT Georges 1879, p. 576 (souligné dans le texte).

62. FURTWÄNGLER Andreas E. 2005.

63. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854 : « J'avais espéré recevoir de vos nouvelles, au retour des bains que vous êtes allé prendre, et qui sans doute, j'aime à le croire, ont achevé de raffermir votre santé ».

64. Voir l'inventaire de sa correspondance (lettres reçues) dans GOETTE Hans Rupprecht. et PALAGIA Olga (éds) 2005, p. 319-330. Pour le rôle des deux savants français dans les transferts scientifiques franco-allemands, voir GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012.

65. D. Raoul-Rochette appartient également à l'Académie des beaux-arts dont il est le secrétaire perpétuel à partir de 1838.

l'exercice de la science archéologique et des transferts scientifiques mis à l'épreuve de la politique orientale européenne.

Karl Benedikt Hase, philologue d'origine allemande, formé aux universités de Helmstedt et de Iéna, s'était installé à Paris en 1801 et, introduit dès 1805 à la Bibliothèque royale, y était devenu conservateur en chef et administrateur des manuscrits grecs. Il est, à la Bibliothèque royale et au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un artisan majeur des transferts scientifiques franco-allemands. Par ailleurs, il est en contact étroit avec les Grecs résidant à Paris⁶⁶ et succède en 1816 à Jean-Baptiste Gaspard d'Ansse de Villoison (1750-1805) dans la chaire de grec moderne et de paléographie grecque à l'École des langues orientales vivantes, dont il devient administrateur (1838) puis président (1847-1864). Introduceur de la byzantinologie en France, il joue, d'autre part, un rôle important dans la formation des épigraphistes français, pour les inscriptions grecques aussi bien que latines. Comme son collègue D. Raoul-Rochette, il appartient aux commissions académiques chargées de la rédaction des instructions aux membres des expéditions de Morée et d'Algérie⁶⁷.

Quant à D. Raoul-Rochette, il est de 1818 à 1848 conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale et assure le seul cours d'archéologie alors dispensé en France. Tout au long de sa carrière, il s'emploie à la promotion d'une science archéologique autonome à l'égard de la philologie. Il est, comme ses correspondants Karl Otfried Müller et Ludwig Ross, membre de l'Institut de correspondance archéologique de Rome et entretient une riche correspondance européenne, où les savants allemands occupent une place de premier plan. Archéologue classique, il est, en même temps que K.B. Hase, membre de la commission académique chargée d'élaborer le projet d'une école française à Athènes⁶⁸, puis, en 1850, sollicité pour définir les travaux de l'EFA⁶⁹. Il se montre par ailleurs très attentif à la découverte des civilisations orientales en Égypte

66. Voir TOLIAS Georges 1997, p. 153, MAUFROY Sandrine 2005, MAUFROY Sandrine 2011, p. 65-112.

67. Karl Benedikt Hase est chargé de la publication des inscriptions de Morée et d'Algérie. Désiré Raoul-Rochette présente les statues d'Olympie (RAOUL-ROCHETTE Désiré 1831) et fait le compte rendu de la publication par Abel Blouet des travaux archéologiques de l'expédition de Morée (RAOUL-ROCHETTE Désiré 1850-1851).

68. GRANGE Daniel J. 2000, p. 56, note 35.

69. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1861.

et au Proche-Orient. Il partage avec Ross la volonté d'affirmer la place de l'archéologie dans l'essor de la connaissance de l'Antiquité et soutient avec son collègue allemand que la civilisation grecque à son origine doit beaucoup aux influences orientales⁷⁰.

Tous deux entrent en relation épistolaire avec Ross au moment où celui-ci inaugure les travaux archéologiques sur l'Acropole et suscite la curiosité et l'enthousiasme, dans la communauté scientifique et au-delà. Si la première lettre de Hase à Ross est du 6 juillet 1837⁷¹, les deux hommes sont en contact depuis 1835⁷²; quant à D. Raoul-Rochette, sa première lettre conservée date du 27 octobre 1839 mais contient l'allusion à une correspondance antérieure⁷³. La mort de Raoul-Rochette, le 5 juillet 1854, marque la suspension des deux correspondances.

Hase et Raoul-Rochette s'intéressent à toutes les formes de l'activité scientifique de Ross et particulièrement à ses multiples voyages épigraphiques et archéologiques⁷⁴, qui inspireront au second son propre itinéraire durant sa mission en Grèce. De fait, la correspondance des deux savants français fait une place importante aux missions que l'un et l'autre accomplissent dans le pays, à peu de temps d'intervalle, Hase en juin-juillet 1837 et Raoul-Rochette d'avril à décembre 1838⁷⁵.

À cette époque, Ross ne jouit plus de la prééminence absolue sur l'archéologie grecque, puisqu'il a perdu la direction du service des antiquités et celle des travaux sur l'Acropole. De plus, la création de la société archéologique d'Athènes permet à l'élite grecque de s'affirmer comme légataire du patrimoine antique dont elle assure

70. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1848.

71. La première lettre de Hase à Ross ne porte en fait de date que : « Donnerstag, 6. Juli », mais son contenu permet de déterminer qu'elle est écrite pendant le séjour de Hase à Athènes, soit en 1837. HASE Karl Benedikt 1839-1850.

72. La première lettre de Ross est datée « Athen, 13/1 April 1835 ». ROSS Ludwig 1835-1854.

73. A la 3^e page de la lettre : « Je serai bien aise de reprendre avec vous, Monsieur, une correspondance qui pourrait m'être si utile, et que je tâcherai à mon tour de vous rendre agréable. ». RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854. Le contact a dû s'établir peu de temps après la réception par D. Raoul-Rochette de la lettre de Leo von Klenze de septembre 1834, voir note 35.

74. HASE Karl Benedikt 1839-1850, lettre n°2 du 30 novembre 1839. ROSS Ludwig 1840-1852, ROSS Ludwig 1841a.

75. De nombreuses lettres de Hase et de Ross évoquent le séjour athénien du premier et le milieu allemand et grec qu'ils ont fréquenté ensemble. Sur le séjour de Hase, voir MAUFROY Sandrine 2005, p. 115; sur celui de D. Raoul-Rochette : GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012.

la gestion grâce à l'action des initiateurs de la société, K. Pittakis et A. Rizo Rangabé; ces derniers entretiennent des liens avec les savants européens, dont Hase et Raoul-Rochette, qui se font ainsi les médiateurs entre France, Allemagne et Grèce⁷⁶.

Hase est investi d'une mission officielle d'exploration de la Morée, doublée d'une mission diplomatique⁷⁷ auprès du roi Othon⁷⁸ et de l'ambassadeur autrichien Anton von Prokesch-Osten⁷⁹ (1795-1876). Il a été chargé par la commission de Morée de la publication des inscriptions grecques recueillies par l'expédition scientifique, et sa mission a pour objectif de rappeler la primauté des travaux français dans le Péloponnèse, à un moment où Olympie suscite, dans le milieu germanique, des projets de fouille: après F. Thiersch⁸⁰, le prince Pückler-Muskau (1785-1871) conçoit en 1836 un projet de fouille sur le site le plus prestigieux du Péloponnèse.

Ce voyage de Hase semble bien avoir pour but de rappeler la place de la science française en Grèce acquise grâce à la mission de Morée, l'origine allemande de Hase et ses liens avec les représentants de la communauté scientifique germanique permettant d'atténuer les effets d'une concurrence franco-allemande encore discrète.

Quant à Raoul-Rochette, il participe lui aussi à l'affirmation de la science archéologique française à travers la mission qu'il accomplit pour le compte du ministère de l'Instruction publique entre avril et décembre 1838⁸¹. Il est accompagné de l'architecte Prosper Morey⁸² (1805-1886), pensionnaire de l'Académie de France à Rome et familier des monuments antiques. À Athènes, Raoul-Rochette

76. Voir la lettre de A. Rizo Rangabé à Hase où il sollicite son soutien de philhellène et de savant envers la société archéologique d'Athènes nouvellement créée et dont il est le secrétaire. MAUFROY Sandrine 2005, p. 115. Pour les relations de D. Raoul-Rochette avec K. Pittakis, RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854, lettre 7 du 7 avril 1844, p. 2 et 3.

77. Il est envoyé en Grèce alors que Guizot est chargé au gouvernement du département de l'Instruction publique (1832-837). Voir HASE Alexander von 1994, p. 69.

78. Il est reçu à deux reprises par le roi.

79. Voir PRÖLSS Erich Robert et BERTSCH Daniel 2005. A. Prokesch von Osten est ambassadeur auprès du roi Othon de 1834 à 1849. L. Ross en est l'ami proche et Hase comme Raoul-Rochette entretiennent avec lui une correspondance assez suivie, après l'avoir rencontré à Athènes.

80. Voir note 21.

81. GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012, p. 114, note 59. Voir aussi PERROT Georges 1906, p. 676.

82. Bibliothèque-médiathèque de Nancy 2013.

déplore de n'avoir pu rencontrer Ross⁸³, parti pour l'Allemagne et le Danemark, mais il fait exécuter des relevés architecturaux sur le Parthénon et le Théseion, nouant des contacts avec les architectes Hansen et Schaubert⁸⁴.

Il est reçu lui aussi par le roi Othon, dont il obtient la permission d'exécuter des moulages d'éléments architecturaux de l'Acropole pour le musée du Louvre, l'Académie et l'École des beaux-arts. Il se montre particulièrement reconnaissant à l'égard de K. Pittakis, qui a fait preuve envers lui d'une « obligeance de tous les moments, jointe à toute l'expérience qu'il possède et qui a rendu ma tâche, à moi, bien plus sûre et bien plus aisée à remplir⁸⁵ ».

Il poursuit son voyage par l'exploration systématique de l'archipel des Cyclades, suivant les traces de Ross et suggérant comme lui d'ouvrir à Délos un chantier de fouilles⁸⁶, que l'École française d'Athènes inaugurerait en 1873. En ces temps où s'esquisse l'exploration archéologique de la Grèce, les grands sites prestigieux — Olympie, Délos, Delphes — sont déjà l'enjeu des communautés scientifiques française et allemande, préfigurant ainsi l'ère des « grandes fouilles » et la rivalité franco-allemande consécutive à la guerre de 1870-1871⁸⁷.

Raoul-Rochette fait aussi une incursion en Asie Mineure pour y chercher les ruines de Troie et obtient de l'administration turque la cession, en faveur du Louvre, des bas-reliefs du temple d'Assos⁸⁸.

Les missions de Hase et Raoul-Rochette favorisent certes l'exercice des transferts entre les trois communautés savantes allemande, française et grecque, mais elles manifestent aussi, dans un contexte de forte rivalité et de tensions politiques, la lutte d'influence feutrée et courtoise qui se joue entre l'Allemagne et la France, par savants

83. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854, lettre n° 1, Paris, le 27 octobre 1839 : « J'ai bien regretté dans le temps votre absence d'Athènes, qui m'a privé de l'avantage de vous connaître personnellement et qui m'a rendu bien moins profitable le séjour que j'ai fait moi-même dans cette ville, où votre expérience et vos lumières m'auraient été d'un si grand secours ».

84. Voir note 29.

85. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1838, p. 334.

86. Dans sa lettre au ministre de l'Instruction publique, datée d'Athènes, le 27 mai 1838, il écrit : « C'est là aussi une entreprise que je me suis permis de recommander au roi Othon, qui se propose de fouiller à Delphes et qui ne trouverait certainement pas moins à Délos », RAOUL-ROCHETTE Désiré 1838, p. 330.

87. Voir à ce sujet, KLINKHAMMER Lutz 2006, GRAN-AYMERICH Ève 2007.

88. 17 blocs.

interposés, assurément liés par l'amitié et la collaboration, mais également soucieux du prestige de leurs nations respectives.

La mise en regard des lettres de Raoul-Rochette à Ross et de ses observations sur « Athènes sous le roi Othon⁸⁹ » traduit bien cette ambivalence. En effet, la correspondance témoigne de l'accord parfait des deux hommes sur les sujets scientifiques qui leur tiennent à cœur⁹⁰, ainsi que leur insertion réciproque dans leur milieu scientifique respectif : Raoul-Rochette favorise l'élection de Ross comme correspondant étranger à l'Académie des beaux-arts⁹¹, l'assiste pour l'obtention du titre de chevalier de la Légion d'honneur⁹², alors que Ross propose sa participation au projet de « corpus général des inscriptions latines » conçu par le ministre Abel Villemain et dirigé par Hase⁹³. Ils échangent publications et comptes rendus⁹⁴. Les deux hommes ont eu plusieurs occasions de se rencontrer en France et en Allemagne⁹⁵ : à Paris en 1845 et 1846, ainsi que l'attestent une lettre de Ross à Hase⁹⁶ et deux lettres de Raoul-Rochette⁹⁷ ; en Allemagne, lors du séjour de Raoul-Rochette en 1846, le 29 mai à Halle⁹⁸.

Pourtant, quand il s'agit d'évoquer l'Athènes de 1838, Raoul-Rochette ne peut que déplorer la décision de la royauté bavaroise de construire une « nouvelle Athènes », sur les ruines de l'ancienne : dans la précipitation qu'on a mise à bâtir ici une ville, du moment qu'on y avait placé une cour, on a dû couvrir presque partout ces restes précieux, à peine exhumés et non encore étudiés ou connus⁹⁹. » Il condamne comme « une pensée fautive et funeste [...]

89. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1838b.

90. Les relations de la Grèce avec l'Orient qui leur inspirent une opposition commune aux émules de Niebuhr (« l'école exclusivement hellénique »), la promotion de l'« archéologie comparée », ou encore les recherches qu'ils mènent conjointement sur la topographie d'Athènes...

91. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854. Lettre du 22 février 1841. Voir note 37.

92. *Ibid.* Lettre du 7 avril 1844.

93. Lettre du 4 octobre 1844. Voir GRAN-AYMERICH Ève 2011.

94. Ainsi que l'attestent RAOUL-ROCHETTE Désiré 1853, Ross Ludwig 1841b, Ross Ludwig 1850b.

95. L. Ross était absent d'Athènes au moment de la mission de Raoul-Rochette.

96. Ross Ludwig 1835-1854. Lettre du 19 septembre 1845.

97. Lettres du 8 novembre 1845 et du 18 janvier 1846.

98. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854. Lettres « Berlin, 23 mai 1846 », et « Weimar, 2 juin 1846 », où Raoul-Rochette évoque la rencontre de Halle : « cette journée marquera parmi les plus précieuses de ma vie, à cause des connaissances que j'y ai faites, grâce à vous, d'hommes si justement célèbres. ».

99. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1838b, p. 186.

celle qui plaça sur le site de l'antique Athènes le siège du nouveau royaume de la Grèce¹⁰⁰ ».

Ce texte polémique est publié dans une revue de grande diffusion et fait écho en France au point de vue politique porté sur la situation de la Grèce, dans un contexte européen conflictuel. En effet, la crise provoquée par l'occupation égyptienne du Levant (1839-1841) est sur le point d'éclater et de provoquer l'isolement de la France, qui soutient l'action du khédivé égyptien: le traité de Londres signé le 15 juillet 1840 comporte les signatures de la Grande-Bretagne, de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche; l'humiliation de la France est d'autant plus grande que François Guizot (1787-1874) est alors ambassadeur à Londres¹⁰¹. Cette situation explique en partie l'intensité de la rivalité franco-britannique en Grèce et la volonté de Guizot, devenu ministre des Affaires étrangères (octobre 1840-septembre 1847), de développer l'influence française en Grèce, où le coup d'État de 1843 rebat les cartes politiques et ouvre une période marquée par l'essor des initiatives françaises en matière d'archéologie.

La création en 1842 du bureau des missions littéraires et scientifiques au sein du ministère de l'Instruction publique traduit l'intérêt de l'État pour l'archéologie et les sciences de l'Antiquité et permet l'introduction d'une nouvelle formule pour leur exercice dans les pays du pourtour méditerranéen: les « missions » scientifiques sont désormais possibles indépendamment des expéditions militaires. On voit dès lors se multiplier les missions de savants hellénistes en Grèce et en Méditerranée orientale.

Ainsi, Charles Lenormant (1802-1859), gagne la Grèce en 1841, après avoir été nommé conservateur du Cabinet des médailles¹⁰². Proche de Guizot¹⁰³, il reçoit de lui une mission diplomatique,

100. *Ibid.*, p. 188. Il ajoute: « Voilà ce qu'une pensée allemande a coûté d'un seul coup à la science, à la Grèce, à l'Europe » (p. 189), mais devant l'Acropole rendu à sa splendeur primitive, il s'écrie: « Voilà ce qu'a produit l'affranchissement de la Grèce, et ce qu'a exécuté le prince qui la gouverne; et moi, je me suis prosterné sur ces marbres antiques, rendus à la liberté, comme la Grèce elle-même, j'ai tout oublié, tout pardonné de ce que j'ai vu dans la moderne Athènes » (p. 191).

101. THEIS Laurent 2008.

102. Voir sa notice dans GRAN-AYMERICH Ève 2007, p. 934-936.

103. THEIS Laurent 2008, p. 146-148. C. Lenormant est présent dans la correspondance de L. Ross, par une lettre du 28. 08. 1844.

dans laquelle l'accompagnent Jean-Jacques Ampère¹⁰⁴ (1800-1864), Prosper Mérimée et Jean de Witte¹⁰⁵ (1808-1889) ; ils sont chargés de recueillir des renseignements sur la Grèce du roi Othon et d'évaluer le poids du « parti français », ainsi que l'intensité de la rivalité franco-britannique¹⁰⁶.

Quelques lettres de Hase à Ross apportent un éclairage intéressant sur cette « mission Lenormant » qui intervient au moment où Théobald Piscatory (1800-1870) est envoyé en Grèce pendant l'été 1841 par Guizot, alors ministre des Affaires étrangères¹⁰⁷. Hase, dans sa présentation de Lenormant, son collègue à la Bibliothèque royale et à l'Institut de France, signale sa proximité avec Guizot : « l'archéologue plein d'esprit [...] lié d'amitié avec nombre de nos dirigeants, en particulier avec le ministre des Affaires étrangères, Monsieur Guizot » (« der geistvolle Archeolog [...] befreundet mit vielen unseren jetzigen Machthabern, namentlich mit dem Minister der auswärtigen Angelegenheiten Herrn Guizot¹⁰⁸ »).

L'interférence entre science et politique aussi bien que les modes d'exercice des transferts franco-allemands sont révélés sous un jour inattendu par cette correspondance : Hase, que Ross sollicite de lui fournir des livres rares indisponibles en Allemagne¹⁰⁹, est un moment à cours de solution, mais la mission de Lenormant offre un recours : sa toute nouvelle nomination comme conservateur

104. Historien spécialiste de la littérature du Moyen Âge, professeur au Collège de France et membre des académies française (1848) et des inscriptions et belles lettres (1842), il fait le récit de cette mission et du long voyage en Orient qu'elle a permis.

105. Voir sa notice dans GRAN-AYMERICH Ève 2007, p. 1252-1254. Le dossier de la correspondance de L. Ross contient quatre lettres de J. de Witte, datées entre le 31. 01. 1842 et le 11. 05. 1846.

106. Voir la lettre n° 5 de Hase, « Paris, den 31. Juli 1841 », où il présente les membres de la mission.

107. Ross Ludwig 1835-1854, lettre n° 4, « Athen, 14 Julius 1841 », alors que l'arrivée de Lenormant à Athènes est imminente. Fervent philhellène, T. Piscatory s'est rendu en Grèce en 1825 pour soutenir la cause de l'indépendance. Il a rencontré alors Ioannis Kolettis (1773-1847), futur ambassadeur de Grèce auprès de Louis-Philippe (1835-1844), puis chef du gouvernement grec (1844-1847). Sa mission de 1841 amorce sa carrière diplomatique et consiste à développer l'influence française et à identifier les personnalités susceptibles d'être soutenues. T. Piscatory sera nommé ministre plénipotentiaire de France auprès du roi de Grèce en avril 1843. Il est en relation épistolaire avec L. Ross entre 1846 et 1849 (8 lettres), après le retour de celui-ci à Halle.

108. HASE Karl Benedikt 1839-1850, lettre n° 4, « Paris, den 16. Juni 1841 », et encore dans la lettre suivante « Paris, den 31. Juli 1841 » : « Lenormant (befreundet mit unserem jetzt (sic) allmächtigen Minister Guizot ».

109. Ross Ludwig 1835-1854, lettre n° 3, « Athen den 8. Dezember 1840 ».

du Cabinet des médailles permet à l'archéologue d'emprunter à la Bibliothèque royale les livres demandés, qu'il lui sera facile de remettre à Ross en mains propres à Athènes¹¹⁰. La correspondance de Hase conservée au Goethe-und Schiller-Archiv de Weimar offre d'autres exemples de cette pratique assez désinvolte de la part du Conservateur des manuscrits grecs de la Bibliothèque royale.

En ces années qui précèdent immédiatement le coup d'État du 3 septembre 1843, les initiatives françaises se multiplient et une nouvelle mission du ministère de l'Instruction publique est confiée à Philippe Le Bas (1794-1860), élève de Hase et éditeur des inscriptions de la commission de Morée¹¹¹. Accompagné du dessinateur Eugène Landron, il se rend en Grèce en 1842-1844 et accomplit un vaste périple qui le mène d'Athènes au Péloponnèse jusqu'en Carie, dans les îles et en Phrygie : il fait une riche moisson de plus de 5 000 inscriptions, partiellement publiées dans le compte rendu de sa mission.

Cette entreprise coïncide avec la volonté de Guizot, alors ministre des Affaires étrangères, de renforcer l'influence française en Grèce et avec la nomination, on l'a dit, de Théobald Piscatory comme ministre plénipotentiaire de France auprès du roi de Grèce en avril 1843, quelques mois avant le coup d'État. En 1844, son ami Ioannis Kolettis, chef du « parti français », étant devenu Premier ministre¹¹², Piscatory lui soumet le projet d'une école française élaboré en accord avec Narcisse de Salvandy, grand-maître de l'Université¹¹³. L'initiative émane donc du ministère des Affaires étrangères dirigé par Guizot. Cette institution, conçue comme « une sorte de collège français établi aux portes de l'Orient, autant pour les intérêts de la politique que pour les besoins de la science¹¹⁴ »,

110. HASE Karl Benedikt 1839-1850, lettre n° 3, « Paris, den 29 März 1841 » et lettre n° 4, « Paris, den 16. Juni 1841 ».

111. Il est à cette époque maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École normale supérieure et concourt par son enseignement à fonder une école française d'épigraphie grecque. C'est lui qui en 1843 conçoit le projet d'un corpus des inscriptions latines auquel L. Ross offrira son concours. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1838. Hase le recommande très chaleureusement à L. Ross dans sa lettre n° 6, « Paris, den 3. Januar 1843 ». Quelques lettres de Lebas à Hase sont conservées dans le fonds de ce dernier à Weimar. Voir GRAN-AYMERICH Ève 2007, p. 929-930 et GRAN-AYMERICH Ève 2011.

112. Voir la note 107.

113. Voir RADET Georges 1901, BASCH Sophie 1995, ÉTIENNE Roland (éd.) 2000, GRAN-AYMERICH Ève 2007, VALENTI Catherine 2006.

114. ALEXANDRE Charles 1846.

est créée par l'ordonnance du 11 septembre 1846¹¹⁵. De fait, à cette époque, l'école d'Athènes est avant tout un instrument d'amplification de l'influence française destiné à contrecarrer la politique méditerranéenne et orientale anglaise¹¹⁶.

Cependant, l'Académie des inscriptions et belles-lettres est sollicitée pour définir les objectifs scientifiques de la future école et constitue en son sein une commission dont Hase et Raoul-Rochette sont membres¹¹⁷. La réforme de 1850, en plaçant l'école sous la tutelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui précise la nature de ses travaux¹¹⁸, en fait un véritable centre scientifique pour l'étude de l'antiquité grecque. L'archéologie de terrain y est pour la première fois illustrée par l'un de ses membres, Charles-Ernest Beulé (1826-1874)¹¹⁹, qui, en 1852, obtient l'autorisation de conduire une fouille sur l'Acropole, donnant ainsi le coup d'envoi de travaux archéologiques de terrain à l'École française.

Une ère nouvelle semble bien s'ouvrir alors pour l'école qui s'impose progressivement comme le centre des recherches sur la Grèce, ainsi que peut le confirmer, précisément en 1852, l'échec de Raoul-Rochette à obtenir une mission du ministère de l'Instruction publique pour un architecte chargé de conduire des fouilles dans un quartier d'Athènes voué à la destruction¹²⁰. Il fait part de ce projet à Ross pour la première fois dans sa lettre du 14 avril 1851, en lui demandant même de lui « indiquer plusieurs de ces points à fouiller », ce que Ross ne manque pas de faire¹²¹. Au début de l'année suivante, force est à Raoul-Rochette de déplorer l'inutilité de ses efforts et sollicitations de plusieurs ministres successifs et d'en conclure que « dans les circonstances où nous sommes, un intérêt

115. GRAN-AYMERICH Ève 2000, p. 65-67.

116. RADET Georges 1898.

117. GRANGE Daniel J. 2000, p. 56 note 35.

118. Raoul-Rochette est rapporteur des travaux de la commission chargée de la réforme : RAOUL-ROCHETTE Désiré 1861.

119. Il est à Athènes depuis 1849. Voir sa notice dans GRAN-AYMERICH Ève 2007, p. 601.

120. RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854, lettre n° 27 « Paris, 29 janvier 1852 » : « il faudrait entreprendre d'y fouiller dans cette partie de l'Athènes moderne, qui étant couverte de masures abandonnées, se prêterait encore aujourd'hui à une opération de ce genre ; et ce serait là le but d'une mission que je voudrais faire confier par notre gouvernement à quelque architecte intelligent. »

121. Raoul-Rochette l'en remercie dans sa lettre du 12 mai 1851.

purement scientifique touche bien peu de personnes dans notre monde politique¹²² ».

Il se peut qu'il y ait à cet échec une autre explication : en effet, la réforme de l'EFA en 1850 a permis d'en affirmer la vocation de centre de recherche pour les sciences de l'Antiquité. Désormais, les membres de l'école se livrent à des travaux de terrain et s'engagent dans des missions d'exploration et d'étude, ce qui rend moins nécessaires, voire inutiles, les missions individuelles patronnées par le bureau des missions de l'Instruction publique. Un nouveau « modèle » d'institution archéologique à l'étranger est né avec l'EFA : son implantation pérenne permet la continuité dans les activités conduites en accord avec les autorités locales, tout en favorisant l'essor de l'influence française et les transferts scientifiques avec les autres communautés scientifiques. Au moment où Ross, représentant en Grèce de l'archéologie et de l'épigraphie allemandes, a dû s'effacer, la communauté savante française s'est dotée d'un centre décisif pour son rayonnement.

Ce renversement explique peut-être le silence de Ross et de ses deux correspondants français sur l'EFA : seul Hase l'évoque rapidement dans sa dernière lettre du 20 avril 1850, pour indiquer qu'il est membre de la commission académique chargée de la réformer. Il semble que tous trois se soient retenus d'aborder un sujet délicat dont la politique n'est pas absente, pour ne pas nuire aux échanges scientifiques et personnels et préserver la sérénité indispensable entre savants appartenant à des nations concurrentes.

Le départ de Ross d'Athènes a brisé l'élan qu'il a donné à l'archéologie et à l'épigraphie allemandes dans le domaine hellénique, mais le site d'Olympie suscite à nouveau les projets allemands de fouille approfondie.

Le premier, Ernst Curtius¹²³ (1814-1896), précepteur du prince Friedrich Wilhelm de Prusse, élabore un programme qu'il présente le 10 janvier 1852¹²⁴ en une conférence publique, à laquelle assistent

122. Fin de sa lettre à Ross du 29 janvier 1852.

123. Voir MARCHAND Suzanne 1996 p. 77-78, GRAN-AYMERICH Ève 2007, p. 730-731.

124. BORBEIN Adolf 2000, p. 15-24. L'auteur souligne d'entrée de jeu la fondation de l'EFA six années auparavant, suggérant ainsi une relation entre cet événement et le programme présenté par Curtius.

le roi lui-même et de nombreuses personnalités importantes, dont Alexander von Humboldt¹²⁵ (1769-1859).

Curtius avait séjourné en Grèce entre 1837 et 1841¹²⁶ et avait bien sûr visité le site d'Olympie. Après avoir fait référence aux travaux de l'expédition française de Morée, il expose un plan d'exploration pour lequel il dépose une demande de permis et présente un budget. Cependant, l'opposition de Bismarck et la guerre de Crimée empêcheront la réalisation de ce programme.

Ross lui-même reprend à son compte ce projet et publie en 1853 un appel à souscription pour ouvrir un chantier riche de promesses et confirmer les progrès accomplis par l'archéologie de terrain en Grèce¹²⁷; lui aussi rappelle les travaux français de 1829 — « la fouille des Français, petite mais couronnée de succès » (« die kleine, aber mit Erfolg gekrönte Ausgrabung der Franzosen ») — ajoutant : « Les fouilles françaises méritent à peine ce nom » (« Die französische Nachgrabung verdient kaum den Namen »). Il appuie l'appel de Curtius à engager des fouilles, en invoquant l'orgueil national qui doit inciter les Allemands à s'associer aux recherches sur les monuments grecs pour ne pas rester en retrait au regard des autres pays : « Nous autres Allemands nous occupons peut-être plus que toute autre nation de la Grèce ancienne¹²⁸; voulons-nous rester en arrière des autres dans l'exploration des monuments? » (« Wir Deutschen beschäftigen uns vielleicht mehr als irgend eine andere Nation, mit dem alten Griechenland; wollen wir in seiner monumentalen Erforschung hinter anderen zurückbleiben¹²⁹? »). On sent pointer l'esprit de concurrence qui se manifesterait avec force lorsqu'après la guerre franco-prussienne, s'ouvrira en 1874 l'Institut archéologique allemand d'Athènes et que, l'année suivante, Curtius inaugurerait enfin le chantier d'Olympie¹³⁰.

Ni Raoul-Rochette ni Hase ne réagissent à ces tentatives de rétablir l'archéologie allemande en Grèce au niveau où l'avait portée

125. Il est en relation amicale et épistolaire avec K. B. Hase et D. Raoul-Rochette. Il fait partie des membres de l'Akademie der Wissenschaften de Berlin qui ont soutenu la candidature de L. Ross à la chaire de Halle. Voir SAVOY Bénédicte et BLANKENSTEIN David (dir.) 2014.

126. Il y avait accueilli et accompagné K. O. Müller qui devait mourir au cours de ce voyage.

127. Ross Ludwig 1853.

128. Sur cette perception allemande de la Grèce antique, voir BRUHNS Hinnerk 2005.

129. Il suggère que le gouvernement grec confie la direction des travaux à A. Rizo Rangabé, son successeur à l'université d'Athènes.

130. Voir KLINKHAMMER Lutz 2006.

Ross, préférant sans doute se garder avec lui d'évoquer un sujet qui pourrait susciter des discussions néfastes à leurs échanges.

La Grèce de Ludwig Ross apparaît comme un véritable « laboratoire » de la mise en place et de l'organisation de l'archéologie dans un pays qui subit les conséquences de la politique internationale. En ce qui concerne l'exercice de l'archéologie, la monarchie bavaroise et la France offrent deux modèles bien distincts d'institutions, dont l'un, offert par la création de l'EFA en 1846, finira par prévaloir sur le plan international.

Si l'activité de Ross en Grèce marque incontestablement l'avènement de l'archéologie scientifique et des autres sciences de l'Antiquité, ses responsabilités officielles dans la gestion du patrimoine et des travaux archéologiques le conduisent à avoir la mainmise absolue sur les institutions nationales grecques : le service des antiquités est ainsi placé sous la direction d'un étranger, alors que tout ce qui concerne le passé antique est porteur d'une valeur symbolique et politique très forte pour les Grecs. Par ses fonctions, Ross est exposé à la contestation du pouvoir autoritaire bavarois, qui se heurte aux aspirations des Grecs à l'indépendance pleine et entière. C'est ainsi que le service des antiquités passe sous la direction de K. Pittakis (1836), alors que les élites grecques décident de former une puissante Société archéologique d'Athènes (1837).

La création de l'EFA est une réponse à cette situation critique et un moyen de ménager les intérêts de la science comme de la politique : une institution pérenne, établie en accord avec le gouvernement du pays d'accueil, permet de développer l'influence française et est appelée à développer des travaux scientifiques en collaboration avec les communautés savantes grecques et autres. À la fin de la carrière de Ross et de Raoul-Rochette, la recherche archéologique s'affirme dans un nouveau cadre qui la favorise et l'inscrit dans une « politique archéologique » définie et soutenue par le pouvoir et très précisément par Napoléon III¹³¹. Ce sont alors les membres de l'EFA qui sont sollicités pour accomplir des missions

131. GRAN-AYMERICH Ève 2001.

d'exploration et d'étude qui auront une importance décisive et marqueront une étape dans l'histoire de la science archéologique¹.

La réplique allemande interviendra dès la chute du roi Othon en 1863 par le projet de création d'un institut archéologique allemand à Athènes², dont la réalisation en 1874 sera favorisée par la résolution du conflit franco-prussien de 1870-1871. Dans le même esprit de rivalité ouverte, l'École française de Rome est créée au lendemain de la guerre, à l'image de son aînée l'EFA³, dont le modèle inspirera la mise en place par la France d'institutions similaires de l'Égypte jusqu'au Liban, à la Syrie et à la Turquie, en passant par l'Espagne et la Palestine, l'Afrique du Nord et le Proche-Orient mandataire étant dotés d'institutions spécifiques selon leur statut politique. Les autres nations occidentales reproduiront ce même modèle de l'Espagne jusqu'au Proche- et Moyen-Orient.

La guerre de 1870-1871 ouvre incontestablement une nouvelle ère, celle des « grands chantiers » dans le domaine hellénique et proche-oriental, par lesquels s'exprime la concurrence entre les puissances occidentales. Le conflit franco-prussien lui-même n'anéantira pas les transferts scientifiques entre les deux communautés savantes, mais instaurera un nouveau rapport entre science et politique, la seconde inspirant souvent les dispositions prises en faveur de la première. Rivalité et collaboration coexistent, troublant l'exercice de transferts scientifiques où se mêlent échanges amicaux et crispations nationales. Dans ce contexte, le modèle de l'école ou de l'institut implanté à l'étranger, que l'ensemble des nations occidentales adopte, permet de rétablir les conditions de dialogue indispensables à une collaboration scientifique fructueuse.

Il nous reste sans doute à saluer la qualité des relations personnelles et scientifiques que Ross et ses deux collègues français ont nourries, dans un contexte politique compliqué et fluctuant qui aurait pu les exposer au conflit.

1. Il s'agit de la mission de Léon Heuzey (1831-1922) en Macédoine (1858) et de celle de Georges Perrot (1832-1914) en Asie Mineure et en Anatolie (1861).

2. PERROT Georges 1865.

3. GRAN-AYMERICH Ève 2013.

Références des ouvrages cités

ALEXANDRE Charles 1846

ALEXANDRE Charles, « Missions en Grèce », *Journal de l'Instruction publique* 15 (1846).

AMANDRY Michel, HERMARY Antoine, MASSON Olivier 1987

AMANDRY Michel, HERMARY Antoine, MASSON Olivier, « Les premières antiquités chypriotes du Cabinet des médailles: la mission Mas-Latrie en 1845-1846 », *CCEC* 8 (1987-2), p. 3-15.

BASCH Sophie 1995

BASCH Sophie, *Le Mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Athènes, Paris, Hatier-Kauffmann (« Confluences »), 1995.

BERTRAND Alexandre 1892

BERTRAND Alexandre, « Éloge funèbre de M. Alexandre Rizos Rangabé », *CRAI* 36.1 (1892), p. 13-14.

BERTSCH Daniel 2005

BERTSCH Daniel, *Anton Prokesch von Osten (1795-1876). Ein Diplomat Österreichs in Athen und an der Höhen Pforte. Beiträge zur Wahrnehmung des Orients im Europa des 19. Jahrhunderts*, Munich, Oldenburg Verlag, 2005.

BIBLIOTHÈQUE-MÉDIATHÈQUE DE NANCY 2013

BIBLIOTHÈQUE-MÉDIATHÈQUE DE NANCY, « Prosper Morey: itinéraire d'un architecte », [en ligne], mise en ligne 2013, URL: <http://morey-nancy.fr/exhibits/show>.

BOECKH August 1840

BOECKH August, *Urkunden über das Seewesen des Attischen Staats, Beilage zur Staatshaushaltung der Athener*, Berlin, G. Reimer, 1840.

BONNET Corinne et KRINGS Véronique 2008

BONNET Corinne et KRINGS Véronique, *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2008.

BORBEIN Adolf 2000

BORBEIN Adolf, « Griechische Forschungen aus Berliner Sicht », in ÉTIENNE Roland (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e*. Colloque organisé par l'École française

d'Athènes à l'occasion de la célébration du 150^e anniversaire de sa fondation, Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 15-24.

BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula (dir.) 1998

BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula (dir.), *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1998.

BRUHNS Hinnerk 2005

BRUHNS Hinnerk, « Grecs, Romains et Germains au XIX^e siècle : quelle antiquité pour l'État national allemand ? », *Anabases. Traditions et réception de l'Antiquité* 1 (2005), p. 17-43.

DYSON Stephen L. 2006

DYSON Stephen L., *In Pursuit of Ancient Pasts: a History of Classical Archaeology in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, New Haven, Londres Yale University Press, 2006.

ESPAGNE Michel 2005

ESPAGNE Michel, « Le philhellénisme entre philologie et politique. Un transfert franco-allemand », in ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds), *Revue germanique internationale 1-2, Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle* (2005), p. 61-75.

ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds) 2005

ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds), *Revue germanique internationale 1-2, Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle* (2005).

ÉTIENNE Roland (éd.) 2000

ÉTIENNE Roland (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e. Colloque organisé par l'École française d'Athènes à l'occasion de la célébration du 150^e anniversaire de sa fondation*, Athènes, École française d'Athènes, 2000.

FITTSCHEN Klaus 2005

FITTSCHEN Klaus, « Griechenland und der Orient-Ludwig Ross gegen Karl Otfried Müller », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 251-261.

FURTWÄNGLER Andreas E. 2005

FURTWÄNGLER Andreas E., « Ludwig Ross in Halle-Aspekte eines Leidenweges », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 275-280.

GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds) 2005

GOETTE Hans Rupprecht. et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005.

GRAN-AYMERICH Ève 2000

GRAN-AYMERICH Ève, « L'archéologie française en Grèce : politique archéologique et politique méditerranéenne 1798-1945 », in ÉTIENNE Roland (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e. Colloque organisé par l'École française d'Athènes à l'occasion de la célébration du 150^e anniversaire de sa fondation*, Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 63-78.

GRAN-AYMERICH Ève 2001

GRAN-AYMERICH Ève, « Le Palais de l'industrie, miroir de la politique archéologique de Napoléon III », *Bulletin de la Société historique de Compiègne* 37, *Napoléon III et l'archéologie. Une politique archéologique nationale sous le Second Empire* (2001), p. 29-47.

GRAN-AYMERICH Ève 2007

GRAN-AYMERICH Ève, *Les Chercheurs de passé 1798/1945. Aux sources de l'archéologie*, Paris, CNRS Éditions, 2007.

GRAN-AYMERICH Ève 2009

GRAN-AYMERICH Ève, « L'archéologie française et la Méditerranée, 1850-1900 », in BALLINI Pier Luigi et PECORARI Paolo (éds), *L'Italia, la Francia e il Mediterraneo nella seconda metà dell'800*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2009.

GRAN-AYMERICH Ève 2011

GRAN-AYMERICH Ève, « Épigraphie française et allemande au Maghreb. Entre collaboration et rivalité (1830-1914) », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts. Römische Abteilung* 117 (2011), p. 567-600.

GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von 2012

GRAN-AYMERICH Ève, UNGERN-STERNBERG Jürgen von, *L'Antiquité partagée. Correspondances franco-allemandes (1823-1861)*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2012.

GRAN-AYMERICH Ève 2013

GRAN-AYMERICH Ève, « La création de l'École française de Rome et le « grand dessein » de Félix Ravaisson-Mollien (1813-1900), conservateur au musée du Louvre », in LAMBERT-BRESSON Michèle et TÉRADE Annie (éds), *Architectures urbaines. Formes et temps. Mélanges offerts à Pierre Pinon*, Paris, Picard, 2013, p. 223-230.

GRANGE Daniel J. 2000

GRANGE Daniel J., « L'École française d'Athènes. Protohistoire d'une institution : l'Expédition scientifique de Morée (1829) », in ÉTIENNE Roland (éd.) 2000.

ÉTIENNE Roland (éd.), *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIX^e siècle à l'orée du XXI^e. Colloque organisé par l'École française d'Athènes à l'occasion de la célébration du 150^e anniversaire de sa fondation*, Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 43-61.

HABICHT Christian 2005

HABICHT Christian, « Ludwig Ross als Epigraphiker », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 107-112.

HALLOF Klaus 2005

HALLOF Klaus, « Ludwig Ross und die Preußische Akademie der Wissenschaften zu Berlin », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p.13-128.

HASE Alexander von 1994

HASE Alexander von, « Weimar. Paris. St. Petersburg. Karl Benedikt Hase (1780-1864) und sein europäisches Umfeld », *Beiträge zur Hase'schen Familiengeschichte*, Band 1, Mayence, v. Hase & Koehler, 1994, p. 47-82.

HASE Karl Benedikt 1839-1850

HASE Karl Benedikt, 8 lettres à L. Ross, Nachlass Ludwig Ross, Schleswig-Holsteinischen Landesbibliothek Kiel, 1839-1850.

HAUGSTED Ida 1985

HAUGSTED Ida, « L'école architecturale de Copenhague », in TSIOMIS Yannis (dir.), *Athènes. Ville capitale*, Athènes, Éditions de la Caisse des fonds archéologiques de Grèce, 1985, p. 74-81.

HERMARY Antoine 2009

HERMARY Antoine, « Die Franzosen und die Archäologie auf Zypern », in ROGGE Sabine (éd.), *Zypern und der Vordere Orient im 19. Jahrhundert. Die Levante im Fokus von Politik und Wissenschaft der europäischen Staaten*, Münster, Waxmann Verlag, 2009, p. 101-113.

HÉRON DE VILLEFOSSE Antoine 1897

HÉRON DE VILLEFOSSE Antoine, *Funérailles de M. le comte de Mas Latrie*, discours, Institut de France AIBL, 1897.

HUFNAGL Florian 1985

HUFNAGL Florian, « Klenze et l'Antiquité », in TSIOMIS Yannis (dir.), *Athènes. Ville capitale*, Athènes, Éditions de la Caisse des fonds archéologiques de Grèce, 1985, p. 58-61.

KLINKHAMMER Lutz 2006

KLINKHAMMER Lutz, « Archéologie et politique à l'époque des grandes fouilles », in Centre régional de documentation pédagogique de Bourgogne, Musée de la civilisation celtique (éd.) *L'Archéologie, instrument du politique? Archéologie, histoire des mentalités et construction européenne*. Actes du colloque du Luxembourg, 16-18 novembre 2005, Dijon, SCÉRÉN-CRDP de Bourgogne, 2006, p. 115-131.

KOKKOU Angelikè 2005

KOKKOU Angelikè, « Ludwig Ross et Kyriakos Pittakis. Deux pionniers de l'archéologie grecque », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 63-71.

LEPETIT Bernard 1998

LEPETIT Bernard, « Missions scientifiques et expéditions militaires: remarques sur leurs modalités d'articulation », in

- BOURGUET Marie-Noëlle, LEPETIT Bernard, NORDMAN Daniel, SINARELLIS Maroula (dir.), *L'Invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1998, p. 97-116.
- LIPINSKI Edward 2004
LIPINSKI Edward, *Itineraria Phoenicia*, Louvain, Peeters Publishers, 2003, p. 50-56.
- MALLOUCHOU-TUFANO Fani 2007
MALLOUCHOU-TUFANO, « The Vicissitudes of the Athenian Acropolis in the 19th Century » in VALAVANIS Panos, PETRAKOS Vasileios, DELIVORIAS Angelos (éds), *Great Moments in Greek Archaeology*, Athènes, Kapon Éditions, 2007, p. 36-58.
- MARCHAND Suzanne 1996
MARCHAND Suzanne, *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany. 1750-1970*, Princeton, Princeton University Press, 1996.
- MASSON Olivier, HERMARY Antoine 1988
MASSON Olivier, HERMARY Antoine, « Le voyage de Ludwig Ross à Chypre en 1845 et les antiquités chypriotes du musée de Berlin », *CCEC* 9 (1988-1), p. 3-10.
- MAUFROY Sandrine 2005
MAUFROY Sandrine, « Hellénisme, philhellénisme et transferts culturels triangulaires: le cas de Charles Benoît Hase », in ESPAGNE Michel et PÉCOUT Gilles (éds), *Revue germanique internationale 1-2, Philhellénismes et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle* (2005), p. 61-75, p. 109-123.
- MAUFROY Sandrine 2011
MAUFROY Sandrine, *Le Philhellénisme franco-allemand (1815-1848)*, Paris, Belin, 2011.
- MAURER Georg Ludwig 1835
MAURER Georg Ludwig, *Das Griechische Volk in öffentlicher und privatrechtlicher Beziehung vor und nach dem Freiheitskampfe bis zum 31 Juli 1834*, Heidelberg, J.C.B. Mohr, 1835 [édition grecque par Vournas Tasos, Athènes, Tolidi, 1976].
- MEHL Andreas 1995
MEHL Andreas, « Zypern und die grossen Mächte im Hellenismus », *Ancient Society* 26 (1995), p. 93-132.

MEHL Andreas 2009

MEHL Andreas, « Der Archäologe Ludwig Ross 1845 in Zypern auf den Spuren der Antike », in ROGGE Sabine (éd.), *Zypern und der Vordere Orient im 19. Jahrhundert. Die Levante im Fokus von Politik und Wissenschaft der europäischen Staaten*, Münster, Waxmann Verlag, 2009, p. 153-187.

MINNER Ina E. 2005

MINNER Ina E., « ... so gilt mir Griechenland als mein zweites [...] Vaterland ». Die Griechenland-Erfahrung von Ludwig Ross im Spannungsfeld privater und beruflicher Heimatsuche », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 25-39.

MOULLAS Panayotis 1985

MOULLAS Panayotis, « L'Université grecque et la politique », in TSIOMIS Yannis (dir.), *Athènes. Ville capitale*, AE Athènes/Affaires européennes, 1985, p. 119-121.

NIEMEIER Wolf-Dietrich 2005

NIEMEIER Wolf-Dietrich, « Ludwig Ross — Wegbereiter der Altertumswissenschaft im neuen Griechenland in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 1-13.

PAGO Géraldine 2004

PAGO Géraldine, « L'utilisation et la perception de la référence antique dans la Grèce moderne: l'exemple de l'architecture néo-classique à Athènes. Analyse et témoignages », *Dialogues d'histoire ancienne* 30.1 (2004), p. 123-145.

PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander 2005

PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander, « Der unveröffentlichte Briefwechsel zwischen Ludwig Ross und Leo von Klenze (aus den Jahren 1834 bis 1854) und die Anfänge der Griechischen Archäologie », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 41-61.

PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander 2006

PAPAGEORGIU-VENETAS Alexander, *Briefwechsel Klenze-Ross 1834-1854*, Athènes, Athens Archaeological Society, 2006.

PERROT Georges 1865

PERROT Georges, « L'École française d'Athènes: comment on la juge à l'étranger », *Revue de l'Instruction publique* (29 juin 1865).

PERROT Georges 1879

PERROT Georges, « Fouilles et découvertes. Le général de Cesnola et le Musée métropolitain de New York », *Revue des deux mondes* 31 (1879), p. 570-611.

PERROT Georges 1906

PERROT Georges, « Notice sur la vie et les travaux de Désiré Raoul-Rochette, lue dans la séance publique annuelle du 16 novembre 1906 », *CRAI* (1906), p. 638-701.

PETRAKOS Vasileios 1987

PETRAKOS Vasileios, *The Athens Archaeological Society: The History of its first 150 years, 1837-1987*, Athènes, 1987.

PETRAKOS Vasileios 2007

PETRAKOS Vasileios, « The stages in greek archaeology », in VALAVANIS Panos, PETRAKOS Vasilios, DELIVORRIAS Angelos (éds), *Great Moments in Greek Archaeology*, Athènes, Kapon Editions, 2007, p. 16-34.

PROKESCH VON OSTEN Anton 1867

PROKESCH VON OSTEN Anton, *Geschichte des Abfalls der Griechen vom Türkischen Reich im Jahre 1821*, Vienne, Gerold 1867 (réimpression: Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1970).

PRÖLSS Erich Robert

PRÖLSS Erich Robert, « Prokesch von Osten, Anton Franz Graf (1830 erbländischer Ritter, 1845 Freiherr, 1871 Graf) », *National Deutsche Biographie* [en ligne], URL: <http://www.deutsche-biographie.de/sfz41601.html>.

RADET Georges 1898

RADET Georges (éd.), *Les Débuts de l'École française d'Athènes. Correspondance d'Emmanuel Roux 1847-1849*, Bordeaux, Feret & fils, 1898.

RADET Georges 1901

RADET Georges, *L'Histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, Paris, Albert Fontemoing, 1901.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1831

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « Notice sur les sculptures d'Olympie, lue à l'Académie des Belles-Lettres et à celle des Beaux-Arts, dans les séances des 4 et 5 février », *Journal des savants*, 1831, p. 93.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1838a

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « Voyage de M. Raoul-Rochette en Orient. Athènes, le 27 mai 1838, au Ministre », *Lettres adressées aux Nouvelles Annales des voyages* 79.3 (1838), p. 327-347.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1838b

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « Athènes sous le roi Othon. A M. de Pouqueville », *Revue des Deux mondes* 16 (15 octobre 1838), p.179-198.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1839-1854

RAOUL-ROCHETTE Désiré, 33 lettres à L. Ross, Nachlass Ludwig Ross, Schleswig-Holsteinischen Landesbibliothek Kiel, 1839-1854.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1845

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « L'Acropole d'Athènes, lu à la séance publique annuelle des cinq académies, le vendredi 2 mai 1845 », *Mémoires de l'Institut de France, AIBL*, t. XV, n° 22, 1845.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1848

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « Mémoires d'archéologie comparée, asiatique, grecque et étrusque... », *Mémoires de l'Institut de France AIBL*, t. XVII, n°2 (1848), p. 1-104.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1850-1851

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « *Expédition scientifique de la Morée*, Abel Blouet, Paris, 1831-1838 » (compte rendu), *Journal des savants*, 4 articles, 1850, p. 397, p. 459, p. 546; 1851, p. 144.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1853

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « L. Ross, *Die Pnyx und das Pelasgikon in Athen*, Braunschweig, 1853; F.G. Welcker, *Der Felsaltar des höchsten Zeus oder das Pelasgikon zu Athen, bisher genannt die Pnyx*, Berlin, 1852 » (compte rendu), *Journal des savants*, 1853, p. 736.

RAOUL-ROCHETTE Désiré 1861

RAOUL-ROCHETTE Désiré, « Rapport à l'Académie... au nom de la commission chargée de préparer les propositions destinées à régulariser les travaux de l'École française d'Athènes, le 8 mars 1850 », *Mémoires de l'Institut de France, AIBL*, t. XX-1, n° 13, 1861.

ROGGE Sabine (éd.) 2009

ROGGE Sabine (éd.), *Zypern und der Vordere Orient im 19. Jahrhundert. Die Levante im Fokus von Politik und Wissenschaft der europäischen Staaten*, Münster, Waxmann Verlag, 2009.

ROSS Ludwig 1834-1845

ROSS Ludwig, *Inscriptiones Graecae Ineditae*, fasc. 1, Nauplie, 1834; fasc. 2, Athen, 1842; fasc. 3, Berlin, 1845.

ROSS Ludwig 1835

ROSS Ludwig, « Berichte von den Ausgrabungen auf der Akropolis », 1-6 Berichte, *Kunst-Blatt* 16 (1835).

ROSS Ludwig 1835-1854

ROSS Ludwig, 10 lettres à K.B. Hase, Goethe-und Schiller-Archiv, Weimar, 1835-1854.

ROSS Ludwig 1840

ROSS Ludwig, « 18 Inschriftentafeln nach von Ross gefertigten Kopien », in BOECKH August, *Urkunden über das Seewesen des Attischen Staats, Beilage zur Staatshaushaltung der Athener*, Berlin, G. Reimer, 1840.

ROSS Ludwig 1840-1852

ROSS Ludwig, *Reisen auf den griechischen Inseln des ägäischen Meeres*, 4 vol., Stuttgart, Tübingen, Cotta, 1840, 1843, 1845, 1852.

ROSS Ludwig 1841a

ROSS Ludwig, *Reise und Reiserouten durch Griechenland*. 1. Theil: *Reisen in Peloponnes*, Berlin, G. Reimer, 1841.

ROSS Ludwig 1841b

ROSS Ludwig, « Note sur le célèbre statuaire grec Strongylion (olymp. 86-97). Lettre à Raoul-Rochette », *Journal des savants*, 1841, p. 244-248.

ROSS Ludwig 1845

ROSS Ludwig, « Kleinasien und deutsche Colonisation », *Augsburger Allgemeine Zeitung* 1 (1. Januar 1845), p. 1-4.

Ross Ludwig 1846a

Ross Ludwig, « Vorwort », in *id.*, *Hellenika. Archiv archäologischer, philologischer, historischer und epigraphischer Abhandlungen und Aufsätze, in periodischen Heften*, Bd. 1, Heft 1, Halle, 1846, p. I-XXV.

Ross Ludwig 1846b

Ross Ludwig, « Stele mit Basreliefs und Keilschriften in Kition (Larnaca) auf Cypern », in *id.*, *Hellenika. Archiv archäologischer, philologischer, historischer und epigraphischer Abhandlungen und Aufsätze, in periodischen Heften*, Bd. 1, Heft 1, Halle, 1846, p. 69-70.

Ross Ludwig 1848

Ross Ludwig, *Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, 2 vol., Halle, Schwetschke, 1848.

Ross Ludwig 1850a

Ross Ludwig, « Die Phönicier und die neueste Forschung über sie », *Allgemeine Monatschrift für Literatur* 1 (1850), p. 85-96.

Ross Ludwig 1850b

Ross Ludwig, « Alte Kunst- und Religionsgeschichte. Rochette, *Mémoires...* (Besprechung des 1. Bandes von D. Raoul-Rochette, *Mémoire d'archéologie comparée asiatique, grecque et étrusque*, Paris, 1848), *Allgemeine Monatschrift für Literatur* 2 (1850), p. 82-92.

Ross Ludwig 1853

Ross Ludwig, *Ausgrabung von Olympia. Ein Vorschlag*, Brunswick, Bruhn, 1853.

Ross Ludwig, SCHAUBERT Eduard, HANSEN Christian 1839

Ross Ludwig, SCHAUBERT Eduard, HANSEN Christian, *Die Akropolis von Athen nach den neuesten Ausgrabungen. Erste Abteilung: Der Tempel der Nike Apteros*, Berlin, Verlag von Schenk u. Gerstaecker, 1839.

SAVOY Bénédicte et BLANKENSTEIN David 2014

SAVOY Bénédicte et BLANKENSTEIN David (dir.), *Les Frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, PSL Research University-Jean-Pierre de Monza, 2014.

SPORN Katia 1985

SPORN Katia, « Ludwig Ross auf den Kykladen », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 159-173.

SVORONOS Nicolas 1980

SVORONOS Nicolas, *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, PUF, 1980.

THEIS Laurent 2008

THEIS Laurent, *François Guizot*, Paris, Fayard, 2008.

THOUVENEL Édouard 1890

THOUVENEL Édouard, *La Grèce du roi Othon. Correspondance de M. Thouvenel avec sa famille et ses amis, recueillie et publiée avec notes et index biographique par L. Thouvenel*, Paris, Calmann-Lévy, 1890.

TOLIAS Georges 1997

TOLIAS Georges, *La Médaille et la rouille. L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Athènes, Paris, Hatier-Kauffmann, 1997.

TSIOMIS Yannis 1985

TSIOMIS Yannis (dir.), *Athènes. Ville capitale*, Athènes, Éditions de la Caisse des fonds archéologiques de Grèce, 1985.

TSIOMIS Yannis 2005

TSIOMIS Yannis, « Athènes 1833: La guerre pour la capitale de l'État-Nation », *Études balkaniques* 12 (2005), p. 173-176.

VALAVANIS Panos, PETRAKOS Vasilios, DELIVORRIAS Angelos 2007

VALAVANIS Panos, PETRAKOS Vasilios, DELIVORRIAS Angelos (éd.), *Great Moments in Greek Archaeology*, Athènes, Kapon Editions, 2007, p. 16-34.

VALENTI Catherine 2006

VALENTI Catherine, *L'École française d'Athènes*, Paris, Belin, 2006.

YEROLYMPOS Alexandra 2003

YEROLYMPOS Alexandra, « Extension territoriale et stratégies de réappropriation des espaces urbains: l'État grec à la recherche d'une identité urbaine de 1828 à la première moitié du XX^e siècle », in TURREL Denise (dir.), *Villes rattachées, villes reconfigurées*.

XVI^e-XX^e siècles, Tours, Presse universitaires François-Rabelais, 2003, p. 305-333.

YON Marguerite, 1995

YON Marguerite, « La stèle de Sargon II à Chypre : la découverte de la stèle à Larnaca (Chypre) » in CAUBET Annie (éd.), *Khorsabad, le palais de Sargon II, roi d'Assyrie*, Paris, La Documentation française, 1995, p. 159-168.

Inventer une archéologie « pratique »

*Karl Otfried Müller aux mains
des Grecs modernes*

Eleonora VRATSKIDOU

La civilisation grecque, naturalisée partout dans le monde éclairé, a certes fait des vestiges ancestraux une sorte d'acquis universel, dans lequel sont compris tous les chapitres du progrès de l'humanité [...] et les types éternels du beau et du sublime; et elle constitue toujours une source inépuisable de sentiments nobles, de grandes pensées et de progrès sociaux, destinée peut-être à réformer à nouveau la société européenne. Néanmoins, c'est uniquement à nous, une fois dignement instruits, qu'il est réservé de contempler dans ce Parthénon sur l'Acropole le sanctuaire de nos aïeux, d'admirer les effigies de nos pères dans les statues exhumées, de lire Démosthène sur la Pnyx en contemplant Salamine, et de retrouver nos anciennes traditions chez Homère¹.

En 1845, lors d'une cérémonie solennelle à l'École des arts d'Athènes, auprès d'un auditoire composé du tout-Athènes et en présence du roi Othon, l'historien et philologue Grigorios Pappadopoulos (1819-1873) ouvre sur ces paroles son discours d'inauguration de la première exposition artistique officielle organisée dans le royaume de Grèce, fondé à peine quinze ans plus tôt. Ses propos fournissent un exemple typique de la manière dont, pendant les premières décennies de la création de l'État grec, on essaya de penser le rapport au patrimoine culturel de l'Antiquité, et surtout de distinguer les attitudes, d'une part, de la « société européenne », et, d'autre part, des Grecs modernes envers

1. PAPPADOPOULOS Grigorios 1845, p. 3.

ce patrimoine. Visée de l'humanité et modèles esthétiques parfaits : Pappadopoulos résume parfaitement la valeur de l'Antiquité pour l'ensemble du « monde éclairé » — il suffit de penser à Wilhelm von Humboldt². Quant à ses compatriotes, il s'agissait pour eux de retrouver l'intimité familière — voire familiale — d'un héritage qui était entre temps devenu « universel ». Si Humboldt avait évoqué une conception idéale de l'homme et de l'humanité, afin de persuader les Allemands qu'ils devaient prendre les Grecs pour modèles, les Grecs modernes voulaient, eux, simplement être « Grecs ». Dans leur cas, idéal d'humanité et singularité culturelle coïncident — un paradoxe qui accompagne la formation de l'imaginaire national en Grèce.

Le rapport privilégié à l'héritage antique que Pappadopoulos réserve aux Grecs modernes, un lien de pères à fils, ne doit pas être compris comme la revendication d'une continuité d'ordre biologique ou racial, mais d'une continuité d'ordre culturel : les Grecs seront « dignes » de se référer à leurs ancêtres une fois « instruits ». Loin de s'attacher à l'image d'un peuple élu destiné à régénérer la gloire de ses aïeux, la pensée nationaliste antiquisante mobilise plutôt l'idée d'un devoir, voire d'une dette héritée, qui requiert un engagement actif de l'ensemble de la société dans cette direction. L'éducation représente l'axe le plus prisé de cet engagement ; or, cette éducation sera largement fondée sur des modèles européens. Dans son enseignement au sein de l'École des arts, ce même Pappadopoulos va promouvoir un idéal d'*Ελληνομάθεια*, de connaissance globale de l'antiquité hellénique, en puisant dans l'œuvre de l'historien, philologue et archéologue allemand Karl Otfried Müller (1797-1840), l'un des plus fins connaisseurs du monde antique dans la première moitié du XIX^e siècle.

C'est précisément de Karl Otfried Müller et de l'accueil singulier qu'a trouvé son œuvre en Grèce qu'il sera question ici. Sa mort subite et prématurée, lors d'un voyage en Grèce qui venait couronner plus de vingt années de recherches, a fait de Müller un grand

2. Il convient d'attirer l'attention sur le fait que Pappadopoulos paraît déjà quelque peu sceptique quant à la validité continue, actuelle de l'*exemplum* grec (« source [...] destinée peut-être à réformer à nouveau la société européenne »). L'érudit grec, qui après ses études à Paris avait passé deux ans en Allemagne (1842-1843) pour étudier le système de l'éducation secondaire, n'avait sans doute pas méconnu les cris qui s'élevaient de toutes parts en faveur d'une éducation plus « allemande », en réaction à l'idéal néo-humaniste humboldtien. Voir sur la question LANDFESTER Manfred 1988, p. 56-72.

héros philhellène, tombé sur le champ des ruines antiques³, fait qui aura largement facilité la réception de son œuvre au sein du pays. Nous nous concentrerons plus particulièrement sur l'appropriation de l'œuvre archéologique de Müller et sur sa contribution à la formation de la discipline de l'archéologie, qui, en Grèce, bénéficie très tôt d'un encadrement institutionnel. Dès 1834, le service archéologique de l'État est créé et des lois pour la protection des antiquités sont mises en place. Trois ans plus tard, en 1837, une chaire d'archéologie — l'une des plus précoces en Europe — est inaugurée à l'université d'Athènes, tandis que la même année se crée la Société archéologique, une association privée reconnue par l'État et travaillant en étroite collaboration avec l'administration publique. Du fait de leur matérialité et de leur enracinement dans le sol du pays — qui contrastent avec l'extrême mobilité des textes —, les vestiges archéologiques ont joué un rôle particulièrement efficace dans la formation de l'imaginaire national⁴. Il suffit, pour s'en persuader, d'observer l'ordre dans lequel Pappadopoulos énumère les points de contact des Grecs modernes avec leurs ancêtres dans la citation inaugurale : il évoque d'abord le Parthénon et les statues exhumées, puis les discours de Démosthène, dont la lecture se veut ancrée dans les lieux mêmes de leur production, la Pnyx, et dans le paysage de l'Attique, et finit par les éléments les plus dématérialisés, les poèmes épiques d'Homère.

Un retour sur la période othonienne (1833-1862), marquée par le projet de faire revivre l'Antiquité dans la Grèce moderne, atteste d'une double réception de l'œuvre archéologique de Müller en Grèce : d'une part, au sein de l'université et, d'autre part, au sein de la première institution artistique du pays, l'École des arts. Dans le cas surtout de cette dernière, l'appropriation de l'œuvre de Müller s'avère être en même temps une véritable réinvention, voire une « trahison » productive, qui soumet cette œuvre à des exigences qui ne lui étaient pas inhérentes. Une poursuite de l'analyse permettra, plus largement, d'éclairer les origines institutionnelles multiples de la discipline archéologique en Grèce, sa construction transnationale, ainsi que ses usages sociaux.

3. À peine quatre mois après son arrivée en Grèce, Müller tombe malade lors de ses recherches au temple d'Apollon à Delphes et succombe pendant son retour à Athènes. Il a été inhumé à Hippios Colonos avec tous les honneurs, lors d'une cérémonie prise en charge par les professeurs de l'université d'Athènes. Sur le séjour de Müller en Grèce, voir DÖHL Hartmut 1989.

4. Voir à ce titre l'étude magistrale de Yannis Hamilakis (HAMILAKIS Yannis 2007).

Müller et l'archéologie : un manuel fondateur

Karl Otfried Müller est l'un des érudits les plus engagés dans l'idéal néo-humaniste, tant par la place primordiale qu'il accorde aux Grecs dans son approche du monde antique que par sa conception holiste et organique de l'antiquité grecque⁵. Formé à l'université de Berlin auprès d'August Boeckh, qui le considérait comme l'un de ses meilleurs élèves, Müller devient dès 1819, à l'âge de vingt-deux ans, professeur à la chaire d'*Altertumskunde* de l'université de Göttingen, où il remplace l'illustre philologue et archéologue Friedrich Gottlieb Welcker. Müller compte parmi les fondateurs de l'*Altertumswissenschaft* en Allemagne et son œuvre marque un tournant dans l'approche du monde antique et ses méthodes. Auteur de contributions majeures et novatrices sur des objets particuliers, tels que les mythes, la littérature ou l'art antique⁶, le professeur de Göttingen envisageait avant tout la Grèce antique comme une totalité historique et sociale, en embrassant une approche qui s'enracine chez Christian Gottlob Heyne et qui se systématise à travers la pensée de Wilhelm von Humboldt et les écrits de Friedrich August Wolf, puis l'enseignement universitaire de Boeckh. L'objectif était de reconstituer la vie des Grecs anciens sous tous ses aspects, politiques, économiques, religieux et artistiques, projet qui exigeait le concours de toutes les disciplines des études classiques. Müller entreprend une telle tentative de synthèse dès sa thèse de doctorat, consacrée à l'île d'Égine (*Aegineticorum liber*, 1817), et la poursuit dans ses ouvrages *Orchomenos und die Minyer* (1820) et *Die Dorier* (1824). Müller considérait ces volumes comme les premiers d'une série ambitieuse, qui resta inachevée : sous le titre général de *Geschichten hellenischer Stämme und Städte*, il avait l'intention de proposer des monographies analogues sur toutes les tribus (*Stämme*) helléniques⁷.

5. Pour une courte notice biographique, voir UNTE Wolf 1990. Sur les différents aspects et le retentissement international de son œuvre, voir CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds) 1998.

6. Voir par exemple ses ouvrages, largement traduits tout au long du XIX^e siècle, *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie* (1825) et *Geschichte der griechischen Literatur bis auf das Zeitalter Alexander's* (1841, publication posthume).

7. UNTE Wolf 1990, p. 313, 317.

Dans le cadre de cette démarche, formée dans l'esprit de la *Sachphilologie* de Boeckh, les vestiges matériels de toutes sortes sont particulièrement privilégiés, à côté des sources écrites qui primaient traditionnellement dans l'approche de l'Antiquité. Dans ses recherches comme dans le cadre de son enseignement universitaire, Müller ménage une place prépondérante à l'archéologie, qui commence pendant cette période à se constituer comme champ autonome parmi les différentes disciplines de l'*Altertumwissenschaft*. Müller est en effet l'un des rares philologues à offrir des cours d'archéologie, activité à laquelle ses études ne l'avaient pas particulièrement préparé⁸. Afin d'enrichir ses connaissances et de nourrir son enseignement, il va d'abord à Dresde, en 1820, et deux ans plus tard, voyage en Grande-Bretagne, en Hollande et en France, afin d'étudier de près les différentes collections européennes d'antiquités. Ses cours, d'une grande renommée locale et internationale, se fondent sur un examen concret des œuvres à partir de reproductions, à savoir des planches illustrées et les moulages de l'importante collection universitaire de Göttingen⁹. Pour les besoins de cet enseignement, il compose surtout son *Handbuch der Archäologie der Kunst* (1830, 2^e éd. 1835), qu'on considère aujourd'hui comme le manuel fondateur de la discipline¹⁰. Le savant allemand y présente un traité d'ensemble sur l'art antique, où il condense avec une simplicité remarquable la quasi-totalité du savoir archéologique de son époque. Sa présentation claire et admirablement structurée trahit un sens profond de la pédagogie et a sans doute contribué à son énorme succès. Réédité plusieurs fois en Allemagne et rapidement traduit en plusieurs langues, le *Handbuch* est vite devenu la référence par excellence en la matière, remplaçant définitivement l'autorité de la *Geschichte der Kunst des Altertums* (1764) de Johann Joachim Winckelmann, qui constituait jusqu'alors la grande synthèse sur l'art antique¹¹.

8. GRAN-AYMERICH Ève 2011, p. 114.

9. Voir RANKE Karl Ferdinand 1870, p. 11-12 ; NICKAU Klaus 1989, p. 31, p. 34.

10. Sur le manuel de Müller, voir notamment FITTSCHEN Klaus 1998, et sur sa réception dans le cadre de l'enseignement universitaire en Allemagne, GRÖSCHEL Sepp-Gustav et WREDE Henning (éds) 2010, p. 31-44.

11. POTTS Alex 1991, p. 35.

Pour et contre Müller : l'enseignement de l'archéologie à l'université d'Athènes et la question de l'autochtonie de l'art grec

Le manuel de Müller a été d'une importance capitale pour l'enseignement universitaire de l'archéologie en Grèce. Dès 1841, le *Handbuch der Archaeologie der Kunst* se voit adapter en grec : avec la traduction française datant de la même année, il s'agit des premières reprises du manuel en dehors de l'Allemagne¹². L'adaptation grecque de 1841 n'est toutefois pas due à un Grec, mais à l'archéologue allemand Ludwig Ross (1806-1859). Protégé des Bavaois au pouvoir, Ross a passé quelques-unes des années les plus productives de sa carrière en Grèce, d'abord en tant que conservateur des antiquités au service archéologique de 1833 à 1836, puis comme professeur d'archéologie à l'université d'Athènes, entre 1837 et 1844¹³. Pour les besoins de son enseignement, Ross compose le *Εγχειρίδιον της αρχαιολογίας των τεχνών* (*Manuel de l'archéologie des arts*), qui constitue le premier manuel archéologique en langue grecque¹⁴. Comme il l'indique dans son introduction, Ross se base largement sur l'ouvrage fondateur de Müller¹⁵, qu'il avait beaucoup fréquenté lors de son séjour à Athènes en 1840, peu avant sa mort¹⁶. Ross n'adopte pas pour autant l'ensemble des positions de son collègue de Göttingen : les principaux points de décalage entre les deux ouvrages sont liés au profond désaccord des deux savants sur la question des origines de l'art antique. Fasciné par le déchiffrement de l'écriture des hiéroglyphes et les nouvelles recherches qui pourraient en découler, Ross émettait la thèse d'une véritable colonisation de la Grèce par les Égyptiens et les Phéniciens durant le

12. Suivent les traductions en italien, en 1844-1845, et en anglais, en 1847.

13. Sur la carrière de Ross en Grèce, qui ne fut pas sans tensions avec l'administration locale, voir notamment GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds) 2005, et PETRAKOS Vasileios 2009. Sur Ross voir également l'article d'Ève Gran-Aymerich dans ce même volume.

14. Il convient de souligner d'emblée la difficulté de la tâche que s'est donnée le professeur allemand sur le plan linguistique, à une époque où la langue grecque était en pleine reconstruction et, surtout, complètement dénuée d'un vocabulaire technique spécialisé. En inversant le sens habituel du travail de traduction, Ross réussit à produire un grec, certes archaïsant, mais d'une clarté et d'une précision remarquables. Sur le manuel et l'enseignement de Ross à l'université d'Athènes, voir PALAGIA Olga 2005.

15. Ross Ludwig 1841, p. α'.

16. DÖHL Hartmut 1989, p. 61. Les principaux interlocuteurs de Müller à Athènes étaient Ludwig Ross, Kyriakos Pittakis et son élève Ernst Curtius, déjà sur place.

deuxième millénaire avant notre ère et soutenait que les arts avaient été introduits en Grèce depuis l'Orient. Il remettait ainsi en question une vision trop hellénocentrée de l'Antiquité, que promouvaient ses collègues et tout particulièrement K.O. Müller, qui dès les années 1820, dans son ouvrage *Orchomenos und die Minier*, avait réfuté toute connexion entre la Grèce et l'Égypte¹⁷. Dans son manuel, Ross expose sa théorie de la diffusion des arts en Grèce depuis l'Égypte et, à ce titre, il inverse l'ordre de présentation de Müller, débutant avec l'art de l'Égypte et d'autres peuples de l'Orient et non pas avec les Grecs, comme le fait son collègue. Müller commence en effet son examen par l'art grec, alors que les autres peuples anciens, les « peuples non-grecs », comme ils sont caractéristiquement dénommés, à savoir les Égyptiens, les « races syriennes » (Babyloniens, Phéniciens), les « peuples de race arienne » (Iraniens et Indiens), sont traités en appendice de manière concise. En inversant l'ordre de présentation, Ross revient au schéma de Winckelmann que Müller avait précisément révisé à la lumière de la place prioritaire accordée aux Grecs dans ses recherches.

Bien que les thèses provocatrices de Ross, énoncées depuis le pupitre de l'université d'Athènes, aient surtout visé ses collègues allemands, elles dérangent profondément la petite communauté d'érudits grecs formée dans la capitale. Au sein du pays, c'est l'architecte et théoricien Lysandros Caftanzoglou (1811-1885), directeur de l'École des arts, qui s'est attaché à réfuter les opinions de Ross par un argumentaire très étoffé où les positions de Müller occupaient une place d'honneur¹⁸. La démonstration du directeur de l'École culmine avec la question de la naissance de l'ordre dorique, pièce maîtresse de la théorie de Ross, qui soutenait que la colonne dorique grecque provenait de la colonne égyptienne « protodorique ». En s'appuyant sur Müller, Caftanzoglou tend en revanche à démontrer que l'ordre dorique devait exclusivement être attribué « à l'invention et au génie des architectes grecs¹⁹ ». Müller insistait en effet sur le fait que l'art et la civilisation helléniques s'étaient développés en contact direct avec la nature et dans une parfaite autonomie, sans appuis ou influences extérieurs — ce sur quoi

17. Sur ce débat, voir notamment FITTSCHEN Klaus 2005.

18. Voir son discours officiel à l'École des Arts en 1848, CAFTANZOGLOU Lysandros 1848.

19. CAFTANZOGLOU Lysandros 1848, p. 22. Pour une présentation détaillée de son argumentaire, voir VRATSKIDOU Eleonora 2011, p. 109-112.

reposait d'ailleurs la supériorité absolue des Grecs anciens. Il s'agit là d'une idée motrice du néo-humanisme humboldtien, que Müller va toutefois radicaliser, en considérant, contre Friedrich Thiersch, Boeckh ou Welcker, que le caractère pur et non-mélangé des Grecs était un facteur de leur force spirituelle²⁰.

La vision d'une antiquité grecque libre de toute influence orientale que fournissait Müller répondait parfaitement aux attentes du nationalisme grec pendant cette période précoce où l'un des enjeux idéologiques majeurs était de se défaire de tout lien avec l'Empire ottoman — avec la « barbarie » de l'Orient — et d'affirmer l'appartenance du jeune État grec à l'Europe. Il est à ce titre très caractéristique que dans sa démonstration, Caftanzoglou nomme l'architecture grecque « architecture européenne », pour l'opposer à l'architecture de l'Afrique et de l'Asie²¹. Au milieu des années 1860, Alexandre Rizo Rangabé²² (1809-1892), successeur de Ross à l'université d'Athènes, éprouve toujours le besoin de régler ses comptes avec ce dernier et de démontrer à son tour l'autochtonie de l'art grec, orchestrant quant à lui une argumentation fondée sur les sources écrites, plutôt que sur l'examen des œuvres, comme le faisait Caftanzoglou²³.

À l'instar de son prédécesseur, Alexandre Rizo Rangabé, qui occupa la chaire d'archéologie entre 1844 et 1867, propose sa propre synthèse sur l'art antique sous le titre *Archéologie. Histoire de l'art antique (Αρχαιολογία. Ιστορία της Αρχαίας Καλλιτεχνίας)*²⁴. Son ouvrage en deux volumes suit de près la structure du manuel

20. VICK Brian 2002, p. 490. L'analyse de Vick suit l'évolution de la discussion concernant les rapports entre Grèce et Orient dans l'Allemagne au XIX^e siècle et met en lumière les enjeux disciplinaires qui pesaient sur la position assez singulière de Müller.

21. CAFTANZOGLOU Lysandros 1848, p. 9.

22. Alexandre Rizo Rangabé est une personnalité incontournable et parmi les plus polyvalentes du XIX^e siècle grec : poète, écrivain, auteur dramatique, il a mené par ailleurs une illustre carrière politique dans l'administration et le service diplomatique. Outre son professorat à l'université, Rangabé a occupé une position-clé au sein des premières institutions archéologiques du pays, en tant que secrétaire de la Société archéologique entre 1837 et 1851. Pour une étude biographique, voir SOULOGIANNIS Euthymios 1995.

23. RIZO RANGABÉ Alexandre 1865-1866, t. 1, p. 82-83. Cruciale pendant les premières décennies de la construction étatique, la conception de l'hellénisme comme intact de toute influence externe va progressivement s'éroder au profit d'une vision qui situe la force de l'hellénisme non pas dans son isolement culturel, mais précisément dans sa capacité à absorber, à assimiler parfaitement et à « helléniser » ainsi tout élément étranger. Voir à ce sujet, SIGALAS Nikos 2000 ; SIGALAS Nikos 2001 ; TRUBETA Sevasti 2013, p. 152-156.

24. RIZO RANGABÉ Alexandre 1865-1866.

de Müller et réhabilite l'ordre de présentation introduit par ce dernier, en commençant lui aussi son analyse par l'art grec, pour examiner à la fin l'art des « nations barbares » (βάρβαρα ἔθνη), selon l'intitulé général de la section.

L'invention de la *kallitechniologia* : le manuel de Müller au sein de l'École des arts

Pendant que Rangabé dispensait des cours d'« histoire de l'art antique » à l'université d'Athènes, l'historien et philologue Grigorios Pappadopoulos enseignait l'« histoire des arts » et la « mythologie artistique » à l'École des arts²⁵. Fondé la même année que l'université, en 1837, cet établissement était initialement conçu comme une école d'arts et métiers, mais à partir de 1844, il intègre dans son programme l'enseignement artistique. Son directeur, l'architecte Lysandros Caftanzoglou, formé à l'Accademia di San Luca à Rome, aspire à transformer l'institution en une véritable école des beaux-arts, au service du projet d'une renaissance de l'art antique, que Caftanzoglou prêchait dans ses discours annuels comme le « retour des arts à leur berceau originel ». Pour servir cet objectif, tant Caftanzoglou que Pappadopoulos — forces motrices de l'institution — s'attachent à faire de l'école un centre d'étude de l'art antique, rivalisant avec l'université, de prestige institutionnel supérieur. En adoptant des pratiques universitaires, Pappadopoulos fonde lui aussi son enseignement sur le manuel de Müller, dont il vante à de multiples reprises les mérites²⁶.

Pendant deux décennies, enseignant côte-à-côte au sein de deux institutions éducatives majeures de la capitale athénienne,

25. Pappadopoulos enseigne à l'École des arts de 1844 à 1863. Pour une notice biographique, voir STEPHANOU Dionysios 1970 ; pour une analyse approfondie de son enseignement, voir VRATSKIDOU Eleonora 2011, p. 286-338 ; VRATSKIDOU Eleonora 2013.

26. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 19. À la différence de Rangabé, qui étudia à Munich, et de Ross, utilisateurs de l'édition originale du *Handbuch* de Müller en allemand, Pappadopoulos, bien qu'il connaisse l'allemand, travaille avec la traduction française de 1841 (MÜLLER Karl Otfried 1841), comme en témoignent ses divers écrits. Mon hypothèse est que le premier contact de l'érudite grec avec l'œuvre de Müller se situe à l'époque de ses études à Paris, de 1836 à 1839, où il aurait eu peut-être l'occasion de suivre les fameux cours d'archéologie de Désiré Raoul-Rochette au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. L'archéologue français était un ami proche de Müller et recourait au manuel allemand pour son enseignement (GRANAYMERICH Ève 2011, p. 114, n. 5).

Pappadopoulos et Rangabé proposent des cours sur le même objet, en s'appuyant sur une même source principale. Toutefois, leurs enseignements ne se recouvrent pas, puisque les deux savants se partagent en quelque sorte les deux grandes parties du manuel de Müller. Le manuel de Müller combine en effet deux approches différentes de l'art antique : l'une historique, l'autre systématique. Dans la première partie de son manuel, l'archéologue allemand présente l'évolution historique de l'art grec, qu'il divise en cinq périodes. Après une courte introduction sur le contexte politique et social de chaque période examinée, Müller étudie successivement l'architecture, la sculpture et la peinture, traitant des artistes et des œuvres. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Müller entreprend un examen systématique de l'art antique (« Systematische Behandlung der antiken Kunst »), à deux composantes : d'une part, une analyse technique, qui détaille et classe les matériaux, les procédés et les genres artistiques pour chacun des arts et leurs branches subordonnées, ainsi que les principes de composition et de figuration ; d'autre part, une analyse iconographique, qui porte sur les sujets représentés dans l'art antique, que Müller sous-divise de manière caractéristique, en « sujets mythologiques » (dieux, héros et leurs cycles respectifs), « sujets de la vie humaine » (portraits, compositions historiques, agones, guerres, chasse, vie domestique, etc.) et enfin « sujets tirés du reste de la nature » (animaux, plantes, paysages, etc.). C'est cette deuxième grande partie du manuel qui est enseignée à l'École des arts, alors qu'à l'université, tant Ross que Rangabé se concentrent sur l'approche historique de Müller, comme en témoignent leurs adaptations respectives du manuel, qui ne comprennent pas la partie systématique. La répartition est saisissante : d'une part, à l'École des arts, une approche axée sur les formes, les techniques et les matériaux, adaptée aux besoins d'artistes en formation ; d'autre part, à l'université, une approche centrée sur la recherche des origines, la construction des récits et des continuités.

Comme en témoigne la leçon inaugurale de Pappadopoulos en 1846, l'organisation générale de ses cours suit de près la structure de cette deuxième partie du manuel de Müller²⁷. Pour qualifier son approche, Pappadopoulos invente toutefois un nouveau mot, le terme *kallitechniologia*, qui vient désormais remplacer l'expression « histoire des arts » dans l'intitulé de son cours. Cette notion

27. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 16.

programmatische fait partie d'une longue série de néologismes dont le professeur de l'École dote la langue grecque dans l'objectif d'établir un vocabulaire artistique spécialisé, presque inexistant dans la Grèce de l'époque²⁸. Comme l'explique Pappadopoulos, le terme *kallitechniologia*, composé des mots *καλλιτεχνία* (beaux-arts) et *λόγος* (discours), a été façonné par analogie avec le terme *technologie*, qui signifie, « chez les Européens », « la connaissance pratique et théorique des arts industriels²⁹ ». Afin de décrire alors un type de savoir analogue pour les beaux-arts, Pappadopoulos propose le terme *kallitechniologia*, qui désigne l'ensemble des connaissances, théoriques et pratiques, nécessaires à l'étude de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. La *kallitechniologia* examine les règles, les principes théoriques et les procédés techniques qui régissent la pratique de ces arts. Si les connaissances techniques sont à puiser dans l'examen systématique de l'art antique que Müller propose dans la deuxième partie du manuel, les principes théoriques sont plutôt à trouver dans l'introduction générale du manuel allemand. Dans cette partie inaugurale, intitulée « Introduction théorique », Müller expose sa conception de l'art et ses positions esthétiques³⁰. L'une des grandes originalités de la démarche de Müller réside en effet dans le choix de faire précéder son manuel archéologique d'une introduction proposant une approche spéculative de l'art, qui se situe dans le sillage de l'esthétique de Kant, de la pensée de Schiller et de l'esthétique romantique (Novalis). Cette introduction présente toutefois peu de valeur heuristique pour les analyses de l'art antique proposées par Müller et demeure finalement relativement détachée du corps principal de l'ouvrage³¹. Pappadopoulos,

28. La question des mots est capitale pour Pappadopoulos, qui s'adonne à des recherches lexicographiques assidues. Afin de forger des équivalents grecs pour les termes qu'il puise chez Müller, le professeur passe en revue les textes classiques — grec et latins — pour identifier des vocables et leurs usages précis ; il revient aussi sur les propositions de Ross, souvent pour les contester, et n'hésite pas à faire également appel au langage « vulgaire », c'est-à-dire aux mots des artisans et des maçons fréquentant l'École afin de se familiariser avec le dessin et la perspective géométrique, techniques nouvelles importées par l'institution sur le territoire grec.

29. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 16. Voir également PAPPADOPOULOS Grigorios 1857, p. 125-126.

30. L'introduction comprend quatre parties qui traitent respectivement du concept de l'Art, et plus précisément de l'*idée artistique*, des « lois de l'Art », de la « division de l'Art » selon les principes du temps et de l'espace et, enfin, de son apparition historique. Pour une analyse, voir FRANKE Ursula et FUCHS Werner 1984.

31. FRANKE Ursula et FUCHS Werner 1984, p. 277.

quant à lui, en fait une utilisation maximale : en prenant des libertés considérables et en adaptant certaines positions de Müller aux idéaux classicistes de l'École des arts, il tire de ce texte un corps de doctrine à fournir à ses élèves³². Par cet ensemble d'adaptations et de déplacements, Pappadopoulos réinvente le manuel archéologique de Müller pour répondre aux besoins de la formation et de la pratique artistiques.

Toutefois, pour Pappadopoulos, la *kallitechniologia* ne se restreint pas à sa seule finalité artistique. Il ne s'agit pas uniquement de proposer une analyse minutieuse des œuvres et de leurs modes de fabrication, mais aussi d'éclairer par là-même leur contexte de production. L'étude de l'architecture antique, par exemple, permet d'aborder la vie quotidienne des Anciens : « en expliquant l'usage des édifices, nous allons nécessairement discuter les multiples rapports de la vie publique et de la vie privée des Grecs, les mœurs et coutumes, etc.³³ » De même, les analyses iconographiques offrent l'occasion d'explorer la question des croyances religieuses et des cultes³⁴. La *kallitechniologia* désigne un nouveau champ de savoir qui vient contribuer à l'idéal d'« ελληνομάθεια » — encore un des néologismes de Pappadopoulos³⁵. Ce terme, qui signifie littéralement « connaissance de la Grèce », suggère une étude approfondie de la civilisation grecque ancienne qui doit beaucoup au projet grec de Müller et à sa vision d'une connaissance globale de l'Antiquité. Initiateur d'un nouveau champ, Pappadopoulos s'avère soucieux de définir la place de la *kallitechniologia* dans l'ensemble plus large des sciences de l'Antiquité³⁶ et revient à diverses reprises sur les apports de la *kallitechniologia* à la philologie, qu'il considère, comme beaucoup de ses collègues à l'université³⁷, comme la

32. Sous le titre « Introduction à la Kallitechniologia Hellénique », l'adaptation de Pappadopoulos a été publiée dans la revue *Ephimeris ton Philomathon* en 1857 (PAPPADOPOULOS Grigorios 1857) et a pu avoir ainsi une diffusion au-delà du cercle de l'École. Il s'agit d'une transcription de cours de Pappadopoulos, qui constitue le seul échantillon publié de son enseignement, connu du reste par les notes et cahiers manuscrits conservés dans ses archives.

33. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 16.

34. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 18.

35. KOUMANOUDIS Stefanos 1900, t. 1, p. 357. Pappadopoulos (PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 16) utilise également « αρχαιομάθεια », autre néologisme forgé par K. Koumas en 1826 (KOUMANOUDIS Stefanos 1900, t. 1, p. 155).

36. PAPPADOPOULOS Grigorios 1857, p. 125-126.

37. Voir à ce sujet la contribution de Sophia Matthaiou dans ce volume.

« science hellénique » par excellence³⁸. Sa réflexion reprend l'une des idées fondamentales de Müller, à savoir que les connaissances archéologiques peuvent favoriser une meilleure compréhension des sources écrites :

Quand on lit des passages des auteurs [antiques] qui se réfèrent au théâtre, à l'agora, aux temples et à leurs parties, aux motifs décoratifs, aux vases, aux vêtements, etc., on en vient à ignorer tant les mots que les choses elles-mêmes, si, comme c'est souvent le cas, l'étude de la langue grecque se limite à de sèches interprétations grammaticales [...] Quand l'auteur appartient à un monde tout différent du nôtre, dans ce cas, ce monde reste incompréhensible sans la connaissance des rapports que sa société entretient avec les choses en question³⁹.

Autant que Müller, Pappadopoulos cherche à comprendre la société antique comme un monde vivant, et cela passe avant tout par une connaissance de ses rapports aux « choses ». L'enseignement de Pappadopoulos conjugue ainsi les considérations artistiques avec l'exigence d'un savoir global du monde antique.

L'Antiquité : idéal de savoir, idéal esthétique

Proposer un savoir archéologique aux artistes en formation n'était pas la règle dans les écoles artistiques européennes de l'époque. En Italie, d'où l'école athénienne tira principalement ses modèles pendant le directorat de Caftanzolgo (1844-1862), l'enseignement analogue était fondé sur le modèle d'une histoire universelle des peuples anciens et modernes, qui détaillait leurs modes de vie, leurs mœurs et coutumes, leurs mythes et surtout leur habillement. Le but était de fournir aux futurs artistes les connaissances nécessaires pour leurs compositions historiques et mythologiques, qui se trouvaient en tête de la hiérarchie des genres⁴⁰. Pappadopoulos était conscient que son choix d'orienter son enseignement vers une approche archéologique de l'art antique constituait une déviation par rapport aux pratiques européennes établies, et le revendiquait même avec beaucoup de

38. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 14.

39. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 14-15.

40. Voir RACIOPPI Pier Paolo 2002.

conviction⁴¹. Une histoire aux accents universels, dans laquelle les Grecs ne seraient qu'un cas parmi d'autres, n'intéressait que peu le professeur de l'École. À la différence des académies artistiques européennes, qui par leurs cours historiques visaient à perpétuer le « grand genre » de la peinture d'histoire, Pappadopoulos avait pour but d'instruire les jeunes artistes des techniques et des formes artistiques de l'Antiquité par une « archéologie pratique⁴² », fondée par ailleurs sur un programme de visites aux différents monuments et aux collections d'antiquités de la capitale, visant à assurer un contact direct avec les œuvres originales⁴³. Bien plus que la création d'une peinture d'histoire, la priorité à Athènes était de former un langage artistique, un style homogène et « national », capable d'évoquer l'Antiquité dans l'ensemble de la production artistique et artisanale du nouveau royaume. Connaître les œuvres, les matériaux, les modes de construction, les structures architecturales, les éléments décoratifs ou les genres de la sculpture antique était nécessaire pour pouvoir produire des formes similaires au présent.

On peut être frappé de constater qu'un tel idéal d'actualisation de l'Antiquité est tout aussi présent sur le versant universitaire de l'archéologie. Les intérêts et les recherches archéologiques d'Alexandre Rizo Rangabé sont dans une large mesure guidés par son projet d'une renaissance de l'art dramatique dans les lieux même de son émergence, les théâtres antiques préservés. Auteur dramatique lui-même, fortement impliqué dans les initiatives destinées à promouvoir le théâtre en Grèce, Rangabé a œuvré tout au long de sa vie pour ce projet visionnaire, qui ne trouva ses premières réalisations qu'au début du xx^e siècle⁴⁴. Ce n'est sûrement pas un hasard si les premières fouilles qu'entreprend la Société archéologique, dès 1837, sous l'impulsion de son puissant secrétaire Rangabé, visent le théâtre de Dionysos sur le versant nord de l'Acropole, considéré comme le berceau de la tragédie, et un peu plus tard, l'Odéon d'Hérode Atticus⁴⁵. Rangabé travaillait par ailleurs avec ses étudiants sur des représentations théâtrales d'amateurs⁴⁶.

41. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 14.

42. PAPPADOPOULOS Grigorios 1844.

43. PAPPADOPOULOS Grigorios 1847, p. 17.

44. Voir à ce propos RITSATOU Konstantina 2011, p. 439-457.

45. Sur ces fouilles, voir RITSATOU Konstantina 2011, p. 426-438.

46. RITSATOU Konstantina 2011, p. 453-456.

Architecte des antiquités entre 1844 et 1851, Lysandros Caftanoglou avait largement œuvré pour le transfert et la conservation des pièces originales dans les locaux de l'École des arts, à une époque où la surabondance des trouvailles archéologiques à Athènes faisait face à un cruel manque de lieux adaptés pour les accueillir⁴⁷. Il s'agissait notamment des bas-reliefs et des bustes, qui étaient largement recopiés par étudiants et professeurs, et présentés même — plus rarement — comme modèles à reproduire lors des concours artistiques annuels⁴⁸. En tant que directeur d'un établissement artistique dans la Grèce de l'époque, on pouvait se permettre cette utilisation des œuvres originales aux fins de l'enseignement artistique. Une logique comparable peut être observée dans les choix de Rangabé. À l'instar de Müller, qui dès 1832 avait complété son *Handbuch* par un monumental recueil iconographique commenté, intitulé *Denkmäler der alten Kunst*⁴⁹, le professeur de l'université d'Athènes avait accompagné son propre manuel d'un recueil de planches, édité à Leipzig chez le célèbre éditeur spécialisé en livres d'art, E. A. Seemann⁵⁰. Les planches illustrées réunies par Rangabé proviennent en grande partie du recueil de Müller, mais également d'autres sources, parmi lesquelles seule la *Geschichte der griechischen Plastik* (1857-1858) de Johannes Overbeck est nommée. On y constate un style mixte d'illustration : des interprétations graphiques exécutées d'un simple trait de contour, typiques de l'esthétique néoclassique — choix exclusif et délibéré chez Müller (**fig. 1**) —, côtoient des illustrations qui présentent un modelé plus contrasté en termes de clair-obscur (**fig. 2, 3**). La coprésence d'interprétations graphiques de style disparate est sans doute à rapporter aux différentes sources auxquelles puise Rangabé, aussi bien des publications savantes que des recueils de modèles artistiques. Il s'agit toutefois d'un décalage majeur par rapport à la démarche de Müller, qui nous donne directement accès à l'attitude propre de Rangabé envers les œuvres étudiées et, plus largement, à ce qu'on pourrait se permettre en tant que professeur d'archéologie à l'université d'Athènes : présenter la Vénus de Milo en recourant

47. Sur les divers lieux de conservation des antiquités à Athènes, voir Kokkou Aggeliki 1977, p. 149-189.

48. Sur cet aspect, voir VRATSKIDOU Eleonora 2011, p. 255-260.

49. Sur ce recueil et ses différentes éditions, voir FITTSCHEN Klaus 1998, p. 197-199.

50. RIZO RANGABÉ Alexandre 1865.

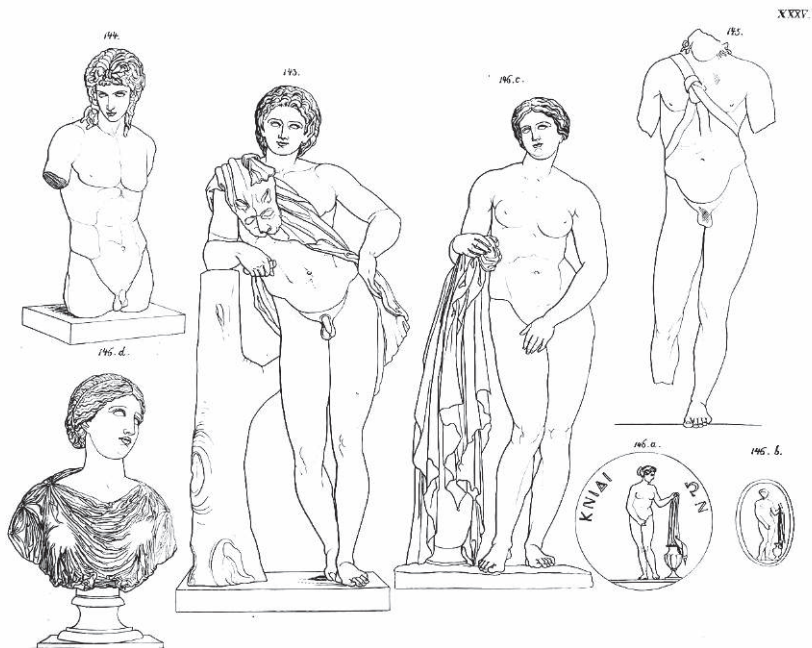


Figure 1. Müller Karl Otfried (éd.), *Denkmäler der alten Kunst*, Göttingen, Dieterich, 1835, Theil I, pl. 35.

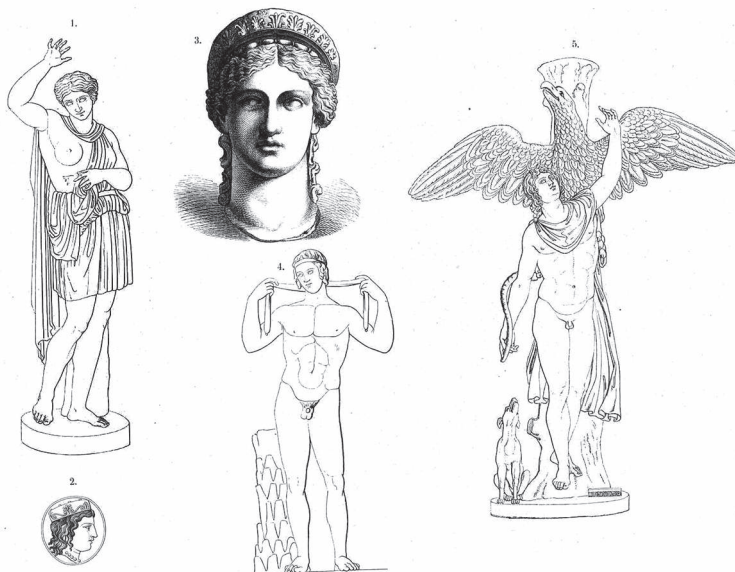


Figure 2. Rizo Rangabé Alexandre, *Planches pour l'histoire de l'art antique* [Πίνακες δια την ιστορίαν της αρχαίας καλλιτεχνίας], Leipzig, E.A. Seemann, 1865, pl. 10.

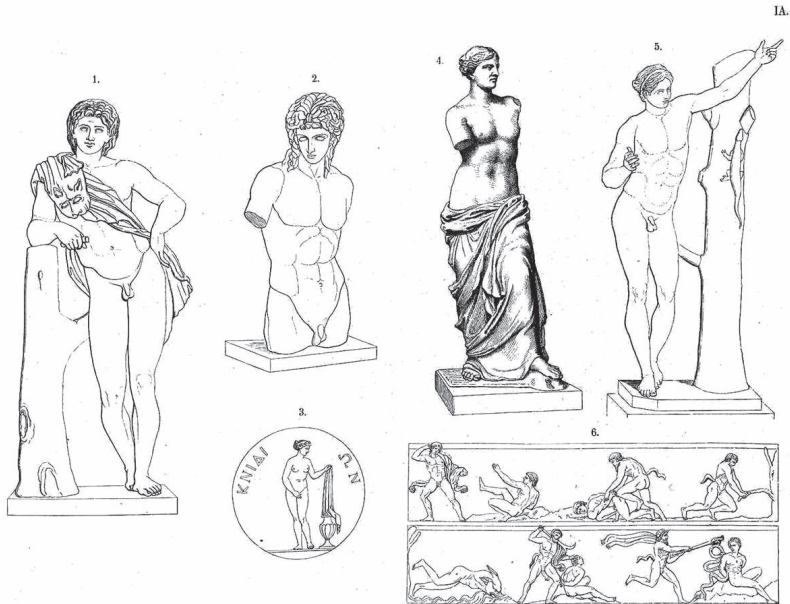


Figure 3. Rizo Rangabé Alexandre, *Planches pour l'histoire de l'art antique* [Πλάκες δια την ιστορίαν της αρχαίας καλλιτεχνίας], Leipzig, E.A. Seemann, 1865, pl. 11.



Figure 4. MÜLLER Karl Otfried, *Handbuch der Archäologie der Kunst*, Berslau, Josef Max, 1835, deuxième édition, page de titre.

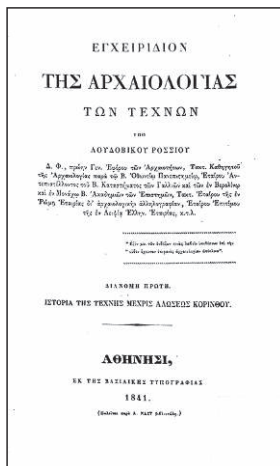


Figure 5. Ross Ludwig, *Manuel de l'archéologie des arts* [Εγχειρίδιον της αρχαιολογίας των τεχνών], Athènes, Imprimerie Royale, 1841, page de titre.

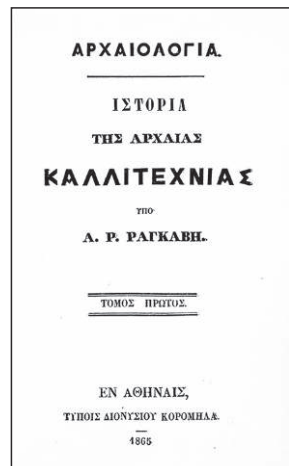


Figure 6. RIZO RANGABÉ Alexandre, *Archéologie. Histoire de l'Art Antique* [Αρχαιολογία. Ιστορία της Αρχαίας Καλλιτεχνίας], Athènes, Koromilas, vol. 1, 1865-1866, page de titre.

à un modelé fort contrasté et à des volumes apparents, à côté des interprétations graphiques au trait (**fig. 2**), c'est mélanger des univers et des intentions, appeler à l'étude en même temps qu'à la contemplation esthétique.

Cet ensemble de choix et de pratiques indiquent que, tant au sein de l'École des arts qu'à l'université, deux attitudes envers l'art antique semblent cohabiter sans entrer nullement en conflit : d'une part, la volonté d'y puiser des modèles canoniques capables de guider le présent et, d'autre part, l'exigence d'étudier les productions des Grecs anciens par une référence à leur contexte politique, social, religieux. C'est peut-être à travers la combinaison de ces deux attitudes, l'une classiciste et l'autre historiciste, que les Grecs modernes restent au plus près de l'esprit de Wilhelm von Humboldt, cet esprit qui sera, au cours du XIX^e siècle, profondément remis en question par la disciplinarisation croissante des études classiques⁵¹. Depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'émergence du goût classique et les tentatives diverses de régénérescence artistique à partir de l'art grec avaient largement contribué au développement d'un savoir historique sur le monde antique. À partir des années 1830, les tentatives d'instrumentalisation artistique du passé commencent désormais à buter contre les orientations de philologues ou d'archéologues engagés dans le projet historiciste, soucieux de se forger des champs disciplinaires autonomes vis-à-vis des considérations externes (morales, artistiques ou politiques), champs au sein desquels la recherche et la production du savoir se légitimeraient sans autre référence qu'elles-mêmes⁵². En Grèce, en revanche, la tension entre classicisme et archéologie ne semble pas présente en ces débuts de la discipline. Telle qu'elle est pratiquée par les acteurs et institutions du pays, l'archéologie se développe en étroite connexion avec les orientations de la pratique artistique. Le fait est d'ailleurs lié au profil des acteurs impliqués : Rangabé est lui-même

51. Voir à ce sujet les analyses de Glenn Most (MOST Glenn 2002) et d'Anthony Grafton (GRAFTON Anthony 2000) concernant le dépassement de l'idéal humaniste que Wilhelm von Humboldt avait voulu inscrire dans la création de l'université berlinoise par les exigences nées de la professionnalisation des disciplines, et de la philologie en particulier.

52. Voir à ce titre l'étude très intéressante de René Sternke sur l'archéologue Karl August Böttiger (1760-1835), STERNKE René 2008, surtout p. 189-224.

artiste, poète et auteur dramatique ; ni lui, ni Pappadopoulos n'ont reçu de formation spécialisée ou de diplôme universitaire⁵³. En 1855, le professeur Rangabé n'hésite pas à admettre, en souhaitant que cela change, que l'enseignement dispensé dans l'université d'Athènes « n'est autre qu'un écho des savoirs produits dans les grands établissements de l'Europe, ces industries illustres de la science⁵⁴ ». Ce faisant, il attire certes l'attention sur les manques qu'il ressent à l'égard de sa propre activité et sur la distribution inégale de la production du savoir entre centre et périphérie. Néanmoins, Rangabé est bel et bien en train d'institutionnaliser une discipline en Grèce, discipline qui ne se fonde finalement pas uniquement comme une science, mais dans des liens très forts avec la pratique artistique. Le caractère spécifique de l'institutionnalisation de la discipline archéologique en Grèce nous invite ainsi à réfléchir à nouveaux frais sur l'origine des sciences humaines, leur rapport à l'art et à la pratique, et leurs usages sociaux.

Références des ouvrages cités

ABOUT Edmond 1854

ABOUT Edmond, *La Grèce Contemporaine*, Paris, Hachette, 1854.

ANAGNOSTOU Ioanna 2000

ANAGNOSTOU Ioanna, *Archéologie grecque et allemande. Actions parallèles et interactions [Ελληνική και γερμανική αρχαιολογία: παράλληλες δράσεις και επιδράσεις]*, thèse de doctorat, Thessalonique, Université Aristote, 2000.

CAFTANZOGLU Lysandros 1848

CAFTANZOGLU Lysandros, *Discours prononcé lors de la cérémonie annuelle de l'École Polytechnique Royale... [Λόγος εκφωνηθείς κατά την επέτειον τελετήν του Βασιλικού Πολυτεχνείου, επί της κατά το τέταρτον καλλιτεχνικόν έτος εκθέσεως των διαγωνισμών...]*, Athènes, Éditions Ch. Nikolaïdis Filadelpheus, 1848.

53. Rangabé est diplômé de l'école militaire de Munich et avait librement suivi des cours à l'université munichoise, tout comme Pappadopoulos à Paris suivait librement des cours à la Sorbonne et au Collège de France.

54. [RIZO RANGABÉ Alexandre] 1855, p. 448.

CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds) 1998

CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds), *Zwischen Rationalismus und Romantik. Karl Otfried Müller und die Antike Kultur*, Hildesheim, Weidmann, 1998.

DÖHL Hartmut 1989

DÖHL Hartmut, « Karl Otfried Müllers Reise nach Italien und Griechenland 1839/1840 », in CLASSEN Carl Joachim (éd.), *Die klassische Altertumswissenschaft an der Georg-August-Universität Göttingen. Eine Ringvorlesung zu ihrer Geschichte*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989, p. 51-77.

FITTSCHEN Klaus 1998

FITTSCHEN Klaus, « Karl Otfried Müller und die Archäologie », in CALDER III William M. et SCHLESIER Renate (éds), *Zwischen Rationalismus und Romantik. Karl Otfried Müller und die Antike Kultur*, Hildesheim, Weidmann, 1998, p. 187-216.

FITTSCHEN Klaus 2005

FITTSCHEN Klaus, « Griechenland und der Orient: Ludwig Ross gegen Karl Otfried Müller », in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 251-260.

FRANKE Ursula et FUCHS Werner 1984

FRANKE Ursula et FUCHS Werner, « Kunstphilosophie und Kunstarchäologie. Zur Kunsttheoretische Einleitung des Handbuches der Archäologie der Kunst von Karl Otfried Müller », *Boreas* (Archäologisches Seminar der Universität Münster), Vol. 7 (1984), p. 269-294.

GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds) 2005

GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005.

GRAFTON Anthony 2000

GRAFTON Anthony, « De polyhistor en philologue », *Actes de la recherche en sciences sociales* 135 (décembre 2000), p. 25-38.

GRAN-AYMERICH Ève 2011

GRAN-AYMERICH Ève, « Karl Otfried Müller et la France », in ESPAGNE Michel et MAUFROY Sandrine (éds), *Revue germanique*

internationale 14, La philologie allemande, figures de pensée (2011), p. 113-124.

GRÖSCHEL Sepp-Gustav et WREDE Henning (éds) 2010

GRÖSCHEL Sepp-Gustav et WREDE Henning (éds) 2010, *Ernst Curtius' Vorlesung « Griechische Kunstgeschichte ». Nach der Mitschrift Wilhelm Gurlitts im Winter 1864/65*, De Gruyter, Berlin, New York, 2010.

HAMILAKIS Yannis 2007

HAMILAKIS Yannis, *The Nation and its Ruins: Antiquity, Archaeology, and National Imagination in Greece*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

KOKKOU Aggeliki 1977

KOKKOU Aggeliki, *La protection des antiquités en Grèce et les premiers musées [Η μέριμνα για τις αρχαιότητες στην Ελλάδα και τα πρώτα μουσεία]*, Athènes, Hermis, 1977.

KOUMANOUDIS Stefanos 1900

KOUMANOUDIS Stefanos, *Recensement des nouveaux mots... [Συναγωγή νέων λέξεων...]*, Athènes, Éditions Sakellariou, 1900, 2 volumes.

LANDFESTER Manfred 1988

LANDFESTER Manfred, *Humanismus und Gesellschaft im 19. Jahrhundert*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1988.

MOST Glenn 2002

MOST Glenn, « On the Use and Abuse of Ancient Greece for Life », *Cultura tedesca* 20 (octobre 2002), p. 31-53.

MÜLLER Karl Otfried 1841

MÜLLER Karl Otfried, *Nouveau manuel complet d'archéologie*, traduit par M. P. Nicard, 2 tomes en 3 volumes, Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1841.

MÜLLER Karl Otfried 1844

MÜLLER Karl Otfried, *Die Dorier*, Breslau, Josef Max, 1844.

MÜLLER Karl Otfried 1908

MÜLLER Karl Otfried, *Lebensbild in Briefen an seine Eltern*, éd. par Otto et Else Kern, Berlin, Weidman, 1908.

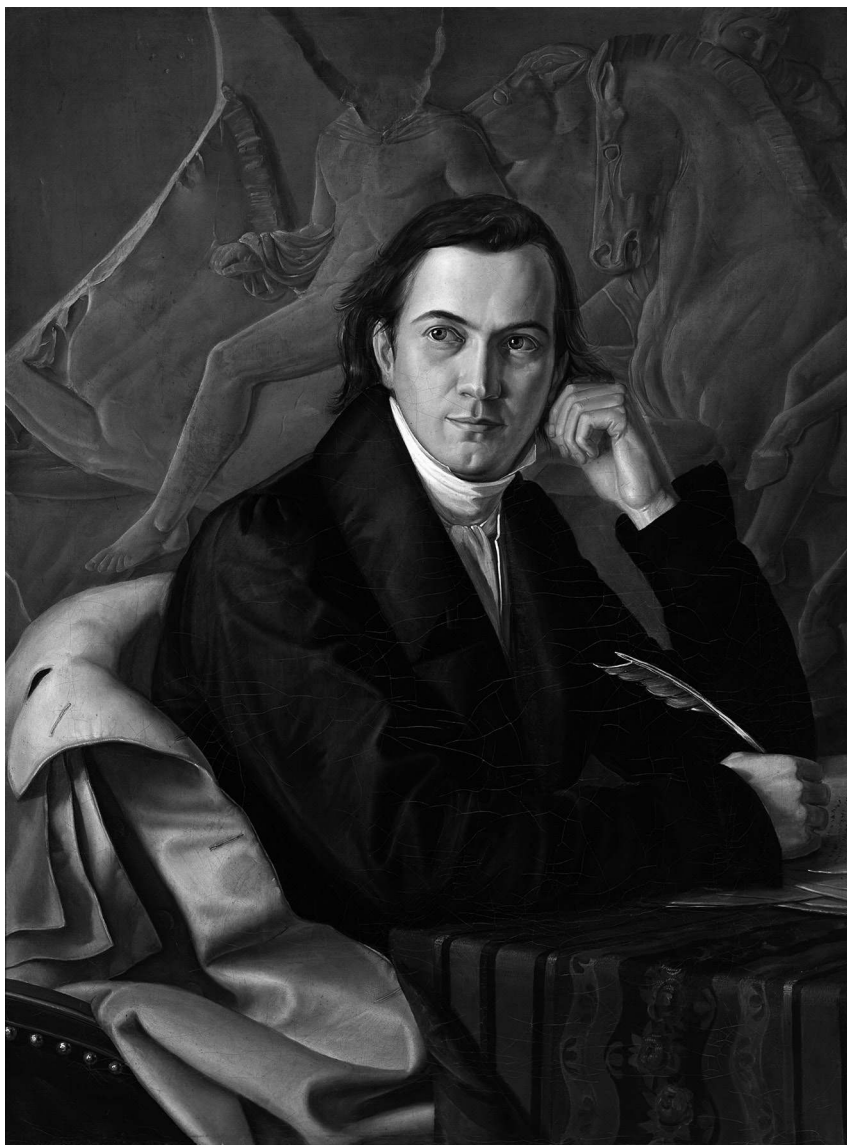


Figure 7. Carl Oesterley, *Portrait de Karl Otfried Müller*, 1830, huile sur toile, 74x63 cm, collection privée. Photo: Stephan Eckardt, Archäologisches Institut der Universität Göttingen.

NICKAU Klaus 1989

NICKAU Klaus, « Karl Otfried Müller, Professor der Klassischen Philologie 1819-1840 », in CLASSEN Carl Joachim (éd.), *Die klassische Altertumswissenschaft an der Georg-August-Universität Göttingen. Eine Ringvorlesung zu ihrer Geschichte*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1989, p. 27-50.

PALAGIA Olga 2005

PALAGIA Olga, « Ludwig Ross, premier professeur d'archéologie de l'université d'Athènes (1837-1843) » [« Λουδοβίκος Ρόσς, πρώτος καθηγητής αρχαιολογίας του Πανεπιστημίου Αθηνών (1837-1843) »], in GOETTE Hans Rupprecht et PALAGIA Olga (éds), *Ludwig Ross und Griechenland. Akten des internationalen Kolloquiums, Athen, 2-3 Oktober 2002*, Rahden/Westf., Verlag Marie Leidorf GmbH, 2005, p. 267-276.

PAPPADOPOULOS Grigorios 1844

PAPPADOPOULOS Grigorios, *Discours composé par G.G. Pappadopoulos, professeur d'histoire, et lu par L. Caftanzoglou, directeur de l'École des arts, à l'occasion de l'ouverture de la première exposition annuelle des beaux-arts en Grèce, ce 18 juillet 1844, traduit en français par l'auteur*: Manuscrit (texte en grec et en français), Archives de Grigorios Pappadopoulos, Académie d'Athènes.

PAPPADOPOULOS Grigorios 1845

PAPPADOPOULOS Grigorios, *Discours sur l'École polytechnique [Λόγος περί του Ελληνικού Πολυτεχνείου]*, Athènes, 1845.

PAPPADOPOULOS Grigorios 1847

PAPPADOPOULOS Grigorios, *Leçon inaugurale, ou discours adressé aux élèves de l'École polytechnique royale d'Athènes, lors de l'ouverture du cours de la kallitechniologia hellénique* (15 décembre 1846) [Εισαγωγικόν μάθημα ή λόγος προς τους μαθητάς του εν Αθήναις Β. Πολυτεχνείου, κατά την έναρξιν του μαθήματος της Ελληνικής Καλλιτεχνιολογίας], Athènes, Éditions Ch. A. Doukas, 1847.

PAPPADOPOULOS Grigorios 1857

PAPPADOPOULOS Grigorios, « Introduction à la Kallitechniologia Hellénique » [« Εισαγωγή εις την ελληνικήν καλλιτεχνιολογίαν »], *Ephimeris ton Philomathon* 216 (13 juillet 1857), p. 125-126.



Figure 8. Grigorios Pappadopoulos
Source : Papacostas A. (éd.),
L'Association pour la Diffusion des Lettres Grecques. L'action de l'association pendant le centenaire 1869-1969, Athènes, 1970 [en grec].

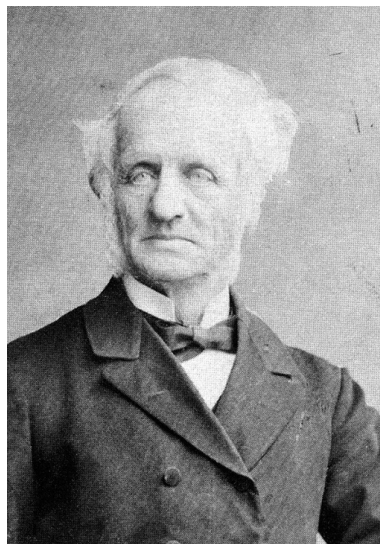


Figure 9. Alexandre Rizo Rangabé
Source : Papacostas A. (éd.),
L'Association pour la Diffusion des Lettres Grecques. L'action de l'association pendant le centenaire 1869-1969, Athènes, 1970 [en grec].

PETRAKOS Vasileios 2009

PETRAKOS Vasileios, *L'illusion grecque de Ludwig Ross [H ελληνική αυταπάτη του Λουδοβίκου Ross]*, Athènes, Société Archéologique d'Athènes, 2009.

POTTS Alex 1991

POTTS Alex, « Vie et mort de l'antique : historicité et beau idéal chez Winckelmann », in POMMIER Édouard (éd.), *Winckelmann: la naissance de l'histoire de l'art à l'époque des Lumières*, Paris, La Documentation Française, 1991, p. 9-37.

RACIOPPI Pier Paolo 2002

RACIOPPI Pier Paolo, « « Per bene inventare e schermirsi dalle altrui censure » : Giuseppe Antonio Guattani e l'insegnamento di *Storia, mitologia e costumi* all'Accademia di San Luca (1812-1830) », in Racioppi Pier Paolo (éd.), *Le scuole « mute » e le scuole « parlanti » : studi e documenti sull' Accademia di San Luca nell' Ottocento*, Rome, De Luca, 2002, p. 79-98.

RANKE Karl Ferdinand 1870

RANKE Karl Ferdinand, *Carl Otfried Müllers Lebensbild*, Berlin, A. W. Hahn's Erben, 1870.

RITSATOU Konstantina 2011

RITSATOU Konstantina, *Alexandre Rizo Rangabé et le théâtre néo-hellénique [« Με των μουσών τον έρωτα...» . Ο Αλέξανδρος Ρίζος-Ραγκαβής και το νεοελληνικό θέατρο]*, Héraklion, Presses Universitaires de Crète, 2011.

[RIZO RANGABÉ Alexandre] R. 1855

[RIZO RANGABÉ Alexandre] R., « Περί εκπαιδεύσεως » [« De l'éducation »], *Pandora* 6.137 (1^{er} décembre 1855), p. 442-448.

RIZO RANGABÉ Alexandre 1865-1866

RIZO RANGABÉ Alexandre, *Archéologie. Histoire de l'Art Antique [Αρχαιολογία. Ιστορία της Αρχαίας Καλλιτεχνίας]*, 2 vol., Athènes, Koromilas, 1865-1866.

RIZO RANGABÉ Alexandre 1865

RIZO RANGABÉ Alexandre, *Planches pour l'histoire de l'art antique [Πίνακες δια την ιστορίαν της αρχαίας καλλιτεχνίας]*, Leipzig, E. A. Seemann, 1865.

ROSS Ludwig 1841

ROSS Ludwig, *Manuel de l'archéologie des arts* [Εγχειρίδιον της αρχαιολογίας των τεχνών], Athènes, Imprimerie Royale, 1841.

SIGALAS Nikos 2000

SIGALAS Nikos, « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale. De la formation du concept d'hellénisme en grec moderne », in AVLAMI Chrysanthi (éd.), *L'Antiquité grecque au XIX^e siècle. Un exemplum contexté?*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 239-291.

SIGALAS Nikos 2001

SIGALAS Nikos, « Η αναίρεση του Karl Otfried Müller » [« La réfutation de Karl Otrfied Müller »], *Historika*, [Ιστορικά, ένθετο *Ελευθεροτυπίας*] 85 (31 mai 2001), p. 22-27.

SOULOGIANNIS Euthymios 1995

SOULOGIANNIS Euthymios, *Alexandros Rizos-Ragkavis (1809-1892)* [Αλέξανδρος Ρίζος-Ραγκαβής (1809-1892). Η ζωή και το έργο του], Athènes, I. D. Arsenidis, 1995.

STEPHANOU Dionysios 1970

STEPHANOU Dionysios, « Σκιαγραφία Γρηγορίου Παπαδόπουλου » [« Biographie de Grigorios Pappadopoulos »], in *L'Association pour la Propagation des Lettres Grecques. L'action de l'association pendant le centenaire 1869-1969* [Ο εν Αθήναις Σύλλογος προς Διάδοσιν των Ελληνικών Γραμμάτων : Η δράσις του Σύλλογου κατά την εκατονταετιάν 1869-1969], Athènes, 1970, p. 13-26.

STERNKE René 2008

STERNKE René, *Böttiger und der archäologische Diskurs*, Berlin, Akademie Verlag, 2008.

TRUBETA Sevasti 2013

TRUBETA Sevasti, *Physical Anthropology, Race and Eugenics in Greece (1880s-1970s)*, Leyde, Boston, Brill, 2013.

UNTE Wolf 1990

UNTE Wolf, « Karl Otfried Müller », in BRIGGS Ward W., CALDER III William M. (éds), *Classical scholarship: a biographical encyclopedia*, New York, Londres, Garland, 1990, p. 310-320.

VICK Brian 2002

VICK Brian, « Greek Origins and Organic Metaphors: Ideals of Cultural Autonomy in Neohumanist Germany from Winckelmann

to Curtius », *Journal of the History of Ideas* 63.3 (juillet 2002), p. 483-500.

VRATSKIDOU Eleonora 2011

VRATSKIDOU Eleonora, *L'émergence de l'artiste en Grèce au XIX^e siècle*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2011.

VRATSKIDOU Eleonora 2013

VRATSKIDOU Eleonora, « Archéologie et histoire de l'art en Grèce au XIX^e siècle : l'enseignement de Grigorios Papadopoulos et de Stylianos Konstantinidis à l'École des Arts » [« Αρχαιολογία και ιστορία της τέχνης στην Ελλάδα τον 19^ο αιώνα : η διδασκαλία του Γρηγόριου Παπαδόπουλου και του Στυλιανού Κωνσταντινίδη στο Σχολείο των Τεχνών (I) »], *Ιστορία της Τέχνης [Histoire de l'art]* 1 (hiver 2013), p. 10-45.

10

Référence hellénique et ontologie de l'ornement

La « tectonique » de Karl Bötticher

Rémi LABRUSSE

L'Allemagne, la Grèce

Personnage essentiel de la théorie de l'architecture et de l'ornement mais aussi de l'archéologie classique et des sciences de l'Antiquité, en Prusse, au milieu du siècle, Karl Bötticher (1806-1889) a fait l'essentiel de sa carrière à la Bauakademie de Berlin¹, où il a enseigné le dessin ornemental dès les années 1840. Par sa passion hellénique autant que par sa fascination pour une approche linguistique des formes, il s'inscrit, comme nombre de ses contemporains berlinois, dans le sillage de Wilhelm von Humboldt, dont il fut un lecteur et un admirateur, même si son véritable maître fut l'architecte Karl Friedrich Schinkel. Ce qui, dans ce contexte, confère au personnage sa singularité et son pouvoir particulier d'influence, c'est la conjonction qu'il opère entre des sphères d'ordinaire séparées : le dessin d'ornementation, l'enquête archéologique et la spéculation théorique, tout au long d'une œuvre dont l'ampleur est emblématique d'un appétit démesuré de maîtrise savante du monde, propre au XIX^e siècle.

1. L'Académie de la construction (*Bauakademie*) a été fondée en 1799. En 1879, elle a fusionné avec l'Académie d'industrie (*Gewerbeakademie*), créée, quant à elle, en 1821, pour former l'École technique supérieure de Berlin (*Technische Hochschule Berlin*).

D'origine modeste², formé pour devenir contremaître et dessinateur industriel, Bötticher attira rapidement l'attention par ses exceptionnels talents graphiques. En 1829, il eut l'occasion de présenter des séries de dessins glanés dans les églises médiévales de Thuringe et des environs de Berlin à Karl Friedrich Schinkel. Ce dernier, alors au sommet de sa gloire, responsable des profondes transformations monumentales de la capitale prussienne après 1815, se montra d'autant plus réceptif qu'à cette époque, il associait volontiers à son esthétique néo-grecque une inclination pour l'art gothique. Il introduisit le jeune homme auprès du conseiller d'État Christian Peter Wilhelm Friedrich Beuth, directeur depuis 1819 de la Députation technique pour l'industrie (*Technische Deputation für Gewerbe*), c'est-à-dire de l'administration responsable de la stratégie industrielle du royaume. Beuth avait également fondé, en 1821, l'École technique industrielle (*Technische Gewerbeschule*) ainsi que la très active Union pour la promotion de la pratique industrielle en Prusse (*Verein zur Beförderung des Gewerbefleißes in Preußen*), organisme de *lobbying* associant des fonctionnaires et des entrepreneurs privés. Haut fonctionnaire que son pouvoir d'influence assimilait à un quasi-ministre du commerce et de l'industrie, il était lié au monde de l'art, en particulier à Schinkel, et convaincu de l'importance de la dimension esthétique pour conforter la compétitivité internationale des produits de la jeune industrie prussienne. Plus précisément, c'est en l'art grec, dans sa version classique la plus austère, qu'il fondait ses espoirs pour donner au royaume un style industriel.

Dès 1821, cette conviction l'avait incité à lancer, sous l'égide de la Députation technique pour l'industrie, l'imposante entreprise éditoriale des *Modèles pour fabricants et artisans* (*Vorbilder für Fabrikanten und Handwerker*), dont la première partie avait été achevée en 1830 et la seconde publiée en 1837, en écho à la floraison contemporaine, en Europe, de recueils d'ornements. L'objectif affirmé était « la mise en application d'un goût classique dans nos productions industrielles³ » : cet apprentissage, associé à celui des langues anciennes, devait permettre au pays de se contempler dans le miroir d'une Grèce idéale et d'y gagner une sorte de cohésion

2. Voir MICHAELIS Adolf 1903. Sauf mention contraire, les éléments biographiques sont tirés de ce texte, qui synthétise les nécrologies et biographies antérieures.

3. BEUTH Christian Peter Wilhelm Friedrich 1821-1837, *Zweiter Theil, Vorwort* (1837), p. V (« [...] die Anwendung eines klassischen Geschmacks auf unsere gewerbliche Leistungen »).

politico-esthétique⁴. À vrai dire, cette cohésion était rationaliste plutôt que purement néoclassique : les vingt-quatre planches de la dernière section, en effet, dessinées par le jeune Bötticher et brillamment colorées, retranscrivent des motifs textiles trouvés dans des trésors d'églises et presque dépourvus de légendes historiques. Les *Modèles...* délivrent ainsi *in fine* un message où la querelle, typiquement prussienne, entre partisans du modèle grec et partisans du modèle gothique se résout dans une sorte de rationalisme pur. Un monde musical d'arabesques et de formes géométriques planes, sans matière et sans histoire, situe l'ornement en amont du regard historique (qui l'aurait assigné à une période donnée) aussi bien que du regard technique (qui l'aurait fait dépendre de tel ou tel type de production). Ce qui ne signifie pas pour autant un détachement à l'égard des questions industrielles. Au contraire, c'est précisément parce que l'ornement affirme son origine rationnelle qu'il peut conférer aux produits de l'industrie une aura esthétique en accord avec la dimension scientifique de toute production mécanique, et ce à moindres frais, donc pour le plus grand bien commercial du pays. L'enjeu était aussi politique : il s'agissait de favoriser l'unité d'un peuple rassemblé autour de valeurs esthétiques et savantes imposées par le haut. D'où la stricte organisation prônée par Beuth, entre, d'un côté, des concepteurs, coordonnés par l'État sous l'égide d'un maître (en l'occurrence Schinkel et ses élèves) et, de l'autre, des exécutants, employés par l'industrie privée. L'invention prussienne de ce qu'on n'appelait pas encore le *design* industriel devait donner aux pouvoirs publics le contrôle de la forme de la Nation et contrer les demandes éclectiques émanant des nouvelles classes enrichies de la société industrielle et marchande. De fait, le grand recueil voulu par Beuth, maintes fois réédité et imité à partir de 1837, a exercé en Prusse et en Allemagne un magistère visuel auquel Bötticher lui-même a largement contribué, par ses propres recueils d'ornements⁵, avant de se consacrer exclusivement à l'étude archéologique et anthropologique de la Grèce archaïque et classique.

4. *Ibid.*, p. VIII-IX.

5. *Ornamentenbuch zum praktischen Gebrauche für Architekten, Decorations- und Stubenmaler, Tapeten-Fabrikanten, usw.*, 1834-1844 (1^{re} et 2^e livraisons ; 3^e livraison : *Ornamentenbuch zum praktischen Gebrauche für Möbeltischler*) ; *Die Ornamenten-Schule*, 1838 ; *Die Dessinateurschule*, 1839 ; *Neuestes Ornamenten-Werk. Architektonische Formen-Schule in Ornament-Erfindungen, als Vorbilder zum Unterrichte für technische Institute, Kunst- und Bau-Schulen, Architekten, Bau-Handwerker*, 1847 ; *Ornament-Vorbilder*, 1858.

Ce faisant, il ne tournait pas le dos à ses premiers travaux mais faisait de sa médiévocabilité de jeunesse, déshistoricisée, la voie d'accès à une science constructive et ornementale dont la Grèce, désormais, devenait la référence exclusive. En 1846, dans un long texte d'hommage posthume à Schinkel, sur « la question de l'introduction dans la construction contemporaine des manières de construire hellénique et germanique », il fait de cette architecture « que nous désignons sous le terme d'hellénique » « le fruit mûr, le résultat éclairé de toute architecture⁶ » et annonce en même temps l'avènement d'une nouvelle architecture, d'invention allemande, fondée sur l'usage du fer et caractérisée par sa « stabilité absolue » (« absolute Festigkeit »⁷) — ce qui n'est évidemment pas sans connotations politiques. Sa comparaison finale est donc la suivante : l'art grec est comme un instrument de musique conçu autrefois par un grand peuple de poètes (« Dichtervolk ») et dont les générations suivantes auraient oublié l'usage ; un génie, Schinkel, est alors venu pour réapprendre cet usage au peuple allemand ; il « a permis d'offrir à la tradition hellénique une nouvelle patrie sur notre sol⁸ », de sorte que les Allemands peuvent désormais s'approprier cet instrument et inventer leur propre musique⁹. Bötticher, de son côté, a voulu s'affirmer, par rapport à Schinkel, en reliant cet horizon esthétique à des recherches érudites sur « l'histoire de la vie religieuse et morale des Hellènes¹⁰ ». En dépit des controverses qu'ont alors suscitées ses écrits savants (sur les temples d'Athéna Nikè et d'Athéna Polias, le Parthénon, l'Erechthéion à Athènes, sur le temple de Zeus à Olympie, etc.), il est entré en 1855 au département des sculptures antiques du musée de Berlin et l'a dirigé de 1868 à 1875, succédant à l'archéologue Eduard Gerhard et adoptant un critère « tectonique » pour réorganiser de fond en comble la présentation des œuvres. Parallèlement, il s'est rendu pour la première fois en Grèce en 1862, âgé de cinquante-six ans, avec l'archéologue Ernst Curtius et l'architecte Heinrich Strack, pour mener une étude du

6. BÖTTICHER Karl 1846, p. 112 : « [...] die wir unter dem Namen der hellenischen begreifen, die aber in der That nur die gereifte Frucht, das ausgeklärte Resultat aller Bauweisen ist ».

7. *Ibid.*, p. 116.

8. *Ibid.*, p. 121 : « [...] dass also nur durch Schinkels Werkthätigkeit der hellenischen Tradition auf unserem Boden eine neue Heimath bereitet wurde ».

9. *Ibid.*, p. 125.

10. *Ibid.*, p. 123 : « [...] die Geschichte des religiösen und sittlichen Lebens der Hellenen ».

Parthénon et du temple d'Athéna Polias — dont les conclusions se sont rapidement révélées fausses. Même s'il a accompli un second voyage en 1877-1878 (rencontrant à cette occasion Gottfried Semper à Venise), sa science hellénique s'est déployée dans un espace avant tout muséal et livresque, un espace fondamentalement germanique et même berlinois, fait de fragments, de moulages et de dessins, de textes et de gloses qui, par l'érudition, servaient à conforter un rêve national néo-hellénique.

Par là, Bötticher appartient à un milieu intellectuel prussien dont il a partagé les aspirations à la recreation à la fois savante, esthétique et politique d'une Grèce idéale. Dans cette constellation de sensibilités et de savoirs, la Grèce antique est devenue une figure de l'universel mais, parallèlement, elle a permis d'incarner cet universel dans le temps historique de la nation allemande en formation: c'est à elle en effet que revenait la mission destinale de rendre l'idéalité grecque à nouveau présente et efficiente pour l'Europe moderne. Entre rationalisme, nationalisme, historicisme et anthropologie raciale, un rêve d'identité entre Grèce classique et Allemagne nouvelle s'est cristallisé autour du concept, également nouveau, d'indo-européanité, dont les mythes hindous, la littérature grecque et la philosophie moderne allemande devaient porter à part égale le message¹¹. Sur l'horizon grec a surgi la figure du Dorien, maître de sa propre culture, dont l'historien et archéologue Karl Otfried Müller, produit de l'université berlinoise et professeur à Göttingen, s'est donné pour mission d'affirmer la suprématie¹², contre la théorie de son concurrent Ludwig Ross sur « l'Orient » comme « berceau » (« Wiege ») de la culture grecque. Il faut ajouter que la pensée et, plus encore, le personnage de Wilhelm von Humboldt occupaient une place centrale dans ce contexte: Friedrich August Wolf, dans sa *Description de l'Antiquité*, parue en 1807¹³, en a relayé (mais aussi en partie travesti) les idées; Schinkel a inauguré le remaniement complet du château des Humboldt, peuplé de sculptures grecques ou néo-grecques, en 1824; et Bötticher lui-même, dans son texte d'hommage à Schinkel de 1846, mentionne « la dette

11. SCHWAB Raymond 1950; MARCHAND Suzanne 2009.

12. Voir le deuxième volume de sa *Geschichte hellenischer Stämme und Städte*, Berlin, 1820 (1^{er} vol.) et 1824 (2^e vol.).

13. *Darstellung des Alterthums, première partie du Museum der Alterthumswissenschaft*, Berlin, 1807.

de gratitude que nous avons encore aujourd'hui à l'égard d'hommes déjà disparus tels que Wilhelm von Humboldt, [Alois] Hirt, [Carl] Niebuhr et autres¹⁴ », c'est-à-dire la génération des fondateurs d'une science allemande de l'Antiquité, dans les domaines linguistique (Humboldt), artistique (Hirt) et historique (Niebuhr). Même si la philosophie du langage de Humboldt ne devait lui être que partiellement connue, Bötticher a jeté les bases, on va le voir, d'une grammaire des formes artistiques dont l'ambition philosophique suppose une réflexion sur l'idée même de langage: de même que, pour Humboldt, le concept ne préexiste pas aux mots qui le font advenir, de même, pour Bötticher, le monument d'architecture ne préexiste pas à son ornementation. Le langage, chez Humboldt, constitue l'énergie par laquelle la force indéterminée de pensée se condense en concept¹⁵; pareillement, l'ornement architectural, chez Bötticher, fait cristalliser l'idée constructive: il est ce par quoi une pensée structurelle *prend* — comme on le dit d'un précipité chimique —, se concrétise et parvient à la conscience de soi.

Humboldt n'apparaît pourtant qu'en arrière-plan dans le paysage mental de Bötticher, au même titre que Schelling ou Schopenhauer, entre autres. En revanche, ses deux alliés directs, les deux garants essentiels de son essor intellectuel, sont toujours demeurés Schinkel et l'archéologue Karl Otfried Müller. On a vu l'importance du rôle joué par le premier, pour conférer tout son prestige esthétique à la source grecque. Au second, il a repris la thèse archéologique de l'autonomie de la culture grecque dorienne, justifiant la préséance du style dorique des « Hellènes ». Par ailleurs, il lui doit le terme même de tectonique: dans son *Manuel d'archéologie artistique* de 1835¹⁶, premier véritable exposé d'archéologie grecque en Europe, Müller nomme en effet ainsi une approche unitaire de l'architecture monumentale et des objets d'usage. Par là, il pose en principe de méthode que la compétence technologique est indispensable à une approche rigoureuse des formes dans l'histoire, ce qui a aidé Bötticher à se persuader que sa compétence première de chef de chantier, loin d'être un obstacle à la conquête d'un savoir

14. BÖTTICHER Karl 1846, p. 111: « Solchen bereits hinübergegangenen Männern wie einem Wilhelm von Humboldt, Hirt, Niebuhr und Anderen gilt die Spende des Dankes auch heute ».

15. HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 33-35.

16. *Handbuch der Archäologie der Kunst*, Berlin, 1835.

archéologique, en était la suprême garantie¹⁷. Ainsi furent rassemblées les conditions de possibilité intellectuelles et psychologiques d'un concept, la « tectonique », que Bötticher a désormais investi de façon profondément originale.

Forme nucléaire, forme opératoire, forme artistique

Le texte de *La tectonique des Hellènes* a été commencé dès 1838, en tant que philosophie de la construction. C'est le sens de l'introduction écrite à cette époque, « Pour une philosophie de la forme tectonique », et publiée en 1840 à Vienne dans la *Wiener Allgemeine Bauzeitung* qu'animait l'architecte Ludwig Förster, toujours réceptif aux travaux de Bötticher¹⁸. Parallèlement, ce dernier avait envoyé son manuscrit à Schinkel qui l'avait reçu avec enthousiasme comme une refondation conceptuelle de l'idée hellénique¹⁹, menacée à ses yeux par la montée de l'éclectisme. Il avait alors encouragé son disciple à en tirer une théorie complète de l'ornement. Au même moment, cependant, la mort de Karl Otfried Müller, en 1840, puis celle de Schinkel lui-même, en 1841, ont poussé Bötticher à associer archéologie, philosophie et esthétique, en s'appropriant le concept de tectonique. En 1843, il a publié le premier volume de sa *Tectonique..., Dorika*, dédié conjointement à Müller et à Schinkel; et dès 1844, il est devenu « professeur de tectonique » à la Bauakademie. En 1849 a suivi un tome conclusif sur « le temple grec dans son adaptation spatiale à la fonction culturelle » (*Der hellenische Tempel in seiner Raumanlage für Zwecke des Cultus*); et en 1851, deux volumes intermédiaires, *Ionika* et *Korinthiaka*, dont la rédaction tardive reflète, *a contrario*, la préférence de l'auteur pour l'ordre dorique. C'est sous cette forme, pour Bötticher, que l'idée grecque s'est révélée dans toute sa pureté, tandis que les ordres postérieurs l'ont adultérée en la complexifiant. L'ensemble des quatre volumes, paru en 1852, est accompagné d'un *Atlas* de quarante-cinq planches, dont la rigueur sévère a beaucoup fait pour la réputation du livre. Si l'on s'en tient aux titres, le travail de Bötticher se présente comme

17. Le volume de planches qui accompagne le manuel va dans ce sens en mêlant des figures de monuments et d'objets (*Denkmäler der alten Kunst*, Berlin, 1835).

18. « Zur Philosophie der tektonischen Form », p. 316 sq.

19. BÖTTICHER Karl 1881, p. XI.

une étude savante de l'architecture grecque antique. En réalité, il s'agit également d'un recueil de dessins d'architecture et d'ornements, d'un exposé philosophique sur l'idée de forme artistique, et d'une enquête d'histoire culturelle sur les liens entre art et religion en Grèce. Le tout est sans équivalent, ni en Allemagne ni dans le reste de l'Europe; tout au plus peut-on le rapprocher du *Style dans les arts techniques et tectoniques...* de Gottfried Semper²⁰, de quinze ans postérieur, et dans lequel le même concept de tectonique se colore de façon différente.

L'ouvrage semble avoir connu une certaine faveur auprès des archéologues²¹ et de philosophes comme Schelling²². À partir des années 1860, cependant, il a été menacé, sur son versant théorique, par la parution du grand ouvrage de Semper, et, sur son versant érudit, par les avancées de l'archéologie, qui ont infirmé la plupart de ses hypothèses de terrain. Les architectes, quant à eux, semblent avoir surtout été influencés par les leçons de Bötticher à la Bauakademie, relayées par ses plus proches disciples: parmi eux se distingue Johann Eduard Jacobsthal, également enseignant à la Bauakademie, et qui a publié en 1874, sous l'égide du ministère prussien du commerce, de l'industrie et des travaux publics, une monumentale *Grammaire de l'ornement, d'après les principes de la Tectonique des Hellènes de Karl Bötticher*²³.

De son côté, Bötticher n'a cessé de remanier l'œuvre de sa vie, réunissant la quintessence de ce qu'il a nommé ses études « archéologiques-tectoniques²⁴ »: une seconde édition a vu le jour trente ans plus tard, avec un premier tome publié par livraisons entre 1872 et 1874 (regroupant les volumes sur les ordres dorique, ionique et corinthien), et un second tome en 1881 (reprenant le quatrième volume de la première édition sous un nouveau titre: « le temple dans son organisation spatiale et son équipement mobilier »). Dans cette seconde édition, la spéculation a fait place à un objectif pédagogique, à destination des architectes et des dessinateurs industriels.

20. SEMPER Gottfried 1860-1863.

21. Bötticher évoque les éloges d'August Boeckh et d'Otto Jahn. L'université de Greifswald lui confère à cette occasion le titre de docteur (*ibid.*).

22. Voir STREITER Richard 1896, p. 10 et p. 17 (insistant cependant sur l'opposition entre l'idéalisme de Schelling et la tectonique de Bötticher); MICHAELIS Adolf 1903, p. 148; SCHWARZER Mitchell 1993, p. 272.

23. JACOBSTHAL Johann Eduard 1871-1874.

24. BÖTTICHER Karl 1881, p. X: « [...] meine archäologisch-tektionische Studien ».

Une pensée grammaticale de « la langue figurative des formes tectoniques²⁵ » se déploie, réduisant les ambitions ontologiques des années 1840 et privilégiant l'exposé pratique des procédures auxquelles doivent obéir des systèmes formels, pour pouvoir manifester « l'essence » d'un bâtiment ou d'un objet. Comme l'a relevé Susan Jones, l'emblème de cette évolution est le passage de la notion spéculative de « philosophie de la forme tectonique » — titre de l'introduction de la première édition — à celle, pragmatique, de « leçon des formes tectoniques », dans la seconde édition²⁶. Dans les deux cas, le socle conceptuel de départ est constitué par une vision dualiste, distinguant « l'essence » (« Wesen ») idéelle, d'un côté, et sa réalisation mondaine, de l'autre, la « forme corporelle » (« des Körpers Form »²⁷). L'acte constructif reflète alors la volonté de l'homme de vaincre le poids de la matière par l'acte de mise en forme : victoire toujours incertaine, incomplète et éphémère, dont la joie, par conséquent, est nécessairement mêlée de mélancolie. Cette conception emprunte à Schopenhauer un pessimisme ontologique insistant sur les processus de tension conflictuelle entre idée et matière. Elle trouve cependant sa particularité dans le fait que « l'enveloppe extérieure²⁸ » de l'essence idéelle, pour Bötticher, est elle-même double.

Dans la première édition de la *Tectonique...*, il utilise pour la définir les deux concepts de « forme nucléaire » (« Kernform ») et de « forme artistique » (« Kunstform »), dont l'union constitue la « forme tectonique ». Le néologisme *Kernform* implique à la fois l'idée centripète de noyau, cœur obscur où se replie la vérité cachée des apparences, et l'idée centrifuge de semence, point d'origine à partir duquel se déploient ces mêmes apparences : la *Kernform*, la « forme nucléaire », est la forme agissante et invisible prise directement par l'essence idéelle lorsqu'elle s'affronte à la matière — la forme d'un conflit originel par lequel la pure essence est conduite à s'engager dans le tissu imparfait du monde et à tenter d'en

25. BÖTTICHER Karl 1872-1874, *Einleitung*, § 5, *Kunstform der Bauglieder*, p. 26 : « In diesen Kunstformen, dem Ornament ist von den Hellenen die bildliche Formensprache der Tektonik gegeben ».

26. JONES Susan 2007. Le titre de l'introduction de 1843 est « *Zur Philosophie der tektonischen Form* » ; celui de 1872 « *Lehre der tektonischen Kunstformen* ».

27. Voir l'exergue du livre : « *Des Körpers Form ist seines Wesens Spiegel ! / Durchdringst du sie — löst sich des Räthsels Siegel* ».

28. BÖTTICHER Karl 1846, p. 113 : « [...] die äussere Schale ».

surmonter l'insupportable pesanteur. Elle incarne une dynamique, un combat; elle est ce qui rend possible la *tenue* (sur un mode architectural) d'une réalisation humaine, en tant que système de forces affrontées. Mais ce noyau formel, pour s'accomplir pleinement, a besoin d'accéder à la visibilité: c'est ce que la *Kunstform*, la forme artistique, a pour mission de lui assurer. Pour cela, elle se réfère *symboliquement* à des réalités déjà existantes, des médiateurs empruntés aux apparences: formes animales, végétales ou minérales, exprimant tel ou tel aspect du conflit entre l'idée constructive et la matière. C'est par cette dimension symbolique que la forme artistique peut, quoique toujours imparfaitement, donner à la forme nucléaire sa visibilité et donc son intelligibilité. Encore faut-il préciser que, comme le langage par rapport à la pensée, la forme artistique est exactement « contemporaine²⁹ » de la forme nucléaire: elles se constituent simultanément l'une par l'autre. Sans la forme artistique, la forme nucléaire ne peut parvenir à son accomplissement, c'est-à-dire à l'expression de soi dans le monde visible; et sans la forme nucléaire, la forme artistique est privée de sa dimension symbolique; elle est réduite à n'être qu'un reflet insignifiant des apparences mondaines, une reduplication superfétatoire de ce qui existe déjà dans la nature. Nourri par les développements contemporains de la philosophie du langage, de Wilhelm von Humboldt à Jacob Grimm, Bötticher y a puisé une conception de la tectonique au cœur de laquelle il a placé l'ornement, comme l'élément par excellence où la forme artistique se révélait structurée comme un langage: non seulement parce que chaque motif considéré isolément avait une valeur sémantique; mais aussi parce que, dans leur constitution et dans leurs relations entre eux, ils s'apparentaient à une morphologie et à une syntaxe.

La cohérence globale de cette dimension linguistique de la forme artistique est évidemment soumise à sa reconnaissance par une communauté culturelle donnée: c'est ce qui explique la volatilité des styles, leur historicité brouillonne, leur manque fatal de nécessité intérieure. Pour Bötticher, le seul moyen, non pas d'abolir, mais de maîtriser autant que possible cette inquiétante instabilité, c'est de revenir au moment inaugural — à savoir l'architecture grecque classique — où le processus tectonique, dans

29. BÖTTICHER Karl 1872-1874, *Einleitung*, § 6, *Über das Wesen der Analogie in den tektonischen Kunstformen*, p. 40: « [...] sind auch beide Formen dem Entwurfe nach gleichzeitig ».

son ensemble, a pris conscience de soi. C'est en Grèce, en effet, et en particulier dans le temple dorique, que la relation symbolique entre *Kernform* et *Kunstform* s'est non seulement manifestée avec un bonheur tout particulier, mais s'est en plus pensée elle-même, au point de rendre sa validité universelle. Le génie philosophique du peuple « dorien » est d'avoir opéré cette conceptualisation pour la première fois dans l'histoire de l'humanité et d'en avoir fait le ciment de la cité: organisation politico-religieuse unifiée autour d'un corpus de formes artistiques simples, peu nombreuses, identifiables par le plus grand nombre, où la dimension symbolique est rigoureusement articulée à la dimension logique³⁰. Les éléments qui ornent la colonne grecque sont à cet égard emblématiques: les cannelures (*rhabdosis*), explique Bötticher, inspirées des tiges de roseau, ne sont pas placées sur le fût en tant qu'images de joncs réels, mais en tant qu'allégories de la force dynamique verticale qui contrebalance le poids de la charpente³¹; de même, les motifs du chapiteau (par exemple la galette écrasée dorique ou la feuille recourbée de l'acanthé corinthienne) figurent le choc entre poids et poussée³². Suivant le même principe, l'épaisseur et la longueur des motifs de faisceaux (*fascia*) tressés sur les poutres de charpente désignent la puissance et la portée de la force de soutien de la toiture³³. Les vagues de motifs ovoïdes ou foliés (*kymatia*) sur les frises de l'entablement expriment l'idée de stabilité gagnée par la rencontre équilibrée de forces contraires³⁴. Les pieds de griffons sur les vases ou les trépieds incarnent l'enracinement dans le sol assurant sa stabilité à l'objet³⁵. Les gueules ouvertes de masques ou de fauves à l'embouchure des gouttières évoquent la poussée centrifuge produite par la dynamique des forces au croisement des murs³⁶. Et ainsi de suite. Aucun motif, en un mot, n'est là pour représenter son modèle naturel (ni sa forme, ni sa matière ni le règne auquel il appartient), mais chacun se détache de sa référence

30. *Ibid.*, *Einleitung*, § 1, *Tektonik, Architektonik*, p. 3.

31. *Ibid.*, § 8, *Die Kunstformen im Einzelnen*, 2. *Rhabdosis des Säulenstammes, als Versinnlichung der Unbeugbarkeit*, p. 73-82.

32. *Ibid.*, 9. *Unterschiedliches Verhalten der Junkturformen*, p. 121-124.

33. *Ibid.*, 4. *Die Fascien, Ausdruck der relativen und absoluten Festigkeit*, p. 91-104.

34. *Ibid.*, 1. *Kymation. Darstellung des statischen Conflictes*, p. 64-73.

35. *Ibid.*, 11. *Die Kunstformen an den Geräthen und Gefässen. F. Fuss*, p. 141-142.

36. *Ibid.*, 6. *Sima. Lysis. Akroteria. Krönung und Beendung*, p. 109-114.

au monde extérieur pour allégoriser et donc rendre sensibles les forces constructives *internes* d'un système tectonique. Ce ne sont pas les formes naturelles qui ont inspiré l'architecture, ce n'est pas la feuille d'acanthé qui, comme le suggère Vitruve, a inspiré le chapiteau corinthien ; c'est l'idée du chapiteau en tant que rencontre de forces qui, pour se figurer elle-même, a utilisé la feuille d'acanthé : une direction de pensée, on le sait, que reprendra Alois Riegl dans ses *Stilfragen* de 1893, sans se référer à Bötticher dont l'approche technologique, par ailleurs, le repoussait³⁷ d'autant plus que le maître de la tectonique l'a exaltée à la fin de sa vie.

Dans la seconde édition de la *Tectonique...*, en effet, rédigée au tournant des années 1860 et 1870, la relation de la forme artistique à une essence idéale est profondément modifiée. La notion de « forme nucléaire » est remplacée par celle de « forme opératoire » (« *Werkform* »), où se mêlent l'idée d'action en cours, de travail en acte, de métamorphose incessante, et, simultanément, celle d'œuvre définitive, de stabilité accomplie. Ce tournant technologique et matérialiste correspond à un retrait de l'idéalisme de tradition hégélienne, dans le discours du théoricien, et à une occultation de la question ontologique en tant que telle. Ce qui l'intéresse désormais, c'est la manière dont des forces en conflit (qu'elles soient ou non reliées à une essence première) peuvent travailler en direction d'un équilibre statique. Les valeurs de la construction, que reflète le symbolisme architectural, sont mécaniques et matérielles. Une pragmatique de l'ornementation architecturale a succédé à une métaphysique des essences invisibles. Cette évolution a sans doute été dictée à Bötticher par des considérations stratégiques, liées à la lisibilité de son œuvre pour un public d'architectes et d'archéologues. Elle peut aussi être reliée à la découverte de la pensée matérialiste de la tectonique développée à partir de 1860 par Gottfried Semper³⁸.

Cela dit, il ne faudrait pas en déduire que le système böttichérien s'est transformé de fond en comble. La notion de *Kernform* est encore nostalgiquement désignée, dans la version tardive de la *Tectonique...*, comme le terme le plus proche de la vérité

37. DREGER Moritz 1905, p. 397.

38. SEMPER Gottfried 1860-1863a, vol. 2, chap. 7 et 8, « Tectonics: General-Formal » et « Tectonics: Technical-Historical ». Sur Semper et Bötticher, voir notamment SCHWARZER Mitchell 1995 et FRAMPTON Kenneth 1995.

métaphysique que Bötticher n'a jamais cessé, au fond, de poursuivre³⁹. Et si la réalité matérielle de la construction est mise en avant, elle n'en demeure pas moins articulée, fût-ce au prix de contorsions conceptuelles, à un horizon idéal. L'ensemble du livre se signale précisément par l'intensité pathétique du combat qui s'y mène pour conserver à la tectonique sa cohérence, à la fois comme prolongement d'une « essence » et comme « schéma » de construction déterminé par un réseau de contraintes matérielles et techniques. Pour y parvenir, le théoricien fait porter l'accent sur le second versant de la forme : celui de forme artistique. C'est par elle, en effet, qu'il peut en quelque sorte replier la dimension idéale sur elle-même, en inventant l'idée d'une forme qui se pense elle-même, c'est-à-dire qui se donne à elle-même comme sa propre allégorie.

Auto-allégories : l'ornement à la conquête de soi

La « forme artistique », la *Kunstform*, pour Bötticher, c'est l'ornement. Certes, il ne s'agit pas, ce faisant, de refuser à la peinture ou à la sculpture leur appartenance aux formes de l'art, mais de souligner plutôt la valeur spécifique de l'ornement dans un environnement tectonique. Pour être exact : l'ornement est la forme artistique *en tant qu'elle produit un système tectonique*, c'est-à-dire en tant qu'elle se relie symboliquement à une forme invisible (qu'il s'agisse d'une idée pure, la « forme nucléaire », ou d'un projet constructif, la « forme opératoire »). Ce lien, seul l'ornement l'exprime, intégrant en lui la création et l'intellection de cette création. Ce dont il est porteur — lui et aucune autre pratique humaine —, c'est de l'autoréflexivité de la force créatrice dans le domaine constructif.

À cela, une condition fondamentale de possibilité : l'indissociabilité de l'architecture et des arts dits mineurs au sein de la tectonique, approche originelle expliquant la construction des machines, des objets, des meubles ou des immeubles, qu'on se situe au stade de la conception mentale ou de la réalisation pratique, chez le dessinateur, l'architecte, l'ingénieur, l'ornemaniste ou l'ouvrier, tous rassemblés sous le terme commun de *tectones*⁴⁰. Cette position avait

39. BÖTTICHER Karl 1872-1874, *Einleitung*, § 4, *Werkform der Bauglieder*, p. 20.

40. *Ibid.*, *Einleitung*, § 1, *Tektonik, Architektonik*, p. 4.

des conséquences graphiques immédiates : après sa mort, Gustav Ebe admirait encore le fait que son maître Bötticher ait été « le premier à avoir transposé le jeu délicat des lignes dans la peinture de vases à une plus grande échelle et en trois dimensions, de sorte que cette ornementation spécifique devenait utilisable dans le bâtiment⁴¹ ». Pour être exact, à vrai dire, ce qui frappe surtout dans les planches de l'*Atlas* illustrant la *Tectonique...*, c'est l'autonomisation du vocabulaire ornemental grec, détaché de tout contexte, qu'il soit architectural ou mobilier. L'ornement y apparaît *en tant que construction* et non pas comme le compagnon de la construction ; il porte en lui la structure qu'il illustre. Cette grande idée, Bötticher l'a d'abord formulée dans un passage décisif de l'introduction de la *Tectonique*, intitulé « Sur l'essence de l'analogie dans les formes artistiques tectoniques » (c'est-à-dire dans les ornements).

On a vu que la forme tectonique résulte de l'articulation entre la forme nucléaire (ou opératoire) et la forme artistique. Ces deux modalités de la forme sont opposées : l'une est technique, l'autre iconique. Elles sont aussi interdépendantes : la forme opératoire ne peut pas s'accomplir en tant que forme visible sans le relais de la forme artistique ; et la forme artistique ne peut pas se constituer sans le soutien de la forme opératoire. Cette interdépendance des contraires débouche sur un enrichissement mutuel qui caractérise le monde supérieur de la tectonique. Autrement dit, en figurant une forme opératoire, une forme artistique ne figure pas quelque chose qui lui soit extérieur mais elle se figure aussi nécessairement *elle-même*. Elle n'est pas seulement l'allégorie d'une idée préexistante ; elle est aussi une auto-allégorie. Elle se pense elle-même, suivant un processus spéculaire qui n'aurait peut-être pas déplu au Monsieur Teste de Paul Valéry. Pour le faire comprendre, Jacobsthal, le principal disciple de Bötticher, a posé en principe que « les motifs ornementaux se comportent par rapport à l'ensemble de la création artistique comme les mots par rapport à la pensée⁴² », ce qui, à nouveau, doit se comprendre à la lumière de la conception humboldtienne du langage, selon laquelle la pensée se constitue dans l'acte même de son expression par les mots. En revanche,

41. EBE Gustav 1890, p. 554 : « Bötticher war wohl der erste, der die feinen Linienspiele der griechischen Vasenmalerei in einen grösseren Maasstab und in das Plastische umsetzte, so dass diese eigenartige Ornamentik für Bauzwecke verwendbar wurde. »

42. JACOBSTHAL Johann Eduard 1889, p. 5 : « Wie die Wörter zum Gedanken, so verhalten sich die Einzelformen der Ornamentik zu der ganzen Kunstschöpfung ».

L'ornement s'oppose en tous points à l'image picturale ou sculpturale, laquelle est ontologiquement distincte de ce qu'elle représente. L'ornement *fait* ce qu'il figure (les feuilles d'acanthes du chapiteau soutiennent l'architrave au moment où elles figurent l'idée de soutien, etc.), tandis que l'image mimétique, non-tectonique, reflète ce qui lui demeure extérieur.

Ajoutons que, par sa nature iconique, l'ornement révèle sa supériorité sur le langage conceptuel lui-même. En s'adressant à l'affectivité, en passant par le corps, il court-circuite le savoir et se trouve en mesure de faire communier tout un peuple dans une sorte de clarté « originaire », à la fois sensible et intellectuelle. Certes, pour Bötticher, l'intelligibilité ainsi produite est promise, comme celle de toute représentation sensible, à une érosion inexorable sous l'effet du temps et de l'habitude⁴³. Mais à l'encontre de ce pessimisme historique d'esprit schopenhauerien, il affirme aussi qu'un retour *grammatical* à l'originaire — c'est-à-dire à la conceptualité de l'ornementation grecque — est toujours possible, sans tomber pour autant dans l'historicisme factice.

Au total, l'affirmation de la nature auto-allégorique de l'ornement constitue une extraordinaire avancée conceptuelle. D'abord, elle met fin à l'opposition classique entre ornement et allégorie, dévalorisant le premier — une forme sans signification, un inutile *parergon* — au profit de la seconde, où forme et signification s'allient harmonieusement⁴⁴. Par sa nature intrinsèquement allégorique, l'ornement selon Bötticher est projeté au sommet de la hiérarchie des formes, charnière entre le visible et l'invisible, « puissance de médiation », selon l'expression de Mitchell Schwarzer, « entre les mondes de l'essence et de l'apparence⁴⁵ », au plus près de la source de l'être. Jamais sans doute, en Occident, sa valeur ontologique n'a été si directement affirmée : il constitue le moment suprême où l'activité créatrice humaine se *voit*, se comprend et s'admire et où ce qu'elle a de plus quotidien et de plus matériel se révèle à l'unisson d'un ordre métaphysique. À l'âge de l'industrie, une pratique mécanique et utilitaire de la construction se trouve soudain douée d'un

43. BÖTTICHER Karl 1872-1874, *Einleitung*, § 6, *Über das Wesen der Analogie in den tektonischen Kunstformen*, p. 37.

44. Voir par exemple WINCKELMANN Johann Joachim 1755/2005, p. 12 et Clara Pacquet dans MORITZ Karl Philipp 1793/2008, p. 8.

45. SCHWARZER Mitchell 1993, p. 280 : « [...] a mediating power between worlds of essence and appearance ».

sens cosmologique, de sorte que la notion de tectonique en vient à signifier, dans l'œuvre de Bötticher, la sublimation de la raison mécanique en poésie métaphysique — genre auquel le savant a consacré ses derniers efforts, en publiant un recueil de poésies religieuses, *Evangelisches!*, pour le quadricentenaire de la naissance de Luther en 1883. Mais il y a plus : l'ornement est aussi souverain dans l'édification de son propre concept. La pensée de l'ornement émane de l'ornement même, dans sa dimension non seulement allégorique mais auto-allégorique. Ce couronnement est ce qui permet de briser le cercle du fonctionnalisme et de projeter la création ornementale dans la sphère poïétique, au sens aristotélicien. La création ornementale ne s'épuise pas dans la fonction qu'elle remplit mais elle se nourrit de sa propre puissance intérieure, autosuffisante, qu'elle n'en finit pas de découvrir et de célébrer. De là vient cette joie ornementale, où l'autocompréhension est identiquement un auto-accroissement, sensible dans la profusion normée de formes qu'encadrent et stimulent à la fois les lois intangibles d'une grammaire.

Nœuds de l'oubli

Pour autant, cette pensée n'est pas dépourvue de contradictions, qui expliquent à la fois ses obscurités et son incapacité à se concrétiser dans une pratique créatrice, comme si des nœuds avaient forcé l'énergie de Bötticher à se renfermer dans la sphère désincarnée de la théorie, d'une part, et de l'archéologie, d'autre part.

Un premier conflit porte sur la relation entre hellénisme et pangermanisme : la source grecque doit-elle être abordée avant tout comme libre figure de l'universel, sur un mode philosophique, ou comme figure fondatrice de la germanité, sur un mode anthropologique ? D'un côté, comme s'en félicite son élève Gustav Ebe, Bötticher est du côté de ceux qui refusent de se lancer dans des spéculations sur les origines « nationales-aryennes » — plutôt que « sémitiques » — de l'art grec et qui préfèrent « déduire de l'art national grec les fondements d'un art absolu⁴⁶ », ce que traduisent d'ailleurs ses dessins, ascétiquement décontextualisés. Mais d'un

46. EBE Gustav 1890, p. 553 : « [...] durch national-arische Eigenheiten bedingten Anfängen, dann aus übertragenen [...] Kunstformen des semitischen Orients » ; « [...] aus der griechisch-nationalen die Grundlinien einer absoluten Kunst abzuleiten ».

autre côté, son hellénisme passionnel est mû par l'espoir d'une possible régénération, à la fois émotive et logique, du *Volk* allemand, sur ce fondement structurel. Plus encore, sa préférence pour les aspects les plus sévères du style dorique (jusqu'à rejeter le Parthénon comme déjà décadent), sa fascination pour la stabilité de l'architecture en pierre sont autant de symptômes d'une peur du désordre démocratique et de la contagion révolutionnaire, peur qui l'a poussé à s'engager volontairement comme lieutenant dans l'armée royale prussienne pour combattre le mouvement des nationalités en 1848-1849. Son éloge constant du peuple, qu'explique le souvenir fier et douloureux à la fois de ses propres origines sociales, est fondamentalement antidémocratique, hanté par le désir de construire une unité sociale organique. Au total, cette Grèce « absolue » où se révèlent les valeurs universelles de la tectonique est donc souterrainement prédéterminée par une forme de panique face à une modernité polymorphe et par le rêve que l'Allemagne puisse opposer à cette menace une parfaite rigidité.

La contradiction porte également sur les liens entre démarche théorique et démarche archéologique. La gloire conceptuelle de l'ornement est présentée comme le résultat d'une enquête archéologique neutre, alors qu'elle procède d'une passion première, antérieure à l'enquête. Du coup, Bötticher exagère la dimension érudite de son discours, comme pour masquer le fait qu'il relève au départ (comme les archéologues n'ont pas tardé à s'en rendre compte) de la « pure abstraction philosophico-romantique⁴⁷ ». Les concepts directement transposés du grec s'égrènent au fil de ses textes, les imprégnant d'un hermétisme qui terrorisait ses contemporains, aux antipodes de l'idéal d'intelligibilité immédiate, à destination de tous, que devait incarner la tectonique⁴⁸.

C'est ce qui explique à la fois l'intensité et la fragilité de la réception de l'œuvre de Bötticher : l'enthousiasme pour ce sacre conceptuel de la forme ornementale n'avait d'égal que la désorientation face aux ambiguïtés et à l'hermétisme du discours correspondant. Au moment de la première édition de la *Tectonique...*, dans les années 1840, la pensée de Bötticher est reconnue comme l'héritière la plus légitime de celle de Schinkel : à partir de 1846⁴⁹, l'anniversaire de

47. MICHAELIS Adolf 1903, p. 149 : « [...] eine reine philosophisch-romantische Abstraktion ».

48. STREITER Richard 1896, p. 126-127.

49. BÖTTICHER Karl 1846.

la naissance de l'illustre architecte, en mars, est l'occasion d'une fête annuelle où les « tectoniciens⁵⁰ » — architectes et ingénieurs plutôt qu'archéologues — fédèrent leurs troupes et confortent leur contrôle sur les institutions d'enseignement prussiennes en architecture et en art industriel. Des disciples assurent la perpétuation de la pensée de Bötticher, comme Ludwig Lohde avec son *Architectonique des Hellènes d'après la Tectonique des Hellènes de C. Bötticher*⁵¹, en 1862, ou Johann Eduard Jacobsthal avec sa *Grammaire de l'ornement, d'après les principes de la Tectonique des Hellènes de Karl Bötticher*, en 1874⁵². Mais c'est au prix d'un effritement inexorable de la vision métaphysique de leur maître. À partir des années 1870, les concepts pédagogiques de « grammaire » (« Grammatik »), de « langue des formes » (« Formensprache ») ou de « leçon des formes » (« Formenlehre ») se présentent, dans ces milieux, comme des héritiers scolastiques appauvris de la tectonique, déracinée de son sol philosophique — mais aussi archéologique — premier⁵³. Sous cet éclairage, la pensée de Bötticher apparaît sèchement rationnelle et suscite notamment des critiques au nom du vitalisme que la fin du siècle veut restaurer dans la sphère esthétique : à Munich, en 1896, Richard Streiter consacre ainsi une thèse entière, sous la direction de Theodor Lipps, au démontage de l'œuvre de Bötticher, et lui oppose à son ornementalité tectonique la notion d'« union affective [...] avec une vitalité intérieure », pour comprendre le phénomène de la « jouissance esthétique⁵⁴ ».

Parallèlement, Gottfried Semper s'est réapproprié le concept bötticherien de tectonique. Comme l'a montré Harry Francis Malgrave⁵⁵, l'architecte a d'abord été bouleversé par la lecture de la

50. STREITER Richard 1896, p. 2 : « [...] diese Gruppe von Architekten, die sich selbst « Tektoniker » nannten ».

51. LOHDE Ludwig 1862. Il s'agit en fait d'une mise à jour, sous l'influence de Bötticher, ajoutée à la cinquième édition de l'ouvrage de référence de Johann Matthäus von Mauch sur les « ordres architecturaux des Grecs et des Romains », paru pour la première fois de 1832 à 1845. Une sixième édition est parue en 1872. Après la mort de Lohde en 1875, Bötticher a épousé sa sœur, Clarissa Leyden-Lhode, en troisièmes noces, en 1877.

52. JACOBSTHAL Johann Eduard 1871-1874.

53. MATTHIAS J. J. Chr. 1875. Un autre ouvrage de Matthias, *Allgemeine Formenlehre für Kunst und Gewerbe*, est cité par Jacobsthal dans l'introduction de sa *Grammatik der Ornamente* (JACOBSTHAL Johann Jacob 1871-1874, p. 13).

54. STREITER Richard 1896, p. 44 : « [...] dem Mitfühlen einer [...] inneren Lebendigkeit », « ästhetischen Genuss ».

55. Introduction à SEMPER Gottfried 1860-1863a, p. 40.

première édition de la *Tectonique...*, en 1852, dans la bibliothèque du British Museum, lorsqu'il était en exil à Londres. Deux ans plus tard, il a montré le fruit qu'il avait tiré de cette monumentale valorisation conceptuelle de l'ornement, dans sa conférence sur « les symboles architecturaux⁵⁶ » : même s'il n'y développe pas l'hypothèse d'une union dynamique entre forme symbolique et forme constructive et donc d'un processus de symbolisation réflexive, il n'en place pas moins l'ornement au pivot de son approche ontologique d'alors, dominée par la notion grecque de κόσμος. En 1860, cependant, dans le chapitre sur « les aspects techniques et historiques » de l'art textile du *Style dans les arts techniques et tectoniques*, il tourne en dérision le « professeur Bötticher⁵⁷ ». En particulier, il rejette le caractère structurel de la distinction entre « forme nucléaire » et « forme artistique », dont il fait un simple accident historique, applicable seulement à l'art égyptien et non pas à l'art grec. En retour, Bötticher s'est déchaîné contre le matérialisme technique inhérent à la théorie « textile » de Semper⁵⁸. De fait, même si la rencontre tardive, en 1877, entre les deux hommes fut, dit-on, courtoise⁵⁹, la conception sempérienne se place aux antipodes des spéculations auto-allégoriques de Bötticher et se recentre, selon l'expression de Kenneth Frampton, sur une « poétique de la construction » où les aspects « techniques » (donc matériels) et « historiques » ont remplacé l'horizon ontologique et idéal⁶⁰.

Cette pensée sempérienne, plus directement articulée aux horizons intellectuels de la culture industrielle, a été décisive pour brouiller, puis pour occulter la « tectonique » de Bötticher, principale perdante des amalgames sur le prétendu « matérialisme » de « l'école Bötticher-Semper⁶¹ ». Ainsi, Franz Meyer, professeur à l'École d'art appliqué de Karlsruhe, publie en 1883 une *Leçon des formes ornementales. Compilation de l'essentiel dans le domaine ornemental, à l'usage des écoles, des dessinateurs de modèles, des*

56. « De la détermination formelle de l'ornement et de sa signification comme symbole de l'art », dans SEMPER Gottfried 1860-1863b, p. 235-264.

57. SEMPER Gottfried 1860-1863a, p. 379.

58. BÖTTICHER Karl 1872-1874, *Einleitung*, § 6, *Über das Wesen der Analogie in den tektonischen Kunstformen*, p. 37.

59. MICHAELIS Adolf 1903, p. 153.

60. FRAMPTON Kenneth 1995.

61. DREGER Moritz 1905, p. 397 : « die Bötticher-Semper-Schule ».

architectes et des professionnels de l'industrie, où il fait allégeance globale aux « principes mis en place par Semper, Bötticher et Jacobsthal⁶² » ; en 1892, une version simplifiée en est publiée en anglais sous forme de *Manuel d'ornementation*, et devient un véritable vademecum des ornemanistes américains, réédité en 1917 et en 1957⁶³. De même, Moritz Meurer, après avoir multiplié à partir de 1889 les publications sur l'ornement végétal, fait paraître en 1909 une somme monumentale sous le titre de *Leçon comparative des formes de l'ornement et de la plante, avec une étude particulière de l'histoire de l'évolution des formes artistiques architectoniques*, où il fait allégeance à Semper mais utilise en même temps le couple conceptuel de la « forme opératoire » et de la « forme artistique⁶⁴ », venue de Bötticher, et développe en fait une vision naturaliste scientiste inspirée de Ernst Haeckel.

Par la suite, Bötticher a certes continué d'être identifié comme un pionnier du modernisme architectural — Walter Benjamin, notamment, fut un de ses lecteurs assidus dans les années 1930⁶⁵ — et il réapparaît de loin en loin dans les histoires de la théorie architecturale, en particulier dans les travaux de Kenneth Frampton sur la tectonique⁶⁶. Mais il n'empêche que l'ambition de la *Tectonique des Hellènes*, située au cœur d'une quête occidentale, presque séculaire, de réconciliation entre civilisation industrielle et idéalisme philosophique, s'est en quelque sorte effondrée sous le poids de ses contradictions : ses concepts-clés se sont irrémédiablement obscurcis et les planches de dessins sont devenues volantes. Démembrées, feuilletées ici ou là, copiées à l'occasion, elles ont perdu leur capacité à faire trembler la conception occidentale des images sur ses bases. La puissance créatrice — aussi intense qu'entravée — du grand dessein théorique de leur auteur s'y est épuisée et n'y a laissé subsister que sa raideur et sa mélancolie, témoignant de la dureté d'un monde où le progrès techno-scientifique échouait obstinément à produire son propre ordre symbolique.

62. MEYER Franz 1892 [1883], p. II.

63. Une traduction espagnole est parue en 1954 et une troisième réédition anglaise, à Londres, en 1974.

64. MEURER Moritz 1909, respectivement p. IX et p. 1.

65. BENJAMIN Walter 1927-1940, Exposé, 1935, p. 35, et *Construction en fer*, 1927-1929, p. 172.

66. FRAMPTON Kenneth 1995. Le livre est toutefois principalement marqué par une vision sempérienne.

Références des ouvrages cités

BENJAMIN Walter 1927-1940

BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des Passages*, traduit par Jean Lacoste, Paris, Éditions du Cerf, 1993 [ms. 1927-1940].

BEUTH Christian Peter Wilhelm Friedrich 1821-1837

BEUTH Christian Peter Wilhelm Friedrich (dir.), *Vorbilder für Fabrikanten und Handwerker*, auf Befehl des Ministers für Handel, Gewerbe und Bauwesen, herausgegeben von der königlichen technischen Deputation für Gewerbe, Berlin, Petsch, 1821-1837 [Abteilung I: *Architektonische und andere Verzierungen*; Abteilung II: *Geräthe, Gefässe und kleinere Monumente*; Abteilung III: *Vorbilder für die Verzierung von Zeugen und für die Wirkerei insbesondere*].

BÖTTICHER Karl 1846

BÖTTICHER Karl, *Das Princip der hellenischen und germanischen Bauweise, hinsichtlich der Übertragung in die Bauweise unserer Tage*, Rede an der Geburtstagsfeier Schinkels am 13. März 1846, *Wiener Allgemeine Bauzeitung* 11 (1846), p. 111-125.

BÖTTICHER Karl 1843-1852

BÖTTICHER Karl, *Die Tektonik der Hellenen*, Potsdam, Riegel, 1843-1852 [Vol. 1, *Dorika*, 1843; Vol. 2, *Ionika*, 1851; Vol. 3, *Korinthiaka*, 1851; Vol. 4, *Der Hellenische Tempel in seiner Raumanlage für Zwecke des Cultus*, 1849; *Atlas* (1852)].

BÖTTICHER Karl 1872-1874

BÖTTICHER Karl, *Die Tektonik der Hellenen. Zweite neu bearbeitete Ausgabe*, Vol. 1, *Die Lehre der tektonischen Kunstformen. Dorische, ionische und korinthische Bauweise*, Berlin, Ernst & Korn (Gropius'sche Buch- und Kunsthandlung), 1872-1874.

BÖTTICHER Karl 1881

BÖTTICHER Karl, *Die Tektonik der Hellenen. Zweite neu bearbeitete Ausgabe*, Vol. 2, *Der Tempel in seiner räumlichen Anordnung und Ausstattung*, Berlin, Ernst & Korn (Gropius'sche Buch- und Kunsthandlung), 1881.

DREGER Moritz 1905

DREGER Moritz, « Alois Riegl », *Kunst und Kunsthandwerk* 8.7 (1905), p. 396-405.

EBE Gustav 1890

EBE Gustav, « Karl Boetticher als Ornamentiker », *Deutsche Bauzeitung. Verkündigungsblatt des Verbandes deutschen Architekten- und Ingenieur-Vereine* 24.92 (15 novembre 1890), p. 553-556.

FRAMPTON Kenneth 1995

FRAMPTON Kenneth, *Studies in Tectonic Culture. The Poetics of Construction in Nineteenth and Twentieth Century Architecture*, éd. par John Cava, Chicago, Cambridge (Mass.), Londres, Graham Foundation for Advanced Studies-The MIT Press, 1995.

HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000

HUMBOLDT Wilhelm von, « Introduction à l'*Agamemnon* », traduit par Denis Thouard, in *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000, p. 33-47.

JACOBSTHAL Johann Eduard 1871-1874

JACOBSTHAL Johann Eduard, *Grammatik der Ornamente*, nach den Grundsätzen von K. Boetticher's *Tektonik der Hellenen*, bearbeitet und mit Unterstützung des königl. preuss. Ministeriums für Handel, Gewerbe und öffentliche Arbeiten, Berlin, Verlag der Springerschen Buchhandlung (Max Winckelmann), 1871-1874.

JACOBSTHAL Johann Eduard 1889

JACOBSTHAL Johann Eduard, *Araceenformen in der Flora des Ornaments*, Sonderabdruck aus der Zeitschrift *Der Zeichenlehrer*, II. Abdruck, Kaiserslautern, M. Blenk & Cie, 1889.

JONES Susan 2007

JONES Susan, « The Evolving Tectonics of Karl Bötticher: from Concept to Formalism », communication au colloque international *Tectonics. Making Meaning*, Eindhoven, University of Technology, Department of Architecture, Building and Planning, 10-12 décembre 2007.

LOHDE Ludwig 1862

LOHDE Ludwig, *Die Architektonik der Hellenen nach C. Bötticher's Tektonik der Hellenen. Nachträge zur fünften Auflage von Mauch's architektonischen Ordnungen der Griechen und Römer und der neueren Meister*, Berlin, Ernst & Korn, 1862.

MARCHAND Suzanne 2009

MARCHAND Suzanne, *German Orientalism in the Age of Empire. Religion, Race and Scholarship*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

MATTHIAS J. J. Chr. 1875

MATTHIAS J. J. Chr., *Die Formensprache des Kunstgewerbes. Über die Bedeutung, Gestaltung und Anwendung der ornamentalen Formen, Typen und Symbole auf dem Gebiet der technischen Künste, zum Gebrauche für Gewerbeschulen, Industrieschulen, Kunstschulen sowie für den Selbstunterricht*, Liegnitz, Max Cohn, 1875.

MEURER Moritz 1909

MEURER Moritz, *Vergleichende Formenlehre des Ornamentes und der Pflanze mit besonderer Berücksichtigung der Entwicklungsgeschichte der architektonischen Kunstformen*, Dresde, Verlag von Gerhard Kühtmann, 1909.

MEYER Franz 1892 [1883]

MEYER Franz, *A Handbook of Ornament. With Three-Hundred Plates Containing About Three Thousand Illustrations of the Elements, and the Application of Decoration to Objects*, by Franz Sales Mayer, Professor at the School of Applied Arts, Karlsruhe, New York, The Architectural Book Publishing Company, 1892 [éd. orig. allemande, Karlsruhe, 1883].

MICHAELIS Adolf 1903

MICHAELIS Adolf, « Bötticher, Karl », in *Allgemeine Deutsche Biographie*, Munich, Historische Kommission bei der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Vol. 47, 1903, p. 144-154.

MORITZ Karl Philipp 1793/2008

MORITZ Karl Philipp, *Sur l'ornement*, édition de Clara Pacquet, postface de Danièle Cohn, Paris, Rue d'Ulm, Musée du quai Branly, 2008.

SCHWAB Raymond 1950

SCHWAB Raymond, *La Renaissance orientale*, préface de Louis Renou, Paris, Payot, 1950.

SCHWARZER Mitchell 1993

SCHWARZER Mitchell, « Ontology and Representation in Karl Bötticher's Theory of Tectonics », *Journal of the Society of Architectural Historians* 52.3 (septembre 1993), p. 267-280.

SCHWARZER Mitchell 1995

SCHWARZER Mitchell, *German Architectural Theory and the Search for Modern Identity*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1995.

SEMPER Gottfried 1860-1863

SEMPER Gottfried, *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten; oder, Praktische Aesthetik: ein Handbuch für Techniker, Künstler und Kunstfreunde*, Vol. 1, *Die textile Kunst, für sich betrachtet und in Beziehung zur Baukunst*, Ier Teil, *Technischer Ursprung der wichtigsten Grundformen, Typen und Symbole der Baukunst*, Francfort-sur-le-Main, Verlag für Kunst und Wissenschaft, 1860; Vol. 2, *Keramik, Tektonik, Stereotomie, Metallotechnik*, Munich, Friedrich Bruckmann, 1863.

SEMPER Gottfried 1860-1863a

SEMPER Gottfried, *Style in the Technical and Tectonic Arts; or, Practical Aesthetics*, éd. par Harry Francis Mallgrave, Los Angeles, Getty Research Institute, 2004 [traduction de SEMPER Gottfried 1860-1863].

SEMPER Gottfried 1860-1863b

SEMPER Gottfried, « Le Style », in *id.*, *Du Style et de l'architecture. Écrits 1834-1869*, édité et traduit par Jacques Soulillou et Nathalie Neumann, Marseille, Parenthèses, 2007 [traduction partielle de SEMPER Gottfried 1860-1863].

STREITER Richard 1896

STREITER Richard, *Karl Böttichers Tektonik der Hellenen als ästhetische und kunstgeschichtliche Theorie. Eine Kritik*, Hambourg, Leipzig, Leopold Voss, 1896.

WINCKELMANN Johann Joachim 1755/2005

WINCKELMANN Johann Joachim, *Pensées sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris, Allia, 2005 [éd. orig. 1755].

Deux échardes dans le Cosmos

Lamartine et Renan contre Alexandre de Humboldt

Sophie BASCH

En 1860, passant en revue les hôtes les plus assidus du salon de Madame Récamier, Alphonse de Lamartine s'arrêtait sur « Alexandre de Humboldt, l'homme universel et insinuant, recherchant de l'intimité et de la gloire dans toutes les opinions et dans tous les salons propres à répandre l'admiration dont il était affamé¹ ». Ce n'était que le prélude d'une attaque plus nourrie, cinq ans plus tard. Son portrait mordant, qui tranche sur l'hommage unanime, rappelle que Lamartine, déçu par la Grèce aperçue en 1832 au début de son périple oriental, et admirateur du Croissant — à la différence de Chateaubriand défenseur de la Croix —, ne craignait pas de s'affirmer par opposition aux gloires installées. Mais l'agression prend ici la forme d'une fixation quasi obsessionnelle : la constance de cette hostilité inattendue, à la limite de la provocation, fait émerger une dissonance dans un concert d'éloges particulièrement harmonieux.

Qui est-il, à soixante-dix ans, l'homme qui ose déboulonner la statue, qui se permet de démasquer l'imposteur en Humboldt ? Son biographe le décrit émacié, sa haute taille courbée mais portant toujours beau, mince dans ses pantalons collants et sanglé comme dans sa jeunesse dans une redingote étroite, tel qu'une photographie de Nadar l'a fixé vers 1855. Criblé de dettes, il cherche, avec son épouse, à sauver la face : « La vieillesse les durcit tous deux en de définitifs personnages : lui, un ancien poète qui ne parle plus

1. LAMARTINE Alphonse de 1860b, p. 141-142.

qu'affaires, elle, une vieille Anglaise puritaine et morose² ». Il a perdu son avantage, mais parvient à conserver sa superbe. Où est le poète des *Méditations* et des *Harmonies*, qui enflamma la génération de 1820 et enthousiasma celle de 1830? L'auteur du monumental *Voyage en Orient* de 1835? Le député du Parti social que, de 1834 à 1850, il incarna à lui seul, siégeant « au plafond » de la Chambre mais évoluant vers la gauche, réclamant l'abolition de la peine de mort et de l'esclavage, le droit à l'instruction pour tous, le suffrage universel, la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de la presse, sans compter ses multiples interventions sur la question d'Orient? Le Prophète, l'Éclaireur de 1848, le tribun de l'Hôtel de Ville qui proclama la République le 24 février et le lendemain, devenu ministre du gouvernement provisoire, sauva par un discours vibrant la bannière tricolore menacée par le drapeau rouge? Cet homme-là, depuis sa cuisante défaite du 10 décembre 1848, évincé par la victoire éclatante de Louis-Napoléon Bonaparte, se survit. Le coup d'État du 2 décembre achève de l'écœurer: « Oui brise, ô Phidias!.... Dérobe ce visage/À la postérité qui ballote une image/De l'Olympe à l'égoût, de la gloire à l'oubli:/Au pilori du temps n'expose pas mon ombre³. »

Depuis 1856, pour échapper aux prétentions des éditeurs et rembourser ses créanciers, Lamartine édite à compte d'auteur et vend par souscriptions et abonnements son *Cours familier de littérature* — à entendre au sens vieilli de connaissance des lettres, de culture générale —, sorte de monologue dans un salon peuplé d'ombres et de fantômes; un « entretien » par mois, portant sur tous les sujets, éminemment subjectif, extrêmement inégal. Les Anciens, les Modernes, la philosophie, l'histoire, la politique, la musique, la littérature comparée, la critique littéraire se succèdent dans le désordre. Cette critique de sympathie — plus rarement d'antipathie, comme dans le cas qui nous occupe — et d'identification peut se lire comme une autobiographie, où chaque portrait suscite une relation spéculaire avec l'auteur, par affinité ou par dissemblance. À sa mort en 1869, cent soixante-huit entretiens ont paru, réunis en vingt-huit volumes. Lamartine était si prolifique que sa nièce et son secrétaire

2. Marquis de LUPPÉ 1948, p. 412.

3. Vers adressés en novembre 1850 au sculpteur Alfred d'Orsay, surnommé « Phidias », qui venait d'achever le buste de Lamartine. Cité par MORIN Marie-Renée 2002, p. 120-122.

poursuivirent la publication des entretiens après l'attaque qui le frappa en 1867, et jusqu'à quelques mois après sa disparition...

Comment l'entretien portant sur Alexandre de Humboldt, ou plutôt les cinq entretiens successifs consacrés à *Cosmos*, qui représentent un livre en soi puisqu'ils occupent 279 pages du tome XIX du *Cours*, paru en 1865, ont-ils échappé à la critique lamartinienne et humboldtienne? La réponse est simple. Le pléthorique *Cours familier* n'a plus trouvé de lecteurs au xx^e siècle, à de rares exceptions : la mince thèse de Mary Stanley Hinrichs en 1930⁴ et, en 1974, un ouvrage de Mario Hamlet-Metz qui cherchait à rendre justice à la critique littéraire de Lamartine, plus marqué par le Rousseau de *La Nouvelle Héloïse* que par le Diderot du *Neveu de Rameau*, aussi étranger dans les salons du faubourg Saint-Germain qu'éloigné de la bohème du Doyné :

Le *Cours familier de littérature* a été trop souvent méconnu et vilipendé comme l'œuvre d'un écrivain qui avait, au surplus, renoncé à son génie, et qui n'y voyait qu'une entreprise commerciale désespérée. [...] Mais l'entreprise est loin de s'expliquer entièrement par des considérations d'ordre financier. [...] Étant convaincu que Dieu lui avait assigné une mission ici-bas, il ne cesse pas de jouer, dans cette dernière œuvre de sa vie, ce rôle de guide de la France et de l'humanité qu'il a commencé à jouer trente ans plus tôt, et qu'il continuera, cette fois-ci, à travers ses enseignements littéraires⁵.

L'auteur de ce dernier ouvrage passe rapidement sur Humboldt, à qui Lamartine, qui avait renié le catholicisme pour une forme de déisme, reproche son ambition de gloire et de popularité, ainsi que son matérialisme qui passe Dieu sous silence. La diatribe, cependant, n'était banale ni par son objet, ni par son ton, ni par sa longueur : cinq entretiens représentent cinq mois d'éreintement, une durée qui exigeait une certaine constance, sinon de l'acharnement. Deux ans après le démarrage du *Cours*, un contemporain assurait que la série « compte un nombre considérable de lecteurs et obtient le succès qu'il était permis de lui promettre », tout en relevant « l'accent de tristesse et de découragement qui en marque toutes les pages », conséquence des nombreuses déceptions qui ont affecté « un homme tombé, aigri sans doute par l'isolement, et

4. STANLEY HINRICHS Mary 1930.

5. HAMLET-METZ Mario 1974, p. 2.

plongé dans toute l'amertume d'une résignation peut-être difficile et douloureuse⁶ ». Il serait tentant d'attribuer au dépit la démolition de Humboldt, si ce réflexe n'était trop simplificateur.

Presque tous les portraits du *Cours*, qu'il s'agisse d'Homère, de Démosthène, de Cicéron, de Dante, de Confucius, de Goethe, de Mozart, de Mirabeau, de Talleyrand, ressortissent au genre des vies parallèles, même si ce principe demeure tacite. Grandi par la comparaison, Lamartine se place toujours à côté de celui qu'il dépeint, de préférence orateur ou poète, auquel il lui plaît de s'égalier implicitement. Chaque portrait d'homme illustre peut être lu comme un portrait en creux de l'auteur et relève de l'autobiographie déguisée. Les attaques frontales sont rares : Chateaubriand, par exemple, a beau être un aîné encombrant, égratigné à plusieurs reprises dans le *Voyage en Orient* qui prend systématiquement le contrepied de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il demeure sur son piédestal : Lamartine, qui a tant souffert de n'avoir gagné ni son estime ni son admiration de son vivant, ne se l'aliénera pas après sa mort. Sa critique de sympathie lui permet, entretien après entretien, de se ménager une place au panthéon des gloires universelles. Même le redoutable Talleyrand, qui servit tous les régimes, bénéficie d'une admiration sans bémol : ce grand diplomate n'avait-il pas adoubi Lamartine qui, comme lui mais sans compromissions, œuvrera toujours au service de la paix ? Dans cette galerie des grands hommes, Alexander von Humboldt figure une exception de taille. Au meilleur de sa forme, Lamartine, soixante-quinze ans, saisit sa plume comme un stylet vengeur pour défigurer une statue intouchable. Cette fois, la comparaison jouera par contraste. Sans limite, son antipathie n'épargne ni l'œuvre ni la personnalité de ce double inversé, habile et cynique compilateur, flagorneur et lâche :

M. de Humboldt n'était pas un savant, dans le sens légitime du mot, car il n'avait ni découvert, ni inventé quoi que ce fût au monde ; il n'était pas un écrivain de premier ordre, car il n'avait rien écrit d'original. Chateaubriand, sans avoir voyagé officiellement en Amérique avec ces appareils scientifiques, et Bernardin de Saint-Pierre, en passant seulement quelques jours à l'île Maurice, avaient rapporté, comme par hasard, de ces délicieux climats des trésors nouveaux de style, de mœurs et de sentiment qui ne périront jamais. Qu'y avait-il donc dans le voyage plus pompeux qu'intéressant de M. de Humboldt

6. DUBOUL Jules 1858, p. 3-4.

pour en assurer le succès? Une habileté très-spirituelle de mise en œuvre, un artifice de popularité, une combinaison de diplomatie, une entente de décorations qui en assuraient le succès en Europe. La naissance de l'auteur, sa richesse, ses relations de famille avec les principaux représentants des différentes branches de la science dans les pays de l'ancien continent, et un certain appareil scientifique propre à appuyer auprès du vulgaire les pompes fastueuses de son style pour simuler le génie absent, en faisaient et en font encore tout le mérite. Nous avons plusieurs fois essayé de lire ce voyage tant vanté, sans pouvoir y découvrir autre chose que des prétentions pénibles: l'effort d'un savant réel pour atteindre le génie, et la volonté constante, infatigable, acharnée, de mériter, à force de flatteries, des flatteurs. Il y réussit pendant qu'il vivait; personne n'avait intérêt à s'inscrire en faux contre cette renommée un peu surfaite, et il jouit pendant quatre-vingt-dix ans de cette gloire convenue et en apparence inviolable. Mais en étudiant d'un peu près ce grand homme cosmopolite, cet Anacharsis prussien s'imposant à la France, on devinait facilement le subterfuge de cette fausse grandeur. Il n'avait qu'un vrai mérite, il étudiait consciencieusement ce que les autres avaient découvert; il savait, dans le sens borné du mot science, et il préparait dans l'ombre le procès-verbal à peu près complet de tout ce que le monde savait ou croyait savoir de son temps pour écrire un jour son *Cosmos*.

Je n'ai jamais été lié d'amitié avec M. de Humboldt, mais je l'ai fréquemment rencontré dans le monde de Paris, à l'époque où j'y jetais moi-même un certain lustre. Sa figure, éminemment prussienne, m'avait frappé, sans m'inspirer ni attrait ni prestige. Il se courbait très-bas devant moi et devant tout le monde, en m'adressant quelques faux compliments auxquels je répondais par une fausse modestie, en passant pour aller vite à des célébrités plus sympathiques. Sa physionomie, très-fine et très-évidemment étudiée, n'avait rien qui fût de nature à séduire une âme franche. Sa taille était petite, fluette, comme pour se glisser entre les personnages, un peu courbée par l'habitude courtoisane d'un homme accoutumé aux prosternations dans les cours et dans les académies; quelque chose de subalterne et d'en dessous était le caractère de cette physionomie. Un sourire sculpté sur ses lèvres était toujours prêt au salut; il allait d'un groupe à l'autre donner ou recevoir des banalités obséquieuses, ombre d'un grand homme à la suite des véritables hommes supérieurs, cherchant à être confondu avec eux. Je l'ai vu avec la même attitude auprès de Chateaubriand qu'il caressait d'en bas, d'Arago dont l'amitié faisait sa gloire, des hommes politiques les plus dissemblables, royalistes, constitutionnels, républicains, affectant auprès de chacun d'eux

une déférence suspecte, et laissant croire que chacun d'eux avait en secret sa préférence. *Omnis homo* de tout le monde. Aussi avait-il soin dans ses ouvrages d'effacer complètement toutes les différences essentielles d'opinions sur lesquelles les hommes entiers et sincères ne peuvent pas transiger sans cesser d'être eux-mêmes. Une réticence suprême était sa loi. Dieu lui-même aurait pu faire scandale, s'il en eut proféré tout haut le nom. Il ne le prononçait pas dans ses œuvres ; il était du nombre de ces savants issus du matérialisme le plus pur qui, n'osant pas le nier, le passent sous silence, ou qui disent : Dieu est une hypothèse dont je n'ai jamais eu besoin pour la solution de mes problèmes. Insensés qui ne voient pas que l'être est le premier problème de toute philosophie, que l'existence du dernier des êtres est un effet évident qui proclame une cause, et que Dieu est la cause de tous les effets.

Si j'étais savant ou philosophe, je proclamerais plutôt autant de dieux qu'il y a d'êtres existant dans les mondes. Passer Dieu sous silence, c'est le blasphème du sens commun. Les vérités géométriques sont des vérités de dernier ordre, des axiomes de fait qui n'ont besoin que de l'œil matériel pour être aperçus, mais que l'œil intellectuel, la raison, ne peut reconnaître.

Telle était, après ce premier ouvrage, la réticence suspecte de M. de Humboldt, disciple de ces maîtres dans l'art de se taire, ou d'étudier les effets sans remonter jamais aux causes.

À cela près, il entra dans la science avec tous les heureux privilèges de son aristocratie, riche, libre, au niveau ou au-dessus de tout le monde, se consacrant exclusivement, non aux vains plaisirs de son âge, mais aux sérieuses études de la vie scientifique : véritable savant allemand transporté dans Paris.

Il retrouva sa belle-sœur, femme de Guillaume de Humboldt, dans cette capitale. C'était dans l'été de 1804. Guillaume, promu de grade en grade à de hauts postes diplomatiques, avait laissé sa femme enceinte à Paris, et il vivait à Rome attaché à la légation de Prusse. Alexandre, après avoir préparé la rédaction de son grand voyage avec Arago, Cuvier, Vauquelin, Gay-Lussac, et autres savants avec lesquels il s'était lié, partit pour aller voir son frère à Rome. Le Vésuve semblait l'attendre en Europe pour éclater et se soumettre à ses investigations. Une société d'Allemands et de Français illustres réunis autour de Guillaume le suivirent au pied du volcan. Il quitte son frère. En 1805, 1806 et 1807, il publie à Berlin ses *Tableaux de la nature américaine*, base de son *Cosmos* déjà conçu. La Prusse, alors en guerre avec la France, subissait le choc des plus douloureux évé-

nements. Alexandre les déplorait sans se laisser distraire. La science est une patrie.

[...]

Pendant qu'Alexandre de Humboldt, faisant collaborer à son œuvre tous les savants français, par un concours de travaux spéciaux dont il leur donnait les sujets, et dont il payait les frais de sa fortune, formait une œuvre sur les régions équinoxiales, dont le prix dépassait déjà 5 ou 6 mille francs l'exemplaire, monument plus digne d'une nation que d'un particulier, Guillaume, chassé de Rome par Bonaparte, rentrait attristé dans sa patrie. Il y perdit sa femme adorée. Alexandre, à la chute de l'empire français, reçut du roi de Prusse, indépendamment des sommes nécessaires à solder les préparatifs d'un voyage en Perse, en Chine, au Thibet, vingt-quatre mille livres de rente. Pendant la durée de ce grand voyage, son frère Guillaume assistait aux congrès où se réglait le sort du monde⁷.

Spirituelle et redoutable, la charge peut bien s'entendre comme l'expression d'un profond dépit. Elle prête aussi à sourire de l'incorrigible Lamartine, toujours fier de sa prestance, ravi de souligner la médiocrité physique d'une fausse gloire qui mettra son intégrité en valeur. Doit-on aussi y voir une attaque plus sournoise, celle de l'homosexualité, qui ferait mieux ressortir la virilité de Lamartine ? On ne peut exclure cette insinuante perfidie. Si la charge est frontale, c'est aussi un subterfuge permettant à Lamartine d'exprimer indirectement son amertume. En reprochant à Humboldt d'usurper sa réputation, de tromper la patrie qu'il avait contribué à sauver en 1848 et qui l'a trahi, Lamartine, par-delà l'accusation du savant allemand, fait le procès d'une France ingrate et naïve, prête à se laisser bernier par un charlatan. Faiblesse qui revient en partie à disculper la France de n'avoir pas su discerner en lui l'homme providentiel...

Pour mieux rabaisser Alexander, Lamartine va idéaliser Wilhelm, rencontré lors de son premier séjour en Italie (l'époque de *Graziella*) et présenté comme un père spirituel, une figure tutélaire dont le moindre mérite ne fut pas d'avoir su déceler le génie d'un jeune homme promis à de hautes destinées. La prescience de Wilhelm s'apparente à la prédiction de Talleyrand :

J'avais eu, tout jeune, à Rome, l'occasion de connaître ce diplomate éminent, bien différent, selon moi, de son frère. Je me trouvais logé

7. LAMARTINE Alphonse de 1865, p. 253-261.

en 1811, avec le duc de Riario, mon compagnon de voyage, dans un hôtel, à Rome, où logeait aussi Guillaume de Humboldt et plusieurs Allemands de distinction, voyageant comme nous, et mangeant à la même table d'hôte. Le duc de Riario me présenta à eux; ma jeunesse ou plutôt mon enfance les intéressa; ils me permirent de les accompagner dans leurs excursions à travers la ville, et de passer la soirée avec eux. Je fus particulièrement frappé de la majesté calme et pensive de M. Guillaume de Humboldt. Sa physionomie disait l'homme d'État, dont la patrie déchirée et opprimée criait tout bas dans son âme. Il avait pour moi, encore presque enfant, l'indulgence d'un homme mûr et supérieur pour un jeune homme qui essaye la vie et la pensée. Les quinze jours que je passai dans cette société me permirent d'étudier en silence ce véritable grand homme, et de sortir de cette demi-intimité d'occasion plein de vénération pour lui. Aucun trait de sa figure ne rappelait son frère: la dignité sans orgueil, la franchise grave, la science des pensées, contrastaient chez Guillaume avec cette fausse bonhomie caressante, mais peu sûre, d'Alexandre. Je me serais défié des serments de l'un, j'aurais cru au serrement de main de l'autre. Le seul son de la voix de Guillaume portait dans l'âme la conviction; la voie grêle et fêlée du savant masquait des pensées toutes personnelles. Le savant était un diplomate, et le diplomate était un homme. J'en ai peu rencontré depuis qui m'aient laissé une impression plus pénétrante et plus agréable. On sentait en lui un homme digne d'étudier les hommes; on sentait, dans l'autre, un artiste capable de leur faire jouer les rôles légers, divers, personnels d'une existence à tiroirs. Je n'ai jamais rencontré depuis Alexandre, sans regretter Guillaume⁸.

La rancœur de Lamartine à l'endroit de Wilhelm peut apparaître comme un revirement, à la lecture de la note onzième de la neuvième époque de la longue confession en vers du prêtre Jocelyn, insérée en 1850 quatorze ans après sa publication et qui subsista dans les éditions successives de ses *Œuvres choisies* et de ses *Œuvres complètes*, pour introduire une longue citation de *Cosmos*:

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle.

J'emprunte au *Cosmos* de M. de Humboldt une page qui fait pour ainsi dire descendre et toucher à l'œil les merveilles et les splendeurs de ce firmament que mes vers ne font qu'adorer, et dont ils ne reflètent que l'éblouissement. La science prend les ailes de l'hymne quand elle

8. *Ibid.*, p. 262-264.

s'élançait dans le ciel de Dieu. Les chiffres sont les notes naturelles de cette musique des sphères qu'entendait Platon, et que l'âme pressent dans le silence des nuits étoilées⁹.

Lamartine avait composé *Jocelyn*, paru en 1836, en même temps que son *Voyage en Orient*, rédigé à marche forcée au retour des lieux saints, dont le spectacle avait aggravé les doutes métaphysiques qui l'assaillaient avant le départ. Demeuré profondément chrétien, il évoluait vers une forme de déisme. Les ajouts à l'édition de 1850 reflètent moins ses dispositions philosophiques que des nécessités financières. Henri Guillemin a situé ces « commentaires inédits » destinés à appâter le lecteur et dans leur ensemble dépourvus d'intérêt :

Les quatre dernières Notes du second volume sont de dimensions monumentales; elles se suspendent toutes au même passage de *Jocelyn*: la leçon d'apologétique naturelle, appuyée sur le spectacle des astres, que donne le curé de Valneige aux enfants de la paroisse: d'abord, deux pages du *Cosmos* de Humboldt, puis, à propos des planètes, un long article de la *Revue Britannique*: « Progrès et découvertes astronomiques de l'époque actuelle », — puis, sur les comètes, un extrait des « célèbres notices scientifiques de M. F. Arago, insérées dans l'Annuaire du bureau des longitudes », — enfin, de nouveau, la *Revue Britannique*, sur les comètes toujours; ces quatre Notes, qu'un petit commentaire déclare modestement « destinées aux lecteurs peu familiarisés avec l'astronomie », ont l'allure d'une volumineuse plaisanterie¹⁰.

Il n'y a aucune raison de ne pas suivre Guillemin pour qui Lamartine n'avait plus de secrets et qui ne se laissait pas piéger. L'admiration professée pour Humboldt dans la nouvelle édition de *Jocelyn* était ironique: le Lamartine de 1865, qui laisse libre cours à son exaspération, reste fidèle au Lamartine de 1850, qui louait Humboldt pour s'en moquer. Il suffit de remonter de quelques vers dans *Jocelyn* pour s'en convaincre: « Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,/Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges,/ Qui, confondant l'erreur avec la vérité,/Font d'une foi céleste une crédulité. »

9. LAMARTINE Alphonse de 1860a, p. 514.

10. GUILLEMIN Henri 1936, p. 726-727.

Lamartine opposa sa vision à celle de Humboldt dans le long compte rendu qu'il consacra en 1861 au *Phidias* de son ami Louis de Ronchaud — c'est dans ces 155 pages qu'il faut chercher la Grèce qui fait cruellement défaut au *Voyage en Orient*.

Un prédécesseur, Renan

Par une coïncidence qui n'est pas fortuite, un illustre prédécesseur de Lamartine s'était livré à une critique de *Cosmos*: Ernest Renan. Dans son article « Ernest Renan et Alexander von Humboldt en 1848: du *Cosmos* à *L'Avenir de la science* », Jean Balcou a démontré l'importance de la critique de Humboldt dans la genèse de *L'Avenir de la science*, ce qui me dispense de revenir sur cet aspect pour me concentrer sur la critique du seul *Cosmos*¹¹.

Alors que Lamartine, au faite de sa gloire, ne s'attendait pas à quitter la scène politique après avoir proclamé la République au balcon de l'Hôtel de Ville, son cadet de trente-trois ans publiait sa critique de *Cosmos* dans le tome II de *La Liberté de penser. Revue philosophique et littéraire* (publication libérale et démocratique, dirigée par Amédée Jacques qui émigra à Montevideo, muni de la recommandation d'Alexander von Humboldt, après le coup d'État du 2 décembre). Dans la dixième livraison du même tome, le philosophe Paul Janet, rendant compte de *Trois Mois au pouvoir* (l'adresse aux dix départements rédigée par Lamartine en août 1848 pour réunir ses allocutions, réponses et discours de février à juin 1848), exhortait la France à ne pas reléguer dans l'exil, entouré « seulement d'une stérile et ingrate admiration », « le chantre angélique des *Méditations* », ce « bienfaisant génie¹² »... Mais la coïncidence n'est pas là. Renan, vingt-cinq ans en 1848, a quitté le séminaire depuis trois ans. Détaché du dogme catholique, il en conserva toujours la sensibilité, comme le poète qu'il admire le plus, Alphonse de Lamartine.

Je me permettrai de ne compléter que sur un seul point, mais de taille dans la perspective qui m'occupe, l'article de Balcou sur Renan et Humboldt. Le compte rendu de *Cosmos*, comme *L'Avenir*

11. Cet article a paru dans les actes d'un colloque organisé par Iphigénie Botouropoulou, *Ernest Renan et la Grèce. Philosophie, langue et politique*, Athènes, FNRS, Institut de recherches néo-helléniques, 2012.

12. JANET Paul 1848.

de la science qui en reprend le propos, sont pétris de références à Lamartine.

Renan confiait à ses *Cahiers de jeunesse* : « Je suis né romantique. Jamais je ne me contenterai d'un système intellectuel qui s'en tienne à la forme [...] Non, il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'avenir.¹³ » La critique a retenu de ce romantisme de nature plus que de lectures que « seul Lamartine, poète de l'inexprimable et de l'infini, « appelle, et à plusieurs reprises, l'admiration¹⁴ ». Voici ce qu'écrivait encore Renan :

L'impression qu'on éprouve en lisant les grands ouvrages romantiques (M. de Lamartine) est pénible : elle n'est pas pleine et finie, comme pour Racine par exemple. Vous sentez que toute la chose est épuisée, la pensée est cadrée dans son cercle : ici, au contraire, il y a un vide, un creux, car le cadre est infini. On ne pose pas à plein, on voudrait plus, on a faim, et avec les classiques on n'a pas faim. Tout est content. C'est qu'ils sont finis, et les romantiques sont infinis. Or, l'infini est plus. J'ai mieux le sentiment infini du romantisme que le sentiment borné et tranquille de l'autre. L'un est une hyperbole, l'autre un cercle¹⁵.

Renan publie son compte rendu de *Cosmos* alors qu'il s'apprête à se donner « le plaisir innocent de voter pour Lamartine », comme il le confie dans une lettre à sa sœur Henriette du 16 décembre 1848¹⁶. Le 29 décembre, à Henriette toujours, Renan s'exclame « Ô Jocelyn ! Jocelyn ! ton âme est la mienne¹⁷ », avant d'annoncer à sa sœur l'envoi de son article sur le deuxième volume de *Cosmos* traduit par son ami Charles Galusky, qu'il juge « inférieur au premier pour l'unité et la majesté de l'ensemble et de l'exposition », mais « plein de documents inappréciables et de vues particulières pleines d'originalité¹⁸ ».

Une note des *Cahiers de jeunesse*, rédigés en 1845-1846, nous apprend que Renan n'a lu *Jocelyn* (1836) qu'en 1848¹⁹... Mais il doit

13. RENAN Ernest 1960, p. 201.

14. GUIBAN Gilbert 1962, p. 18.

15. RENAN Ernest 1960, p. 160.

16. *Ibid.*, p. 1146.

17. *Ibid.*, p. 1154.

18. *Ibid.*, p. 1155.

19. *Ibid.*, p. 248.

être plongé dans les *Méditations* et dans les *Harmonies*, au point de s'exclamer :

J'en suis venu à ce point de pouvoir passer de ma grammaire hébraïque à la lecture de Lamartine sans me sentir brusqué; tant mieux. Pourtant que je passe aux mathématiques, je sens une pénible secousse²⁰.

Deux ans plus tard, c'est baigné de Lamartine, imprégné de *Jocelyn*, que Renan entreprend sa critique de Humboldt. Comme s'il cherchait à se convaincre que la science comblera son besoin d'infini, Renan multiplie les louanges... à double tranchant. L'ironie n'est jamais loin et comment ne pas entendre l'écho de la méfiance à l'endroit du formalisme, exprimée dans les *Cahiers de jeunesse* ? :

M. de Humboldt se porte pour le plus proche héritier du Timée; mais ne croyez pas que ce soit là reculer à plaisir. Ce Timée de la science moderne suppose et renferme deux siècles d'analyse et de patients travaux. L'idée propre de M. de Humboldt, c'est la vue générale du monde; son originalité, c'est de refléter en lui l'unité de l'univers, et de forcer des données éparses dans les régions diverses de la science à se rapprocher dans sa vaste érudition. La voix universelle l'a proclamé le fondateur de la Géographie comparée, il vaudrait mieux dire de la Cosmologie descriptive. Il excelle à dessiner la physionomie, à saisir le caractère et l'expression de ce que les autres ont analysé. Sa méthode est extérieure, plus préoccupée des formes et des contours que de la charpente intérieure. Ce n'est pas l'anatomiste, c'est le dessinateur qui sait merveilleusement bien l'anatomie. [...] Le dirai-je? Il est peu psychologue, et lors même qu'il fait l'histoire de l'idée du Cosmos, il met à peine en scène l'homme moral, instinctif, passionné; il s'occupe peu du vulgaire qui sent et imagine: son attention est surtout pour le dehors²¹.

Le reproche qu'adressera Lamartine à Humboldt, de ne jamais prononcer le nom de Dieu, est déjà formulé par Renan. Il n'est pas sûr qu'il faille entendre comme un compliment sans mélange l'impartialité et la neutralité dont Renan crédite Humboldt :

Le véritable ton de la cosmologie moderne, c'est de parler toujours de l'Être-cause sans en prononcer le nom. S'il fallait faire deux parts

20. *Ibid.*, p. 179.

21. RENAN Ernest, *La Liberté de penser*, in RENAN Ernest 1960, p. 569.

dans la vie et dans la science, une part pour Dieu et une part pour ce qui n'est pas lui, il est trop clair que la part de Dieu devrait absorber tout le reste; le mysticisme le plus exclusif serait le vrai. Mais c'est là un point de vue étroit et grossier: celui qui sait comprendre voit Dieu en tout d'une vue générale et diffuse, sans qu'il ait besoin de ces retours partiels qu'il faudrait répéter à chaque phrase. Saisir le beau et le vrai des choses, c'est la seule théologie naturelle.

[...]

La lunette [...] avec laquelle M. de Humboldt a vu le monde est du plus parfait achromatisme. Son ouvrage nous représente l'édifice tout entier de la science moderne, moins l'échafaudage qui a dû servir à l'élever, et qui trop souvent en masque les belles formes. C'est là, je le répète, un plan éminemment original, et si l'on excepte le *Système du monde* de Laplace, et quelques travaux de l'illustre géographe Charles Ritter, je ne sais l'on trouverait dans la science moderne quelque ouvrage analogue²².

Plus loin, Renan reproche à Humboldt de favoriser le désenchantement du monde. Face à la cosmogonie réelle et puisque le cosmos de l'auteur est par définition subjectif, pourquoi n'avoir pas fait le tableau du Cosmos mythique, « de ce monde enchanté que s'est créé l'imagination de tous les peuples primitifs²³ ». Les références à Lamartine deviennent explicites :

M. de Humboldt, comme M. de Chateaubriand, ne trouve pas dans l'antiquité classique un goût de la nature aussi vif que chez les nations modernes. Peut-être la personnification des éléments, qui faisait la base de la mythologie, jetait-elle quelque froideur sur le spectacle de l'univers. [...] Jamais les poètes de la grande époque ne s'arrêtent expressément à décrire la nature; le paysage n'est pour eux que le fond du tableau, en avant duquel se meut la nature humaine; quelques traits leur suffisent pour le dessiner. Mais combien cette rapide manière est plus savante et plus belle! quelle description vaut une épithète d'Homère? Ce n'est qu'à l'époque où le goût commence à s'altérer, que le narrateur interrompt son récit pour représenter la scène. Ovide et Lucain font déjà de longues descriptions; les romanciers grecs peignent avec autant de réalité que Bernardin de Saint-Pierre ou le chantre de *Jocelyn*. Est-il permis d'en conclure que le goût de la nature fût plus vif alors que du temps d'Homère? Il faut dire seulement qu'il était plus réfléchi. Le poète primitif, pénétré de

22. *Ibid.*, p. 572.

23. *Ibid.*, p. 574.

la vie du dehors, la répandait sans y songer dans toute son œuvre d'une manière implicite et continue²⁴.

Et encore, se plaçant du point de vue de l'originalité sur lequel Lamartine fondera sa critique dix-sept ans plus tard :

M. de Humboldt a très finement relevé la nouvelle manière de sentir la nature qui se manifeste chez les Pères de l'Église ; mais je ne sais s'il a suffisamment fait observer qu'elle est en germe dans l'Église. Le sentiment des montagnes, celui de la vie des champs y apparaissent avec un degré de suavité qu'avaient ignoré l'antiquité grecque et romaine. Au fond, une étude attentive démontrerait, je crois, que le sentiment de la nature a toujours été en raison de l'exaltation de la sensibilité intérieure. Les âmes passionnées et contemplatives entendent seules la voix du dehors, parce que seules elles cherchent au dehors un écho à leur harmonie intérieure. Qui a mieux goûté la nature que Rousseau ? qui l'a moins comprise que Voltaire ou Descartes ? Les révolutions dans la sensibilité sont des révolutions dans le sentiment de la nature. [...]

M. de Humboldt s'est arrêté au XVIII^e siècle pour l'histoire des sentiments excités dans le cœur humain par le spectacle de l'univers. La révolution qui a suivi n'a pas besoin d'être racontée à ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins. Celui qui ne reconnaît pas dans les hymnes de Novalis ou dans les poésies de Lamartine une conception nouvelle de la nature, n'a guère le sens de ce qui constitue l'originalité littéraire²⁵.

Il ne semble pas, du moins je n'en ai pas trouvé de trace dans sa correspondance ou dans d'autres écrits, que le Lamartine de 1848, lancé dans le tourbillon de sa campagne puis précipité dans l'abîme de la défaite, ait jamais eu connaissance, ni alors, ni après, de l'admiration que lui portait le jeune Renan. En 1865, lorsque Lamartine publie son long entretien sur *Cosmos*, Renan visite l'Acropole que son poète favori a escaladée trente-trois ans auparavant, à l'aube de sa carrière parlementaire. Il n'a pas dû lire l'« entretien » nourri inspiré à Lamartine, en 1861, par la lecture du *Phidias* de Louis de Ronchaud, « La passion désintéressée du beau dans la littérature et l'art » où s'exprime une vision du sublime et surtout un désarroi qui annoncent la *Prière sur l'Acropole* :

24. *Ibid.*, p. 575.

25. *Ibid.*, p. 576-577. Ici comme dans la citation précédente, les allusions à Lamartine sont soulignées par moi.

En approchant, convaincu par la lecture de la beauté du monument, j'étais étonné de me sentir froid et stérile; mon cœur cherchait à s'émouvoir, mes yeux cherchaient à admirer. Rien!

Je ne sentais que ce qu'on éprouve à la vue d'une œuvre sans défaut, un plaisir négatif; mais une impression réelle et forte, une volupté neuve, puissante, involontaire, point!

Ce temple est trop petit; c'est un sublime jouet de l'art! Ce n'est pas un monument pour les dieux, pour les hommes, pour les siècles. Je n'eus qu'un instant d'extase: c'est celui où, assis à l'angle occidental du temple, sur ses dernières marches, mes regards embrassèrent à la fois, avec la magnifique harmonie de ses formes et l'élégance majestueuse de ses colonnes, l'espace vide et plus sombre de son portique, sur sa frise intérieure les admirables bas-reliefs des combats des Centaures et des Lapithes; et au-dessus, par l'ouverture du centre, le ciel bleu et resplendissant, répandant son jour mystique et serein sur les corniches et sur les formes saillantes des figures des bas-reliefs: elles semblaient alors vivre et se mouvoir. Les grands artistes en tout genre ont seuls ce don de la vie, hélas! à leurs dépens²⁶!

Nul n'a identifié ce passage de l'entretien sur Phidias, rédigé quatre ans avant la visite de Renan à Athènes, comme, à côté du *sero te amavit* de saint Augustin, une source possible du petit texte qui peut passer pour le testament philosophique de Renan, même si son auteur le qualifiait de breloque sans importance. La coïncidence est troublante et fait bien de Renan un fils spirituel, sinon scientifique, de Lamartine.

On peut en tout cas avancer avec certitude que Renan n'oublia jamais sa passion de jeunesse pour Lamartine — « l'homme le plus aimé de notre siècle » qu'il saluait encore, le 23 avril 1885, dans sa *Réponse au discours de réception de Ferdinand de Lesseps à l'Académie française*. D'une certaine manière *La Prière sur l'Acropole*, cet éloge de l'insaisissable infini, qui oppose l'immense voûte de Sainte-Sophie à l'étroite cella du Parthénon, qu'il publie en 1876 après l'avoir mûrie pendant onze ans, peut être lue comme la confession d'un séminariste irrémédiable tout comme *Jocelyn* se présentait comme le journal d'un curé de village. Elle peut aussi être entendue comme son ultime réplique à Humboldt.

26. LAMARTINE Alphonse de 1862, p. 306-307.

Références des ouvrages cités

DUBOUL Jules 1858

DUBOUL Jules, *M. de Lamartine et le Cours familial de littérature*, Bordeaux, G. Gounouilhou, 1858.

GUILLEMIN Henri 1936

GUILLEMIN Henri 1936, *Le Jocelyn de Lamartine. Étude historique et critique avec des documents inédits*, Paris, Boivin, 1936.

GUISAN Gilbert 1962

GUISAN Gilbert, *Ernest Renan et l'art d'écrire*, Genève, Droz, 1962.

HAMLET-METZ Mario 1974

HAMLET-METZ Mario, *La Critique littéraire de Lamartine*, La Haye, Walter de Gruyter, 1974.

JANET Paul 1848

JANET Paul, « M. de Lamartine. Trois mois au pouvoir », *La Liberté de penser. Revue philosophique et littéraire* 2 (1848), p. 340-360.

LAMARTINE Alphonse de 1860a

LAMARTINE Alphonse de, *Jocelyn. Œuvres complètes de Lamartine*, Paris, Chez l'Auteur, t. IV, 1860.

LAMARTINE Alphonse de 1860b

LAMARTINE Alphonse de, « Entretien L. Souvenirs de Madame Récamier. 2^e partie, *Cours familial de littérature* », t. IX, Paris, Chez l'Auteur, 1860.

LAMARTINE Alphonse de 1862

LAMARTINE Alphonse de, *Cours familial de littérature*, Entretien LXXVII, t. XIII, Paris, Chez L'Auteur, 1862.

LAMARTINE Alphonse de 1865

LAMARTINE Alphonse de 1865, *Cours familial de littérature*, Entretien CXII, t. XIX, Paris, Chez l'Auteur, 1865.

Marquis de LUPPÉ 1948

Marquis de LUPPÉ 1948, *Les Travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Albin Michel, 1948.

MORIN Marie-Renée 2002

MORIN Marie-Renée, « Correspondances autour du buste de Lamartine par le comte d'Orsay », in CROISILLE Christian et MORIN Marie-Renée (éd.), *Autour de Lamartine. Journal de voyage*,

correspondances, témoignages, iconographie, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2002, p. 120-122.

RENAN Ernest 1960

RENAN Ernest, *Œuvres complètes*, t. IX, édition d'Henriette Psichari, Paris, Calmann-Lévy, 1960.

STANLEY HINRICHS Mary 1930

STANLEY HINRICHS Mary, *Le Cours familial de littérature de Lamartine*, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

12

Poésie ionienne, institutions athéniennes

*L'argument humboldtien chez
Jacques Polylas*

Maria TSOUTSOURA

On pense souvent la Grèce moderne, et elle se pense elle-même, en termes d'émulation; mais pour affirmer leur spécificité, ses forces créatrices résistent souvent à l'héritage antique, à l'Occident qui s'en réclame et à la nostalgie orientale. Médiateur des modèles anciens et modernes par son activité de traducteur et d'éditeur, de journaliste et d'homme politique, Polylas invite dans ce contexte à interroger l'impact de Wilhelm von Humboldt aux confins de l'Europe.

Portraits croisés

Humboldt s'est déjà retiré à Tegel lorsque Jacques Polylas naît en 1825 à Corfou, capitale du protectorat britannique des Sept-Îles¹, à quelques lieues de Parga, près de Missolonghi assiégé. Son ancienne famille, patricienne, avait probablement quitté Constantinople lors du sac des croisés² avant de s'inscrire au Livre d'or de la Sérénissime à Corfou. Fille du comte Bulgari, la mère de Jacques est

1. Longtemps dominées par Venise, annexées par la France en 1797 et provisoirement placées sous tutelle russe, les îles de la mer Ionienne restent un demi-siècle sous protectorat britannique avant d'être rattachées à la Grèce en 1864. Les sept plus importantes d'entre elles (Corfou, Zante, Céphalonie, Leucade, Cythère, Ithaque et Paxi) justifient l'appellation grecque d'Heptanèse.

2. DE LA BROCHE DES COMBES Pierre 1988, p. 38. Georges Valetas (« Η Ζωή και το έργο του Πολυλά » [Vie et oeuvre de POLYLAS], in POLYLAS Jacques 1959, p. ιγ') situe cet événement en 1490.

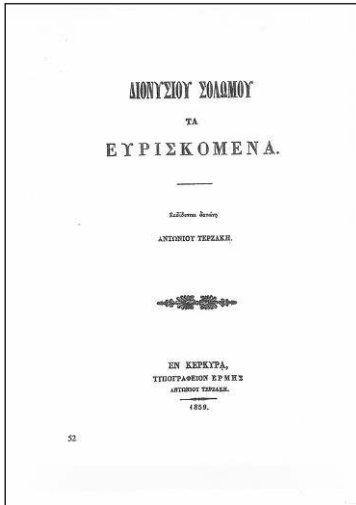


Figure 1. Page de garde de Denis Solomos, *Evriskomena* [Œuvres retrouvées], Hermis, Corfou 1859.

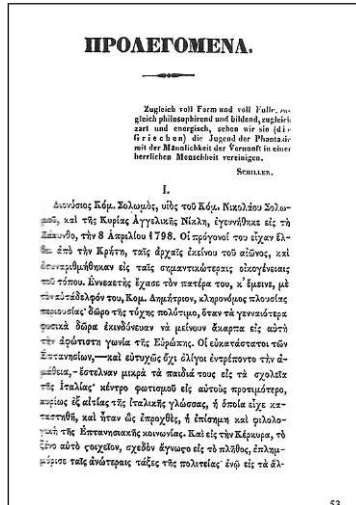


Figure 2. Première page des « Prolégomènes » de Jacques Polylys aux *Evriskomena* [Œuvres retrouvées] de Denis Solomos.

considérée par les biographes avertis comme l'enfant naturel du comte Capodistria, ministre du tsar et futur premier gouverneur de Grèce, assassiné à Nauplie en 1831. La même année, quand Jacques a six ans, son père est lui aussi tué, dans un accident de voiture, comme pour précipiter l'infortune de cette ancienne noblesse foudroyée par l'instabilité politique du siècle.

Formé entièrement, comme Humboldt, à domicile, Polylys est un amateur éclairé à la volonté infaillible, dont les activités obéissent à un principe éthique. De même que la réflexion de Humboldt échappe aux systèmes préétablis pour répondre à un esprit particulier et se projette, en dépit des méprises du scientisme, sur l'avenir, celle de Polylys s'impose dans le monde grec en dépit des réserves orchestrées et des oublis obstinés.

Italophone, grecophone et anglophone comme l'était l'élite des Sept-Îles, Polylys traduit en vers néogrecs l'intégrale d'Homère et deux pièces de Shakespeare³. Parue par livraisons à Athènes entre 1875 et 1891, son *Odyssée* suit l'édition allemande de Heyne,

3. *La Tempête* (Corfou, 1855), première édition d'une œuvre intégrale de Shakespeare en grec, et *Hamlet* (Athènes, 1899), cinquième traduction grecque depuis le manuscrit de G. Théotokis (Corfou, 1819).

commentée en latin⁴. Mais c'est son *Iliade* qui, publiée en 1919 par ses successeurs corfiotes⁵ et désignée par le ministère grec de l'Éducation comme édition de référence pour les études secondaires en 1965 et en 1976 (soit juste avant et juste après la dictature des colonels), consacra Polylys comme philologue : et c'est encore aujourd'hui la seule traduction en vers néogrecs qui accorde la priorité au texte homérique sans l'instrumentaliser à des fins idéologiques.

Lié depuis l'enfance à son précepteur français⁶, Jacques se met à l'allemand à seize ans à l'instigation du comte Solomos⁷ (Zante, 1798-Corfou, 1857), poète déjà célèbre de l'*Hymne à la Liberté* (1823), qui s'installe en 1828 à Corfou et loge quelque temps chez les Polylys. Après la mort de sa mère en 1841, Jacques, trop démuni pour financer ses études en Italie⁸, renoue à titre personnel avec ce grand ami et traduit pour lui des poètes et philosophes allemands en italien⁹. À la fin de sa vie, Solomos assure à Polylys un poste à la bibliothèque municipale de Corfou, qui lui donne le droit d'être inscrit sur la liste des électeurs éligibles des Sept-Îles.

Avide de savoir et de pouvoir, Polylys est, comme Humboldt, un homme d'action : journaliste pendant trente-six ans, il est élu cinq fois député de Corfou à Athènes après l'union de l'Heptanèse à la Grèce. Mais l'État confie surtout des dossiers de finances à cet homme de lettres qui avait déjà, dix ans avant de siéger au Parlement, publié son œuvre majeure : les *Evriskomena* de Solomos. Attribué en principe au *corpus* retrouvé d'un auteur ancien, ce titre, réactualisé par Polylys au sujet d'un poète moderne, lui confère un statut classique. Les « Prolégomènes », importante introduction à cet ouvrage, font état, au nom de ce poète romantique, de la renaissance culturelle grecque sur la trame de l'hellénisme.

4. Voir la lettre adressé par Polylys à C. Manassis (Naples, 9.10.1852), in POLYLAS Jacques 1959, p. 490.

5. Les écrivains Constantin Théotokis et Irène Dendrinou ont respecté le manuscrit complet retrouvé dans les papiers du poète Lorenzo Mavilis, neveu et ami de Polylys ; mais des extraits de cette *Iliade* avaient déjà paru dans des revues athéniennes entre 1890 et 1895.

6. La présence des républicains français a provisoirement prêté à considérer les Sept-Îles comme matrice d'une nation grecque autonome et démocratique.

7. TSOUTSOURA Maria 2011a et TSOUTSOURA Maria 2001b.

8. Polylys effectue cependant avec sa femme un séjour prolongé à Naples en 1851-1852.

9. Il prend la relève d'autres savants comme N. Lunzi et J. Menayas, qui traduisaient pour Solomos Goethe, Novalis, Arnim, Hoffmann, Tieck, Jean Paul, Chamisso, Brentano, Hegel, Fichte, Schlegel et Schelling. Voir POLYLAS Jacques 1859, p. λε'.



Figure 3. Anastase Sargint, « Denis Solomos jeune », 9 x 11 cm, 1818, Musée Solomos de Zante.

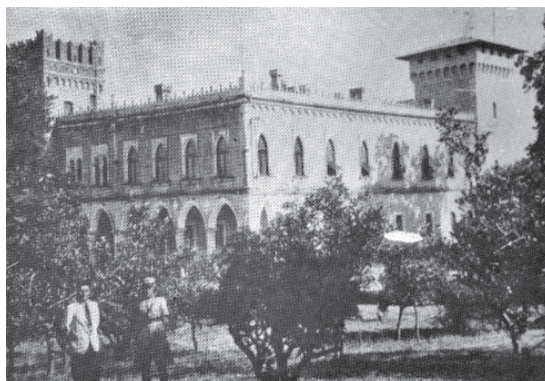


Figure 4. Rénové à la fin du XIX^e siècle par le baron Luca Bibelli, héritier des Polyas, leur château reçoit de 1936 à 1940 le roi Georges II de Grèce. Photo d'Ali Sami Bey.



Γελοιογραφία του Πολυλά (1884)
('Εργο Τ. Πιέρρι-Συλλογή Μουσ. Πιέρρι)

Figure 5. Caricature de Polyas (1884) par Antoine Pierris, in : Polyas, *Apanda* [Œuvres complètes], Athènes 1959.



'Η μαγειρεία του (1884)

Figure 6. Polyas et ses amis (1884) par Antoine Pierris, in : Polyas, *Apanda* [Œuvres complètes], Athènes 1959.

Une langue, un poète, une institution

Contrairement à Humboldt, fondateur d'une université qui résume ses aspirations politiques et intellectuelles, Polyas assiste à la condamnation de l'Académie Ionienne: cette première université grecque, ouverte par Lord Guilford quelques mois avant la naissance de Jacques à Corfou et progressivement éclipsée à partir de 1837 par l'université d'Athènes, disparaît définitivement après l'union. Polyas entreprend alors la défense de la tradition des Sept-Îles et de la langue grecque, une et indivisible à travers les variantes de sa présence millénaire, au nom d'un poète moderne — Solomos.

À l'exception de *l'Hymne à la Liberté* (publié aux presses installées par Byron à Missolonghi avec une traduction italienne et à Paris dans le recueil de chants grecs de Fauriel avec une traduction française en regard¹⁰), les vers de Solomos sont récités de bouche à oreille, chantés ou recopiés sans être édités. Le mépris du premier royaume grec pour la culture médiatrice et cosmopolite des Sept-Îles où l'Occident rencontre l'Europe centrale et orientale¹¹ contribue sans doute à piéger le poète, visionnaire perfectionniste, fragile psychiquement et physiquement, dans ses propres réticences. Sa démarche, qui consiste à greffer la poésie européenne sur la tradition vivante du peuple grec, s'oppose par ailleurs à celle des institutions athéniennes qui souhaitent « redresser » la langue vulgaire, « effondrée sous le poids de plusieurs siècles de barbarie¹² », par un « retour aux formes anciennes¹³ ». Alexandros Rizos Rangabé, qui laisse planer un soupçon « romantique » sur son œuvre dramatique¹⁴, défend le néoclassicisme depuis sa chaire d'archéologie acquise en 1844; rapporteur principal des concours annuels de poésie à l'université à partir de 1851, ce futur ministre des Affaires étrangères d'Othon I^{er} promeut les sujets patriotiques et

10. SOLOMOS Dionissios 1824 et FAURIEL Claude 1824-1825.

11. La haine durable des pouvoirs locaux de la Morée envers Capodistria au début de l'indépendance contribue à susciter une certaine méfiance des Grecs du continent à l'égard des Corfiotes.

12. RANGABÉ Alexandros Rizos 1854a.

13. Lettre adressée le 22.8.1850 par Ambroise Rallis (représentant de la Rallis Bros à Trieste et premier mécène du concours) au ministère grec de l'Éducation, publiée dans le journal *I Elpis* (Athènes, 6.11.1850).

14. Dans la préface sous forme de dialogue publiée par Alexandros Rizos Rangabé en tête de ses *Διάφορα ποιήματα* (RANGABÉ Alexandros Rizos 1837, p. ιδ'), l'Ami traite de « romantique » le mépris des règles classiques de la part de l'auteur, qui prétend ignorer jusqu'au sens du terme.

respecte l'éthique bavaroise de la cour même dans les références à la vie ottomane, en excluant le grec parlé au quotidien (λαλουμένη) au profit du grec savant pratiqué à l'écrit (γραφομένη).

Le refus de la tradition ionienne se trouve au centre de cette politique culturelle phanariote¹⁵, qui condamne les poètes de Zante à l'oubli pour avoir adopté une langue indigne¹⁶. Lorsque le premier mécène originaire de Chio annonce que la priorité du concours est de défendre la langue archaïsante « de nos ancêtres », le recteur d'origine ionienne proteste en vain contre la contradiction qui consiste à « revêtir la poésie moderne d'une phraséologie antique¹⁷ ». Vexé par la promotion de jeunes poètes, Panayotis Soutsos qui, après ses débuts français¹⁸, publie dans le nouvel État des vers en grec savant, attaque le concours¹⁹ tout en jugeant « inadmissible que les Heptanésiens cherchent à imposer leur pauvre dialecte à la langue des Grecs libres ». Avant de se porter candidat, le professeur de français Carassoutsas déclare son aversion pour *Macbeth* et son intention de « parer les idées nouvelles de plis phidiesques à la façon antique », et le rapporteur Kastorchis souligne

15. « La poésie de notre Grèce moderne a vu le jour/au sein du bonheur, sur les charmants rivages du Bosphore », écrit en 1835 le Phanariote Alexandros Soutsos pour rendre compte de la situation du monde néogrec auprès du roi Othon 1^{er} qui arrive à Athènes (Soutsos Alexandros 1975-1977). Les habitants du Phanar, quartier du siège orthodoxe de Constantinople, formaient selon Rangabé, cousin de Soutsos, « une aristocratie de mérite, nullement exclusive, qui devenait cependant le plus souvent héréditaire » (RANGABÉ Alexandros Rizos 1854b). Destinés jadis aux hautes fonctions auprès de la Porte et des principautés danubiennes, les Phanariotes occupent à Athènes des postes en vue.

16. « Kalvos et Solomos, faiseurs d'odes notoires/ont méprisé de notre langue les gloires ;/ mais des idées riches, chichement vêtues/ne sont pas à la vie éternelle promues », poursuit Alexandros Soutsos (Soutsos Alexandros 1975-1977, p. 32). Andreas Kalvos (dont le xix^e siècle grec feint d'ignorer l'œuvre parue à Genève et à Paris en 1824 et en 1826) est né à Zante et s'est formé en Italie comme Solomos. Voir TSOUTSOURA Maria 2011c.

17. Rapport du 17 juin 1852, adressé par A. Rallis au recteur Sp. Pilicas, futur ministre de la Justice d'Othon (traduit in MOULLAS Panayotis 1989, p. 37).

18. Dans les *Orientales*, Hugo cite Panayotis Soutsos, frère d'Alexandre, dont les vers grecs paraphrasent souvent Lamartine et Chateaubriand. Voir aussi TSOUTSOURA Maria 2010, p. 77, 226-234.

19. Son essai sur la *Nouvelle École de la langue écrite ou la Renaissance de la Langue Antique accessible à tous* (Soutsos Panayotis 1853a) accuse d'impuretés linguistiques Adamantios Coray et déclenche un des premiers débats littéraires de l'État grec. Réfuté par Constantinos Assopios (professeur à l'Académie ionienne, puis à l'université d'Athènes), il l'est aussi par Alexandros Rizos Rangabé qui assimile la thèse de Soutsos à la pratique des tables tournantes en évoquant Michael Faraday et les « aphorismes patriarcaux » du « grand Humboldt » (« μέγας Ουμβόλδος », RANGABÉ 1853, p. 8), dont l'impact indiscutable auprès de l'élite grecque reste mal défini.

l'urgence d'actualiser le « grand trésor de la langue ancienne » pour voiler « la nudité moderne ».

Identifiée à un dialecte ou, dans le meilleur des cas, à la tradition populaire, privée de statut esthétique et parfois de droits d'auteur avant d'être considérée comme « étrangère », la poésie de Solomos reste pourtant présente dans les concours par le biais de ses résonances diverses, de candidatures réfractaires en grec parlé²⁰ ou de paraphrases « savantes » de l'*Hymne à la Liberté*²¹. Et dans le contexte du mécontentement qui pousse le règne d'Othon vers sa fin, Polyilas entreprend en 1857, après la mort de Solomos, l'édition posthume de son œuvre : il obtient du frère du poète, redoutable sénateur de l'Heptanèse, le droit d'en réunir les manuscrits en se faisant assister par un comité de lecture. Le défi est de gérer les dilemmes de Solomos, souvent compromettants sur le plan idéologique ou personnel, et de constituer, à partir d'œuvres très connues, d'extraits inachevés et de notes bilingues, un ensemble cohérent.

Polyilas travaille dans l'urgence en fonction de ses propres projets politiques en vue de l'union, mais aussi pour empêcher les institutions grecques de s'approprier un Solomos modifié et réduit : dans son rapport au concours poétique de l'université d'Athènes en 1857, Stefanos Koumanoudis rend en effet hommage au poète de Zante un mois après sa mort tout en mettant « le romantisme au pilori²² ». À la veille de la parution des *Evriskomena*, le rapporteur Constantin Paparrigopoulos, considéré parfois comme « romantique » pour sa relecture de l'histoire conforme à la « Grande Idée²³ », condamne la poésie engagée comme celle de Béranger et de Solomos, dont le grec simple est considéré comme un vague dialecte²⁴. Après avoir eu recours à la préface de *Cromwell* pour défendre son œuvre dramatique refusée en 1858, le rapporteur D. Vernardakis

20. C'est le cas de celles de Georges Tertsetis, premier député de Zante à Athènes et directeur de la bibliothèque du Parlement, qui contribue à sauver les manuscrits de Solomos et défend le général Theodoros Kolokotronis, accusé par la régence bavaroise de haute trahison.

21. Parmi les paraphrases ou imitations de Solomos soumises au concours comme œuvres originales, le meilleur exemple est l'anonyme *Υμνος εις τον Ελληνικόν Αγώνα* [*Hymne à la Cause grecque*, 1861], qui prétend remplacer l'*Hymne à la liberté* par des vers puristes.

22. C'est le titre du chapitre sur 1857 de MOULLAS Panayotis 1989, p. 114.

23. La « Grande Idée » implique de refaire de Constantinople, à l'instar de Byzance, la capitale du monde grec.

24. MOULLAS Panayotis 1989, p. 130.

qualifie par ailleurs le romantisme de « spleenologie ossiano-byrono-lamartinienne²⁵ » (1860) et d'« épidémie d'origine étrangère » (1863), initiée par Chateaubriand et Byron, Lamartine et Hugo²⁶. Reçus à Athènes par un silence glacial, les *Evriskomena* marquent pourtant l'orientation d'ensemble de la littérature néogrecque, dont ils restent un ouvrage fondateur. Défense et illustration du grec parlé, « intermédiaire entre la complexité grammaticale des langues anciennes et la simplicité des langues modernes²⁷ », ils ont sur les institutions un effet immédiat : déjà gravement atteint par les conflits universitaires²⁸, le concours ne décerne aucun prix en 1860, et reprend en 1862 radicalement modifié. Son nouveau mécène, d'origine ionienne, autorise les vers en grec parlé, même si Rangabé méprise toujours cette « langue inculte de la populace²⁹ ». Polyas oppose par ailleurs au romantisme importé, qualifié par les institutions de dangereux, confus et incohérent, un romantisme grec authentique et original, ébauché à la veille de sa propre naissance, en synchronie avec les grandes cultures européennes. Les professions de foi romantiques réservées ou précaires³⁰ se transforment alors en répugnance pour la versification « italo-heptanésienne », et la candidature des *Tombeaux de l'Argolide*³¹ de Spyridon Malakis paraphrase à nouveau Solomos, « revêtu » de vers savants et de références mythologiques³². Quelques mois après l'union de l'Heptanèse, le concours est suspendu à nouveau ; le prix destiné à un poème en langue parlée, qui en 1865 double de valeur

25. «οσσιανοβυρωνολαμαρτινική σπληνολογία» (*Ibid.*, p. 160).

26. *Ibid.*, p. 182.

27. TSOUTSOURA Maria et MAUFROY Sandrine 2015, p. 368.

28. En 1858, Tertsetis soumet au concours une satire au sujet de la rémunération réclamée par le jury.

29. RANGABÉ Alexandros Rizos 1862-1863, p. 121, et RANGABÉ Alexandros Rizos 1930, t. 3, p. 93.

30. D'autant que les nouveaux espoirs de la poésie grecque sont morts prématurément : Dimitrios Paparrigopoulos (fils de l'historien Constantinos), qui déclare l'intention de « ranimer la mythologie antique » en l'associant aux sentiments nouveaux (PAPARRIGOPOULOS Dimitrios 1894, p. 7) et Spyridon Vassiliadis qui, après avoir adopté les principes de la dramaturgie shakespearienne qui lui convenaient, condamne Shakespeare, Lamartine et Byron, Schiller, Goethe et Hugo (VASSILIADIS Spyridon 1869, p. ε', ια', λζ', λθ').

31. MALAKIS Spyridon 1863, *Οι τάφοι της Αργολίδος ή Ύμνος εις την Ελευθερίαν*, Athènes, impr. Passaris, 1863.

32. Polyas insiste pourtant sur les affinités de Solomos avec Giuseppe Parini, un des premiers poètes italiens à rompre avec le classicisme (POLYLAS Jacques 1859, p. η).

pour honorer cette acquisition territoriale de la Grèce, est pourtant décerné à un drame patriotique puriste qualifié de « shakespearien », et le mauvais goût du « romantisme » athénien bat son plein.

Biographie romantique et critique, les « Prolégomènes » de Polyas aux œuvres de Solomos insistent sur l'inspiration grecque du poète bilingue et réservent à l'édition philologique d'une œuvre moderne inachevée un destin privilégié, en suggérant au nouveau roi de Grèce Georges I^{er} de consacrer quelques mois après l'union l'*Hymne à la Liberté* comme hymne national³³. Toutefois, Rangabé ignore systématiquement Kalvos et Solomos³⁴, considérés longtemps comme des pièces rapportées au canon grec, qui conçoit surtout le romantisme comme la source d'une influence regrettable sur les poètes athéniens³⁵. Faute de supports institutionnels, Polyas anime désormais des réseaux humains et contribue, avec le soutien d'arguments humboldtiens, à imposer à terme Solomos comme poète national, tout en introduisant à titre autonome la culture néogrecque originale dans la modernité européenne.

La référence humboldtienne dans l'œuvre de Polyas

Polémiste redoutable, Polyas s'est aussi essayé au conte et, comme Humboldt, à la poésie ; il partage du reste avec le philosophe allemand une vocation pour l'organisation méthodique de la pensée et de l'action, qui se cristallise dans la réflexion appliquée sur le langage. Sa conviction que le grec simple peut exprimer, « avec une vigueur et une concision étonnantes, les sentiments les plus

33. Il est mis en musique par Nicolas Manzaros, ami de Solomos comme Glinka le fut de Pouchkine (*Ibid.*, p. κγ).

34. Voir son *Précis d'histoire de la littérature néo-hellénique* (Berlin, 1877), issu des « Esquisses de la littérature grecque moderne » (*in Le Spectateur de l'Orient*, Athènes, 1853-1855), où Polyas, déjà traducteur de Shakespeare et d'Homère, est évoqué comme auteur d'un essai sur la politique dans l'Antiquité. Pour justifier l'importance accordée aux Phanariotes, Rangabé attribue au terme un sens large ; il insiste sur les lettres grecques avant l'indépendance, sur l'université d'Athènes, sur son propre apport et sur celui de son oncle Jacovaky Rizo-Neroulos, qui n'oubliait pourtant pas Solomos et Kalvos dans son *Cours de littérature grecque moderne* (Genève, 1828), rédigé également en français.

35. Voir la conférence de Grigorios Xenopoulos, romancier et auteur dramatique célèbre, éditeur et critique influent, sur *Les Paraschos* (XENOPOULOS Grigorios 1916). Après avoir marqué son temps, le « romantisme » athénien présente rarement plus qu'un intérêt philologique.

passionnés et les plus intimes³⁶ », évoque Humboldt traducteur d'Eschyle pour qui « tout, le plus sublime comme le plus profond, le plus fort comme le plus délicat, peut être exprimé³⁷ ». La traduction se trouve en effet au cœur de l'« exaltation romantique et orientale » de Solomos³⁸, qui interprète souvent en vers grecs des idées déjà développées en italien et admire le « sublime d'Eschyle », lequel « avait pressenti la poésie romantique³⁹ ». Polylys insiste par ailleurs sur la complémentarité du grec moderne et du grec ancien⁴⁰ et se sert de la référence germanique pour retourner le postulat du néoclassicisme athénien.

Les *Evriskomena* ne sont pourtant pas réfutés par un professeur de l'université ou par un poète ambitieux, mais par Spyridon Zambelios, grand commerçant de Leucade, collectionneur de chants populaires et historien de Byzance qui collabore au *Spectateur de l'Orient*, revue athénienne francophone de Rangabé⁴¹. Zambelios évite d'attaquer le grec simple, défendu dans les « Prolégomènes » par l'argument et par l'exemple, pour condamner les libertés métriques de Solomos par rapport au vers klephtique (variété héroïque du chant démotique promue en modèle national) et ses affinités avec la pensée allemande, tenue pour responsable de la dépravation morale et du mysticisme nocif qui égare le poète loin de l'esprit grec. Cette stratégie autorise les institutions à instrumentaliser le romantisme tout en ignorant Solomos, avant de procéder, progressivement et sans frais, à l'inévitable réhabilitation de la langue parlée.

Pour parler de l'idéalisme et du sublime chez Solomos, Polylys a d'emblée recours à Schiller, « qui a ouvert à la poétique des horizons nouveaux⁴² ». Ensuite, dans sa réponse à Zambelios⁴³, il traduit en

36. POLYLAS Jacques 1859, p. λ'.

37. HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 37.

38. Voir TSOUTSOURA Maria et MAUFROY Sandrine 2014.

39. Solomos plaçait Eschyle au-dessus de Sophocle et d'Euripide (POLYLAS Jacques 1859, p. λς').

40. POLYLAS Jacques 1859, p. λς', p. ιθ'.

41. Certains chercheurs attribuent l'indignation de Zambelios à sa déception devant le Solomos des *Evriskomena*, inférieurs à son attente. Voir POLYCHRONAKIS Dimitris 2002, p. 168.

42. POLYLAS Jacques 1859, p. λε'.

43. *Πόθεν η μυστικοφοβία του Σπ. Ζαμπελίου* [Aux sources de la mysticophobie de Sp. Zambelios, Corfou, 1860], in POLYLAS Jacques 1959, p. 141. Le nom de Humboldt est toujours cité chez Polylys en caractères latins, contrairement à l'hellénisation que lui impose Rangabé, *op. cit.*, note 19.

grec le paragraphe de la correspondance de Humboldt avec Schiller qui traite des qualités fondamentales de l'esprit grec : pureté, clarté, dignité⁴⁴, qui, compatibles avec l'ardeur et la simplicité de l'Orient, s'opposaient déjà dans les « Prolégomènes » à l'élément obscur et confus, mélancolique et sauvage. Selon Polyas, Solomos intègre tout ce qui est conforme à son génie grec⁴⁵ et, loin d'en être compromis, celui-ci est mis en valeur par la culture italienne et la médiation allemande, de même que la capacité expressive de l'allemand s'élève à un sens supérieur en s'ouvrant au grec. La référence à Humboldt, qui éclaire ainsi rétroactivement les « Prolégomènes » et contribue à définir la grecité de Solomos, suggère par ailleurs que l'approche superficielle de la pensée allemande chez les universitaires athéniens⁴⁶ nourrit la nostalgie trompeuse d'une langue idéale et encourage des clichés ethnocentriques hostiles à l'inspiration.

« La diversité des langues, en tant que multiplicité de visions du monde⁴⁷ », rend chacune d'elles plus « riche et malléable⁴⁸ » et Polyas cite volontiers Goethe, pour qui ne connaître que sa propre langue équivaut à n'en connaître aucune⁴⁹. Après avoir parlé d'ennoblissement⁵⁰ (ευγενισμός) et d'élévation (αναβαθμός) de la langue nationale, l'éditeur grec met entre guillemets l'« élévation » (αναβιβασμός) promue par Zambelios⁵¹. Ce processus « mécanique », comparable à l'adaptation des idiomes asiatiques et américains à la grammaire latine⁵² décrite par Humboldt, modifie les terminaisons grammaticales du grec par analogie à un état idéal antérieur en faisant abstraction du « sens du langage instinctif » (« instinctartiger Sprachsin »). Polyas privilégie au contraire l'évolution « organique » du discours et du style (ύφος του λόγου)⁵³

44. « Καθαρότης », « ησυχία », « σεμνοπρέπεια » : POLYLAS insiste beaucoup sur la dignité, qu'il identifie à la Némésis (POLYLAS Jacques 1859, p. ιβ'-ις', κα', λα', ιδ', ς', μγ', κη').

45. POLYLAS Jacques 1859, p. ι'.

46. A. Rangabé a étudié à l'École militaire de Bavière et Koumanoudis, auditeur aux universités de Berlin, de Munich et de Paris, ne possède aucun diplôme.

47. TRABANT Jürgen 1995 et TRABANT Jürgen 2003.

48. «... mischen und zusammenfliessen... », HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000, p. 110-111.

49. Η Φιλολογική μας γλώσσα [Notre langue littéraire, Athènes, 1892], in POLYLAS Jacques 1959, p. 274.

50. « Τα δημοτικά μας τραγούδια » [Nos chants populaires, 1848], *Ibid.*, p. 85, p. 87.

51. Πόθεν η μυστικοφοβία του Σπ. Ζαμπελίου, *Ibid.*, in POLYLAS Jacques 1959, p. 148.

52. HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000, p. 54.

53. Πόθεν η μυστικοφοβία του Σπ. Ζαμπελίου, in POLYLAS Jacques 1959, p. 148. POLYLAS

qui, proche de l'élévation humboldtienne, « présuppose des masses humaines relativement grandes parce que les langues en ont besoin pour s'élever à leur perfection⁵⁴ » : « Car c'est bien une propriété admirable des langues que toutes suffisent d'abord pour l'usage courant de la vie, avant de pouvoir être élevées à l'infini par l'esprit de la nation qui la travaille jusqu'à un degré supérieur et toujours plus diversifié⁵⁵ ».

Polylas emploie de nombreux termes d'origine grecque revisités par la pensée moderne : les *hapax* ευγενισμός ou αυτομόρφωτος tiennent de la « Veredelung » schillérienne ou du « Sich bilden » herdérien et la comparaison de la langue avec un tissu, dont on attribue parfois l'origine au « Gewebe » humboldtien⁵⁶, revient en fait à sa source. La trame de l'influence grecque réapparaît souvent dans la réflexion postérieure, allemande en l'occurrence, où les mots heurtent parfois des visions du monde différentes. Mais les termes clefs de Humboldt, compatibles avec leur sens initial, le sont aussi avec le discours de Polylas, qui reconnaît par exemple le *caractère* original le mieux conservé du grec dans les chants de Fauriel⁵⁷ et un *type* [typus] préalable à la langue « dans l'entendement humain⁵⁸ ». L'usage grec insolite du mot trahit la présence de concepts nouveaux dans l'affirmation que la langue représente le « vrai type de la grécité moderne⁵⁹ » ou dans la réflexion sur ce « fossé chaque jour plus profond [...] creusé entre le peuple et les lettrés qui, se consacrant aux chefs-d'œuvre immortels des ancêtres, s'appliquaient à conserver dans toute leur pureté les formes [τους τύπους] héritées du passé, et surtout la langue, c'est-à-dire la forme [τον τύπον] qui fédère toutes les autres⁶⁰ ».

L'analyse humboldtienne qui, dans *l'Agamemnon*, perçoit la connexion « des sons qui contiennent les objets de la réalité pour ainsi dire résolus en idées », les modifient, les déterminent, les

Jacques 1859, p. λβ'.

54. HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000, p. 110-111.

55. HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 37.

56. POLYCHRONAKIS Dimitris 2002, p. 144, p. 245, p. 216 et POLYLAS Jacques 1859, p. ια'.

57. POLYLAS Jacques 1859, p. κ'.

58. HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000, p. 83.

59. «...ο αληθής της νέας ελληνικότητος τύπος... » (*Πόθεν η μυστικοφοβία του Σπ. Ζαμπελίου*, in POLYLAS Jacques 1959, p. 148).

60. POLYLAS Jacques 1859, p. ια'.

séparent, les relie « d'une façon pour laquelle on ne peut penser de limite », en attribuant à ces symboles « un sens supérieur, plus profond, plus délicat...⁶¹ », retentit par ailleurs chez Polyas dans l'interprétation de l'historicité du grec. L'élévation pressentie ici est à proportion d'une dégradation préalable :

Et tandis que l'esprit littéraire engagé dans cette lutte descendait, au cours des longues années de servitude, tous les degrés de la philologie formelle et abâtardie, de l'ombre de l'Hellénisme aux époques alexandrine et romaine jusqu'à sa négation à l'époque byzantine, le peuple oublié, par un retour à la nature, dissolvait le sage organisme de la langue antique et formait, à partir de ses débris et d'éléments étrangers, un parler nouveau, jusqu'à ce qu'au terme d'une activité lente mais constante, le grec moderne s'élevât et gagnât toutes les classes de la société⁶².

L'énergie de la langue peut se passer de référence étatique, mais elle dépend des institutions :

[...] tant que la nation sembla ne pas avoir d'existence, les hommes instruits pouvaient rester, et restaient, indifférents à l'énergie du souffle populaire; mais dès que l'on vit poindre pour la nation un présent et un avenir, les lettrés sentirent la nécessité de se défaire de l'archaïsme sans âme de la langue écrite et de la modifier de manière à ce qu'elle pût être adoptée par la nation. Mais comme ils prenaient toujours la langue antique, et non le parler vivant, comme base de la langue écrite, leur système encore à peine défini les ramena imperceptiblement mais inévitablement, après toutes sortes de faux pas, vers la forme initiale et sans vie dont ils s'étaient dégagés avec peine⁶³ [...].

L'« énergie de l'esprit » (« Energie des Geistes ») se manifeste déjà dans l'extrait de Schiller cité dans les « Prolégomènes »⁶⁴, mais c'est son interprétation humboldtienne comme source des concepts⁶⁵ qui autorise Polyas à distinguer l'intuition esthétique du peuple de l'imitation superficielle des formes populaires :

61. THOUARD Denis 2000, p. 37.

62. «... η καινούρια μορφή ανέβηκε κ' εκυρίεψε όλαις ταις τάξεις της κοινωνίας.» (POLYLAS Jacques 1859, p. ια').

63. *Ibid.*, p. ια'- ιβ'.

64. Il s'agit de *Ueber das Pathetische* cité *ibid.*, p. μ'.

65. Le concept « naît au sens propre à partir de rien, par une pure énergie de l'esprit » (HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 34-35).

Tel qu'il naît de l'imagination spontanée et du sentiment simple du peuple, le chant démotique diffère fondamentalement de la poésie de l'individu cultivé, même lorsque celui-ci adopte la forme extérieure de l'énergie populaire⁶⁶.

Humboldt est attentif aux langues du monde, alors que Polyklas s'en tient exclusivement au grec; malgré l'admiration qu'il partage avec Fauriel⁶⁷ pour ce réservoir d'une mémoire profonde en partie dépossédée de sa propre parole, il ne lui accorde pas une supériorité absolue, il décerne à l'italien le titre de plus belle langue⁶⁸ et fustige l'arrogance injustifiée des institutions athéniennes qui s'arrogent, par un recours à l'Antiquité, une gloire qui ne leur appartient pas; plutôt que de draper de patriotisme vaniteux « un squelette pourri et sans âme⁶⁹ », Polyklas conseille de remédier par un travail systématique aux lacunes, aux insuffisances et aux failles du grec moderne. Il pense comme Humboldt qu'une « nation qui ne cherche pas le centre de sa culture dans la poésie [...] se prive bientôt de l'action bienfaisante de la poésie sur elle-même⁷⁰ » et croit à l'interaction de l'inconscient collectif du peuple avec le poète inspiré par la « lumière de l'idée », susceptible de traverser seul, comme Solomos, les degrés qu'une littérature est appelée à franchir pour accéder à la maturité⁷¹. Car le barbarisme des pédants, « qui siègent dans un trône sans fondements », est plus regrettable que « le barbarisme involontaire du peuple⁷² ».

La réflexion humboldtienne imprègne en fait l'ensemble de la démarche de Polyklas. Suite à une période d'activité politique intense, plus de vingt ans après sa réponse à Zambelios, Polyklas revient explicitement vers Humboldt. C'est, en cette fin de siècle, et

66. «... όσο δημοτική και αν είναι η εξωτερική της ενέργεια.» (*Πόθεν η μυστικοφοβία του Σπ. Ζαμπελίου*, in POLYKLAS Jacques 1959, p. 149).

67. Après avoir cité en traduction Fauriel, qui considère le grec moderne comme « la plus belle langue de l'Europe [...] et indubitablement la plus perfectible » (« Discours préliminaire », in FAURIEL Claude 1824, p. CXXIV), Polyklas assure que cette langue n'aura rien à envier au grec ancien si elle est cultivée par des auteurs respectueux de son génie (POLYKLAS Jacques 1859, p. κ').

68. POLYKLAS Jacques 1859, p. ζ'.

69. «Τα δημοτικά μας τραγούδια» et *Πόθεν η μυστικοφοβία του Σπ. Ζαμπελίου*, in POLYKLAS Jacques 1959, p. 85-87 et 141.

70. HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000, p. 103.

71. POLYKLAS Jacques 1859, p. λθ', λη'.

72. «Τα δημοτικά μας τραγούδια», in POLYKLAS Jacques 1959, p. 87.

sans doute en grande partie grâce à l'impact des *Evriskomena* qui en ont accéléré la réhabilitation, le moment de la normalisation démotique du grec parlé. Polylys dénonce alors l'idée « radicalement erronée » d'imposer à une langue, asséchée déjà par des générations successives de pédants, un modèle arbitraire, conçu *in vitro* dans les cabinets de linguistes « plus populaires que le peuple⁷³ ». Il reproche ensuite aux concours d'imposer des modèles plus ou moins savants qui, hostiles à sa vocation, empêchent le poète d'« élever » la langue comme instrument de la pensée⁷⁴. Et dans un troisième texte inédit, destiné probablement à servir d'introduction à une réflexion plus développée sur le grec, il évoque à nouveau explicitement Humboldt et résume en grec son interprétation de l'énergie de la langue pour condamner la tendance des institutions athéniennes à « construire une langue écrite artificielle, qui fait abstraction de son articulé » et de « l'intuition synthétique de l'esprit national⁷⁵ ». L'évolution du grec est ici interprétée en fonction des étapes historiques définies par Humboldt (formation de la structure organique, transformation par l'apport étranger et développement interne⁷⁶), auxquelles s'ajoutent décomposition, restructuration et développement artistique⁷⁷, dans la mesure où le poète possède seul la faculté de féconder « les anciens rhizomes raffinés de la langue⁷⁸ », égarés ou étouffés dans l'anomalie de sa déchéance. Contrairement aux pédants, qui appliquent par analogie les « squelettes morts » du lexique et de la grammaire en précipitant

73. «... του λαού λαϊκότεροι ...», «Κριτική Ειδώλων» [1893], *Ibid.*, p. 308. Ce texte fustige les *Idoles* d'Emmanuel Roïdis, romancier et critique influent à Athènes, qui défend en grec savant le modèle démotique du linguiste Jean Psichari, originaire de Chio et installé à Paris. Sur les débuts néogrecs du discours sur le langage et la littérature comparée, voir TSOUTSOURA Maria 1998 et TSOUTSOURA Maria 2004.

74. «επιβάλλεται εις τον ποιητήν κανών βάσκανος, ανααιρετικός της αποστολής του [...] να αναβιβάσει την γλώσσαν εις όργανον πνευματικόν» (*Η Φιλολογική μας γλώσσα*, in POLYLYS Jacques 1892/1959, p. 254).

75. «καθαρή διαίσθηση ενός ελληνικού όλου», «κατασκευάζει γραπτόν λόγον πλαστόν, μή δηλωτικόν του ενδιαθέτου», *Η Φιλολογική μας γλώσσα* [Notre langue littéraire] et «Περί γλώσσης» [De la langue], in POLYLYS Jacques 1959, p. 259, 334. Dans ces derniers essais, Polylys compare souvent la langue officielle à une construction.

76. HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000, *op. cit.*, p. 73.

77. «Αποσυνθετική», «αναδιοργανωτική», «καλλιτεχνική φάση» («Περί γλώσσης», in POLYLYS Jacques 1959, p. 324-330).

78. «...αναβλάστημα από ήμερον πεπαιωμένην ρίζα...» (*Ibid.*, p. 322).

l'« effet pétrifiant » de la lettre sur le discours⁷⁹, la langue s'élève grâce à « l'incessante énergie mutuelle entre peuple et lettrés⁸⁰ ».

Humboldt affirme qu'« un mot est si peu le signe d'un concept que le concept ne peut même pas naître sans lui⁸¹ » et, à l'encontre de la politique culturelle qui « utilise les mots pour creuser le tombeau de la pensée⁸² », Polylys conseille de « ramener dans la mer morte et immobile de la langue des signes, des courants nouveaux de sources pures et vivantes encore⁸³ », propres au génie national ou accueillies par lui. Voss a en effet montré que l'œuvre étrangère peut devenir « lecture nationale », notamment si elle accorde « autant de soin que possible à la partie métrique⁸⁴ », et Polylys, médiateur des épopées homériques, du drame shakespearien et du romantisme, insiste particulièrement, comme Humboldt, sur la qualité du vers⁸⁵. Depuis que son *Odyssée* a été refusée en 1882 par le ministère grec de l'Éducation, ses disciples prolongent jusque dans l'entre-deux-guerres, à travers des ouvrages et des débats critiques⁸⁶, une véritable école corfiote de traduction littéraire⁸⁷; mais son apport consiste surtout à avoir démontré la part de l'altérité dans le génie grec.

79. HUMBOLDT Wilhelm von [1821]/2000, p. 127.

80. «αμοιβαίαν αδιάκοπον ενέργειαν λαού και λογίων» («Περί γλώσσης» et «Κριτική Ειδώλων»), in POLYLYS Jacques 1959, p. 335 et p. 318.

81. HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 33.

82. Théodoros Orphanidis écrit : «με τας λέξεις υποσκάπτοντες των ιδεών τον τάφον...» dans sa satire à succès *Τίρι-Λίρι ή το κυνηγέσιον εν Σύρω* [Tiri-Liri ou la chasse à Syros, 1857-1858], soumise au concours d'Athènes un mois après la mort de Solomos, in MOULLAS Panayotis 1989, *op. cit.*, p. 121-130.

83. «... να φέρουν από τας ακόμη αγνάς πηγάς ζωντανά ρεύματα και καθαρά, μέσα εις την ακίνητον νεκροθάλασσαν της συνθηματικής γλώσσης ...» (*Περί γλώσσης*, in POLYLYS Jacques 1959, p. 334).

84. HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000, p. 45. Après Humboldt et M^{me} de Staël, Polylys évoque à son tour les traductions d'Homère réalisées par Voß et par Monti dans l'essai inédit «Η ποιητική μετάφρασις» [La traduction poétique], in POLYLYS Jacques 1959, p. 306-307.

85. «Μελέτη στον Αμλέτο» [Étude sur *Hamlet*, 1889], in POLYLYS Jacques 1959, p. 45, 39.

86. Mavilis, dès 1882, et Calosgouros, en 1902, montrent la supériorité des traductions homériques de Polylys sur celles de Bikélas, autorisées par le ministère et riches en anachronismes klephtiques; dans *Notre langue littéraire*, Polylys défend par ailleurs les traductions de Bürger et du Tasse effectuées par les Ioniens Mavilis et Typaldos, contre celles que les Athéniens Vlachos et Rangabé ont données des mêmes textes.

87. TSOUTSOURA Maria 2001.

Humboldt se trouve ainsi, par le biais de Polylys, au cœur de la renaissance culturelle grecque ; il contribue à définir la spécificité de l'esprit national dans un État centré sur Athènes qui, piégée dans le postulat néoclassique, imite les capitales occidentales. Dans le prolongement du philhellénisme, le romantisme allemand sert à Polylys à mettre en valeur, en écho au Risorgimento italien, le lien de l'indépendance et de l'unification nationale avec la langue et la littérature grecques, destinées à recueillir et « à fondre en un même alliage ce qui s'est conservé intact dans l'héritage de l'Antiquité et ce qu'a produit le monde européen moderne⁸⁸ ». S'il évoque, cite et traduit Humboldt dans cette seconde moitié du XIX^e siècle, quitte à se faire accuser, comme lui, de mysticisme obscur⁸⁹, c'est pour mieux défendre un point de vue néogrec autonome et original, susceptible de filtrer les éléments compatibles à son caractère et d'intégrer sans inhibition ses propres strates archaïques et orientales.

Voici pour terminer deux portraits de Polylys. Le premier concerne l'homme d'action, «... capable de monter des campagnes électorales, de trouver des fonds et des hommes, de négocier des coalitions, de tenir des meetings et de haranguer les foules dans des salles ou en plein air, de parcourir les rues de Corfou sous les insultes et les acclamations⁹⁰ [...] ». Le deuxième est un éloge funèbre sous forme de sonnet, composé par Mavilis en octobre 1896 autour de l'allégorie de Solomos qui identifie la Liberté de la Grèce en révolte à une Mère :

Iakovos Polylys

Au plus haut de la vie, là où la Liberté
Teinte de rose l'air immaculé,
Son de flûte immortelle, la poésie,
Rossignol divin, le cœur adoucit.

Tu as là, dressé, un rempart de diamant ;
Au milieu, miracle et signe de beauté,
De la Mère au grand cœur tu as érigé,
Pourpre comme soleil, le temple sacré.

88. POLYLYS Jacques 1859, p. 17.

89. C'est le moment de la critique de Humboldt par Heymann Steinthal (voir THOUARD Denis 2000, p. 184-185).

90. DE LA BROCHE DES COMBES Pierre 1988, p. 18.

Au fond du gouffre plein d'araignées, répugnant,
Où, dans le poison et dans le moisi,
L'infamie humaine couve des vipères,

Jamais tu ne descendis; comme tonnerre
Roulait ta voix, comme flamme elle brûlait
Les malins — et les bons bénissait⁹¹.

Références des ouvrages cités

DE LA BROCHE DES COMBES Pierre 1988

DE LA BROCHE DES COMBES Pierre, *Jacques Polyas, journaliste et homme politique*, thèse d'État, Sorbonne-Paris 3, 1988.

CARASSOUTSAS Jean 1954

CARASSOUTSAS Jean, *Η Βάρβιτος* [La phorminx], éd. DIMARAS Constantin Th., Athènes, Aetos, 1954.

FAURIEL Claude 1824

FAURIEL Claude, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot et Dondey-Dupré, 1824-1825.

HUMBOLDT Wilhelm von 1816/2000

HUMBOLDT Wilhelm von, « Introduction à l'*Agamemnon* », traduit par Denis Thouard, in *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000, p. 32-47.

HUMBOLDT Wilhelm von 1836/2000

HUMBOLDT Wilhelm von, « Sur l'étude comparée des langues dans son rapport aux différentes époques du développement du langage », traduit par Denis Thouard, in *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000, p. 64-111.

HUMBOLDT Wilhelm von [1821]/2000

HUMBOLDT Wilhelm von, « De l'influence de la diversité de caractère des langues sur la littérature et la culture de l'esprit », traduit par Denis Thouard, in *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000, p. 120-129.

91. MAVILIS Lorenzos 2010, p. 121-122. Député lui aussi de Corfou au Parlement grec et éditeur de l'*Illiade* dans la traduction de Polyas, le poète Lorenzos Mavilis est un de ses principaux successeurs dans la défense de l'école corfiote.

MALAKIS Spyridon 1863

MALAKIS Spyridon, *Οι τάφοι της Αργολίδος ή Ύμνος εις την Ελευθερίαν*, Athènes, Passaris, 1863.

MAVILIS Lorenzos 2010

MAVILIS Lorenzos, *Les Sonnets*, édités et traduits par Maria Tsoutsoura, Paris-Corfou, Epsilon (l'oiseau), 2010.

MOULLAS Panayotis 1989

MOULLAS Panayotis, *Les concours poétiques de l'université d'Athènes (1851-1877)*, Athènes, Archives historiques de la jeunesse grecque, 1989.

PAPARRIGOPOULOS Dimitrios 1894

PAPARRIGOPOULOS Dimitrios, *Ανέκδοτα έργα*, Athènes, impr. Aristidis Galanos, 1894.

POLYCHRONAKIS Dimitris 2002

POLYCHRONAKIS Dimitris, *Ο κριτικός ιδεαλισμός του Ιακώβου Πολυλά* [L'idéalisme critique chez Jacques Polyklas], Athènes, Éditions universitaires de Crète, 2002.

POLYLAS Jacques 1859

POLYLAS Jacques 1859, « Προλεγόμενα », in SOLOMOS Dionysios, *Ευρισκόμενα* [Œuvres retrouvées], Corfou, Hermès, 1859, p. γ'-νδ'.

POLYLAS Jacques 1959

POLYLAS Jacques, *Απαντα* [Œuvres complètes], Athènes, Nikas, 1959.

RANGABÉ Alexandros Rizos 1837

RANGABÉ Alexandros Rizos, *Διάφορα ποιήματα* [Poésies diverses], Athènes, Coromilas, 1837.

RANGABÉ Alexandros Rizos 1853

Ο Α. Ραγκαβής και ο Π. Σούτσος ή Η Νέα Επιστήμη περί των φαινομένων της αυτομάτου κινήσεως της τραπέζης και Η νέα σχολή του γραφομένου λόγου ή Η Ανάστασις της Αρχαίας Ελληνικής γλώσσης νοουμένης υπό πάντων [A. Rangabé et P. Soutsos ou La Science Nouvelle sur la mobilité autonome de la table et La Nouvelle Ecole de la langue écrite ou La Résurrection de la langue ancienne disposée à l'entendement de tous], Athènes, Angelopoulos, 1853.

RANGABÉ Alexandros Rizos 1854a

RANGABÉ Alexandros Rizos, « Ο ποιητικός αγών του 1853 » [Le concours poétique de 1853], *Pandora* 4 (Athènes, 1854), p. 17-23.

RANGABÉ Alexandros Rizos 1854b

RANGABÉ Alexandros Rizos, « Esquisses de la littérature grecque moderne », *Le Spectateur de l'Orient* 3 (7 septembre 1854), p. 1-19.

RANGABÉ Alexandros Rizos 1862-1863

RANGABÉ Alexandros Rizos, « Εκθεσις του ποιητικού διαγωνισμού του έτους 1862 » [Rapport du concours poétique de 1862], *Pandora* 13, Athènes, 1862-1863.

RANGABÉ Alexandros Rizos 1930

RANGABÉ Alexandros Rizos, *Απομνημονεύματα* [Mémoires], Athènes, Kasdonis, 1930.

SOLOMOS Dionissios 1824

Dionissios SOLOMOS [de Zante], *Υμνος εις την Ελευθερίαν* [écrit en mai 1823], volgarizzato in prosa italiana da Gaetano Grassetti, Missolonghi, Mestheneos, 1824.

SOUTSOS Alexandros 1975-1977

SOUTSOS Alexandros, « Επιστολή προς τον Βασιλέα της Ελλάδος Όθωνα », *Ποιητική Ανθολογία*, Vol. 4, dir. Linos Politis, Athènes, Dodoni, 1975-1977, p. 27-30.

SOUTSOS Panayotis 1853a

SOUTSOS Panayotis, *Νέα Σχολή του γραφομένου λόγου ή Η Ανάστασις της Αρχαίας Ελληνικής γλώσσης εννοουμένης υπό πάντων* [La Nouvelle École de la langue écrite ou La Résurrection de la langue ancienne disposée à l'entendement de tous], Angelidou, 1853.

SOUTSOS Panayotis 1853b

I. Σ. [SOUTSOS Panayotis], [lettre], *Eðn*, Athènes, 15.4.1853

THOUARD Denis 2000

THOUARD Denis (éd. et trad.), *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000.

TRABANT Jürgen 1995

TRABANT Jürgen, « *Sprachsinn*: Le sens du langage, de la linguistique et de la philosophie du langage », in MESCHONNIC Henri (dir.), *La Pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1995, p. 51-71.

TRABANT Jürgen 2003

TRABANT Jürgen, « Quand l'Europe oublie Herder, Humboldt et les langues », in PÉNISSON Pierre et WASZEK Norbert (éds), *Revue germanique internationale* 20, Herder et les Lumières, (2003), p. 153-165.

TSOUTSOURA Maria 1998

TSOUTSOURA Maria, «Ο Ιάκωβος Πολυλάς και οι γλωσσικές επιστήμες» [Polylas et les sciences du langage], *Porphyras* 84-85 (1998), p. 343-360.

TSOUTSOURA Maria 2001

TSOUTSOURA Maria, «Η επτανησιακή σχολή της μετάφρασης» [L'école ionienne de traduction], in *ευθύς εγγέμισε άνθη...*, Corfou, Porphyras éd., 2001, p. 114-119.

TSOUTSOURA Maria 2004

TSOUTSOURA Maria, «Συγκριτική μεθοδολογία και Επτανησιακή Σχολή: καταβολές, ειρωνεία και προκατάληψη» [Comparatisme et École Ionienne: origines, ironie et préjugés], in *Actes du 8^e Colloque Panionien*, Athènes, Association des études de Leucade éd., 2004, t. 1, p. 289-304.

TSOUTSOURA Maria 2010

TSOUTSOURA Maria, *Jeux de reflets entre les voyageurs romantiques français et la littérature néo-grecque*, Paris-Athènes, Epsilon (l'oiseau), 2010.

TSOUTSOURA Maria 2011a

TSOUTSOURA Maria, « Grec (romantisme) », in VAILLANT Alain (dir.), *Dictionnaire du Romantisme*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 305-310.

TSOUTSOURA Maria 2011b

TSOUTSOURA Maria, « Solomos », in VAILLANT Alain (dir.), *Dictionnaire du Romantisme*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 704-706.

TSOUSOURA Maria 2011c

TSOUSOURA Maria 2011c, « Kalvos », in VAILLANT Alain (dir.), *Dictionnaire du Romantisme*, Paris, CNRS éditions, 2011, p. 392-393.

TSOUSOURA Maria et MAUFROY Sandrine 2014

TSOUSOURA Maria et MAUFROY Sandrine, « Aspects du romantisme grec depuis 1823: « Prolégomènes » (1859) de J. Polykas à l'édition posthume des œuvres de D. Solomos (Zante, 1798-Corfou, 1857) », in PEYRACHE Dominique (dir.), *Théories esthétiques du romantisme à l'étranger*, Nantes, Éditions nouvelles Cécile Defaut (« Horizons comparatistes »), 2014, p. 359-372.

VASSILIADIS Spyridon 1869

VASSILIADIS Spyridon, *Οι Καλλέργαι — Λουκάς Νοταράς*, Athènes, Ktena-Iconomou, 1869.

XENOPOULOS Grigorios 1916

XENOPOULOS Grigorios, *Les Paraschos*, Athènes, Parnassos, 1916.

SECONDE PARTIE

TEXTES ÉCRITS SUR
L'ANTIQUITÉ PAR
WILHELM VON HUMBOLDT

*Traduits de l'allemand et présentés
par Sandrine Maufroy*

Présentation

Étudier « une nation, non pas des livres, mais des hommes »

Sandrine MAUFROY

Indépendamment des introductions accompagnant ses traductions d'œuvres littéraires grecques et de nombreux passages de sa correspondance, Wilhelm von Humboldt a développé ses réflexions sur l'Antiquité grecque dans quatre textes principaux : *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier* (*Über das Studium des Alterthums, und des griechischen insbesondere*), *Le Latium et l'Hellade* (*Latium und Hellas*), *Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci* (*Über den Charakter der Griechen, die historische und ideale Ansicht desselben*) et *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (*Geschichte des Verfalls und Untergangs der griechischen Freistaaten*). Espacés les uns des autres par des dizaines d'années, non publiés du vivant de leur auteur, ces écrits nous font partager le mouvement d'une réflexion sur la culture grecque qui se révèle partie prenante des inflexions théoriques majeures de la pensée humboldtienne¹.

De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier : une hypothèse de travail, ouverte et polyphonique

Le texte *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier* (*Über das Studium des Alterthums, und des griechischen insbesondere*),

1. Cette présentation s'appuie en grande partie sur les commentaires d'Andreas Flitner et Rose Unterberger dans HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 368-398. La traduction des textes de Humboldt sur l'Antiquité que nous présentons dans ce volume suit cette édition (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 1-124).

que Humboldt nomme aussi son « esquisse sur les Grecs » dans sa correspondance avec Friedrich August Wolf², répond au désir d'éclaircir pour lui-même ce qui fait de l'étude des Anciens une occupation si particulière et si digne d'un être humain. Dans la lettre qu'il adresse le 3 septembre 1792 à son ami Karl Gustav von Brinkmann (1764-1847), homme de lettres et diplomate suédois qui avait été nommé quelques mois plus tôt secrétaire de légation à Berlin, Humboldt écrit :

Pour ce qui est de mes études, je ne m'occupe, depuis que je suis ici [à Auleben, dans le domaine appartenant à la famille de sa femme], que de lectures grecques : Pindare, Eschyle, et de manière secondaire, pour ma femme, Homère. Je resterai sans doute longtemps sans me tourner vers autre chose. Je caresse l'idée de clarifier un jour pour moi-même, dans un écrit spécifique, les raisons pour lesquelles l'étude des Anciens, simplement en tant que tels, et sans intérêt particulièrement vif pour quelque domaine particulier traité par eux, est seule capable d'occuper dignement un être humain. Jusqu'ici, ces raisons ont été ressenties avec justesse, car le sentiment naturel trompe rarement, et sans cela on n'aurait pas sacrifié des vies entières à ce fatras de vieilleries par ailleurs inutiles, mais elles ont été exposées avec moins de clarté. Ce qui m'est venu à l'esprit jusqu'à présent consiste seulement en ces quelques réflexions : les Anciens sont l'ensemble des écrivains de deux nations seulement, et même, pour être précis, d'une seule nation, les Grecs, puisque les écrivains romains, en tant que tels, doivent être qualifiés de grecs. En les étudiant, on étudie donc une nation — non pas des livres, mais des hommes. Il devrait y avoir une utilité semblable à étudier tous les écrivains français ou anglais ensemble, mais la différence serait toujours considérable, dans la mesure où les Anciens étaient plus originaux que les Modernes et où chez leurs écrivains, l'homme se montre davantage que l'écrivain. À cela s'ajoute que ces hommes étaient formés beaucoup moins par l'art et la culture et étaient beaucoup plus proches de la nature que nous. — L'ode à l'eau de Pindare est maintenant terminée et je vous l'envoie très prochainement³.

Humboldt part donc d'une expérience qui lui est propre : il consacre son temps à l'étude des Anciens, en particulier de quelques auteurs grecs, et le sentiment d'accomplissement personnel que cette occupation lui procure le conduit à se demander, pour

2. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 41-47, ici p. 43 (lettre à Wolf du 31 mars 1793).

3. HUMBOLDT Wilhelm von 1939, p. 20-23, ici p. 21-22 (lettre à Brinkmann du 3 septembre 1792).

lui-même, quelles en sont les raisons. Se référant au « sentiment naturel » (« das natürliche Gefühl »), qui selon lui « trompe rarement », et passant de l'emploi du pronom « je » à celui du pronom « on », il confère une valeur générale, voire universelle, à ce que lui dicte son intuition personnelle, et cherche donc, non pas à comprendre pourquoi l'étude de l'Antiquité est son occupation favorite, mais pourquoi il s'agit d'une activité, et même de la seule activité véritablement digne de tout être humain. Cette démarche, lourde de conséquences, apparaît typique du but que Humboldt se proposait alors et de sa manière de procéder pour y parvenir : progresser dans la connaissance de l'être humain, et mener cette étude à partir de soi-même⁴.

Dans cette lettre à Brinkmann, Humboldt évoque certaines idées développées par la suite dans son traité *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier* : étudier les écrivains antiques, c'est étudier « une nation, non pas des livres, mais des hommes » ; on tirerait le même profit d'une étude d'ensemble de tous les écrivains d'une autre nation, mais comme les Anciens étaient plus « originaux », ou « originels », et plus proches de la nature que les Modernes, moins formés — ou déformés — par l'art et la culture, lire leurs œuvres permet d'atteindre plus directement l'être humain, la nature humaine, et donc de répondre à la question de nature anthropologique qui préoccupe Humboldt. En outre, cette lettre suggère le rôle central de l'activité de traduction dans l'étude des Anciens, rôle théorisé par Humboldt dans l'avant-dernier paragraphe de son « esquisse sur les Grecs ».

Cette esquisse partage avec d'autres écrits de Humboldt deux caractéristiques qu'il faut garder en mémoire pour éviter d'attribuer à la pensée de leur auteur une rigidité qu'elle n'a pas : dimension dialogique et caractère fragmentaire. En effet, c'est dans le contexte d'un projet de revue consacré à la Grèce antique que Humboldt annonça la rédaction de ce texte à Brinkmann et à Friedrich August Wolf ; lors d'une visite qu'il lui fit à Noël 1792, ce dernier l'encouragea à coucher ses idées sur le papier⁵. Le 23 jan-

4. Voir en particulier son « Fragment d'une autobiographie » rédigé en 1816 (« Bruchstück einer Selbstbiographie », in HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 1-10). Ce texte a été traduit par Olivier Mannoni dans HUMBOLDT Wilhelm von 2004, p. 39-54.

5. Voir HUMBOLDT Wilhelm von 1939, p. 42-45, en particulier p. 43-44 (lettre à Brinkmann du 30 novembre 1792) et HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 24-34 (lettres à Wolf du 1^{er} décembre 1792 et du 23 janvier 1793).

vier 1793, Humboldt envoya son texte au philologue en le priant de l'annoter, puis il transmet le manuscrit à Friedrich Schiller, qui inscrivit ses remarques dans les marges, et à Carl von Dalberg qui, « stimulé par les notes de Schiller, a rempli encore davantage les marges de gloses⁶ ». Wolf eut aussi connaissance d'au moins une des remarques de Schiller, une réflexion sur les étapes du progrès de l'esprit humain et de la culture dans l'évolution individuelle et l'histoire universelle que Humboldt soumit au jugement du philologue dans sa lettre du 31 mars 1793⁷. D'autre part, dans une de ses lettres à Schiller, Christian Gottfried Körner commente non seulement les pensées de Humboldt, en qui en général il a « trouvé encore peu de traits de génie, mais de la sensibilité pour toutes sortes d'excellence et de la réceptivité pour les idées grandes et vastes », mais également les remarques de Dalberg, qui selon lui « n'a, pour la majeure partie, absolument rien compris⁸ ».

Le texte *De l'étude de l'Antiquité* est donc passé de main en main, chacun des destinataires réagissant aux remarques du lecteur précédent ; une partie en a même été publiée par Wolf dans deux longues notes de bas de page de sa *Darstellung der Altertumswissenschaft*, sans nom d'auteur⁹. La démarche de Humboldt se situe dans la continuité de débats et de discussions philologiques (principalement avec Wolf), philosophiques et esthétiques (avec Schiller et Körner), politiques (avec Schiller et Dalberg). Humboldt ressent le besoin « de communiquer ses idées à d'autres¹⁰ », de les mettre à l'épreuve de la pensée critique d'autrui. Ce texte reste ouvert, il ne s'agit pas d'un produit achevé, considéré comme définitif par son auteur, mais plutôt d'une base de travail, d'un élément d'une réflexion qui s'élabore en commun, par le dialogue. Cette conception de la recherche comme

6. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 41-47, ici p. 45 (lettre à Wolf du 31 mars 1793).

7. Voir *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier*, § 12, et la note de Schiller (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 6-7, et Vol. 5, p. 378), traduits dans le présent volume. Dans sa lettre à Wolf (HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 41-47, ici p. 45), Humboldt indique : « Je recopie pour vous une remarque qui contient, me semble-t-il, une idée pleine de génie ; une vraie aussi ? C'est à vous de décider. ».

8. SCHILLER Friedrich et KÖRNER Christian Gottfried 1892, Vol. 3, p. 94-96, ici p. 95, lettre du 22 septembre 1793). Humboldt estimait lui aussi que Dalberg l'avait mal compris (voir sa lettre à Wolf du 31 mars 1793 : HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 41-47, ici p. 45).

9. WOLF Friedrich August 1807/1986, p. 126-129 et p. 133-137 ; voir à ce sujet la contribution de Jürgen Trabandt dans le présent volume. Sur le texte *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier*, on peut lire également FORNARO Sotera 1996.

10. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 24-27, ici p. 26 (lettre à Wolf du 1^{er} décembre 1792).

activité commune reposant sur l'échange d'idées se retrouve plus tard chez Humboldt, lorsqu'au moment de la réforme du système d'enseignement prussien et de la création de l'université de Berlin, il pose comme principe fondateur la coopération des professeurs et des étudiants en faveur de la science et souligne que la tâche des enseignants ne doit pas consister à transmettre des connaissances toutes faites aux étudiants, mais à assister ceux-ci dans la recherche — d'où l'importance de la forme pédagogique du séminaire, inspirée notamment de son expérience des cours de Heyne à Göttingen et de ce qu'il savait de la pratique de Wolf à Halle¹¹.

La dimension ouverte et presque polyphonique du texte de Humboldt est étroitement corrélée à son statut fragmentaire et à sa valeur d'hypothèse de travail. Dans sa lettre à Wolf du 23 janvier 1793, qui accompagne l'envoi du texte, Humboldt insiste sur le fait qu'il s'agit du « produit de deux journées de travail » (« die Arbeit zweier Tage »), d'un texte « brut » (« roh ») et « incomplet » (« unvollständig »), « un simple squelette, d'où pourrait naître tout au plus à l'avenir un véritable traité » (« ein bloßes Gerippe, woraus allenfalls künftig eine wirkliche Abhandlung entstehen könnte »). Pour le lecteur d'aujourd'hui, qui peut avoir tendance à ne garder qu'une version simplifiée et dogmatisée des idées de Humboldt, il peut être salutaire de garder à l'esprit les phrases suivantes, par lesquelles Humboldt présente son texte au philologue dont il espère l'aide et la critique :

[...] c'est donc, comme vous le voyez, un simple squelette, d'où pourrait naître tout au plus à l'avenir un véritable traité. De ce fait, non seulement les propositions qui expliquent et démontrent réellement sont très souvent manquantes, mais parfois, dans les conclusions, celles qui servent de lien ne sont pas non plus tout à fait évidentes. [...] En particulier, je n'ai lu justement presque que des poètes, des passages isolés des historiens et Platon, c'est-à-dire exclusivement des écrivains qui conduisent fortement à une représentation idéale. Ceux qui feraient l'inverse, par exemple Aristophane, me manquent encore totalement. Je n'ai donc pas la moindre intention de donner une forme achevée à ces aphorismes maintenant, bientôt, ou même dans

11. Voir notamment « Der Königsberger und der litauische Schulplan », in HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 4, p. 168-195, en particulier p. 170, et « Ueber die innere und äussere Organisation der höheren wissenschaftlichen Anstalten in Berlin », *Ibid.*, p. 255-266. Sur Humboldt et Heyne, voir la contribution de Sotera Fornaro dans le présent volume. Sur Wolf et la forme pédagogique du séminaire, voir DEHRMANN Mark-Georg et SPOERHASE Carlos 2011.

les prochaines années. Ils doivent seulement me servir à me donner une représentation précise et complète de mes idées actuelles, pour pouvoir les comparer à mes connaissances croissantes, et les corriger peu à peu. Ceci sera, étant donné ma manière d'écrire, d'autant plus faisable que je ne suis vraiment convaincu par des idées qu'aussi longtemps que je les porte dans mon esprit, et que je commence à douter dès qu'elles sont sur le papier. Si vous vouliez, très cher ami, m'assister dans cet examen et cette mise à l'épreuve, vous me rendriez par là un service réellement très grand et très important¹².

Humboldt se montre donc conscient que d'une part, ses idées manquent de preuves et de solidité dans leur argumentation logique, et que, d'autre part, elles se fondent sur un corpus de sources incomplet, qui corrobore sa vision idéale des Grecs, mais laisse dans l'ombre tout un pan de la littérature grecque susceptible de la remettre en question. Son texte est donc à prendre comme il se présente: une hypothèse de travail à valider, nuancer, rectifier ou réfuter par des lectures, des recherches et la consultation de personnes compétentes. Comme le montre l'allusion plus générale à sa manière d'écrire et de réfléchir, ce statut d'hypothèse de travail est commun à de nombreux textes de Humboldt: écrire lui sert à objectiver des idées qui, avant d'être couchées sur le papier, ont la force de persuasion de la rêverie solitaire; l'activité d'écriture sert à les préciser, à leur donner une réalité matérielle qui permettra de les examiner et de les contrôler une par une méthodiquement, éventuellement avec l'aide d'autrui. Les écrits de Humboldt n'ayant, pour une grande partie, pas été publiés de son vivant, ils demandent à être lus et interprétés à la lumière de cette lettre qui nous renseigne sur leur statut instable, ouvert, hypothétique.

Cela étant, le texte *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier* présente une structure particulièrement claire. Dans sa lettre à Wolf précédemment citée, Humboldt distingue deux parties dans son exposé: la première, jusqu'au paragraphe 17, contient « les prémisses à proprement parler philosophiques, que je n'aurais pas développés si longuement si je n'avais craint, en les écourtant, de nuire à leur clarté »; elle devrait selon lui avoir l'assentiment de Wolf. La seconde, du paragraphe 18 à la fin, renferme « principalement des énoncés concernant l'histoire », et, pour le reste, des propositions où « le raisonnement est mêlé à de tels énoncés »; ce

12. HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 27-34, ici p. 28-29 (lettre à Wolf du 23 janvier 1793).

sont ces affirmations qu'il demande à Wolf de vérifier, en inscrivant simplement « *richtig* oder *falsch* oder *perpende* » (« vrai, faux ou à examiner soigneusement ») à côté¹³. De fait, les paragraphes 1 à 17 sont consacrés à déterminer et à fonder en raison l'objet et l'utilité de l'étude, définie comme « la *connaissance* des Anciens eux-mêmes, ou de *l'humanité dans l'Antiquité* » (§ 3) à partir des vestiges qui en restent, tandis que les paragraphes 18 à 43 répondent à la question de savoir pourquoi privilégier l'étude des Grecs et exposent des considérations méthodologiques sur la démarche à adopter et les moyens de réaliser une telle étude.

Dans la première partie, Humboldt procède par dichotomies et divisions, à un niveau d'abstraction relativement élevé, un peu à la manière d'un traité philosophique. La question centrale, typique de l'héritage de la pensée de l'*Aufklärung* dont Humboldt a été nourri dans sa jeunesse, est celle de l'utilité : utilité de l'étude des vestiges de l'Antiquité tout d'abord, utilité de la connaissance de l'être humain ensuite, une fois que celle-ci a été reconnue comme constituant l'utilité de l'étude de l'Antiquité. À chaque étape de ce questionnement, Humboldt privilégie l'utilité formelle et non l'utilité matérielle, la dynamique (*l'energeia*, la mise en action de forces) et non le produit fini (*l'ergon*), la connaissance comme formation et non comme résultat. L'objet de l'étude est de nature anthropologique : il s'agit de « l'étude [...] de l'être humain en général à partir du caractère d'une nation individuelle, en se fondant sur les monuments qu'elle a laissés » (§ 14). Cette partie théorique s'achève sur des remarques méthodologiques ayant trait aux conditions qui rendent plus ou moins possible l'étude en question (§ 14-17). Le dernier paragraphe précise le choix de la méthode à suivre pour mener cette recherche anthropologique. D'une part, il s'agit d'une sorte de pis-aller, puisque la meilleure manière serait « l'étude » et « la comparaison de toutes les nations de tous les pays et de tous les temps » (§17), projet qui dépasserait les capacités humaines — bien qu'elle lui ait inspiré, probablement quelques années plus tard, son « Plan d'une anthropologie comparée »¹⁴. D'autre part, ce pis-aller n'en est pas vraiment un, puisque l'important est moins le degré d'extension de l'étude ou la recherche d'exhaustivité que

13. *Ibid.*, p. 29.

14. « Plan einer vergleichenden Anthropologie », in HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 1, p. 337-375, et le commentaire de Klaus Giel et Andreas Flitner, *ibid.*, Vol. 5, p. 334-336.

son intensité et sa finesse: la méthode à suivre consiste à choisir judicieusement un petit nombre de nations, voire une seule d'entre elles, puis de se livrer à une analyse précise.

La deuxième partie applique méthodiquement aux Grecs les points successivement évoqués: il s'agit de montrer que l'étude des Grecs, ou plutôt des Athéniens, est la plus réalisable et offre les plus grands avantages. Humboldt expose ici les qualités qui font des Grecs un objet privilégié d'étude pour la connaissance de l'homme et pour la formation de l'être humain: alliance harmonieuse de diversité et d'unité; liaison, présente tout au long de l'histoire, de l'originalité et de la naïveté propres à la jeunesse de l'humanité avec le sens du beau et le goût raffiné propres aux peuples cultivés et répartis selon Humboldt dans toute la nation grecque.

Les derniers paragraphes sont consacrés à des considérations sur la méthode et les branches auxiliaires de l'étude de l'Antiquité. Du point de vue de la méthode à suivre, Humboldt recommande l'étude personnelle des Grecs, la formation individuelle restant toujours le but principal, l'examen des textes et des vestiges matériels selon une démarche organisée et méthodique, et une approche particulièrement attentive aux périodes les plus archaïques de l'histoire grecque. Pour y parvenir, le plus important lui paraît l'étude directe des sources au moyen de la critique et de l'interprétation. Celle-ci doit, selon lui, s'appuyer sur la connaissance des « antiquités grecques » au sens le plus large du terme, c'est-à-dire de tous les aspects de la vie matérielle et institutionnelle des Grecs, et ce dans un triple but: compréhension des sources, vue d'ensemble, introduction générale — une exigence qui rejoint celle des cours d'introduction ou encyclopédies des sciences de l'Antiquité courantes dans les universités allemandes depuis le milieu du XVIII^e siècle¹⁵. Enfin, Humboldt énumère les diverses fonctions des traductions, dont la plus importante, selon lui, consiste à inciter à lire l'œuvre originale et à procurer au lecteur « un soutien d'un genre élevé, puisqu'elle ne s'attache pas à faire comprendre des passages particuliers, mais accorde en quelque sorte l'esprit du lecteur à l'esprit de l'écrivain, et que ce dernier apparaît encore plus clairement quand on le voit à la double lumière de deux langues différentes » (§ 42). L'importance que Humboldt attribuait à la traduction dans l'approche fine et intime d'un auteur permet de

15. Sur ce genre de littérature didactique, voir DIERSE Ulrich 1977.

comprendre le soin et la persévérance qu'il mit à traduire Eschyle et Pindare, un travail qui l'occupa pendant des années et qui l'amena à approfondir sa réflexion et à préciser, dans l'introduction à sa version allemande de *l'Agamemnon*, sa théorie de la traduction¹⁶.

L'« esquisse sur les Grecs » se termine sur l'idée que dans une société hautement cultivée, l'étude des Anciens est utile à tous, même si tous ne s'y appliquent pas, car dans une telle société, dont tous les membres sont en relation les uns avec les autres, « toute connaissance acquise par un individu peut être appelée au sens propre une connaissance de tous » (§43). On peut retrouver une trace de ce bel optimisme dans ses plans de réforme de l'enseignement dressés des années plus tard, en 1809, et notamment dans la recommandation formulée dans son *Königsberger Schulplan* de ne pas créer d'écoles intermédiaires entre les écoles élémentaires et les lycées et d'imposer à tous les élèves l'étude d'une langue ancienne, sans toutefois les obliger à en étudier plusieurs.

Lire les Grecs à Rome

Entre le traité *De l'étude de l'Antiquité* et les autres écrits de Humboldt apparentés, des années ont passé. Après un long séjour à Paris et deux séjours en Espagne, Humboldt, devenu ambassadeur auprès du Saint-Siège, poursuit ses réflexions sur l'Antiquité tout en s'adonnant à de longues promenades dans Rome. Mais ses préoccupations principales et le fil directeur personnel qui le guide restent les mêmes. Le début du texte *Le Latium et l'Hellade* montre clairement que Humboldt cherche toujours à comprendre et justifier le plaisir et le sentiment d'accomplissement que procure l'étude de l'Antiquité. Comme dans la lettre résumant pour Brinkmann les idées à développer dans *De l'étude de l'Antiquité*, les questions que se pose Humboldt et sa manière de les poser ont pour point de départ une expérience vécue : ici, la « vie sur le sol classique » de Rome complète et oriente sa réflexion¹⁷. Celle-ci reste principalement de nature anthropologique : il s'agit de tendre vers la

16. Les lettres de Humboldt à Wolf (HUMBOLDT Wilhelm von 1990) donnent une idée de la progression de ce travail de traduction sur une période de plusieurs années. Le passage de l'introduction à *l'Agamemnon* en question a été traduit en français par Denis Thouard (HUMBOLDT Wilhelm von 2000, p. 33-47).

17. *Le Latium et l'Hellade*, première phrase (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 25, et ci-dessous, p. 345). Sur ce texte et le contexte de sa rédaction, voir récemment OSTERKAMP Ernst 2014.

connaissance de la « nature humaine » par l'étude du caractère d'une nation, et d'une nation particulièrement appropriée pour cela, les Grecs, dont le « caractère essentiel consiste à représenter la forme de l'individualité humaine telle qu'elle devrait être¹⁸ ». La formation personnelle de l'individu reste aussi au centre du projet: il ne s'agit pas seulement de connaître et de comprendre, mais aussi et surtout de s'adonner à cette étude pour se former soi-même et se rendre en quelque sorte semblable à l'objet que l'on étudie, d'accorder son esprit à celui des Grecs pour devenir un être humain le plus accompli possible¹⁹. Même si Humboldt séjourne alors à Rome, d'où partent ses réflexions, il est toujours convaincu que l'essentiel est de se concentrer sur les Grecs, et surtout sur les Athéniens: les Romains ne sont évoqués que parce qu'ils ne peuvent pas être séparés des Grecs, parce qu'ils en sont les héritiers, et Athènes représente la quintessence de l'esprit et du caractère grecs tels que les conçoit Humboldt²⁰. Enfin, son regard est tourné vers le présent et l'avenir, et pour répondre à la question de ce que peuvent apporter les Grecs à ses contemporains, il pose celles de la différence entre l'Antiquité et l'époque moderne, du passage de l'une à l'autre et du rôle de Rome comme médiatrice entre les Grecs et nous²¹.

18. *Le Latium et l'Hellade* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 26, et ci-dessous, p. 347).

19. Voir par exemple dans *l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*, la réflexion sur les conditions nécessaires pour comprendre les Grecs, à partir de « C'est seulement leur esprit, leur mentalité, leur vision de l'humanité, de la vie et du destin, qui nous attire et nous fascine [...] » (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 121-122 et ci-dessous, p. 447).

20. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*: « Les Grecs étaient, disais-je, trop nobles et trop libres pour de telles limitations qui, d'après ce qui précède, étaient pourtant si nécessaires au maintien durable des États antiques ; et quand je parlais des Grecs, c'est aux Athéniens en particulier que je pensais. Car la Grèce s'est élevée et a sombré avec Athènes [...] », et : « Mais il y a indéniablement des périodes distinctes qui [...] présentent toutefois en elle-même une cohésion véritable et réelle, et telle est par exemple la période que nous avons à l'esprit, depuis les premières informations qui ne sont pas tout à fait incertaines sur les Égyptiens et les peuples du Proche-Orient jusqu'à notre propre époque [...] l'âme de cette période, c'est la culture grecque. » (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 84 et p. 86, et ci-dessous, p. 408 et p. 410).

21. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 86-87 et p. 90 et ci-dessous, p. 410-412).

Le Latium et l'Hellade: portrait des Grecs et projet linguistique

Toutefois, des précisions, des déplacements et des modifications de la pensée et du projet humboldtiens sont perceptibles entre 1792 et 1806-1807. *Le Latium et l'Hellade* est pour Humboldt l'occasion de préciser des concepts et des conceptions auxquels il tient et qui jouent un rôle clé dans sa réflexion en général, comme les notions d'individualité, de symbole, de force, ou encore sa critique de l'idée d'un Dieu autosuffisant et immuable²². Il étudie le caractère des Grecs dans ses manifestations principales, prises l'une après l'autre : art, poésie, religion, us et coutumes, caractère public et privé et histoire. Dans ce contexte, il précise et complète le portrait des Grecs esquissé dans *De l'étude de l'Antiquité* : alors qu'il y avait insisté de manière assez générale sur l'alliance de diversité et d'unité qui les distingue selon lui, Humboldt nomme à présent différents traits de caractère qui pourraient paraître contradictoires et dont l'alliance harmonieuse apparaît désormais comme le résultat d'une lutte :

d'un côté, sociabilité et élan de communication comme peut-être aucune nation ne les a connus, de l'autre soif de retraite et de solitude ;

d'un côté, une vie passée continuellement dans l'activité des sens et dans l'art, de l'autre dans la spéculation la plus profonde ;

d'un côté, la légèreté la plus méprisable, l'inconstance la plus monstrueuse, la versatilité la plus incroyable, où la mobilité et la sensibilité régnaient sans partage, de l'autre la persévérance la plus exemplaire et la vertu la plus stricte, où leur ardeur, force pleine de gravité, se concentrait dans les fondations mêmes de l'âme²³.

Selon Humboldt, les Grecs se distinguent par le fait qu'ils cherchent toujours à relier l'individualité et l'universalité, la réalité et l'idéal, et qu'ils traitent donc tous leurs sujets de manière symbolique, en réalisant une unité parfaite entre intériorité et extériorité, corps et esprit, contenu et forme. C'est particulièrement visible dans l'art, au sujet duquel Humboldt formule la thèse que les Grecs procédaient non pas par l'imitation de la nature, mais par le « sens pur des formes

22. Voir, dans *Le Latium et l'Hellade*, le passage qui commence par « L'explication de ce qui vient d'être énoncé nécessite un développement sur l'individualité telle qu'elle est et telle qu'elle doit être ». (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 26-28, et ci-dessous, p. 347).

23. *Le Latium et l'Hellade* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 54, et ci-dessous, p. 376).

générales de l'espace, de la symétrie et de la justesse des rapports²⁴ » : ce qui les guidait dans leur création était non l'appréhension d'un phénomène extérieur, mais une idée de forme. Cette théorie est énoncée par Humboldt avec une certaine prudence ; il la présente comme une hypothèse et en appelle à l'expérience personnelle et au bon sens de son lecteur pour en attester la probabilité. Dans son analyse de l'art grec, et plus précisément des arts plastiques et de la poésie, Humboldt insiste sur le rôle du rythme, une remarque à comprendre en lien avec ses efforts pour conserver dans sa traduction allemande le rythme des vers de *l'Agamemnon* d'Eschyle²⁵. Il exalte la perfection de l'hexamètre — particulièrement harmonieux, apte à unir diversité et unité et exprimant au mieux la perfection singulière de la langue grecque. Cette attention particulière que porte Humboldt à la langue grecque est liée à l'évolution subie, depuis 1792, par son approche des Grecs.

En effet, entre *De l'étude de l'Antiquité* et *Le Latium et l'Hellade*, le projet anthropologique est devenu un projet linguistique. Comme le montre Jürgen Trabant dans sa contribution au présent volume, le projet de Humboldt se transforme durant cette période par « un rétrécissement radical de l'objet : à la langue, et un élargissement radical au-delà des Grecs : à toutes les langues du monde ». Cinq pages du texte *Le Latium et l'Hellade* contiennent, comme l'écrit Jürgen Trabant, « toute sa philosophie du langage » et un passage de cet écrit témoigne de la transformation du projet de Humboldt et du poids désormais accordé à la langue :

La plupart des circonstances qui accompagnent la vie d'une nation, le lieu d'habitation, le climat, la religion, la constitution de l'État, les us et coutumes, peuvent dans une certaine mesure être séparées d'elle ; on peut, même dans le cas d'intenses interactions, dissocier dans une certaine mesure ce qu'elles ont donné et reçu en matière de culture. Mais il y en a une qui est d'une nature toute différente, qui est le souffle, l'âme même de la nation, qui marche toujours d'un même pas avec elle et qui, qu'on la considère comme moteur ou comme résultat de l'action, conduit toujours la recherche dans un seul et même cercle — la langue²⁶.

24. Voir, dans *Le Latium et l'Hellade*, le passage consacré à l'art (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 32-37, et ci-dessous, p. 353-357).

25. Voir à ce propos COUTURIER-HEINRICH Clémence 2012.

26. *Le Latium et l'Hellade* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 58, et ci-dessous, p. 380).

Pour étudier l'esprit grec, il faudra donc étudier principalement la langue grecque. Dans *Le Latium et l'Hellade*, Humboldt expose les raisons philosophiques de cette prise de position, qu'il a approfondies depuis sa rencontre avec la langue basque et qui le conduisent à entreprendre l'étude comparative du plus grand nombre possible de langues du monde²⁷. Ce projet reste lié à celui de l'étude de l'Antiquité, puisqu'il reste en dernier ressort de nature anthropologique, centré sur le caractère des nations. L'extension de l'étude à toutes les nations avait déjà été évoquée dans *De l'étude de l'Antiquité* comme un horizon souhaitable mais impossible à réaliser. Se concentrer sur les langues, et non sur toutes les manifestations de l'esprit d'une nation, semble rendre le projet plus réalisable, complémentaire d'une étude en « intensité » d'une nation et d'une langue particulières, privilégiées, celles des Grecs.

La destinée des Grecs et l'avenir des Allemands : l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques

Parallèlement, entre *De l'étude de l'Antiquité* et *l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*, Humboldt passe d'un programme purement anthropologique à un projet historiographique. Alors que dans *De l'étude de l'Antiquité*, il préconisait explicitement de privilégier l'étude des périodes les plus anciennes de l'histoire grecque, et que ses lectures étaient alors principalement consacrées aux classiques du v^e siècle avant J.-C., c'est désormais une autre période qui lui apparaît la plus intéressante²⁸ : celle qui s'étend de l'avènement de Philippe II de Macédoine (359 av. J.-C.) à la prise d'Athènes par Sylla lors de la bataille de Chéronée (86 av. J.-C.). D'une part, la présence matérielle des ruines de Rome, qui l'incite à relire les Anciens, la perspective totalisante d'histoire universelle qui occupe son esprit

27. Voir la contribution de Jürgen Trabant dans ce volume.

28. Wilhelm von Humboldt circonscrit chronologiquement son objet d'étude dans sa lettre à Johann Gottfried Schweighäuser du 29 août 1807 (HUMBOLDT Wilhelm von 1934, lettre n° 22, p. 38-40, ici p. 39). Il précise sa périodisation vers la fin du texte liminaire de son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 89-90, et ci-dessous, p. 414).

et la poursuite de son activité philologique²⁹ se conjuguent pour lui faire aborder la culture grecque sous un autre angle et porter son attention vers des périodes plus tardives que celles qui avaient jusque là formé le centre de ses études. D'autre part, la défaite de la Prusse face aux armées napoléoniennes lui fait chercher dans l'histoire des parallèles et peut-être aussi une source de consolation ou d'espoir.

C'est pendant son séjour à Rome, et plus précisément durant l'été 1807, que Wilhelm von Humboldt commença à s'intéresser particulièrement à la période qu'il nomme, en référence à Gibbon, celle de la décadence et de la chute des républiques grecques³⁰. Nommé ministre plénipotentiaire prussien en résidence auprès du Saint-Siège en 1802, Humboldt avait eu immédiatement conscience que son séjour à Rome n'était « pas comparable à un simple voyage », mais qu'avec lui commençait « une nouvelle époque de < sa > vie », peut-être la dernière. Il s'était donné comme but d'acquérir une impression d'ensemble de la Ville éternelle, et même de « ne pas cesser d'acquérir des connaissances rapides et précises de l'ensemble de la littérature et de l'art de l'Italie entière », « afin d'avoir toujours, autant que possible, une vision de l'ensemble bien présente à [ses] yeux³¹ ». Du reste de la lettre à Goethe d'où sont tirées ces phrases, il ressort que Humboldt pensait alors avant tout au présent, à l'Italie telle qu'il pouvait la voir, mais que cette Italie incluait non seulement les personnes à rencontrer, les paysages et les villes contemporaines, mais aussi les œuvres littéraires et artistiques du passé telles qu'elles s'étaient transmises à la

29. D'après les lettres de Humboldt à Schweighäuser, c'est la lecture assidue de Démosthène qui lui inspira son projet d'*Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (voir HUMBOLDT Wilhelm von 1934, lettre n° 21, p. 35-38, en particulier p. 35-36 ; lettre n° 22, p. 38-40 ; lettre n° 23, p. 41-43, en particulier p. 41-42).

30. Sur le projet d'*Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* et sur l'évolution de la pensée de Humboldt sur l'Antiquité, on peut consulter : HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 368-404, en particulier p. 389-404 ; STADLER Peter Bruno 1959 ; QUILLIEN Jean 1983 ; QUILLIEN Jean 1991. Sur l'importance de Rome dans son approche de l'Antiquité, voir RIEDEL Volker 2006.

31. C'est ce que Wilhelm von Humboldt déclare à Goethe dans sa lettre écrite à Terni, le 22 novembre 1802 : « Mein Aufenthalt dort ist nicht mit einer bloßen Reise vergleichbar. Es beginnt mit ihm eine neue Lebensperiode, und vielleicht halten mich diese Mauern, bis mich die Pyramide des Cestius empfängt [...] ich möchte in Rom fortdauernd schnell und genau von allem Literarischen und Artistischen in ganz Italien unterrichtet sein, um womöglich immer ein anschauliches Bild des Ganzen vor Augen zu haben. » (GOETHE Johann Wilhelm von, HUMBOLDT Alexander von et HUMBOLDT Wilhelm von 1876, p. 180-182, ici p. 181).

postérité. Lors de ses promenades dans Rome, durant lesquelles il évite soigneusement de se comporter en érudit soucieux du détail et risquant ainsi de perdre de vue l'ensemble, Humboldt découvre une ville qui lui apparaît rapidement comme la ville « éternelle³² », comme un « tableau de l'histoire universelle³³ », et dont les ruines le conduisent à fréquenter avec plus d'assiduité les écrivains antiques, en particulier romains. C'est ce qu'il écrit à Wolf :

Je me remets maintenant à lire beaucoup les Anciens, et toujours des Romains. Car malgré tout, c'est l'intérêt local qui l'emporte sur tous les autres. Ma vie, en fait, c'est de marcher dans Rome avec en tête la totalité de l'histoire romaine et de la vie romaine. [...] autour des collines se réunit en cercle tout le tableau de l'histoire universelle. Car plus que par toute autre chose, c'est toujours par le fait qu'elle est le centre [*Mittelpunkt*] du monde ancien et moderne que Rome exerce sur moi sa puissance considérable³⁴.

« *Mittelpunkt* » : centre, point central³⁵, mais aussi, dans la pensée de Humboldt, point intermédiaire, point en lequel s'opère une médiation, une transition, une césure. Le poème « Rome », composé par Humboldt en février-mars 1806 et envoyé à Goethe en avril 1806 à l'intention de sa dédicataire Caroline von Wolzogen, donne une forme sensible à cette idée : la signification universelle et la puissance éternelle de Rome, et plus particulièrement des Romains antiques, résident dans le fait qu'ils ont humé l'esprit grec,

32. « Le monde d'hier la nommait éternelle,/Le monde de demain reçoit d'elle un son éternel »
« Ewig hiess sie in der Vorwelt Munde,/Ewig tönt der Nachwelt ihre Kunde » (« Rom », v. 15-16,
in HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 149-163, ici p. 149).

33. Voir la note suivante.

34. « Ich lese jetzt wieder sehr viel die Alten, und immer Römer. Denn das Localinteresse überwiegt doch alles Andre. Die Totalität der Römergeschichte und des Römerlebens im Kopf, in Rom herumzugehen, ist eigentlich mein Leben. [...] dann rundet sich auf einmal um die Hügel herum das ganze Gemälde der Weltgeschichte. Denn auf mich übt Rom immer seine große Gewalt mehr als durch alles Andre dadurch aus, dass es der Mittelpunkt der alten und neuen Welt ist. » (à Friedrich August Wolf, Rome, le 20 < juillet > 1805, in HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 254-257, ici p. 255).

35. « Rome est le lieu en lequel, dans notre perspective, toute l'Antiquité se concentre, et ainsi, ce que nous ressentons au contact des écrivains antiques, des constitutions politiques antiques, à Rome, nous croyons, plus encore que le ressentir, le voir de nos propres yeux. » (à Goethe, Marino, le 23 août 1804, in HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 212-221, ici p. 216 : « Rom ist der Ort, in dem sich für unsere Ansicht das ganze Altertum in Eins zusammenzieht, und was wir also bei den alten Dichtern, bei den alten Staatsverfassungen empfinden, glauben wir in Rom mehr noch als zu empfinden, selbst anzuschauen. »).

et que par leurs œuvres qui s'en inspiraient, lui donnant la faculté de durer sur la terre, ils l'ont transmis à la postérité³⁶.

« Mittelpunkt » : c'est ce même mot que Humboldt emploie pour qualifier la période à laquelle il projette de consacrer son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*. Il « vit » désormais avec « Démosthène et les autres orateurs grecs », « la seule partie de la littérature grecque qui [lui] était encore totalement inconnue³⁷ », et ce sont eux qui le conduisent à concevoir le projet d'une histoire des cités grecques après leur apogée. Auparavant, Humboldt, tout en prenant en compte l'importance de la perspective historique, tendait toutefois à considérer la Grèce antique comme un tout en quelque sorte intemporel : il s'agissait principalement de déterminer pourquoi et comment l'étude de la culture grecque antique pouvait servir au mieux la formation de l'homme moderne, et dans ce but, de définir et de décrire le caractère national des Grecs dans son unité et son homogénéité. Dans l'essai *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier*, rédigé en 1793, Humboldt soulignait certes, en parfait accord avec la nouvelle manière de concevoir les études antiques promue par Heyne et Wolf, qu'il était nécessaire de ne pas se cantonner uniquement à la période des chefs d'œuvre de la culture grecque. Mais c'était alors surtout pour poser la question de l'origine du caractère grec et attirer l'attention sur la période archaïque³⁸. Le programme de lecture qu'il s'était fait montre clairement que l'apogée de la culture grecque se situait pour lui au siècle de Périclès et que, de manière cohérente, il portait une attention spéciale à trois auteurs proches selon lui des origines, Homère, Pindare et Eschyle, qu'il considérait en 1795 comme les seuls avec Aristophane à être véritablement des « sources et modèles de l'esprit grec » dans sa plus grande pureté³⁹.

36. « Rom », v. 169-176 et v. 233-240, in HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 149-163, ici p. 154 et p. 156.

37. HUMBOLDT Wilhelm von 1934, lettre n° 21, p. 35-38, ici p. 35-36.

38. *De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier*, § 39 (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 1-24, ici p. 22, et ci-dessous, p. 340-341).

39. Lettre à Schiller du 6 novembre 1795 (SCHILLER Friedrich et HUMBOLDT Wilhelm von 1962, Vol. 1, p. 208-215, ici p. 211). Voir aussi ses lettres à Brinkmann du 26.9.1792 (HUMBOLDT Wilhelm von 1939, p. 28-31) et à Wolf des 23.1.1793 et 22.5.1793 (HUMBOLDT Wilhelm von 1990, p. 27-34 et p. 49-54). Voir à ce sujet STADLER Peter Bruno 1959, p. 63-92.

Avec l'*Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*, sa perspective et sa méthode d'approche se sont modifiées. Dès les premières pages de ce texte, Humboldt souligne le paradoxe qui fait que « la vraie période de décadence de la Grèce », qui selon lui « avait déjà commencé sous le gouvernement de Philippe et d'Alexandre », ait été à la fois celle d'une perte de « liberté intérieure » et d'« indépendance extérieure » d'une part, et d'autre part celle d'un épanouissement culturel sans précédent⁴⁰. Selon Humboldt, déjà « avilie » et « corrompue⁴¹ » quand elle subit les premières attaques auxquelles elle devait succomber, la Grèce avait toutefois conservé un reste de ses vertus antiques et était parvenue au faîte de son développement scientifique et littéraire. Ceci explique que vaincue à l'extérieur, elle ait finalement dominé son dominateur de l'intérieur, par sa culture supérieure que les Romains se sont appropriée et nous ont ainsi transmise.

L'opposition entre vie intérieure et vie extérieure d'une nation joue un rôle fondamental dans la conception de l'histoire occidentale qui sous-tend l'*Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*. Celle-ci repose sur l'idée d'une complémentarité entre l'esprit grec et l'esprit romain, ce que reflète le choix du titre de l'ouvrage projeté, référence claire à Gibbon :

Mon projet, auquel Démosthène m'a conduit, est d'écrire une histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques, mais de considérer ce point comme le point central d'importance universelle de toute l'histoire dont nous avons connaissance. Car il me semble que de même que la décadence de Rome (comme Gibbon l'a très bien montré) est un point central pour tout ce qui chez nous est extérieur, lois, constitution politique, religion, etc., de même celle de la Grèce l'est pour tout ce qui est intérieur, art, philosophie, science, manière de penser. Mon ouvrage doit donc répondre aux trois questions suivantes : comment l'esprit grec est-il apparu ? Comment a-t-il influé d'abord sur les Romains, puis sur nous ? Et étant donné cette influence, que peut-on en faire maintenant ? En même temps, je ne peux pas nier que je souhaiterais dresser un monument à la pauvre Allemagne en ruines, parce que, c'est ma conviction depuis bien longtemps, il n'y a que la greffe de l'esprit grec sur l'esprit allemand

40. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 74, et ci-dessous, p. 398.

41. *Ibid.*, p. 75, et ci-dessous, p. 400.

qui puisse donner à l'humanité les conditions de sa progression, sans stagnation⁴².

C'est donc du fait de son intérêt pour les hommes de son temps, et plus particulièrement pour l'Allemagne divisée et soumise à la domination napoléonienne, que l'histoire de la Grèce postérieure à l'apogée du siècle de Périclès mérite d'être étudiée, et ce de deux points de vue : d'une part, dans une perspective historique permettant d'envisager le présent dans toute son épaisseur et de construire l'avenir, et, d'autre part, dans celle d'une comparaison entre une époque passée et l'époque actuelle d'où l'on puisse tirer des leçons pour le présent et l'avenir. Humboldt adopte une perspective historique large : la culture grecque ne lui apparaît pas seulement comme la base de notre civilisation, mais comme « l'âme » d'une période de l'histoire humaine qui présente une unité et une cohérence intérieure et qui s'étend d'un passé reculé, dont les témoignages connus les plus anciens remontent aux anciens Égyptiens et aux peuples du Proche-Orient, jusqu'à l'époque actuelle⁴³. Et comme l'apogée de la culture grecque coïncide avec le début du déclin de la Grèce, cette période constitue un « point de référence confortable pour embrasser du regard l'ensemble de notre histoire⁴⁴ ». C'est à partir d'elle que s'est formée la « vie intérieure » de l'époque moderne, de même que sa « vie extérieure » trouve sa source dans la décadence de Rome.

D'autre part, comme la croissance et la décadence d'une nation sont des phénomènes moraux, écrire leur histoire revient à développer un raisonnement prenant en compte cet aspect moral ; ce n'est

42. « Mein Plan, auf den ich auch durch den Demosthenes gekommen bin, ist eine Geschichte des Verfalls und Unterganges der Griechischen Freistaaten zu schreiben, aber diesen Punkt als den welthistorischen Mittelpunkt aller uns bekannten Geschichte zu betrachten. Denn es scheint mir, dass, so wie der Untergang Roms (wie Gibbon sehr gut gezeigt hat) ein Mittelpunkt für alles Aeussere bei uns, Gesetze, Staatsverfassung, Religion u.s.f., ebenso der von Griechenland es für alles Innere, Kunst, Philosophie, Wissenschaft, Gesinnung ist. Mein Werk umfasst also die drei Aufgaben : wie Griechischer Geist entstanden ist ? Wie er erst auf die Römer und dann auf uns gewirkt hat ? Und zu was er sich jetzt in dieser Wirkung verarbeiten liesse ? Zugleich kann ich nicht läugnen, dass ich dem armen, zerrütteten Deutschland ein Monument setzen möchte, weil, meiner langgehegten Ueberzeugung nach, Griechischer Geist auf Deutschen geimpft, erst das giebt, worin die Menschheit, ohne Stillstand, vorschreiten kann. » (HUMBOLDT Wilhelm von 1934, lettre n° 23, p. 41-43, ici p. 41-42).

43. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 86, et ci-dessous, p. 410-411).

44. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 86, et ci-dessous, p. 411).

donc pas de l'histoire « pure ». En outre, le tableau de la décadence des républiques grecques doit permettre d'éclairer « l'influence de l'esprit grec sur les périodes ultérieures » et la relation des Modernes à l'Antiquité. Mais ces deux derniers points concernent tout particulièrement les Allemands, car comme Humboldt l'a déjà évoqué dans sa correspondance :

Les Allemands ont le mérite incontestable d'avoir été les premiers à saisir fidèlement et à ressentir profondément la culture grecque ; mais en même temps se trouvait déjà préformé dans leur langue le moyen mystérieux de répandre son influence bienfaisante, bien au-delà du cercle des érudits, dans une partie considérable de la nation. Les autres nations n'y ont jamais aussi bien réussi, ou du moins n'ont-elles pas démontré de la même manière leur familiarité avec les Grecs dans des commentaires, des traductions, des imitations, ni (ce qui importe le plus) dans la transmission de l'esprit de l'Antiquité au leur. C'est pourquoi depuis lors, le lien qui unit les Allemands aux Grecs est incomparablement plus solide et plus étroit que celui qui les rattache à toute autre époque ou toute autre nation, même bien plus proche d'eux⁴⁵.

Conformément aux deux perspectives complémentaires annoncées par Humboldt, cette perspective historique qui relie diachroniquement la Grèce antique et l'Europe — ou l'Allemagne — est complétée par une comparaison entre deux objets culturels pris chacun de manière statique :

[...] l'Allemagne (que les lecteurs étrangers veuillent bien excuser le côté glorieux de cette comparaison en considérant ce qu'elle a de mélancolique) présente par sa langue, la pluralité de ses aspirations, la simplicité de son état d'esprit, sa constitution fédérale et ses récentes vicissitudes, une ressemblance indéniable avec la Grèce⁴⁶.

Durant l'occupation napoléonienne et les « guerres de libération » menées en Allemagne, ces deux motifs, que Humboldt fut l'un des premiers à formuler, furent repris et développés à foison, souvent dans un sens antifrançais, et devinrent des lieux communs

45. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 87, et ci-dessous, p. 412).

46. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 88-89, et ci-dessous, p. 413).

de ce « mythe grec allemand » qui contribua à la formation de l'identité nationale allemande au cours du XIX^e siècle⁴⁷.

Par son ouvrage, Humboldt souhaite notamment montrer que :

[...] l'avisement ne fut qu'en partie responsable de la décadence de la Grèce, dont la raison plus cachée était en réalité que le Grec possédait une nature trop noble, trop délicate, trop libre et trop humaine pour fonder alors une constitution politique, qui à cette époque, aurait nécessairement posé des limites à l'individualité⁴⁸ [...].

Il analyse en diplomate et en homme politique le système de relations des États antiques et le compare à celui des États modernes pour montrer tout ce qui l'en sépare. Sa thèse centrale est que la défaite des Grecs face à leurs envahisseurs ne fut pas due à un manque de ténacité dans le combat, mais au fait qu'il leur manquait une constitution commune solide et durable. Selon Humboldt, les États antiques étaient isolés et très différents les uns des autres : ils n'avaient que très peu de liens entre eux, même pour le commerce, et leur système de colonies, qui seul aurait pu produire quelque chose de comparable à nos constitutions politiques modernes, était trop faible pour faire plus que favoriser le commerce, l'éducation et la culture et pour exercer une force politique. L'équivalent de ce que l'Europe vit naître au XVIII^e siècle, un système de relations diplomatiques et de traités de paix visant à préserver un certain équilibre de forces entre les États et l'indépendance de chacun d'entre eux, n'existait qu'à l'intérieur de la Grèce, mais rien de tel ne réglait les relations extérieures des États grecs avec les autres États. Ils se trouvaient donc à la merci des incursions de hordes barbares imprévisibles et dévastatrices. Pour y faire face efficacement, ils auraient eu besoin d'une « éducation purement politique qui leur fût propre » et d'une « éducation des citoyens », « nécessaire » pour « préserver la constitution intérieure⁴⁹ ». Mais ce qui existait à Rome, la soumission de l'individu à sa fonction dans l'État, le Romain étant guerrier, juge, homme d'État ou agriculteur avant d'être citoyen, n'était pas acceptable dans une cité

47. Voir à ce sujet LANDFESTER Manfred 1996, en particulier p. 208-209, et ANDURAND Anthony 2013, en particulier p. 50-62 et p. 77-117.

48. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 73, et ci-dessous, p. 397).

49. *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 82, et ci-dessous, p. 405 et p. 406)

grecque comme Athènes, car les Athéniens étaient trop nobles et trop libres pour accepter de telles restrictions imposées au libre développement de l'individu: ce qui fit leur grandeur causa aussi leur perte. Humboldt montre ainsi comment la Grèce postclassique peut être pour les modernes, et en particulier pour les Allemands, un exemple qui leur serve à la fois de mise en garde (du fait de la décadence dont elle fut en partie responsable) et d'encouragement (du fait de la constance et de l'opiniâtreté avec lesquelles elle ne cessa de combattre pour sa liberté). Son étude offre des clés pour comprendre les rapports entre Antiquité et époque moderne, à la fois d'un point de vue de comparaison entre deux périodes prises chacune dans leur synchronie, et d'un point de vue proprement historique et de philosophie de l'histoire, puisqu'elle représente un maillon décisif dans le passage entre deux périodes très distinctes d'une même grande époque de l'histoire humaine.

Malgré l'énergie avec laquelle il avait entrepris son ouvrage, l'ampleur de ses travaux préparatoires et l'enthousiasme avec lequel il envisageait de passer le reste de sa vie à s'y consacrer, Humboldt n'acheva pas son *Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*. Les tâches politiques qui lui incombèrent dans les années suivantes et sa concentration croissante sur les questions linguistiques expliquent que l'introduction même soit restée à l'état de fragment. Mais comme beaucoup d'autres projets de Humboldt, et ainsi qu'il le constatait lui-même dès sa jeunesse, il s'agissait d'une entreprise si vaste que l'on ne peut s'étonner du destin qui la frappa. L'introduction qu'il rédigea partiellement commence par poser la question de l'origine de l'esprit grec, des particularités propres au caractère grec et de ce qui fait son importance pour les modernes. Comme le montrent des notes préparatoires de Humboldt, elle aurait dû se poursuivre par un développement consacré aux « causes qui firent que les Grecs parvinrent aux supériorités de leur caractère moral et à l'apogée de leur puissance politique », puis par un autre dédié aux « circonstances qui préparèrent progressivement la décadence politique des Grecs et avec elle, le déclin de leur caractère moral⁵⁰ ». L'ouvrage lui-même aurait dû comprendre,

50. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 392.

après la préface et l'introduction consacrée à la « description de la Grèce » et à « sa situation immédiatement avant Philippe », deux grandes parties et une conclusion. La première partie aurait compris trois chapitres traitant successivement de la « période de Philippe et d'Alexandre », de celle « des généraux d'Alexandre et des rois macédoniens ultérieurs », et de celle « des Romains » ; la seconde aurait été constituée de deux chapitres consacrés respectivement à l'« influence des Grecs sur les Romains » et « sur les nations modernes⁵¹ ».

L'ampleur sans doute excessive du projet de Humboldt, l'orientation progressive de ses intérêts vers des questions linguistiques et ses responsabilités politiques peuvent expliquer qu'il n'ait pas mené à bien l'étude qui semblait pourtant lui tenir tant à cœur. Mais peut-être l'inachèvement de cet ouvrage est-il aussi, voire surtout, la conséquence de la tension entre la « vision historique » et la « vision idéale » des Grecs, pour citer son texte *Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci*, qui peut être considéré comme une esquisse de l'introduction de *l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques*. Dans les écrits de Humboldt sur l'Antiquité, l'étude historiographique vient toujours après l'exposé philosophique. Elle a pour fonction de fournir des preuves, de nuancer ou d'infirmer le propos général concernant le caractère des Grecs, qui apparaît comme une réalité présente dès le départ et intemporelle. Humboldt ne cherche pas d'explication historique, il ne croit pas pouvoir y trouver les causes des phénomènes⁵². Affirmant explicitement : « Les Grecs, pour nous, ne sont pas seulement un peuple utile à connaître historiquement, mais un idéal⁵³ », croyant déceler une similitude indéniable entre la Grèce et l'Allemagne du point de vue de la langue, de la diversité de leurs aspirations, de leur simplicité, de leur constitution fédérale et de leur destinée, Humboldt préserve l'idéal qui lui donne une ligne de conduite. Si au cours du XIX^e siècle, la méthode historique et critique amena philologues et historiens à réviser l'idéal grec formé par

51. HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 392.

52. C'est ainsi qu'à la question « comment il se fait que cette forme d'humanité d'une beauté ravissante a fleuri seulement en Grèce », Humboldt répond simplement par la formule : « Il en fut ainsi parce qu'il en fut ainsi. » (*Le Latium et l'Hellade* : HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 58, et ci-dessous, p. 380).

53. *Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci*, I (HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 2, p. 65, et ci-dessous, p. 387).

les classiques et les néo-humanistes, Humboldt semble bien avoir maintenu sa réflexion dans la tension entre ces deux tendances. Conscient du caractère fragile de son idéal, il le préserve cependant comme une construction de l'esprit qui permet peut-être de fuir la réalité, mais surtout de garder espoir.

Références des ouvrages cités

ANDURAND Anthony 2013

ANDURAND Anthony, *Le Mythe grec allemand. Histoire d'une affinité élective*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

COUTURIER-HEINRICH Clémence 2012

COUTURIER-HEINRICH Clémence, « La traduction "métrique" selon Wilhelm von Humboldt », in HUMBERT-MOUGIN Sylvie et LECHEVALIER Claire (dir.), *Le Théâtre antique entre France et Allemagne (XIX^e-XX^e siècles). De la traduction à la mise en scène*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2012, p. 45-62.

DEHRMANN Mark-Georg et SPOERHASE Carlos 2011

DEHRMANN Mark-Georg et SPOERHASE Carlos, « Die Idee der Universität. Friedrich August Wolf und die Praxis des Seminars », *Zeitschrift für Ideengeschichte* 5.1 (2011), p. 105-117.

DIERSE Ulrich 1977

DIERSE Ulrich, *Enzyklopädie. Zur Geschichte eines philosophischen und wissenschaftstheoretischen Begriffs*, Bonn, Bouvier Verlag, 1977.

FORNARO Sotera 1996

FORNARO Sotera, « Lo "studio degli antichi". 1793-1807 », *Quaderni di storia* 43 (janvier-juin 1996), p. 109-155.

GOETHE Johann Wilhelm von, HUMBOLDT Alexander von et HUMBOLDT Wilhelm von 1876

Goethe's Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt (1795-1832). Im Auftrag der von Goethe'schen Familie herausgegeben von F. Chr. Bratranek, Leipzig, F.A. Brockhaus, 1876.

HUMBOLDT Wilhelm von 1934

Wilhelm von Humboldts Briefe an Johann Gottfried Schweighäuser, éd. par Albert Leitzmann, Jena, Verlag der Frommannschen Buchhandlung (Walter Biedermann), 1934.

HUMBOLDT Wilhelm von 1939

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Karl Gustav von Brinkmann*, éd. par Albert Leitzmann, Leipzig, Verlag Karl W. Hiersemann, 1939.

HUMBOLDT Wilhelm von 1990

HUMBOLDT Wilhelm von, *Briefe an Friedrich August Wolf*, éd. par Philipp Mattson, Berlin, De Gruyter, 1990.

HUMBOLDT Wilhelm von 2000

HUMBOLDT Wilhelm von, « Introduction à l'Agamemnon », traduit par Denis Thouard, in *Wilhelm von Humboldt, Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Seuil (Points bilingues), 2000, p. 33-47.

HUMBOLDT Wilhelm von 2002

HUMBOLDT Wilhelm von, *Werke in fünf Bänden*, éd. par Andreas Flitner et Klaus Giel, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2002.

HUMBOLDT Wilhelm von 2004.

HUMBOLDT Wilhelm von, « Fragment d'une autobiographie », in *id., De l'esprit de l'humanité et autres essais sur le déploiement de soi*, traduit par Olivier Mannoni, Charenton, Éditions Premières Pierres, 2004.

HUMBOLDT Wilhelm von et SCHILLER Friedrich 1962

Der Briefwechsel zwischen Friedrich Schiller und Wilhelm von Humboldt, éd. par Siegfried Seidel, 2 vol., Berlin, Aufbau-Verlag, 1962.

LANDFESTER Manfred 1996

LANDFESTER Manfred, « Griechen und Deutsche: Der Mythos einer "Wahlverwandtschaft" », in BERDING Helmut (éd.), *Studien zur Entwicklung des kollektiven Bewußtseins in der Neuzeit. 3. Mythos und Nation*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Taschenbuch Verlag, 1996, p. 198-219.

OSTERKAMP Ernst 2014

OSTERKAMP Ernst, « "Latium und Hellas". Wilhelm von Humboldt et l'Antiquité classique », in SAVOY Bénédicte et BLANKENSTEIN David (dir.), *Les frères Humboldt, l'Europe de l'Esprit*, Paris, PSL-Jean Pierre de Monza, 2014, p. 57-67.

QUILLIEN Jean 1983

QUILLIEN Jean, *G. de Humboldt et la Grèce. Modèle et histoire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1983.

QUILLIEN Jean 1991

QUILLIEN Jean, *L'anthropologie philosophique de G. de Humboldt*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1991.

RIEDEL Volker 2006

RIEDEL, Volker, « Der Anteil Roms am Antikebild Wilhelm von Humboldts », in Winckelmann-Gesellschaft (éd.), *Italien in Preußen — Preußen in Italien*, Stendal, Winkelmann-Gesellschaft, 2006, p. 53-61.

SCHILLER Friedrich et KÖRNER Christian Gottfried 1892

Briefwechsel zwischen Schiller und Körner. Von 1784 bis zum Tode Schillers. Mit Einleitung von Ludwig Geiger, Stuttgart, Cotta, [1892].

STADLER Peter Bruno 1959

STADLER Peter Bruno, *Wilhelm von Humboldts Bild der Antike*, Zurich, Stuttgart, Artemis-Verlag, 1959.

WOLF Friedrich August 1807/1986

WOLF Friedrich August, *Darstellung der Altertumswissenschaft nach Begriff, Umfang, Zweck und Wert*, Réimpression, Weinheim, VCH, 1986.

De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier

1.

L'étude des vestiges de l'Antiquité — littérature et œuvres d'art — présente une double utilité, matérielle et formelle. Une utilité *matérielle*, en procurant aux autres sciences la matière qu'elles retravaillent. En tant que telle, cette étude, et donc les sciences humanistes¹, sont des sciences auxiliaires des autres, et cette utilité, aussi importante qu'elle puisse être en soi, leur est à proprement parler étrangère.

2.

L'utilité *formelle* peut à son tour être de deux sortes: premièrement, on peut observer les vestiges de l'Antiquité en eux-mêmes et comme des œuvres du genre dont ils relèvent, et donc diriger son regard exclusivement vers eux; et deuxièmement, on peut les observer comme des œuvres de la période dont ils proviennent et porter son regard vers leur auteur² (1). La première *utilité* est d'ordre *esthétique*; elle est d'une grande importance, mais n'est pas la seule. On a souvent cru qu'elle était la seule, ce qui est la source de nombreux jugements erronés sur les Anciens.

(1) Là encore, j'opère une distinction.

1. W : Mieux : littérature classique ancienne. Ainsi l'histoire, par exemple, peut être une science auxiliaire pour la science médicale ou la jurisprudence. Ainsi la science médicale peut devenir à son tour subsidiaire pour la littérature ancienne elle-même. Ainsi tout — comme dans le monde — moyen et fin. [Les notes de Friedrich August Wolf, Carl von Dalberg et Friedrich Schiller sont indiquées respectivement par les lettres W, D et S. Sur ces annotations, voir la présentation ci-dessus, p. 289-313. S. M.]

2. W : Ce que fait spécialement l'histoire externe de la littérature.

3.

Quand on observe les vestiges de l'Antiquité en s'intéressant à leurs auteurs, on acquiert la *connaissance* des Anciens eux-mêmes, ou *de l'humanité dans l'Antiquité*. C'est ce point de vue qui sera exclusivement pris en compte dans les propositions qui suivent, d'une part à cause de son importance intrinsèque, d'autre part parce qu'on l'adopte assez rarement.

4.

L'étude d'une nation présente simplement tous les avantages que l'histoire procure en général: par les exemples d'actions et d'événements qu'elle offre, elle étend la connaissance de l'homme, aiguise le jugement, élève et améliore le caractère. Mais elle fait davantage encore. Comme elle ne se contente pas de suivre le fil d'événements successifs, mais s'efforce au contraire de scruter l'état et la situation entière de cette nation, elle livre en quelque sorte une *biographie* de cette dernière.

5.

Ce qui distingue une telle biographie, c'est principalement le fait que, en dressant un tableau d'ensemble de l'état politique, religieux et domestique de la nation, *on déploie le caractère de celle-ci sous tous ses aspects, et dans toute sa cohérence, on examine en détail non seulement les relations réciproques que ses traits de caractère particuliers entretiennent les uns avec les autres, mais aussi leurs rapports avec les circonstances extérieures, causes ou conséquences*; et les avantages liés à cette caractéristique distinctive d'une telle étude sont l'objet exclusif de mon propos, tous les autres, qui sont plus souvent évoqués, étant passés sous silence.

6.

On considère ordinairement que la connaissance de l'homme est nécessaire seulement pour le commerce avec autrui, et l'on nomme ordinairement connaissance de l'homme le fait d'avoir

observé un grand nombre d'êtres humains individuels et d'avoir acquis par là de l'habileté à deviner leurs intentions intérieures d'après leurs actions extérieures et, inversement, à les déterminer à des actions par des motivations qu'on leur donne artificiellement; dans une certaine acception politique du terme, l'un et l'autre peuvent être vrais. Mais au sens philosophique, la connaissance de l'homme — connaissance de l'être humain en général comme des individus réels pris un par un — ne peut pas signifier autre chose que *la connaissance des diverses forces intellectuelles, affectives et morales de l'être humain, des modifications qu'elles acquièrent l'une par l'autre, des types possibles de leurs rapports corrects et incorrects, de la relation que les circonstances extérieures ont avec elles*, de l'effet que celles-ci doivent inévitablement produire dans une disposition d'esprit donnée, et des effets qu'elles ne peuvent jamais produire, bref *des lois qui déterminent la nécessité des transformations effectuées de l'intérieur et la possibilité de celles qui sont effectuées de l'extérieur*. Cette connaissance est, ou plutôt le fait d'y aspirer — car ici, il est seulement possible d'y aspirer — conduit vers la vraie connaissance de l'homme, et ceci est (à une différence près: le degré d'extension et d'intensité) indispensable à tout être humain en tant que tel, fût-il même totalement isolé des autres hommes.

7.

Tout d'abord — pour commencer par le plus facile — pour *l'homme qui agit*, auquel j'opposerai ensuite celui qui s'occupe uniquement d'idées, puis de même, à tous deux, celui qui se consacre aux jouissances de la vie. Toute vie pratique, des relations qu'on entretient dans la société la plus insignifiante jusqu'au gouvernement de l'État le plus grand, se rapporte plus ou moins directement à l'être humain; et qui est vraiment conscient de sa dignité morale n'oubliera en aucune de ces circonstances le but suprême de toute moralité, qui est l'ennoblissement et la formation croissante de l'être humain. Pour cela,

cette connaissance lui est indispensable, d'une part afin de servir ce but, et d'autre part, dans le cas où son activité est si hétérogène (même s'il peut en exister de très estimables de cette sorte) qu'elle lui impose nécessairement des limitations à certains égards, afin que ces limitations restent cependant toujours aussi réduites que possible. Elle lui enseigne ainsi ce que moralement, il a le droit d'entreprendre, et ce que politiquement, il peut entreprendre avec succès, et dirige ainsi son entendement. — Mais aussi, en second lieu, sa volonté, car elle seule engendre la vraie estime pour l'être humain. Toutes les imperfections peuvent être ramenées à des rapports disproportionnés entre les forces. En montrant l'ensemble, cette connaissance a pour effet de supprimer en quelque sorte ces disproportions, et de faire apparaître à la fois la nécessité qui les a produites et la possibilité de les corriger, de sorte que l'individu considéré précédemment de manière unilatérale est comme élevé à une classe supérieure par cette vision d'ensemble panoramique.

8.

Qui s'occupe d'idées est — puisque je peux m'épargner ici la précision des divisions logiques — historien au sens le plus large du terme, ou philosophe, ou artiste. C'est peut-être l'*historien*, dans la mesure où je fais abstraction de l'historien au sens le plus propre du terme (celui qui décrit les hommes et leurs actions) qui a le moins besoin de cette connaissance. Cependant, si même le chercheur qui étudie la partie de la nature la moins douée de similitude avec l'homme ne veut pas seulement énumérer les phénomènes externes, mais aussi déceler leur structure interne, il lui est absolument impossible de se passer totalement de la connaissance de l'homme. Car non seulement toutes nos idées d'organisation proviennent à l'origine de l'être humain; mais il règne aussi dans toute la nature une analogie des formes externes comme de la structure interne. La manière dont l'organisation de la nature inanimée est constituée ne peut donc pas non plus être pénétrée sans connaissance physiologique de l'être

humain, et celle-ci est à son tour impossible sans connaissance psychologique; et inversement, à mesure que s'accroît cette dernière, on pénètre avec plus d'acuité la première, quoiqu'à un degré souvent très faible. Enfin, je dois faire remarquer que j'omets ici totalement de considérer la cohérence de la nature dans son ensemble, et la relation que la nature inanimée entretient avec celle de l'homme — qu'aucun grand connaisseur de la nature ne négligera — de même que mon intention générale est de tenter seulement d'éclairer d'un jour plus limpide ce qui est en soi moins clair.

9.

Fidèle à ce principe, je ne m'arrête, en ce qui concerne le *philosophe*, que sur le métaphysicien le plus abstrait. Mais s'il doit lui aussi mesurer toute la faculté de connaître, si de plus, pour passer de la sphère des phénomènes à celle des êtres véritables, il n'y a pas d'autre chemin que celui de la raison pratique, si seules la liberté et la nécessité d'une loi qui s'impose de manière générale peuvent conduire à des preuves des principes les plus importants, suprasensibles, alors l'observation la plus variée des forces humaines mêlées à des degrés toujours divers ne peut que faciliter considérablement cette activité aussi, et montrer le plus sûrement ce qui est général et qui se conserve à l'identique dans tous les mélanges.

10.

Le but unique de l'*artiste* est la beauté. La beauté est le plaisir général, nécessaire et pur que l'on prend à un objet sans concept. Un plaisir qui ne peut pas être suscité de force par la conviction et qui doit pourtant s'imposer, qui doit être général, et dont l'objet ne charme pas par son concept, doit nécessairement se rapporter à la disposition d'esprit totale de celui qui le ressent, dans sa plus grande individualité, comme le montre déjà la diversité infinie des jugements de goût. Qui veut produire ce plaisir doit donc avoir en quelque sorte identifié son propre être

avec les êtres les plus raffinés et les plus divers, et comment cela serait-il possible sans étude approfondie et assidue³? — Même abstraction faite de cette remarque, qui fournit certes une preuve générale, mais est aussi relativement abstraite, l'artiste fait en quelque sorte partie de la classe des hommes pratiques et a d'autant plus besoin de tout ce qui est indispensable à ces derniers qu'il agit directement sur ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble. Ainsi, c'est non seulement pour agir moralement en tant qu'être humain, mais aussi avec succès en tant qu'artiste, qu'il doit connaître profondément l'objet sur lequel il agit. — Enfin, ce qu'il fait consiste soit à exprimer soit à dépeindre. Cela se rapporte dans le premier cas uniquement et directement, et dans le second cas (puisqu'autrement on ne comprendrait pas ce qu'il dépeint) indirectement à la sensibilité, et cette dernière — et en général l'homme en tant qu'il ressent des émotions — reste donc toujours son sujet d'étude principal.

11.

Enfin il n'y aurait à proprement parler rien à dire de *celui qui se consacre aux jouissances de la vie*, puisque les caprices de la jouissance n'admettent aucune règle. Mais je me place ici, ainsi qu'il convient, non pas exactement dans la situation des êtres humains les plus nobles, mais dans celle de tout être humain dans ses moments les plus nobles. Or dans ces moments, les joies de l'espèce la plus élevée sont celles que l'on acquiert de soi-même et grâce à autrui par l'observation de soi-même, par le commerce avec les autres dans toutes ses nuances, par l'amitié, par l'amour. Plus elles sont élevées, plus elles sont rapidement détruites en l'absence de compréhension aigüe de l'être véritable d'autrui et de soi-même⁴. Mais une telle compréhension n'est

3. D : Les génies artistiques et poétiques comme Shakespeare, Ossian, Homère et tant d'autres n'étaient pas formés par une étude assidue. Ces hommes auraient gagné en accomplissement par une étude assidue, mais en force, ils auraient perdu quelque chose. Toutefois, je suis persuadé que leurs œuvres seraient devenues plus parfaites — s'ils avaient étudié davantage, mais pas trop. L'étude excessive de modèles étrangers rend timoré; et l'étincelle du génie propre s'éteint ensuite.

4. D : Le goût du connaisseur d'art à la pensée profonde et investigatrice est plus fin et plus

jamais possible sans étude approfondie de l'homme en général. — À ces joies viennent s'associer à juste titre celles que procure la jouissance esthétique des œuvres de la nature et de l'art. Celles-ci produisent leur effet principalement par les émotions qu'elles suscitent, et qui sont éveillées par les formes extérieures comme par des symboles. Or plus l'étude de l'homme a fourni de visions vivantes d'émotions humaines possibles, plus l'âme est réceptive à un grand nombre de formes extérieures. — Puisque j'ai déjà évoqué précédemment la jouissance qui tire sa source de l'activité propre en traitant de cette activité même (§7-10), il ne me reste plus à parler que de la jouissance sensible. Mais celle-ci aussi se démultiplie, s'élève et se raffine à mesure que l'imagination lui associe le riche spectacle de la variété qu'elle peut acquérir en fonction des différences individuelles de ceux qui la ressentent, et à mesure qu'elle réunit ainsi en quelque sorte plusieurs individus en un. — Enfin, par une telle vision, le sentiment du malheur réel diminue aussi. La souffrance, comme le vice, n'est à proprement parler que partielle. Qui a l'ensemble devant les yeux voit qu'il élève là-bas quand il abat ici.

12.

Jusqu'à présent, je me suis appliqué à considérer l'homme en le divisant en énergies particulières. Mais même si la connaissance dont je parle ici ne se montrait indispensable en aucune d'elles, elle prouverait justement sa valeur par le fait *qu'elle est particulièrement nécessaire pour unir les aspirations particulières en un seul tout et, précisément, en l'unité du but le plus noble, la formation la plus élevée, la mieux proportionnée de*

sûr que le goût de celui qui s'est toujours abandonné aux impressions que les objets éveillaient en lui par leurs effets aléatoires et la prédisposition intérieure de son être propre. Mais le sentiment du premier sera dans bien des cas moins fervent, moins vif, que le sentiment du second. Dans l'obscurité et l'indétermination de ses concepts, ce dernier accorde une valeur infinie à l'objet aimé. L'étude montre au premier, par la comparaison et la recherche, les limites et les imperfections de l'objet aimé, la magie de la passion a disparu ; son entendement a gagné en connaissance ; son cœur a perdu en sensibilité. Pour ce qui est de la calme satisfaction, il en a gagné par l'étude. Car les connaissances conduisent à la vérité ; la passion, à des erreurs abyssales. Et c'est pourquoi l'étude de l'homme est recommandable.

*l'homme*⁵. Car occuper des aspects particuliers de la force a aisément pour effet de diminuer l'attention que l'on porte à l'utilité de cette occupation, en tant qu'énergie, et d'augmenter excessivement celle qu'on porte à l'utilité de ce qui est produit, en tant qu'*ergon*, et seule la contemplation fréquente de l'homme dans la beauté de son unité ramène le regard distrait vers la vraie fin à viser.

13.

Ainsi cette connaissance, quand elle est acquise, agit comme un matériau ; mais tout aussi salutaire, et peut-être encore plus salutaire, est l'action exercée par ce qui est comme *sa forme, la manière de l'acquérir*. Pour saisir dans son unité le caractère d'un être humain, et plus encore celui d'une nation, dont la pluralité est encore plus grande, il faut se mettre soi-même en mouvement en réunissant ses forces⁶. Celui qui s'emploie à comprendre doit toujours se rendre d'une certaine manière semblable à ce qu'il veut comprendre. Il en résulte donc plus d'exercice dans la tension équilibrée de toutes les forces, un exercice qui excelle tant à former l'homme. — Qui s'occupe avec assiduité de cette étude saisit en outre une variété infinie de formes, et c'est ainsi que s'arrondissent en quelque sorte les angles de la sienne propre⁷,

5. S : Ce que l'expérience nous donne sans cesse l'occasion de remarquer ne vaudrait-il pas aussi à peu près pour le progrès de la culture humaine ? Or on remarque ici 3 moments. 1. L'objet est tout entier devant nous, mais confus et indistinct. 2. Nous séparons des caractéristiques particulières et différencions. Notre connaissance est *claire* mais fragmentée et bornée. 3. Nous relions ce qui est séparé et le tout est de nouveau devant nous, mais maintenant il n'est plus confus, mais éclairé de toutes parts. Les Grecs étaient dans la première période. Nous sommes dans la deuxième. La troisième est donc encore à espérer, et alors on ne souhaitera plus non plus le retour des Grecs.

6. D : Pour le professeur qui enseigne les sciences humanistes, un Wolf, un Ernesti, etc., cette étude est l'activité principale — pour un homme actif dans les affaires publiques ou privées, elle est, me semble-t-il, secondaire. La réflexion assidue peut devenir un plaisir passionné ; et dans ce cas l'efficacité de l'homme qui s'occupe d'affaires pratiques est affaiblie. La littérature est pour lui aussi une science auxiliaire ; mais tout ce dont il a besoin, il peut l'avoir appris dans sa jeunesse. Et tout au plus est-ce pour lui un délassement agréable pendant les heures qui lui restent et parfois une manière de fortifier son esprit ; mais pas une étude assidue.

7. D : Si tous les angles sont arrondis tout deviendra lisse, rond et uniforme. En cela, l'art de la formation est comparable à l'art du ciseleur ; ce qui embellit < la forme du > diamant, c'est qu'il acquiert de nombreuses facettes sans être totalement arrondi. Passer trop de temps à imiter et

et celle-ci, unie à celles qui viennent de l'extérieur, en engendre toujours et sans fin de nouvelles. — Ainsi, c'est justement ce qui rendrait toute autre connaissance déficiente qui fait que la connaissance de l'homme est salutaire : que, sans pouvoir jamais être totalement atteinte, elle contraint à une étude incessante ; et c'est ainsi que l'humanité la plus élevée s'atteint par l'étude la plus approfondie de l'homme.

14.

L'étude considérée jusqu'ici, celle de l'être humain en général à partir du caractère d'une nation individuelle, en se fondant sur les monuments qu'elle a laissés, peut certes être menée jusqu'à un certain point sur n'importe quelle nation, mais elle pourra être conduite particulièrement loin en fonction des quatre facteurs suivants :

1) *selon que les vestiges qui nous restent d'une nation sont un décalque fidèle de son esprit et de son caractère, ou non.* Tout produit de la science ou de l'art a sa perfection propre, déterminée par sa nature et en quelque sorte objective, idéale⁸ ; toutefois, même lorsqu'on s'approche le plus de cette perfection, l'individualité de l'esprit qui le crée ne s'y imprime que plus ou moins ; mais elle le fait surtout là où la recherche de cette perfection est la moins intentionnelle. C'est pourquoi la valeur objective et l'individualité d'un produit de l'esprit sont souvent inversement

à s'introduire en pensée dans des mentalités et des œuvres d'art étrangères efface totalement la spécificité du caractère. Ici aussi est *modus in rebus*. Scaliger, Casaubon, Salmasius étaient les plus grands humanistes. Les écrits qu'ils concevaient d'eux-mêmes étaient de qualité très moyenne. » [La citation latine se trouve dans : Horace, *Satires*, I, 1, 106. S. M.].

8. D : Ne serait-il pas vrai que chacun doit étudier tout spécialement la nation sur laquelle il veut, comme professeur, écrivain, homme actif dans les affaires publiques ou privées ou père de famille, exercer une influence ? Sinon il lui arriverait la même chose qu'au célèbre Reisken qui savait comment était l'Arabie mais ne connaissait pas Leipzig où il habitait. À partir de fondements rigoureusement démontrés, il doit composer dans son esprit une représentation raisonnée (image idéale de la pensée) d'après laquelle il juge dans les cas individuels les propriétés particulières. (Ces propriétés sont au fond toujours des perfections ou des imperfections.) L'étude principale en littérature est, me semble-t-il, pour l'Allemand la littérature allemande, pour l'Anglais la littérature anglaise, etc. Certes, la littérature grecque est très souvent un objet de comparaisons pénétrantes et importantes ; mais, incontestablement, jamais le principal.

proportionnelles. Cette différence se remarque le plus nettement dans les produits de l'esprit proprement dits, moins dans les arts, et parmi ceux-ci plus dans les arts fondés sur l'énergie (musique, danse) que dans les arts plastiques (peinture, sculpture).

15.

2) *selon que le caractère d'une nation possède pluralité et unité* — ce qui est au fond la même chose⁹. La grandeur et la beauté de traits de caractère isolés et l'observation de ces derniers ont incontestablement leur utilité, mais celle-ci ne rentre pas dans notre propos. L'étude de l'être humain en général à partir d'un exemple particulier requiert la variété des divers aspects de son caractère, et l'unité de leur liaison en un tout.

16.

3) *selon qu'une nation possède une plus ou moins grande variété de formes diverses*. Ce qui importe donc ici, encore une fois, ce n'est pas tant que la nation dont l'étude doit procurer cette utilité se trouve à un degré particulièrement élevé de formation ou de moralité, mais bien plus qu'elle soit douée d'une sensibilité extérieure et d'une mobilité intérieure assez grandes pour être réceptive à une grande richesse de formes.

17.

4) *selon que le caractère d'une nation est tel qu'il se rapproche le plus du caractère de l'homme en général, lequel, dans quelque situation que ce soit, abstraction faite des différences individuelles, peut et devrait être présent*. Il suffit d'une comparaison superficielle pour faire apparaître des différences de ce type entre nations; il y a des nations qui ont une formation si locale que leur étude est plus l'étude d'une espèce particulière d'êtres humains que celle de la nature humaine en général¹⁰, et

9. S: nécessiterait encore une explication plus précise. La pluralité ne peut pas être déniée à une grande partie de nos contemporains — mais l'unité ?

10. W : Indiens, Chinois.

des nations en lesquelles, à l'opposé, c'est principalement cette nature humaine qui s'exprime. Ce dont je parle peut avoir deux raisons, premièrement le manque d'individualité, l'inconsistance, deuxièmement la simplicité de caractère. Seule cette dernière est salutaire. — L'étude de l'être humain tirerait le plus grand profit de l'étude et de la comparaison de toutes les nations de tous les pays et de tous les temps. Mais outre l'immensité d'une telle étude, ce qui importe est plus le degré d'intensité dans l'étude d'une nation donnée que le degré d'extension dans celle d'une multitude de nations. Ainsi, s'il est recommandé de s'arrêter sur une ou quelques-unes d'entre elles, il est bon de choisir celles qui en représentent en quelque sorte plusieurs autres.

18.

Suivant ces quatre facteurs, les nations antiques sont celles dont l'étude procure le plus abondamment l'utilité dont il est exclusivement question ici, celle de la connaissance et de l'éducation de l'être humain : je vais m'efforcer de le montrer dans ce qui suit. — Ce sont exclusivement les Grecs que je nomme ici antiques, et parmi eux, souvent exclusivement les Athéniens. Si les raisons de ce choix ne se découvrent pas d'elles-mêmes dans la suite du raisonnement, j'en toucherai encore un mot un peu plus loin. — 1^{er} facteur. (14) Les vestiges des Grecs portent en eux les traces les plus nombreuses de l'individualité de leurs auteurs. Les plus importants sont les vestiges littéraires. En eux, c'est d'abord la *langue* qui attire l'attention de l'observateur. Dans une langue, des divergences par rapport à l'individualité des locuteurs apparaissent principalement pour les trois raisons suivantes : 1) l'emprunt de mots ou de locutions à des langues étrangères ; 2) le besoin de désigner des concepts totalement généraux et abstraits auxquels les mots existants se prêtent mal, en employant des expressions soit totalement nouvelles, soit transposées de force — et dans ce cas, moins un peuple possède l'imagination sensitive et créative qui permet de comprendre le concept abstrait sous une image sensible puisée dans la réserve

dont il dispose déjà, plus la divergence de la nouvelle expression est grande; 3) la réflexion sur la nature du langage en général, et l'analogie de sa propre langue en particulier, d'où résultent, principalement dans la syntaxe et la grammaire en général, de nombreuses modifications de ce qui a été introduit par l'usage et qui est lié assez étroitement à l'individualité de la situation des locuteurs. Or les Grecs n'avaient la connaissance générale et intime d'absolument aucun peuple d'une culture relativement élevée qui leur fût antérieur ou voisin¹¹; dans leur langue, il n'y a donc d'étranger que des mots, eux-mêmes en nombre seulement insignifiant par rapport à l'ensemble — on ne trouve du moins pas de trace nette de flexions ni de constructions étrangères. La première raison disparaît donc. Mais il en va de même des deux autres raisons, car en comparaison de la langue, très précocement formée, ce n'est que très tardivement qu'une philosophie un peu déterminée vit le jour, et l'apparition d'une philosophie de la langue fut encore plus tardive¹²; et en ce qui concerne en particulier la deuxième raison, il serait difficile de trouver un peuple ayant autant d'imagination que les Grecs pour créer des expressions métaphoriques. — Des exemples particuliers ayant trait à la formation des mots, aux flexions et aux liaisons de mots pourraient montrer ici combien la langue des Grecs concorde avec leur caractère.

19.

Quant aux produits de l'esprit eux-mêmes, ce sont l'histoire, la poésie (sous laquelle je range ici l'art en général) et la philosophie. — *L'histoire* est en grande partie grecque, et même là où elle ne l'est pas, les historiens grecs les plus anciens sont encore

11. D : L'histoire contient des indices sûrs montrant que les Tyriens ont fait des Grecs sauvages des hommes civilisés.

12. D : En cela, la littérature grecque n'a, me semble-t-il, pas de supériorité particulière; car tous ces traits peuvent, me semble-t-il, être appliqués aussi à la littérature allemande. Qui veut étudier Otfried, les Minnesinger, Bragur, Adlung, Heinatz et d'autres s'en convaincra. L'histoire de la littérature de toute langue de tout peuple a gravi les mêmes étapes.

trop peu habitués à comparer plusieurs peuples¹³ et à distinguer le propre de l'étranger, et aussi trop occupés par tout ce qui concerne leur patrie, pour ne pas laisser très souvent transparaître le Grec. Mais dans l'histoire grecque elle-même, plusieurs circonstances conjointes, au nombre desquelles je compte principalement l'influence plus grande de personnes individuelles dans les affaires publiques, la liaison de la situation religieuse avec la situation politique, et de la situation domestique avec la situation religieuse¹⁴, mais aussi les dimensions restreintes de cette histoire elle-même, qui permettaient d'entrer plus loin dans les détails, et enfin les idées définissant ce qui est remarquable et important, qui étaient restées à un stade plus infantile, font que l'histoire ancienne contient infiniment plus de peintures de caractères et de mœurs que la moderne.

20.

Si la *poésie* et l'histoire doivent être dissociées, cela suppose des idées déjà relativement déterminées concernant la possibilité et l'impossibilité, la vraisemblance et l'invraisemblance: en un mot, cela suppose la critique. Celle-ci ne fut acquise que tardivement par les Grecs, et, tout particulièrement parce que leurs fables avaient partie liée avec la religion et la fierté nationale, plus tard qu'on aurait pu s'y attendre. La poésie et l'histoire sont donc restées très longtemps totalement non dissociées, et quand elles se sont vraiment séparées davantage l'une de l'autre, l'artiste, qui ne travaillait pas tant pour les connaisseurs et les dilettantes des beaux-arts que pour un peuple qui dans l'œuvre d'art, voulait voir non seulement l'art, mais aussi lui-même et sa propre gloire, n'avait pas le loisir de s'éloigner de ce qui pouvait faire impression sur ce peuple et était donc étroitement apparenté à son individualité. D'ailleurs, comment l'artiste aurait-il

13. D: L'historien grec le plus ancien est Hérodote, qui a cherché à comprendre toutes les réalités de tous les peuples et de toutes les contrées.

14. D: Nos anciennes chroniques et nos écrivains du Moyen Âge sont encore bien plus riches en détails caractéristiques; et beaucoup, par exemple les chroniques suisses, ne le cèdent en rien aux récits historiques pour ce qui est des démonstrations de magnanimité.

pu apporter de réelles modifications à la fable sans que celles-ci devinssent à leur tour éminemment grecques, puisqu'il n'avait aucun modèle étranger devant lui¹⁵, et que même la théorie des arts proprement dite ne vit le jour que plus tard? — En outre, chez les Grecs, tous les genres poétiques principaux — épique, tragique, lyrique — avaient leur source dans les mœurs et les institutions publiques, banquets, fêtes, sacrifices, et ils conservèrent ainsi jusqu'aux époques les plus tardives quelque chose de cette origine historique, et non à proprement parler esthétique¹⁶.

21.

La *philosophie* devait porter le minimum de traces de la spécificité de celui qui philosophait. Mais chez les Grecs, la philosophie pratique laissait toujours fortement apparaître le Grec, et la philosophie spéculative le fit aussi au moins pendant très longtemps¹⁷.

Coup d'œil symétrique sur les nations modernes. — Leur langue (18), grandement transformée par les emprunts étrangers et la philosophie. — Chez eux, même l'histoire de la patrie (19), à cause de leur familiarité avec toutes les époques et toutes les régions de la terre, et pour d'autres raisons convergentes, racontée de manière moins individuelle. — Leur poésie (20), presque entièrement prise à une mythologie étrangère, et formée d'après des théories objectives générales. — Leur philosophie (21), abstraite et générale.

15. D : Les Grecs avaient très vraisemblablement des modèles égyptiens devant eux ; lesquels ont apporté élévation du goût et équilibre des proportions à beaucoup d'œuvres, comme l'a montré Winckelmann avec beaucoup de pénétration.

16. D : D'une manière générale, je suis convaincu comme l'auteur que pour ce qui est des beaux-arts, du goût et de la compréhension véritable de ce qu'est la beauté, les Grecs ont atteint un très haut degré de perfection ; et leurs œuvres sont l'objet le plus important d'une étude qui porte principalement là-dessus.

17. D : En philosophie aussi, les Grecs ont emprunté beaucoup aux Égyptiens ; ainsi que Brucker et d'autres l'ont montré. [Selon Leitzmann, il s'agit d'une allusion à BRUCKER Jacob, *Historia critica philosophiae a mundi incunabilis ad nostram usque aetatem deducta*, 5 vol., Leipzig, 1742-1744, Vol. 1, p. 364. S. M.]

22.

2^e facteur. *Le Grec, durant la période où, pour la première fois, nous avons de lui une connaissance assez complète, se trouve encore à un stade de culture très bas.* Dans cette situation, comme les besoins et les moyens de satisfaction ne sont que peu nombreux, on accorde toujours beaucoup plus de soin au développement des forces personnelles qu'à la préparation et à l'utilisation de choses. Le manque de ces ressources auxiliaires rend aussi le développement en question plus nécessaire. Comme il n'y a encore nul motif d'employer certaines facultés plus que d'autres, puisque l'être humain ne fait que suivre le cours de la nature, il s'ensuit que lorsqu'il devient actif ou passif, tout son être est uni dans l'activité, d'autant plus que c'est surtout par les sens qu'il est affecté, et que ce sont justement ceux-ci qui saisissent l'être entier avec le plus de force. *Chez les nations qui se trouvent à un stade de culture inférieur, le développement de la personnalité dans sa totalité est donc relativement plus poussé que chez les nations qui ont atteint un stade supérieur*¹⁸.

23¹⁹.

Mais chez les Grecs, on constate un double phénomène très singulier et peut-être unique dans l'histoire. *Lorsqu'ils présentaient encore beaucoup de traces de la rudesse des nations débutantes, ils possédaient déjà une réceptivité extrême à toutes les beautés de la nature et de l'art, un tact raffiné et un goût sûr, non de la critique, mais de la sensibilité, et même s'il se trouve des instances qui parlent contre ce tact et ce goût, du moins cette sensibilité et cette réceptivité sont-elles indéniables; et inversement, lorsque la culture s'était déjà élevée à un très haut degré, il se conserva pourtant dans leur tournure d'esprit et dans leur goût une simplicité que l'on ne rencontre ordinairement que*

18. S : Très certainement, parce que les nations cultivées (savantes) se déterminent par des règles, qui sont toujours quelque chose de général, et les peuples naturels, par les affects. La raison engendre l'unité et donc souvent l'uniformité ; la sensibilité apporte de la variété.

19. S : Ce paragraphe requiert et mérite des explications. Il sera aussi nécessaire de déterminer quand on situe la première période.

*dans la jeunesse des nations*²⁰. Ce n'est pas ici le lieu d'en développer les causes. Il suffit de constater le phénomène. Dans ses premiers balbutiements, le Grec fait preuve de raffinement et de justesse de sentiment; et dans sa maturité, il ne perd pas complètement la simplicité d'esprit enfantine du début. Ici réside, me semble-t-il, une grande partie de ce qui est proprement caractéristique de cette nation.

24.

À la sensibilité particulière des Grecs à l'égard de la beauté (23) s'associait la grande attention que toutes les nations peu cultivées accordent habituellement au développement des forces personnelles, en particulier corporelles (22), ainsi que la tendance à la sensualité, qui était particulièrement effective sous le climat grec: d'où le soin qu'ils mettaient à donner au corps une formation qui lui permît d'acquérir force et agilité, conséquence d'autant plus nécessaire que la situation extérieure rendait elle aussi ces deux qualités indispensables, et que là où le sens de la beauté se laisse aisément stimuler, l'expression de ces qualités dans l'aspect extérieur de l'éducation suscite estime et amour. Mais même lorsque la culture se fut élevée très haut et qu'elle eut depuis longtemps relégué au second plan l'estime toute particulière que l'on avait pour la force corporelle, les Grecs continuèrent toujours d'accorder plus de soin que tout autre peuple à la formation de la force, de l'agilité et de la beauté corporelles. Or lorsque les concepts généraux et abstraits sont encore rares et que la réceptivité au beau prédomine si fortement, il est naturellement inévitable que l'on commence par se représenter aussi sous cette forme les qualités qui relèvent seulement de l'esprit, et dans une âme grecque, la beauté du corps et la beauté de l'esprit se fondaient si délicatement l'une dans l'autre qu'aujourd'hui encore, les fruits de cette fusion, par exemple les raisonnements

20. S : La culture des Grecs était seulement *esthétique* et c'est de là, je pense, qu'il faudrait partir pour comprendre ce phénomène. Il ne faut pas non plus oublier que les Grecs ne dépassèrent pas l'âge juvénile dans le domaine politique non plus, et il n'est pas du tout sûr qu'ils auraient encore mérité ces éloges à l'âge viril.

sur l'amour développés dans Platon, procurent un plaisir véritablement délectable. Mais bien que cette disposition, portée à un tel degré, ne fût qu'individuelle et singulière, on peut toutefois établir ni plus ni moins comme fait historique *qu'en Grèce, on apportait un très grand soin à l'éducation du corps et de l'esprit, en se laissant guider principalement par des idées de beauté*²¹.

25.

S'il est une représentation de la perfection humaine qui soit susceptible de produire pluralité et unité, ce ne peut être que celle qui part du concept de beauté et de la représentation qu'on se fait de la beauté sensible. D'après ce type de représentation, la juste proportion des différents aspects de son caractère ne doit pas plus manquer à l'homme moral que la juste proportion de ses parties à un tableau ou à une belle statue; et lorsque, comme le Grec, on est nourri de la beauté des formes et qu'on a autant d'enthousiasme que lui pour la beauté, et en particulier pour la beauté sensible, on finit nécessairement par posséder un sens aussi fin de la disproportion morale que de la disproportion physique. De tout ce qui a été dit découle indéniablement *une forte tendance des Grecs à former l'être humain dans la pluralité et l'unité les plus grandes possible*.

Je dois remarquer ici — et ici précisément, parce que c'est ici que s'élèvera le plus aisément l'objection que cette remarque doit devancer — qu'il est certes tout à fait impossible que ce qui a été dit du caractère des Grecs soit littéralement vrai de toute une nation en chacun de ses individus particuliers. Mais

21. [sur l'ensemble du paragraphe] D : Ce passage tout à fait excellent est marqué par tant de délicatesse et tant de justesse à la fois que l'on reconnaît combien son noble auteur a nourri son esprit plein de douceur et de beauté des fruits les plus aimables que la plus belle époque d'Athènes ait produits. Mais ces fruits peuvent-ils être recommandés comme nourriture générale pour l'esprit plus rude mais aussi plus fort et plus sérieux de l'Allemand ? L'époque présente et l'esprit de ses contemporains ne se mettraient-ils pas à lui inspirer de la répulsion ? Qui sentirait, penserait, agirait dans l'esprit des Grecs pourrait bien s'attirer la méconnaissance de ses contemporains et rester sans influence. Selon moi, les Allemands devraient étudier principalement la littérature allemande, et la beauté des fleurs grecques devrait servir à orner ce que la tournure d'esprit virile et forte des Allemands produit suivant sa situation et ses besoins propres et présents.

il est toutefois assuré qu'il existait vraiment des individus ayant une telle disposition d'esprit, que non seulement il s'en trouvait plus fréquemment qu'ailleurs, mais que des nuances de cette disposition d'esprit, pour ainsi dire, étaient dispersées dans toute la nation, et que les écrivains, spécialement les poètes et les philosophes — en quelque sorte le décalque de l'esprit de la plus noble partie de la nation — conduisent tout particulièrement vers de tels caractères; et cela suffit pour que le but pour lequel l'étude des Anciens est recommandée ici puisse être atteint²².

26.

Le soin que l'on portait à la formation — et à ce type précis de formation — de l'homme était encore favorisé par d'autres circonstances, dont le fondement résidait dans la situation extérieure des Grecs. Parmi elles, je range principalement les suivantes: 1) *l'esclavage*. Celui-ci dispensait l'homme libre d'une grande partie des travaux dont la réussite exige l'exercice unilatéral du corps et de l'esprit — habiletés mécaniques²³. Il avait dès lors le loisir de former [*sic*, S.M.] son temps pour la formation de son corps par la gymnastique, pour celle de son esprit par les arts et les sciences, pour celle de son caractère en général par la participation active à la constitution de l'État, le commerce avec autrui et la réflexion personnelle. — De plus, la représentation des privilèges qui le distinguaient de l'esclave élevait aussi l'homme libre, qui pensait ne pas les devoir seulement à la chance, et estimait — à raison, vu l'abaissement des esclaves, certes dû à leur état²⁴ — y avoir droit en vertu d'une sublimité

22. [sur tout le paragraphe] D : Ce beau passage très instructif pour moi prouve que pour ce qui est de la beauté, les Grecs < ont > produit sans aucun doute les œuvres les plus parfaites, que l'on recommande avec raison < comme > modèles esthétiques.

23. S : Il est cependant étrange que l'esclavage au *Moyen Âge* ne présente pas une seule trace d'une influence similaire. La diversité des autres circonstances explique certes beaucoup mais pas tout.

24. D : Cette remarque me semble prêter à bon nombre d'objections: les esclaves aussi se consacraient souvent aux beaux-arts. Les esclaves étaient pour une grande part des prisonniers de guerre de très noble origine, etc.

personnelle; et qui les acquérait aussi en partie, comme dans le cas de la défense de la patrie, au prix de dangers et de maux que l'esclave ne partageait pas avec lui. — La conjonction de tous ces éléments explique la formation de cette libéralité d'esprit qu'aucun autre peuple ne possède non plus à un si haut degré, c'est-à-dire cette prédominance, dans l'âme, de traits de mentalité nobles, grands, vraiment dignes d'un homme libre, et son expression vivante dans la prestance de l'éducation et la grâce des mouvements du corps.

27.

2) *la forme de gouvernement et l'organisation politique en général.* La seule forme de gouvernement qui fût à proprement parler légale en Grèce était la constitution républicaine, à laquelle chaque citoyen pouvait plus ou moins prendre part. Qui souhaitait imposer quelque chose devait donc, puisqu'il ne pouvait pas recourir à la force, employer la persuasion. L'étude des êtres humains et la capacité à s'adapter à eux, la souplesse de caractère, lui étaient donc indispensables. Mais le peuple, à l'éducation souvent extrêmement raffinée, réclamait encore plus. Il ne cédait pas seulement à la puissance ou à la nature des arguments, il considérait aussi la forme, l'éloquence, la voix, le maintien. Il ne restait donc presque aucun aspect que l'homme d'État pût négliger impunément. De plus, l'administration de l'État ne nécessitait pas encore de larges domaines de connaissances distincts ni des talents de ce type. Ses différentes parties n'étaient pas encore à ce point séparées que l'on se fût consacré exclusivement à l'une d'elles durant toute sa vie. Les mêmes qualités qui faisaient du Grec un être humain plein de grandeur faisaient aussi de lui un grand homme d'État²⁵. C'est ainsi qu'en prenant part aux affaires de l'État, il ne faisait que continuer à se former de manière toujours plus élevée et plurielle.

25. S: Il n'y avait pas chez les Grecs de mérite *dominant*. La moindre virtuosité s'attirait des hommages, et le comédien était immortel comme le chef des armées. Chez les Romains, l'homme d'État absorbait toute l'attention de la nation.

28.

3) *la religion*. Elle était entièrement accessible aux sens²⁶, favorisait tous les arts, et par sa relation précise avec la constitution de l'État, elle les élevait à une dignité supérieure et les rendait encore plus indispensables. Par là, non seulement elle nourrissait le sentiment de la beauté dont j'ai parlé plus haut (24), mais elle le rendait aussi plus général, puisque le peuple tout entier prenait part à ses cérémonies, que les arts accompagnaient toujours. Or puisque, comme j'ai tenté de le montrer précédemment (25), ce sentiment de la beauté favorisait la formation correcte et équilibrée de l'être humain, la religion contribuait éminemment, de manière indirecte, à cette formation.

29.

4) *la fierté nationale*. En général, les Grecs possédaient un haut degré de vitalité et de sensibilité, mais ces qualités s'exprimaient avec une force toute particulière dans leur sentiment de l'honneur et de la gloire posthume, et, vu la relation étroite du citoyen avec l'État, dans leur sens de l'honneur de la nation. Or puisque la valeur de la nation reposait sur la valeur de ses citoyens et que c'était de cette dernière que dépendaient tout particulièrement leurs victoires en temps de guerre et leur prospérité en temps de paix, cette fierté nationale redoublait l'attention qu'ils portaient au développement de la valeur personnelle. — En outre, la nation s'appropriait pour sa gloire tout mérite ou talent de chacun de ses citoyens. La nation prenait donc sous sa protection chacun de ces mérites ou talents, ce qui leur donnait une nouvelle raison de tenir les arts et les sciences en estime.

30.

5) *la division de la Grèce en une multitude de petits États*²⁷. Lorsqu'un peuple existe seul et pour lui-même, le développement

26. S : non seulement *accessible aux sens*, mais la fille la plus libre de l'imagination. Il n'y avait pas de canon pour brider la faculté poétique.

27. D : Très important.

de ses forces prend le chemin que doit prendre une force particulière. Celle-ci s'accroît en elle-même, et quand elle a atteint un certain niveau, elle dégénère en quelque chose d'autre. Mais c'est toujours en elle seule que les produits de cette dégénérescence ont leur motivation, et ceci va toujours de pair — les différences n'étant que de degré — avec une certaine unilatéralité. Mais en Grèce, du fait de la communauté mutuelle des diverses nations, qui se trouvaient presque toutes à des degrés de culture divers et possédaient des types de formation très divers, beaucoup de choses se transmettaient d'une nation à l'autre, et même si, vu la manière dont les nations antiques étaient organisées, les éléments étrangers ne pouvaient y entrer que difficilement, il s'en transmettait cependant toujours plus que si chacune d'elles avait mené une existence isolée. C'est ce qui arrivait d'autant plus que malgré tout, elles étaient toutes grecques, et donc semblables les unes aux autres quant à la prédisposition originelle de leur caractère, ce qui facilitait la transmission des mœurs de l'une à l'autre. — Bien plus, même lorsque celle-ci n'avait pas lieu, le simple fait d'exister les unes à côté des autres et leur rivalité mutuelle interdisaient à chacune de négliger les qualités qui pouvaient en amener une autre à la surpasser, et cette rivalité activait à tout le moins les forces de chacune²⁸.

31.

3^e facteur. (16) Certes, chez les Anciens, de nombreuses causes convergeaient pour produire des caractères nationaux très prononcés, et donc moins de diversité de caractère et de formation entre les citoyens individuels, et de ce point de vue, il régnait parmi eux une variété relativement plus réduite que chez les Modernes. Mais d'un autre côté, les nations à la formation plus scientifique constituaient une exception de taille, et deux circonstances venaient en outre concourir à leur tour à favoriser cette variété, peut-être d'autant plus que celle-ci souffrait du

28. D : Cette belle remarque peut aussi s'appliquer dans une certaine mesure, me semble-t-il, à l'Allemagne et à la république européenne.

premier point de vue. 1) *l'imagination du Grec* était si sensible aux stimulations extérieures et lui-même était si mobile en soi qu'il n'était pas seulement hautement réceptif à toutes les impressions, mais permettait aussi à chacune d'elle d'exercer une grande influence sur sa formation, influence qui donnait pour le moins une forme modifiée à celle qui lui était particulière.

32.

2) *la religion n'exerçait absolument aucune domination sur la foi et les convictions*, mais se bornait à des cérémonies, que chaque citoyen considérait toujours en même temps d'un point de vue politique; *et les idées concernant la moralité n'enchaînaient pas non plus les esprits*, puisque celle-ci ne se limitait pas à des vertus et à des vices particuliers correspondant chaque fois à un certain degré d'utilité ou de nocivité évalué de manière unilatérale, mais qu'elle était au contraire déterminée en général d'après des idées de beauté et de libéralité.

33.

4^e facteur. (17) Un trait éminemment distinctif du caractère grec est, comme on l'a remarqué plus haut (23), que le sentiment et l'imagination avaient atteint un niveau peu commun à une période de la culture encore très reculée, et que la simplicité et la naïveté enfantines s'étaient préservées de manière relativement fidèle à une période déjà assez tardive²⁹. *Dans le caractère grec se montre donc la plupart du temps le caractère originel de l'humanité en général*, à ceci près qu'il est doté d'un degré de raffinement peut-être insurpassable; et tout particulièrement, l'être humain représenté par les écrivains grecs se compose exclusivement de traits de simplicité, de grandeur et — du moins considéré de certains points de vue — toujours de beauté

29. D : Ce passage contient la vérité très féconde qu'à l'époque moderne, on porte beaucoup trop peu d'attention à la jouissance intérieure de la vie. Une excellente étude consiste, me semble-t-il, à observer les enfants et leur évolution progressive, on y lit quotidiennement dans le livre vivant de la nature et l'on y apprend à connaître l'être humain dans ses prédispositions essentielles.

extrêmes. L'étude d'un tel caractère ne peut qu'avoir un effet généralement salubre sur l'éducation de l'être humain, dans toutes les situations et à toutes les époques, puisqu'il constitue en quelque sorte le fondement du caractère humain³⁰. Mais c'est surtout à une époque où pour tout un ensemble d'innombrables causes, on attache plus d'attention aux choses qu'aux hommes, et plus aux masses qu'aux individus, plus à la valeur et à l'utilité extérieures qu'à la beauté et au plaisir intérieurs, et où une culture élevée et variée a grandement détourné les hommes de la simplicité première, qu'il doit nécessairement être salubre de reporter son regard sur des nations où la situation était presque totalement à l'inverse.

34.

Un deuxième trait éminemment caractéristique des Grecs est la formation poussée du sentiment de la beauté et du goût, et en particulier sa diffusion générale dans l'ensemble de la nation, dont quantité d'exemples peuvent être énumérés³¹. Or aucun type de formation n'est aussi indispensable à toutes les époques et dans toutes les régions de la terre que celle-ci précisément, qui est la première à rassembler pour ainsi dire en une unité tout l'être de l'homme, quelle que soit par ailleurs la manière dont il est fait, et à lui donner son véritable poli et sa véritable noblesse; et il n'en est justement aucune non plus qui soit aussi nécessaire maintenant et chez nous que celle-ci, puisqu'il y a chez nous une telle quantité de tendances qui éloignent nécessairement de tout goût et de tout sentiment de la beauté.

35.

Ainsi, la disposition de caractère des Grecs est, suivant tous les facteurs énumérés plus haut, extrêmement avantageuse pour l'étude de l'être humain en général à partir de l'exemple particulier qu'elle constitue. Mais cette *étude* est aussi *possible* dans

30. W : Sans parler des supériorités scientifiques des Grecs !!

31. D : excellent, et très juste.

le cas des Grecs du fait des deux circonstances suivantes: 1) il s'est conservé une quantité tout à fait considérable de monuments du monde grec, en particulier quantité de monuments littéraires, à tous égards les plus importants pour le but présent. 2) l'étude d'une nation, surtout quand elle est réalisée à partir de ses monuments, sans observation concrète et vivante, requiert, si l'on veut qu'elle réussisse en quelque manière, aussi bien un caractère national en soi très prononcé que, en général, des traits nettement découpés qui contrastent avec ceux de celui qui mène l'étude. Or l'éducation de l'être humain en masse précède toujours celle des individus, et pour cette raison, ainsi que pour d'autres causes supplémentaires, toutes les nations débutantes ont des caractères nationaux extrêmement prononcés et très nettement découpés. Mais chez les Grecs, cet état de fait était en outre favorisé par la conjonction d'autres circonstances qui leur étaient spécifiques³².

36.

Si l'on convient que pour atteindre la fin mise ici en lumière, l'étude d'une nation est effectivement ce qu'il y a de plus nécessaire, on aura tôt fait de déterminer *si une autre nation peut aisément prendre la place de la nation grecque*. Il faudrait en

32. [sur l'ensemble du paragraphe] D: J'ai la conviction que l'être humain doit connaître avec le plus de précision et étudier avec le plus grand soin les objets qui lui sont le plus proches; parce que ces objets sont ceux qui agissent sans cesse sur lui, et sur lesquels il agit sans cesse à son tour; parce que c'est dans le fait d'agir et de réagir que résident l'emploi des facultés humaines et la finalité de l'existence humaine; et parce que la raison humaine dirige cette action de la manière la plus appropriée quand il a acquis par une étude assidue la connaissance la plus précise des objets sur lesquels les circonstances liées à l'époque et à la chance ainsi que ses prédispositions intérieures lui permettent d'agir le plus et qui agissent à leur tour sur lui en vertu de ces mêmes circonstances. D'après ce principe, les objets d'étude pour l'homme sont, par ordre d'importance: 1) Connaissance de soi. 2) Connaissance des affaires et des sciences qui concernent sa profession. 3) Connaissance des personnes qui constituent ses relations familiales. 4) Connaissances des hommes avec qui il est en contact dans ses affaires professionnelles. Par conséquent 5) Connaissance de ses compatriotes; de leurs mœurs, conceptions, inclinations, etc.; et pour cette connaissance, l'étude de la littérature écrite dans sa langue maternelle est un auxiliaire important. 6) D'autres connaissances sont importantes pour lui à cet égard quand dans sa sphère d'action, elles sont proches de lui comme point central. 7) D'après ce critère, la littérature grecque ne mérite selon moi une place privilégiée que dans la mesure où elle contient les modèles les plus parfaits du meilleur goût; et peut contribuer à la formation esthétique de l'esprit.

effet que toutes les raisons énumérées ici, et ce, remarquons-le bien, prises toutes ensemble, se retrouvent chez une telle nation, ou que celles qui manquent fussent remplacées par d'autres d'égale importance. Mais les plus puissantes d'entre elles reposaient toutes directement ou indirectement sur le fait que les Grecs, du moins pour nous, sont une nation débutante³³. (18-23, 33, 35) Il sera donc inévitablement nécessaire et indispensable que l'autre nation en question remplisse aussi cette condition. Quant à savoir si dans quelque région de la terre encore non découverte, on trouvera une nation (1) qui unisse à cette particularité les autres supériorités des Grecs, ou de semblables, ou de plus élevées, et si une connaissance plus précise des Chinois et des Indiens les fera apparaître comme de telles nations, il est impossible de le déterminer à l'avance. Mais ni la nation romaine, ni encore moins une nation moderne ne peut prendre la place des Grecs, pour la simple raison qu'elles ont toutes puisé directement et indirectement chez les Grecs ; et quant aux autres nations aussi anciennes que les Grecs, il nous reste d'elles trop peu de monuments. Selon moi, les Grecs resteront donc toujours uniques à cet égard ; mais il ne s'agit pas vraiment d'une supériorité qui leur est propre, mais plutôt d'un hasard de leur situation relative et de la nôtre.

(1) Cf. Kant, *Critique de la faculté de juger*, p. 258-260³⁴.

37.

Si l'étude des Grecs est entreprise dans l'intention que j'ai exposée ici, elle requiert bien sûr des préceptes généraux et particuliers qui lui soient propres. Les plus généraux et les principaux pourraient peut-être être les suivants : 1) ce n'est pas un tableau d'ensemble des Grecs, fût-il conçu par l'homme le plus savant et l'esprit le plus grand, qui donnera toute son utilité à cette étude. Car premièrement, si l'on veut que ce tableau soit totalement

33. D : Aucune nation n'est débutante. Les Grecs ont puisé chez les Tyriens et les Égyptiens, les Romains chez les Grecs, nous chez les Romains ; les Américains chez nous.

34. Humboldt fait probablement référence au §17 de l'« Analytique du beau » (voir HUMBOLDT Wilhelm von 2002, vol. 5, p. 382).

fidèle, il ne pourra jamais être suffisamment individuel, et si l'on veut qu'il soit totalement individuel, il manquera nécessairement de fidélité; et deuxièmement, l'utilité la plus grande d'une telle étude ne réside pas vraiment dans l'observation d'un caractère tel que celui des Grecs, mais dans la recherche personnelle de celui-ci. Car qui s'adonne à cette recherche développe une disposition d'esprit similaire; l'esprit grec se transmet à lui; et par la manière dont il se mêle au sien propre, il donne forme à quelque chose de beau³⁵. *Il ne reste donc que d'entreprendre soi-même cette étude, en gardant sans cesse à l'esprit le but en question*³⁶.

38.

2) *l'étude des Grecs elle-même doit être entreprise suivant un certain ordre systématique, et relatif à cette fin*³⁷. Car bien que tous les écrivains soient aussi importants pour atteindre ce but, on fera bien cependant de s'en tenir d'abord à ceux qui présentent le plus de richesse, et pour les étudier, de choisir un ordre bien arrêté, lequel est cependant difficile à trouver, puisque si l'on veut diriger son attention sur les sujets traités, il faudrait à vrai dire considérer ici non le genre dont relèvent les œuvres de ces écrivains, mais celui des choses dont ils traitent, et si l'on veut suivre la chronologie, il est déjà difficile de déterminer si l'on doit porter son attention sur la période durant laquelle l'écrivain a vécu³⁸, sur celle des objets dont il traite, ou en quelque sorte sur les deux en même temps.

39.

3) *les périodes sur lesquelles il faut passer le plus de temps ne sont pas seulement celles où les Grecs faisaient preuve de la plus*

35. D : Beau et vrai ; et applicable à toutes les études.

36. W : À quoi bon le commerce avec les hommes, puisqu'on peut décrire le type de commerce humain ? Serait exactement identique.

37. W : Ordre de l'étude dans ce but ??

38. W : Là-dessus ! Du moins pour les poètes. Mais pour les historiens la dernière solution. Mon programme d'auteurs doit donc être tel que des *poètes très anciens* voisinent immédiatement avec des historiens tardifs, par ex. Diodore, Apollodore. Homère. Hésiode. Hérodote. Thucydide. Xénophon.

grande beauté et de la plus haute culture, mais aussi, à l'inverse, tout particulièrement les premières et les plus reculées. Car c'est là que résident à proprement parler les germes du vrai caractère grec³⁹; et il est plus aisé et plus intéressant de suivre pas à pas la manière dont il se transforme peu à peu et finit par dégénérer. — En outre, plusieurs des raisons exposées précédemment (22, 23, 33) ne s'appliquent particulièrement bien qu'à ces périodes reculées.

40.

Les moyens auxiliaires d'une telle étude, en particulier lorsqu'elle est menée dans l'intention développée ici, sont principalement les suivants :

1) *travail direct sur les sources elles-mêmes par la critique et l'interprétation*⁴⁰. C'est à cela, bien sûr, qu'il faut accorder la première place.

41.

2) tableau de la situation des Grecs, *Antiquités grecques au sens le plus large du terme*, auquel la fin qui a été fixée ici donne la plus grande extension. Ce travail auxiliaire est nécessaire d'une part pour comprendre les sources particulières, et d'autre part pour se donner une vue d'ensemble générale et une introduction à l'ensemble de l'étude⁴¹. Chaque écrivain ne traite qu'un seul sujet particulier, et l'on ne peut pas saisir ce qui est particulier dans toute sa réalité visible si l'on n'est pas convenablement informé de la situation générale.

39. D : Du point de vue esthétique je choiserais les écrivains les plus parfaits. Je ne parviens pas à me convaincre de l'utilité des autres points de vue. À cet égard, c'est selon moi la littérature allemande qui mérite la préférence pour un Allemand.

40. D : La critique et l'interprétation sont des activités importantes pour le linguiste, moins importante pour l'homme qui dans la littérature, cherche sagesse et connaissance des hommes. — W : N'utiliser aucun passage sans connaître tout l'auteur avec précision.

41. D : Cette étude requiert toute la vie d'un homme, est très précieuse pour un homme comme Heyne ou Wolf, sans intérêt pratique pour l'homme qui se consacre aux affaires.

42.

3) *traductions*. En ce qui concerne l'écrivain que l'on traduit, les traductions peuvent avoir trois sortes d'utilité: 1) le faire connaître à ceux qui ne sont pas en mesure de le lire eux-mêmes dans le texte original; 2) pour ceux qui lisent l'original, servir à la compréhension de ce dernier; 3) donner une connaissance provisoire de l'écrivain à ceux qui s'appêtent à lire l'original, les initier à sa manière, à son esprit. Si l'on détermine l'importance de ces différentes sortes d'utilité d'après le point de vue adopté ici, la première est la plus réduite et la plus négligeable; la seconde est plus importante, mais toujours réduite, puisque les traductions sont justement le moyen le plus mauvais pour atteindre ce but; mais la troisième est la plus importante, car la traduction incite alors à lire l'original et apporte au lecteur un soutien d'un genre élevé, puisqu'elle ne s'attache pas à faire comprendre des passages particuliers, mais accorde en quelque sorte l'esprit du lecteur à l'esprit de l'écrivain, et que ce dernier apparaît encore plus clairement quand on le voit à la double lumière de deux langues différentes. Une traduction qui présente cette sorte d'utilité doit seulement amener le lecteur à concevoir de l'estime pour l'original, et la traduction la plus utile est donc celle qui se rend elle-même inutile. Cela étant, les exigences principales d'une traduction changent suivant que l'on poursuit l'un ou l'autre de ces trois buts. Pour le premier, il faut adapter au lecteur moderne l'écrivain ancien que l'on traduit et donc s'éloigner souvent délibérément de la fidélité au texte original⁴²; pour le second, être fidèle au mot et à la lettre⁴³; pour le troisième, être fidèle à l'esprit, si je peux m'exprimer ainsi, et à l'habillement dont il est revêtu, ce qui confère donc une importance particulièrement décisive à l'imitation de la diction chez les prosateurs et à celle du rythme et de la structure des vers chez les poètes⁴⁴.

42. W : Ainsi de Wieland.

43. W : Ainsi de Voß.

44. D : excellent !

43.

Pour offrir pleinement l'utilité présentée ci-dessus, l'étude de l'Antiquité requiert l'érudition la plus grande, la plus étendue et la plus précise, et celle-ci ne peut bien sûr être l'apanage que d'un tout petit nombre. Mais dès que l'on s'attache à cette étude, et même si l'on ne recherche pas l'exactitude avec autant de minutie, l'utilité en question existe bien ; et elle finit même par se communiquer à tous ceux qui resteront à jamais totalement étrangers à cette étude. Car dans une société hautement cultivée, dont les membres sont en relation les uns avec les autres, toute connaissance acquise par un individu peut être appelée au sens propre une connaissance de tous⁴⁵.

45. [sur l'ensemble du paragraphe] D : Je dois avouer que je suis de l'avis de Pope. Que celui qui veut boire à la source hippocrène puise bien profondément, ou s'en abtienne totalement ; les demi-savants sont des hommes dénués d'harmonie intérieure, la grâce naturelle a disparu en de tels hommes et un noble accomplissement dans la formation du goût ne peut être atteint que par une étude assidue. [allusion à Alexander Pope, *Essays on criticism*, 2, 16 : « Drink deep or taste not the pierian spring. », S. M.]

Le Latium et l'Hellade

ou Considérations sur l'Antiquité classique

Denys d'Halicarnasse, *Antiquités* I.4 ἡ δὲ Ῥωμαίων πόλις — κατοικεῖται.¹ *La ville des Romains domine la terre entière, aussi loin qu'elle n'est pas inaccessible et qu'elle est habitée par des hommes.*

Il y a quatre manières de profiter de l'Antiquité :
par la lecture des écrivains antiques,
par la contemplation des œuvres d'art antiques,
par l'étude de l'histoire antique,
par la vie sur le sol classique. — La Grèce, émotions d'une mélancolie plus profonde. Rome, point de vue plus élevé, vue d'ensemble plus exhaustive.

Toutes ces jouissances diverses produisent dans l'ensemble la même impression, à des degrés seulement différents, et cette impression se caractérise ainsi :

alors que tout autre objet ne se prête jamais qu'à une seule activité particulière, l'Antiquité semble au contraire une meilleure patrie vers laquelle on se plaît chaque fois à retourner,

à partir d'elle, toute la variété des types humains de sensibilité et de représentation devient compréhensible, alors que si l'on passait sans transition de l'un à l'autre, on les comprendrait difficilement,

1. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* I, 3, 3 (et non I, 4) [S. M.].

beaucoup d'autres objets nous affectent de différentes manières, mais aucun ne satisfait autant à toutes les exigences, ne heurte aussi peu, n'inspire un calme aussi parfait et aussi énergique à la fois,

lorsqu'on s'occupe de l'Antiquité, la recherche ne prend jamais fin et le plaisir ne parvient jamais à saturation ; il semble que l'on puisse, dans un champ réduit, étroitement délimité, creuser dans des profondeurs toujours plus insondables pour acquérir des perspectives toujours plus vastes, les formes connues depuis longtemps atteignent une sublimité et un charme toujours nouveaux, et s'associent dans une harmonie toujours renouvelée.

Ce qui produit cette impression peut être appelé le mode de traitement des Anciens.

Or ce que ce mode de traitement a de plus spécifique est :

de faire que la nature humaine, dans les effets les plus individuels et les plus simples de son action, et uniquement par purification et cohésion, suggère partout l'idéal ;

d'avoir toujours, tout en conservant la plus grande liberté possible pour ce qui est de l'intérêt de la matière traitée, uniquement cette forme devant les yeux, ce passage de l'individuel à l'idéal, du plus simple au plus élevé, de l'individu à l'univers, de le faire partout résonner comme un rythme libre, en y appliquant un texte toujours différent ;

par conséquent, de tout traiter, dans l'ensemble et dans le détail individuel — mais seulement plus ou moins — de manière symbolique, et d'être en cela doué d'un tact si heureux qu'il ménage tout autant la pureté de l'idée que l'individualité de la réalité. — Ici, détermination du concept de symbole et mise en garde contre une séparation du visible et de l'invisible telle que l'un apparaisse simplement comme l'enveloppe de l'autre par ailleurs indépendant.

L'esprit qui crée un tel mode de traitement (car les Grecs en furent indéniablement les créateurs) doit posséder une certaine analogie avec celui-ci. D'une manière qui n'est pas très

différente, mais qui fait progresser notre vision des choses, l'esprit grec (le seul qui puisse être considéré comme l'auteur des œuvres authentiquement grecques) peut donc également se décrire ainsi :

son caractère essentiel consiste à représenter la forme de l'individualité humaine telle qu'elle devrait être, et — propriété secondaire plus fortuite — de le faire principalement dans des objets de la représentation.

L'explication de ce qui vient d'être énoncé nécessite un développement sur l'individualité telle qu'elle est et telle qu'elle doit être.

Une considération presque superficielle et une réflexion sommaire fournissent déjà les propositions suivantes.

Aussi poussée que puisse être la description d'un caractère à partir de ses formes d'extériorisation et même de ses qualités propres, l'individualité proprement dite reste toujours cachée, inexplicable et incompréhensible. Elle est la vie de l'individu même et ce que l'on perçoit d'elle n'en est que la partie la plus réduite.

D'une certaine manière, elle peut toutefois être reconnue comme la conséquence d'une certaine aspiration qui en exclut quantité d'autres ; comme quelque chose qui devient positif par limitation.

Cette limitation conduit, en vertu de l'agencement de notre raison, à un idéal situé au-dessus de l'individu.

La comparaison de plusieurs individus entre eux et avec cet idéal permet d'acquérir une vision de la complémentarité mutuelle de divers individus pour la représentation de l'idéal, et certains d'entre eux y conduisent explicitement.

L'exemple le plus frappant en est la différence des sexes ; une âme particulièrement attentive à cette dernière peut, en l'observant, parvenir à la connaissance la plus complète du rapport de l'individu à l'idéal, et en la prenant comme point de départ, découvrir très aisément tous les autres cas similaires qui se rencontrent dans la création.

Mieux que tout autre, cet exemple nous enseigne que même pour une classe restreinte, et finalement même pour l'individu, il existe un idéal, que l'on atteint en rendant la logique de ce qu'il vise plus rigoureuse et moins unilatérale, ou, autrement dit, en mettant à jour la spécificité plus par ce qu'elle est que par ce qu'elle exclut.

Mais comme tout être ne peut être quelque chose que par le fait qu'il n'est pas autre chose, il y a toujours un antagonisme véritable, impossible à supprimer, et un abîme infranchissable entre un individu et l'autre, même les plus apparentés, ainsi qu'entre tous les individus et l'idéal, et le commandement qui enjoint d'atteindre l'idéal dans l'individualité est impossible à exécuter.

Pourtant ce commandement ne peut pas être supprimé.

Cet antagonisme doit donc nécessairement n'être qu'apparent, et de fait, il provient seulement d'une séparation incorrecte de ce qui, ressenti plus correctement, est une seule et même chose.

Rien de vivant — et donc aucune force d'aucune sorte — ne peut être considéré comme une substance qui soit elle-même en repos, ou en laquelle quelque chose soit en repos; il s'agit au contraire d'une énergie qui est uniquement et exclusivement attachée à l'acte qu'elle effectue à chaque moment. Le passé le plus lointain n'existe plus qu'au moment présent et l'univers entier serait anéanti si son action de chaque instant pouvait être anéantie.

Aucune force ne trouve l'accomplissement dans l'action qu'elle a exercée jusqu'ici. Elle augmente à chaque action; elle a déjà un surplus toujours inconnu par rapport à chacune de ses actions, et ses produits futurs ne peuvent pas être calculés à partir des précédents. Il peut et il doit apparaître sans cesse et éternellement du nouveau.

Par conséquent, penser un être divin omnisuffisant et immuable est une absurdité. Car un tel être n'est pas seulement quelque chose d'inconcevable pour nous, qui sommes liés aux conditions de la temporalité, mais en tant que force en repos,

il renferme une contradiction intrinsèque et dans la mesure où il échappe au temps, il se fonde sur une application erronée des concepts de temps et de substance. La véritable infinité de la force divine repose sur la faculté inhérente à tout ce qui est créé de prendre des formes éternellement nouvelles et toujours croissantes, mais on ne peut pas l'hypostasier en la dissociant de ce qui est créé.

La force individuelle de chacun est la même que celle de tous les autres, et de la nature en général. Car sans cela, aucune compréhension, aucun amour ni aucune haine ne seraient possibles; et d'ailleurs on reconnaît partout la même forme.

Il est plus difficile de comprendre, et à vrai dire impossible d'expliquer ce qui fait que les individus sont distincts. Mais qu'en serait-il si, puisque l'être humain ne peut faire la clarté sur lui-même que par la réflexion et que celle-ci ne peut s'accomplir que par la confrontation d'un objet et d'un sujet, la force de l'univers, au stade où nous la connaissons, devait elle aussi nécessairement se diviser en une multiplicité pour se rendre claire à elle-même?

Si l'on adopte cette vision des choses, la contradiction précédemment évoquée prend une forme tout à fait différente.

Tout d'abord, il est question non pas de substances stables, circonscrites dans des limites immuables, mais d'énergies de forces éternellement changeantes; en outre, c'est partout une force identique, peut-être même unique, qui donne des visions différentes du même résultat plus que des résultats différents; et l'idéal n'est qu'une image de la pensée, qui peut avoir la généralité de l'idée justement parce qu'il lui manque la détermination de l'individu.

Car pour se représenter complètement la force individuelle, il faut, outre l'existence limitée du moment, penser encore deux choses: sa puissance cachée et insondable, qui ne se révèle que *hic et nunc* dans une telle limitation, et les idées, qui sont un reflet indirect de cette puissance, mais qu'elle n'a pas la force d'imposer comme réalité, c'est-à-dire comme vie. Par

conséquent, il y a certes une distance éternelle entre l'idée et la vie, mais aussi une compétition éternelle. La vie s'élève jusqu'à l'idée et l'idée se transforme en vie.

Ainsi, pour revenir plus précisément à notre objet, la forme de l'individualité, telle qu'elle devrait être, est l'effort qu'une force pénétrée de la vive conscience de sa liaison extrêmement étroite avec la puissance mystérieuse et insondable, mais aussi infinie de la nature, fait à l'intérieur des limites d'une réalité déterminée pour atteindre ce qui correspond à cette puissance cachée, mais qui ne peut être saisi qu'en tant que pressentiment et représenté qu'en tant qu'idée.

Pour passer du fini à l'infini, qui n'est jamais qu'idéal, seules valent les forces créatrices de l'être humain : imagination, raison et affectivité, et celles-ci se servent de certaines formes qui, adoptant juste assez de matière pour rester sensibles, entretenant une affinité étroite avec les idées proprement dites, et étant donc totalement déterminables, produisent toujours une impression telle que leur détermination n'apparaît jamais comme une limite restrictive.

Il s'agit de la forme spatiale, du rythme et de l'émotion. Mais on peut sans doute en ajouter une quatrième, difficilement explicable cependant, qui précède l'activité philosophique authentique de la même manière que le mètre précède le poème encore à inventer.

La forme spatiale est soumise aux lois éternelles des mathématiques de l'espace, a pour fondement toute la nature visible et parle diversement à la sensibilité.

Le rythme surgit des rapports mystérieux mais nécessaires du nombre, domine toute la nature audible et est l'accompagnateur constant et invisible de la sensibilité.

L'émotion ajoute à la forme du rythme la puissance de la sensibilité et suit les idées directrices de l'affectivité.

Revenons-en maintenant aux qualités de l'esprit grec prises individuellement. Chez lui, la forme de l'individualité purifiée se trouve dans les éléments suivants :

1. tout en lui est mouvement, jaillissement de vie varié à l'infini, et c'est plus l'aspiration elle-même que l'objet de l'aspiration qui lui importe.

2. cette aspiration est toujours de nature idéale et spirituelle.

3. il a en propre de saisir dans la réalité le caractère véritable et purement naturel des objets,

4. et en le retravaillant, de le traiter idéalement.

5. dans le choix d'une matière, il réunit toujours autant que possible les extrémités de toute existence spirituelle, ciel et terre, hommes et dieux, et les fait converger dans la représentation du destin comme en une clé de voûte.

Les formes dont il se sert sont principalement :

1. la forme spatiale de la sculpture,

2. le rythme de la poésie,

3. l'émotion de la religion éveillée par l'enthousiasme de l'imagination.

Peut-être objectera-t-on que cette description est artificielle et affirmera-t-on que l'esprit grec s'explique suffisamment par l'action d'une nature juvénile sur l'âme imaginative d'un peuple apparu sous un heureux climat et dans des circonstances historiques favorables. C'est seulement dans la mesure où ceci doit rendre compte de la genèse d'une nation telle que la nation grecque qu'il en sera question plus loin. Mais comme description, le développement qui précède ne le contredit nullement, et ne fait au contraire que l'exprimer de manière plus déterminée et plus exhaustive.

Car il aboutit à la conclusion que le Grec reparcourt éternellement depuis le début la voie qui mène de la simplicité naturelle la plus sobre à la beauté et à la sublimité les plus inaccessibles, et que ce qui fait sa particularité est la liaison d'un caractère à la fois hautement pratique et hautement idéal.

D'une manière générale, toute particularité humaine significative se prête à des manières de voir variées, dont telle ou telle est seulement tantôt plus précise, tantôt plus aisée à expliquer, tantôt plus féconde que les autres. Parmi elles, il en est encore

une qui découle de ce qui précède et se recommande par ses nombreuses applications possibles :

Tout ce que l'esprit grec a produit témoigne d'une vision profonde de la forme de la nature et d'une imagination constamment orientée sur les lois éternelles et immuables de l'espace et du rythme. Toutes deux convergent dans le concept d'organisation, qui domine toute la nature vivante et est à son tour dominé par les rapports supérieurs de l'espace et du nombre. Comme en même temps, la vie et l'organisation se requièrent l'une l'autre, le Grec était également sensible, dans ce qui est organique, à la force de formation agissant de l'intérieur. Ce concept prédominant d'organisme qu'il avait en lui le conduisait à craindre et à mépriser

ce qui ne se décomposait pas en parties et en tous suivant des rapports clairs,

ce qui ne subordonnait pas sa matière et même sa forme à l'idée d'un tout,

ce qui ne témoignait pas d'une force intérieure, librement agissante.

D'une nature plus sensible qu'intellectuelle, le Grec aime seulement ce qui se conjoint sans peine, et l'idée d'une infinité de parties dont chacune est à son tour organique et qui se coordonnent aisément les unes aux autres, et d'un tout qui se divise aisément en de telles parties, est une idée extrêmement féconde pour décrire et expliquer ce qui fait la particularité des Grecs.

Après ce préambule général, nous allons maintenant tenter, en passant en revue les objets principaux dans lesquels l'esprit grec est encore reconnaissable, de présenter brièvement et en quelques étapes ce qui le caractérise tout particulièrement ; nous nous pencherons successivement sur :

l'art,

la poésie,

la religion,

les us et coutumes,

le caractère public et privé et l'histoire.

1. L'art

Le seul principe qui conduise à une juste explication de l'art grec est de penser qu'il a pris un chemin opposé à celui que l'on suppose ordinairement, qu'il n'a pas commencé par l'imitation brute de la nature pour s'élever vers les idéaux des dieux, mais est parti du sens pur des formes générales de l'espace, de la symétrie et de la justesse des rapports pour se créer sur cette base un idéal des dieux et descendre ainsi vers les hommes.

Il paraîtra sans doute ridicule d'attribuer à l'art grec une démarche *a priori*, de le déduire plutôt des formes sèches des mathématiques que de la plénitude jaillissante de la vie. Mais j'en appelle au jugement de quiconque est capable de considérer l'Antiquité avec bon sens: n'y a-t-il pas toute apparence — quoi qu'il en soit de la vérité — que l'artiste grec a accompli son chemin en partant de l'idée et non en allant vers l'idée? Il devient alors évident que dans l'art, où l'idée et l'expérience sont réunies, il ne peut jamais être question de l'exclusion, mais seulement de la prédominance de l'une des deux. Peut-être le raisonnement qui suit rendra-t-il notre propos plus compréhensible et moins paradoxal.

L'art des Modernes, pour autant qu'il n'imite pas l'art des Anciens et ne le fait pas dans l'esprit des Anciens, vise, pour ce qui est de la représentation, à l'imitation de la nature; et pour ce qui est de la signification, il recherche soit la beauté, soit le caractère, soit les deux ensemble. Il applique un mode de traitement à la nature sans avoir de clé lui permettant d'explorer cette dernière et de parvenir ainsi à la connaissance des formes pures, seules utilisables, qui sont recouvertes et comme enveloppées dans sa diversité et son individualité infinies, et parmi les buts qu'il se donne, l'un est obscur et difficile à déterminer, et l'autre mène aisément à un domaine auquel l'art est étranger.

En cela, l'art des Modernes est excusable, parce que la facilité d'exécution elle-même, que tant d'exercices préparatoires lui ont acquise, le fourvoie, parce qu'il a des modèles insurpassables et est tenté de vouloir les égaler immédiatement, sans même étudier

chez eux la voie ardue qu'à l'instar de son aîné, il devrait encore parcourir aujourd'hui.

L'art grec maîtrisait la variété de la nature par le simple concept du rapport organique, et parvenait à la beauté et au caractère sans aspirer immédiatement à les atteindre, en s'efforçant uniquement d'imprimer à son œuvre ces formes simples avec le plus de justesse et de symétrie.

Mais l'art grec n'aurait jamais pu emprunter cette voie s'il avait dû commencer pour ainsi dire du début et s'il n'avait pas simplement repris ce qu'un autre peuple avait élaboré durant des siècles avec profondeur, mais trop de rigidité, et avec un zèle inébranlable, mais trop uniforme. Il ne manquait plus à l'art égyptien, qui était certes raide, mais grandiose, et précis jusqu'à la minutie dans l'ordre des rapports, que d'acquérir un élan plus libre et plus heureux, et la science égyptienne apporta aux Grecs la connaissance des principes mathématiques, qui étaient peut-être (comme la science de la sphère, qu'Hercule aurait apportée d'Égypte) très simples, mais qui saisirent avec une puissance infinie cet esprit juvénile, que la beauté des idées touchait ici pour la première fois.

Comme les œuvres d'art grecques avaient à l'origine une destination religieuse, le concept de rapport fut l'objet d'une double attention. En effet, les Grecs dédaignaient de suggérer la puissance supraterrrestre des dieux hiéroglyphiquement par des signes ; ils cherchaient à l'exprimer immédiatement par les proportions équilibrées des parties de leur corps, en appliquant à la forme extérieure de ces dernières le type des lois de l'harmonie et de l'ordonnance d'après lesquelles se mouvaient les sphères et les astres, et d'après lesquelles ils régissaient l'univers.

Mais ces rapports gouvernent les parties d'un corps organique, qui sont animées par une force immanente à ce corps, et la particularité la plus merveilleuse de l'art antique réside dans le fait que chaque partie individuelle semble simplement émaner de cette force pour s'y replonger. Rendre compréhensible la manière dont cela s'opère, montrer comme cela est faisable

est absolument impossible; c'est la partie de l'art qui ne peut pas s'expliquer par la justesse des rapports, le choix des formes, l'imitation de la nature, etc., mais fond en un ensemble et anime tout ce qui est individuel. On peut toutefois s'approcher du mystère de la manière suivante.

L'esprit humain a la faculté indéniable de rayonner à l'extérieur de lui-même directement et sous sa forme la plus particulière, de se fixer sur une matière, pourvu que celle-ci soit dominée par une idée comme par quelque chose qui est apparenté à sa nature, et d'y être reconnaissable. Il y réussit plus ou moins suivant les efforts qu'il y consacre, la constance de son orientation, la pureté et la puissance avec lesquelles l'idée est imprimée dans cette matière donnée. Ainsi, le fait que l'imagination de l'artiste grec ait été totalement saisie d'enthousiasme par l'idée de la force qui animait son œuvre d'art et engendrait chacune de ses parties à partir d'elle-même, et que cette idée ait donné plus de grandeur et d'intensité à son esprit, plus d'acuité à son regard, plus de sûreté à son geste, peut expliquer dans une certaine mesure le phénomène miraculeux qui nous occupe. Car cela peut engendrer une cohérence, une concordance des plus imperceptibles parties de tous les contours qui échappe à toute mesure et à toute tentative pour la faire entrevoir en détail, et même la vigueur et la délicatesse avec lesquelles deux lignes par ailleurs parfaitement identiques sont tracées révèlent une puissance d'imagination différente d'un artiste à l'autre.

Ce vers quoi l'artiste grec tendait principalement par son travail était donc quelque chose qu'il confiait à la profondeur de son œuvre pour le faire rayonner en retour à partir d'elle, doué de vie et de liberté; il aimait se tenir à l'intérieur de limites bien définies, parce qu'il savait l'art et la manière de fertiliser toujours différemment ce champ réduit; il cherchait davantage la simplicité que la variété, davantage la stabilité, la justesse et la rigueur que l'aisance et le charme. Cet état de fait, la destination religieuse extérieure ou en tout cas publique de l'art, la méthode d'apprentissage dans les écoles et la noble crainte de galvauder

L'heureuse trouvaille d'un moment firent qu'on se mit à travailler sur des caractères déterminés et, puisqu'on ne quittait pas des yeux les rapports les plus grands et les plus purs de la forme ni la vie la plus profonde, sur des caractères idéaux de dieux.

Mais ce qui mérite le plus l'admiration, c'est que dès l'époque de l'art sévère, on évita toujours la sécheresse et la dureté, et que par la suite, ces grandes formes originelles furent tellement remodelées par toute la plénitude de la vie que l'imitation la plus sobre de la nature semblait avoir seulement fait disparaître son indigence terrestre dans un élément plus noble. Il n'est aucune nation ni aucune époque dont l'art regorge d'une telle richesse et d'une telle luxuriance de formes, et ici la méthode fondamentale qui ne fut jamais abandonnée donne de nouveau la preuve de son excellence. Car de même que le Grec n'a pas besoin des masses gigantesques des Égyptiens pour manifester sa grandeur, de même sa richesse n'exige pas non plus une multitude excessive de formes. De la force profonde qu'il insuffle à ses œuvres jaillit tout aussi bien la lascivité d'une bacchante que la sublimité d'un Zeus. Il est grand sans exagération et riche sans déploiement de faste.

Mais si la pureté des rapports formels domine dans la forme extérieure individuelle, elle fait de même dans la variété que présente la liaison de plusieurs d'entre elles, et les contours purs et simples, dénués de signification, pris seulement comme des lignes gracieusement entremêlées, d'une bacchanale ou d'un cortège de tritons et de nymphes accompagnent et entourent, comme un élément se moulant étroitement sur elles, les formes extérieures réelles, ainsi que le mètre le fait des mots et des images d'un dithyrambe.

Car puisque le Grec se maintenait toujours sur la ligne de partage délicate qui consiste à traiter l'art comme art et non comme nature, l'ordonnance extérieure, pour ainsi dire le sertissage de son œuvre — la forme d'un sarcophage, d'un fronton, d'une niche de temple — contribuait tout particulièrement à déterminer le traitement de sa matière, et donnait à l'œuvre, en

plus de sa forme organique et significative, une forme architectonique distincte.

Jusqu'au plus profond de son cœur, le Grec sentait que l'art est quelque chose de plus élevé que la nature, et le symbole le plus vivant et le plus parlant de la divinité; il mettait un soin inlassable à ne négliger aucun moyen, aussi petit fût-il et aussi insignifiant semblât-il, de le dissocier, en tant qu'art, de la réalité, et en tant que réalité, de l'idée intellectuelle, et il tissait si intimement ensemble la forme et la signification que seul l'observateur le plus hébété pourrait considérer l'une comme la pesante enveloppe de l'autre.

Ainsi procédait-il pour une œuvre isolée; mais dans la succession de toutes les œuvres, il séparait les genres particuliers par des limites tout aussi nettement déterminées; il embrassait dans leur cycle complet l'ensemble de la création, le monde et l'histoire qui lui étaient connus, et passait en revue tous les degrés de la force de l'existence vivante, depuis le triton à moitié animal jusqu'au père des dieux et des hommes; tous les éléments, depuis les airs jusqu'au fond de la mer et de la terre; toutes les époques de la vie, depuis la naissance jusqu'à la divinisation et aux châtiments du monde d'En-Bas; les extrémités de sa carte du monde, depuis les cortèges indiens de Bacchus jusqu'aux Jardins des Hespérides; et toute la chronologie de l'Âge des Héros, du combat des Titans à la prise d'Illion.

2. La poésie

La poésie n'a pas, comme les arts plastiques, un champ d'action limité, mais le sien est immense, et elle embrasse toute existence. Elle est un art, dans la mesure où elle s'efforce de représenter la création comme un tout qui de l'intérieur, par sa propre force, se donne à lui-même sa forme, et de formuler le principe vital qu'aucune autre description ne peut dépeindre et qu'aucune recherche qui n'émane pas de l'enthousiasme ne peut atteindre, et pour accomplir sa tâche, elle se sert du rythme, qui, véritable médiateur, règne, comme loi extérieure, sur les

mouvements de l'univers, et comme loi intérieure, sur les modifications de l'âme.

Ce qui caractérise la poésie des Grecs, c'est qu'elle réalise ce but général de toute poésie d'une < manière >² plus englobante, avec plus de clarté, plus de simplicité, et avec une harmonie qui s'assemble plus aisément en un tout. Ici aussi, le Grec aspire avant tout à la grandeur et à la pureté des formes; il indique simplement le chemin à parcourir plus qu'il ne séjourne en des points particuliers, et de la variété de la matière finie, il fait ressortir l'idée qui le relie directement à l'infini. Ici aussi, il atteint par une voie plus aisée un degré d'art plus élevé, et des symboles de la réalité plus riches de signification.

C'est cette sensibilité, et non pas, comme chez d'autres nations, une sensibilité plus limitée et plus subjective, qui se trouve au fondement de la poésie grecque: les mètres grecs le prouvent. Jamais la poésie d'aucun peuple n'a évolué dans un élément si vaste, si prompt à se mouler sur toutes les émotions, ondoyant avec tant de plénitude. Le vers le plus originel et le plus ancien des Grecs, l'hexamètre, est à la fois l'incarnation la plus parfaite et le son fondamental de toutes les harmonies de l'être humain et de la création. On peut admirer la manière dont une telle immensité et une telle profondeur ont pu être renfermées dans des limites si simples, on peut se rendre compte que ce seul vers se trouve au fondement de tous les autres rythmes poétiques, et que sans la magie de ces harmonies, les secrets les plus merveilleux de l'âme et de la création seraient restés à jamais insondés, mais on tentera en vain de s'expliquer la genèse d'un phénomène apparu si soudainement. Quand on se représente les fluctuations de tous les mouvements vivants de la création entière comme orientées, dans leur aspiration, sur les lois régulières d'une harmonie générale, tout se passe comme si elle avait enfin calmé son agitation excessive et luxuriante dans cette masse qui impose si aisément des limites, comme si elle s'était bercée d'un mouvement apaisant dans cette mélodie

2. Ce type de crochets signale un mot manquant dans le texte original [S. M.].

dont un peuple à l'heureuse constitution s'est alors saisi pour l'attacher à sa langue. Tant il est vrai que ce vers semble relever davantage du rythme de l'univers que des balbutiements de la voix humaine.

Car il y a de fait une plus grande objectivité dans les mètres des Grecs que dans ceux de toutes les nations qui nous sont connues, et ceci apparaît aisément dans l'assemblage de leurs éléments et dans l'organisation de leurs membres. Dans sa manière de ressentir les émotions, l'âme procède la plupart du temps par à-coups, fait des césures rudes, des contrastes criards, manifeste sa puissance propre, qui tourne fréquemment à l'arbitraire. Au contraire, dans les mouvements comme dans les formes de la nature, il y a plus de stabilité, les transitions sont plus douces, la régularité des lois se montre dans la totalité plus qu'elle ne s'impose dans l'élément individuel, et c'est justement cela qui fait la particularité des mètres grecs : ils évitent partout le retour de clausules absolument identiques, et particulièrement des plus courtes, ils dissimulent toujours la loi dans la variété, l'y font toutefois réapparaître en enserrant cette variété dans des limites stables, et laissent résonner de lui-même le son une fois produit plutôt qu'ils ne le coupent arbitrairement. La régularité des lois du mètre grec semble être uniquement destinée à modérer la plénitude trop riche et trop luxuriante de l'harmonie sonore et à la présenter à l'oreille par sections aisées à saisir ; alors que chez les nations modernes en particulier, elle est là au contraire pour représenter elle-même le charme de l'harmonie sonore.

Que la poésie grecque a effectivement emprunté cette voie, la langue elle-même le montre. Parmi toutes celles qui nous sont connues, aucune langue ne présente une telle richesse de rythmes variés, des coupures de mots si adéquates aux coupures de vers, et ne fait autant prédominer le caractère des sons de la nature sur celui d'un type particulier de sensibilité humaine — que l'on songe à la solennité de la langue latine, à la douceur de l'italienne, à la faculté de l'anglaise d'aller droit au cœur et de toucher purement et simplement.

Or comment cela serait-il possible, si l'on ne supposait qu'un peuple grand, divisé en outre en différentes ethnies, infiniment vif, éternellement occupé à discourir et à chanter, a été animé d'une sensibilité naturellement orientée vers le rythme et l'harmonie sonore ? C'est seulement dans la bouche d'un tel peuple que les duretés des syllabes heurtées, rapprochées les unes des autres par des principes tout différents de ceux de l'oreille, pouvaient s'é mousser, que les sons devaient nécessairement s'amalgamer et s'allonger d'eux-mêmes.

Ce à quoi le rythme grec aspire principalement et originellement, ce sont la plénitude et la richesse d'éléments aisément réglés, et si l'on est d'accord avec ce qui a été dit précédemment de la sensibilité, à savoir que lorsque c'est elle qui donne l'impulsion, la forme est plus nue et plus sèche, on voit que cette aspiration, comme partout chez les Grecs, est en même temps une aspiration à sortir de soi-même, à aller vers la nature, à se rapprocher de son principe vital universel.

C'est en effet toujours la même recherche de l'infini dans le fini, de la divinité dans le terrestre, puisqu'il est indéniable qu'il y a là plus que du terrestre et que ce plus n'est accessible qu'à l'enthousiasme. Partout, cet élan vers le divin marque le caractère grec. Dans les nobles aspirations de l'individu et du peuple, il se représente dans toute sa beauté ; mais même dans celles qui sont tout à fait insignifiantes, même dans les fautes et les erreurs, l'image de son ombre se fait encore sentir, tout comme l'ombre d'Hercule vagabonde dans le monde d'En-Bas alors que lui-même trône parmi les dieux célestes. Mais rien ne rapproche si directement de ce qui, inaccessible, est le plus élevé, que la musique et le rythme, puisque dans les arts plastiques, le fait de se limiter à un objet déterminé constitue toujours un obstacle ; et les Anciens avaient aussi — ce qu'ils ne devaient qu'à l'harmonie sonore de leur langue — l'avantage de pouvoir lier littéralement à l'expression de la pensée une musique si merveilleuse qu'ils ne connaissaient pas la séparation de la poésie et de la musique, séparation qui, sans l'apparition d'une époque trop pauvre en pensée et en

langue pour être capable d'une poésie digne de ce nom, et trop riche de sentiment exalté par la piété pour se contenter d'une musique rudimentaire, n'aurait peut-être jamais eu lieu.

C'est pourquoi les mètres grecs ne souffrent pas la moindre comparaison avec les nôtres, qui ne sont pas vraiment des imitations des leurs. Les leurs sont de la vraie musique, les nôtres ne sont souvent qu'un artifice qui doit attendre le génie de l'artiste pour s'élever jusqu'à l'art. Même l'imitation a ses limites. Car on ne peut jamais imiter que la régularité de l'organisation, mais pas la plénitude et la beauté des éléments, et c'est justement en celles-ci, comme nous l'avons vu, que réside le facteur le plus important pour l'effet à produire.

Le contenu est travaillé dans le même esprit que celui qui régit le rythme de la poésie grecque: tout est subordonné à la forme — mais c'est justement cela qui en rend le traitement presque plastique.

Car c'est comme si le but de tous les poètes grecs était seulement de représenter le genre humain, dans son opposition et sa communauté avec les dieux, et subordonné avec eux au destin, sous la forme d'une seule figure colossale. Telles sont la puissance et la pureté avec lesquelles tout se rejoint dans cette aspiration.

Tout ce qui est trop individuel est donc honni et évité avec soin. Ce n'est pas l'individu, mais l'être humain que l'on veut faire apparaître dans les traits bien distincts, mais simples, de son caractère.

Même ces traits sont déjà fixés dans la poésie comme dans la sculpture. On ne cherche pas à les multiplier, mais à les graver dans l'âme de manière chaque fois différente. De plus, la poésie a également un cercle d'action déterminé, et la poésie sérieuse ne s'abaisse pas jusqu'à la vie du commun des citoyens.

La pensée se maintient, comme la sensibilité, dans les limites de la même clarté et de la même évidence générales et incontestables. Si dans la poésie, on évite ce qui est trop particulier, dans la sculpture, on évite ce qui est trop abstrait.

Mais dans cette étendue si déterminée < se trouve > tout ce que profondeur, clarté, activité des sens et idéalité peuvent produire dans la plus grande vitalité de leur action conjointe.

La profondeur n'est pas là le produit d'une réflexion qui cogite, mais elle s'ouvre pour ainsi dire d'elle-même lorsque l'âme est ébranlée de la bonne manière.

La clarté n'éloigne pas ce qui semble obscur ou compliqué, mais déploie précisément la matière la plus riche et la plus consistante.

L'activité des sens ne repose pas sur la simple richesse des objets et des images sensibles, mais sur leur sage traitement, retranchant la surcharge qui n'est qu'une gêne pour les sens, et sur le choix qui fait ressortir précisément les objets qui sont généralement ressentis de la même manière.

Enfin, l'idéalité provient certes en grande partie de la vision noble et élevée qui relie toujours l'être humain aux dieux, de la méthode qui consiste à le placer toujours en des points de vue où l'imagination est déjà habituée à bannir tout ce qui est mesquin et ordinaire, et du retour incessant vers les réflexions les plus profondes et les plus pénétrantes, mais encore et surtout, de la dimension artistique de la manière dont tout est ordonné.

Car tout ce qui a été décrit ici ne tend qu'à faire de la réalité, aussi purement et aussi fidèlement que possible, le symbole de l'infinité, d'une part en ne faisant ressortir d'elle que ce qui est éminemment apte à représenter l'idée qui s'imprime en elle, et d'autre part en disposant l'âme à ne reconnaître dans ses traits que cette idée.

Toute poésie qui, atteignît-elle par certains côtés des supériorités particulières par rapport à la poésie grecque, s'éloigne de cette dernière, ou reste en retrait par rapport à elle, pêche soit parce qu'elle se dirige trop unilatéralement vers l'idée, soit parce qu'elle colle à la réalité, soit parce qu'elle n'a pas la force de conserver à celle-ci, dans toute sa plénitude sensible, sa dimension symbolique. Ce qui fait la spécificité de la poésie grecque, c'est qu'elle n'est dirigée que vers ce but et qu'elle possède tous

les moyens de l'atteindre, dont fait partie, pour le dire en un mot, l'aptitude à sentir le type de force qui anime l'ensemble de la création. Car ce type de force consiste à mettre en valeur chaque moment de l'action exercée non pas dans la signification qu'il a pour lui-même et isolément, mais comme l'expression de toute l'infinité de la force, dont il porte en lui, comme ses résultats, les formes d'extériorisation qui ont déjà été développées, et dont il suggère dans son idée celles que l'on n'a encore jamais vues.

3. La religion

L'esprit des Grecs se révèle d'une part dans la constitution intrinsèque de leur religion, d'autre part dans leur manière de l'utiliser.

Ces deux aspects montrent clairement que le Grec s'élevait partout vers le suprasensible,

qu'il le faisait non pas pour des motifs simplement superstitieux, mais pour le pur plaisir des idées, auxquelles il laissait le champ libre,

qu'il cherchait la nature du suprasensible dans les idées pures, qui, de fait, règnent sur la réalité comme de grandes lois éternelles,

que malgré tout, enfin, il leur associait merveilleusement la plus grande vitalité des sens, et que donc, ici aussi,

il restait symbolique.

Pour les Grecs, la religion n'était pas seulement un pauvre besoin de superstition : ils y mettaient tout leur esprit et tout leur caractère, l'individu en ressentait l'aspiration en lui-même, et les États leur en accordaient la liberté ; cela se voit à tout ce que le Grec trouvait en fait dans sa religion :

1) le contenu à proprement parler religieux et moral, et avant tout la crainte de l'incompréhensible, du suprasensible, sans laquelle aucune grandeur ni beauté véritables de l'être humain ne sont concevables.

2) un monde vivant d'êtres dont rien, dans leur constitution intrinsèque, ne fait d'eux autre chose que des hommes tout juste dénués des défauts humains, et même encore pourvus de ce que ceux-ci ont de grandeur, de force et de richesse, se bornant à supprimer miraculeusement ce qu'ils ont de moralement déplaisant par la simple présupposition qu'ils sont des dieux. L'esprit grec authentique ne connaît sur l'Olympe aucune imputation morale ; pour lui, les dieux sont seulement de simples symboles des forces de la nature dans leur libre déploiement, ils sont les enfants de l'infinité, par-delà la triste gravité de la connaissance du bien et du mal qui est la source de la notion de culpabilité. À partir du moment où les philosophes, tout particulièrement (car les railleries des poètes glissaient sans faire de mal), s'en prirent à l'immoralité des anciens dieux, comme Socrate et Platon le firent, c'en fut fini de l'innocence de l'esprit grec, et peu après, l'art et la poésie reçurent eux aussi un coup mortel qui les priva de leur gravité et de leur vérité. Car par ailleurs, le domaine de l'art tout entier reposait à tel point sur la religion, comme étant son fondement, qu'il se retrouvait en elle et inversement.

3) des idées obscures, mais n'en exerçant qu'une action plus puissante, sur la constitution et la genèse de l'univers. Car même s'il faut faire abstraction des allégories tardives, souvent puérides et sans envergure, on ne peut nier que certains concepts originels se rapportant à ces questions jouent un rôle fondamental dans les types de représentation les plus anciens aussi.

4) l'histoire de leur patrie et toute la somme de leur connaissance du monde et de leur tradition.

De cette manière, la religion des Grecs était une incarnation parfaite de tous les mystères profonds et cachés du monde moral, physique et historique, en laquelle l'art, la philosophie et les croyances populaires se donnaient la main, et où l'imagination poétique, la cogitation spéculative et la mystique allégorisante trouvaient toutes autant d'incitation à aller toujours plus en profondeur.

À elle seule, l'idée qu'au sommet de toutes choses se trouvait un destin auquel hommes et dieux étaient également soumis et qui régnait suivant des décisions aveugles et incompréhensibles donnait déjà à la religion, pour un peuple à l'esprit grec et à la sensibilité grecque, une profondeur insondable. Elle la faisait descendre du ciel, séjour isolé et inaccessible aux hommes, et la plongeait au cœur de la nature, dont seules les forces merveilleuses et leur action conjointe si énigmatique pouvaient être à l'origine de ce destin incompris. Elle détournait l'esprit de la méthode néfaste, totalement destructrice, qui consiste à vouloir expliquer tous les phénomènes du monde moral, retrancher tout ce qui est miraculeux, déduire de manière humaine tout effet d'une cause, à supposer, en employant le nom de hasard, l'existence de causes inaperçues et non observées et à méconnaître l'action éternelle des forces originelles. Elle s'opposait tout autant à la méthode par laquelle, pour prendre les choses au mieux, on déprécie fortement la divinité en supposant une Providence qui change éternellement le malheur en félicité et, sous l'apparence de vénérer la divinité, s'abandonnant à une pusillanimité aux tremblements de douleur incessants, on rabaisse l'humanité. Dans l'idée du destin, on acceptait librement et sans réserve le miracle par lequel le monde continue éternellement de durer et d'agir et l'on embrassait avec courage la pensée que l'existence humaine est précaire, évanescence et misérable, mais parsemée de joies grandes et riches, et la sublimité de cette idée même dissipait en une douce mélancolie l'inquiétude et la douleur que cette considération ne pouvait qu'éveiller. Aucun peuple n'a su exalter autant que les Grecs le sentiment de la mélancolie, parce que dans la description la plus vivante de la souffrance, ils ne refusaient pas ses droits à la jouissance la plus luxuriante et savaient conserver allégresse et grandeur à la souffrance même. Pour tomber pleinement d'accord là-dessus, que l'on se rappelle combien l'homérique « même la force d'Hercule n'échappa pas à la mort » est une meilleure consolation que les nôtres qui, au mépris de la douleur, transforment tout malheur en un bien;

et avec quelle vitalité, même dans les chœurs tragiques les plus mélancoliques, le désir de jouir de la lumière, de l'air et de la vie est exprimé, et que l'on rectifie ses idées concernant le bonheur et le malheur, l'allégresse et la mélancolie. Quand on croit trouver cette dernière davantage chez les Modernes, on confond ce qui est physique, non idéal, avec ce qui a plus de vigueur et d'élévation.

Il n'est pas vrai non plus (et ceci mérite ici, tout particulièrement, l'adhésion réfléchie du lecteur) que l'être humain ne poursuit jamais que la jouissance et la félicité. Son instinct véritable, sa passion intérieure profonde est d'accomplir sa vocation, fût-elle malheureuse, tout comme la chenille s'enveloppe dans son cocon, et comme d'autres animaux s'élancent d'une autre manière à la rencontre de la mort. Il n'y a pas de sentiment plus élevé, vigoureux dans l'action comme dans la douleur, plein de noble crainte et de soumission devant une puissance suprasensible qui règne sur toutes choses, que celui qui inspire à Hector l'exclamation : « car un jour viendra où l'Illion sacrée sombrera ! », sans pour autant qu'il abandonne un seul instant le combat le plus courageux.

Deuxième élément d'une importance capitale : la religion ne consistait pas en une série de vérités démontrables ou révélées, mais elle était une incarnation parfaite de légendes et de traditions souvent contradictoires. La quête de vérité religieuse, qui prend sa source dans l'inquiétude morale de la conscience, ou dans l'inquiétude intellectuelle éveillée par le doute, était étrangère aux Anciens, du moins dans le plus beau déploiement de leur particularité. Pour le peuple, leur religion était, d'un côté, seulement faite de cérémonies sacrificielles et idolâtres, et de l'autre, partie prenante de la constitution de l'État, de la vie publique et de la vie domestique ; et pour tous ceux qui s'élevaient au-dessus du peuple, elle consistait à s'occuper d'un monde supraterrrestre que chacun, suivant la nature de son esprit, pouvait voir plus sensible ou plus spirituel, plus littéral ou plus symbolique, et dans lequel il pouvait pénétrer par la

porte de l'art et de la philosophie, de la science et de l'histoire. Les Grecs eux-mêmes savaient très bien qu'une grande partie de leurs mythes était d'origine étrangère, et ils possédaient donc en eux la sagesse obscurément exprimée de tous les peuples, les tentatives, les balbutiements de l'humanité pour exprimer l'infini. Ce qui, isolé, aurait nécessairement dû se perdre, s'enveloppait à présent dans le statut vénérable du temps, des nations les plus anciennes et les plus éloignées.

Mais le Grec coulait toujours tout ce qui était étranger dans sa spécificité, et c'est seulement aux époques tardives de la Grèce et de Rome que des cultes étrangers, introduits par la superstition, furent purement et simplement juxtaposés les uns aux autres. Le Grec se plaça même au point de départ de toutes choses et fit de Delphes le nombril du monde, point de rencontre des aigles envoyés par Zeus de deux côtés opposés. Rapprochant par-là toutes choses de lui-même et de son type de sensibilité, il renforçait et vivifiait leur effet sur l'imagination et l'âme.

Le Grec considérait tous ses dieux plus ou moins comme les fils du sol qu'il habitait; et il y avait eu pour lui une époque où ceux-ci allaient et venaient parmi les hommes; ils étaient pour une grande part nés parmi eux, et certains avaient même un tombeau que l'on se montrait. La sobre explication selon laquelle les dieux étaient des hommes qui avaient été divinisés en reconnaissance d'un bienfait ne se trouve que chez les écrivains tardifs. La croyance la plus ancienne et la plus belle ne posait pas la question de la possibilité physique ou de la vérité historique. Elle imaginait une époque où les éléments de la création n'étaient pas encore si distincts les uns des autres, où les sorts individuels n'étaient pas encore distribués avec tant de régularité, où l'Olympe et la Terre se mêlaient encore l'un à l'autre; et chaque ethnologie intégrait cette époque à l'histoire de ses ancêtres. Ce règne direct des forces de la nature n'était même pas considéré comme totalement terminé; il continuait encore à durer dans certains cas individuels, et n'était que transféré dans des régions éloignées ou solitaires.

À la vie des dieux sur terre se rattachent immédiatement la génération des héros, leur histoire et leur culte. Ceux-ci étaient inconnus des Égyptiens.

Sans doute toutes les nations ont-elles transféré des êtres humains dans le ciel, et leurs dieux sur la terre, et plusieurs d'entre elles ont mis des hommes divinisés sur un plan d'égalité avec les dieux ou les leur ont subordonnés. Mais aucune n'a poussé cette pratique aussi loin que les Grecs, ne l'a développée avec autant de précision, ne l'a intégrée aussi profondément à tout ce qui l'entourait, ne l'a autant employée à enrichir l'art et la poésie, à vivifier l'esprit de la nation, ce qui montre qu'eux seuls possédaient cette aspiration éternellement vivante à se porter vers ce qui est élevé et supraterrestre, et à le graver dans des formes de la réalité visible pleines de noblesse et de beauté.

D'un côté, ainsi qu'on vient de l'évoquer, la religion des Grecs acquit un développement en quelque sorte luxuriant et exubérant à travers l'imagination artistique; mais par ailleurs, elle en reçut encore un autre, suscitée tantôt par un besoin plus profond de religiosité, tantôt par la philosophie et l'esprit de recherche, à travers les mystères. Dans les mystères, la fable était amplifiée par des mythes que l'on tenait cachés dans les autres circonstances, mais elle était aussi fréquemment rectifiée par un dévoilement plus libre de son origine; des représentations allégoriques virent le jour, qui en préparaient de plus pures; les premiers germes de notions vraies concernant la religion surgirent, en même temps que se formait la notion d'une sainteté morale et religieuse plus élevée que ne l'exigeait le culte ordinaire des dieux. Mais dans la vie, chez les poètes, les philosophes et les historiens, tout cela ne transparaissait jamais que comme à travers un voile, et ravivait ainsi sans cesse, chez un peuple qui aimait de lui-même s'élever de la réalité sensible aux symboles, non seulement cet élan intérieur, mais aussi l'aspiration intellectuelle en général.

Il est aussi remarquable que la religion ait laissé à l'art une liberté si illimitée, et ne l'ait pas assujetti, comme c'était au moins en partie le cas en Égypte, à une certaine rigueur de forme

ou à un costume fixé une fois pour toutes; et que les produits de la superstition — tours de sorcellerie, fantômes et mauvais esprits — dont on trouve pourtant de multiples traces, n'aient pas défigurés la moindre partie de l'art par un traitement bizarre, voire grimaçant.

Pour l'homme brut, la religion est toujours plus ou moins idolâtrie; celui qui est capable d'émotions supérieures y puise conviction, loi et espérance. C'est là le besoin religieux proprement dit. C'est de là que naissent dans les familles et dans les peuples des traditions et des coutumes; l'État les utilise et les met au service de ses propres buts. En cela, les religions de tous les peuples, en particulier des peuples anciens, sont semblables les unes aux autres.

La particularité du Grec, dans sa religion, apparaît en ceci qu'il dépassa tellement ce simple besoin, se créant à partir de la religion un champ d'action propre pour son penchant au surnaturel, et ce d'une manière qui s'harmonisait avec son art et avec sa poésie, par le recours à des images pleines de sens et à des symboles, en se maintenant toujours dans les limites de l'humanité véritable, seulement grandie et idéalisée, et que l'État lui laissa tant de liberté en ce domaine que la religion grecque ne peut être nommée que religion du peuple, jamais religion d'État, et qu'il ne mésusa jamais de cette liberté.

Pour le sentir pleinement, que l'on se rappelle ce qu'il y a de monstrueux et d'inesthétique dans tant de religions orientales, et même en partie dans la religion égyptienne, la contrainte inhérente à leurs castes de prêtres, la stricte imbrication de la loi et du culte chez les Romains, la nature rudimentaire et la sécheresse de leurs dieux et de leur mythologie, et la répression de certains mystères, justifiée par les débauches les plus ignobles. Chez les Grecs, on aura de la peine à trouver ne serait-ce qu'un seul exemple de mauvais usage des mystères.

4. Les us et les coutumes

Dans ce champ immense, on ne peut rien faire de plus que de souligner quelques points particuliers.

Diodore de Sicile remarque quelque part que les Égyptiens ne pratiquaient ni la musique ni la palestre, et il dit ailleurs : « Iolaos institua les gymnases, les temples des dieux et toutes les autres choses qui font la félicité des hommes, et l'on en trouve encore des traces³ ». L'adoration des dieux et la formation de corps beaux et forts constituaient ainsi les premiers besoins de l'humanité grecque. Si l'on y ajoute la musique dans l'extension que les Grecs lui donnaient et les académies de philosophes, on voit qu'outre leur vie publique et leur vie domestique, les Grecs en avaient une troisième, qu'aucune nation ne connut dans cette extension, et dont aucune ne fit un usage si poussé. Car ce qu'il y a là de particulier, c'est que cette vie s'occupait de choses qui n'étaient pas directement tournées vers un but extérieur, qu'elle était libre des chaînes de l'État et des lois, et qu'elle ne cessait cependant de tisser au sein d'une grande partie — la plus cultivée — des citoyens des liens de belle sociabilité, où la vieillesse et la jeunesse trouvaient l'une comme l'autre une place adéquate. Il y a là un contraste saisissant avec l'oisiveté de certains peuples orientaux, avec la contrainte des castes chez les Égyptiens, et avec l'orientation unilatérale des Romains vers la guerre, le droit et l'agriculture.

La valeur que les Grecs accordaient à la libre formation du corps les distingue de toutes les nations. Cela a la signification profonde et raffinée que le spirituel ne doit pas être séparé du corporel, mais s'exprimer en lui, l'homme libre n'ayant pas vocation à se subordonner à son occupation, mais celle-ci à lui; et ce soin, cette manière de voir qui consiste à honorer la force et l'agilité corporelle, fut entretenue par deux choses jusqu'aux époques les plus tardives : par la mémoire des héros de la patrie, et par la gloire des vainqueurs des jeux publics.

3. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, I 81, 7 et V 15, 2 [S. M., d'après HUMBOLDT Wilhelm von 2002, Vol. 5, p. 386].

Cet usage consistant à tenir la couronne olympique en plus haute estime que la victoire la plus sérieuse et l'aspiration la plus utile, à composer cette ombre de gloire uniquement sur la base de l'ancienneté des jeux, du caractère vénérable de leur fondateur, des festivités sacrées qui s'y rattachaient, de l'afflux de tous les peuples grecs, des applaudissements sonores d'une foule de personnes s'exaltant mutuellement, atteste plus vivement que toute autre chose la nature à la fois idéale et sensible des Grecs, de même que leur sobre simplicité est vivement attestée par le fait que l'épreuve la plus ancienne et la plus simple, la course à pied, resta toujours jusqu'aux époques les plus tardives la plus révéree de toutes, à tel point que chaque olympiade portait le nom du vainqueur de cette épreuve et qu'elle ne fut jamais détrônée par la splendeur et la richesse des quadriges.

Deux autres choses elles aussi exclusivement et éminemment propres aux Grecs étaient directement liées à cette manière de vivre et y avaient leur source: les fêtes conviviales dans lesquelles la philosophie, la poésie et l'art étaient rarement absents, et l'amour pour les beaux éphèbes.

Ce dernier ne trouvera assurément personne pour le défendre. Mais il reste extrêmement remarquable de voir quel usage les Grecs faisaient d'une passion à laquelle leur situation particulière offrait, qu'on le veuille ou non, un terrain propice, et qui, telle qu'ils en usaient, n'était pas nuisible, mais devenait au contraire une source d'idées et de sentiments pleins de beauté et de grandeur. En cela, ils étaient libres d'une certaine scrupulosité et d'une certaine affectation dans les questions morales, ils laissaient plus de liberté de jeu au caprice de l'imagination, et même à l'exubérance du désir, ce qui montre justement que ne s'étant pas coulés unilatéralement dans des formes déterminées, ils aimaient à parcourir toute la gamme de la sensibilité humaine, mais la portaient toujours vers plus d'élévation et de noblesse.

On a souvent voulu déduire la pédérastie du fait que les personnes de sexe féminin ne recevaient qu'une formation réduite. Mais il serait difficile de prouver que celle-ci était vraiment aussi

réduite qu'on le dit. L'histoire présente suffisamment d'exemples de femmes qui ont fait preuve dans l'ensemble d'une grande activité en faveur de leur patrie et témoigné individuellement de beaucoup de talent dans plus d'un domaine. C'est pourquoi j'expliquerais plutôt le goût en question par une plénitude plus grande, en quelque sorte luxuriante de la sensualité grecque, et par une circonstance extérieure — le fait que, comme les contacts sociaux des Grecs se développaient principalement par le biais des gymnases et des écoles philosophiques, par nature ouverts seulement aux hommes, les femmes se trouvaient exclues de cette sociabilité dès que celle-ci dépassait le cercle des plus proches parents.

D'ailleurs, l'amour insensé du luxe et les débauches étaient loin d'être aussi dominants chez les Grecs qu'en Orient et chez les Romains. Quelque chose comme une plus grande finesse naturelle de goût et la plus grande vitalité de l'élan intérieur qui les portait à purifier et à raffiner la sensualité par l'art les préservait de ces déviations.

Il est toutefois indéniable que le sexe féminin jouissait en Grèce d'une considération assez réduite, et qu'en cela le Romain faisait preuve de beaucoup plus de noblesse. Je ne pense pas que cela provînt d'une influence plus forte des mœurs orientales en Grèce. Car à l'Âge des Héros, il en était tout autrement, et je ne vois pas d'où cette influence aurait pu venir par la suite. Ce phénomène frappant en soi peut, me semble-t-il, s'expliquer suffisamment par le fait qu'à l'époque de leurs régimes populaires, les Grecs ne menaient pas de vie patriarcale ni politique, mais de manière toute à fait générale, une vie humaine. Or avant que la moralité et la sensibilité, qui sont à proprement parler les seules à pouvoir déterminer la vraie relation mutuelle entre les sexes, aient reçu une formation aussi prépondérante que celle que l'époque moderne leur a donné, en particulier par la religion chrétienne et les mœurs chevaleresques, la considération pour les femmes ne peut provenir que de la valeur que l'on accorde aux liens familiaux, et celle-ci n'est grande que dans les deux situations nommées précédemment. Le Grec considérait toutes

les relations extérieures avec plus de légèreté, il était moins strict dans ses exigences, mais aussi moins ponctuel dans ses réalisations. Si les femmes grecques étaient moins considérées que les matrones romaines, la loi ne les condamnait pas non plus, en revanche, à une servitude aussi illimitée envers l'homme.

Le sexe féminin est tellement lié à sa vocation naturelle originelle qu'on peut se demander si sa relation la plus délicate et la plus noble au sexe masculin, que l'on peut reconnaître sans parti pris dans celle qui a cours de nos jours, aurait pu voir le jour autrement que par un passage préalable par un rapport unilatéral et en quelque sorte non naturel.

Des deux qualités du Grec qui viennent d'être évoquées, d'une part sa moins grande dureté dans les relations extérieures de la vie, d'autre part son attitude plus mesurée et sa plus grande finesse de goût dans les plaisirs, même jusque dans les véritables débauches de sa sensualité, se déduit nécessairement le traitement plus doux dont jouissaient ses esclaves. Mais il est vrai qu'ici comme dans tant d'autres domaines, les diverses ethnies grecques étaient loin d'être semblables les unes aux autres.

5. Le caractère public et privé et l'histoire

Le caractère politique des Grecs a souvent été, et non sans raison, un objet de blâme et même de raillerie. Il faisait indéniablement preuve, tout particulièrement chez les Athéniens, d'inconstance et souvent d'une grande légèreté.

Il y a toutefois deux choses qui ne se démentirent jamais en lui : l'attachement à l'égalité du peuple et à la gloire de la patrie.

L'oppression des humbles citoyens par les plus distingués et des pauvres par les riches était totalement étrangère aux États grecs, et ne s'y immisça à aucune époque.

Il est vrai que la liberté sombrait par moments dans la tyrannie locale et étrangère, mais cela ne durait jamais longtemps et quand on se demande ce qui dans l'ensemble resta toujours dominant, en particulier à Athènes, on conclut que c'était la démagogie, donc une forme de domination, certes, mais une domination exercée par

le peuple lui-même. Même face à une puissance étrangère prépondérante, l'antique esprit de liberté reprenait sans cesse la lutte et il est difficile de trouver un peuple qui ait mené une résistance aussi acharnée, quoique totalement désespérée, que celle d'Athènes dans son dernier combat contre les Romains gouvernés par Sylla.

On ne peut pas non plus méconnaître que les Grecs connaissaient très bien la valeur d'une ascendance noble et de grandes richesses, sans pour autant mésuser de l'un ou de l'autre de ces sentiments dans la vie publique ou dans la vie privée.

Parmi la variété de caractères qu'une nation composée de tant d'ethnies ne peut que présenter au cours de toute une série de siècles, on peut en distinguer certains qui portent éminemment en eux ce qui fait la particularité de leur nation.

C'est ce que font de la manière la plus noble Aristomène, qui restait en quelque sorte auréolé de l'éclat de l'Âge des Héros encore assez proche, Épaminondas, qui alliait la douceur et la délicatesse à un noble désir de gloire et à une profonde noblesse d'âme, et Philopœmen, qui montra ce dont un grand caractère était encore capable dans l'avilissement.

Parmi les caractères splendides qui, même dans leurs fautes, laissaient paraître l'esprit national (en particulier athénien), se trouvaient Périclès et Alcibiade.

À l'inverse, Aristide, Cimon, Phocion et d'autres personnages s'en écartent tellement qu'on a du mal à concevoir comment ils ont pu appartenir à la même nation.

Enfin, dans le naufrage des États grecs, il ne faut pas oublier la lâcheté, l'orgueil sans fondement, la flagornerie et le manque de caractère qui, sous les Romains de l'époque tardive, rendirent même le nom des Grecs méprisables.

Une description de ce qui fait la particularité du caractère national grec devrait embrasser toute cette diversité, ou du moins être en mesure d'expliquer ce qui l'a rendue possible. Nous allons tenter d'indiquer ici en quelques mots les éléments d'une telle description :

chez le Grec, la nature humaine laissée intacte, non limitée ni liée à quoi que ce fût de particulier, exerçait son influence de manière plus pure et plus simple qu'en toute autre nation.

Il était plus ouvert à toutes les impressions du monde extérieur et éminemment réceptif à celles qui touchaient l'activité des sens et l'imagination.

Ses forces intérieures étaient toujours promptes à réagir à ces impressions, et ce exactement de la manière dont celles-ci se produisaient.

Il laissait du temps à l'impression et ne la précipitait pas; il donnait de la rapidité à l'activité intérieure et ne la retardait pas. Par là, il acquérait clarté et précision dans la vision des choses, vie et ardeur dans l'action.

Il possédait cette ardeur (et c'est tout particulièrement ici que réside la clé de tout) en telle quantité qu'elle suffisait pour l'empêcher de s'enfoncer par quelque côté que ce fût dans la matérialité, qui émousse toujours la force; que de ce fait, il conservait en lui l'équilibre naturel, puisqu'en vertu d'un instinct intérieur, la force qui a le plus de vigueur se transfère d'elle-même vers le centre, tandis que la force unilatérale le fuit parce qu'elle n'est pas capable de l'occuper pleinement; et que, pour ne pas se voir entravée dans son aspiration, elle préférerait s'en tenir au monde sensible, plus aisé à relier en un ensemble cohérent, plutôt que de se plonger excessivement dans le monde qui se situe plus en profondeur; ce qui, suivant les différents niveaux de sa valeur et de sa culture, le rendait tantôt chimérique et vantard, tantôt avide de gloire et héroïque, tantôt sublime et idéal dans la pensée, la poésie et l'activité plastique.

Les pierres angulaires qui fondent sa merveilleuse particularité sont donc l'intensité de cette mobilité pleine de force, et sa disposition naturellement juste et homogène, qui le rendait capable à l'extérieur, de clarté et de justesse, et à l'intérieur, de stabilité, de constance et de la plus grande clarté du sens intérieur, c'est-à-dire d'idéalité.

De cette manière, le caractère grec pouvait réunir en lui-même les contradictions les plus inconcevables autrement :

d'un côté, sociabilité et élan de communication comme peut-être aucune nation ne les a connus, de l'autre soif de retraite et de solitude ;

d'un côté, une vie passée continuellement dans l'activité des sens et dans l'art, de l'autre dans la spéculation la plus profonde ;

d'un côté, la légèreté la plus méprisable, l'inconstance la plus monstrueuse, la versatilité la plus incroyable, où la mobilité et la sensibilité régnaient sans partage, de l'autre la persévérance la plus exemplaire et la vertu la plus stricte, où leur ardeur, force pleine de gravité, se concentrait dans les fondations mêmes de l'âme.

Mais surtout, on comprend toute la puissance que dans un tel caractère, l'enthousiasme pour la patrie, pour la liberté et pour la gloire des Grecs ne pouvait manquer d'avoir, puisque ce sentiment associait en lui-même les émotions les plus naturelles et les plus originelles de l'humanité, les images les plus splendides de l'imagination et les idées les plus sublimes de l'âme.

Mais les Grecs étaient aussi totalement dépourvus des qualités que l'on n'acquiert que par disjonction de la force.

Une brève confrontation des Grecs avec les nations postérieures les plus cultivées rendra peut-être cet exposé plus clair et plus précis.

Ceux qui leur ressemblent le plus, mais sont aussi les plus incapables de les atteindre dans des parties individuelles de leur caractère sont, plus encore que les Romains, les Italiens.

Les éléments principaux du caractère des Grecs sont répartis entre les Français et les Allemands, et ces deux nations leur ressemblent tellement dans leurs parties respectives qu'ils s'accusent réciproquement de présenter la plus grande dissemblance avec eux. Des Grecs, les premiers ont la sensibilité, la mobilité et l'exigence d'une forme (mais chez eux celle-ci est déterminée, presque conventionnelle). Les seconds ont l'absence d'unilatéralité, la justesse dans la vision extérieure des choses,

la profondeur intérieure, l'aspiration à l'idéalité, mais souvent sans ardeur suffisante, et toujours avec plus d'aspiration vers le contenu intérieur dont l'extérieur n'est qu'une expression que vers la forme sensible. Mais bien que ces deux nations ne présentent chacune qu'une ressemblance incomplète avec la nation grecque, il serait absolument impensable de se former une image complète de cette dernière par une combinaison des deux. Elles divergent au contraire totalement l'une de l'autre, et finissent d'ailleurs par s'éloigner presque autant l'une que l'autre de la nation grecque dans leurs réalisations, si ce n'est que les Allemands aboutissent à quelque chose qui se rapproche davantage de la tournure d'esprit des Grecs et s'élève peut-être même au-dessus de ce que celle-ci a atteint, mais qui, pour cette raison même, se trouve à vrai dire hors d'atteinte, tandis que les Français s'égarèrent totalement et restent en-dessous du but visé et du véritable objet de leur aspiration.

Totalement différents des Grecs sont le Romain, dans l'unilatéralité de ses préoccupations politiques, l'Espagnol dans celle de son exaltation fiévreuse et l'Anglais dans celle de son matérialisme sombrement sentimental. Mais la parenté de l'Anglais avec l'Allemand est visible dans son éloquence politique et sa satire, elle aussi souvent orientée en ce sens, qui le rapprochent davantage des Grecs que des Romains, alors que le Français ne s'élève jamais au-dessus de l'imitation des Romains.

L'histoire des Grecs est plus que toute autre chose une preuve convaincante de ce qui a été dit du caractère de cette nation. Car elle montre partout que les événements politiques de la Grèce ne sont qu'un résultat de l'action conjointe du caractère qui vient d'être dépeint et des circonstances respectives.

On peut la diviser en quatre périodes correspondant principalement aux différentes formes qu'elle adopte.

Avant les guerres médiques, il y eut extrêmement peu d'événements remarquables; les États avaient besoin de loisir et de temps pour trouver un équilibre avec leurs plus proches voisins et se donner une constitution un peu durable.

Durant les guerres médiques, la défense commune de la patrie annihila toute autre préoccupation.

La période intermédiaire qui sépare ces guerres de la prépondérance macédonienne fut occupée par la rivalité entre les Athéniens et les Lacédémoniens, au cours de laquelle, outre la discorde concernant la domination suprême de la Grèce, la haine et la concurrence des petits États entre eux se manifestèrent aussi de diverses manières.

À partir de Philippe, ce fut l'époque du déclin. Impuissance et trahisons soumièrent peu à peu tous les États au joug de l'ennemi commun, que le sens de la liberté, un court instant ravivé, secoua à plusieurs reprises.

Dans toute cette suite d'événements, on chercherait en vain une unité, celle-ci ne pouvant exister que là où la nation possède un caractère à proprement parler politique. Mais aucune autre ne présente une variété aussi merveilleuse, et en aucune autre les événements les moins importants n'acquirent une telle importance et une telle grandeur uniquement par le caractère des hommes qui y jouèrent un rôle. Les événements découlent en général de la mobilité du caractère du peuple et ils sont ennoblis par la manière d'agir des individus. Sensitivité et véhémence de la réaction jouent ici aussi le rôle principal, et ce ne sont pas des projets préparés de longue date, mais à proprement parler des passions privées — toutefois davantage des passions du peuple entier que de ses meneurs individuels, qui déterminent le comportement politique que les États adoptent les uns envers les autres.

Si maintenant, on pose la question: « comment un peuple comme les Grecs a-t-il pu voir le jour? », ce serait peine perdue de vouloir déduire pour ainsi dire mécaniquement sa formation de l'influence progressive de circonstances individuelles. Tous les systèmes explicatifs en vigueur qui portent sur ce sujet et sur la genèse des caractères nationaux sont non seulement défectueux en eux-mêmes et n'ont de force que là où ils se combattent mutuellement, mais on peut aussi leur opposer à tous

deux objections irréfutables : que les choses dont ils postulent l'influence ne sont elles-mêmes, pour une grande part, que des conséquences du caractère qu'elles doivent expliquer ; et que le caractère d'autres nations a pris une tournure différente dans les mêmes circonstances. En outre, ils font tort à la nature humaine en la supposant indifférente et totalement déterminable par les circonstances extérieures.

Dans le caractère pleinement formé d'une nation ou d'un individu, l'élément le plus essentiel est la forme originelle de ce qui constitue sa particularité. Plus que tout, la force (et une force n'est jamais pensable sans direction) qu'il possède déjà avant que des circonstances extérieures n'aient exercé sur lui une quelconque influence, du moins identifiable et susceptible d'être désignée par des mots, joue un rôle décisif dans sa forme pleine et ultime. Chez l'être humain, toute vie de l'esprit consiste à tirer le monde à soi, à transformer en idée, et à réaliser l'idée dans ce même monde d'où elle tire sa matière ; la force et le processus impliqués sont seulement déterminés de manière différente par les situations extérieures, ils ne sont ni créés ni prescrits par elles.

Une nation supérieure doit donc sa supériorité à sa propre individualité originelle, et celle-ci surgit, chez les individus comme chez les peuples entiers, d'elle-même et par miracle. À supposer qu'elle fût elle-même totalement dépendante de causes extérieures, cette série causale est cachée et donc hors de notre portée. Comme une pensée dans l'esprit même, comme une figure sur la toile du peintre, une forme de vie surgit dans la nature sous l'effet de grandes forces, ou précisément de forces mues par un heureux enthousiasme, et avec elle commence d'un seul coup une nouvelle série de phénomènes relevant de l'esprit. C'est seulement une fois qu'ils sont apparus que débute le règne et l'influence des circonstances, qui peuvent les arrêter et les détruire, mais aussi les protéger et les former.

Dans la réalité, il se peut que l'apparition d'une forme de l'esprit dans toute sa détermination soit précédée d'essais innombrables qui constituent pour ainsi dire une échelle de degrés

menant à la première tentative réussie. Mais entre cette première réussite et les essais manqués, il y a toujours et nécessairement un abîme pour lequel aucune mesure par degrés ne saurait être juste : par conséquent, pour ce qui est de son apparition, une telle forme est toujours là subitement et d'un seul coup, et il ne reste rien à faire que de fixer le moment de son apparition, et à partir de là, d'analyser les circonstances favorables et défavorables, étant toutefois bien entendu que celles-ci sont aussi en partie déterminées par la forme en question.

À la question de savoir comment il se fait que cette forme d'humanité d'une beauté ravissante a fleuri seulement en Grèce, il n'y a donc en soi aucune réponse satisfaisante. Il en fut ainsi parce qu'il en fut ainsi. Même le moment où et la manière dont la grécité apparut pour la première fois sont difficiles à déterminer historiquement, et les causes qui ont contribué à son développement résident, pour autant qu'il s'agit de causes morales, principalement en elle-même. Mais avant de nous lancer dans quelque recherche que ce soit à ce sujet, il nous faut d'abord mentionner encore un autre point particulièrement important.

La plupart des circonstances qui accompagnent la vie d'une nation, le lieu d'habitation, le climat, la religion, la constitution de l'État, les us et coutumes, peuvent dans une certaine mesure être séparées d'elle ; on peut, même dans le cas d'intenses interactions, dissocier dans une certaine mesure ce qu'elles ont donné et reçu en matière de culture. Mais il y en a une qui est d'une nature toute différente, qui est le souffle, l'âme même de la nation, qui marche toujours d'un même pas avec elle et qui, qu'on la considère comme moteur ou comme résultat de l'action, conduit toujours la recherche dans un seul et même cercle — la langue.

Si l'on ne l'employait comme auxiliaire, tout essai concernant les particularités nationales serait vain, puisque c'est seulement dans la langue que le caractère s'imprime en totalité, et qu'en même temps, les individualités particulières se fondent en elle, véhicule général de compréhension du peuple, de sorte que ce qui est de nature générale devient visible.

De fait, un caractère individuel ne devient caractère d'un peuple que par deux moyens : l'ascendance et la langue. Mais l'ascendance elle-même semble ne pas avoir d'effet avant que la langue ait donné naissance à un peuple. Car nous constatons seulement rarement que les enfants portent en eux les particularités de leurs pères, mais toujours que des générations portent en elles celles de leur ethnie.

De plus, la langue est comme un levier plus commode pour saisir le caractère, un intermédiaire entre le fait et l'idée, et comme elle est formée d'après des principes généraux, à tout le moins obscurément ressentis, et généralement composée aussi à partir d'une réserve déjà existante, elle fournit non seulement un moyen pour comparer plusieurs nations, mais aussi une piste pour suivre à la trace l'influence de l'une d'elles sur les autres.

Nous devons donc commencer ici par examiner tout d'abord les particularités de la langue grecque, évaluer dans quelle mesure elle a déterminé le caractère grec, ou dans quelle mesure celui-ci s'est imprimé en elle.

Si l'on se trouve déjà dans l'embarras lorsqu'il s'agit de décrire le caractère d'un individu, voire d'une nation, c'est encore plus vrai s'agissant du caractère d'une langue. Qui s'y est jamais essayé s'apercevra rapidement que lorsqu'il est sur le point de dire quelque chose de général, il devient imprécis, et lorsqu'il veut entrer dans les détails, les formes stables lui filent entre les doigts, de même qu'un nuage qui recouvre le sommet d'une montagne présente une forme stable de loin, mais se dissipe en brouillard dès que l'on y pénètre. Pour réussir malgré tout à surmonter cette difficulté, il sera donc nécessaire de nous engager dans une digression minutieuse concernant le langage en général et ce qui rend possible la diversité des langues particulières.

L'intérêt de toute étude linguistique a été grandement compromis par la conception limitée selon laquelle le langage résulte d'une convention et le mot n'est rien d'autre que le signe d'une chose ou d'un concept existant indépendamment de lui. Cette vision des choses, qui possède indéniablement une certaine

validité, mais se révèle totalement fausse à partir d'un certain point, tue l'esprit et bannit la vie dès qu'elle commence à devenir dominante, et elle est responsable de ces lieux communs si souvent répétés : les études linguistiques ne seraient nécessaires que pour servir des buts qui leur sont extérieurs ou pour le développement occasionnel de forces encore inexercées ; la meilleure méthode serait celle qui conduit par la voie la plus courte à la compréhension et à l'usage mécaniques d'une langue ; toutes les langues se vaudraient à peu près, pourvu qu'on sût les employer correctement ; il serait préférable que toutes les nations s'entendissent sur l'usage exclusif d'une seule et même langue — et tous les préjugés de ce genre qui peuvent bien exister.

Mais quand on examine la question de plus près, c'est tout l'opposé qui apparaît.

Le mot est certes un signe dans la mesure où il est employé pour une chose ou un concept, mais la manière dont il est formé et dont il agit font de lui un être propre et indépendant, un individu ; la somme de tous les mots, la langue, est un monde qui tient le milieu entre le monde qui apparaît en-dehors de nous et celui qui agit en nous ; elle repose certes sur une convention dans la mesure où tous les membres d'une même ethnie se comprennent, mais chaque mot individuel a d'abord été formé à partir du sentiment naturel du sujet parlant, et compris par le sentiment naturel similaire de l'auditeur ; l'étude linguistique enseigne donc, outre l'usage de la langue elle-même, l'analogie entre l'homme et le monde en général comme entre l'homme et chaque nation en particulier, analogie qui s'exprime dans la langue, et comme l'esprit qui se révèle dans le monde ne peut pas être connu exhaustivement à travers une quantité donnée de manières de voir, mais que chaque nouvelle manière de voir dévoile toujours quelque chose de nouveau, il serait bon, au contraire, de multiplier les langues diverses autant que le permet le nombre d'êtres humains peuplant la terre.

Nous faisons suivre ce préambule d'une analyse aussi brève que possible de la nature du langage en général, qui ne tardera

pas à dévoiler les aspects sous lesquels les langues particulières peuvent diverger les unes des autres et présenter des différences de degrés quant à leur valeur respective.

La langue n'est rien d'autre que le complément de la pensée, l'aspiration à élever les impressions extérieures et les émotions intérieures encore obscures à l'état de concepts clairs, et à relier ceux-ci entre eux afin de produire de nouveaux concepts.

La langue doit donc revêtir la double nature du monde et de l'être humain pour favoriser leur action et leur réaction réciproques; ou plus exactement, il faut que dans sa nature propre, nouvellement créée, elle anéantisse la nature spécifique de chacun des deux, la réalité de l'objet et du sujet, et ne conserve des deux que la forme idéale.

Avant de poursuivre cette explication, nous allons poser provisoirement comme principe premier et suprême du jugement sur toutes les langues :

que la valeur des langues est toujours d'autant plus élevée qu'elles ont de facilité à conserver, tout à la fois, l'impression du monde avec fidélité, exhaustivité et vitalité, les émotions de l'âme avec force et mobilité, et la possibilité de relier ces deux données dans l'idéalité des concepts.

Car la matière réelle qui est reçue doit être travaillée et maîtrisée conformément à l'idéalité, et puisque l'objectivité et la subjectivité — en soi une seule et même chose — ne se différencient que parce que l'action autonome de la réflexion les oppose l'une à l'autre, la réception étant aussi une activité autonome véritable, simplement modifiée autrement, il faut bien que les deux actions soient reliées en une seule de manière aussi exacte que possible.

Cela signifie qu'il doit y avoir une libre concordance entre les formes fondamentales et originelles qui gouvernent l'âme et le monde, formes qui sont en elles-mêmes impossibles à percevoir distinctement à l'observation, mais qui deviennent effectives dès que l'esprit est placé dans la juste disposition — une disposition d'esprit que la langue, précisément, produit non intentionnel de l'action libre et naturelle exercée par la nature sur des millions

d'êtres humains pendant des siècles et dans de vastes régions de la terre, masse tout aussi incommensurable, insondable et mystérieuse que l'âme et le monde eux-mêmes, est, plus que toute autre chose, en mesure de susciter.

Si le mot n'est pas une image de la chose qu'il désigne, il n'est pas davantage — pour ainsi dire — une simple allusion indiquant que cette chose doit être pensée au moyen de l'entendement ou présentée à l'imagination. S'il diffère de l'image par la possibilité qu'il offre de se représenter la chose selon les manières de voir et les modalités les plus diverses, il diffère d'une simple allusion de ce genre par le fait qu'il a sa propre forme sensible déterminée. Qui prononce le mot *Wolke* [nuage] n'a à l'esprit ni la définition ni une image unique et déterminée de ce phénomène naturel. Toute la diversité des concepts et des images de celui-ci, toutes les émotions qui s'associent à sa perception, tout ce qui, enfin, en nous ou hors de nous, est lié de quelque manière avec lui peut se représenter d'un seul coup à l'esprit, sans risquer nullement de s'embrouiller, parce que ce son unique en opère la fixation et en maintient la cohésion. Mais il fait plus encore, en restituant en même temps tantôt l'une, tantôt l'autre des émotions qui lui ont été associées antérieurement, et lorsque, comme c'est ici le cas (il suffit sans doute, pour s'en convaincre de comparer *Wolke* [nuage] avec *Woge* [vague], *Welle* [onde], *Wälzen* [rouler], *Wind* [vent], *Wehen* [souffler], *Wald* [forêt], etc.), il est en lui-même signifiant, il met même l'âme dans une disposition adéquate à l'objet, en partie de lui-même, en partie par le souvenir d'autres objets qui lui sont analogues. Ainsi, le mot se révèle un être d'une nature tout à fait particulière, qui présente une certaine similitude avec l'œuvre d'art, puisque par une forme sensible, empruntée à la nature, il rend possible une idée extérieure à toute nature, mais il est vrai que la similitude s'arrête là, puisque par ailleurs, les différences sautent aux yeux. Une telle idée extérieure à toute nature est précisément ce qui, à l'exclusion de toute autre chose, rend les objets du monde susceptibles d'être utilisés comme matière de la

pensée et de la sensibilité : l'indétermination de l'objet, puisque ce qui est chaque fois représenté n'a besoin ni d'être entièrement dépeint dans ses moindres détails ni d'être stabilisé, et qu'il se prête au contraire de lui-même à des transitions toujours nouvelles — une indétermination sans laquelle l'activité autonome de la pensée serait impossible — et la vitalité sensible, qui est une conséquence de l'activité déployée par la force de l'esprit dans l'usage de la langue. La pensée ne traite jamais un objet isolément, et n'a jamais besoin de lui dans toute sa réalité. Elle se contente de retenir des relations, des rapports, des manières de voir, qu'elle relie ensemble. Or loin de n'être qu'un substrat vide susceptible d'accueillir en lui ces éléments individuels, le mot est une forme sensible dont la simplicité incisive indique immédiatement que la présentation de l'objet exprimé doit aussi être exclusivement subordonnée aux besoins de la pensée, dont la genèse, due à un acte autonome de l'esprit, replace à l'intérieur de leurs limites les forces uniquement réceptives de l'âme, dont la capacité de transformation et l'analogie avec les autres éléments de la langue prépare la cohérence que la pensée s'efforce de trouver dans le monde et de dégager dans ses productions, et dont la fugitivité, enfin, enjoint de ne s'attarder en aucun point, mais de prendre chacun d'eux comme tremplin pour se hâter vers le but visé. Tout ceci bien considéré, il n'est nullement indifférent que la forme sensible, qui ne peut être pensée sans exercer elle-même et en tant que telle une action, et ce de diverses manières que nous aurons à examiner plus loin, soit de tel ou tel type, et l'on peut donc affirmer avec raison que même s'agissant d'objets absolument sensibles, les mots employés dans des langues différentes ne sont pas de parfaits synonymes, et qu'en prononçant les mots *hippos*, *equus* et *Pferd*, on ne dit pas tout à fait la même chose.

C'est encore plus vrai quand il est question d'objets non sensibles, et le mot acquiert alors une importance beaucoup plus grande du fait qu'il s'éloigne encore bien plus du concept ordinaire de signe que dans le cas d'objets sensibles. Les pensées

et les émotions ont d'une certaine manière des contours encore plus indéterminés, elles peuvent être appréhendées sous des angles encore plus divers et représentées par des images sensibles encore plus diverses, dont chacune suscite à son tour des émotions particulières. Les mots de ce type sont donc, même lorsqu'ils indiquent des concepts qui peuvent se réduire intégralement à des définitions, encore moins susceptibles d'être nommés synonymes.

Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci

I. Les Grecs, pour nous, ne sont pas seulement un peuple utile à connaître historiquement, mais un idéal.

Leurs supériorités sur nous sont telles que c'est justement parce qu'ils sont inaccessibles qu'il nous est utile d'imiter leurs œuvres et qu'il nous est bénéfique de rappeler dans notre âme, opprimée par le confinement et la mesquinerie de notre situation, la liberté et la beauté de celle dont ils jouissaient.

Ils nous rétablissent à tous égards dans la liberté qui nous est propre et que nous avons perdue (s'il est possible de perdre ce que l'on n'a jamais eu, mais à quoi la nature nous donnait droit), en supprimant immédiatement le poids du temps et en affermissant par l'enthousiasme la force qui, en nous, est faite pour le vaincre par sa propre activité.

Ils sont pour nous ce que leurs dieux étaient pour eux ; chair de notre chair et os de nos os ; tout le malheur et toutes les aspérités de la vie ; mais une tournure d'esprit qui transforme tout en jeu, et ne fait cependant qu'effacer les duretés de ce qui est terrestre, tout en conservant néanmoins la gravité de l'idée.

II. Ceci n'est pas une vision fortuite, mais nécessaire. Rien de moderne ne peut jamais être placé à côté de quoi que ce soit d'antique. Car le souffle de l'Antiquité, qui manque

nécessairement à ce qui est moderne, est l'esprit particulier, non pas à l'auteur individuel d'une œuvre quelconque, mais à la nation entière et à l'époque entière.

Cet esprit se distingue de l'esprit moderne comme la réalité se distingue d'une entité idéale de quelque sorte qu'elle soit¹. Car une telle entité est l'expression pure et entière de quelque chose de spirituel, elle invite à se plonger toujours plus profondément dans chacune de ses parties et conduit à l'unité de l'idée, alors que la réalité, au contraire, ne fait que suggérer ce qui est spirituel, quand elle est bonne, incite même à détruire partiellement cette unité en pensée, et ne produit aucune autre sorte d'unité que ce sentiment.

Ce qui distingue ce qui est antique n'est donc pas simplement une particularité, mais une supériorité véritable et universelle.

Le sens de l'Antiquité est donc la pierre de touche des nations modernes, qui se fourvoient déjà quand elles estiment à égalité, voire dans un rapport inversé, les Romains et les Grecs. Dans la mesure où « antique » signifie « idéal », les Romains n'y ont part que pour autant qu'il est impossible de les dissocier des Grecs.

III. La supériorité particulière des Grecs est d'avoir conçu la tâche de représenter, en tant que nation, la vie la plus élevée, de telle manière qu'ils se sont maintenus sur l'étroite ligne de partage au-dessous de laquelle sa réalisation aurait été moins réussie, et au-dessus de laquelle elle aurait été moins possible.

Ce qui les distingue réside donc intégralement dans la représentation, et n'en coïncide que plus avec un idéal, puisque le concept d'idéal implique lui aussi toujours que l'idée se subordonne à sa possibilité de se manifester dans l'univers des phénomènes.

Ce qui prédomine dans l'esprit grec est donc la joie éprouvée devant l'équilibre et la justesse des proportions; le fait de ne

1. Comme on l'aura sans doute remarqué, il s'agit ici d'une comparaison en chiasme : l'esprit de l'Antiquité est à l'esprit de l'époque moderne ce que l'idéal est à la réalité. Humboldt développe cette comparaison dans *l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques* [S. M.].

vouloir accepter même ce qui est le plus noble et le plus sublime que là où il s'accorde avec un ensemble.

La vie peut être considérée comme un art, et le caractère représenté dans la vie, comme une œuvre d'art. Or de même que dans cette dernière, seul le génie trouve le point indivisible où, au terme d'une puissante lutte, l'invisible se marie au visible pour donner naissance à la représentation, de même dans la vie, c'est seulement le génie qui le fait — et plus exactement le génie suprême, celui de tout un peuple qui, plein de vie, agit de concert.

IV. Afin de comprendre comment une nation entière peut se donner un caractère explicable seulement par la génialité, il faut faire quelques pas en arrière pour considérer l'individualité.

L'individualité d'un être humain ne fait qu'un avec son élan intérieur. L'univers entier n'existe que par l'élan intérieur, et il ne vit et n'est quelque chose qu'en luttant pour vivre et pour être, et aussi longtemps qu'il progresse dans cette lutte. Comme l'élan intérieur ne peut être que déterminé, la forme de la vie, par lui, le devient aussi, et toute la diversité de l'existence repose uniquement sur la diversité de l'élan vital même, ou sur la possibilité qu'il a de s'élaborer par la résistance qu'il trouve.

Cet élan intérieur est le même dans le monde corporel et dans le monde spirituel, puisque d'une part, il crée dans la réalité organisée des formes qui semblent n'être produites que par la pensée, et que d'autre part, par exemple dans l'art et le langage, il en crée qui semblent matérialiser des pensées autrement inexprimables. Il peut donc servir à expliquer tout autant ce qu'il y a de plus élevé dans la nature spirituelle que ce qu'il y a de plus simple dans la nature corporelle.

Or ce qui donnait son existence au caractère des Grecs était le fait que chez eux, l'élan intérieur qui les portait à être purement et pleinement des êtres humains savait se rendre absolument dominant.

Ainsi, ce qui semblait miraculeusement ne pouvoir être que l'œuvre du génie provenait de l'abandon pur et simple à la

nature, de même qu'en général, chez l'être humain, ce qui est formé avec le plus de raffinement est toujours en connexion directe avec ce qui est originel, dont il n'est en quelque sorte qu'une périphrase plus claire ou une traduction.

V. Que l'élan intérieur impose sa marque à la nature spirituelle de l'homme et lui donne en cela, au-delà du caractère de l'espèce à laquelle il appartient, une forme propre déterminée, cela ne peut se produire que par des actes de liberté, c'est-à-dire par des actes qui émanent exclusivement de la personnalité.

Certes, la liberté ne peut modifier ni l'élan intérieur ni, ce qui est la même chose, le caractère ; mais il faut qu'elle l'éveille, et même, qu'elle semble lui donner arbitrairement la direction qu'il a nécessairement et immuablement par lui-même ; en d'autres termes, la source des déterminations de la volonté doit forcément se situer dans le domaine où toutes deux, nécessité et liberté, se fondent en une idée plus élevée.

Cela étant, on nomme l'élan intérieur au moyen d'un mot que seuls les Allemands peuvent comprendre : *Sehnsucht* [aspiration douloureuse et profonde, désir ardent et nostalgique] ; et l'être humain n'a donc de caractère déterminé que dans la mesure où il a une *Sehnsucht* déterminée, et comme celle-ci n'est pensable que si l'on se représente une force, il a seulement autant de caractère qu'il possède d'énergie morale.

Le deuxième trait saillant chez les Grecs est donc la profondeur avec laquelle la *Sehnsucht* dont ils sont emplis est dirigée vers les objets qui lui correspondent, et la vitalité pleine d'aisance avec laquelle elle donne une représentation d'elle-même, et avec laquelle, au lieu de végéter continuellement dans l'insatisfaction, elle se réengendre toujours neuve et toujours plus belle ; partant, la plénitude, la pureté et la puissance de leur vie spirituelle.

VI. Animée d'une telle (IV.) *Sehnsucht* (V.), l'aspiration [*Streben*] des Grecs ne pouvait que se porter vers la représentation de la vie la plus élevée (III.), c'est-à-dire de l'existence humaine.

L'aspiration fondamentale de l'être humain est dirigée vers l'extension illimitée de l'énergie unifiée de sa réceptivité et de son activité propre, et comme il embrasse à la fois le visible et l'invisible, vers la résolution de leur antagonisme sans anéantissement de l'un ou de l'autre, et lorsque ce but peut être atteint, vers leur union apparente en un symbole, c'est-à-dire en une forme en laquelle le général se présente sous les traits du particulier, et le particulier s'étend jusqu'au général.

Or le Grec se livrait à cette aspiration plus purement et plus exclusivement que toute autre nation, et de là découlent un troisième, un quatrième et un cinquième traits principaux de son caractère.

Il cherchait toujours le nécessaire et l'idée, en rejetant les hasards innombrables du réel.

Son énergie principale était l'art, le domaine des symboles.

Si pour cette raison, l'imagination devint la faculté dominante de son âme, il s'agissait là uniquement de l'imagination authentique, créatrice, qui ne prend le pas sur aucune autre force, et ne se méprend jamais sur le domaine qui est le sien; il possédait donc tout autant d'aptitude à la spéculation pure que de sagesse pratique. Il était naturel et idéal, jamais chimérique et fantastique.

VII. Le sentiment de l'humanité était si profond chez les Grecs qu'ils ressentaient profondément combien la nécessité de ne durer qu'un instant est peu imbriquée en lui. Sur la frontière étroite qui sépare la vie et la mort, ils voulaient donc uniquement la vie et la vie pleine et entière.

Le mépris des formes mortes était donc un sixième trait principal de leur caractère; ils n'aimaient jamais mettre en mouvement que des forces réelles, et non de convention.

VIII. Mais ce caractère des Grecs dans son ensemble ne recevait sa clarté, sa précision et sa variété pleines et entières que par ce qui constituait le septième trait principal des Grecs: le fait

que les joies de la sociabilité surpassaient pour eux toute autre jouissance, que toutes leurs institutions semblaient formées par le penchant à provoquer le frottement des personnalités, et qu'ils étaient visiblement enclins à tout rendre populaire, de même que chez eux, de fait, même des traits de caractère raffinés se présentaient dans tout le peuple.

Chez les Grecs, même les familles étaient des masses moins dissociées les unes des autres que chez les Romains, et leurs liens étaient un facteur de division moindre pour l'ensemble de la communauté nationale.

IX. Tous ces traits faisaient du caractère des Grecs l'idéal de toute existence humaine, pour autant qu'on peut affirmer qu'ils traçaient dans ses grandes lignes et de manière insurpassable la forme pure de la vocation de l'être humain, même si cette forme aurait pu, par la suite, être remplie autrement.

Car comme on l'a dit précédemment, la vocation de l'être humain est toujours d'engendrer l'absolu à partir de lui-même, mais avec l'aide de l'universalité de phénomènes par lesquels l'absolu se révèle à chaque fois de manière particulière.

Un rapport correct entre la réceptivité et l'activité propre, la fusion intime du sensible et du spirituel, la conservation de l'équilibre et de la justesse des proportions dans la somme de toutes les aspirations, la pratique de tout ramener à la vie réelle et agissante et la représentation individuelle de toute sublimité dans la masse entière des nations et de l'espèce humaine sont en quelque sorte les constituants formels de la vocation de l'être humain, et ceux-ci sont justement inscrits dans le caractère grec avec la précision de contours, la richesse de forme, la variété de mouvement, la puissance et la vivacité de couleurs les plus grandes qui soient.

Mais il se trouve plus tard une manière de suivre un à un les éléments de cette aspiration en sa totalité à laquelle les Anciens, précisément, ne pouvaient qu'être étrangers, parce qu'ils recherchaient l'union aisée et heureuse, qu'une telle fragmentation

contredit au moins en apparence et temporairement. L'absolu doit être sondé par la voie de l'abstraction, le réel doit être exploré par la voie de la science, les mœurs des hommes en société doivent être amenées par des moyens qui, à première vue, vont à l'encontre du développement de l'individu, vers des résultats plus grands et plus difficiles à atteindre.

En cela, les Modernes peuvent surpasser les Anciens ; l'union qui suit la fragmentation, plus difficile, mais aussi plus grande que celle qui l'a précédée, peut rester réservée à la postérité, et c'est ainsi que les Grecs sont un modèle dont l'inaccessibilité incite à l'imitation au lieu d'en détourner.

X. Ce caractère, esquissé seulement dans ses traits principaux et, pour que le portrait en reste indivis, volontairement rapide, était le même parmi tous les Grecs et dans toutes les exertions de l'esprit grec. Il n'y avait pas une multitude de directions divergentes, se limitant l'une l'autre ou s'unissant en un troisième élément, mais partout le même style et le même esprit. Ce qui, conformément à la spécificité de celui-ci, se distinguait de manière unilatérale était réprimé par ce qui lui était opposé, et une supériorité déterminait immédiatement aussi un manque. Dans la poésie domine le style de la sculpture ; la philosophie marche main dans la main avec la vie ; la religion s'imbrique dans cette dernière et dans l'art ; la vie publique et privée stabilise l'alliage du caractère, au lieu de le diviser et de le déchirer.

L'opposé se trouve en nous. Car chez nous, le style et le caractère des Modernes et des Anciens, dont nous n'abandonnons aucun, étant même incapables de nous détacher des premiers, s'opposent éternellement et suscitent un clivage incessant non seulement entre nations et individus différents, mais au cœur même de l'individu, qu'il observe, ressent ou produise.

Cet antagonisme, en soi littéralement insoluble, entre l'antique et le moderne requiert que nous lui consacrons ici quelques mots, d'autant plus qu'ainsi, les manques du caractère idéal des Grecs dépeint ici apparaîtront clairement.

XI. La question suivante donne une notion très perceptible et très claire de la différence entre les deux : quels sont les domaines respectifs où les Grecs, d'une part, et les Modernes, d'autre part, sont restés inégalés ? Et la réponse est ici : la sculpture et la musique. Les Modernes n'ont jamais tenté d'ajouter quoi que ce fût à la sculpture des Anciens, seul Michel Ange s'est essayé, et peut-être sans s'en douter, à un nouveau style, et l'Antiquité n'a jamais connu la belle musique.

Sans avoir continuellement à l'esprit l'excellence de ces deux arts, les époques antique et moderne restent toutes deux également inexplicables.

XII. Puisque dans la sculpture, c'est la forme qui domine et dans la musique, le sentiment, le caractère général de ce qui est antique est d'être classique, et le caractère de ce qui est moderne, d'être romantique, le premier s'efforçant d'élargir le monde à l'infini à partir du cœur de l'homme, et le second, d'élargir le cœur de l'homme à l'infini à partir du monde.

Ce qui est classique vit dans la lumière de la contemplation, relie l'individu à l'espèce et l'espèce à l'univers, cherche l'absolu dans la totalité du monde et résout dans l'idée de destin, par un équilibre général, l'antagonisme qui oppose l'individuel à l'absolu.

Ce qui est romantique séjourne de préférence dans la pénombre du sentiment, sépare l'individu de l'espèce et l'espèce de l'univers, lutte pour atteindre l'absolu dans la profondeur du moi et ne connaît pour sortir de l'antagonisme qui oppose l'individuel à l'absolu que la voie du renoncement désespéré à toute conciliation ou celle de sa résolution parfaite, dans l'idée de la grâce et de la réconciliation par miracle.

L'expression symbolique la plus élevée de chacun des deux se trouve dans le mythe et le christianisme.

XIII. Mais de ces différences principales en découlent tant d'autres, du fait de leur application aux diverses circonstances

de la vie, que finalement, rien ne reste sans clivage. La difficulté insurmontable issue de leur opposition s'étend même aux choses qui semblent aptes à relier les supériorités des deux époques. Ainsi, on devrait par exemple considérer la peinture, médiatrice entre la sculpture (dans la forme) et la musique (dans la couleur), comme tout particulièrement appropriée à notre temps. Mais l'impossibilité presque absolue de choisir une matière et un mode de traitement qui soient tout aussi étrangers au mythe qu'au christianisme nous prive sans cesse des supériorités du pôle opposé à celui vers lequel l'artiste s'est le plus tourné.

Une véritable résolution de cette contradiction, une union vraie et proprement dite des lignées antique et moderne en une troisième est, même en faisant les concessions les plus larges à une perfectibilité infinie, impossible à concevoir.

La seule conciliation possible réside dans le fait que ce qui est véritablement et non pas seulement (comme chez les Grecs) symboliquement le plus élevé n'est nullement déterminé à se représenter en totalité dans l'être d'un homme ou d'une nation, qu'il ne peut se manifester dans la réalité que partiellement, mais ne peut être contemplé et pressenti comme un tout que par la pensée, dans la profondeur de l'âme et par moments, en des instants heureux.

Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques

Quid Pandioniae restant, nisi nomen, Athenae?
Que restes-tu d'autre maintenant, Athènes de Pandion,
qu'un nom sonore ?
Ovide, *Métamorphoses*, XV, 428¹.

En entreprenant d'écrire l'histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques, je poursuis un triple objectif : premièrement, me transporter à une époque où la lutte profondément bouleversante, mais toujours pleine d'attrait, de forces meilleures opposées à une puissance prépondérante fut menée avec honneur, malgré son issue malheureuse ; deuxièmement, montrer que l'avilissement ne fut qu'en partie responsable de la décadence de la Grèce, dont la raison plus cachée était en réalité que le Grec possédait une nature trop noble, trop délicate, trop libre et trop humaine pour fonder alors une constitution politique, qui à cette époque, aurait nécessairement posé des limites à l'individualité ; troisièmement, adopter un point de vue d'où l'on puisse commodément embrasser du regard l'histoire ancienne et moderne dans toute son étendue.

Tant qu'un État roule sur la vague de son bonheur, le sentiment de joie que procure ce spectacle exaltant ne se prête pas à la différenciation ; il suscite moins la réflexion que la sympathie ; les forces qui agissent de concert ne sont perçues que dans leurs

1. La référence exacte de cette citation tirée des *Métamorphoses* d'Ovide est : XV, 430 [S. M.]

résultats simples; beaucoup d'entre elles semblent sommeiller, car elles ne sont pas éveillées une à une par une résistance éclatante. Mais quand le bâtiment construit avec art se brise contre le récif du malheur, ses constituants divers frappent immédiatement le regard; la faculté d'observation s'éveille; le sentiment de sympathie joyeuse fait place à un saisissement de mélancolie profonde; qu'un élément chute, et tout semble vaciller avec lui; la pensée et les émotions s'en vont errer au loin. C'est pourquoi l'histoire de la décadence des États présente généralement plus d'attrait que celle de leur période florissante, ou plutôt: cette dernière n'acquiert réellement de l'attrait que lorsqu'on la considère à partir de la décadence.

Mais le déclin des républiques grecques a encore ceci de particulier qu'il ressemble plus à une mort violente qu'à une mort de maladie où la vie ne se retire qu'une fois que les forces se sont éteintes. La vraie période de décadence de la Grèce avait déjà commencé sous le gouvernement de Philippe et d'Alexandre; non seulement la liberté intérieure, mais aussi l'indépendance extérieure n'étaient déjà plus que des mots vides de sens; et c'est pourtant durant cette période que vécurent Praxitèle et Apelle; la fine fleur de l'éloquence athénienne se développa alors avec Isocrate, Eschine et Démosthène; Aristote parvint au sommet de sa grandeur, et Platon fut actif jusqu'à cette époque. L'intelligence politique sage et entreprenante, le pur amour de la patrie, le courage persévérant, le sens de la liberté qui renâcle perpétuellement sous le joug ne faisaient pas non plus défaut, ni alors ni plus tard, comme en témoignent les batailles de Chéronée et de Crannon, l'inflexibilité des Thébains à l'égard d'Alexandre, Philopœmen et Aratos des années plus tard, et la résistance désespérée des Athéniens contre Sylla. Face aux Athéniens, et même face aux Thébains et aux Spartiates, les Macédoniens et les Romains, oppresseurs et conquérants de la Grèce, ne méritaient que le nom de Barbares; la partie la meilleure et la plus noble succomba, et la puissance prépondérante, dans toute sa rudesse, remporta la victoire.

C'est ce qui arrive souvent — pour ne pas dire amèrement toujours — dans l'histoire, dans la nature animée et inanimée. Les peuples barbares ont presque toujours vaincu ceux qui étaient d'une culture plus élevée; les nations partiales, froidement calculatrices, agitées, leurs voisines plus humaines qui se consacraient plus fidèlement et plus intimement aux activités pacifiques; l'homme plus rude domine, et souvent de manière à l'asservir, la femme plus délicate; la mer roule ses flots, les volcans leur lave sur des champs cultivés florissants; la force de la nature, dans le domaine moral comme dans le domaine physique, va son chemin, la force de l'esprit se dresse contre elle, souvent avec succès, mais plus souvent en vain, et cherche alors, quand elle ne sombre pas dans le désespoir, à retrouver à l'intérieur d'elle-même la liberté qu'elle perd à l'extérieur.

Aussi serait-on mal venu d'en accuser le destin, même si le destin gouvernait le libre déploiement des forces et n'était pas plutôt lui-même le libre déploiement de ces forces, qui, comme forces de l'univers, aspirent d'elles-mêmes toutes ensemble à l'harmonie bienfaisante que nous avons l'habitude de considérer comme l'œuvre du destin ordonnateur. Ce terrassement du meilleur par une puissance irrésistible ruine le bonheur momentané, mais augmente la force intérieure, en l'éveillant et en la refoulant en elle-même; et ce n'est pas le malheur, très souvent salutaire, et surtout pas le malheur d'un moment, mais la faiblesse et l'avilissement qu'il faut éviter dans le monde moral. Ce n'est pas le bonheur qui importe, mais la force autonome, harmonieuse, à la noble origine et à la noble direction, d'où proviennent d'eux-mêmes indirectement, au milieu et en dépit de tous les événements du hasard, le bonheur et l'allégresse. Ce qu'une âme vraiment humaine désire profondément et avec ferveur, c'est d'être ce pour quoi la nature a déposé en elle une prédisposition, c'est d'accomplir sa vocation, fût-ce au prix de privations et de peines continuelles. Quand une force réellement douée d'une plus grande élévation succombe à un adversaire plus vil, elle ne se soumet que parce qu'elle n'est plus en mesure de résister, mais

ne fait jamais, par un accord déshonorant, cause commune avec lui ; au contraire, elle se rassemble en elle-même en redoublant d'efforts, se choisit des voies plus péniblement recherchées et de ce fait plus miraculeuses, et après avoir cédé momentanément à son vainqueur, elle finit par le dominer par le lent, mais puissant rayonnement de son esprit et de son excellence.

La Grèce était déjà avilie et corrompue à de nombreux égards lorsque survint la première attaque contre sa liberté, et de fait, une fois celle-ci détruite, elle fut incapable de s'élever d'une manière qui lui fût propre, ni, tant s'en fallait, plus belle qu'auparavant. Mais elle conserva un reste de ses anciennes vertus, sa culture scientifique et artistique venait alors d'atteindre son apogée, et elle se mit à dominer par là d'abord ses dominateurs², puis les dominateurs de ceux-ci, et enfin toutes les générations suivantes jusqu'à nous-mêmes. Elle démontra ainsi la plus grande noblesse de sa nature, de même qu'elle donna la preuve de ce qui lui manquait pour atteindre la noblesse suprême par la bassesse dans laquelle tomba son peuple, comme nation (non pas maintenant, où on le conspu à tort, mais sous les Romains), par la turpitude où vécurent tant de Grecs dans la ville qui dominait le monde. Car c'est toujours par sa propre faute, et non par la faute des circonstances, qu'une nation, même vaincue, se montre incapable d'inspirer de l'estime, voire du respect à son vainqueur. Le malheur, devant lequel toute âme humaine s'incline, et la crainte que ressent celui qui est heureux, souvent même lorsqu'il exulte, travaillent aussi pour elle. Mais après avoir été vaincue, la Grèce devint un exemple dissuasif pour les nations à venir, de même qu'elle peut leur en être un encourageant et instructif par la persévérance avec laquelle elle n'a cessé de recommencer la plus inégale et la plus défavorable de toutes les luttes pour la liberté.

Car on ne peut pas reprocher aux Grecs d'avoir livré sans combat leur liberté aux mains de l'ennemi, mais plutôt de ne pas avoir été assez attentifs à la préserver et de l'avoir ainsi, déjà auparavant, bradée avec légèreté. Depuis les temps les plus

2. Allusion à l'épître à Auguste d'Horace (Ep. II, 1, 156 : *Graecia capta ferum victorem cepit*) [S. M.].

reculés, leur pérennité était davantage un don de la tendre protection du destin, qui ne laissa aucun ennemi entreprenant et véritablement redoutable s'élever contre eux, que le fruit de leurs institutions et de leur sens politiques. Il leur manquait depuis toujours une constitution stable et durable; mais comme si la faveur des dieux s'était donné en propre la tâche de les former de manière à ce qu'ils deviennent des êtres humains pleins de grandeur, libres, exempts des chaînes d'une existence bornée, elle suscita pour eux, avec les guerres contre les Perses, un combat qui requérait les efforts suprêmes de l'amour vaillant de la patrie, mais qui était ainsi fait que, tel un entraînement ludique destiné aux États dans la fleur de la jeunesse, il ne menait pas nécessairement ces efforts à leur perte.

Bien des lecteurs auront sans doute été étonnés de me voir qualifier une nation de trop noble pour une bonne constitution politique, et opposer en quelque sorte l'individualité et la popularité en un antagonisme irréconciliable. Mais je n'ai jamais eu l'intention de dire par là que l'individu ne pouvait acquérir une certaine grandeur qu'isolé. Une licence sans borne qui déchirerait les liens bienfaisants de la fraternité entre citoyens serait plus délétère que la contrainte la plus violente; une nation qui resterait indifférente au destin d'une personne parlant sa langue maternelle, une nation pour qui le nom de patrie aurait perdu sa signification, qui croirait que son indépendance ne vaut pas le moindre sacrifice et qui, l'ayant perdue, ne s'élèverait pas avec indignation et sans répit contre le joug étranger, une telle nation ne souffrirait pas beaucoup non plus si elle cessait tout simplement d'être une nation; mais elle serait aussi incapable de produire encore des individus qui fussent vraiment de grands hommes. Car partout, dans la nature physique et morale, la force individuelle émane uniquement de celle de l'ensemble. Que personne ne tente donc de séparer l'être humain du citoyen; ce n'est que dans la manière dont tous deux sont fondus ensemble dans l'individu qu'il peut y avoir une différence, et ici, il faut prendre en considération la constitution politique.

Mais chez les Anciens, une telle constitution ne pouvait guère se concevoir durablement que par la suppression de l'être humain dans le citoyen, puisque leurs États avaient à affronter, à l'intérieur et à l'extérieur, bien plus de dangers que les modernes. C'est d'ailleurs l'État dans lequel, dès l'origine, l'être humain fut subordonné au citoyen d'une manière extraordinaire — celui des Romains — qui fut le seul à se conserver et à se hisser jusqu'à la domination du monde.

Du point de vue de leurs relations extérieures, les nations antiques étaient des masses tout à fait dissemblables, différentes à tous égards, isolées comme des îles dans leurs territoires respectifs, sur le sol dont beaucoup croyaient être littéralement nées; elles n'étaient liées ni par le caractère sacré d'une religion commune, ni par l'amour de mœurs semblables, ni par l'estime pour une culture reconnue de part et d'autre. Pas même le commerce, sans parler de besoins plus élevés de l'humanité, ne leur avait appris que pour jouir réellement de sa propre aisance et de sa propre liberté, il faut ménager l'aisance et la liberté d'autrui, et même Carthage n'aspirait qu'à des provinces et à des colonies, et guère ou pas du tout à des alliances avec des villes commerçant librement. Le système des colonies, parce qu'il étendait à de vastes contrées les liens étroits qui unissaient une petite population, était le seul élément d'où aurait peut-être pu émaner une constitution politique similaire à nos constitutions modernes; c'est sur l'autel de la cité-mère qu'était allumé le feu sacré de la nouvelle implantation, qui offrait chaque année le denier de sa reconnaissance aux dieux dont la protection l'avait heureusement envoyée au loin; de pieux liens de respect filial et d'amour maternel unissaient les colonies et la métropole, et des deux côtés, on appartenait et on se considérait toujours comme appartenant à une seule tribu et à une seule nation. D'ailleurs, aucune nation ne sut fonder ce système d'une manière aussi belle, aussi étendue, aussi durable, aussi bienfaisante et aussi sereine que les Grecs, aucune aussi peu que les Romains. La liberté, dont le feu brûlait assurément, jusqu'au fond du cœur,

dans les veines de ces deux nations, avait donné au Romain tout ce qui est nécessaire pour conserver son indépendance extérieure et intérieure : rancœur contre les dominateurs arbitraires ou étrangers, méfiance à l'égard de quiconque pourrait le devenir, haine et détermination à l'encontre de quiconque aurait pu le devenir, obéissance indéfectible envers la loi, et, car il s'agit ici de l'époque qui seule vaut la peine d'être évoquée, entière subordination des intérêts privés au bien commun ; mais le jeu de l'arbitraire laissé à lui-même (car l'obéissance et l'arbitraire sont les deux éléments qui forment la liberté), la chaleur que la liberté répand sur la mentalité tout entière, l'amicalité qu'elle propage sur tout ce que touche un peuple libre, cela qui ne se contente pas de donner forme à de sombres États, mais qui fait l'ornement de l'humanité et égaye l'existence, cela qui est son présent le plus aimable et le plus gracieux, elle l'avait réservé uniquement au Grec. Mais le système des colonies grecques était lui aussi trop faible pour faire davantage que favoriser le commerce, la géographie et la culture, et rendre hospitalières des mers inhospitalières ; établir sa domination sur des nations puissantes, limitrophes et barbares lui était si impossible qu'il ne résista même qu'à grand peine à leurs incursions. De véritables relations de voisinage, une politique qui ménage l'adversaire, qui vise seulement à empêcher le rival de devenir trop puissant, et non à l'anéantir, n'était concevable qu'entre des États liés par une parenté de sang, des États tels que leurs conflits devraient plutôt porter le nom de discorde civile que celui de guerre. Ce que le XVIII^e siècle a vu se développer en Europe ne pouvait trouver quelque équivalent que dans le domaine des relations intérieures à la Grèce. Quand, lors de cette délibération mémorable portant sur le destin d'Athènes après la victoire des Lacédémoniens, le Thébain Évanthos proposa de détruire la ville et de faire du sol qui portait les trophées de la liberté grecque et les chefs-d'œuvre de l'art grec un pâturage pour les troupeaux des Béotiens, les Phocidiens se levèrent, protestèrent avec fermeté et dirent que l'on ne devait

pas rendre l'Hellade borgne³. Quand Scipio Nasica⁴ s'opposa de même à la destruction de Carthage, il n'avait au contraire que l'intention de tenir en bride ses concitoyens, déjà avancés dans la voie de l'avitissement, en leur conservant un ennemi puissant, mais qui ne représentait plus de réel danger; pour le reste, on ne trouve aucune trace d'une quelconque tentative pour établir entre Rome et Carthage, entre Carthage et Syracuse, entre la Grèce et la Perse ou entre d'autres États étrangers et rivaux une relation d'équilibre qui aurait eu pour but la possibilité d'une coexistence confiante, pacifique et tranquille. La politique extérieure des États de l'Antiquité ne pouvait pas être orientée vers la liberté, mais devait nécessairement viser la domination, et ils ne pouvaient trouver la sécurité que dans la domination du monde. C'est ce que l'expérience a prouvé par essais et contre-essais: les Romains, qui suivaient cette maxime, bien que sans la concevoir clairement, connurent le succès, et les Spartiates, qui partaient de la maxime opposée et avaient l'éducation et les limitations les plus politiques auxquelles un peuple se soit jamais condamné, échouèrent principalement parce que toutes les institutions de Lycurgue étaient conçues uniquement pour assurer la défense de la cité; comme s'il avait été possible à un peuple de l'Antiquité, tout comme la Suisse put le faire et le fit jusqu'à la Révolution française, de conserver sa liberté à l'intérieur de ses frontières. Les États antiques ne pouvaient même pas se reposer comme les nôtres sur la confiance dans les accords de paix et les traités; ils ressemblaient à des machines en état de tension continuelle. Dès que leur puissance était la plus faible ou qu'il apparaissait une nouvelle raison d'être attaqué, le danger était là.

3. Ulpien sur le discours de Démosthène *Sur les forfaitures de l'ambassade* (édition de Reiske), p. 361, l. 26. Plutarque dans le Lysandre. *Ed. Lond.* II. 22 [note de Humboldt; ici comme dans la note suivante, il cite les éditions suivantes: REISKE Johann Jacob (éd.), *Oratorum Graecorum Monumenta*, 12 vol., Leipzig, W. G. Sommer, 1770-1775; BRYAN Augustine, DU SOUL Moses (éds), *Plutarchi Chæronensis Vitae Parallelæ, cum singulis aliquot. Græce et Latine*, 5 vol. Londres, Tonson & Watts, 1723-1729].

4. Plutarque dans le Caton. II. 362. *Ed. Lond* [note de Humboldt].

Mais avant ce danger, il y en avait un autre que l'Europe ne connaît heureusement plus depuis un siècle et demi, les incursions de hordes barbares. Ces dernières se trouvaient même hors des limites du vague système des peuples qui (bien qu'à proprement parler, il ne méritât aucunement d'être ainsi nommé) reliait encore, pour prendre les choses au mieux, l'Italie, la Grèce, l'Asie et l'Afrique du Nord. Puisqu'elles n'étaient tout au plus en relation qu'avec leurs voisins déjà à moitié barbares, et qu'en outre, on ne connaissait même pas les noms de leurs peuplades, sans parler des causes et des directions de leurs expéditions, leurs intrusions ne pouvaient être comparées qu'à des phénomènes naturels, orages ou invasions de sauterelles. Contre elles, il n'y avait pas de politique valable; pas de prudence, pas de sagesse qui pussent prévenir leurs projets; seule la vigilance pouvait contenir les envahisseurs hors des frontières, seule la vaillance pouvait repousser les intrus.

Or pour rester durablement à la hauteur des dangers qui, pour un État grec, résultaient du triple système de ses relations politiques (d'abord avec les autres États helléniques, puis avec les empires plus puissants qui environnaient la Grèce, et enfin avec les Barbares du Nord, au nombre desquels on peut ajouter, pour les habitants des îles et des côtes, les pirates du Sud), il aurait fallu que les citoyens eussent une éducation purement politique qui leur fût propre, et ce d'autant plus que chez les Anciens, l'être humain vivant était si souvent contraint de tenir la place d'outils inanimés et d'équipements inertes, et chacun des citoyens, suivant l'occasion du moment, celle d'individus particulièrement versés dans une activité déterminée. Car ce que Lycurgue aurait dit de la ville de ses pères — que son mur d'enceinte, ce devait être la poitrine de ses citoyens — valait plus ou moins pour chaque ville, même bien fortifiée, de l'Antiquité. À ce moment-là, on ne connaissait encore ni les obstacles, ni les moyens de protection que, par les droits des associations de peuples, par les maximes réglant les convenances, par les usages et même par les préjugés qui, sans même qu'on se l'avouât, ont

fleuri avec ces droits et ont fini par jouir de la même considération, l'époque moderne a dressés contre les oppresseurs et garantis aux opprimés; il était encore impensable que la guerre, comme au XVIII^e siècle, fût menée seulement par un nombre limité de citoyens connu à l'avance, en préservant tous les autres, en utilisant seulement certains avantages et en renonçant volontairement aux autres, seulement, en quelque sorte, comme un jeu d'échecs sanglant; le danger concernait chaque individu, son troupeau, sa femme, ses enfants; et le manque de machines de guerre et de véritable tactique faisait que chaque individu devait affronter le danger deux fois plus que chez nous.

Mais peut-être l'éducation des citoyens était-elle encore plus nécessaire pour préserver la constitution intérieure. Si chez nous, il est devenu rare qu'un individu tente de s'emparer du pouvoir suprême en renversant les lois ou en supprimant le souverain légal, ou que des partis opposés mettent en danger la tranquillité publique, c'est en grande partie parce qu'on manque parmi nous de sens civique et d'amour de la patrie, et qu'avec ces vertus, les vices et les crimes qui les accompagnent comme un mal nécessaire ont disparu aussi. Un abîme sépare l'intérêt privé de l'intérêt public, on ne ressent plus le malheur et le déshonneur de la nation comme son propre malheur et son propre déshonneur. Chez nous, alors que le travail physique et le soin de pourvoir aux besoins de l'existence pèsent sur les épaules du peuple, et non plus sur celles des esclaves, les personnes aisées connaissent une multitude d'occupations permettant d'accroître leur fortune, d'occuper leur temps libre et de développer leurs facultés, occupations qui s'exercent de manière totalement indépendante de l'État ou qui, quand elles ont aussi partie liée avec l'administration de l'État, peuvent toutefois se poursuivre à peu près aussi bien sous quelque constitution politique que ce soit. Au contraire, l'esprit des Grecs et des Romains était totalement habité par ce grand intérêt qui absorbait tous les autres, habitué à cette nourriture plus forte; beaucoup de nos occupations lui répugnaient comme étant indignes, et il préférerait une noble

oisiveté à une activité insignifiante. Chez nous aussi, les âmes éminemment libres et indépendantes sont plus enclines à s'adonner à un loisir gratuit.

Ce qui assure la sécurité des États modernes est donc l'indifférence envers la constitution politique; rares sont ceux qui prennent sérieusement à cœur — et encore plus rares ceux qui le font de manière pure et désintéressée — la question de savoir à quelles lois, à quel souverain obéir (il est toujours plus facile, sous quelque souverain que ce soit, de sauvegarder tant bien que mal ce qui rend la vie privée confortable et flatte les inclinations individuelles que d'attaquer soi-même avec courage le mal caractérisé); nous n'avons d'une part pas le temps d'appliquer notre esprit à ce soin, d'autre part pas la volonté de lui consacrer le temps dont nous disposons réellement. Au contraire, les Anciens avaient non seulement tout leur temps disponible, mais aussi la volonté de ne pas le consacrer à autre chose, et c'est pourquoi leurs États étaient menacés par plus de dangers issus des idées subites des citoyens agités, des projets des ambitieux, des intrigues des vicieux, et même parfois de l'obstination des bons citoyens.

Pour prévenir ces dangers avec quelque succès, il n'y avait pas d'autre moyen que d'inculquer réellement au citoyen la constitution de l'État, de faire en sorte que certaines maximes conçues dans l'esprit de l'ensemble devinssent dominantes en lui au point de refouler les maximes individuelles. À Rome, telle était la maxime qui rendait déshonorant pour un Romain tout autre état que celui de guerrier, de juge, d'homme d'État ou à tout le moins de cultivateur du champ paternel; et telle était celle qui pour les relations extérieures, exigeait la domination suprême de Rome sur toutes les autres nations. Un peuple entier ne pouvait pas penser à dominer le monde comme un conquérant individuel peut le faire; d'autre part, les Romains n'avaient pas non plus la politique, probablement propre aux États modernes, qui consiste à déterminer les frontières en prenant en compte, pour les étendre ou les restreindre, à la fois la sécurité extérieure et la stabilité

intérieure; il fallut attendre l'époque des empereurs pour que ceux-ci, instruits par l'expérience des incursions extérieures et des troubles intérieurs, en vinsent à un tel mode de détermination des frontières, ajoutant ici de nouvelles provinces et en abandonnant d'autres ailleurs; on peut supposer que les Anciens laissaient ouverte la question de l'extension possible de leur domination. Mais ils avaient pour principe explicite et indéfectible d'être les arbitres des nations, et là où, ce qui ne pouvait jamais manquer de survenir au cours du temps, une requête juste ou injuste leur était adressée, ils s'ingéraient dans l'affaire, et y mettaient habituellement fin en s'assujettissant à la fois les oppresseurs et les opprimés. Ces deux maximes, jointes à beaucoup d'autres tantôt communes à tous, tantôt particulières à certaines classes de la société, opposaient des obstacles infranchissables au développement de relations libérales avec les étrangers et d'une formation propre qui ne fût pas unilatérale. D'autres nations connaissaient des limitations similaires, et puisque, avec la vie presque toujours oisive et communautaire des Anciens, les mœurs, même en des points moralement indifférents, étaient d'une toute autre importance que chez nous, ces limitations s'étendaient aussi à des choses qui, comme l'interdiction de telle ou telle musique, nous paraissent presque incompréhensibles.

Les Grecs étaient, disais-je, trop nobles et trop libres pour de telles limitations qui, d'après ce qui précède, étaient pourtant si nécessaires au maintien durable des États antiques; et quand je parlais des Grecs, c'est aux Athéniens en particulier que je pensais. Car la Grèce s'est élevée et a sombré avec Athènes; Athènes est la seule à avoir fait preuve pendant des siècles et des siècles d'assez d'esprit d'entreprise et de désir de gloire, de courage et d'intelligence, et même dans l'ensemble, malgré bien des injustices criantes, d'équité et de sens de la solidarité grecque pour se trouver à la tête des républiques helléniques, une dignité qui ne pouvait en outre, étant donné la situation, se maintenir durablement que chez une puissance maritime. Qu'Athènes succombât à une domination étrangère, et les autres Grecs ne pouvaient

plus rester libres ; leur indépendance était même de plus en plus clairement menacée dès qu'Athènes était destituée de sa position de commandement.

Comment le caractère athénien, précisément, est contraire à de telles limitations, la suite de toute cette histoire le montrera mieux que nous ne pourrions le prouver ici en détail. Mais qui a une certaine connaissance de l'Attique ne trouvera rien d'étrange non plus à cette affirmation.

La culture ne s'est orientée sur l'individualité qu'à l'époque moderne, à partir du moment où le christianisme, en tentant, sans y parvenir jamais totalement, d'unir toutes les nations, a brisé tous les liens nationaux. Ce à quoi nous aspirons individuellement, les Anciens cherchaient à l'atteindre collectivement.

Mais il y avait cependant une autre différence : dans une nation, l'élément le plus visible était soit, comme chez les Romains, la contrainte de la constitution, soit, comme chez les Égyptiens, le carcan des mœurs devenu presque une limitation naturelle, soit, comme chez les Grecs, le libre élan vers la formation commune de citoyens sociables ; et ici, il y a chez ces derniers, mais surtout chez les Athéniens, un trait remarquable : autant les Grecs étaient hostiles à la formation d'une totalité uniforme par la contrainte, même celle des lois, autant ils étaient enclins par leur nature à former une totalité faite de multiples masses d'individus reliées entre elles par la liberté — un type de culture qui a l'avantage de préserver à la fois l'existence de nombreuses particularités et l'alliance constante de la discordance et de l'harmonie (en des frictions supérieures et plus bienfaisantes), puisque l'union favorise les qualités concordantes, et la division qui lui est subordonnée, les qualités distinctives. Les Grecs avaient un penchant prononcé pour le fédéralisme ; et s'ils avaient moins que les Romains le sens d'une constitution politique stricte et inchangée, ils n'en avaient qu'incroyablement plus celui de la vie civique et du plaisir civique.

Seule cette inclination à former des masses se rapprochant comme d'elles-mêmes les unes des autres explique les

phénomènes les plus frappants de la vie grecque et de l'histoire grecque ; elle est même en grande partie la source de cette heureuse organisation de l'esprit et du caractère grecs qui fera éternellement l'admiration de la postérité. Mais d'un point de vue politique, il est impossible que des masses ainsi formées aient toutes la même capacité à résister aux attaques extérieures et aux causes qui préparent progressivement de l'intérieur la chute de toute constitution humaine.

Il est impossible, lors de raisonnements comme celui-ci, de résister au désir de comparer les époques ancienne et moderne et de les réunir en un tout pour en tirer des conclusions concernant la vie extérieure, mais plus encore la vie intérieure et plus profonde. Considérer les destinées du genre humain dans leur totalité et de toute nécessité comme une chaîne ininterrompue, et leur assigner un but déterminé, est peut-être une entreprise très ardue, puisque la continuité présente si souvent des interruptions, qui vont même parfois jusqu'à l'extinction de toute tradition orale, et que nous n'avons de vue d'ensemble que d'une partie si minuscule de tous les événements. Mais il y a indéniablement des périodes distinctes qui, même si elles sont séparées des précédentes et des suivantes par de véritables abîmes, par des révolutions naturelles ou par quoi qu'on puisse supposer d'autre en ce genre (puisque'il est étrange de vouloir que sur la Terre, telle qu'elle est, l'homme ou le genre humain constitue un tout), présentent toutefois en elles-mêmes une cohésion véritable et réelle, et telle est par exemple la période que nous avons à l'esprit, depuis les premières informations qui ne sont pas tout à fait incertaines sur les Égyptiens et les peuples du Proche-Orient jusqu'à notre propre époque, bien qu'ici aussi, beaucoup de choses n'aient pour nous ni commencement ni lien direct avec ce qui suit. Prenons maintenant cette période de son point de vue le plus important, vers lequel tend toute histoire et même toute sagesse, la culture de l'esprit : l'âme de cette période, c'est la culture grecque. C'est elle qui alluma la première étincelle, ses effets bienfaisants continuent de vivre en nous, et nous lui

devons en droite ligne ce qu'il y a de meilleur en nous ; mais elle-même ne se déploie complètement qu'à son point d'acmé, qui est en même temps le début du déclin de l'Hellade ; et c'est pourquoi j'ai qualifié la décadence des républiques grecques de point de référence confortable pour embrasser du regard l'ensemble de notre histoire. Il partage avec la chute de l'Empire romain le fait d'être l'un des deux points de départ de l'époque moderne. Mais la décadence de Rome est davantage la source de nos constitutions, de nos lois, de nos relations politiques, tandis que notre culture intérieure, notre vie spirituelle et en partie morale, nos sciences et nos arts proviennent davantage de celles de la Grèce. Même notre religion a subi l'influence décisive de la philosophie platonicienne et néoplatonicienne, alors que l'Empire romain n'a contribué qu'à sa diffusion et à son ancrage politique, et c'est ainsi qu'à de nombreux égards, Rome a toujours formé le corps auquel la Grèce insufflait l'âme.

On peut affirmer avec raison que les Grecs ne sont parvenus jusqu'à nous que par l'intermédiaire des Romains, puisque l'Empire d'Orient, dont les réfugiés ont rétabli en Occident la littérature grecque, était lui aussi un vestige de l'Empire romain. Si la destruction des Grecs n'avaient pas été opérée par les Romains, c'est-à-dire par un peuple puissant, fondé sur des bases stables et déjà cultivé, mais par des hordes errantes de barbares, ou si leurs vainqueurs ne s'étaient pas approprié, certes avec une barbarie brutale à ne jamais prendre en exemple, une si grande partie de leurs trésors artistiques, il ne serait sans doute resté pour nous qu'extrêmement peu de choses. L'influence exercée sur nous par les Grecs commence donc seulement là où les Romains se sont approchés d'eux ; mais la main des Romains ne s'est jamais approchée autrement que pour assujettir, ou pour détruire.

Depuis cette époque, l'Hellade fut mêlée si intrinsèquement au Latium qu'aujourd'hui encore, on ne peut guère faire un pas au milieu des ruines de Rome sans songer avec émotion au pays qui, traité par le destin encore plus cruellement que l'Italie, gît là-bas, dévasté par les barbares. Ainsi réunies sous le nom

d'Antiquité classique, toutes deux se sont transmises à l'époque moderne, et l'on est resté longtemps sans distinguer nettement ni soigneusement ce qui relevait de l'esprit grec et de l'esprit romain; aujourd'hui encore, on confond souvent les deux. Les Allemands ont le mérite incontestable d'avoir été les premiers à saisir fidèlement et à ressentir profondément la culture grecque; mais en même temps se trouvait déjà préformé dans leur langue le moyen mystérieux de répandre son influence bienfaisante, bien au-delà du cercle des érudits, dans une partie considérable de la nation. Les autres nations n'y ont jamais aussi bien réussi, ou du moins n'ont-elles pas démontré de la même manière leur familiarité avec les Grecs dans des commentaires, des traductions, des imitations, ni (ce qui importe le plus) dans la transmission de l'esprit de l'Antiquité au leur. C'est pourquoi depuis lors, le lien qui unit les Allemands aux Grecs est incomparablement plus solide et plus étroit que celui qui les rattache à toute autre époque ou toute autre nation, même bien plus proche d'eux.

En prenant en ce sens la décadence des républiques grecques comme point de référence de l'histoire, je souhaiterais en tirer les conclusions auxquelles toute histoire, et même toute entreprise humaine finit par tendre. Car à quoi sert-il que l'esprit se disperse dans des milliers et des milliers de détails sans trouver le point où il peut enfin se reposer? Mais ce point de repos se trouve uniquement dans la situation où l'être humain saisit sa relation au monde avec le plus de fidélité et de fécondité, et dans l'orientation par laquelle il entre en interaction avec le monde de manière adéquate à ce qui fait sa particularité. Ce n'est qu'en adoptant cette position qu'il sera en mesure de travailler avec passion ce qui est encore malléable et façonnable, et de porter un regard calme et mélancolique sur ce qui s'est irrémédiablement figé dans le destin des individus, des nations et des époques; d'intervenir avec ardeur et activité dans la réalité telle qu'elle l'environne, lorsque la nécessité le commande ou que la sagesse le permet, et de ne pas méconnaître que l'idéal et le divin sont sa vraie et véritable patrie. Mais la détermination correcte de

notre position par rapport à l'Antiquité doit nécessairement nous procurer des éclaircissements importants sur cette position à quelque époque que ce soit, passée ou à venir.

Toute histoire de la croissance ou de la décadence d'une nation est, en tant que description d'un phénomène moral, toujours moins de l'histoire pure qu'un raisonnement sur celle-ci. Mais cela est encore plus vrai quand elle est guidée par l'intention qui, brièvement indiquée en introduction et expliquée plus en détail dans ce qui précède, préside à la présente étude. Le tableau de la décadence des républiques grecques doit éclairer en même temps l'influence de l'esprit grec sur les périodes ultérieures et notre relation à l'Antiquité, et par là, jeter quelque lumière sur la marche de l'humanité et les aspirations de l'individu. Ces deux dernières questions ne seront cependant traitées spécialement que du point de vue d'un Allemand, car en matière de philosophie pratique, un écrivain ne devrait jamais avoir l'intention d'écrire pour d'autres nations que la sienne; et l'Allemagne (que les lecteurs étrangers veuillent bien excuser le côté glorieux de cette comparaison en considérant ce qu'elle a de mélancolique) présente par sa langue, la pluralité de ses aspirations, la simplicité de son état d'esprit, sa constitution fédérale et ses récentes vicissitudes, une ressemblance indéniable avec la Grèce.

Il y aurait toutefois un malentendu total à croire que je veux simplement utiliser l'histoire comme un prétexte pour y associer des considérations qui lui sont étrangères. La sagesse des temps est au-dessus de toute sagesse humaine; l'expérience doit servir de fil directeur pour montrer la marche du destin, elle doit fortifier et nourrir le jugement; la première chose à faire est donc de la transmettre purement et fidèlement, et ce qui a été dit jusqu'ici ne sert qu'à justifier le choix de l'objet et la manière de l'étudier, puisque la seule finalité de l'histoire en admettrait plusieurs. La partie principale de l'étude reste toujours uniquement et exclusivement le tableau de la Grèce dans sa décadence, et j'y consacrerai donc toute la précision historique, toute l'abondance de

détails et toute l'impartialité dont je suis capable. La deuxième partie n'en est que la suite directe.

L'histoire de la décadence grecque se divise d'elle-même en trois périodes; dans la première, la liberté et l'indépendance furent minées de l'intérieur, dans la seconde, on tenta vainement de les sauver, et dans la troisième, elles furent perdues pour toujours :

1) période de Philippe et d'Alexandre; de la première montée sur le trône à la bataille de Crannon; puisque par sa décision concernant les bannis des cités grecques et le renvoi impolitique de plusieurs milliers de mercenaires en Grèce, Alexandre posa lui-même les fondements de la guerre lamiaque, à laquelle cette bataille mit fin; de la quatrième année de la 104^e olympiade à la deuxième année de la 114^e olympiade (38 années);

2) période des généraux d'Alexandre et des rois macédoniens plus tardifs; de la bataille de Crannon à l'alliance des Romains avec les Étoliens et avec d'autres États grecs, parce que c'est là que les Romains entreprirent pour la première fois de s'ingérer de manière significative dans les affaires grecques; de la deuxième année de la 114^e olympiade à la deuxième année de la 142^e (?) (112 années);

3) période des Romains; de cette alliance à la prise d'Athènes par Sylla, après que, déjà longtemps auparavant, l'Achaïe eut été déclarée province romaine; de la deuxième année de la 142^e olympiade à la troisième année de la 173^e (125 années).

La deuxième partie, qui décrit la manière dont la Grèce a continué de vivre au-delà des limites de son existence politique, se divise en deux sections: présentation de l'influence de la culture grecque :

- 1) sur les Romains,
- 2) sur les nations modernes.

Comme cette culture nous est parvenue indirectement par l'intermédiaire des Romains, la première de ces deux sections doit examiner soigneusement et en partant des époques les plus

reculées ce qui dans l'esprit et le caractère, la langue, les sciences et les arts des Romains, était issu des Grecs, et ce qui leur était spécifique, afin de prendre connaissance des deux éléments de l'Antiquité classique (puisqu'on ne prend pas explicitement en considération, comme étant des branches secondaires moins importantes, l'art égyptien et étrusque, que l'on aura cependant l'occasion d'évoquer aussi) dans leur spécificité et dans leurs relations mutuelles. Car la deuxième section montrera à partir de l'exemple des nations modernes que pour la compréhension et la mise à profit de l'Antiquité, il est extrêmement important de savoir si pour l'étudier, on prend davantage les Romains ou les Grecs comme point de départ, et si concernant ces derniers, on part des écrivains attiques pour parvenir aux ioniens ou inversement. Dans cette deuxième section, il ne sera spécialement question que de l'Allemagne, et les deux parties seront suivies par des considérations finales, résultats de l'ouvrage entier — coups d'œil sur la marche de la culture humaine en général, sur la suite probable de son développement, conseils pour y contribuer efficacement, maximes pour juger et pour former les individus et les nations. Ces derniers points ne pourront cependant être tous traités que de manière fragmentaire, en quelques grandes propositions brièvement énoncées et seulement pour autant qu'ils se déduisent de l'objet de l'étude proprement dit. Car notre intention n'est nullement d'utiliser cet objet comme preuve à l'appui d'un raisonnement qui lui est étranger, mais seulement d'utiliser au mieux la richesse des conséquences qu'il renferme.

Mais pour réaliser le projet esquissé ici dans ses grandes lignes, il faut pouvoir s'appuyer sur certains faits et convictions comme sur une base préexistante. Tout d'abord, la lecture de cet ouvrage requiert d'avoir déjà une certaine conception du caractère et de la situation des populations grecques; ensuite, d'être d'accord avec certains principes concernant ce que les nations sont à l'origine et ce qu'elles peuvent devenir par la suite, sur les moyens qui les éloignent ou les rapprochent de leur but, et sur la valeur de la masse de culture qu'elles acquièrent par étapes.

Car les phénomènes moraux, comme le caractère, la croissance et la décadence des nations, ne peuvent pas être tout simplement racontés, mais doivent en même temps être expliqués à partir de raisons générales; et ils admettent diverses manières de voir, parmi lesquelles celle qui est choisie dans l'exposé requiert d'être justifiée tout autant par le raisonnement que par l'histoire.

Je commencerai donc par faire précéder l'ensemble d'une présentation du caractère grec, en évoquant brièvement les circonstances qui l'ont formé, et en considérant non seulement les autres populations de l'Antiquité, mais également la nature intrinsèque et la genèse du caractère des nations en général ainsi que les moyens de les connaître, de les juger et de les former. Ce faisant, je m'efforcerai aussi tout particulièrement d'apporter à ce portrait, d'abord tracé de manière générale, les nuances correspondant à la diversité des époques et des ethnies grecques. À partir de là, une description de la situation politique et morale de la Grèce juste avant l'avènement de Philippe ouvrira d'elle-même la voie au tableau historique; et j'embrasserai ces deux sujets dans une seule introduction, que j'aborde maintenant.

Introduction

Premier chapitre

Du caractère des Grecs en général, et de la vision idéale de celui-ci en particulier

L'époque moderne se trouve, relativement à l'Antiquité, dans une situation qui était totalement étrangère à cette dernière. Avec les Grecs, nous avons devant nous une nation dont les mains fortunées avaient déjà porté à sa maturité la plus parfaite tout ce qui, d'après notre sentiment le plus intime, assure l'existence humaine la plus élevée et la plus riche; notre regard se reporte sur eux comme sur une lignée d'êtres humains faite d'une matière plus noble et plus pure, et sur les siècles de son épanouissement comme sur une époque où la nature, fraîchement sortie de l'atelier des forces de la création, avait encore conservé sans grand

mélange l'affinité qu'elle entretenait avec eux; car ne regardant guère en avant ni en arrière, ils ont tout fondé, tout implanté sur des bases neuves, et ne se livrant dans leur sobre simplicité qu'à des aspirations auxquelles ils laissaient libre cours, exhalant la nostalgie [*Sehnsucht*] naturelle de leur cœur, ils ont édifié des modèles de beauté et de grandeur éternelles.

Il y a donc pour nous une grande différence entre l'étude de l'histoire grecque et celle de l'histoire des autres peuples. Les Grecs sortent totalement de la sphère de cette dernière; bien que leurs destinées relèvent également de l'enchaînement général des événements, cet aspect ne joue qu'un rôle mineur dans l'importance qu'ils ont pour nous; et nous méconnaissons totalement la relation que nous entretenons avec eux lorsque nous osons leur appliquer la mesure qui vaut pour le reste de l'histoire universelle. Leur connaissance ne nous est pas seulement agréable, utile et nécessaire; c'est en elle seule que nous trouvons l'idéal de ce que nous voudrions être et produire nous-même; si toute autre partie de l'histoire nous enrichit en intelligence et en expérience humaines, ce que nous puisons dans la contemplation des Grecs est plus que terrestre, et même presque divin.

Car comment qualifier autrement une sublimité dont l'inaccessibilité, au lieu de décourager, fortifie et suscite l'émulation? Quand nous comparons notre situation limitée, mesquine, opprimée par les milliers de chaînes de l'arbitraire et de l'habitude, morcelée par d'innombrables occupations étriquées qui n'ont nulle part d'incidence profonde sur la vie, avec leur activité libre, pure aspiration à ce qu'il y a de plus élevé dans l'humanité, quand nous comparons nos œuvres qui ne parviennent à maturité que péniblement et au prix de longs efforts répétés avec les leurs, qui jaillissaient à flots de l'esprit comme d'une libre plénitude, quand nous comparons les ruminations engourdies auxquelles nous nous adonnons dans une solitude monacale ou l'agitation étourdie que nous déployons dans une sociabilité relâchée avec la gaieté sereine de leur communauté civique consolidée par tous les liens les plus sacrés, leur souvenir devrait,

pourrait-on penser, nous attrister et nous abattre, comme le fait chez le prisonnier l'évocation du plaisir de vivre non contrarié, chez le malade, le souvenir d'une santé intacte, chez l'habitant du Nord, l'image d'une journée de printemps en Italie.

Mais bien au contraire, nous replacer à cette époque de l'Antiquité est la seule chose qui, élevant notre cœur et élargissant notre esprit, nous rétablit si pleinement dans notre liberté originelle d'êtres humains — moins perdue que jamais possédée — que nous retournons avec un courage ravivé et une vigueur renouvelée à notre situation tellement opposée à la leur, que nous ne puissions le véritable enthousiasme qu'à cette source intarissable, et que c'est justement la perception profonde de l'abîme que le destin a creusé entre eux et nous pour l'éternité qui nous donne, dans la position qui est la nôtre, l'ardeur de nous élever, avec des forces revivifiées par la contemplation de ce qu'ils furent, vers les hauteurs qui nous sont données d'atteindre. Nous imitons leurs modèles avec la conscience de leur inaccessibilité; nous nourrissons notre imagination des images de leur vie libre et talentueuse avec le sentiment que cette vie nous est tout autant refusée qu'à eux, l'existence aisée des habitants de leur Olympe⁵.

Car on peut voir là une métaphore appropriée de notre relation aux Grecs. Leurs dieux avaient comme eux forme humaine et étaient formés de substance humaine; les mêmes passions, plaisir et douleur, agitaient leur âme; les peines et les désagréments de la vie ne leur étaient pas non plus étrangers; la haine et la persécution faisaient rage dans les grandes salles des demeures des dieux; Mars gisait mourant sous des cadavres de guerriers⁶; Hermès parcourait à grand-peine les solitudes désertiques de la mer⁷; Latone éprouvait toutes les angoisses de la future mère et Cérès, toute l'inquiétude de celle qui est séparée de son enfant. De la même manière, nous trouvons dans l'Hellade toutes les

5. Cette expression rappelle l'expression grecque θεοὶ ῥεῖτα ζῶοντες (*Iliade*, VI, 138; *Odyssée*, IV, 805) [S. M.].

6. *Iliade*, V, 846-887 [S. M.].

7. cf. *Odyssée* V, 44-46 et *Iliade* XXIV, 340-342 (bien qu'Hermès parcoure la mer avec plus de facilité que ne le dit Humboldt) [S. M.].

aspérités de la vie; non seulement les tourments qui accablent les individus et les nations, mais aussi toutes les passions les plus violentes, les excès et même les rudesses de la nature humaine débridée; mais de même que ces couleurs plus sombres se fondaient et se dissolvaient à la seule lumière du ciel sans nuage de l'Olympe, de même il y a dans les Grecs quelque chose qui retient l'âme de sombrer vraiment, qui efface les duretés de ce qui est terrestre, transforme le débordement de force en jeu exubérant, et atténue le poids oppressant du destin en le changeant en douce gravité.

Ce quelque chose est justement ce que leur nature a d'idéal, et tout ce phénomène remarquable, l'impression que nous font les œuvres et l'observation de ce peuple, et de lui seul, même lorsqu'on examine la question avec le plus de froideur et d'impartialité, vient du fait que les Grecs touchent effectivement en nous le point qui est le but ultime de toutes nos aspirations, et que nous ressentons vivement qu'à leur manière, ils ont gagné les hauteurs et réussi à obtenir le sort qui leur a permis, arrivés au but de leur parcours, de trouver le repos. Mais leur grandeur est si pure, si vraie, si authentiquement issue de la nature et de l'humanité, qu'elle nous stimule non par la contrainte et à leur manière à eux, mais par l'enthousiasme et à notre manière à nous, qu'elle nous attire en accroissant notre autonomie, et qu'elle ne nous lie à elle que dans l'idée de la perfection ultime, dont elle est un modèle indéniable, mais à laquelle il nous est aussi permis d'aspirer, quoique par d'autres voies.

Il faut peut-être une familiarité assez intime avec les œuvres des Anciens pour ne pas considérer comme une exagération partielle l'affirmation selon laquelle leurs supériorités sont inaccessibles. Mais ce qui suscite déjà un préjugé en sa faveur, c'est que l'érudition ou l'étude n'importent pas vraiment pour goûter les œuvres des Anciens, et que c'est au contraire dans les âmes les moins prévenues, encore exemptes de toute adhésion exclusive à une façon de penser ou à une manière artistique particulière, qu'elles laissent l'impression la plus profonde. Il est en outre

remarquable qu'elles trouvent partout bon accueil, quels que soient la nation, l'âge et la situation de l'âme, tandis que ce qui est moderne, ayant sa source dans une disposition d'esprit moins générale et moins objective, en requiert également une plus particulière et plus subjective. Shakespeare, Dante et Cervantès ne produiront jamais un effet aussi largement partagé qu'Homère, Eschyle ou Aristophane.

Comparer les œuvres des Modernes, de quelque genre qu'elles soient, avec celles des Anciens, c'est, dès qu'il est question d'autre chose que de connaissances purement positives et d'habileté mécanique, faire preuve d'une vision incorrecte de l'Antiquité, de même que placer un objet déterminé de la réalité, quel qu'il soit, à côté de la beauté d'une œuvre d'art témoigne d'une vision incorrecte de l'art. Car tout comme l'art et la réalité, l'Antiquité et l'époque moderne se situent dans deux sphères différentes qui ne se touchent nulle part dans l'univers des phénomènes et ne le font en vérité que là où seule l'idée parvient, mais jamais la vision concrète: dans la force originelle de la nature et de l'humanité, dont l'art et la réalité sont des images différentes, et dont l'Antiquité et l'époque moderne sont des efforts différents pour s'imposer dans l'existence.

Il est certain que la réalité n'est en rien moins noble que l'art; elle, qui est la vérité et la nature même, constitue bien plutôt le modèle de l'art, et son essence est justement si grande et si sublime que pour nous en approcher tant soit peu, nous n'avons pas d'autre moyen que d'emprunter, comme le fait l'art, une voie qui nous est à nous-même incompréhensible. Le plus petit objet en elle est pénétré de part en part de cette essence qui est la sienne, et il est absolument faux de penser que l'on rencontre la nature dans son intégralité uniquement dans tous ses objets individuels pris ensemble, et la totalité de la force vitale, seulement dans la somme des moments individuels de son existence. Elles peuvent certes apparaître toutes deux de cette façon, mais il est en soi impossible de penser la nature séparée et divisée spatialement ou la force vitale, divisée et fragmentée temporellement. Tout dans l'univers

est Un, et l'Un est Tout, ou bien il n'y a absolument aucune unité en lui; la force qui palpète dans la plante n'est pas une simple partie, mais la force entière de la nature, ou bien il s'ouvre un abîme infranchissable entre elle et le reste du monde, et l'harmonie des formes organiques est irrémédiablement détruite; chaque instant présent renferme en lui-même tous les instants passés et à venir, puisqu'il n'y a rien sur quoi la fugacité du passé puisse se fixer, si ce n'est la perpétuité du vivant.

Mais la réalité n'est pas le réceptacle dans lequel l'essence de la nature peut nous être transmise; ou plutôt: son essence ne s'y manifeste que dans sa vérité originelle, en laquelle elle nous est inaccessible. Puisqu'en conséquence, nous ne comprenons pas l'existence des objets réels par leur vie intérieure, nous cherchons à l'expliquer par l'influence de forces extérieures, et c'est pourquoi il arrive que nous méconnaissions à la fois leur complétude et leur indépendance, et qu'au lieu de croire que leur forme organique est déterminée par une plénitude intérieure, nous la considérons comme limitée par des frontières extérieures — erreurs que l'art ne connaît pas, parce qu'il nous représente l'essence de la nature non pas en soi, mais d'une manière que nos organes sensoriels peuvent saisir, préparée pour eux de façon harmonieuse.

Il est vrai que notre vie n'a pas été si pauvrement dotée par le destin qu'il ne se trouve aussi en elle, et totalement en dehors du domaine de l'art, quelque chose qui permette d'approcher l'essence de la nature, et ce quelque chose est la passion. Car il ne faut pas mésuser de ce mot en l'appliquant aux affects d'ordre inférieur par lesquels on a coutume d'aimer et de haïr, d'aspirer à quelque chose et d'éprouver de la répulsion; les âmes profondes et riches connaissent un désir pour lequel le nom d'enthousiasme est trop froid et celui de *Sehnsucht*⁸, trop calme et trop doux, et

8. *Sehnsucht* désigne une aspiration douloureuse et profonde, un désir ardent et nostalgique. Mais comme Humboldt déclare plus loin que ce mot ne peut être compris que par un Allemand, nous avons choisi tantôt de ne pas traduire ce terme et ceux qui lui sont apparentés, tantôt de le traduire, mais d'indiquer le mot allemand entre crochets. Voir aussi « Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci », paragraphe V., ci-dessus, p. 390 [S. M.].

qui laisse pourtant l'homme en parfaite harmonie avec la nature entière, un désir en lequel l'élan intérieur et l'idée sont fondus ensemble d'une manière qui ne peut pas être comprise par une méthode froide et prosaïque, et qui produit par là les plus belles naissances. Dans de telles dispositions d'esprit, l'idée qui se manifeste dans la réalité est effectivement reconnue avec plus de justesse, et l'on peut dire avec vérité que l'amitié et l'amour animés d'un enthousiasme pur et élevé considèrent leur objet avec des regards plus profonds et en quelque sorte plus sacrés que l'art. Mais tel est le destin de la réalité que, placée tantôt trop bas et tantôt trop haut, elle ne permet jamais ce plein et bel équilibre entre la manière de se manifester de l'objet et la capacité de compréhension de l'observateur d'où provient la jouissance enthousiaste et féconde, mais pourtant toujours calme et tranquille, de l'art. Ce n'est donc pas la faute de la nature, mais c'est notre propre faute si elle semble inférieure à l'œuvre d'art, et par conséquent, l'estime pour l'art peut bien être le signe d'une époque qui s'élève, mais l'estime pour la réalité est la marque d'une époque qui est parvenue encore plus haut.

Or ce plein et bel équilibre, nous ne le rencontrons que dans l'art antique, et jamais dans celui des Modernes. Dans la manière de penser et d'agir des Anciens, la force naturelle pure et originelle de l'humanité semble avoir si bien réussi à déchirer toutes les enveloppes qui la recouvraient qu'elle se présente à l'œil dans toute sa clarté et dans toute sa simplicité, aisée à voir dans son ensemble, telle une fleur à demi éclose. Sans scruter avec peine la voie qu'elle veut choisir, sans s'inquiéter de ce quelle laisse peut-être derrière elle, elle se livre à l'ardeur de son désir [*Sehnen*] illimité qui la porte vers une plénitude de vie incommensurable, et elle exprime cette plénitude dans des milliers d'images aussi heureuses les unes que les autres, alors que les Modernes ne font que chercher, rechercher, combattre et lutter, souvent à la sueur de leur front et au prix de leur sang, connaissent rarement la joie d'une victoire aisée, s'évertuent dans leur existence solitaire d'individus dispersés et manquent toujours du ressort

bienfaisant qui permet à un peuple aux dispositions bien accordées, vivant sur un sol parsemé des monuments de sa gloire et de son art, sous un ciel serein qui lui sourit, de porter chacun de ses citoyens à s'élever.

Les caractéristiques qui, à l'observation, distinguent l'art et la réalité — dans ses manifestations individuelles et limitées — se retrouvent donc précisément dans l'antique et le moderne. Comme l'art, tout ce qui est antique est l'expression toujours plus pure et plus pleine de quelque chose de spirituel, mène à l'unité de l'idée, invite à se plonger toujours plus profondément dans chacune de ses parties et, par un enchantement auquel l'esprit cède librement, prend ce dernier dans ses rets et lui assigne des limites déterminées, qu'il étend à l'infini. Au contraire, ce qui est moderne ne fait, comme la réalité, que suggérer ce qui est spirituel, plus qu'il ne le représente réellement et directement; il ne connaît souvent pas d'autre unité que celle en laquelle le sentiment, à partir de la réalité seule et à son instigation, vient se concentrer, et il n'exerce souvent son effet le meilleur et le plus élevé qu'en conduisant au-dessus de lui-même et hors de ses propres limites; bien plus, même lorsque, pénétré du même esprit que l'antique, il reste proche de ce dernier dans ses effets aussi, il manque pourtant — ainsi que, par une journée nuageuse, un paysage manque de lumière — de cet éclat qui seul, par ses propres rayons lumineux, rassemble tout solidement, et fond tout intimement ensemble.

Car l'être humain peut bien réfléchir, choisir et s'évertuer autant qu'il veut, ce que ses œuvres ont de plus tendre et de plus élevé, ce qui sort de la main de l'artiste à son insu et qui passe dans l'esprit de l'observateur sans que ce dernier puisse l'expliquer, il ne le doit qu'à l'heureuse prédisposition de sa nature et à la disposition favorable du moment; et il peut bien être pourvu d'autant de génie et de puissance d'action que les limites de la nature humaine le permettent, ce qui en lui rayonne le plus est toujours ce qui n'est pas directement lui-même, la force de la lignée qui l'a engendré, le sol qui le porte, la nation

dont la langue résonne autour de lui. L'être humain fait partie de la nature, il n'a pas vocation à mener une existence d'individu isolé; le mot qui sort de sa bouche est un élément ou un écho des sons de la nature; l'image qu'il esquisse, le contour du moule dans lequel elle a coulé ses propres créatures; son vouloir, une impulsion immédiate de la force créatrice qu'elle détient. Son autonomie n'en est pas moins grande; car dans la totalité de la réalité, la force de la nature est la sienne propre, et dans l'univers des phénomènes, tout, nation, sol, ciel, environnement, monde passé et monde contemporain, reste pour lui fermé, muet et mort s'il ne sait pas l'ouvrir, le percevoir, le faire vivre par sa propre force intérieure. C'est pourquoi la marque la plus sûre du génie, dans toute extériorisation de force, et surtout dans la plus compliquée, la vie, est de faire partout ressortir, par l'admiration ou le mépris, par l'amour ou la haine, ce qui enthousiasme, incite à l'action, met en mouvement, et, lorsque la réalité n'offre pas le nécessaire, de faire revivre autour de soi un monde neuf, plus beau, venu du passé — moyens auxiliaires auxquels les Modernes se sentent souvent contraints de recourir, alors que les Anciens trouvaient tout ce dont ils avaient besoin dans leur environnement immédiat, et que celui-ci correspondait parfaitement à leur désir le plus profond.

Ainsi, il est vrai qu'un artiste moderne — pour évoquer tout de suite le domaine où la difficulté est la plus grande — pourrait entrer en compétition avec l'Antiquité, rivaliser d'excellence avec les œuvres antiques. Le génie peut encore voir le jour, aujourd'hui comme alors, l'étude a parcouru depuis maint chemin ardu, et l'art, enrichi par cette épreuve et par l'expérience, a fait de nombreux progrès. Mais ce qui ne pourra jamais être atteint, ce qui sépare l'antique du moderne par un abîme infranchissable, c'est le souffle de l'Antiquité, qui revêt d'un charme inimitable le fragment le plus insignifiant comme le chef-d'œuvre le plus parfait. Il n'est pas du ressort de l'artiste individuel, de l'étude, ni même de l'art lui-même; il est le reflet, la fine fleur de la nation et de l'époque, et puisque ces dernières

ne reviendront jamais, il est aussi irrémédiablement perdu avec elles. Car le vivant a ce mélancolique, mais noble privilège qu'il ne se réengendre jamais de la même façon, et que ce qui en lui appartient au passé reste aussi éternellement du passé.

Certes, que l'œuvre dise plus que l'objet qu'elle représente directement est un point commun à tout ce qui possède un certain degré de spécificité. Mais il y a ici deux facteurs qui distinguent l'Antiquité: premièrement, entre la disposition momentanée et le caractère de l'artiste, et entre ce dernier et son environnement, son époque et sa nation, il règne une concordance merveilleuse et enchanteuse; et deuxièmement, tous ces éléments sont à leur tour tellement unis avec l'idée à exprimer que dans l'œuvre, ils n'entrent pas, en tant que personnalité, en opposition avec l'idée, mais s'unissent à cette dernière pour produire un effet plus élevé, et rendent l'œuvre plus objective par leur force subjective. Ni l'un ni l'autre ne pourraient avoir lieu si l'humanité dont l'Antiquité fait entendre la voix n'était pas l'empreinte plus pure, moins mélangée, ou du moins plus aisément reconnaissable des idées auxquelles toute âme authentiquement humaine aspire [*sich sehnt*], ou si ces idées ne la pénétraient pas d'une flamme plus vive qu'il est légitime de le supposer d'ordinaire. Ce souffle de l'Antiquité est donc le souffle d'une humanité lumineuse en laquelle rayonne la divinité — car qu'est-ce qui est divin, sinon l'idée? — et c'est une telle humanité qui, dans les œuvres d'art, la poésie, les constitutions politiques, les batailles, les sacrifices et les fêtes des Anciens, porte un témoignage vivant et sonore à l'encontre de notre hébétude et de notre mesquinerie, mais aussi, dans le même temps, en faveur de ce que les êtres humains peuvent être et vers quoi nous pouvons, en suivant une voie différente, faire tendre nos efforts. Car il serait malheureux que la supériorité de l'Antiquité se fit connaître seulement dans des créatures de marbre, et non, avec la même aptitude à susciter élévation et enthousiasme, dans les mœurs, les mentalités et les actes.

Donc, encore une fois: rien de moderne n'est comparable à quoi que ce soit d'antique;

qu'avec les dieux
ne se mesure
aucun être humain⁹ ;

et l'Antiquité ne se distingue pas par une simple particularité, mais par une supériorité à valeur générale que l'on ne peut que reconnaître; ce fut là un phénomène unique mais heureux dans l'histoire de la culture humaine: que les siècles qui ne devaient mûrir que péniblement fussent précédés par une lignée jaillie du sol sans peine et comme dans sa plus belle floraison. Comment cela se comprend nécessairement, c'est ce que les développements précédents ont déjà indiqué, mais cette manière de voir, surtout dans ses applications particulières, ne pourra être justifiée dans sa totalité qu'en achevant le présent ouvrage. Énonçons toutefois ici et pour le moment, même sans de plus amples explications, un principe qui, une fois admis comme vrai, a une valeur de preuve non négligeable. La pierre de touche des nations modernes est leur sens de l'Antiquité, et plus elle estime les Grecs et les Romains à égalité, voire dans un rapport inversé, plus elles manquent aussi leur but propre, celui qui leur a été assigné en particulier. Car dans la mesure où « antique » signifie « idéal », les Romains n'y ont part que pour autant qu'il est impossible de les dissocier des Grecs.

Rien ne nous détournerait plus de notre but que de commencer un travail historique en partant d'une conception qui provienne davantage d'un enthousiasme peut-être pardonnable, mais toujours mal compris, que d'une calme observation. Cette remarque ne pouvait pas être omise ici, car c'est précisément ici, plus que partout ailleurs, qu'il nous faut craindre l'objection selon laquelle ce qui vient d'être dit des Grecs serait exagéré et partial.

Et cela serait assurément vrai si notre opinion tendait à faire effectivement passer les Anciens pour une lignée d'êtres humains plus élevée, plus noble que nous, ainsi que certains,

9. Vers tirés du poème de Goethe « Grenzen der Menschheit », v. 11-13 : « Denn mit Göttern/Soll sich nicht messen/Irgendein Mensch » [S. M.].

plus appliqués à expliquer l'histoire universelle qu'à l'étudier, ont trouvé nécessaire de le supposer des premiers habitants de notre globe terrestre. Ce ne sont pas les Anciens eux-mêmes qui étaient pour ainsi dire des êtres supraterrrestres, c'est seulement leur époque qui était si heureuse qu'elle exprimait pleinement et précisément chacune des belles particularités qu'ils possédaient; s'ils se dressent devant nous comme des modèles inégalés, ce n'est pas parce qu'ils nous montrent ce que l'humanité peut devenir en soi, isolément et de manière dispersée, et peu à peu, et du point de vue de la pensée, mais uniquement en ce qu'ils nous font voir la manière dont elle peut se manifester comme un phénomène vivant et individuel.

Car s'il nous faut résumer brièvement la supériorité spécifique qui, selon nous, distingue les Grecs de toutes les autres nations, voici: *ils semblaient animés, comme par un puissant élan intérieur, par le besoin impérieux de représenter, en tant que nation, la vie la plus élevée, et ils ont conçu cette tâche de telle manière qu'ils se sont maintenus sur l'étroite ligne de partage au-dessous de laquelle sa réalisation aurait été moins réussie, et au-dessus de laquelle elle aurait été moins possible.* Outre la vitalité sensible de toutes les forces et de tous les désirs, outre la belle tendance à toujours marier le terrestre avec le divin, leur caractère avait donc aussi, dans sa forme, ceci de particulier qu'il n'y avait rien en lui qui ne s'exprimât avec pureté et bonheur, et que tout ce qui se représentait extérieurement en lui décrivait les contours de son contenu intérieur avec précision et clarté.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière proposition. Puisque leur caractère distinctif se trouve davantage encore dans la représentation de ce qu'ils étaient que dans cela même qu'ils étaient, ou du moins qu'il ne se trouve dans ce qu'ils étaient qu'en vertu de sa représentation, les Grecs méritent tout simplement le nom d'idéal, parce que le concept d'idéal implique lui aussi nécessairement que l'idée se subordonne à sa possibilité de se manifester dans l'univers des phénomènes; et c'est justement pourquoi le trait prédominant de leur esprit, celui que

L'on choisirait même toujours s'il fallait n'en citer qu'un, c'est l'estime et la joie éprouvées devant la justesse des proportions et l'équilibre, le fait de ne vouloir accepter même ce qui est le plus noble et le plus sublime que là où il s'accorde avec un ensemble. La disproportion entre l'existence intérieure et l'existence extérieure, qui met si souvent les Modernes à la torture, tout en devenant pour eux la source de sentiments bouleversants ou exaltants, était tout simplement étrangère aux Grecs ; ils ne connaissaient pas les errances des pensées et des sentiments pour lesquelles aucune expression n'est assez forte, et ce qui n'entraîne pas naturellement et de son plein gré dans le double royaume de la nature et de la poésie n'avait pas sa place dans leur horizon pur et ensoleillé. La Némésis était une divinité authentiquement grecque, et bien que son concept originel soit commun à tous les temps et à toutes les nations, il ne fut nulle part élaboré avec autant de délicatesse, de diversité et de poésie que dans l'Hellade. Mais chez les Grecs, cette aversion pour ce qui est disproportionné ne provenait pas à proprement parler de la répulsion — qui n'est souvent qu'un signe de faiblesse et d'amollissement — pour ce qui excelle outre-mesure ou s'éloigne de la nature ordinaire, mais elle émanait directement du besoin de tendre partout vers la vie la plus élevée, besoin qui découle uniquement de l'harmonie qui n'exclut rien et du sentiment profond de la nature, qui est organisme de part en part. C'est ainsi que les deux éléments du bon goût réel se soutenaient l'un l'autre, tandis que le goût reste toujours unilatéral et corruptible quand la surabondance et la force, prises absolument et en elles-mêmes, le repoussent ou l'attirent.

Un individu est une idée représentée dans la réalité ; la force vitale physique, une aspiration à chaque instant renouvelée à imposer dans la réalité l'idée de l'organisme, et la force vitale morale, cette même aspiration appliquée à l'idée du caractère spirituel particulier. Par conséquent, dans la mesure où la vie est une création continue et où le caractère apparaît comme son résultat, on peut et on doit même considérer la vie comme un

art et le caractère comme une œuvre d'art. Dès lors, tout comme il appartient au génie artistique de saisir et d'accroître (puisque le beau ne peut jamais être produit par la négligence de quelque exigence que ce soit) les doubles conditions de l'idée et du phénomène, auxquelles toute œuvre d'art est soumise à la fois, de manière si harmonieuse que les unes semblent n'être créées que pour les autres; tout comme ce même génie découvre le point indivisible où, au terme d'une puissante lutte, l'invisible se marie au visible pour donner naissance à la représentation; de même, le génie le fait aussi dans la vie, et surtout le génie suprême, celui de tout un peuple qui agit de concert avec vitalité.

Ainsi, ce par quoi les Grecs nous ont devancés, que ce soit par leur mérite ou par hasard, et ce en quoi nous n'avons jamais le droit ne serait-ce que d'entreprendre de rivaliser avec eux, c'est ce sens en quelque sorte inné de la révélation la plus lumineuse, la plus précise et la plus riche du summum de la vie humaine qui pouvait se manifester dans leur caractère individuel et national.

Mais cette trouvaille suprême, ils la devaient à la prédisposition de leur nature à la simplicité; le fait d'avoir réussi dans le plus difficile de tous les arts — la vie — ce qui même dans les arts inférieurs est l'œuvre exclusive du génie, ils le devaient uniquement à l'élan intérieur naturel auquel ils s'abandonnaient librement et sans retenue.

Toute individualité repose sur, ou plutôt s'exprime dans un élan intérieur et ne fait qu'un avec celui qui lui est spécifique. Des classes de la vie les plus basses aux plus élevées, c'est moins à sa manière d'être qu'à son aspiration, qui seule relie en une unité tous ses états passés, présents et à venir, que nous reconnaissons une créature, quelle qu'elle soit, dans sa totalité et dans le concept de sa nature. De même que la vie ne peut être pensée ni comme statique, ni comme mue par une cause extérieure, de même l'univers entier n'existe que par l'élan intérieur, de même il ne vit et n'est que dans la mesure où il lutte pour vivre et pour être, et l'être humain serait tout simplement souverain et maître de son existence et de sa perpétuation s'il était capable

d'anéantir son élan vital par un commandement impérieux de sa volonté. L'élan intérieur est naturellement lui-même déterminé, et il détermine à son tour la forme de la vie. Toutes les différences qui se trouvent dans le vivant, entre les plantes et les animaux, entre les diverses espèces animales, et, parmi les hommes, entre nations et individus, reposent donc uniquement sur la diversité de l'élan vital et sur la possibilité qu'il a de s'élaborer par la résistance qu'il trouve.

Or chez les Grecs, cet élan intérieur les portait justement à être purement et pleinement des êtres humains, et à jouir de l'existence humaine dans la sérénité et dans la joie. De même que l'être humain n'est capable de s'élever jusqu'au ciel que parce qu'il est solidement enraciné dans la terre, de même il n'y a en lui à proprement parler aucune qualité, aussi sublime fût-elle, qui ne soit autre chose que le fruit d'un instinct naturel ennobli par l'imprégnation d'idées divines. Or le Grec, même rustre et totalement inculte, avait indéniablement deux qualités qui, aussi dangereuses qu'elles puissent être à de nombreux égards, favorisèrent cependant sans conteste l'évolution de l'humanité: l'amour de l'indépendance et la crainte de cette gravité tantôt sombre, tantôt sèche et ennuyeuse qui accompagne plus souvent l'affairement que la jouissance de la vie. Certes, l'amour de l'indépendance donna plus tard le jour à la liberté civique la plus noble, mais en lui-même, il était davantage une répulsion à l'égard de toute contrainte en général qu'une profonde aversion de l'âme à l'endroit exclusif de la contrainte injuste. Il s'opposait donc aussi, et ne le faisait que trop souvent, à l'obligation de la loi qu'on se donne à soi-même, et conduisit davantage au choix arbitraire d'un mode de vie et d'un genre d'occupation complaisants qu'il ne devint ce qui, comme le montre l'exemple des Romains, isole et forme de manière unilatérale — une passion politique. Mais il supprima la contrainte des castes, de la prêtrise et des mœurs, qui étouffait l'esprit de tant de nations anciennes, il nivela les inégalités entre les classes sociales jusqu'à les supprimer totalement, et il mit chaque citoyen en contact avec tous les autres de la manière la

plus diverse et la plus générale. La seconde des deux caractéristiques mentionnées reposait principalement sur une disposition presque constante de l'âme à la bonne humeur — ce qui, même à l'état brut, est une particularité exclusive des âmes bien faites — et sur le don heureux d'une sensibilité incroyablement labile qui, au moindre contact de quelque objet de la nature, fait résonner immédiatement toutes les cordes de l'âme, et les fait murmurer encore longtemps en de libres fantaisies. Les Grecs n'avaient pas besoin de divertissements aussi sauvages et aussi bouleversants que les Romains plus portés sur les choses matérielles, et bien qu'ils eussent aussi, et même dès une époque reculée, des luttes de gladiateurs et des combats de taureaux, ceux-ci n'acquirent jamais de réelle importance. Le Grec prenait plaisir aux bavardages, aux contes et aux histoires, et même aux discours philosophiques; il n'avait pas besoin de jeux osques, d'atellanes ni de farces, et s'il n'aimait pas la sèche gravité des affaires de la vie, du commerce, de l'agriculture, des cours de justice siégeant sur le mode fatigant dont les Romains exerçaient le droit, il ne craignait nullement celle, plus profonde, de la science et de l'art. Enfin, doué d'une vive sensibilité pour tout, il était loin de porter un jugement unilatéral et prévenu sur les choses, et déjà chez Homère, Pâris rappelle à Hector d'une manière très belle qu'il ne faut mépriser les présents d'aucun ni d'aucune des habitants du ciel¹⁰. Pour connaître les qualités les plus nobles d'une nation, il est parfois utile de les voir défigurées dans leur avilissement. Or comment les Romains nous décrivent-ils, non pas, espérons-le, tous les Grecs, dont ceux qui étaient encore dignes de leurs ancêtres se seront sans doute, comme le fait encore aujourd'hui tout vaincu qui se respecte, tenus cachés dans leurs murs dévastés par ces destructeurs maîtres du monde, mais ceux qui, comme une nouvelle espèce plus distinguée et — puisqu'ils se vendaient chaque jour à nouveau — plus méprisante d'esclaves, se bornaient à déambuler dans les maisons des riches? Comme des vantards oisifs, curieux, bavards, agités et toujours changeants. Mais même dans ces

10. *Iliade* III, 64 sq [S. M.]

défauts méprisés à juste titre, on peut encore discerner une étincelle de l'esprit antique, une certaine liberté à l'égard des nécessités de la vie, un certain attachement pour ce qui ne flatte pas les sens comme quelque chose de corporel, mais uniquement l'imagination et l'esprit comme une sorte de souffle et de parfum, quelque chose qui, même s'il ne donne pas d'ailes célestes à l'âme, jette pourtant à bas la charge du corps, à laquelle Platon, à la plus belle époque de la Grèce, consacre des plaintes si fréquentes et si éloquents. L'oisiveté peut redevenir ce noble loisir qui, chez nous encore, donne son nom au travail le plus digne de respect; la curiosité et le goût du bavardage peuvent se tourner de nouveau vers l'esprit de recherche, l'éloquence et la poésie; et l'instabilité, se muer de nouveau en belle compréhension de tout ce qui, aussi divers soit-il, est grand et admirable dans l'être humain et dans la nature. Même aux plus belles époques de la Grèce, le désir de gloire et l'amour de la sociabilité étaient si apparentés l'un à l'autre qu'au lieu de partir errer dans des excès et de chercher sa satisfaction au loin, le premier se limitait aux objets qui concernaient directement le cercle des citoyens et de la communauté du peuple, et y récoltait aussi immédiatement le fruit de ses travaux. C'est principalement pour cette raison que la victoire aux Grands Jeux était à ce point préférée à tout autre sujet de gloire. Car cette victoire était remportée en présence de toute la Grèce, le nom de l'athlète et de sa cité résonnait bien fort aux oreilles des amis et des envieux, et de retour dans sa patrie, le vainqueur portait éternellement l'aura de cette glorification. Ce goût de la sociabilité, auquel le loisir et l'éloignement des affaires donnaient une beauté particulière, conférait aussi un caractère propre à l'amour de la patrie, et, puisque tous les Grecs se connaissaient une seule patrie commune, à l'amour du sol grec et du ciel grec. Les dieux de la patrie descendaient jusque parmi les habitants de la campagne et à l'inverse des êtres humains si instables, ils ne quittaient pas leur lieu d'habitation une fois celui-ci établi, ni les héros autochtones, leurs tombeaux. Un banni n'était donc pas seulement séparé des champs inertes de sa patrie et des souvenirs de son enfance et de

sa jeunesse, il l'était aussi des joies les plus charmantes de sa vie, des sentiments les plus élevés de son âme. C'est pourquoi le bannissement, que les institutions politiques de la Grèce rendaient si fréquent, est chez les Grecs l'une des sources les plus riches d'émotions intéressantes, et en les décrivant par ces mots <.....>¹¹, Pindare n'exprime rien d'autre que la conception la plus élevée que tout Grec se fait du bonheur. Si j'ai mentionné ces quelques traits, c'est uniquement pour prévenir l'objection selon laquelle ce que j'ai dit précédemment du caractère grec serait peut-être excessif et un peu trop sublime, pour montrer qu'il possédait des prédispositions originelles qui même dans son avilissement, n'étaient pas encore totalement effacées, et qui, à supposer qu'elles connussent un heureux développement, pouvaient atteindre la plus grande élévation et la plus grande beauté. Mais l'homme connaît rarement la divinité de sa nature pure et non corrompue, et quand il la voit, il se méfie d'elle comme d'un personnage étrange ou d'une illusion trompeuse. Mais les Grecs étaient en outre si heureusement formés en eux-mêmes et tellement favorisés par les bienfaits du destin que l'élan intérieur évoqué précédemment, ne s'écartant guère ou jamais de son but, savait aussi se rendre totalement dominant. Ce qui semblait ne pouvoir être que l'œuvre du génie était donc plutôt l'œuvre de la nature, de même qu'en général, dans l'être humain, ce qui est formé avec le plus de raffinement est toujours en connexion directe avec ce qui est originel, qui ne se trouve ainsi que placé en quelque sorte dans une autre clarté de la conscience, et de même que dans la vie sociale, les individus les plus nobles et les plus délicats ne sont en contact direct qu'avec les classes du peuple les plus basses, qui vivent encore dans la sobriété de la nature, et que seuls ceux qui évoluent dans un entre-deux funeste, tantôt dénués de forme propre, tantôt déformés, sont aussi étrangers à la nature authentique qu'au vrai raffinement.

11. La citation manque. Selon Leitzmann, il s'agirait d'une référence à la quatrième *Pythique*, v. 510 sq., que Humboldt traduisit (voir HUMBOLDT Wilhelm von, *Gesammelte Schriften*, éd. par Albert Leitzmann et al., 17 vol., Berlin, Behr, 1903-1936, ici Vol. VIII, p. 58 sq. et Vol. III, p. 202) [S. M.].

Malgré tout cela, il est difficile de confondre l'élan intérieur dont il est question ici avec une contrainte naturelle instinctive ou avec des appétits inférieurs, et de méconnaître qu'il importerait seulement ici de montrer que, puisque la substance céleste et la substance terrestre sont conjointes dans l'être humain, il n'est pas juste de les dissocier l'une de l'autre unilatéralement. Rien qui soit digne de l'être humain ne peut émerger en lui sans liberté, c'est-à-dire sans actes qui relèvent uniquement de la personnalité, et ce sur quoi repose toute son individualité, c'est-à-dire sa personnalité même, le peut donc d'autant moins. Mais d'un autre côté, le principe vital, lui non plus, ne peut pas être autrement qu'en action et — de même que ce qui légifère et domine en nous correspond à l'idée — en correspondance avec la sensibilité, qui donne la première impulsion à toute action; en outre, il ne peut pas être institué par une détermination pour ainsi dire arbitraire de la volonté, puisqu'il précède bien plutôt tout vouloir explicite.

Une fois que l'on est sûr de ne pas confondre l'élan intérieur fondamental de l'individualité (qui, étant quelque chose d'infini, ne peut jamais se manifester purement et totalement dans l'univers des phénomènes) avec celui que l'on nomme dispositions naturelles, ou originelles, d'un caractère, ce qui vient d'être dit signifie seulement en d'autres termes que cet élan fondamental, ce principe vital de l'individualité, doit posséder à la fois liberté et nécessité, et ce de telle manière que celles-ci, avec des différences de degré et de nature, se favorisent et se déterminent réciproquement, c'est-à-dire qu'il doit forcément se situer dans le domaine où la liberté et la nécessité se fondent en une troisième idée plus élevée. Et ce qu'il produit — l'organisme dans le monde physique, l'œuvre d'art dans le monde esthétique, l'individualité spirituelle dans le monde moral — est toujours quelque chose de vraiment infini: quelque chose d'où non seulement la liberté irradie malgré la cohésion nécessaire de toutes les parties, mais où cette nécessité même n'est concevable qu'en vertu de la liberté.

Ce qui est appelé ici élan intérieur se nomme peut-être plus justement idée agissant par elle-même. Mais j'ai évité cette expression, certes par ailleurs équivalente, parce qu'elle peut induire en erreur en faisant croire que l'idée est là toute prête et ne fait ensuite que s'exécuter elle-même peu à peu, alors que, j'en suis convaincu, l'action des forces fondamentales de la nature, résultante et norme de toutes les idées, consiste en une activité qui ne se détermine qu'en produisant elle-même ses effets. Le concept d'élan intérieur (toujours conçu comme libre et législateur) est sans doute aussi plus utile pour un travail historique que celui d'idée agissant par elle-même, puisque l'histoire, à l'inverse de la philosophie, ne part pas de la loi naturelle, mais progresse vers elle, en s'appuyant sur une masse de phénomènes collectés avec attention, et que cet élan intérieur originel se manifeste après, comme l'exemple des Grecs le montrera dans la suite de cet ouvrage, dans une multitude de tendances et d'aspirations inférieures, tantôt comme en de brillants reflets, tantôt comme en des ombres à moitié informes.

Cet élan intérieur irrésistible qui tire pourtant sa source de la partie de l'âme où seule règne la loi qu'on se donne à soi-même, l'Allemand le désigne par un < mot > qu'aucune autre nation < ne peut comprendre > (car sa langue se meut avec une aisance toute particulière dans le domaine qui, pour être arpenté dans sa totalité, requiert l'aide de la sensibilité) : *Sehnsucht*¹²; et l'être humain n'a donc de caractère déterminé que dans la mesure où il connaît une *Sehnsucht* déterminée. Tout être humain est animé d'une telle *Sehnsucht*, mais peu sont assez heureux pour la manifester dans sa pureté et sa détermination sans se disperser dans des affects contradictoires, pour aller à la rencontre des formes originelles de l'humanité par une voie authentiquement idéale, et il est extrêmement rare d'avoir le bonheur que, cette double condition étant remplie, les circonstances extérieures soient aussi suffisamment favorables pour permettre à cette *Sehnsucht* d'acquiescer, par la satisfaction, une force nouvelle.

12. Voir la note 8 [S. M.].

Il n'est rien dont l'idéalité d'un caractère dépende autant que la profondeur et la nature de la *Sehnsucht* qui l'enthousiasme. Car l'expression de ce qui est idéal ajoute à la moralité quelque chose d'autre encore, non pas de plus élevé (car elle reste toujours ce qu'il y a de plus élevé), mais de plus englobant, puisqu'un caractère idéal ne se soumet pas simplement à une seule idée, comme le caractère purement moral se soumet à l'idée de devoir, mais adapte en quelque sorte sa forme à toutes les idées, à la totalité du monde invisible; puisque, tout comme l'artiste le fait d'une œuvre d'art, il aspire à produire une mentalité qui, de même que l'œuvre d'art le fait de la beauté, représente l'humanité (dans sa noblesse et sa dignité) dans un cas individuel; et puisque, enfin, il est créateur dans la vraie acception du terme, en ce qu'il transforme l'idée de l'humanité la plus élevée, qui n'est sinon qu'une vague idée de la pensée, en une réalité factuelle de la nature. Pour cela, la rectification de la pensée et l'entraînement de la volonté ne suffisent pas; l'âme doit être rendue capable de ce qui est hors de portée de tout concept et de toute sensibilité, et qui, quand l'imagination semble le former librement, est puisé par elle dans les profondeurs de la nature; en d'autres termes, l'idée, qui constitue l'âme et la vie de la nature, et d'où provient toute signification et toute forme existant en celle-ci, doit se manifester à l'âme et éveiller l'amour dont cette *Sehnsucht* élevée et divine est le fruit direct et naturel.

« *Sehnsucht* » paraîtra peut-être à plus d'un lecteur une expression frivole employée par une époque excessivement douillette, qui a préféré l'utiliser à la place de celle, plus directement orientée vers la vie et l'action, de *Streben* [aspiration]. Mais *Sehnsucht* et *Streben*, même en donnant un sens aussi sublime à l'un qu'à l'autre, ne sont pas tout à fait synonymes: alors que le mot de *Sehnsucht* exprime en même temps l'inaccessibilité de ce qui est désiré et l'inconcevabilité de son origine, le *Streben* s'achemine plutôt d'un concept clairement pensé vers un but déterminé; l'aspiration appelée *Streben* peut être affaiblie et mise en échec par les difficultés et les obstacles, tandis que devant le

désir ardent nommé *Sehnsucht*, comme par un enchantement qui lui serait intrinsèque, toutes les entraves, brisées, tombent à terre. L'artiste inventif désire ardemment [*sehnt sich*] atteindre la beauté, que son imagination se représente vaguement sous une forme qui n'est pas encore fixée; ce n'est qu'après avoir précisé sa pensée qu'il aspire [*strebt*] à ne pas s'en éloigner en la réalisant. Le Romain avait une aspiration zélée, grave, pleine de force, qui engendrait une activité cohérente et des résultats assurés, progressant par étapes. Le Grec était mû par l'enthousiasme de sa *Sehnsucht*, ce qu'il faisait ici-bas intentionnellement était souvent dispersé et morcelé, mais à côté de cela et sans qu'il l'eût cherché, sa *Sehnsucht* faisait éclore des fleurs célestes et enchanteresses. Quelle relation la *Sehnsucht* entretient avec le monde d'ici-bas, comment elle confère à toutes les entreprises majeures, que celles-ci soient orientées vers la liberté et la gloire de la patrie ou vers le bien de l'humanité en général, une noblesse encore plus grande en dirigeant surtout notre regard sur les idées qui devront être imprimées de cette façon à la réalité, et même, comment il se fait qu'aucun être humain ne mérite d'être qualifié de grand, fût-il le meilleur bienfaiteur de l'humanité, s'il n'est pas touché par le souffle d'une telle *Sehnsucht*, tous ces points devraient être traités ailleurs en détail, s'ils n'étaient pas clairs par eux-mêmes.

Si l'on transpose ces idées à l'observation attentive de la vie, on s'aperçoit rapidement, surtout lorsqu'on s'observe soi-même, qu'il existe trois sortes d'éducation: celle qui éclaire l'entendement, celle qui fortifie la volonté et celle qui porte vers ce qui n'a jamais été exprimé et restera éternellement inexprimable, comme la beauté du corps et de l'esprit, la vérité dans ses fondements ultimes et la liberté, par lesquelles dans la nature inanimée, la forme triomphe de la masse, et dans la nature animée, la pensée libre vainc la puissance aveugle. Le meilleur nom à donner à la troisième serait peut-être celui d'éducation de l'âme à la religion, si cette expression n'était pas à la fois si noble et si galvaudée qu'on a toujours à craindre tantôt de la profaner elle-même par ce qu'il y a de plus sublime, tantôt de profaner par elle

(en la dépréciant) les pensées plus élevées. Les deux premières sortes d'éducation peuvent être l'œuvre de l'enseignement et de l'exemple ; mais la dernière relève seulement de l'âme elle-même et de l'expérience de la vie, et spécialement de l'heureux penchant à laisser le monde agir sur soi, et à retravailler, dans un isolement que l'on s'est créé soi-même, l'effet produit par cette action ; et ici se révèle ce qu'une âme correctement disposée, forte et douce à la fois, peut faire des divers mouvements intérieurs qui, comme le désir, l'amour, l'admiration, l'adoration, la joie, la douleur, et tous ceux que l'on peut encore nommer, tantôt visitent amicalement le cœur, tantôt l'assaillent avec véhémence. Car ils sont, avec tous les autres affects, les véritables moyens d'éveiller cette *Sehnsucht* noble et élevée, de même que cette dernière, à son tour, qui les épure en les fortifiant, peut être considérée comme leur purification ; et chez ceux dont ils ont remué le cœur le plus fréquemment et le plus puissamment (ce à quoi les femmes sont généralement mieux disposées par l'accord intérieur de leur âme et par leur situation que les hommes), elle devient en mûrissant l'atout le plus noble et le plus bienfaisant.

Par conséquent, de la même façon que tout digne caractère, quel qu'il soit, requiert force et énergie de la volonté, un caractère idéal requiert encore en particulier que l'élan intérieur qui habite tout être humain devienne une *Sehnsucht* si déterminée et si dominante qu'elle donne à l'individu une forme qui lui soit particulière et qui élargisse plus ou moins l'extension du concept d'humanité. De même que la vie en général doit être considérée comme une lutte partiellement victorieuse du spirituel contre le corporel, la formation de l'individualité par la domination de l'élan intérieur fondamental qui la dirige est le point culminant de la victoire acquise. Par là-même, elle est le but ultime de l'univers ; que l'on détourne son regard d'elle, et tout effort, aussi noble qu'il paraisse encore, est bas, mécanique et terrestre ; et l'étude, la connaissance et la mesure de l'univers, la pénétration des profondeurs de la vérité, l'envol qui fait atteindre des sentiments élevés ne sont qu'un vain étalage de forces gaspillées en

jouant, s'ils ne finissent pas par se manifester avec vitalité dans l'homme pensant, parlant, agissant, si l'effet qu'ils produisent en lui ne se lit pas dans l'éclat de son regard, si ses paroles et ses gestes n'en portent pas témoignage.

Chacun est indiscutablement habité à la fois par ce type d'élan intérieur déterminé qui concerne son caractère et par un élan intérieur déterminé qui a trait à son organisation physique, mais la différence entre les deux est seulement la suivante : alors que le second (un petit nombre de cas mis à part) atteint toujours sa fin, il est extrêmement rare que le premier y parvienne à un tel degré que la matière, totalement vaincue, adopte fidèlement et purement sa forme. Bien plus, il est même impensable en bonne logique que, même si l'on voulait adhérer à l'opinion selon laquelle il y aurait eu, à une époque donnée de la création, un flot chaotique de formations diverses, les contours des formes et les organes de la vie ayant commencé par osciller longtemps d'un côté et de l'autre avant de se retirer à l'intérieur des limites désormais déterminées et des sexes bien définis l'un par rapport à l'autre, il est impensable, dis-je, que les diverses formations morales connaissent aujourd'hui une semblable époque, bien que les caractères à proprement parler idéaux aient par ailleurs, il est vrai, le privilège de devenir à eux seuls des espèces. Bien au contraire, ils ne seront que très peu nombreux à toutes les époques, surtout ceux qui se sont produits de manière significative dans la vie active, comme l'ont fait Aristide, Socrate, Épaminondas, Philopœmen et d'autres parmi les Grecs, Scipion et Caton chez les Romains, Luther et Frédéric Le Grand dans l'histoire moderne ; dans beaucoup de cas, comme chez tant de poètes et de sages, la forme, passant plus dans la mentalité que dans l'action, ne se reflétera que dans leurs œuvres, et la plupart ne montreront que des traits individuels, rendus saillants par leur élaboration, des éléments d'idéalité, mais pas eux-mêmes, et il n'en ira pas mieux de nations entières.

Mais les nations font partie des grands produits des forces de la nature en lesquels l'action de ces forces reste d'autant plus

semblable à elle-même et la similitude des effets produits est d'autant plus frappante que la volonté de l'individu se perd dans la masse. De même que la nature accumule des récifs coralliens près de certains littoraux et fait pousser des familles de plantes dans certaines régions de la terre, elle dissémine les lignées et les ethnies, et bien que celles-ci ne tardent pas à traverser les collines et les fleuves, et même, finalement, les montagnes et les mers qui les séparent, c'est pourtant toujours elle qui continue à exercer son action dans deux choses puissantes, la procréation et la langue : dans la première, ses forces obscures et mystérieuses entrent intégralement en jeu, et la seconde relève également de la nature par les premiers éléments qui lui donnent couleur et expressivité — le son, la durée et la liaison originellement non arbitraire du corporel et du spirituel. Même s'il est de ce fait plus difficile de trouver un caractère national idéal, et même si pour être juste, cette supériorité ne peut être concédée qu'aux seuls Grecs, il faut pourtant reconnaître que pour se former en proposant à son âme un caractère idéal, pour s'enthousiasmer à créer soi-même ce caractère en tenant compte d'aspects ou d'efforts particulier, il n'est pas un seul de ceux-ci dont l'observation soit inutile ou superflue.

La nature et l'idée (s'il est permis d'appliquer ce mot, pris absolument, au type d'univers qui, doué d'une force agissant par elle-même, se révèle et se forme peu à peu avec vitalité) sont une seule et même chose. La nature est l'idée en tant que puissance opérante ; l'idée est la nature en tant que pensée réfléchie. Dans l'être humain individuel, on ne les rencontre toutes deux que séparément, l'idée en tant que pensée, la nature en tant que désir, et elles ne peuvent y être reliées qu'imparfaitement, par un effort de la volonté que chacun peut faire à tout moment, ou par le bonheur du génie. Toute forme idéale se révèle donc plus facilement là où, comme dans le caractère de nations entières, la part de la nature est plus dominante.

Avant qu'un caractère idéal apparaisse, personne ne peut deviner son existence, c'est une création pure et nouvelle, il

n'est pas composé d'éléments déjà connus, mais ceux-ci ont été transformés, fondus en une forme nouvelle par une force éternellement jeune, éternellement nouvelle, inépuisable. Qui aurait eu, pour nous en tenir d'abord aux caractères poétiques, l'idée d'un Œdipe avant Sophocle, celle d'un Othello avant Shakespeare ? Qui aurait seulement considéré comme possible un peuple tel que l'histoire nous montre les Grecs ? Mais c'est le cas de tous les individus ; l'idée de chacun d'entre eux n'est possible que dans la mesure où elle se manifeste comme un phénomène réel. Nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer ici combien, quand on considère l'individualité simplement comme une concrétion de matière autour de certains points de formation, comme la détermination d'une force en un moment précis auquel elle en relie désormais des milliers et des milliers d'autres et en un lieu précis à partir duquel elle arpente l'univers et se l'approprie, comme une infinité qui ne se répète ni ne s'épuise jamais, comme une unité qui parcourt toujours la même carrière, de la même origine au même but, dans la plus merveilleuse diversité, combien, dis-je, quand on considère l'individualité de cette façon, son observation présente un attrait qui ne dépend nullement de la valeur ou de l'absence de valeur des individus.

Mais si l'individualité doit être idéale, il faut qu'elle surprenne par quelque chose de plus que la simple nouveauté, il faut qu'elle révèle une idée générale pleine de grandeur et de dignité de telle sorte que, concevable uniquement par sa forme, elle semble n'être créée que par elle. Un caractère idéal doit avoir assez de ressort pour se transférer lui-même et celui qui l'observe du domaine étroit de la réalité dans le vaste empire de la pensée ; il doit ne voir la gravité de la vie que dans la gravité des idées qu'elle éveille, préserver ses terreurs et ses douleurs en les rendant sublimes, élargir ses joies et ses jouissances aux dimensions de la grâce et de la sérénité intellectuelle, apparaître dans toutes les luttes et dans tous les dangers de la vie comme un combattant destiné à faire remporter à ce qui est grand, noble et impérissable dans l'humanité la victoire sur ce qui est bas, limité

et périssable. C'est pourquoi la liberté dans toute acception assez noble du terme est sa condition indispensable, l'amour profond de la sagesse et de l'art, sa compagne fidèle, la douceur et la grâce, ses caractéristiques infaillibles.

Dans ce qui précède, nous avons fait mention d'Épaminondas comme d'un caractère idéal, et de fait, quand on quitte l'époque des héros où fable et histoire se mêlent, je ne sais pas si l'Antiquité entière en présente un plus parfait et plus poétique. La gloire noblement acquise de la cité qui est sa patrie et la liberté de l'Hellade sont les seuls sentiments qui l'animent; son épée n'est tachée que du sang versé pour elles; une fois la victoire remportée, il devient le fondateur enjoué de cités pacifiques; quand la Grèce n'a plus besoin de lui, il retourne dans le modeste cercle de ses concitoyens et s'adonne sobrement à la sagesse et à l'art. Il dissipe les dangers du tribunal populaire et de la mort par une sereine allégresse et une fierté empreinte de calme gravité, et les dissout en un humour plaisant; aucun bonheur ne le rend présomptueux, aucun revers du sort ne trouble l'éclat de sa gloire; il commande même à la mort, et ne laisse filer la vie qu'une fois qu'il est certain de la victoire de ses compatriotes. Quel spectacle plus propre à élever l'âme que la construction de Messène¹³? Après l'heureux succès de son combat pour la liberté, Épaminondas avait reconduit dans sa patrie, après des siècles d'éloignement, l'une des nations les plus nobles, les plus pacifiques et, par ses malheurs immérités et l'échec de tous les efforts les plus extrêmes de son patriotisme héroïque, les plus émouvantes de la Grèce, et il lui donna, non sans l'accord favorable des dieux célestes, une nouvelle ville. Après les sacrifices offerts aux dieux — par Épaminondas et les Thébains à Bacchus et Apollon Isménios, par les Argiens à Junon et Jupiter Néméen, par les Messéniens à ceux du mont Ithomé et aux héros jumeaux dont la colère désormais apaisée ne se faisait plus entendre, et par les prêtres initiés à des mystères plus profonds,

13. À partir d'ici et jusqu'à la fin de ce paragraphe, Humboldt cite presque littéralement Pausanias (Paus. IV, 27, 5-7) [S. M.]

aux grandes déesses et à celui qui leur avait transmis les secrets du culte —, ils invitèrent les héros à venir habiter dans les murs de la ville future — d'abord Messène, fille de Triopas, puis Eurytos, Apharée et ses fils, les Héraclides Cresphontès et Aepytyos et surtout le noble, mais malheureux Aristomène —, après quoi les trois nations sœurs, ceux qui avaient été reconduits dans leur patrie et ceux qui les y avaient reconduits, passèrent la journée en prières et en sacrifices communs. Les jours suivants, les murs d'enceinte se dressèrent, et en leur sein s'élevèrent les maisons et les temples; et la cohue des travaux était accompagnée par le son des flûtes argiennes et thébaines, sur lesquelles les mélodies simples de l'antique Sacadas et celles plus recherchées du plus tardif Pronomos rivalisaient et luttaient pour remporter le prix. C'était la dernière floraison de beauté de l'esprit authentiquement grec, qui avait germé sous les doigts attentifs d'Épaminondas, et qui périt avec lui pour ne plus jamais revenir.

Deux raisons ont rendu nécessaire d'approfondir ces réflexions, même au risque de nous écarter de notre objet principal; si nous ne l'avions pas fait, ni le trait essentiel du caractère grec, ni notre vision du rapport de celui-ci à l'époque moderne n'auraient pu être clairement reconnus pour ce qu'ils sont.

En effet, si l'existence d'une telle *Sehnsucht* profonde et pure dans toute âme humaine douée de quelque noblesse n'avait pas été évoquée convenablement, si nous n'avions pas attiré l'attention sur le fait qu'elle est le principe par lequel toute individualité acquiert la perfection qui lui revient, on n'aurait jamais pu voir assez clairement comment l'idéalité du caractère grec ne fut possible que par la nature et la qualité intrinsèque de cette flamme continuellement flamboyante, dispensant éternellement chaleur et enthousiasme. Dans ce qui précède, nous avons situé la particularité spécifique des Grecs dans le fait qu'ils étaient animés d'un certain besoin impérieux de représenter la vie la plus élevée en tant que nation, et nous avons dit en outre qu'ils y étaient portés en quelque sorte par la prédisposition naturelle de leur être, parce que l'aspiration [*Streben*] à n'être que purement

et pleinement des êtres humains était chez eux intérieurement plus déterminée et extérieurement plus favorisée par les circonstances.

Mais dès les époques les plus reculées que nous connaissons, leur aspiration [*Streben*] portait en elle la marque de cette *Sehnsucht* plus élevée. Car plus le Grec était humain, plus il ne faisait pour ainsi dire qu'effleurer le sol de ses pieds pour s'élever au-dessus de lui par l'esprit. Il établissait partout un lien avec le supraterrestre; il se créait en tout point un empire indépendant où régnaient les pensées et l'imagination; le plaisir dont il jouissait de préférence était la sociabilité, la communication d'idées et d'émotions; dans le travail, il avait plus d'estime pour l'activité déployée que pour le but atteint; trop mobile pour se laisser enchaîner de quelque manière que ce fût, il apportait dans les relations familiales et politiques plus de liberté qu'on ne pouvait en concilier avec la stabilité de chacun de ces deux domaines; bien plus, l'amour qu'il portait à sa patrie avait pour objet la gloire de cette dernière plus que sa prospérité et sa conservation.

Certains de ces traits, et tout particulièrement les derniers, n'appartiennent ordinairement qu'aux nations sauvages antérieures à l'état de civilisation, et s'effacent avec l'entrée dans l'état de société. Mais le Grec se distingue justement par le fait qu'au cœur même de l'état social, il les conserva et les développa, et que son caractère naturel devint immédiatement son caractère idéal, ce qui confirme de nouveau la présence en lui de cette *Sehnsucht* qui l'accompagnait tout aussi fidèlement à son stade le plus rude et à son stade le plus raffiné et qui chez lui, se dirigeait certes expressément vers l'intellectuel et le supraterrestre, mais s'y orientait vers ce qui prend pour les sens et l'imagination la forme de sons et de contours. Il était donc suffisamment heureux pour pouvoir aspirer sans contradiction ni lutte intérieure, et comme instinctivement, au but ultime auquel une nation puisse s'élever. Car le destin règne sur les nations comme sur les individus; il pourvoit les unes plus pauvrement, les autres plus richement, et il n'échoit qu'à peu d'entre elles de

prendre conscience directement et sans confusion de l'aspiration [*Streben*] qu'elles ont tout particulièrement vocation à suivre.

Mais s'il était nécessaire d'éclairer plus précisément l'essence de l'individualité, c'est aussi parce qu'explorer avec elle l'économie du destin, si l'on me permet d'employer cette expression, étudier quels caractères ont été édifiés par les nations et par les siècles qui sont l'objet de notre observation et mesurer ce qu'on peut encore aujourd'hui sauver de leurs ruines et utiliser à notre profit restera toujours un objectif principal de ce travail. En effet, puisque c'est là que réside le but de toute aspiration humaine, à savoir que le cours des siècles, soit dans des individus soit dans des nations, édifie peu à peu, en tant que fait réel, un concept d'humanité toujours plus élevé, aucune étude touchant ne serait-ce que de loin à l'histoire n'a le droit de s'en détourner, et surtout pas une étude concernant les Grecs, qui relie indéniablement l'Antiquité à l'époque moderne. Et c'est bien là la manière de voir d'où nous partons. La vie doit, par la plénitude de son mouvement, fixer et créer des idées, sublimes, au-dessus d'elle-même et de toute réalité; l'être humain doit posséder une force qui lui permette, à la fois par ses propres efforts et par la faveur du destin, de produire des phénomènes spirituels qui, confrontés au passé, soient nouveaux et féconds pour l'avenir; et de même que l'art cherche ou plutôt engendre dans la beauté idéale une idée pure et incorporelle, de même la philosophie doit être en mesure d'engendrer la vérité, et la vie active, de faire naître la grandeur de caractère; tout doit donc se maintenir continuellement en activité, et en activité créatrice; tout doit aboutir à l'examen approfondi de ce qui est encore inconnu et à la production de ce qui n'a pas encore été vu; chacun doit croire se tenir en un point, qu'il ne pourra cependant que laisser loin derrière lui.

Qui n'est pas d'accord avec cela, qui s'imagine que l'art le plus élevé consiste seulement à atteindre une vérité plaisante, la philosophie la plus élevée, à coordonner des concepts clairement développés, et la valeur morale la plus élevée, à atteindre

une félicité bien ordonnée ou une perfection de la vie privée et sociale accessible par le simple respect de lois, qui ne sent pas que la beauté, la vérité et la teneur du caractère tirent leur source d'une aspiration incompréhensible dans sa nature intrinsèque et dans sa manière d'opérer, et que, loin de pouvoir être jugées d'après des critères existants, elles établissent elles-mêmes par l'action les critères qui permettent de juger de soi-même et d'autrui, un tel lecteur ne peut pas rester plus longtemps avec nous. Tout ce qui a été dit jusqu'ici des Grecs et de leur rapport à nous doit déjà lui paraître exagéré et chimérique, et comme la vérité ne fait que commencer pour nous là où elle finit pour lui, il est tout simplement impossible que nos chemins respectifs se rencontrent en quelque point que ce soit.

Maintenant qu'il a été non pas tant démontré, car à vrai dire aucune preuve n'est nécessaire, que simplement montré, d'après l'impression générale que personne ne nie, que les Grecs possèdent un caractère idéal, et après avoir indiqué en quoi il consiste à proprement parler, il nous faudra maintenant déterminer plus précisément la nature de son idéalité, et ce principalement par opposition avec notre caractère moderne. Car notre intention n'est pas à proprement parler de décrire le caractère grec en général, mais seulement de mettre en lumière son idéalité, de répondre aux questions: cette idéalité est-elle effectivement vraie, ou seulement apparente? Sur quoi repose-t-elle? Et comment la traiter d'une manière qui nous soit profitable?

L'enthousiasme n'est enflammé que par l'enthousiasme, et si les Grecs exercent sur nous un effet si merveilleux, c'est uniquement parce que cette céleste *Sehnsucht* qui les embrase s'exprime en eux avec tant de vitalité. Autrement, il n'y aurait pas moyen de comprendre comment leurs vestiges même insignifiants ébranlent souvent l'âme si profondément, ni comment les diverses contradictions et déficiences que nous rencontrons chez eux ne troubleraient pas cette impression qu'ils laissent en nous. On a longtemps commis l'erreur, et cela arrive encore souvent, de comparer leurs œuvres non pas les unes avec les

autres, mais avec les genres dans lesquels on peut les classer d'un point de vue scientifique, et, non content d'y puiser, pur et limpide, l'esprit plein de grandeur et de grâce de leurs créateurs, de vouloir y chercher des règles et des théories. Aussi longtemps qu'une nation considère les œuvres grecques antiques comme une littérature savante, comme faites dans l'intention de produire quelque chose de scientifique (ainsi qu'on peut le faire de celles des Modernes, des Romains, et même des Grecs depuis Alexandre), un rempart d'airain s'élève entre elle et la grécité authentique, et Homère, Pindare et tous les grands héros de l'Antiquité grecque restent muets pour elle.

C'est seulement leur esprit, leur mentalité, leur vision de l'humanité, de la vie et du destin, qui nous attire et nous fascine dans les restes de cette époque qui possédait le merveilleux secret de déployer la vie dans toute sa variété tout en ébranlant l'âme jusque dans ses profondeurs les plus puissantes, pour maîtriser ensuite, par un rythme toujours à la fois stimulant et rassérénant, les ondoiements de l'imagination et de la sensibilité ainsi excitées. D'une certaine manière, il faut avoir déjà une disposition d'esprit similaire à la leur pour les comprendre, pour ne pas être amené tantôt à ignorer leur profondeur, tantôt à méconnaître leur délicatesse; mais il est remarquable que rien ne soit plus nuisible à cette compréhension qu'une culture unilatérale, et rien moins nécessaire que la connaissance ou l'érudition. Il est difficile de croire par exemple que les Romains eussent jamais pénétré ne serait-ce qu'un peu l'esprit des Grecs. De Cicéron, d'Horace, de Virgile, de l'époque d'Auguste et des époques suivantes, on pourrait même prouver le contraire par des faits précis, et si jamais il y eut une période où les Romains ont compris les Grecs avec plus de simplicité et de naturel, ce fut celle d'Ennius, de Plaute et de Térence. Même chez les nations modernes, on peut encore observer que celles qui, par le passé, se sont familiarisées de préférence avec les écrivains romains tendent aisément à ne comprendre les Grecs qu'à moitié ou de manière erronée. Au contraire, personne ne peut nier que les Allemands ont une connaissance fidèle et

véritable des Grecs; et pourtant, les Romains étaient eux-mêmes des descendants des Grecs, ils vivaient à la même époque qu'eux et possédaient une langue qui peut dans une certaine mesure être considérée comme un dialecte grec, alors que plus de deux mille ans nous séparent de leur plus belle période, et que nous parlons une langue qui ne peut même pas se targuer avec certitude d'être sa sœur formée plus tardivement et moins favorisée, et d'avoir ainsi la même origine qu'elle. Un tel miracle de diversité dans les destins culturels des nations mériterait un éclairage plus précis et une recherche exhaustive de ses causes, si cela ne nous éloignait pas trop de notre but.

Si l'homme intéresse l'homme, ce ne sont pas ses plaisirs et ses souffrances physiques, ses faits et gestes extérieurs qui sollicitent la partie la plus élevée de notre âme, mais la nature humaine générale qui se trouve en lui et la force opérante de cette nature humaine dans ce qu'il fait et subit; si l'histoire a de l'attrait pour nous, ce n'est pas que nous désirions savoir comment telle ou telle troupe d'hommes a poussé de l'avant ou été repoussée, a vaincu ou été vaincue, mais ce que nous voulons, c'est, comme dans un grand tableau, et d'une manière en quelque sorte adaptée aux capacités de notre raison qui se limite à réfléchir, voir dans l'expérience ce que le destin peut sur l'homme, et encore davantage ce que l'homme peut sur le destin. Rien n'est plus fatigant que la variété du réel, la foule innombrable de ses hasards, lorsqu'il ne finit pas par s'en dégager une idée; mais aussi grand soit-il, leur nombre nous paraît minime quand l'esprit, guidé par son objet, a découvert la voie qui mène à l'idée. Car la simplicité de l'idée, telle un miroir aux multiples facettes, n'est reconnaissable que dans la multiplicité des phénomènes. Ainsi, plus un être humain, une action humaine ou un événement humain porte visiblement en lui, comme recouverte seulement d'un voile léger, l'idée qui lui correspond, plus il saisit vivement l'âme et exerce sur elle un effet bienfaisant.

Et c'est au plus haut point le cas des Grecs. Le Grec traitait tout symboliquement; et en transmuant en symbole tout ce qui

s'approche de sa sphère, il devient lui-même un symbole de l'humanité, sous sa forme la plus délicate, la plus pure et la plus parfaite.

Le concept de symbole n'est pas toujours compris correctement, et il est souvent confondu avec celui d'allégorie. Dans chacun des deux, il est vrai, une idée invisible est exprimée sous une forme visible ; mais dans chacun des deux de manière très différente. Quand les Grecs donnaient à Bacchus un surnom qui évoquait des ailes (Paus. III, 19.6), quand ils figuraient Mars enchaîné¹⁴, il s'agissait là de représentations allégoriques, et il en allait de même de la Diane d'Éphèse. Car une idée clairement pensée était liée arbitrairement à une image. Au contraire, Bacchus et Vénus eux-mêmes, le sommeil comme compagnon favori des Muses (Paus. II, 31.5 [en réalité 31.3]) et tant d'autres figures de l'Antiquité sont des symboles vrais et proprement dits. En effet, en partant d'objets simples et naturels — un jeune homme débordant d'une profusion de force bienfaisante, une jeune fille troublée de prendre conscience de son propre épanouissement, la liberté avec laquelle dans le sommeil, l'âme dégagee de tous les soucis qui l'enchaînaient vagabonde dans le tissu lâche de l'empire des rêves — en partant, dis-je, de ces objets, ils parviennent à des idées qu'ils ne connaissaient pas auparavant, qui restent même éternellement inconcevables en soi et qui, prises isolément, ne peuvent jamais être purement comprises sans être à tout le moins dépouillées de leur individualité et de leur essence véritable, comme par exemple l'idée des sources de l'enthousiasme poétique qui, ainsi que Schiller l'exprime de manière si belle¹⁵, commence d'abord par sourdre et ne se met puissamment en mouvement qu'au moment où, comme les membres du corps dans le sommeil, les forces plus froides se figent dans une sorte de léthargie et où la vie, comme

14. *Odyssée*, VIII, 266-298 [S. M.].

15. Humboldt fait probablement allusion au poème de Schiller « La puissance du chant » (« Die Macht des Gesanges »), que Humboldt cite deux fois dans son essai « Sur Schiller et le développement de son esprit » (cf. HUMBOLDT Wilhelm von, *Werke in fünf Bänden*, éd. par Andreas Flitner et Klaus Giel, Vol. 5, p. 398 et p. 418) [S. M.].

le rêve, déborde avec une nouvelle splendeur. Plus on comprend de manière profonde et belle — pour reprendre l'exemple précédent — l'idée du sommeil, où l'être humain, confiant dans les divinités protectrices, ferme ses yeux vigilants, dégage sa main droite protectrice et se livre nu et sans armes, où il quitte avec joie le tumulte de la vie pour rentrer au sein de la nuit solitaire, heureux de renoncer même à toute jouissance, et s'abandonne uniquement à la partie la plus pure et la plus éthérée de son être, l'imagination qui ne sommeille jamais, pour se réveiller tantôt mélancoliquement ému, après des rêves délicieux, de devoir en quelque sorte anéantir son existence pour pouvoir goûter la félicité divine en surmontant sans peine les difficultés, tantôt profondément ébranlé, après des cauchemars terrifiants, d'être peut-être sournoisement épié par des destins et des esprits que lui cache l'éblouissante clarté du jour, où il reparcourt et recommence enfin à chaque lever et coucher de soleil, comme en un bref prélude, la grande carrière de son existence — plus on perçoit aussi la profondeur et la richesse de l'idée exprimée dans cette image. Car le symbole a ceci de particulier que la représentation et l'objet représenté, exerçant chacun à son tour un effet incitateur sur l'esprit, le forcent à s'attarder plus longtemps et à pénétrer plus en profondeur, alors que l'allégorie, une fois que l'idée médiatrice est découverte, laisse seulement, telle une énigme résolue, une froide admiration ou un léger plaisir devant la forme réussie avec grâce.

L'allégorie pure et proprement dite est fort étrangère aux Grecs, et là où elle se trouve, elle appartient sans doute le plus souvent à une époque tardive; car quand le sens de la compréhension des symboles a disparu, ceux-ci sont aisément abaissés au rang d'allégories.

Table des matières

Les auteurs	3
Introduction - Michel Espagne et Sandrine Maufroy	7
PREMIÈRE PARTIE	
D'Allemagne en Grèce : cheminements humboldtiens	13
1. Christian Gottlob Heyne et Wilhelm von Humboldt	
Sotera Fornaro	15
Christian Gottlob Heyne à Göttingen	15
L'enseignement de Heyne	16
Humboldt et Heyne, des relations difficiles d'estime réciproque	18
Wolf, conseiller scientifique de Humboldt	21
Heyne, un maître à penser	23
2. Du grec aux langues du monde	
<i>Über das Studium des Alterthums</i> comme base du projet anthropologique et linguistique de Humboldt	
Jürgen Trabant	31
1793 : <i>Über das Studium des Alterthums</i>	33
1806 : <i>Latium und Hellas</i> et les langues du monde	40
3. La philologie au-delà de la Grèce	
Exemplarité grecque et totalité de l'humanité chez Wilhelm von Humboldt, August Boeckh et Heymann Steinthal	
Céline Trautmann-Waller	47
De l'exemplarité grecque à la critique du caractère unilatéral de la philologie grecque	49
Philologie des textes grecs ou philologie des « choses bachkires » ?	54
Une Grèce vivante : nostalgie, philologie, éducation	61
4. Wilhelm von Humboldt et les Grecs de son temps	
Réflexions sur l'histoire d'une langue, l'avenir d'une nation et les rapports de domination	
Sandrine Maufroy	71
Les réflexions d'un linguiste	74
Regard sur les affaires de Grèce et le mouvement philhellène	79
Considérations sur l'avenir incertain de la littérature néogrecque	82
Variations poétiques sur le thème de la domination	85

5. Berlin-Athènes, Munich-Athènes, Bonn-Athènes	
Une géographie humboldtienne de l'Allemagne ?	
Michel Espagne	97
L'Athènes des bords de la Spree	98
L'Athènes des bords de l'Isar	102
Bonn-Athènes	106
6. Humboldt, la traduction et le <i>Dictionnaire des intraduisibles</i>	
Un savoir-faire avec les différences	
Barbara Cassin	119
Une philologie des ambiguïtés	120
Le panthéon des langues	129
7. De l'Allemagne en Grèce	
Philologues grecs à l'université d'Athènes (1837-vers 1860)	
Sophia Matthaïou	139
8. Ludwig Ross en Grèce	
La dimension européenne des sciences de l'Antiquité	
Ève Gran-Aymerich	157
La mise en œuvre des sciences de l'Antiquité : l'itinéraire d'un archéologue allemand en Grèce	160
L'apport de la correspondance de L. Ross avec K. B. Hase et D. Raoul- Rochette	168
9. Inventer une archéologie « pratique »	
Karl Otfried Müller aux mains des Grecs modernes	
Eleonora Vratskidou	195
Müller et l'archéologie : un manuel fondateur	198
Pour et contre Müller : l'enseignement de l'archéologie à l'université d'Athènes et la question de l'autochtonie de l'art grec	200
L'invention de la <i>kallitechniologia</i> : le manuel de Müller au sein de l'École des arts	203
L'Antiquité : idéal de savoir, idéal esthétique	207
10. Référence hellénique et ontologie de l'ornement	
La « tectonique » de Karl Bötticher	
Rémi Labrusse	223
L'Allemagne, la Grèce	223
Forme nucléaire, forme opératoire, forme artistique	229
Auto-allégories : l'ornement à la conquête de soi	235
Nœuds de l'oubli	238
11. Deux échardes dans le Cosmos	
Lamartine et Renan contre Alexandre de Humboldt	
Sophie Basch	247
Un prédécesseur, Renan	256

12. Poésie ionienne, institutions athéniennes	
L'argument humboldtien chez Jacques Polyas	
Maria Tsoutsoura	265
Portraits croisés.....	265
Une langue, un poète, une institution	269
La référence humboldtienne dans l'œuvre de Polyas	273

SECONDE PARTIE

Textes écrits sur l'Antiquité par Wilhelm von Humboldt

Traduits de l'allemand et présentés par Sandrine Maufroy.....	287
---	-----

Présentation

Étudier « une nation, non pas des livres, mais des hommes »	289
---	-----

De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier :

une hypothèse de travail, ouverte et polyphonique.....	289
--	-----

Lire les Grecs à Rome	297
-----------------------------	-----

<i>Le Latium et l'Hellade</i> : portrait des Grecs et projet linguistique	299
---	-----

La destinée des Grecs et l'avenir des Allemands : <i>l'Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques</i>	301
---	-----

De l'étude de l'Antiquité, grecque en particulier	315
---	-----

Le Latium et l'Hellade ou Considérations sur l'Antiquité classique	345
--	-----

Du caractère des Grecs, vision historique et idéale de celui-ci.....	387
--	-----

Histoire de la décadence et de la chute des républiques grecques.....	397
---	-----

Introduction.....	416
-------------------	-----

Premier chapitre – Du caractère des Grecs en général, et de la vision idéale de celui-ci en particulier.....	416
---	-----

Déjà parus aux éditions DEMOPOLIS

- Brossat, Alain
Abécédaire Foucault
- Boltanski, Luc
Rendre la réalité inacceptable
- Bourdieu, Pierre — Boltanski, Luc
La Production de l'idéologie dominante
- Césaire, Aimé — Malcolm X
Black revolution
- Clover, Charles
Surpêche
- Cohen-Seat, Patrice
Peuple ! Les luttes de classes au xx^e siècle
- Da Lage, Olivier (sous la dir. de)
Qatar : les nouveaux maîtres du jeu
- Denord, François
Néo-libéralisme, version française
- Duclert, Vincent
Occupy Gezi
- Durpaire, François —
Richomme, Olivier
*L'Amérique de Barack Obama
Obama face à la crise*
- Gaulard, Mylène
*Karl Max à Pékin — Les racines de la
crise en Chine capitaliste*
- Garo, Isabelle
Foucault, Deleuze, Althusser et Marx
- Hobsbawm, Éric
Marx et l'histoire
- Hroub, Khaled
Le Hamas
- Jaurès, Jean
*Le socialisme et la Révolution
française*
- Jennar, Raoul Marc Khieu
Samphan & les Khmers rouges
- Khaldi, Eddy
Abc de la laïcité
- Khaldy, Eddy — Fitoussi, Muriel
*Main basse sur l'École publique
La République contre son école*
- Kalfon, Pierre
Chroniques chiliennes
- Kamata, Satoshi,
Toyota : l'usine du désespoir
- Landriève, Sylvie
L'immobilier. Une passion française
- Mamdani, Mahmoud
*La CIA et la fabrique
du terrorisme islamique*
- Labat, Séverine
*Les islamistes tunisiens — entre
l'État et la mosquée*
- Latour, Bruno — Lippman, Walter
Le public fantôme
- Lénine
*Petit manuel pour rompre avec le
capitalisme*
- Lénine
*1914, repenser le nationalisme et la
guerre*
- Marx, Karl
*Qu'est-ce que le capitalisme ?
Les Crises du capitalisme
Le Capital financier*
- Mordillat, Gérard —
Prieur, Jérôme
*De la crucifixion considérée
comme un accident du travail*
- Nsar, Vali
Le renouveau chiite
- Pivert, Marceau
L'Église et l'École

Prochasson, Christophe
*L'Empire des émotions :
les historiens dans la mêlée*

Rebérioux, Madeleine
Vive la République

Rodinson, Maxime
Islam et capitalisme

Sassen, Saskia
Critique de l'État

Saurin, Patrick
Les prêts toxiques : une affaire d'État

Shah, Sonia
*Cobayes humains : le grand secret
des essais pharmaceutiques*

Uchitelle, Louis
Le salarié jetable

Wallerstein, Immanuel
*L'Universalisme européen :
de la colonisation au droit
d'ingérence*

Wilkinson, Richard
L'égalité, c'est la santé

**Collection
Philosophie en cours**

Cavaillé, Christian
*Les jeux de langage chez
Wittgenstein*

Chauve, Alain
*Le Tractacus : logique et
métaphysique*

Sfez, Gérard
Machiavel et la vérité politique

Tomès, Arnaud
*Castoriadis. L'imaginaire, le rationnel
et le réel*

Collection « QUAERO »

Cassin, Barbara et Wosny, Danièle
(dir.)
*Les intraduisibles du patrimoine en
Afrique subsaharienne*

Dawod, Hosham (dir.)
*La constante « Tribu », variations
arabo-musulmanes*

Ehrenfreund, Christian et
Schreiber, Jean-Philippe (dir.)
*Les marranismes. De la religiosité
cachée à la société ouverte*

Ethis, Emmanuel
Le cinéma près de la vie

Fernandez Garcia, Alicia et
Petithomme, Mathieu,
Contester en Espagne

Fontaine, Alexandre
*Aux heures suisses de l'école
républicaine*

Ghasarian, Christian
*Rapa. Île du bout du monde, île dans
le monde*

Niveleau, Charles-édouard (dir.)
*Vers une philosophie scientifique –
Le programme de Brentano*

Oléron Evans, Emilie
Nikaulos Pevsner. Arpenteur des arts

Rabault-Feuerhahn,
Pascale (dir.)
*Théorie intercontinentales –
Voyages du comparatisme
postcolonial*

Salamagne, Michèle-H. et
Thominet, Patrick (dir.),
*Accompagner. Trente ans de soins
palliatifs en France*

Achévé d'imprimer en France en 2016
dans les ateliers de Dupli-print à Domont (95)
N° d'impression: 2016090102
Dépôt légal: octobre 2016

